



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

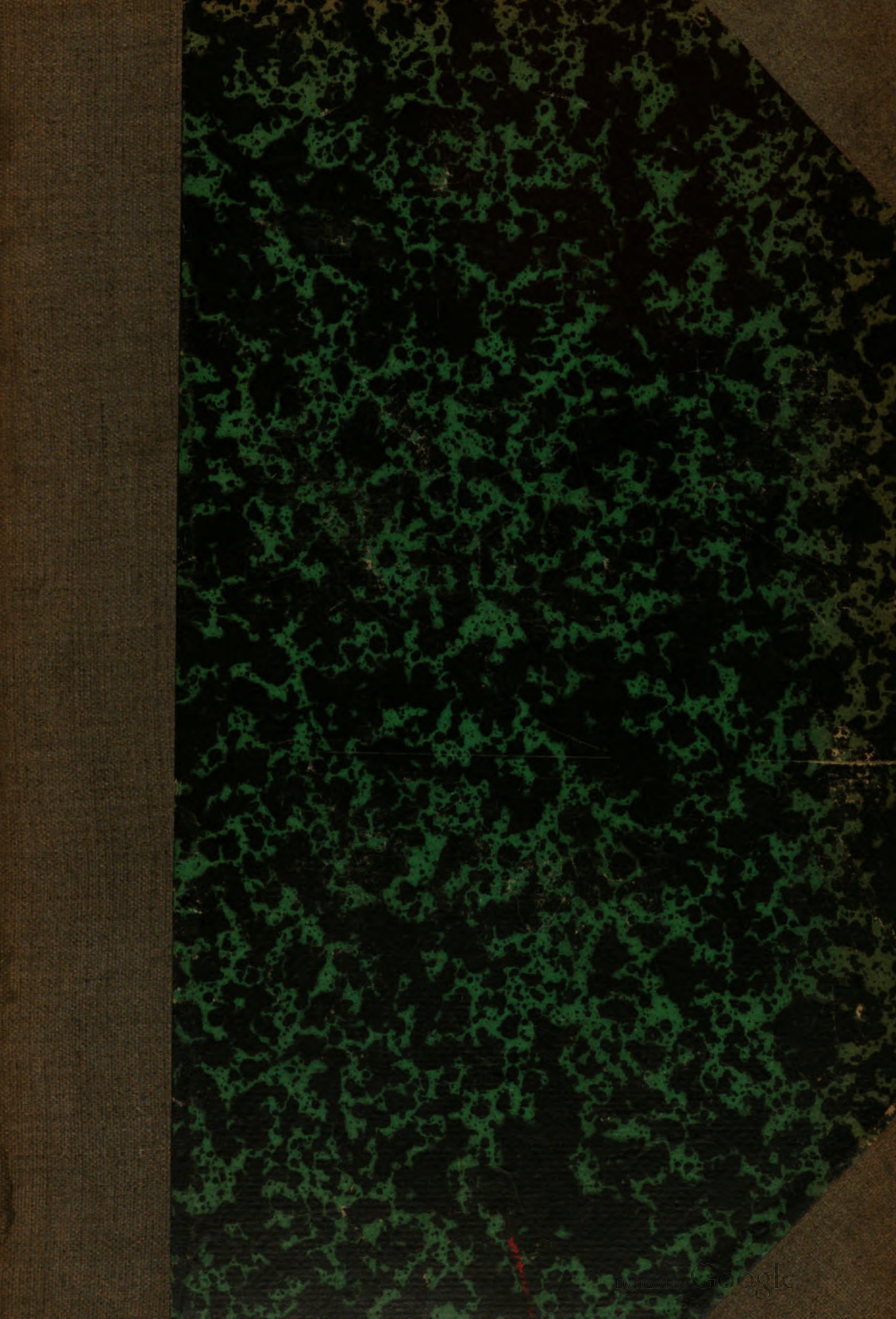
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

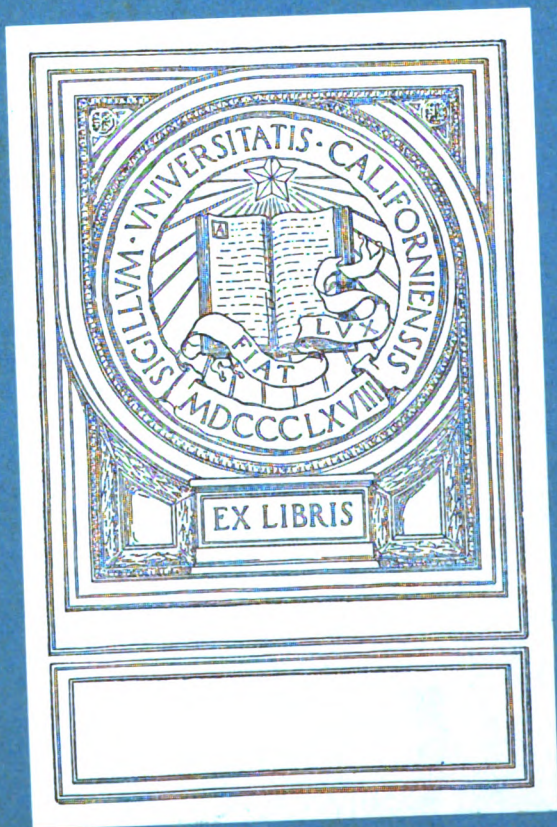
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





LIBRARY

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

==

VI^{me} ANNÉE.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME PREMIER.


BRUGES,
Imprimerie de DAVELUY, Quai Vert.

—
1858.

A NOS LECTEURS.

124
P4
Ser. 2
v. 1
★ ★

A partir de ce jour la Revue de l'instruction publique en Belgique paraîtra à Bruges. Celui des fondateurs qui a bien voulu se charger jusqu'ici de la direction, désire prendre, après de longs travaux, un repos bien légitime; sa tâche passe donc à un autre.

Inutile de dire que la Revue, en changeant d'éditeur, ne change pas de principes, et reste au fond ce qu'elle a toujours été. Nos lecteurs savent assez que c'est le résultat d'une pensée bonne et généreuse, une œuvre non de spéculation, mais de dévouement; qu'elle n'a d'autre raison d'être que l'utilité intellectuelle de ceux qui l'écrivent et de ceux qui la lisent. Entretenir ou augmenter le mouvement littéraire et scientifique dans le plus grand nombre d'esprits possible, faire une espèce d'agitation au profit de la pensée, stimuler la réflexion des uns par les productions des autres, tel a toujours été, tel est encore le but de la Revue. Ce but comme on le voit, se trouve placé en dehors des discussions politiques, des luttes de partis, auxquelles la Revue entend rester, comme par le passé, complètement étrangère.

Mais en restant fidèles à nos principes fondamentaux, nous n'entendons pas nous interdire tout changement; nous nous proposons au contraire d'apporter successivement à notre publication, toutes les améliorations de forme qui nous seront suggérées par l'expérience.

Nous remercions sincèrement tous ceux qui jusqu'à ce jour ont bien voulu soutenir la Revue, en particulier nos collaborateurs actifs. Les articles qu'ils ont envoyés à la Rédaction offraient tous de l'intérêt et de l'utilité; quelques-uns avaient une incontestable valeur scientifique. Nous espérons qu'ils voudront bien continuer à nous seconder, et prêter à nos efforts leur concours efficace.

DE LA LATINITÉ DE CORNELIUS NÉPOS.

Le recueil de biographies qui nous est parvenu sous le titre de *Vitæ excellentium imperatorum* (plus exactement de *excellētibus ducibus exterarum gentium*,) attribué d'abord à Aemilius Probus, grammairien obscur du temps de Théodose, fut revendiqué par Lambin pour Cornélius Népos avec des preuves si convaincantes que pendant près de deux siècles personne ne manifesta plus de doute à cet égard. Mais au commencement de ce siècle, Fr. Rinck s'éleva contre cette opinion dans une dissertation italienne. (1) Les motifs spécieux qu'il invoqua pour faire considérer Aemilius Probus comme l'auteur de ces biographies, éblouirent la plupart des savants : quelques uns même, tel que Held, (2) considérèrent comme apocryphes les vies de Caton et d'Atticus, que Rinck avait respectées. Cependant d'ardents défenseurs de Népos entrèrent bientôt en lice, et une lutte des plus vives s'engagea. Le résultat premier de cette querelle littéraire fut de montrer à l'évidence que les vies des grands capitaines ne pouvaient être l'œuvre d'un écrivain de la décadence; ce paradoxe était du reste trop visible pour rester longtemps debout. Mais tout en enlevant à Aemilius Probus toute part à la rédaction de l'ouvrage, plusieurs savants n'en persistèrent pas moins à nier que Cornélius Népos en eût été l'auteur. Ils furent d'avis qu'un ouvrage de Népos fut abrégé au commencement de l'empire pour servir de livre élémentaire de lecture. Les vies de Caton et d'Atticus seules auraient été écrites par Népos lui-même. Cette opinion établie par Wiese, (3) est encore admise par Bernhardt dans son histoire de la littérature romaine, dont la troisième édition a paru cette année. (4) Les preuves sur lesquelles ils s'appuient

(1) Saggio di un esame critico per restituire al E. Probo il libro de vitis excellentium imperatorum credito communemente di Corn. Nepote. Venetia 1818.

(2) Prolegomena ad vitam Attici. Vratislav. 1826. De même Ranke, de Nepotis vita et scriptis. Quedlinburg 1827. — Les principaux défenseurs de Népos sont : Bardili et Daehne dans leurs éditions; Waticki, Lütken et surtout Lieberkuehn dans des dissertations particulières, (Dorpat 1832, Münster 1838, Leipzick 1837.)

(3) De vitarum scriptt. romanis, Berlin 1840.

(4) Grundriss der Römischen Litteratur, 3^{te} Bearbeitung. Braunschweig 1857, p. 604.

sont historiques et grammaticales. Les premières ne peuvent avoir une grande valeur. Les erreurs historiques, qui abondent dans les biographies, peuvent être mises sans difficulté sur le compte de Népos lui-même. Jamais celui-ci n'a passé dans l'antiquité pour un historien qui méritât une grande confiance. Pline (*Hist. nat.* V, 1) ne fait aucun cas de son ouvrage des *Chroniques*, et met les opinions de Népos sur le même pied que les fables de la mythologie grecque. Toute la question est donc de savoir si comme œuvre grammaticale et littéraire les vies des grands capitaines sont indignes du siècle d'or de la littérature latine. Il m'a paru d'autant plus intéressant d'examiner la question sous ce point de vue, que ces biographies forment un ouvrage classique, qui n'a cessé de figurer sur les programmes d'enseignement de tous les établissements d'instruction moyenne de l'Europe. C'est dans ce livre que nos élèves puisent la première connaissance de la latinité; ils l'apprennent par cœur, et en imitent constamment les tournures. Il n'est donc pas indifférent de savoir jusqu'à quel point cette source est impure.

Nous étudierons donc Corn. Népos sous le rapport de la grammaire, de la lexicologie et du style. Nous examinerons si l'ouvrage qui lui est attribué renferme des formes ou des tournures grammaticales contraires à l'usage classique; si l'on y rencontre des mots dont un auteur du siècle d'or n'a pu se servir, enfin, si le style en est conforme à celui des meilleurs écrivains. Mais, avant d'entreprendre cette discussion en détail, quelques réflexions préliminaires sont nécessaires.

Le latin, comme langue littéraire, ne s'est pas développé spontanément : il est le fruit du travail, de l'étude. Depuis que le contact avec la Grèce, après la deuxième guerre Punique, inspira à Rome le goût de la littérature et de l'art, plusieurs hommes s'appliquèrent à assouplir la langue pour lui faire rendre toutes les nuances de leurs pensées. Ennius, Attius, Plaute, Lucilius transformèrent successivement le langage romain, et devinrent autant de chefs d'écoles sous lesquels se rallièrent la plupart des écrivains. Des changements radicaux furent faits au latin par les orateurs Hortensius et Cicéron. Celui-ci modifia la langue à tel point, qu'il passa pour le premier qui eût su mettre de l'art dans

ses compositions ⁽¹⁾ et que presque toutes les tournures, tous les mots qu'il n'adopta pas, furent considérés comme archaïques et comme devant être exclus du style élégant. Toutes ces innovations cependant ne pouvaient se faire sans rencontrer de l'opposition; plusieurs auteurs refusèrent de s'enrôler sous la bannière des grands réformateurs du langage. Les historiens surtout, sans doute par amour pour l'antiquité, qu'ils déroulaient dans leurs écrits, résistèrent longtemps aux nouvelles élégances introduites par les poètes ou les orateurs. Caton, Pictor et Pison sont comparés par Cicéron aux logographes de la Grèce : ils ignorent, dit-il, les ornements du style, ils ne cherchent qu'à être compris, et pensent que la brièveté est le seul mérite du langage. ⁽²⁾ Caelius Antipater, qui s'était occupé de rhétorique, et avait formé des orateurs tels que Crassus, est en arrière pour la latinité, et ne nous est plus connu que par ses archaïsmes. ⁽³⁾ Sisenna, orateur aussi bien qu'historien, qui le premier introduisit l'art dans l'histoire et rechercha même avec affectation les agréments du style, employa les vieilles tournures et les vieilles formes avec prédilection, non seulement dans ses histoires, mais encore dans ses discours. ⁽⁴⁾

Du temps même de Cicéron, quand la beauté du langage fut le point de mire de tous les écrivains, un grand nombre d'historiens et d'archéologues ne voulurent pas abandonner complètement le parler de leurs ancêtres. Varron, ⁽⁵⁾ Asinius Pollio et Salluste nous sont connus sous ce rapport. César, le plus pur des stylistes, fait naturellement exception, mais la différence que présente la

(1) Dialog. de orat. c. 22 : primus (Cicero) excoluit orationem, primus et verbis delectum adhibuit et compositioni artem.

(2) De Oratore II, 12, qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acusilas fuit, alique permulti, talis noster Cato, et Pictor, et Pison, qui neque tenent quibus rebus ornatur oratio. modo enim huc ista sunt importata, et dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant esse brevitatem.

(3) On cite parmi eux : poteratur, arbitrantur au passif, custodibus discessis, et même toppe.

(4) Quasi emendator sermonis usitati cum esse vellet, dit Cicéron, Brutus c. 74; au ch. 64 du même ouvrage, Cicéron avoue que l'histoire de Sisenna, quoiqu'il soit doctus vir, et studiis optimis deditus, bene Latine loquens, montre cependant quam genus hoc scriptionis nondum sit satis Latinis litteris illustratum.

(5) De re rustica, I 2 : rogatus ab ædituino, ut dicere didicimus a patribus nostris : ut corrigimur a recentibus urbanis, ab ædituo.

continuation de ses commentaires avec ses propres œuvres, montre combien les autres auteurs étaient loin d'avoir atteint la pureté et l'élégance de son style. Le mémoire de la guerre d'Espagne surtout abonde en idiotismes grammaticaux et lexicologiques. Mais Cicéron trouvait un plus grand nombre d'adversaires pour son style périodique : la simplicité du langage était, en effet, recherché par plusieurs avec autant de soin que l'orateur en mettait à arrondir ses phrases. ⁽¹⁾ Ils comptaient même parmi eux des élèves et des amis de Cicéron, entre autres Brutus. Népos, l'ami intime du grand orateur et d'Atticus, était loin de s'opposer au perfectionnement du style historique. Il applaudissait aux innovations du forum, et était même persuadé que Cicéron seul pourrait douer Rome d'une histoire digne d'être comparée aux œuvres grecques ⁽²⁾. Cependant son admiration pour le grand homme n'était pas sans borne. Dans une lettre, dont Lactance nous a conservé un fragment, il s'élève contre les études philosophiques de son ami, ⁽³⁾ et Cicéron nous apprend lui-même que Népos n'approuvait pas tous ses écrits. « J'attends, écrit-il à Atticus (XVI, 5) une lettre de Népos. Est-il possible qu'il soit curieux de mes ouvrages, lui qui méprise si fort le genre d'écrire dont je me fais le plus d'honneur ? » Rien n'empêche donc d'admettre que Népos, tout en admirant Cicéron, ne l'imitait cependant qu'avec restriction. Il a pu se ranger parmi les partisans du style simple, et, à l'exemple de la plupart des historiens de son temps, mêler à ses ouvrages des tournures archaïques, qui étaient bannies

(1) Quintil. XII, 10, 12 : quem tamen et suorum homines temporum incessere audebant ut tumidiorem et Asianum, et redundantem, et in repetitionibus nimium, etc.

(2) Fragm. Heusing. : Non ignorare debes, unum hoc genus latinarum litterarum adhuc non modo non respondere Græciæ, sed omnino rude atque inchoatum morte Ciceronis relictum. Ille enim fuit unus, qui potuerit et etiam debuerit historiam digna voce pronunciare, quippe qui oratoriam eloquentiam rudem a maioribus acceptam perpolverit, philosophiam ante eum incomptam latinam sua confirmaverit oratione : ex quo dubito, interitu eius utrum respublica, an historia magis doleat.

(3) Divin. institt. III, 15 : Tantum abest, ut ego magistrum esse putem vitæ philosophiam, beatæque vitæ perfecticem, ut nullis magis existimem opus esse magistris vivendi, quam plerisque, qui in ea disputanda versantur. Vides enim magnam partem eorum, qui in schola de pudore et continentia præcipiant argutissime, eosdem in omnium libidinum cupiditatibus vivere.

du langage élégant des orateurs, mais qui étaient encore d'un usage journalier dans la bouche du peuple. Népos devait même être engagé à écrire dans ce style l'ouvrage qui nous occupe. Ce livre est destiné non au monde savant, mais au peuple, à qui le Grec était inconnu. (V. pr. 1-7; Ep. 1, 1-3; Pel. 1, 1). Il a pour but de faire revivre dans les masses l'amour de la vertu, de la religion et de la patrie, qui menaçait de s'éteindre au milieu des désordres des guerres civiles. L'auteur expose au peuple, dans un style simple et à sa portée, les traits les plus saillants de la vie des grands hommes, pour qu'il imite ce qui est bon, rejette ce qui est mauvais. On comprend donc que Népos ne pouvait écrire dans un style périodique; on se rend même compte ainsi des archaïsmes et des tournures rares en bonne prose, qu'on rencontre dans son ouvrage. Le langage vulgaire était resté en grande partie en dehors de l'influence des rhéteurs : les Atellanes représentées dans ce temps sur le théâtre de Rome, conservent tous les archaïsmes que les puristes avaient répudiés, et Crassus dit dans Cicéron. *de oratore* III, 12 que lorsqu'il entendait parler sa belle-mère Laelia, il croyait assister à la conversation d'un contemporain de Plaute ou de Naevius.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'on trouve dans les biographies des formes telles que *face* pour *fac*, (Paus. 2, 4) forme fréquente dans Plaute, qui a aussi *dice* pour *dic*, et dont les poètes du temps d'Auguste se sont encore servis (Ovid. *Fast.* I, 287; *Heroid.* 2, 98); ou d'autres archaïsmes, comme : *Lacedæmoni* (Pref. 4), ancien locatif, employé fréquemment dans Plaute (*Cas.* prol. 71 *Carthagini*; *Capt.* V, 4, 1 *Acherunti*; *Pseud.* IV, 2, 38 *Sicyoni*). Plustard cette forme n'est plus guère usitée, si ce n'est dans les noms en *ur*, comme *Tiburi*, *Anxuri*); *parserat* pour *pepercerat* (Thras. 1, 3); *casu* pour *casui* (Alc. 6, 4), datif fort usité par Plaute et Lucilius, et que César voulait voir employé exclusivement, comme nous l'apprend Aulu-Gelle IV, 16; *pernicii*, pour *perniciiei* (Thras. 2, 1), sur lequel on peut consulter le même Aulu-Gelle IX, 14; *intui* pour *intueri* (Chabr. 3, 3), forme qui se trouve encore dans Térence, *Heaut.* II, 4, 25 : *quisnam hic adolescens est, qui intuitur nos ?*; *instare hostes* pour *hostibus* (Ep. 9, 1; Eum. 4, 2,) tournure dont Plaute nous offre des exem-

ples : *Poen.* 1, 2, 96 : *tantum cum instat exitii*; *Curc.* III, 6 *si me instabunt ad prætorem sufferam*; *multimodis* pour *multis modis* (*Them.* 10, 4), employé par Ennius ap. *Cic. de orat.* III, 58 : *Multimodis sum circumventus, morbo, exsilio atque inopia*, par Lucrèce I, 894 et pass. par Térence *Heaut.* II, 3, 79; *dispalati* (*Lys.* 1, 2; *Hann.* 5, 2) que nous retrouvons dans un fragment de Sisenna ap. *Nonium* 101, 6 : *dispalati ab signis, digressi omnes ac dissipati*; id. ib. 7; *Acheruns* pour *Acheron* (*Dion* 10, 2) forme dont Plaute se sert souvent, par exemple dans l'expression *Acheruns ulmorum*, *Amph.* IV, 2, 10.

Commençons maintenant la discussion des tournures et des expressions de Népos, que beaucoup d'auteurs considèrent comme fautives. Et d'abord, parlons de la grammaire.

1. *Them.* 9, 4, les éditeurs modernes lisent : *ea autem rogo ut de iis rebus, quas tecum colloqui volo*. Les bons prosateurs ne donnent ordinairement d'autre complément direct aux verbes réellement intransitifs que l'accusatif neutre d'un adjectif déterminatif. Nous trouvons ici l'intransitif *colloqui* construit avec *res*. Cette tournure était en usage dans l'ancienne latinité; nous en voyons des exemples dans Plaute : *Mil. gl.* a. f. *minus has res studeant, Menaechm.* prol 50 *ut hanc rem vobis examussim disputem*. Combien peu, du reste, le mot *res* diffère, dans l'usage, d'un adjectif déterminatif neutre, c'est ce qui est prouvé par des phrases telles que *Cic. ad. div.* XVI, 4, 5 : *illud mi Tiro rogo, sumptui ne parcas ulla in re, quod ad valetudinem opus sit*.

2. *Arist.* 1, 2 : *unus post hominum memoriam, quem quidem nos audierimus*. Nous voyons ici le verbe *audire*, dans le sens de *entendre parler de quelqu'un*, construit avec l'accusatif. Cet usage est rare, mais il y a des exemples analogues dans la bonne latinité. Cicéron lui-même peut en fournir : *Acad. pr.* 1, 3, *ut ille rex hunc a se maiorem ducem cognitum quam quemquam eorum, quos legisset, fateretur*.

3. *Accedere* se trouve souvent dans Népos avec l'accusatif seul, dans le sens de *approcher de* : *accessit Africam*, *Hann.* 8, 1; *astu Them.* 4, 1; *Lemnum Milt.* 1, 4 (mais dans la même vie 4, 2 *ad Atticam*). Le verbe *accedere* ne se construit ainsi en bonne prose que lorsqu'il signifie *attaquer*, mais l'usage de Népos est

conforme à celui de Salluste : Jug, 62, 1 *is, ubi primum opportunum fuit, Jugurtham anxium... accedit* ; id. 18, 9 *Medi autem et Armenii accessere Libyes* ; 71, 5 ; 97, 3.

4. *Non dubito* est construit par Népos avec l'accusatif et l'infinitif. Cette tournure se trouve déjà au commencement de la préface : *non dubito fore plerosque*, et elle revient plusieurs fois : Alc. 9, 5 ; Lys. 3, 5 ; Hann. 11, 2. Il en est de même de *non dubium est* : Con. 1, 3. Une seule fois cependant, Hann. 2, 5, nous lisons : *ut nemini dubium esse debeat, quin reliquo tempore eadem mente sim futurus*. Cette dernière construction a été consacrée par l'usage des auteurs les plus corrects, tels que Cicéron et César, qui s'en servent exclusivement, et il faut en conclure qu'elle passait pour la plus élégante. Elle avait déjà été employée avec prédilection par Plaute et Térence. Ce dernier cependant a laissé échapper un jour la construction de Népos, qui était sans doute en usage dans la langue vulgaire : Hecyr. III, 1 46, *nam si periculum ullum in te inest, periisse me una haud dubium est*. Le fils de Cicéron a parlé une fois de même dans une lettre intime à Tiron : *gratos tibi optatosque esse, qui de me rumores afferuntur, non dubito, ad div. XVI, 21, 2* ; mais un peu plus loin il revient à *quin* : *Noli dubitare quin te sublevaturus sim*. Trebonius, correspondant de Cicéron, néglige également la pureté du style de son ami, *ad. div. XII, 16, 2* : *cui nos et caritate et amore tuum officium præstatueros non debes dubitare*. A partir de Tite-Live les auteurs se servent aussi fréquemment de l'accusatif avec l'infinitif que de la tournure avec *quin*.

5. La phrase *dicitur eo tempore matrem Pausaniæ vixisse*, Paus. 5, 3, est considérée généralement comme fautive. Cependant la construction impersonnelle de ces verbes est la plus usitée aux temps composés ; elle est même presque exclusivement en usage avec les expressions composées du participe en *dus* et de *est*. Il serait donc étrange qu'aucun auteur classique ne s'en fût servi aux autres temps. Aussi en trouve-t-on réellement des exemples : Caes. B. G. I, 46, 3 : *ut pulsus hostibus dici posset eos ab se per fidem in colloquio circumventos* ; Cic. Fin. III, 18, 60 : *quum ab his omnia proficiscantur officia, non sine causa dicitur ad ea referri omnes nostras cogitationes*, id. Verr. II, 4, 18 : *De hoc*

(Diodoro) *Verri dicitur habere eum perbona toreumata*. La tournure impersonnelle est fort ordinaire avec *hoc*, *illud dicitur* : Cic. *Fin.* V, 24, 72; *de Or.* I, 55, 15 et pass. — Voici des exemples de la même construction avec d'autres verbes de cette nature : Caes. B. C. I, 51 : *Nuntiatur Afranio magnos comitatus, qui iter habebant ad Caesarem, ad flumen constitisse*. Cic. *Tusc.* V, 5, 12 : *non mihi videtur ad beate vivendum satis posse virtutem*. Nous ne citerons pas les poètes, ni même Tite-Live, qui dit V, 33 : *eam gentem traditur forma, dulcedine frugum maximeque vini captam Alpes transisse*; XL, 29 : *creditur Pythagoræ auditorem fuisse Numam*. Contrairement à la phrase de Pausanias, on s'attendrait à trouver la construction impersonnelle, Eum. 4, 2 : *ut facile intelligi possent inimica mente contendisse*; mais il est difficile de déterminer à quels verbes peut s'étendre l'emploi de la tournure personnelle, Cicéron construit ainsi le verbe *perspici*, dont l'analogie avec *intelligi* saute aux yeux.

L. ROERSCH.

(La suite à un prochain numéro.)

AVONS-NOUS UN ARTICLE INDEFINI ?

Quelle est la nature de *un* dans : *un* sujet doit obéir à son prince? Est-il nom de nombre? sert-il à marquer la quantité comme dans : je n'ai qu'*un* cheval? Évidemment non. Il est dépouillé de sa valeur numérique, et, en mettant la phrase au pluriel, l'on ne pourrait, sans faire un non-sens, le remplacer par un autre nom de nombre, comme deux, trois, etc. (1) *Un* se présente donc ici avec une acception toute nouvelle. Cet idiotisme est très-fréquent dans la langue française, mais ne lui est pas particulier.

Il est devenu nécessaire dans les langues néo-latines, (2) et se

(1) On voit mécaniquement que *un* n'est pas ici nom de nombre, puisqu'il ne répond pas à la question *combien*? V.-J.-G. Hoffet : Les parties du discours, manuel de l'institut. Liège, p. 37.

(2) W. Schlegel : Obs. sur la langue provençale (Bonn, 1842.) p. 200.

retrouve dans l'italien, dans l'espagnol et surtout dans les langues germaniques. Bien plus, il est en germe dans les langues anciennes. Depuis longtemps on a signalé sa présence dans le latin ; (1) c'est ainsi que nous trouvons déjà dans *Térence*, *un* mis pour *certain*, *quelque*; et un commentateur (2) qui écrivait, lorsque la langue latine était encore vivante, nous apprend que c'était là une manière de s'exprimer très-ordinaire. M. Séguier (3) a cru avec plusieurs savants, le retrouver également dans quelques passages de la langue grecque. Les auteurs sacrés, (4) sans aucun doute, l'ont fréquemment employé ; c'est au point que si on ne le retrouvait dans le Breton par exemple, on serait presque tenté de croire que cet usage a passé du langage ecclésiastique, dans les langues modernes ; mais cela n'est pas.

Quoique cet idiotisme soit ancien et commun à plusieurs langues, sommes-nous autorisés à ranger *un* dans deux classes de mots ? cette question n'est pas neuve ; cependant elle est encore à l'ordre du jour. Sylvestre de Sacy (5) ne trouve pas, que *cette nuance dans la signification suffise* pour en faire deux parties du discours différentes, attendu que d'autres mots sont dans le même cas ; et, à ce sujet, il nous cite *certain*. Mais peut-on, avec quelque fondement, soutenir que *certain* soit la même chose dans : *certain renard Gascon* et : *ce fait est certain* ? Dans le deuxième exemple, *certain* est indubitablement un qualificatif. Il en est de même de *nul*, dans : cet employé est un homme *nul*. (6) Cette distinction on la fait, non pas uniquement, parce que *certain* se rend en latin, tantôt par *quidam*, tantôt par *certus*, mais aussi et surtout, parce que ce mot, par sa nature et par les fonctions qu'il remplit est identique aux déterminatifs, dans le premier cas, et dans le

(1) V. Séguier : Philosophie du langage exposée d'après Aristote. (Paris, 1838.) pages 149, 151.

(2) Donat dit en effet : Ex consuetudine Terentius dixit unam, ut dicimus, unus est adolescens. Tolle unam, ita fiet ut sententiæ nihil desit, sed consuetudo mirantis non erit expressa ; unam ergo *idiotismo* dixit, vel unam, pro quamdam.

(3) Séguier : ib. p. 145.

(4) St-Matthieu : 8, 19, 21, 24 et pass.

(5) Principes de gramm. générale. (Bruxelles, 1840), p. 42.

(6) Hoffet : Les parties du discours, 1^{re} partie, p. 50. cf. Beauzée, gram. gén. 211, 212.

second aux qualificatifs. On pourrait ajouter qu'on fait de *le, la, les*, articles et de *le, la, les*, pronoms, deux classes de mots, bien qu'ils soient exactement de la même espèce, comme nous le verrons plus loin. ⁽¹⁾ Mais n'anticipons pas. Nous ferons donc entrer hardiment notre *un* dans deux classes de mots, d'autant plus que cette distinction existe dans d'autres langues modernes, et qu'elle est admise, encore aujourd'hui, par plusieurs grammairiens français. Mais qu'en ferons-nous? Dans quelle classe le rangerons-nous en français lorsqu'il n'est pas adjectif numéral? Ici on est loin de s'entendre. Les uns ⁽²⁾ le mettent parmi les articles, les autres ⁽³⁾ parmi les adjectifs indéfinis. A qui réfléchit sur la nature de ces deux espèces de mots, cela paraîtra, sans doute, assez indifférent, comme on le comprendra tantôt. Cependant comme parmi les autres langues néo-latines qui ont distingué notre *un* de l'adjectif numéral proprement dit, on n'en voit aucune qui l'ait mis au rang des adjectifs indéfinis, comme toutes, au contraire, en font un article, voyons si rien dans la nature de l'article, ne s'oppose à ce que nous adoptions la même opinion.

Tout le monde sait que les langues à flexions, sont analytiques ou synthétiques. Les langues synthétiques éprouvent dans la désinence des mots certains changements, et ont des cas. Les langues analytiques, au contraire, n'ont pas ces changements de terminaison qui indiquent sûrement le genre et le nombre dans les substantifs et la personne dans les verbes, ou bien font des cas un usage très-limité; mais elles suppléent à ce défaut par l'emploi des prépositions, des *articles* et des pronoms. ⁽⁴⁾ Ces langues donnent plus de clarté et de précision à la pensée. Ceci nous explique, pourquoi des langues, synthétiques d'abord, tendent, par suite du

(1) V. Ampère : *Form. de la lang. franç.* (Paris, 1844.) p. 112, 199. cf. Beauzée : *gramm. gén.* (Paris, 1819), p. 206.

(2) W. Schlegel, *ouv. cit.* Hoffet : *endroit cité.*

(3) Poitevin : *gr. fr.* (Brux. 1852). Larousse : *gr. fr.*

(4) « L'article est nécessaire là où le genre et le nombre ne sont pas marqués
« par par des terminaisons continuellement distinctes. Ampère : l. c. ib. p. 35.
« Dans les langues modernes, l'article déterminatif est d'un grand secours pour
« faire sentir la distinction des genres et des nombres et peut-être est-ce ce
« qui a contribué plus que toute autre chose à en rendre l'usage si étendu. »
Syl. de Sacy. l. c. p. 44.

progrès, d'autres diront décadence, à devenir insensiblement analytiques. La langue grecque, au temps d'Homère, ⁽¹⁾ les langues germaniques au 4^{me} siècle, ⁽²⁾ la langue française, avant le 8^{me} ⁽³⁾ ne faisaient point, paraît-il, un grand usage de l'article. L'article est donc venu après, aussi lui a-t-on contesté autrefois, et des grammairiens lui contestent-ils encore aujourd'hui le droit de constituer à lui seul une nouvelle partie du discours.

L'article, en grec, et l'on peut dire dans toutes les langues, n'était primitivement qu'un pronom démonstratif. ⁽⁴⁾ De là, comme on l'a fait remarquer, résulte dans plusieurs langues, une ressemblance de son, entre l'article et le pronom démonstratif. C'est ainsi qu'on a grec, *ὁ ἦ το* et *ὅς ἦ δ*, en allemand *der, die, das* et *dieser, diese* et *dieses*, en flamand *de* et *deze, dit, dat*, et en anglais *the* et *this, that*. ⁽⁵⁾ La langue latine n'avait que des pronoms. Cependant les auteurs du siècle d'Auguste, et surtout les auteurs *semi-barbares* préludaient déjà à l'emploi du pronom démonstratif *ille, illa, illud*, comme article. ⁽⁶⁾ Ces pronoms finirent par former l'article de la langue romane, l'article de la langue française. ⁽⁷⁾ D'un autre côté, les mêmes mots, *ille, illa, illud*, deviennent les pronoms, *lui, il, le, la, les*. ⁽⁸⁾ Donc en français aussi le pronom et l'article ne sont qu'une seule et même chose, du moins, par leur origine. On comprend dès-lors que l'article et le pronom furent souvent confondus. Aristote leur donnait la dénomination générale de *prosdiorismes*. De nos jours les

(1) Séguier : l. c. p. 102.

(2) W. Schlegel : l. c. p. 227, sq.

(3) Bescherelle : gramm. nation. (Paris, 1854.) page 159.

(4) En Gaël, le pronom relatif et l'article défini sont les mêmes, ils ressemblent beaucoup au grec : *an, á*. V. Edwards : Recherches sur les langues celtiques. (Paris, 1844.) page 89.

(5) Ampère : ouvrage cité, page 36 E. Laveleye, p. 43.

(6) M. Villemain (Litt. du moyen-âge 3^{me} leçon.) nous cite « illi saxonnes » persolvant de illos navigios, etc. *Dono præter illas vineas, quomodo ille rivulus currit, totum illum clausum.* » Fr. Ampère, p. 38.

(7) Voici pour les amateurs d'étymologies curieuses. « Court de Gébelin, dérivait *le, la*, de *ala*, aile, *flanc*, parce que les objets qu'il indique *sont de côté et non sous les yeux.* »

(8) Des pronoms latins dérivent généralement nos pronoms et nos adjectifs déterminatifs. Voyez M. Ampère, ouvrage cité, page 104, 199.

grammairiens français font de l'article une espèce d'adjectif déterminatif. (1) D'autres regardent les adjectifs déterminatifs comme autant de genres différents d'articles. (2) Si donc de *le, la, les*, nous formons une nouvelle classe de mots, ce que tout le monde n'admet pas, (3) ce n'est pas tant à cause de la différence qui existe entre sa nature et celle des autres déterminatifs (4) que parce qu'il est plus fréquemment employé. (5)

L'article servait chez les Grecs, à *individualiser les noms, à restreindre à un sujet unique, une dénomination* indéfinie et commune. (6) Mais le grec étant avant tout une langue synthétique, ordinairement on n'employait pas l'article, lorsqu'on ne voulait que cela. L'article ensuite marquait que l'objet était déjà connu, qu'on en avait entendu parler : ainsi *ἄνθρωπος ἦλθε* signifiait un homme est venu, *ὁ ἄνθρωπος ἦλθε*, l'homme que nous connaissons est venu. Il en était ainsi dans les différentes branches de la langue celtique, si l'on excepte toutefois le dialecte breton. (7) En français, aussi bien qu'en grec, l'article ne sert qu'à individualiser le substantif. Cette origine philosophique se trouve dans des ouvrages estimés. (8) Seulement en français sa présence n'est pas ordinairement superflue comme en grec ; elle est nécessaire. L'article doit concourir à exprimer certaines modifications du

(1) « L'article est le premier et le plus employé des *adjectifs déterminatifs*. » M. Jullien : gramm. franç. (Paris, 1856.) p. 27. cf. Boniface et Lemare.

(2) « Tous les mots qui servent à déterminer l'étendue du nom abstrait ou « appellatif, se nomment *articles*, tels sont en français *le, la, les, ce, cette, ces*. » Sylv. de Sacy : ouvrage déjà cité, p. 42.

(3) « C'est cet adjectif déterminatif (*le, la,*) qu'on appelle ordinairement *article*, et dont on fait à tort une partie du discours. » Boniface : gramm. franç. (Brux. 1839.) p. 20.

(4) M. Ampère, nous cite avec certaine restriction, page 36. *il Dieu* pour *ce Dieu*, dans l'Ystoire de li Normand, p. 104. — Il nous signale (p. 366.) *elle* encore employé en Picard pour *la : elle femme* ; et dans le patois jurassien et dans celui de la Rochelle on trouve *le* employé pour *il*.

(5) « La fréquence de son emploi, l'éminence de son rôle avaient semblé « justifier cette classification, etc. » Séguier, ouv. cité, p. 120.

(6) Séguier : ib. p. 139, 190.

(7) Edwards : ib. p. 24.

(8) Hennequin : Essai sur l'analogie des langues. (Besançon, 1838) P. 112. F. Court de Gébelin : Hist. nat. de la parole. (Paris, 1816) p. 202. Beauzée : gram. gén. p. 197, 199. — Edwards : p. 24.

substantif que les langues synthétiques indiquaient par leurs terminaisons. Ceci nous explique, pour le dire en passant, pourquoi l'article ne peut se trouver en français, *que devant un substantif*. Il résulte donc que même là où il n'y a pas d'article en grec, il en faut un en français. Or, le même article suffira-t-il aussi pour les cas, où le grec l'employait, c'est-à-dire, lorsqu'à l'individualisation viendra s'ajouter la circonstance *d'être connu*? Certainement non. Voilà pourquoi, dans les langues modernes, nous avons besoin de deux articles; l'un nous présentera l'individu comme non connu, comme indéterminé, tandis que l'autre nous le donnera comme connu, comme déterminé. Nous nous servons pour cela de *un, une* et de *le, la, les*. ⁽¹⁾

Un, une s'emploient presque aussi souvent que *le, la, les*. Rien dans leur origine ne s'oppose à ce que ces deux espèces de mots reçoivent une dénomination commune : nous en ferons *des articles*.

On nous fait cette objection : *le, la, les* sont des articles, d'accord; mais alors pouvez-vous considérer *un* comme article, lorsqu'il est lui-même susceptible de l'article ? ⁽²⁾

N'est ce pas comme si l'on disait : menteur n'est pas adjectif, puisqu'il est lui-même susceptible de l'adjectif. Lorsque *un* prend l'article, il n'est plus article, comme menteur n'est plus adjectif, lorsqu'il est lui-même accompagné d'un adjectif : un grand menteur.

On nous objecte aussi : Si vous mettez *un* parmi les articles, convenez que *tout, chaque, nul*, etc., méritent la même dénomination. ⁽³⁾ Jusqu'à un certain point, oui. Cependant, leur emploi est-il aussi fréquent que celui d'*un* ? Sont-ils, dans d'autres langues, considérés comme articles ?

Il y a donc deux articles, et leur force dirons-nous avec M. Hennequin, ⁽⁴⁾ « consiste à montrer et à distinguer de tout

(1) « ... *Un, une* s'emploient pour exprimer un objet dont il n'a pas encore été question.... *le, la, les*, s'appliquent, aux objets connus ou définis. » *Julien*, gramm. fr. p. 33. cf. D'Olivet, H. Etienne.

(2) L'abbé Girard, cité par Bescherelle. Gramm. nationale. (Paris 1854), page 161.

(3) Girault-Duvivier, Gramm. des Gramm. (Paris 1854), p. 210.

(4) Ouvr. cité, p. 112.

« autre l'objet, dont on veut parler; mais *un* ⁽¹⁾ marque simplement un individu dans l'espèce, tandis que *le* marque un individu connu, déterminé. » Pour les distinguer l'un de l'autre, nous rendrons à *un* le nom contesté d'*article indéfini*. — C'est là qu'on nous attend. *Article indéfini* ! vous voulez-donc, nous dit-on, ⁽²⁾ que l'article communique de l'indéfinition au substantif qui en est affecté ? et vous nommez indéfini celui qui le presse davantage. C'est, ajoute-t-on se méprendre, complètement sur les principes fondamentaux des langues. —

Le substantif employé seul et sans attribut est pris dans toute l'indétermination dont il est susceptible. *Un* ne peut donc lui en communiquer davantage; il lui en donne si peu, qu'il limite, au contraire son étendue à un seul individu de l'espèce. Cependant, il laisse cet individu indéterminé, c'est-à-dire, il ne nous le présente pas comme connu. Or, est-il nécessaire que le mot soit indéterminé dans tous les sens, pour que nous ayons le droit d'appeler *un* article indéfini ? Beauzée ⁽³⁾ qui était d'un avis contraire, a cependant son *article partitif indéfini*. Cette épithète, il faut en convenir, n'est pas tout-à-fait exacte; mais dans *adjectif déterminatif indéterminé*, indéterminé l'est-il d'avantage ?

Nous avons d'ailleurs des raisons plus directes d'admettre le terme *article indéfini*. *Un* est employé, avons-nous dit, dans d'autres langues également comme article, et les savants qui parlent ces langues n'ont pas cru dire une absurdité en l'appelant *article indéfini* : le flamand, l'allemand, l'anglais, et, en général toutes les langues germaniques ont l'article *défini* et l'article *indéfini*. En France, les grammairiens lui sont généralement hostiles; cependant, depuis que Lancelot l'a adopté dans sa savante grammaire, il n'a jamais été quoiqu'on en dise, victorieusement battu. M. Schlégel ⁽⁴⁾ dont l'opinion vaut bien celle d'un grammairien,

(1) Ammonius grammairien grec dit dans un passage traduit par M Séguier, (p. 144.) : « Si on veut proclamer un tout comme individu en opposition respectueuse avec ceux de la même espèce, alors le mot reçoit l'affectation de *un*. »

(2) Séguier. Ib. p. 150.

(3) Beauzée, Gramm. gén. p. 244.

(4) Dans l'ouv. cité on lit. « Le nombre *un* en perdant son rang numérique « devient l'*article indéfini*, p. 237. — D'abord l'*art. indéfini* n'est encore guère « d'usage etc. p. 239. — Chez les Goths on n'aperçoit pas la plus légère trace « de l'*art. indéfini* devenu indispensable dans nos langues modernes. » p. 290.

M. W.-A. Edwards ⁽¹⁾ dans ses savantes recherches sur les langues celtiques, et M. Hoffet ⁽²⁾ ne l'admettent-ils pas aussi ? De plus, M. Ampère ⁽³⁾ et M. Jullien, ⁽⁴⁾ paraissent plutôt adopter que rejeter notre manière de voir.

A ce qui précède se rattache nécessairement cette autre question : quel est le pluriel de l'article indéfini *un* ? Pour la résoudre le latin nous serait d'un faible secours. Adressons-nous aux langues modernes. Dans les langues germaniques l'article indéfini n'existe plus au pluriel ; *un* homme, *des* hommes se rendent en flamand par *een man*, *mannen*. L'Espagnol seul donne à l'article *un*, un pluriel tiré de lui-même, mais seulement lorsqu'il est mis pour quelque : *comere unos higos*, je mangerai des figes.

Dans l'ancien français, comme nous l'apprend M. Ampère, ⁽⁵⁾ *un* formait également son pluriel de lui-même. Il cite, à ce propos :

Après on li aporta *uns* esperons,

 Fabl. et cont., I. p. 81.

Après on lui apporta des éperons.

Ce pluriel subsiste encore dans les locutions *quelques-uns*, *les uns* ; mais ces locutions ne sont pas des articles. ⁽⁶⁾ Il est donc certain, qu'en français, *un* article doit, aujourd'hui tirer son

(1) P. 27, il dit « or il y a en français les trois modes usités en breton, pour distinguer la substantif défini ou indéfini 1° l'art. défini ; 2° l'omission de l'art. défini ; 3° l'emploi de l'art. indéfini *un*. »

(2) Ouv. cité p. 38 : *le, la, les*, art. défini ; *un, une*, art. indéfini. —

(3) M. Ampère, appelle *un* pronom indéterminé, (p. 119) ; nous connaissons la parenté du pronom avec l'art. ; nous pouvons être convaincus, que, pour M. Ampère, *pronom indéterminé* et *article indéterminé ou indéfini*, sont la même chose. Aussi à la page 337 nous lisons : « L'emploi de l'article indéfini se trouve en germe dans Térence. » Il s'agit bien de *un*.

(4) Dans deux endroits de sa grammaire (pp. 35 et 232,) M. Jullien rappelle qu'on nommait autrefois *article défini, le, la, les*, et *article indéfini, un, une*. — Il ne dit pas ce qu'il pense de cette appellation, mais il est facile de le deviner lorsqu'on trouve dans cette même gramm. pag. 343. « Il en est souvent de même après un partitif précédé de l'article indéterminé *un ; une* multitude de Français. » Article indéterminé. est-ce moins dur que *article indéfini* ?

(5) Ouvr. cité, p. 120.

(6) « *Un* n'a pas de pluriel formé de lui-même... on dit cependant *les uns, quelques-uns, uni, unæ*, etc. » Séguier, p. 149. — D'après cela *un voleur* ferait au pluriel, *les uns voleurs, quelques-uns voleurs* ? Il s'agit de savoir si, en français, l'article *un* tire son pluriel de lui-même, et l'on répond, il fait en latin *uni, unæ*.

pluriel d'ailleurs; il prend *des*, *de*. Ici nombreux adversaires. Remarquons cependant que tous les grammairiens qui nous sont contraires, emploient *des* chaque fois, qu'ils mettent au pluriel une phase commençant par *un*. Pour se justifier d'une telle in-conséquence, il ont recours à cette objection spécieuse. « *Des* ne sert pas de pluriel à *un*, il est elliptique et est le complément du véritable pluriel de *un*, de *quelques-uns* sous-entendu. ⁽¹⁾ De sorte que pour eux *des* est aussi bien mis pour *de les* dans la phrase : *des savants disent*, que dans celle : *les amis des savants*. Cette opinion ne me paraît pas soutenable. Non seulement *quelques-uns* pronom ne peut-être le pluriel de *un* article, mais il est de toute évidence que *des savants* ne signifie pas la même chose que *quelques-uns des savants*.

Des, disons-nous donc, avec M. l'abbé Girard ⁽²⁾ sert de pluriel à *un*, mais *des* se change en *de* lorsque le substantif est précédé d'un adjectif qualificatif. Aujourd'hui comme du temps de Dumasais cette opinion fait jeter de hauts cris. ⁽³⁾ Mais la refute-t-on victorieusement ? non. « Nous avons, dit M. Ampère, ⁽⁴⁾ rem-
« placé assez peu rationnellement le pluriel d'*un*, par *de*, au lieu
« de dire : il avait *uns* grands arbres, *habebat quasdam magnas*
« *arbores*, nous disons : il avait *de* grands arbres. » Peu ration-
nellement ? cela se peut, mais enfin ce *de* qui remplace *uns* ou *des*
est-il préposition ? un grammairien estimé, ⁽⁵⁾ dit à ce sujet.
« A proprement parler, ce mot essentiellement préposition rem-
« plit ici la fonction d'adjectif déterminatif. ⁽⁶⁾ *Un* bon père, *de*
« bons pères; elle a *un* beau front, elle a *de* beaux yeux. Telle
« est l'opinion que le grammairien d'Olivier, a émise dans le
« journal grammatical (t. 3, p. 273), et je crois qu'il a raison.
« Les analyses qu'on fait généralement pour justifier la préposi-
« tion ne sont pas admissibles. ⁽⁷⁾ *Des* remplit la même fonction :

(1) Court de Gebelin. ouv. c. p. 208. — Syl. de Sacy. p. 42. — Séguier, p. 151.

(2) Cours éducatif de langue maternelle. Liège, 1848.) 1^{re} partie, p. 12.

(3) Séguier. ib. p. 150.

(4) Ouvr. cité, p. 120.

(5) A. Boniface. Gramm. franç. (Bruxelles, 1839). p. 172.

(6) Nous savons que M. Boniface ne veut pas même pour *le*, *la*, *les*, le nom d'article. Il n'a donc pu être question chez lui, de l'article indéfini et défini.

(7) M. Jullien, qui regarde ce *de* comme une préposition, ajoute cependant « qu'il n'y a pas de raison à donner de cette irrégularité. » v. sa gramma p. 342.

« Un père heureux, des pères heureux. (Voyez le même tome, p. 598, où M. Bescher partage cette opinion.) »

Je crois avoir suffisamment prouvé que nous avons un article indéfini et qu'en français, cet article est *un* au singulier, et *des, de* au pluriel.

D. GILLES.

VARIÉTÉS.

Sur ce qui reste de la musique de l'ancienne Grèce dans les premiers chants de l'Église par M. D. Beaulieu, correspondant de l'Institut de France, mémoire lu à l'Académie des beaux-arts le 31 mai 1856. (1)

Tout ce qui porte le cachet d'une haute antiquité, a pour nous un attrait qui nous séduit et nous attache : c'est le souvenir d'un passé que notre imagination se plaît à parer de brillantes couleurs, et que nous aimons comme on aime l'espérance de l'avenir ; c'est la tradition, c'est le lien par lequel nous cherchons, sur cette terre, à nous rattacher à ce qui nous a précédés et à ce qui doit nous suivre. Un chapiteau, une frise, une statue même mutilée, un reste de peinture à peine reconnaissable, quelques fragments de prose ou de poésie, s'ils remontent à des temps reculés, sont curieusement recherchés par l'architecte, le sculpteur, le peintre ou le littérateur. Pourquoi donc l'art musical n'aurait-il pas aussi ses précieuses antiquités ? Pourquoi le réduirait-on à la seule jouissance des productions du jour, sans laisser de lendemain à ses œuvres ? Ce serait rétrécir d'une main malheureuse le cercle qu'il embrasse, et qui cependant est vaste, immense, puisque la musique est une expression plus animée, plus colorée que le langage ordinaire de nos sentiments et de nos passions. Au point de vue de l'intéressante recherche des origines, n'est-il pas infiniment curieux de savoir ce qu'a été la musique dans les

(1) L'intérêt que présente ce mémoire nous a engagés à l'insérer, malgré sa date un peu ancienne.

siècles qui nous ont précédés et dont nous recueillons l'héritage? Mais lorsqu'à cet attrait de curiosité viennent se mêler les jouissances plus saisissantes causées par des œuvres marquées au cachet du grand, du beau, quelquefois du sublime, combien alors les recherches dont nous parlons n'acquièrent-elles pas de charme et d'entraînement!

Je vous prie, Messieurs, de me permettre de vous entretenir un moment de quelques œuvres musicales auxquelles on peut appliquer les caractères que je viens d'indiquer.

Les anciens divisaient leur échelle musicale ou l'ensemble gradué de tous les sons qu'ils employaient, ils divisaient, dis-je, cette échelle par tétracordes, c'est-à-dire par séries de quatre notes, comme nous divisons la nôtre par octaves ou séries de huit notes dans le genre diatonique; et, de même que, chez nous, cet intervalle d'octave et les sons qu'il renferme jouent, dans l'ordre où nous les plaçons et où nous les classons, un grand rôle dans toutes les œuvres des compositeurs, de même, chez eux, le tétracorde jouait nécessairement un rôle semblable dans leur musique. Donc, si à des époques et dans des circonstances qui me rapprochent de l'antiquité classique, je trouve des chants où le sentiment du tétracorde se fait remarquer d'une manière prononcée et avec insistance, je suis autorisé à présumer que ces chants nous viennent des peuples qui marquèrent ces temps anciens de leurs arts et de leurs sciences; et si à cette présomption, et d'accord avec elle, vient se joindre une certaine tradition, même vague, j'arrive alors à une presque certitude. C'est ce qui a lieu pour quelques chants de l'Eglise. Le premier dont je vous entretiendrai est celui de la Préface.

Ce chant est renfermé dans l'intervalle d'un tétracorde; en d'autres termes, il est composé simplement avec quatre notes consécutives du genre diatonique. Doit-on l'attribuer au pape Gélase, qui fut élevé au trône pontifical en 492, et qui composa des hymnes à l'imitation de saint Ambroise? M. Fétis, le savant historien de la musique, ne se prononce pas à ce sujet, mais il dit que *rien de plus beau n'a été fait pour le service divin*. En effet, cette touchante mélodie, pour peu qu'elle soit passablement chantée, produit sur l'auditoire silencieux une sensation saisis-

sante et profonde. Le tétracorde dans lequel elle est composée appartient au mode lydien des Grecs, et, suivant l'opinion générale des anciens, parmi lesquels nous pouvons citer des noms tels que ceux de Platon, d'Athénée, d'Aristote et de Plutarque, le mode lydien était pathétique et propre à exprimer la plainte, la tristesse. Or, analysant le chant qui nous occupe, qui pourrait ne pas reconnaître que cette tierce mineure par laquelle la voix du prêtre s'élève au commencement de chaque phrase ou des principaux membres de phrase, est pleine d'une expression de douce mélancolie? Cette expression semble s'augmenter encore lorsque la voix, après avoir redescendu par degrés le même intervalle et s'être reposée sur la note intermédiaire, reprend cette simple et noble mélodie. Je ferai observer en outre que, dans les endroits où sont indiqués les repos principaux, et où la voix fait entendre le son le plus grave de ce chant, l'absence de la note sensible qu'appellerait pour nous la tournure mélodique, cette absence de la note passionnée donne à cette mélodique prière le caractère d'une noble élévation. Ainsi, sans dépasser l'étendue d'un tétracorde et en n'employant que les quatre sons dont il se compose, l'auteur de cet admirable chant est parvenu au plus haut degré de l'expression simple et noble. C'est le cas de redire avec M. Fétis, que *rien de plus beau n'a été fait pour le service divin.* (1)

Un autre chant non moins célèbre parmi ceux de l'Église, et qui, suivant quelques-uns, a été composé par saint Hilaire, évêque de Poitiers, mais que plus généralement on attribue à saint Ambroise, ce qui, du reste, importe peu pour la question qui nous occupe, puisque tous les deux vécurent environ à la même époque, le *Te Deum*, en un mot, est le second exemple que nous citerons.

(1) Ce jugement du savant critique sera approuvé par tous ceux qui sentent quel est le but et le caractère de la musique religieuse, et combien elle en est éloignée de nos jours. Haydn lui-même, malgré son immense talent et sa piété sincère, avait déjà abandonné les véritables traditions. Son frère, compositeur aussi, avait des vues plus hautes. On cite de lui un mot profond. Un jour que le grand Haydn lui montrait un morceau de musique religieuse qu'il venait de composer : Ah ! Joseph, dit-il, combien je crains que cette musique ne soit pas exécutée là-haut !

Ici le chant, loin d'être circonscrit dans l'intervalle d'un tétracorde, embrasse celui d'une octave. Mais en l'examinant avec soin, on reconnaît aisément que du commencement du second verset jusqu'à la fin du quatrième, et un peu plus loin, à partir des mots : *Pleni sunt cæli et terra* pendant sept versets, la mélodie est exclusivement renfermée dans l'intervalle d'un tétracorde qui appartient, comme pour la Préface, au mode lydien, mais avec une expression beaucoup moins mélancolique par suite de la texture du chant. Plus loin encore nous trouvons également que la première partie des trois versets : *Æternâ fac, Salvum fac, Et rege eos*, ne dépasse pas non plus les limites d'un tétracorde du mode lydien, mais, dans des cordes plus graves. Or nous croyons que cette persistance pendant près de la moitié d'un hymne aussi long que le *Te Deum*, a quelque chose de très-significatif et d'une grande portée.

(La suite prochainement).



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

HISTOIRE ROMAINE. — HISTOIRE GRECQUE.

Dans ce domaine de la science nous nous trouvons d'abord en présence de différentes publications allemandes faisant partie d'une collection de manuels publiés par le libraire Weidmann à Berlin, dans le but de répandre la connaissance de l'antiquité parmi un plus grand nombre de lecteurs. Cette série de manuels s'est ouverte en 1854 par la *Mythologie grecque* de L. Preller. En même temps paraissait le premier volume de l'Histoire Romaine de Th. Mommsen. On se jeta sur ce livre avec une telle avidité qu'à la fin de 1856 il fallait déjà en commencer une seconde édition, qui vient d'être achevée, il y a quelques mois. L'ouvrage est divisé en trois volumes et va jusqu'à la chute de la république. En voici le titre exact :

Römische Geschichte von Theodor Mommsen. Berlin, Weidmann 1856—1857. 3 voll. Prix 4 Thlr. 10 Sgr.

L'auteur était connu depuis longtemps par des travaux de premier ordre sur l'Italie ancienne. Ses écrits les plus importants étaient : les dialectes de l'Italie inférieure (*Die unteritalischen Dialekte*, Leipzig 1850), ouvrage capital sur la matière; puis un recueil des inscriptions latines trouvées dans le royaume de Naples (*Inscriptiones regni Neapolitani Latinæ*, Lipsiæ 1832 in-fol.), que tous les savants ont considéré comme le meilleur qu'on ait encore fait dans ce genre. Il fallait donc s'attendre de la part de Mommsen à une histoire romaine écrite par une main de maître, et réellement on trouve partout dans son ouvrage un coup d'œil profond et sûr, des appréciations claires et nettes, un style ferme et énergique. Les vues neuves et originales y abondent. Il faut déplorer seulement que l'auteur ait laissé de côté toute espèce de citation, toute indication de sources. Il est très-difficile par là de vérifier toutes ses opinions, et plus d'une fois on est réduit à le croire sur parole. Cette observation se rapporte surtout à l'exposé des origines de l'histoire romaine, origines qui resteront entourées d'une grande obscurité, et sur lesquelles on a émis les hypothèses les plus diverses. Il nous est impossible d'indiquer tout ce que l'auteur donne de neuf sur ce sujet et sur tant d'autres. Nous devons nous borner aux extraits suivants. Mommsen n'admet aucunement l'opinion de Niebuhr que le peuple romain ait été un mélange de trois nations diverses, de Latins, de Sabins et d'Étrusques. D'après lui la nationalité romaine est une. Des trois tribus qui composent l'état romain, les *Ramnes* et les *Luceres* sont latins; les *Tities*, sabins; mais la tribu de ce nom est venue se fixer dans le Latium, lorsque les nationalités sabine et latine ne présentaient encore qu'une faible différence. Quand les trois tribus se réunirent pour former une nation nouvelle, aucune distinction de race ne pouvait y être aperçue. — Voici une autre opinion de Mommsen qui a fait le plus grand bruit dans le monde savant, et qui a été, en Allemagne, l'objet des plus vives discussions. L'auteur se demande comment on peut s'expliquer l'accroissement rapide de Rome malgré tous les désavantages apparents de sa position. Rome est établie dans l'endroit le moins sain et le moins fertile du Latium, dans un lieu privé de sources et fréquemment exposé aux inondations du Tibre.

S'arrêtant entre les collines, ce fleuve devait y former des marais, dont les miasmes infectaient l'air et produisaient des maladies contagieuses. Un emplacement semblable n'était certes pas propre à attirer un peuple cultivateur. Mais ce lieu offrait une situation des plus avantageuses à des commerçants, à des navigateurs, et Rome doit être considérée comme une ville de commerce, comme l'*emporium* du Latium. Les bateliers qui descendaient le Tibre ou l'Anio trouvaient à Rome un lieu de débarquement très-favorable. Les navires de ces temps ayant peu de volume, les marins mêmes pouvaient y arriver, et ils préféraient sans doute cet endroit à tout autre, parcequ'il leur offrait un refuge assuré contre les pirates. Ne voyons-nous pas du reste Ostie, le Pirée de Rome, unie dès le commencement au territoire de la ville ? Du côté de la mer seule la domination romaine a quelque étendue à l'origine; vers l'Est Antemnes, Fidènes, Caenina, Collatia, Gabii touchent presque aux portes de Rome; vers le Midi on arrive immédiatement aux états puissants de Tusculum et d'Albe; à la sixième pierre milliaire le Romain atteignait déjà la frontière de Lavinium. Des traces nombreuses de cette origine commerciale se découvrent encore plus tard dans les institutions romaines. C'est de là que provient l'alliance antique qui unissait Rome à Caere, la ville la plus commerçante de l'Etrurie; de là l'importance extraordinaire attachée par les Romains au pont sur le Tibre et à la construction de ponts en général; de là la galère comme arme de la ville, de là enfin l'apparition si soudaine à Rome de l'argent monnayé et des traités de commerce avec des puissances d'outre mer.

L'*histoire grecque* a été traitée dans la collection Weidmann par *Ernst Curtius*, professeur à l'université de Berlin. Le premier volume de cette histoire vient de paraître; il nous mène jusqu'à la bataille de Lade, en d'autres termes, jusqu'aux guerres Médiques. (*Griechische Geschichte von Ernst Curtius, 1^{er} Band Berlin 1837. Prix : 1 Thlr. 6 Sgr.*) L'auteur connaît la Grèce à fond; il y a séjourné pendant longtemps et a publié comme fruit de ses études sur le sol grec un ouvrage remarquable sur le Péloponnèse. (*Peloponnesos. Eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel. Gotha 1852, 2 voll. gr. 8.*) L'éloge

que nous avons fait de l'histoire romaine de Mommsen nous pouvons l'appliquer aussi à l'histoire grecque de Curtius : peut-être l'auteur na-t-il pas partout la même profondeur que son savant confrère, mais en revanche il l'emporte sur lui par un style plus claire et plus lucide. L'écrit de Curtius en effet se recommande autant par ses qualités littéraires que par sa valeur scientifique. Une des parties les plus neuves de l'ouvrage est celle qui traite des populations primitives de la Grèce. L'auteur y développe une idée qu'il avait déjà fait connaître en 1855 dans un mémoire sur les Ioniens avant la migration ionienne. (*Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, Berlin gr. 8.) D'après la tradition et l'histoire telle qu'on l'a présentée jusqu'ici, l'Asie-Mineure n'a été dotée de colonies grecques que lorsque les Doriens descendirent de leurs montagnes et chassèrent les Ioniens des terres qu'ils occupaient. Cette opinion Curtius la repousse de toutes ses forces. Les rapports constants entre les deux rives de l'Archipel, qui constituent le point de départ de l'histoire grecque, sont inexplicables si l'on n'admet pas une communauté d'origine, une conformité de langage et de mœurs entre les peuples qui les habitaient. L'Ionie asiatique a été le siège primitif des Ioniens, le lieu où ils se sont développés et d'où plus tard ils ont apporté la civilisation à leurs frères de l'Europe. L'objection que cette opinion contredit la tradition n'est d'aucune valeur, car il n'existe aucune tradition sur la première extension des Ioniens. Leurs établissements en Europe étant fondés par un petit nombre de marins, ne pouvaient transformer assez complètement l'état primitif du peuple, pour que le souvenir ait pu s'en transmettre. La fierté des Grecs les amenait du reste à considérer leur pays comme le lieu d'où partirent les colonies les plus importantes. Quand les barbares eurent étendu leur domination jusqu'à l'Archipel, la Grèce libre seule fut pour eux le pays des Hellènes, et Athènes, qui venait de triompher du grand roi, devint, aux yeux des Grecs, la métropole de tous les Ioniens. Les traditions opposées furent rejetées et finirent par tomber dans l'oubli. Après ces considérations préliminaires Curtius nous donne l'exposé suivant de la manière dont la Grèce a été peuplée. La branche occidentale de la race Aryenne s'étant séparée du rameau qui resta dans l'Asie orientale, s'arrêta d'abord

en Phrygie. Les Phrygiens forment la chaîne qui unit les Aryens occidentaux à ceux de l'Asie : ils offrent la plus grande analogie avec les habitants de l'Arménie, et d'un autre côté ils nous apparaissent comme les premiers nés des peuples dirigés vers l'Ouest. C'est dans la Phrygie que se séparèrent les tribus qui allèrent peupler l'Europe, c'est là aussi qu'après le départ des Italiens, les Hellènes formèrent d'abord une branche de la nation Phrygienne, puis un peuple particulier. Eux-mêmes cependant quittèrent aussi cette première patrie : les uns s'étendirent sur les côtes de l'Asie-Mineure, d'autres passèrent les détroits de la Propontide et entrèrent par la Thrace dans la Grèce d'Europe. Cette première population grecque porte dans l'histoire le nom de Pélasges. De nouvelles tribus suivirent plus tard cette émigration : les unes traversant la Propontide se fixèrent dans le Nord de la Grèce, et y formèrent la population de laboureurs, de chasseurs, de bergers dont les descendants quitteront un jour les montagnes sous le nom de Doriens. D'autres s'établirent sur les bords de l'Archipel et devinrent les ancêtres des Ioniens. Ces derniers vinrent en contact avec les Phéniciens, en apprirent la navigation et le commerce, et développèrent d'une manière originale la civilisation qu'ils en avaient reçue. Bientôt les élèves devinrent les émules des maîtres : ils les chassèrent successivement de la plupart des îles de l'Archipel et des côtes de la Grèce où ils avaient établi des comptoirs, et se firent connaître de tout l'Orient sous le nom de *Ioniens* ou *Iaones*, nom que les différents peuples transformèrent selon la prononciation qui leur était propre. Les Hébreux les nommèrent *Iavan* ; les Perses, *Iuna* ou *Iauna*, les Égyptiens *Uinim*. L'hiéroglyphe qui dans les monuments égyptiens du temps des Ptolémées désigne le peuple grec, et doit être lu *Uinim* en langue phonétique, se rencontre déjà sur des monuments de la 18^e dynastie, sous Tutmosis III et IV et sous Aménophis III. Le peuple ainsi nommé est même indiqué comme faisant partie des tribus étrangères établies dans le pays. Il faut en conclure que déjà au 16^e et au 13^e siècle avant J.-C. des masses de marins grecs s'étaient fixés dans le Delta égyptien. Tutmosis III étant le Pharaon qui acheva selon Manethon, l'expulsion des Hyksos, il est fort probable que les Grecs profitèrent

du départ de ces bandes et des Phéniciens mêlés parmi elles pour fonder des établissements dans le pays. Mais les regards des Grecs d'Asie devaient se porter surtout sur la Grèce Européenne, où ils trouvaient un peuple de même origine, un langage identique au leur. Ils apportèrent en Europe les arts et les inventions qu'ils avaient apprises dans leurs pérégrinations, et fondèrent sur les côtes ces colonies célèbres dont la tradition a transformé en partie l'origine. Selon ces traditions tout était venu aux Grecs des pays d'outre mer, et en cela elles disaient vrai, mais les arts, les dieux les héros grecs que la tradition fait venir de contrées lointaines ne furent pas apportés par des peuples complètement étrangers à la Grèce. Aphrodite sort de la mer en déesse grecque et non comme Mylitta ou Astarte. Quel caractère étranger y a-t-il en Cadmus et en Pélops, les ancêtres de rois puissants dont la poésie nationale ne cesse de célébrer les hauts faits et la gloire? Les fondateurs des colonies venaient de l'Égypte et des pays colonisés par les Phéniciens, de la Lycie et de la Carie, mais c'étaient des Grecs établis dans ces contrées. Les Phéniciens eux-mêmes étaient détestés dans la Grèce : dans les endroits où ils avaient pu se fixer comme à Salamis dans l'île de Chypre, on fuyait comme un deshonneur toute alliance de famille avec eux. Quant aux colonies égyptiennes, la tradition elle-même indique une conformité d'origine entre les nouveaux venus et les premiers habitants; elle nomme les étrangers les cousins germaines de Danaus, qui transplantés autrefois par Io dans la Lybie reviennent dans les plaines d'Inachus pour s'unir de nouveau avec des tribus alliées. — Le nom générique sous lequel les Grecs de l'Europe désignaient leurs frères de l'Asie était celui de *Leleges* ou de *Cariens*.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté royal du 8 novembre le sieur Neesen, professeur de mathématiques à l'athénée royal de Gand (section des humanités), est mis en disponibilité.

— Par arrêté ministériel du 14 novembre, les sieurs P.-J. Delgoff, premier régent, et J.-G. Peeters, troisième régent à l'école moyenne d'Anvers, sont nommés maîtres de dessin en partage au même établissement, en remplacement du sieur J.-B.-E. Boen, qui a reçu une autre destination.

— Un arrêté ministériel du 21 novembre, nomme le sieur Nicolas Lequarré, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, aux fonctions de surveillant à l'athénée royal de Liège, en remplacement de M. Henri Van Aubel, appelé à d'autres fonctions.

— Par arrêté ministériel du 25 novembre, le sieur J.-A. Casteels, chargé ad-interim des fonctions de troisième regent à l'école moyenne de Furnes, est nommé maître de gymnastique en partage, au même établissement, en remplacement du sieur Morael, qui a reçu une autre destination.

— Par arrêté ministériel du 30 novembre, le sieur T. Lansens, élève diplômé de l'école normale de Thourout, est nommé deuxième instituteur dédoublant, à la section préparatoire de l'école moyenne d'Ypres.

— Par arrêté royal du 8 décembre, M. le professeur ordinaire Decuyper est déchargé, sur sa demande, du cours d'astronomie et de géodésie, qui lui a été confié dans la faculté des sciences de l'université de Liège. Un arrêté royal de la même date désigne le sieur Schaar (Mathias), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, pour donner dans cette faculté, le cours d'analyse supérieure et de calcul des probabilités, et celui d'astronomie et de géodésie.

— Par arrêté du 8 décembre, le sieur Van Aubel (Henri), docteur en sciences physiques et mathématiques, est nommé aux fonctions de second professeur de mathématiques inférieures dans la section professionnelle, à l'athénée royal de Liège.

— Un arrêté ministériel du 31 décembre, accepte la démission qui a été donnée par le sieur Taminiaux, de ses fonctions de surveillant à l'athénée royal de Mons.

— Par arrêté royal du 15 décembre, le sieur M. Vreven, prêtre catholique romain nommé par l'évêque de Liège, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de Maeseyck, en remplacement du sieur H. Reyniers appelé à d'autres fonctions.

— Le Ministre de l'intérieur déclare, en date du 28 décembre, qu'à la date du 5 décembre, le sieur P.-J. Rendeers, curé-doyen d'Uccle, a été nommé, par Son Éminence le cardinal archevêque de Malines, aux fonctions d'inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires du doyenné d'Uccle, en remplacement du sieur Vanderbiest, démissionnaire.

— Le *Moniteur* du 4 décembre donne la liste des élèves qui sont sortis des écoles normales primaires pendant la cinquième période triennale (1853-1857), et qui, après avoir subi l'examen voulu par les réglemens, ont obtenu un diplôme de capacité en vertu duquel ils peuvent être nommés aux fonctions d'instituteurs. Il y joint la liste correspondante des élèves institutrices. Voici le nombre de ces élèves (les chiffres indiquent les années 1855, 1856, 1857).

Ecoles normales de l'État. — Lierre : 6, 30, 27. Nivelles : 33, 24, 30.

Ecoles normales épiscopales (pour 1856 et 1857, la liste de 1855 ayant été publiée au *Moniteur* du 4 décembre de la même année). — Thourout : 14, 24. Saint-Nicolas : 15, 14. Bonne-Espérance : 15, 15. Saint-Roch : 12, 14. Saint-Trond : 12, 10. Carlsbourg : 9, 11. Malonne : 18, 22.

Institutrices (pour 1856, 1857). — Herenthals : 8, 6. Bruxelles : 3, 5. Louvain : 4, 4. Nivelles : 4, 5. Thielt : 4, 1. Gand : 8, 10. Mons : 9, 5. Liège : 4, 9. Visé : 2, 4. Tongres : 2, 1. Bastogne : 4, 5. Champion : 6, 6.

— Un arrêté ministériel du 18 décembre, modifie la formule des diplômes d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités.

— Le *Moniteur* du 31 décembre contient la liste de 43 instituteurs et institutrices qui ont été admis au serment, et dont la nomination a été reconnue régulièrement faite aux termes de la loi du 23 septembre 1842. Il contient de plus cinq nominations d'office.

— Par arrêté royal du 31 décembre, M. d'Omalus-d'Hallo, directeur de la classe des sciences de l'académie royale de Belgique, est nommé président de la dite académie pour l'année 1838.

— Par arrêtés royaux du 31 octobre, sont nommés : conservateur du dépôt des archives de l'État à Liège, en remplacement du sieur Polain, appelé à d'autres fonctions, le sieur Schoonbroodt, J.-G. conservateur adjoint; conservateur adjoint en remplacement du sieur Schoonbroodt, le sieur Bormans (Stanislas), docteur en philosophie et lettres.

— Un arrêté royal du 5 novembre, rapporte l'arrêté du 23 octobre 1834, qui impose aux candidats aspirants élèves-ingénieurs de l'école du génie civil, l'obligation de traduire un morceau de latin tiré d'un des auteurs expliqués en rhétorique. A la suite de cet arrêté le *Moniteur* du 13 décembre donne le programme des connaissances exigées pour l'admission à l'école militaire (armes spéciales), à l'école préparatoire du génie civil de l'université de Gand, et à l'école préparatoire des arts et manufactures et des mines de l'université de Liège.

— Le *Moniteur* du 25 décembre, donne le programme des connaissances exigées pour l'admission à l'école de médecine vétérinaire de l'État (à Cureghem), programme fixé par arrêté ministériel du 14 décembre.

— Par arrêté de M. le ministre des affaires étrangères, du 22 décembre, sont nommés pour l'année 1838 :

Membres du jury d'examen des écoles de navigation, les sieurs Zuber (F), et Ruurds (J.);

Membres suppléants dudit jury, les sieurs Rasquinet J.-H.) et Halewyck (J.);

Secrétaires des conseils d'administration desdites écoles, le sieur Mueller (F.) à l'école d'Anvers, et le sieur Hamman (T.) à l'école d'Ostende.

— Par arrêté du 11 janvier, M. le ministre des affaires étrangères a conféré aux élèves de l'école de navigation d'Ostende ci-après désignés, les brevets de capacité pour grades dans la marine marchande, savoir : aux sieurs Gobin (L.-J.-P.), Deswaef (L.-F.) et De Ryckere E.-J.), respectivement, le brevet de *premier lieutenant au long cours*, et au sieur Devos (A.-C.), le brevet de *second lieutenant au long cours*. — Ces élèves ont subi leur examen, savoir : le sieur Gobin, d'une manière *très-satisfaisante*, et les autres d'une manière *satisfaisante*.

— Le prix quinquennal des sciences naturelles pour la période de 1832—36, est partagé par arrêté royal du 21 décembre, de la manière suivante : 1^o quinze cents francs à M. Kickx, professeur à l'université de Gand et membre de la classe des sciences de l'académie royale de Belgique, pour son ouvrage intitulé : *Recherches pour servir à la Flore cryptogamiques des Flandres*. 2^o Quinze cents francs à M. De Koninck, professeur à l'université de Liège et membre de la classe des sciences de l'académie, pour ses *Recherches sur les crinoïdes du terrain*

carbonifère de la Belgique. 3^e Mille francs à M. de Sélvs-Longchamps, membre de la classe des sciences de l'académie, pour sa *Monographie des Caloptérygines*. 4^e Mille francs à M. Wesmael, membre de la classe des sciences de l'académie, pour ses travaux sur les *Ichneumonides*.

— Un arrêté royal du 21 décembre, permet aux professeurs en exercice ou pensionnés de l'enseignement supérieur, de faire compter, moyennant certaines retenues, leurs services militaires pour la pension éventuelle de leurs femmes, et de leurs enfants.

— L'administration communale de Ciply (Hainaut) s'étant refusée à construire une maison d'école convenable, un arrêté royal du 28 décembre, retire tout subside ou allocation quelconque à l'école de Ciply, et ordonne qu'il soit pourvu à la construction ou à l'acquisition d'un nouveau local.

— Le ministre de l'intérieur rappelle aux personnes intéressées que les ouvrages relatifs au concours institué par l'arrêté royal du 27 décembre 1836, (texte français d'un cours de thèmes latins pour les élèves de quatrième) doivent être adressés en manuscrit au ministère de l'intérieur avant le 1^{er} mai 1838.

— Nous lisons dans le *Moniteur* du 23 décembre dernier :

On adresse fréquemment au département des travaux publics des journaux ou autres publications dont on réclame le prix quelque temps après l'expédition, bien qu'on n'ait pas été autorisé à faire ces envois.

On croit utile de prévenir les intéressés qu'ils ne pourront se prévaloir de ces sortes d'envois pour réclamer le prix d'abonnements qui n'ont pas été demandés.

— Par circulaire du 21 novembre, M. le ministre de l'Intérieur décide qu'il y a lieu de maintenir pour la présente année scolaire les exercices prescrits dans les athénées royaux pour les deux années précédentes ; c'est-à-dire, qu'un thème latin sera donné à faire, aux élèves de rhétorique et de poésie, dans la seconde série des compositions, au lieu d'un discours et d'une narration, et que dans leur travail les élèves ne pourront employer ni dictionnaire ni grammaire, mais seulement consulter les auteurs portés au programme de leur classe.

NOUVELLES DIVERSES.

— La société royale des beaux-arts et de littérature de Gand, vient de mettre au concours la question suivante : « *Faire l'histoire de la sculpture en Belgique depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du XVII^e siècle.* » Les mémoires devront être remis à Gand au secrétariat de la société royale des beaux-arts avant le 15 août. Ce prix consistera en une médaille de la valeur de 500 francs.

— L'association pour l'encouragement des beaux-arts de Liège, vient d'être réorganisée sous la direction de la Société d'Émulation et sous le patronage de l'administration communale.

On annonce pour le 5 Avril 1838, l'ouverture de la prochaine exposition de l'Association.

— On lit dans le *Précurseur d'Anvers*, du 12 :

« M. Ch Rogier, ministre de l'intérieur, est arrivé dans notre ville hier soir, et est allé inspecter ce matin l'institut supérieur de commerce, l'Athénée royal,

l'école moyenne et quelques autres établissements. M. le ministre était accompagné dans cette tournée par notre honorable bourgmestre, M. Loos.

— Dans une des dernières ventes de livres qui ont eu lieu ces jours-ci à Paris, on a adjugé au prix énorme de 14,500 francs, un livre assez mal relié et qui, au premier abord, ressemble à l'un de ces volumineux bouquins qui languissent dans les étalages du quai Voltaire. Ce livre est le *Psautier* de Gutenberg, et il a été imprimé à Mayence par l'inventeur de l'imprimerie. Il porte la date de 1461.

On ne connaît que quatre exemplaires de cette édition : l'un à Trèves, le second à Paris, le troisième à Mayence, et le quatrième est celui dont nous parlons et qui a été conquis à la pointe de l'enchère par un petit rentier inconnu du boulevard Beaumarchais. M. Rothschild avait poussé le *Psautier* jusqu'à 14,000 francs, et on assure qu'il a été bien étonné quand il a appris que l'homme qui lui avait tenu tête et l'avait définitivement emporté sur lui, n'avait pas plus d'une dizaine de mille livres de rente.

Du reste, c'est la seconde fois qu'une chose pareille arrive à M. de Rothschild. Il se vit enlever, il y a cinq ans, par M. Solar, le *Catholicon*, du même Gutenberg, édition de 1464, dont il n'existe que trois exemplaires : un à Mayence, l'autre à Paris, bibliothèque impériale, le troisième appartient à M. Solar.

— Dans une vente après décès qui a eu lieu le mois dernier, on a vendu, dit le *Courrier de Paris*, plusieurs pièces très-rares du temps de la république. Il y avait d'abord un plan de Paris de 1795, avec tous les noms de l'époque. Le Palais-Royal se nomme *Palais-Égalité*; la rue du Petit-Bourbon, la rue de *Lucrèce-Fengée*; la rue du Faubourg-Montmartre, *Faubourg-Mont-Marat*; la rue des Martyrs, rue du *Champ-du-Repos*, etc. On a vendu ensuite quelques jeux de cartes du temps. L'inventeur de ces cartes avait pensé qu'un républicain ne pouvait pas faire usage, même en jouant, d'expressions rappelant le despotisme et l'inégalité. En conséquence, dans son jeu il n'y a ni as, ni rois, ni dames, ni valets. Les as sont devenus des *lois*, il y a la loi de carreau, la loi de cœur, la loi de pique et la loi de trèfle. Les rois sont devenus des *génies*, le génie de cœur, qui est le génie de la guerre; le génie de carreau ou génie du commerce; le génie de trèfle ou génie de la paix; le génie de pique ou génie des arts. Les dames sont des *libertés* : la liberté des cultes, la liberté des mariages, la liberté des professions et la liberté de la presse. Les valets sont des *égalités* : égalité des devoirs, égalité des couleurs, égalité des droits, égalité des rangs. L'égalité des rangs. ci-devant valet de pique, est représentée par un jeune ouvrier à demi-nu, coiffé du bonnet rouge, armé d'un fusil, et s'appuyant sur une pierre de la Bastille.

Il y avait encore à cette vente une collection de caricatures, mais qui ne donnent pas une bien haute idée de l'esprit inventif de leurs auteurs. Une seule, un peu plus piquante que les autres, est intitulée : Le Temps resserrant les liens des frères et amis. Le Temps est grimpé sur un arbre, et, au moyen d'une corde qu'il a passée au cou de deux sans-culottes, il se prépare à les pendre. On a vendu plus de 200 caricatures du même temps et de la même valeur politique. Ces 200 pièces n'ont pas atteint 500 francs.

— Parmi les livres et manuscrits rares et curieux qui ont été vendus dernièrement à Londres, on remarquait surtout un exemplaire du *De senectute et*

amicitia, de Cicéron, imprimé par William Caxton en 1481, qui a trouvé un acquéreur au prix énorme de 275 livres (6,875 francs).

— *Découverte du tombeau de Mausole*. Dans la dernière séance de littérature en Angleterre, il a été rendu compte des travaux exécutés par M. Newton, à la recherche du tombeau de Mausole, roi de Carie. Dans le lieu désigné par le capitaine Sprott, de la marine royale, comme devant renfermer ce tombeau, il n'y avait rien de semblable. Mais, aux environs, il a été trouvé nombre de poteries grecques et romaines dont la plupart sont maintenant en Angleterre.

En conséquence de son peu de succès, M. Newton dut se déterminer à changer de lieu de recherches et commercer de nouvelles fouilles où, il y vingt-cinq ans, le professeur Donaldson trouva des fragments de colonnes ioniques qu'il dessina.

Il eut le bonheur d'y découvrir un torse de statue équestre et celui d'une femme assise, l'un et l'autre de grandeur naturelle. Encouragé par ces premiers succès, il continua ses recherches et découvrit les extrémités postérieures de sept lions du même style que les têtes conservées au musée britannique.

En outre il trouva une vaste collection de morceaux d'architecture précieux pour l'étude. On ne pouvait plus douter que le mausolée allait être trouvé. Un peu après, M. Newton rencontra la muraille grecque qui fermait le mausolée, et à la porte le lion colossal, parfaitement conservé, sauf les pattes. On trouva aussi un gigantesque cheval, son mors de bronze encore à la bouche. C'était indubitablement l'un des chevaux du quadrigé.

Il est clair maintenant que le tremblement de terre qui, selon toute probabilité, a été la première cause de la ruine du mausolée, a jeté le quadrigé et les autres sculptures contre la muraille du nord. Là, en effet, ont été successivement trouvés divers blocs de marbre, taillés de façon à ne pas rendre douteux qu'ils aient servi à former une pyramide. D'autres avaient la forme de roues, les rayons et le coffre d'un char qui devait mesurer au moins vingt pieds de long.

Nous sommes heureux d'annoncer qu'une bonne partie des belles sculptures déterrées par M. Newton, ont été, grâce aux libéralités du gouvernement, expédiées soigneusement au musée britannique, qu'elles sont en route et qu'elles arriveront prochainement.

Au nombre des remarquables monuments de plus petite dimension qui vont enrichir les collections anglaises, nous devons citer un vase d'albâtre oriental, portant une inscription cunéiforme et un cartouche égyptien avec ces mots : « Xerxès le grand roi. » Ces vases sont extrêmement rares, et on n'en connaît que deux ou trois qui portent des inscriptions analogues. On peut croire qu'ils furent donnés par Xerxès lui-même à Artémise, qui, selon Hérodote, se distinguait si fort à ses côtés à la bataille de Salamine. (*Athénæum anglais*).

— L'Académie des inscriptions et belles lettres a pourvu, le 8 janvier, au remplacement de M. Boissonade, comme membre de la *Commission des inscriptions et médailles*. Le choix de l'Académie est tombé sur M. Lenormant.

Il n'existe dans le sein de l'Académie que deux commissions permanentes : celle de l'*Histoire littéraire* et celle des *Inscriptions et médailles*. Elles sont composées de quatre membres chacune. Une indemnité annuelle est affectée aux membres de ces deux commissions. La *commission des inscriptions et médailles* existe en vertu du décret impérial du 25 juin 1806. Elle est spécialement chargée, aux termes de ce décret, de publier et de proposer les légendes

et sujets commémoratifs des grands événements. Elle a été confirmée par ordonnance du roi du 16 mai 1830.

L'origine de cette commission ou du moins de l'idée qu'elle est chargée de réaliser, est, pour ainsi dire, plus ancienne que l'Académie elle-même, dont la véritable institution ne remonte qu'au règlement du roi Louis XIV, à la date du 1^{er} juillet 1701; et l'on sait que dès l'année 1663, Colbert avait désigné quatre membres de l'Académie française, chargés de composer et de discuter les *inscriptions et médailles*, en l'honneur du roi. C'est cette commission qu'on désigna sous le nom de *petite académie*, qui, par l'extension considérable qu'elle reçut en 1701, devint l'*Académie des inscriptions et médailles*, nommée, par arrêté du 4 janvier 1716, *Académie des inscriptions et belles-lettres*. Les quatre membres de la commission actuelle sont : MM. Hase, Guigniaut, Le Bas et Lenormant. (*Revue de l'instruction publique en France*).

— On écrit de Saint-Petersbourg :

« Le gymnase de Norvotscherkask qui, en 1851, comptait 200 élèves, en renferme aujourd'hui 417, ce qui prouve que même les Cosaques du Don sentent la nécessité de donner l'instruction à leurs fils. On enseigne, dans cet établissement, entre autres langues, le tartare, l'arabe et l'avare. Les jeunes gens qui travaillent pour être employés comme drogmans dans les provinces Caucasiennes, reçoivent un an après qu'ils ont terminé leurs études, le grade d'officier. »

— Voici, dans le discours prononcé par l'Empereur à l'ouverture de la session législative le 17 janvier 1858, le paragraphe relatif à l'enseignement. :

« L'instruction donnée par l'État, se développe à côté de l'enseignement libre, loyalement protégé. En 1857, le nombre des élèves des Lycées s'est accru de 1500. L'enseignement redevenu plus religieux et plus moral se relève avec une tendance vers les saines humanités et les sciences utiles. Le collège de France a été organisé; l'instruction primaire se répand avec succès. »

— Le conseil communal de Bruges vient d'adresser à la Chambre des représentants une pièce dont on a donné l'analyse suivante dans la séance du 23 janvier : « Le conseil communal de Bruges présente des observations contre la fixation d'un taux différentiel pour les traitements des professeurs des athénées royaux et contre le mode de répartition du minerval. »

Nécrologie. — Sont morts dans le courant du mois de décembre et du mois de janvier : le célèbre physicien Péclet, à Paris; M. Castil-Blaze; M. Lefevre-Deumier, poète et romancier; M. Tasson, père, professeur à l'académie des beaux-arts de Bruxelles; M. Mayer, libraire et écrivain célèbre, à Aix-la-Chapelle; l'illustre tragédienne M^{lle} Rachel; le grand sculpteur Rauch; M. Th. Morockine, professeur russe à Moscou; M. Frédéric Kuhnstedt, compositeur de musique sacrée et auteur de plusieurs ouvrages sur la musique, à Weimar; M. Barthold, professeur d'histoire, l'un des meilleurs historiens de l'Allemagne, à Greiferald; Ali Effendi, membre du conseil d'éducation et l'un des meilleurs poètes turcs, à Constantinople; le R. P. Verlinden, ancien professeur de rhétorique, au collège de Ste-Barbe, à Gand; M. Chaudesaignes, auteur de chansons et d'autres poésies familières, à Paris.

— M. G.-J. Staumont, directeur de l'école primaire supérieure du gouvernement et du collège de Thuin, vient de mourir dans cette ville.

LES PLANTES CONNUES DES ANCIENS.

Les sciences naturelles et les sciences historiques, quelque grande que paraisse être la distance qui les sépare, ont cependant entre elles des points de contact nombreux et peuvent se prêter, dans beaucoup de circonstances, un mutuel secours. L'œuvre de la Création, en effet, appartient au temps comme à l'espace; et le naturaliste qui, n'ayant égard qu'à l'état actuel du monde, négligerait de remonter le cours des âges pour rechercher ce qu'il a été, ressemblerait à celui qui n'étudierait un être organisé qu'à son état adulte, en laissant de côté l'histoire de son développement : il n'aurait envisagé la science que du côté le plus accessible à ses investigations. Or, si l'histoire du globe avant l'apparition de l'homme est esquissée en traits grandioses dans les couches qui composent son écorce, le témoignage humain vient, à son tour, fournir des indications précieuses qui permettent au naturaliste de conduire cette étude jusqu'à l'époque actuelle. On sait quelles vives lumières les études philologiques, archéologiques et historiques ont projetées, entre autres, sur la question de l'unité d'origine des races humaines, sur celle de la fixité des espèces, sur l'origine des races d'animaux domestiques, et, pour parler d'un autre ordre de faits, sur les modifications qu'a subies la surface de la terre dans la période que les géologues ont qualifiée de *moderne*.

Mais si le naturaliste puise souvent, dans les monuments de l'antiquité, des notions qui complètent ou qui confirment les données de l'observation et de l'expérience, les sciences naturelles, de leur côté, ne sont pas moins utiles au savant qui, comme philologue ou comme historien, fait de ces monuments l'objet principal de son étude. Les phénomènes et les productions de la nature ont exercé de tout temps, sur le caractère des peuples, une influence qu'on reconnaît partout, mais qui s'est principalement fait sentir chez ces nations antiques, dont la féconde imagination, en symbolisant les attributs de la Divinité et les sentiments de l'âme, a pour ainsi dire idéalisé la matière et divinisé les forces qui la régissent : aussi la nature a-t-elle laissé une profonde em-

preinte dans les mœurs de ces peuples, et par suite dans leur littérature. On conçoit donc que la connaissance de cette même nature au milieu de laquelle un écrivain de l'antiquité a vécu, doit faciliter singulièrement l'intelligence de ses œuvres; et il semble même, que, pour bien saisir les beautés littéraires d'un livre, il faille se transporter dans le pays même que l'auteur a habité, respirer le même air, fouler le même sol, contempler les mêmes sites, les mêmes forêts, les mêmes fleurs.

L'étude de la nature peut donc aider puissamment le philologue dans la recherche du *génie* particulier des écrivains de l'antiquité; mais elle a encore pour lui un autre genre d'utilité, qui est moins idéale et, en quelque sorte, plus scientifique. En effet, sans parler des nombreux traités que les anciens nous ont laissés sur les sciences naturelles, la plupart de leurs œuvres renferment, sur les trois règnes de la nature, des indications éparses dont la complète intelligence nécessite souvent des connaissances spéciales. On y trouve mentionnés, presque à chaque page, des animaux ou des végétaux, sur lesquels il importe d'avoir des notions précises, surtout lorsqu'il s'agit de ces plantes qui ont joué un rôle dans les cérémonies religieuses et civiles des anciens ou dans les usages de leur vie domestique. Mais les études sur l'histoire naturelle de l'antiquité n'eussent-elles même d'autre but que celui de satisfaire une stérile curiosité, le philologue, comme le naturaliste, éprouveront toujours une certaine jouissance à reconnaître, dans des espèces qu'ils ont sous les yeux, ces mêmes végétaux, ces mêmes animaux, qui, il y a deux ou trois mille ans, ont fixé l'attention d'un écrivain célèbre : monuments impérissables, que la rouille du temps ne ronge pas, mais qu'on retrouve, grâce au rajeunissement perpétuel de la nature, tels que les anciens les connaissaient.

Toutefois cette étude, si attrayante dans son objet, ne laisse pas que de présenter de sérieuses difficultés. C'est qu'en effet l'histoire naturelle de l'antiquité constitue une sorte de terrain neutre, qui tient à la fois de la littérature et de la science. Celui qui veut cultiver ce terrain avec succès doit donc être à la fois naturaliste et philologue. Il ne lui suffit pas (pour ne parler que des végétaux) d'être familiarisé avec la flore actuelle des contrées

que les anciens ont connues; il faut encore qu'il possède des connaissances solides en littérature ancienne. Il importe, en effet, qu'il puisse interpréter sainement les textes; qu'il puisse rechercher et confronter les passages des divers auteurs qui paraissent se rapporter à une même plante, afin de tirer, de ces données éparses, des indications précises qui permettent de rattacher, avec quelque certitude, cette plante à une espèce connue.

On conçoit les obstacles que doivent présenter des recherches, qui exigent, pour être faites avec fruit, le concours de connaissances aussi hétérogènes. C'est dans ces difficultés, — jointes à celles qui résultent souvent de l'insuffisance réelle des renseignements que les auteurs nous ont laissés sur les végétaux dont ils parlent, — que l'on doit trouver la cause des nombreuses erreurs auxquelles la détermination des plantes de l'antiquité a donné lieu : erreurs d'autant plus regrettables, qu'ayant été partagées par les réformateurs de la botanique systématique, elles se sont introduites définitivement dans la nomenclature. On a donné, en effet, à certaines plantes, des noms génériques ou spécifiques que les anciens appliquaient à des végétaux différents. C'est ainsi, par exemple, que les genres *Briza* et *Zea* de Linné ne correspondent nullement au *βρίζα* et au *ζεία* des Grecs; et la *Colocasia* des anciens est tout autre chose que l'*Arum Colocasia* de Linné, malgré le nom de *Colocasia antiquorum* par lequel Schott a désigné cette dernière espèce.

Les progrès que les sciences naturelles d'un côté, la philologie de l'autre, ont réalisés dans ces derniers temps, ont assis l'histoire naturelle de l'antiquité sur des bases plus solides, et ont communiqué par là à son étude une impulsion nouvelle. De nombreux savants s'y sont appliqués et ont doté la science de travaux dont l'importance ne le cède pas au nombre. Les uns, tels que Link, ⁽¹⁾ Trattinick, ⁽²⁾ Noehden, ⁽³⁾ Royle, ⁽⁴⁾ Pfund, ⁽⁵⁾ Raffeneau-

(1) Ueb. d. aelt. Geschichte d. Hülsenfrüchte, Futterkräuter und Gemüsgewächse; Mémoires de l'Académie de Berlin, 1818. Ueb. die aelt. Gesch. d. Getreidearten; ibid. 1816, 1826. Ueb. das Cyrenaische Sylphium der Alten, ibid. 1829.

(2) Ueber den Cyamus und Lotus der Aegyptier und der Griechen; Flora 1822, p. 377.

(3) The Banyan-tree of the anc. Greek and Rom. authors, Lond. 1826.

(4) On the Lycium of Dioscorides, Lond., 1834.

(5) De antiquiss. apud Italos Fabae cultura, Ber., 1813.

Delile, ⁽⁶⁾ Sennoner, ⁽⁷⁾ Mauz, ⁽⁸⁾, Ch. Morren, ⁽⁹⁾ Schuch, ⁽¹⁰⁾ Garcke, ⁽¹¹⁾ Jessen, ⁽¹²⁾ etc., ont borné leurs recherches à une plante ou à une catégorie de plantes. D'autres ont pris à tâche de commenter les divers passages d'un auteur qui sont relatifs à la botanique : c'est ce que Nocca ⁽¹³⁾ a fait pour César, Paulet ⁽¹⁴⁾ pour Virgile, Fée ⁽¹⁵⁾ pour Virgile et pour Théocrite, Miquel ⁽¹⁶⁾ pour Homère, Henschel ⁽¹⁷⁾ et Wimmer ⁽¹⁸⁾ pour Aristote, Meyer ⁽¹⁹⁾ pour Strabon. D'autres enfin, comme Curt Sprengel, ⁽²⁰⁾ Dierbach ⁽²¹⁾ et Fraas, ⁽²²⁾ ont embrassé, d'un coup d'œil général, à la fois l'ensemble du règne végétal et les divers monuments de la littérature ancienne.

Malheureusement ces recherches, si importantes pour l'interprétation des auteurs classiques, et en même temps si difficiles,

(6) De la Colocase des anciens, Montp., 1846. (Bull. Soc. d'Agr. de l'Hérault).

(7) Ueb. Homer's Moly: Flora 1848, n° 28.

(8) Cons. bibliques sur l'hist. des Céréales; rapp. de M. Morren; Bull. de l'Acad. de Belg., t. XVI (1849), 2^e part., p. 423.

(9) Le Froment, son origine, sa patrie, etc.; Journ. d'Agric. prat. de Belg. V. (1852), p. 73.

(10) Gemüse und Salaten der Alten, Donauesch., 1847.

(11) Geschichte des Getreides; Encykl. v. Ersch u. Grüber, sect. I, t. 65, (1857), p. 34.

(12) Ueber Raphanos und Raphanis bei Theophrast; Bonplandia 1857 Nr 1.

(13) Illustr. us. et nominis plantarum quæ in J. Cæsaris comm. ind. Ticini 1812.

(14) Flore et Faune de Virgile, Paris, 1834.

(15) Flore de Virgile, Paris, 1822; Flore de Théocrite, Paris, 1832.

(16) Tentamen floræ Homericae, Rotterd. 1835.

(17) De Aristotele botanico philosopho. Vratisl., 1823.

(18) Aristotelicae phytologiae fragmenta, Vratisl. 1838.

(19) Botanische Erläuterungen zu Strabo, Königsb. 1832. — A cette catégorie de travaux, nous rattacherons encore les suivants : Fr. Torrabene, Quadro storico della Botanica in Sicilia, Catania, 1847; Henckel, zur numismatischen Botanik (Bot. Zeitung, 1853).

(20) Gesch. d. Botanik, Leipz. 1818. — On a encore de lui : Ueber die Narden der Alten; Jahrbuch für Pharm 24.

(21) Flora mythologica, od. Pflanzenk. in Bezug auf Mythol. u. Symbolik, Frankf., 1833. On a encore de cet auteur : Ueber einige Pflanzen des Theophrast, Flora, 1821, p. 127; Bemerkungen über einige Pflanzen der Alten, ibid. 1825, p. 49; über eine Getreideart, deren Homer gedenkt, ibid. 1827, p. 281.

(22) Syn. florae Classicæ, od. Uebersicht d. in d. klass. Schriften d. Griechen. u. Römer vorkomm. Pflanzen, München 1845.

sont en général peu connues, surtout de ceux qu'elles devraient intéresser le plus. En communiquant aux lecteurs de la *Revue* les notions qui vont suivre sur les végétaux les plus importants de l'antiquité, nous croyons leur être doublement utile : nous voulons leur présenter l'état actuel de la science relativement à la détermination spécifique de ces plantes, et, de plus, leur rappeler succinctement le rôle qu'elles ont joué dans la vie civile et religieuse des anciens.

Nous avons emprunté ces détails, presque exclusivement, aux travaux récents de deux botanistes distingués, M. le Dr Landerer, d'Athènes, et M. Fr. Unger, professeur de physiologie végétale à l'université de Vienne : et certes nous ne pouvions fixer notre choix ni sur des autorités plus compétentes, ni sur des travaux qui soient, par leur nature, plus appropriés au but que nous nous sommes proposé.

M. Landerer a publié, pendant les trois dernières années, dans le *Journal de Botanique de Ratisbonne (Flora)* (1) une série de notices sur les plantes de la Grèce les plus intéressantes à connaître, tant à cause de la célébrité dont elles ont joui chez les anciens, que pour les usages auxquels les Grecs les destinent encore aujourd'hui. Les recherches auxquelles il s'est livré sur l'histoire de ces plantes dans l'antiquité, ont d'autant plus de valeur, les résultats auxquels elles l'ont conduit inspirent d'autant plus de confiance, que M. Landerer avait à sa disposition un élément de réussite dont d'autres n'ont pu profiter. Le contact d'une population qui a encore conservé, plus ou moins modifié, le langage des anciens Grecs, et dont les mœurs présentent aussi, sur beaucoup de points, une certaine analogie avec celles de leurs ancêtres, devait, comme on le pense bien, faciliter singulièrement sa tâche. Nous aurons cependant, plus d'une fois, l'occasion de rectifier certaines assertions qui ne nous paraissent pas entièrement exactes.

(1) Ueb. die Bedeutung der Blumen im Alterthume; *Flora* 1855. p. 209. — Ueb. die in Griechenland vorkommenden Arzneipflanzen, *ibid.*, 1856, p. 305. — Botanische Notizen aus Griechenland; *ibid.*, 1856. pp. 449, 647, 753; 1857, 429. — Ueber die Bestellung der Felder in Griechenland und im Oriente; *ibid.*, 1857, p. 337. — Ueber die Forstgewächse in Griechenland; *ibid.*, 1857, p. 385. — Botanische Mittheilungen aus Griechenland; *ibid.*, 1857, pp. 449, 637.

M. Unger, de son côté, dans un travail synthétique sous le titre de *Botanische Streifzüge auf dem Gebiete der Kulturgeschichte*, s'est proposé de passer en revue les diverses productions du règne végétal que l'homme a appropriées à ses besoins sur toute la surface du globe. La première partie de ces recherches, et la plus importante, celle qui concerne les plantes alimentaires, est la seule qui ait paru jusqu'ici. ⁽¹⁾ Le savant professeur de Vienne y fait connaître succinctement l'origine, l'histoire, l'extension géographique de tous les végétaux qui ont servi ou qui servent encore à l'alimentation de l'homme. Il insiste de préférence sur ceux que l'antiquité a rendus célèbres, et il a soin de rapporter les principales fables qui s'y rattachent. Sauf quelques rapprochements, entre des plantes anciennes et des espèces connues, qui ne nous paraissent pas suffisamment justifiés et que nous aurons soin de signaler, nous considérons la partie historique de ce travail comme l'expression aussi exacte que succincte de l'état de nos connaissances sur cette matière.

Lorsque l'occasion s'en présentera, nous compléterons les détails que nous empruntons à ces deux savants, par quelques renseignements pris à d'autres sources également respectables.

Ce travail sera divisé en deux parties.

Dans la première, nous exposerons, d'après MM. Landerer et Unger, une histoire succincte des plantes alimentaires des anciens, en suivant généralement l'ordre qu'a suivi le professeur de Vienne.

La seconde partie sera consacrée aux détails que donne le botaniste d'Athènes sur les végétaux de la Grèce qui n'appartiennent pas à cette première catégorie.

§ 1. *Les plantes alimentaires des anciens.*

I. De tous les végétaux alimentaires, les *céréales* occupent par leur importance, le premier rang : ce sont elles aussi qui fixeront les premières notre attention.

1. Les anciens ont connu trois espèces d'*Orge* : l'*Escourgeon* ou *Orge carrée* (*Hordeum hexastichon* Linn.), la *Pamelle* (*H.*

(1) Die Nahrungspflanzen des Menschen; Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wissenschaften, zu Wien. Math. Naturw. Klass.; t. XXIII, p. 159 (janv. 1857).

distichon L.), et enfin notre *Orge commune* (*H. vulgare* L.) Elles sont probablement originaires toutes trois, de l'Asie : l'orge commune, du moins, a été rencontrée à l'état spontané dans le pays situé entre l'Euphrate et le Tigre.

D'après M. Unger, l'espèce la plus anciennement cultivée fut l'Orge carrée; elle le fut dès l'époque la plus reculée par les Hébreux, ⁽¹⁾ les Égyptiens, les Indiens et les Grecs. On a trouvé des grains de cette espèce dans les tombes égyptiennes. Outre l'Orge carrée, les Grecs et les Romains ont encore connu la Pamelles, et les premiers ont cultivé de plus l'Orge commune. Actuellement on cultive encore en Grèce cette dernière espèce ainsi que l'Orge carrée et on les désigne par le terme général de *κριθαμι*.

D'après Hérodote et Pline (Hist. nat. XVIII, 14.) l'orge aurait été la première nourriture de l'homme. ⁽²⁾ Il paraît du moins à M. Landerer que c'est la première céréale qui ait été cultivée en Grèce; ce serait à elle que la fable fait allusion lorsqu'elle rapporte que Cérès, étant venu de Sicile en Grèce pour y chercher Proserpine, et voulant reconnaître l'hospitalité qu'elle avait reçue chez Celeos, roi d'Éleusis, lui fit don des céréales et en enseigna la culture à son fils Triptolème. M. Unger croit au contraire que c'est au froment que ce mythe se rapporte : mais la première opinion est la plus probable. En effet, d'après M. Landerer, l'orge

(1) Ce serait donc surtout à cette espèce que se rapporterait l'orge dont parle la Bible, et que les Israélites cultivaient, tant pour en faire du pain (Jud., VII, 13; 2 Reg., IV, 42; Ezech., III, 9.) que pour l'alimentation de leurs bestiaux (1 Reg., IV, 28).

(2) Le témoignage de ces auteurs se trouve confirmé par la linguistique. Les dénominations analogues données à cette céréale par les Grecs (*κριθα*), par les Latins (*hordeum*), et par les nations germaniques (*gersta*, *gerst*) prouvent qu'elle était déjà connue, lorsque ces peuples étaient encore réunis dans l'Asie centrale. On sait que les consonnes *k*, *g* et *h* ont entre elles la plus grande analogie, et se remplacent souvent dans les différentes langues indo-européennes. En voici quelques exemples : *χιών*, *hiems*; *κίαρ*, *kūr*, *καρδία*, lat. *cor*, *cordis*, flam. *hart*; sanscr. *hansa*, flam. *gans*, grec *χίν*; *κρτας*, *cornu*, flam. *hoorn*. Le mot *κριθα* est pour *κριθι*, métathèse fréquente dans tous les langues. V. Bopp, *Vergleichende Grammatik*. 2^e Auflage (Berlin 1857) T. I. p. 43 et 119. — L'orge est encore la seule céréale gréco-latine dont le nom se retrouve en Sanscrit et en Zend. Le mot *java*, qui désigne l'orge dans ces langues est identique au Grec *ζα*, et nous prouverons plus loin que ce dernier mot a eu primitivement le même sens.

constitue, de nos jours encore, en Grèce, la principale base de l'alimentation du peuple, ce qui tient à ce que le sol y est plus favorable à la culture de cette céréale qu'à celle du froment. ⁽¹⁾ Ensuite l'orge a joué un rôle marquant dans les cérémonies des Grecs. C'était elle qu'on offrait aux dieux de préférence à toutes les autres céréales; l'art divinatoire en tirait parti; ⁽²⁾ et quand la fiancée était conduite solennellement à la maison de son époux, elle portait l'instrument, nommé *φρύγανρον*, dans lequel on rôtissait l'orge. ⁽³⁾ Aux jeux d'Éleusis, qu'on célébrait en l'honneur de Cérès, une mesure d'orge était le prix qu'on décernait au vainqueur, et l'on faisait usage, pendant ces fêtes, d'une boisson appelée *χυκῶν*, et composée d'eau, d'orge et de pouliot. ⁽⁴⁾ A ces détails historiques que nous empruntons à M. Landerer, nous ajouterons que chez la plupart des peuples grecs, au commence-

(1) Le peuple d'Athènes faisait sa nourriture habituelle d'un gâteau de farine d'orge, appelé *μάζα*. Athénée (IV, 14) nous apprend qu'une loi de Solon n'accordait le pain de froment qu'aux jours de fête à ceux qui étaient nourris aux frais de l'État dans le Prytanée.

(2) On plaçait, dit M. Landerer, un coq dans une enceinte circulaire, sur laquelle on avait déposé symétriquement 24 grains d'orge correspondant chacun à une lettre de l'alphabet, et l'on observait, pour composer des mots, l'ordre dans lequel l'animal becquetait ces grains. Nous ne pouvons nous empêcher de signaler, en passant, l'analogie que ce mode de divination présente avec la *tabulomancie* (sit venia verbo) moderne.

(3) Pollux (4,246) dit que cet usage était prescrit par Solon, pour indiquer à la jeune mariée qu'elle devait travailler à la maison de son époux. Selon M. Landerer, la fiancée portait un vase plein d'orge, comme symbole de la nourriture qu'elle était censée apporter dans sa nouvelle demeure. C'est une assertion inexacte.

(4) Les Grecs attribuaient à Cérès l'invention de cette liqueur (Hymn. in Cer. v. 207), dont parle aussi Homère (Il. XI. 624; Od. X. 234, 290), mais en lui donnant une composition différente. M. Landerer se demande si elle n'était pas identique avec le *vin d'orge*, qu'Hérodote (II, 77), Eschyle (Suppl. 990) et Xénophon (Anab. IV, 5, 26) (et non pas Homère, ni Aristophane, comme le botaniste d'Athènes l'affirme) mentionnent sous le nom de *οἶνος κριθίνος*. Ce dernier, appelé encore *ζυθος* par Diodore (I, 34) et par Dioscoride (II, 80), et *βρύτος* par Archiloque (fragm. 5 Liebel, 31 Bergk), était en usage chez les Égyptiens, les Arméniens, les Thraces et les Germains, et leur tenait lieu de vin. C'était vraisemblablement une boisson analogue à notre bière. Les Grecs ne s'en servaient pas et la considéraient comme un breuvage barbare, indigne d'eux. Il n'est donc pas probable que ce soit le *χυκῶν* d'Éleusis, ou celui d'Homère, qui n'était après tout qu'une boisson rafraîchissante.

ment des sacrifices, on jetait sur le cou de la victime quelques grains d'orge grillés, appelés οὔλαι et οὐλοχύται (Plutarque, *Quæstt. græc.* § 6.); et le Rig-Véda (trad. Langlois, t. III, p. 481) nous montre de même l'orge associée, dans les sacrifices des Aryas, au jus sacré de la plante *soma*.

2. Le Froment (*Triticum vulgare* Villars; *Tr. hibernum* et *Tr. æstivum* Linné — πυρός, αἴτος ⁽¹⁾) a probablement la même origine que l'orge. Diodore, il est vrai, le croyait originaire de Sicile, mais Strabon le fait venir de la Perse, et au commencement de notre siècle, Olivier l'a trouvé croissant spontanément sur les bords de l'Euphrate.

Sa culture est fort ancienne. Les Livres-Saints en font mention (Deut., XXXII, 14; Ruth, II, 23; Ezech., XXVII, 17; Judith, II, 9; Jos., V, 11). D'après le Zend-Avesta, il était connu en Perse 600 ans avant l'ère chrétienne, et son introduction en Chine remonte à plus de 15 siècles au-delà de cette époque.

Du temps d'Hésiode, il était déjà cultivé en Grèce : ce poète signale, comme le meilleur froment de cette contrée, celui qui croissait en Béotie sur les bords du lac Copaïs, et il nous donne sur sa culture d'intéressants détails. Le froment, dit M. Landerer, a toujours été chez les Grecs la céréale la plus estimée pour la panification. Ils appelaient ἄρτος σεμιδαλῆτης le pain confectionné avec la farine la plus blanche, et le terme de *semidalite* est encore employé, dans le même sens, par les Grecs modernes. C'était de préférence le froment que les Hellènes offraient aux dieux lorsqu'ils leur consacraient les prémices de la moisson. Un enfant naissait-il à Athènes, on offrait à la prêtresse de Minerve une mesure de froment, une mesure d'orge et une obole. ⁽²⁾

(1) De ces deux termes, celui de πυρός est le plus ancien; mais Link croit qu'il n'avait pas d'abord un sens bien précis, puisqu'avec les épithètes de μελιρρων et de μελιδής, Homère (Il. VIII, 188; X, 569) l'a appliqué à une céréale dont les chevaux étaient nourris, et qui ne peut être le froment, d'après Link, puisque les anciens considéraient ce dernier comme nuisible aux chevaux : M. Dierbach est d'avis que ce πυρός μελιδής est le *sorghum halepense*, qui a en effet un suc sucré; mais il est aussi possible que l'épithète de μελιδής a été prise par Homère dans un sens figuré.

(2) D'après M. Unger, Théophraste n'aurait connu que le froment d'été à épis barbus, et les variétés d'hiver n'auraient été obtenues que plus tard. Comme la corrélation, qu'on avait établie autrefois entre les caractères physiques des

Le *Blé renflé* ou *Poulard* (*Triticum turgidum* Linn.), qu'on cultive, dans le midi de l'Europe, plus fréquemment que le froment ordinaire, était cultivé par les anciens Égyptiens. C'est à lui qu'appartiennent ces grains qu'on a trouvés dans les cercueils des momies et qui ont encore conservé, après plus de 20 siècles, leur faculté germinative. Les Romains connaissaient aussi ce blé du temps de Pline. D'après M. Fraas, ce serait le *πυρὸς κριθάνις* de Théophraste.

Le *Froment d'Alexandrie*, qu'on rattache au *Triticum durum* Linn., n'a été introduit en Égypte, d'après M. Landerer, que sous Ptolémée Soter : c'est de l'île grecque de Calymnos, sur les côtes de l'Asie-Mineure, qu'il fut transporté pour la première fois à Alexandrie.

E. M.

(*La suite à un prochain numéro.*)

variétés de froment et l'époque de leur culture, est reconnue maintenant ne pas exister, le professeur de Vienne aurait dû préciser davantage, en disant lequel de ces deux éléments il avait en vue. Si c'est l'époque de la culture qu'il a voulu envisager, il est manifestement dans l'erreur, puisque Théophraste dit expressément (Hist. pl. VIII, 1) que le froment (*πυρὸς*) devait être semé lors du coucher des Pléiades (c'est-à-dire en automne), excepté une variété appelé *πριμνος* qui se développait en 5 mois, et qu'on semait vers la fin de l'hiver. Il est d'ailleurs à remarquer qu'actuellement on ne cultive en Grèce que le froment d'hiver non barbu, qu'on sème en octobre et qu'on moissonne en mars ou en avril ; et que même, à cause de la sécheresse et de la chaleur excessives, la culture de toute espèce de céréales y est impossible pendant l'été. Il n'est pas probable que le déboisement des forêts ait modifié le climat de la Grèce au point de remplacer une culture exclusivement estivale par une entièrement hivernale.



DES GRANDES ANNALES.

Disputatio critica de Annalibus maximis scripsit J.-G. Hulleman, gymnasii Amstelodamensis conrector. — Amstelodami, in libraria Seyffardtiana. 1853. In-8°, 86 pp. (1).

Les grandes Annales occupent à juste titre une large place dans les travaux de la critique moderne : elles constituent les premiers monuments de l'histoire romaine, et de la solution des questions qui s'y rattachent, dépend en grande partie la croyance que mérite la période primitive de cette histoire.

Cependant malgré le nombre et l'importance des travaux entrepris jusqu'ici, la question était loin d'être résolue : on ne donnait d'indications uniformes ni sur l'origine, ni sur la nature et le caractère propre des Annales ; on n'était d'accord ni sur leur antiquité, ni sur leur étendue ; on s'entendait à peu près pour les considérer comme des livres supposés, comme une œuvre écrite sans critique, dans un intérêt de caste et de parti, comme un ramassis de fables et de contes n'ayant pour ainsi dire aucune importance historique.

Il était donc nécessaire de soumettre à un nouvel examen tout ce qui se rattache à ce sujet. C'est ce qu'a fait M. Hulleman, et, hâtons-nous de le dire, il l'a fait avec autant de science que de jugement.

Envisageant la question sous un point de vue nouveau, distinguant soigneusement les Annales des documents analogues avec lesquels on les avait jusqu'ici confondues, restant étranger à tout esprit de système, et se basant principalement sur l'étude approfondie des textes, il renverse la plupart des assertions de Beaufort, de Niebuhr, de Le Clerc, etc., décrit nettement la nature et l'histoire des documents dont il s'agit, les apprécie à leur juste valeur, et les venge victorieusement du mépris avec lequel le scepticisme moderne les avait traités.

(1) Cf. de Closset, Essai sur l'historiographie des Romains (Annales des Universités de Belgique, années 1847 et 1848). — M. de Closset a traité la question des Annales romaines autant que le comportait la nature de son mémoire ; ses conclusions se rapprochent souvent de celles de M. Hulleman.

Le travail de M. Hulleman nous semble donc de la plus haute importance : il décide la question autant qu'elle peut l'être, et ouvre un champ nouveau à l'étude des premiers siècles de Rome. Aussi croyons-nous rendre service à la science et faire plaisir à nos lecteurs en exposant sommairement la marche suivie par l'auteur, et les principaux résultats auxquels il est arrivé.

I. *Des commentaires, et de quelques autres documents qu'on a confondus avec les grandes Annales.* — Ce qui a produit surtout une grande divergence d'opinions au sujet des grandes Annales, c'est qu'on a confondu ces documents avec d'autres, qui, pour être de même nature, n'en sont pas moins complètement distincts. Tels sont les livres des pontifes, la table blanchie, que le grand pontife exposait chaque année dans sa demeure, et surtout les *commentaires des pontifes*, dont il importe de parler d'abord.

Le mot *commentarii* (ὑπομνήματα), dans sa signification générale et primaire, désigne des tablettes ou des livres quelconques, contenant des notes sommaires et écrites sans art, que l'auteur réserve pour son usage particulier, ou qu'il destine au public ou à la postérité.

Or, d'après un usage très-connu, qui remonte au règne de Numa, si ce prince est bien réellement le fondateur des collèges sacerdotaux, le grand pontife était chargé d'annoter avec soin, dans des commentaires ou registres, tout ce qui se passait de mémorable dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux.

Le titre de *commentarii pontificum* désigne donc, non pas des livres particuliers comme les Annales, mais l'ensemble des documents recueillis par les pontifes, ou, si l'on veut, les archives pontificales ⁽¹⁾.

C'est ce que prouvent d'ailleurs les deux passages où Tite-Live fait mention des commentaires. Au liv. VI, 1, il nous apprend que la plus grande partie des commentaires furent consumés dans

(1) Ces commentaires furent dans la suite rédigés sous forme de livres; la partie historique donna naissance aux *Annales*, comme nous le dirons plus loin, et la partie religieuse aux *Livres des pontifes* et à un recueil qui s'appela également *Commentaires des pontifes*. Ce recueil, qui n'est que rarement mentionné, contenait la série des actes des pontifes, tandis que les *Livres des pontifes* déterminaient les rites d'après lesquels on posait ces actes. Quant à la théologie proprement dite, elle était exposée dans les *indigitamenta*.

l'incendie de Rome (l'an 390 av. J.-C.), et ailleurs (IV, 5, 9), il nous présente le tribun Canuléius se plaignant de ce que l'abord des commentaires soit interdit à la plèbe. Or, comment ces deux passages pourraient-ils s'entendre d'un seul et même livre? Le premier doit désigner spécialement des documents historiques, puisque les livres religieux échappèrent à l'incendie; le second au contraire doit indiquer avant tout des documents religieux, les documents politiques ne renfermant rien qui fût de nature à être caché à la plèbe.

Il est facile aussi de voir que Tite-Live ne veut parler ici ni des Annales, ni des tables blanchies, documents purement historiques, qui n'existaient pas encore à l'époque dont il s'agit, comme nous le dirons plus loin.

On doit donc admettre que ces deux textes désignent en général les archives conservées dans le sanctuaire, avec cette différence que le premier se rapporte principalement à la partie historique de ces archives, et le second à la partie religieuse et surtout aux livres des pontifes.

II. *Histoire des grandes Annales.* — Ces commentaires restèrent d'abord enfermés dans le sanctuaire; car, quel intérêt auraient-ils présenté à cette plèbe grossière et ignorante des premiers siècles de Rome, à cette plèbe qui était complètement étrangère à toute culture intellectuelle, et qui ne connaissait pas encore l'usage de l'argent monnayé? Il n'en fut plus de même dans la suite. Lorsque, après l'expulsion des rois, le peuple se fut civilisé peu à peu, lorsque sa puissance eut grandi avec celle de la république, il voulut jeter un regard sur son passé, et demanda communication des documents qui lui étaient restés cachés jusqu'alors, et que les patriciens auraient pu facilement tronquer ou falsifier. Le tribun Canuléius se fit l'organe de ces demandes; d'autres tribuns les renouvelèrent, et les patriciens furent forcés de céder. Cependant ne voulant point, par prudence, accorder à leurs adversaires tout ce qu'ils demandaient, c'est-à-dire, l'accès aux documents religieux aussi bien qu'aux documents historiques, ils eurent recours à un moyen terme et inventèrent la *table annuelle*; les commentaires des pontifes restèrent enfermés dans le sanctuaire; mais on décréta qu'à la fin de chaque année

on transcrirait sur une table blanchie les principaux événements qui se seraient passés pendant l'année, et que cette table serait exposée en public afin que chacun pût en prendre connaissance.

La table blanchie ne date donc que des beaux jours de la république ⁽¹⁾; il est même probable qu'elle ne remonte pas au delà de l'année 450 de Rome, époque à laquelle la plèbe obtint communication des *Fastes*, qui avaient pour elle bien plus d'importance.

Cette table était exposée chaque année dans la demeure du grand pontife, près de la voie appienne, non loin du temple de Vesta. Est-ce à dire, comme on le prétend généralement, que chaque année on ajoutât une table nouvelle à celles qui existaient déjà, et qu'on les conservât toutes avec soin dans la maison du pontife ? Rien ne le prouve, et tout porte à croire le contraire, d'autant plus que le nombre de ces tables eût été considérable, et qu'on laissa subsister les commentaires dont elles n'étaient que la copie ou le résumé.

Cet usage subsista jusqu'au pontificat de P. Mucius Scaevola. Un grand nombre d'historiens s'étaient produits; la civilisation avait fait de rapides progrès et le nouveau pontife, qui venait de succéder à son frère, l'année 621 de Rome, saisit la première occasion favorable pour abolir un usage qui n'avait plus de raison d'être, et qui ne répondait plus aux besoins de l'époque. Cette occasion il la trouva sans doute dans les jeux séculaires, qui commençaient pour Rome une ère nouvelle. Or, ces jeux se célébrèrent pour la quatrième fois l'année 628. Alors seulement les commentaires annuels furent rédigés sous forme de livres par les pontifes et leurs scribes, et donnèrent ainsi naissance aux grandes Annales.

A en croire Servius, les grandes Annales étaient divisées en livres, et le nombre de ces livres s'élevait à quatre-vingts. Cicéron ne parle pas de cette répartition, et l'on peut croire qu'elle est d'une date postérieure. Il est plus difficile encore de se rendre

(1) Le passage de Cicéron (de Orat. II, 12, 53)... *potestas ut esset populo cognoscendi*, qui semble rappeler un sénatus-consulte, et celui de Servius (Comm. Virg. Aen. I, 373), qui dit qu'en tête de cette table se trouvaient les noms des consuls, concourent à le prouver.

compte du nombre de ces livres, et c'est pour ce motif sans doute que plusieurs critiques ont distingué des annales authentiques et des annales supposées. Voici une explication qui paraît admissible. Depuis le pontificat de P. Mucius il n'y eut plus d'histoire ni d'historiographe officiels. Le soin de noter les choses mémorables fut abandonné aux pontifes inférieurs et à leurs scribes, et ceux-ci rédigèrent sous forme de livres, qu'on appela les grandes Annales, les matériaux amassés dans les commentaires ⁽¹⁾. Il paraît même qu'ils continuèrent ces commentaires après qu'on eut cessé d'exposer la table. Ils recueillirent ainsi de nouveaux matériaux dont ils se servirent pour continuer leur œuvre, de manière à porter à quatre-vingts le nombre des livres des Annales.

Ces annales subsistèrent assez longtemps. Les Cicéron, et sans doute aussi les Varron et les Pomponius les consultèrent fréquemment, de même que les premiers historiens avaient consulté les commentaires des pontifes. Quant aux auteurs postérieurs au siècle d'Auguste, ils les regardèrent comme des sources épuisées, et se contentèrent des indications fournies par leurs devanciers. On les oublia peu à peu; on ne les connut bientôt plus que de nom, et elles passèrent du domaine de l'histoire dans celui de la grammaire.

III. *De l'authenticité et de la véracité des grandes Annales.* — Tite-Live nous apprend qu'une grande partie ⁽²⁾ des commentaires furent détruits lors de l'invasion des Gaulois; mais il nous apprend aussi que d'autres documents, tels que les lois, les traités, les livres sacrés, etc., échappèrent au désastre, et cette dernière assertion mérite au moins autant de croyance que la première. En effet, les esprits n'étaient pas tellement frappés de stupeur qu'on ne songeât à mettre en sûreté ce qu'on avait de plus précieux; et puisque les Saliens sauvèrent les boucliers et les Duumvirs, les livres sibyllins, pourquoi n'aurait-on pas pu sauver également une partie des documents historiques?

(1) On appela ces livres les *grandes Annales* comme s'ils avaient été composés par les grands pontifes. MACROB., SAT., III, 2 : « *Hos annales appellat maximos quasi a pontificibus maximis factos.* » Cf. FESTUS, v. *Maximi*.

(2) Rien n'empêche de traduire ainsi le *pleraque* du texte. On le trouve dans ce sens dans Cornélius Népos et dans deux autres passages de Tite-Live (X, 13, 14; 31, 8.)

Du reste, puisque les Annales contenaient l'histoire des premiers siècles de Rome, on doit admettre que des documents échappés aux flammes servirent à combler les lacunes que présentaient les commentaires. Cette restauration dut même suivre de près la retraite des Gaulois; car l'empressement qu'on mit à rechercher les traités, les lois, etc., nous autorise à croire que le grand pontife ne tarda pas à mettre de son côté la main à l'œuvre. Quant aux matériaux dont il se servit, il serait difficile de les indiquer d'une manière précise : les commentaires des rois, les traités internationaux, les statues, les inscriptions, les lois, les sénatus-consultes, les actes des triomphes, les livres sacrés, les archives des villes latines, etc., lui furent certainement d'un grand secours, sans suffire toutefois pour combler les lacunes, et mettre fin à toutes les incertitudes que présentait l'histoire des siècles antérieurs.

Passons maintenant à la forme et au contenu des Annales.

Les Annales portaient nécessairement le cachet de la rudesse des temps. Écrites dans un style sec et aride, elles mentionnaient les faits sans détails et sans ornements. Les textes qui sont parvenus jusqu'à nous, et plusieurs passages de Tite-Live qui peuvent être regardés comme une copie fidèle des Annales, le prouvent aussi bien que la nature des commentaires d'où elles étaient tirées. Tel est d'ailleurs le style propre aux chroniques en général.

Quant au fond, tout ce qu'on peut en dire avec certitude, c'est que, comme chroniques du peuple romain, les Annales contenaient l'exposé des guerres, des triomphes et des principaux événements de l'intérieur. Voici d'ailleurs des indications particulières, que fournissent les passages qu'on peut en toute sûreté attribuer aux Annales : elles rappelaient l'histoire de Romulus et de Rémus, ainsi que les principaux faits de leur vie; elles mentionnaient l'interrègne qui suivit la mort de Romulus; elles ne donnaient guère que les noms des rois, et ne faisaient pour ainsi dire qu'indiquer la bataille du lac Régille; elles déterminaient les années par les noms des consuls; elles notaient les calamités, les disettes, les éclipses (1), les prodiges; enfin, elles n'insistaient guère sur la cause des événements.

(1) Elles mentionnaient l'éclipse de l'année 350 de Rome; et cette notation

Ces quelques données sur le style et sur le contenu des Annales, nous prouvent que ce n'est pas dans ces livres, comme on l'a prétendu, qu'on doit chercher la source de toutes ces fables qui ont tant dénaturé l'histoire des premiers siècles de Rome. Les Annales d'ailleurs ne remontaient guère au delà de la fondation de la ville; ce n'est donc pas là qu'on a puisé l'histoire d'Énée, des rois d'Albe, etc.; ajoutons que ces fables sont racontées d'une manière si diverse qu'elles ne peuvent provenir d'une source unique.

Il serait difficile de dire jusqu'à quel point les Annales méritent notre confiance, vu le petit nombre de fragments qui nous en restent. On ne doit toutefois pas oublier qu'elles comprenaient deux parties, dont la première fut composée par des auteurs contemporains, les pontifes et leurs scribes, et dont la seconde, détruite d'abord, fut rétablie d'une manière officielle par des magistrats graves et judicieux. Ces magistrats n'ont consulté que des documents sûrs et n'ont rien avancé au hasard. D'ailleurs, ils ont laissé de nombreuses lacunes dans l'histoire de la période royale, et dans celle des siècles qui précédèrent l'invasion gauloise; or, s'ils avaient travaillé sans critique et sans bonne foi, s'ils ne s'étaient pas donné la peine de distinguer le vrai du faux, rien ne leur eût été plus facile que de donner une histoire complète. Dira-t-on qu'ils se sont laissé guider par l'esprit de parti? Mais qu'elle preuve invoquer à l'appui de cette assertion? Si les Patri-ciens occupent la première place dans les Annales, c'est sans doute parce qu'ils jouèrent le premier rôle dans les faits que racontent ces Annales; car, plus leur pouvoir était grand, plus devait être grande aussi la part qu'ils prirent dans les affaires publiques. Il est étonnant combien les premiers historiens profitèrent des Annales : Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et beaucoup

reconnue exacte par la science moderne, a servi de base aux calculs astronomiques qui fixèrent toutes les éclipses antérieures, jusqu'à celle qui accompagna la mort de Romulus. — Cette éclipse de l'année 550 est la première que citent les Annales; cela prouve-t-il, comme le prétend Niebuhr, que les Annales ne remontaient pas au delà de cette année? Nullement, car, pour réparer les désastres causés par l'incendie, on se servit des documents restés intacts, et l'on put ainsi relater des faits antérieurs à l'année 550. Si c'est la première éclipse qu'elles mentionnaient, c'est que la partie des commentaires qui rappelait les éclipses antérieures, était devenue la proie des flammes.

d'autres s'en servirent également ; mais il nous est impossible de dire quels sont les faits qu'ils ont puisés ailleurs, et quels sont ceux qu'ils ont inventés ou dénaturés. De quel droit douterions-nous donc de la véracité des pontifes, qui ne purent pas tromper le peuple sur l'époque pendant laquelle on exposa les tables, et qui ne voulurent pas le faire lorsque la chose leur eût été facile, c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit de combler les lacunes que présentait l'histoire des premiers siècles de Rome ?



QUELQUES LETTRES DU COMTE DE MAISTRE.

« Les lettres du comte de Maistre, dit M. de Rémusat ⁽¹⁾, font mieux que ses livres juger son caractère. Le ton de ses écrits imprimés ne permettait guère de deviner qu'il fût aussi aimable, et ses lecteurs pour la plupart ignoraient ce que racontaient de lui ceux qui l'avaient connu. Considéré dans les relations de famille et du monde, il paraît avoir réuni tous les titres à l'affection comme au respect, et sa correspondance atteste combien son esprit ajoutait d'agrément à ses qualités sérieuses. Il y a de lui des lettres charmantes ; celles qu'il adresse à sa fille le sont toutes. Il y règne une sorte de coquetterie paternelle qui n'ôte rien à la tendresse, un sentiment sincère, s'il n'est toujours naturel, une bonne grâce qui plaît, si elle ne touche pas vivement. » Ce jugement si favorable malgré quelques restrictions, émis par un homme qui, pour les doctrines, est l'adversaire décidé du comte de Maistre, nous engage à revenir sur ces lettres ; ceux qui ne les ont pas lues nous sauront gré de les leur faire connaître ; les autres les reverront avec plaisir, comme on revoit ces frais paysages qui ont le privilège de charmer toujours le regard. Parmi ces lettres nous choisirons celles qu'il a adressées à sa fille, M^{lle} Constance de Maistre ; elles sont peu nombreuses et forment un ensemble ;

(1) M. Charles de Rémusat de l'Académie Française, dans la *Revue des deux mondes*, 15 mai 1857.

la causerie est plus intime que dans la plupart des autres, le sentiment est plus facile à apprécier; et comme le comte n'est pas forcé d'y faire preuve d'esprit, comme lorsqu'il écrit à d'autres personnes de sa connaissance, il en a naturellement beaucoup et du meilleur. En outre les circonstances ajoutent à ces lettres un intérêt tout particulier. Le comte ne connaissait pas sa fille; elle était née à Chambéry au commencement de 1794, pendant l'invasion de la Savoie par les armées républicaines, à la suite d'une frayeur causée à M^{me} de Maistre par une troupe de soldats, qui vinrent faire chez elle une visite domiciliaire accompagnée « de coups de crosse sur les parquets et de jurons patriotiques. (1) » Aussitôt après sa naissance, son père, qui avait refusé de prêter serment, de s'inscrire comme citoyen actif, de payer la contribution de guerre, *pour faire tuer, disait-il, ses frères qui servaient le roi de Sardaigne*, abandonna sa patrie et se retira à Lausanne. Après plusieurs années marquées par la confiscation, la fuite, des dangers et des embarras sans nombre, par des voyages ou des travaux entrepris pour le service du Roi, le comte se trouve à Cagliari. Il a auprès de lui sa femme, son fils et sa fille aînée, qui étaient venus successivement le rejoindre. Sa fille cadette trop jeune pour être exposée aux dangers d'une fuite clandestine, était demeurée chez sa grand'mère. Le comte nommé régent de la chancellerie royale en Sardaigne, est occupé à relever l'administration de la justice, qui s'était très affaiblie. Mais au milieu des difficultés contre lesquelles il doit lutter, il n'oublie pas sa fille, et c'est alors qu'il lui écrit pour la première fois. Nous reproduisons cette lettre en entier, d'abord à cause de sa valeur intrinsèque, ensuite parce que la littérature française en possède fort peu de ce genre. Elle est datée de Cagliari, le 13 janvier 1802; M^{lle} de Maistre avait alors huit ans. (2)

Mon très-cher enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment, mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchif-

(1) Pour tous ces détails historiques et pour d'autres encore voir la notice biographique mise en tête des *Lettres et opuscules inédits du comte de Maistre*, par son fils le comte Rodolphe, Bruxelles, Goemaere, 1851.

(2) Nous donnons le texte de l'édition de Bruxelles.

frer l'écriture de ton vieux papa (1). Ma chère petite Constance, comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise ?

Dès le commencement éclate la tendresse la plus vive, mêlée à une douce résignation. Le tableau qui suit, est charmant de grâce et de fraîcheur ; le comte s'y complait visiblement. Ces caresses prodiguées à l'enfance s'accordent fort bien avec une âme pure et élevée ; on s'abandonne alors aux affections de la famille avec d'autant plus de bonheur que l'on s'interdit toutes les autres ; et ce n'est pas sans raison que la sagesse d'Homère a fait figurer le plus chevaleresque des Troyens dans une des plus émouvantes scènes de famille que nous ait léguées l'antiquité. On sait comment Henri IV se délassait des fatigues du gouvernement, et le grand Racine de ses travaux littéraires. Nul doute que le régent de la chancellerie royale en Sardaigne n'eût agi de même à l'occasion.

Je ne puis me consoler d'être si loin de toi ; mais prends bien garde, mon cher enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi ; quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit tout comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue : pour moi, je pense continuellement à toi, et pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle, qui me semble être ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies ; mais tout cela n'est rien, je sais bien qu'elles ne durent pas.

Pour un père, un des plus grands ennuis d'une telle séparation est de songer que son enfant ne le connaît pas, ne répond pas à son amour. Avec quel soin, et en même temps avec quelle douceur, quel ton persuasif, quel charme d'expression le comte cherche à faire naître ce sentiment !

Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta bonne maman et ta tante, qui ont tant de bontés pour toi ; toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu, mais ce sont des discours de mauvaises langues que le bon Dieu ne bénira jamais. Si tu en entends parler, tu n'as qu'à dire que les enfants gâtés réussissent toujours.

(1) Le comte avait 48 ans.

L'amour du comte n'est pas aveugle ; il sait qu'il ne suffit pas d'aimer ses enfants, qu'il faut les former, et les corriger de leurs défauts. Après avoir touché ces défauts avec un tact admirable, *certaines petites fantaisies*, et en les excusant pour ainsi dire, il prend un ton plus solennel, un air de gravité affectueuse, pour ajouter les conseils qu'il croit nécessaires, et il y met de l'insistance. Le tout est entremêlé de paroles obligeantes et aussi d'avis indirects pour les personnes qui se sont chargées de l'éducation de M^{lle} de Maistre. Il y a là un trait de la délicatesse la plus ingénieuse : une pour toi, et *une pour ton papa*. Que de reconnaissance dans ce simple mot !

Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre ; je sais que la bonne maman veut ménager ta petite taille, et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte ; en attendant je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture, et que tu sais ton *Télémaque* sur le bout du doigt. Je voudrais bien parler avec toi de la grotte de Calypso et de la nymphe Eucharis que j'aime bien, mais cependant pas autant que toi. Je voudrais bien aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah ! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte. Un bon oncle, que tu ne connais pas encore, te portera bientôt de ma part un livre qui t'amusera beaucoup : il est tout plein de belles images, et, dès qu'on t'aura expliqué comment il faut se servir du livre, tu pourras t'amuser toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis ; à présent c'est ton tour : je te le donne, et quand tu le feuilléteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

L'amour paternel songe à tout, prévoit tout. Certes le comte eût reçu avec bien de la joie une lettre de sa fille ; mais il y renonce *pour ménager sa petite taille*. Du reste il est assez probable que M^{lle} de Maistre savait à peine écrire, et qu'une réponse eût été pour elle une grosse affaire. S'il en est ainsi, son petit amour propre est habilement *ménagé*. Ensuite le père s'occupe des études, pour les encourager ; il se laisser aller, à propos du Télémaque, à un badinage de bon ton, dans lequel les phrases se résolvent comme d'elles mêmes en tendres applications à sa fille. Nous ne savons quel est le livre que *le bon oncle* doit apporter : toujours est-il que pour instruire l'enfance, *les belles images* sont un moyen infaillible. Le présent amène encore une fois, et cela très-naturellement, un sentiment tendre : *tu ne manqueras jamais de penser à ton papa*.

Ta maman, ton frère, ta sœur, t'embrassent de tout leur cœur, et moi, ma chère enfant, juge si je t'embrasse, si je te serre sur mon cœur, si je pense à toi continuellement ! Adieu, mon cœur ; adieu, ma Constance. Mon Dieu, quand pourrai-je donc te voir ?

Il serait difficile de rien trouver de plus affectueux, de plus touchant, et en même temps de plus profondément senti que cet embrassement final. Le cri qui le termine a un accent qui saisit le cœur.

En résumé, cette lettre, pour nous servir de l'expression de M. de Rémusat, est charmante, en renfermant dans ce mot toutes les qualités de fond et de forme que le genre comporte. La comparerons-nous à celles de M^{me} de Sévigné ? La galanterie du comte de Maistre s'offenserait d'un parallèle avec une femme qu'il admirait tant, et qu'il a si noblement défendue. Du reste la comparaison serait fort difficile entre des auteurs aussi différents. Quoi qu'il en soit, si nous sommes touchés de la vive tendresse de la marquise pour sa fille, nous trouvons que le comte a, lui aussi, des trésors de tendresse, mais d'une tendresse beaucoup mieux ordonnée et sans idolâtrie ; ce sentiment, bien qu'exprimé simplement et sans grandes démonstrations nous remue profondément l'âme, et nous goûtons fort les sages conseils qu'il inspire ; si nous sommes séduits par l'élégant papillonnage de la femme du monde, nous apprécions également cette unité, cet ordre naturel d'un esprit habitué à réfléchir, qui insiste sans fatiguer, et varie la forme et le ton sans sortir du sujet. Nous trouvons beaucoup d'agrément dans cet enjouement qui n'a rien de frivole, dans cette familiarité de bon goût, dans cet aimable abandon d'un homme sérieux, dans cette fraîcheur de sentiment à un âge qui n'est plus la jeunesse ; dans ce tact admirable, qui fait que le comte, au milieu des inquiétudes et des embarras de tout genre, ne laisse cependant pas échapper un mot qui puisse voiler d'un nuage cette douce figure, ce front pur de huit ans ; enfin dans l'art merveilleux avec lequel une si haute raison sait, sans rien perdre de sa justesse, se déguiser, se faire petite, gracieuse, souriante, pour s'insinuer dans une jeune intelligence. Quant à la manière d'écrire, il est superflu d'en faire remarquer l'élégante simplicité, le naturel, la spontanéité, la délicatesse. C'est du

style et de l'esprit français, et très-français. Le lecteur nous saurait mauvais gré d'insister sur ce point.

J.-M. E.



VARIÉTÉS.

Sur ce qui reste de la musique de l'ancienne Grèce dans les premiers chants de l'Église, par M. D. Beaulieu, correspondant de l'Institut de France, mémoire lu à l'Académie des beaux-arts le 31 mai 1856.

(2^e et dernier article).

Nous ferons remarquer en passant que lorsque la mélodie prend un plus grand développement et s'étend au delà des bornes d'un tétracorde, c'est principalement et presque exclusivement lorsque les paroles célèbrent plus particulièrement les louanges de Jésus-Christ, *le roi de gloire, le fils éternel du Père, le rédempteur de l'humanité* ! Il semble, en effet, qu'ici le style devait se revêtir d'une nouvelle forme, se parer de nouvelles couleurs.

Je suis convaincu que mon observation est applicable à d'autres chants de l'Église, surtout aux plus anciens, et qu'en les examinant attentivement, on retrouverait dans plusieurs, sous une forme ou sous une autre, certaines traces du tétracorde des Grecs. J'ai même déjà quelques données à cet égard, mais elles sont encore peu nombreuses; cependant, en continuant mes recherches, j'espère arriver à un travail plus complet sur cette question. Je n'entends pas dire que toutes les mélodies dans lesquelles on reconnaîtra évidemment le sentiment du tétracorde sont nécessairement d'origine grecque, mais seulement qu'elles ont pu avoir cette origine, ou qu'elles ont été composées dans les mêmes conditions, dans le même système que les chants de l'ancienne Grèce, dont elles peuvent au moins nous donner une certaine idée. M. Fétis l'a dit avec beaucoup de raison; la gamme d'un peuple est l'élément avec lequel sont composés ses chants, ou, en d'autres termes, c'est le rudiment de ses airs nationaux; or, la gamme des

Grecs, c'est le tétracorde ; c'est avec le tétracorde que ce peuple divisait son échelle musicale, même lors de sa plus grande étendue ; conséquemment à ce principe, il n'employait que quatre syllabes pour solfier, tandis que nous en avons sept. Par toutes ces considérations, je crois être suffisamment autorisé à conclure que cet élément essentiel de sa musique, le tétracorde, jouait un rôle important dans tous ses chants, les caractérisait d'une manière particulière, ainsi que tous ceux qui ont été composés à leur imitation.

Maintenant, si l'on me fait cette objection : Mais comment pouvez-vous apprécier le rôle que le tétracorde jouait dans les chants de l'ancienne Grèce, si vous n'avez de cette musique que des monuments peu nombreux et incomplets ? Ces monuments, en effet, sont en petit nombre, mais ce nombre restreint ne m'en est que plus favorable, puisque l'un de ces fragments, et, j'ose dire, le plus important, vient à l'appui de mes conclusions de la façon la plus positive. Je veux parler de ce qui nous reste de la musique de la première ode pythique de Pindare. Ici il ne peut pas y avoir de doute. Ce fragment est traduit, presque sans aucune différence, de la même manière par nos savants les plus illustres, et l'influence du système de musique par tétracorde s'y reconnaît de la manière la plus claire et la moins équivoque ; en effet, ce fragment n'est autre chose, en grande partie, que les quatre sons d'un tétracorde, se succédant diatoniquement par une marche descendante répétée plusieurs fois. Un semblable exemple me paraît d'un grand poids dans la question.

On sait, et l'un des honorables membres de cette Académie m'en parlait, il y a peu de jours, pendant une de vos séances, on sait, dis-je, qu'il existe une grande corrélation entre les arts des plus anciens peuples de l'Orient et les arts de la Grèce. Cette corrélation est peut-être encore plus marquée en musique que dans les autres beaux-arts. Plusieurs des modes de la musique des Grecs portent les mêmes noms que certains peuples de l'Asie-Mineure. Or, en suivant cet ordre d'idées, permettez-moi de vous soumettre quelques faits que j'ai observés et qui ne vous sembleront peut-être pas dénués d'intérêt. J'ai recueilli de la bouche d'un jeune Indien un air de son pays. Pendant les premières me-

sures de cet air que j'ai noté, la marche mélodique est la même que dans le commencement du chant de l'ode de Pindare. Dans l'un comme dans l'autre, c'est une succession descendante plusieurs fois répétée et composée des quatre sons d'un tétracorde, avec cette différence cependant que le mode n'est pas le même, et que, dans l'air indien, le rythme est vif et animé, tandis qu'il est beaucoup plus grave dans le fragment antique auquel nous le comparons. Chose fort singulière, M. Fétis, dans sa *Biographie des musiciens*, rapporte un air russe dont les premières mesures, pour la succession mélodique, sont absolument les mêmes que dans l'air indien que je viens de citer, et qui offre encore une plus grande conformité avec le chant de l'ode de Pindare, le mode étant ici le même. M. Fétis, en rapportant cet air, dit que c'est un type qui se représente souvent avec des modifications plus ou moins nombreuses, sans altération sensible de la forme primitive, et il ajoute d'après Guthrie, savant anglais qui a passé un grand nombre d'années en Russie, que toutes ces mélodies sont de la plus haute antiquité, qu'elles ont toutes un caractère analogue, et que les paysans russes les chantent dans l'intérieur des terres, où jamais l'étranger n'a pénétré, de la même manière que ceux qui environnent les grandes villes. M. Fétis en conclut que, chez les Russes, tout ce qui tient à la musique se retrouve aujourd'hui dans le même état qu'aux siècles les plus reculés de l'histoire, et que cette musique est à peu près ce qu'était celle des Scythes.

Je dois à l'obligeance de M. Jomard, membre de l'Institut, la connaissance d'un air arabe qu'il a noté en Égypte. Or cet air est renfermé dans l'intervalle d'un tétracorde du mode lydien, et l'un de ses membres de phrase (la deuxième mesure), d'autant plus caractéristique qu'il est répété plusieurs fois, reproduit la même succession mélodique que je viens de signaler dans la musique de l'ode de Pindare, dans le chant russe cité par M. Fétis et dans l'air indien que j'ai noté.

Voici un autre fait qui me semble aussi fort important.

Dans le grand ouvrage sur l'Égypte, Villoteau reproduit une chanson arabe qu'il a entendu chanter par des musiciens égyptiens. Cet air offre une très-grande ressemblance avec la musique des versets du *Te Deum* que j'ai cités précédemment; il y a cette dif-

férence toutefois que, dans le premier membre de phrase de la chanson arabe, la voix s'élève un degré plus haut que dans le chant de l'hymne ambrosienne. Mais cette note plus élevée est placée de telle façon qu'on peut aisément la prendre pour une note ajoutée, pour une sorte d'accentuation. Quoi qu'il en soit, à cette légère différence près, ces deux chants, je le répète, ont entre eux un très-grand rapport : c'est le même mode, autant qu'il est possible de rapprocher les modes arabes de ceux de l'Église ; c'est la même tournure, et, si je puis m'exprimer ainsi, c'est le même contour mélodique ; enfin il est facile de leur reconnaître un air de famille qui me semble très-remarquable.

Il est un autre exemple qui n'est peut-être pas moins important que celui de l'ode de Pindare, quoique son application ne paraisse pas au premier coup d'œil aussi frappante.

Le chant de l'hymne de saint Jean, *Ut queant laxis*, se trouve noté, dans divers manuscrits, sur les paroles de plusieurs odes d'Horace. La Borde, dans son *Essai sur la musique*, nous dit que de savants littérateurs, comparant, pour la coupe, ces odes avec celles qui nous restent de Sapho, ont trouvé que ces dernières pouvaient être chantées sur la même mélodie, et en ont conclu qu'elle pourrait bien avoir été composée par cette femme célèbre, ou de son temps. On comprend sans peine que je n'entreprends point d'éclaircir, et encore moins de trancher cette question ; seulement il me semble beaucoup plus probable que cette mélodie a été adaptée aux odes d'Horace avant de l'être à l'hymne de saint Jean. En étudiant attentivement ce chant, très-remarquable par son beau caractère, je reconnais non seulement, ce qui a été observé depuis longtemps, qu'à chaque commencement de vers et à chaque césure, il s'élève d'un note ou d'un degré, mais que dans la première phrase musicale, du commencement du vers à la césure, le chant monte d'un degré ou d'une seconde, de la première à la dernière note de cette phrase ; que dans la deuxième, de la césure à la fin du vers, il s'élève d'un autre degré ; que dans la troisième, il redescend ce degré ; dans la quatrième, toujours de la première à la dernière note de la phrase musicale, il parcourt l'intervalle d'une tierce descendante ; dans la cinquième, l'intervalle d'une quarte, limites de tétracorde ; dans la

sixième au lieu de parcourir l'intervalle d'une quinte également descendante, comme cela pourrait sembler naturel conséquemment à ce qui précède, il est, pour ainsi dire, suspendu sur le cinquième degré au-dessus de la note qui va servir de finale à ce chant, et qui a été le point de repos des trois phrases précédentes ; enfin, dans la dernière phrase musicale, il parcourt, sans le dépasser, l'intervalle d'un tétracorde, pour se reposer sur la note finale dont nous venons de parler. Revenant sur ce qui vient d'être dit pour le bien faire comprendre, et prenant les sept phrases dont se compose ce chant, nous trouvons, toujours de la première à la dernière note de chacune de ces phrases, nous trouvons, dis-je, que la première part d'un degré au-dessous de la note finale et s'élève sur cette note ; la deuxième monte un degré au-dessus ; la troisième descend ce même degré ou d'une seconde et s'appuie sur la note finale ; la quatrième monte trois degrés et redescend sur la même note ; la cinquième s'élève de quatre degrés pour revenir toujours au même point, et cet intervalle de quarte, amené ainsi progressivement, donne le sentiment très-prononcé du tétracorde ; la sixième monte de cinq degrés, sans redescendre comme les précédentes, ce qui est remarquable ; enfin la dernière vient se reposer sur la note finale, après avoir parcouru, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, l'intervalle d'un tétracorde. Nous croyons que cette disposition de la mélodie qui nous occupe porte l'empreinte très-sensible du système tétracordal de la musique des anciens, et ainsi s'expliquerait cette observation du savant M. de Coussemaker, dans son histoire si intéressante de l'harmonie au moyen âge, que cette mélodie a une contexture qui lui donne un caractère tel qu'elle ne semble appartenir ni à la tonalité moderne ni à celle du plain-chant.

Puisque je viens de puiser dans M. de Coussemaker, qu'on me permette encore une citation tirée de son important ouvrage. Parmi les nombreux monuments qu'il reproduit, se trouve la musique notée sur deux odes de Boèce, savant écrivain du commencement du vi^e siècle, et qui, pour son malheur, fut ministre de Théodoric. Ces chants sont renfermés dans l'intervalle d'un tétracorde. M. Fétis, dans son *Résumé philosophique de l'histoire de la musique*, en parlant de ces deux morceaux, se demande si

la mélodie du premier, où le ministre déchu déplore dans sa prison les misères de la condition humaine, n'est pas celle qu'il composa lui-même, et si nous n'avons pas dans ces chants de précieuses reliques de la musique de l'Italie, sous la domination des Goths ? Je ne décide point cette question, mais je livre à de plus érudits que moi mon observation sur l'étendue que parcourent ces deux mélodies.

En cherchant à faire connaître ce qui peut nous rester de la musique des anciens, j'ai peut-être bien fatigué votre attention ; j'ose espérer cependant que vous me le pardonnerez en faveur de l'intérêt que doit inspirer ce sujet, dont vous trouverez, j'ai lieu de l'appréhender, que je n'ai pas tiré tout le parti dont il est susceptible.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

MYTHOLOGIE GRECQUE.

Nous ne dirons rien cette fois-ci des nouvelles publications allemandes sur cette matière. Nous nous arrêterons seulement quelques instants à un ouvrage français, écrit par M. A. Maury, déjà renommé comme mythologue par les notes qu'il a ajoutées à la Symbolique de Creuzer refondue par M. Guigniaut. Cet ouvrage a pour titre : *Histoire des religions de la Grèce antique depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution*. Paris, Ladrangé 1857, 2 voll. in-8. (Prix 15 fr.) Le premier tome traite de la religion hellénique depuis les temps primitifs jusqu'au siècle d'Alexandre ; le second, des institutions religieuses de la Grèce. C'est au premier volume surtout que l'auteur a consacré tous ses soins. La science qu'il y déploie est d'une étendue immense : non content d'une simple exposition des mythes grecs, il les compare sans cesse avec les mythes analogues des Hindoues, des races germaniques, des peuples payens de tous les pays du monde ; le nombre d'ouvrages de toute espèce cités par M. Maury

est énorme. C'est là ce qui constitue le principal mérite de son œuvre. Mais cette science comparative si vaste a cependant fait tomber l'auteur dans quelques défauts assez graves. D'abord elle lui a fait accorder une importance beaucoup trop grande aux analogies sanscrites. Certes nous ne nierons pas que l'étude du sanscrit et des monuments écrits dans cette langue ne soit d'un puissant secours au mythologue, nous croyons même que cette étude lui est absolument nécessaire. Mais faut-il recourir à une source étrangère, quand la Grèce elle-même nous fournit tous les éléments d'explication? Pourquoi, par exemple, chercher l'étymologie de *Gorgo*, la Gorgone, dans le sanscrit *garya*, *garyana*, et en faire la personnification du *bruissement des eaux*, quand le grec nous donne le mot *γοργός*, *terrible*? Cette préoccupation trop grande des affinités étrangères a même fait négliger à M. Maury l'étude plus approfondie des textes grecs, qu'il fallait cependant examiner avant tout. Ainsi l'auteur paraît ne pas avoir approfondi suffisamment une des sources les plus importantes de la mythologie grecque, la Théogonie d'Hésiode. Les détails suivants le prouveront amplement. A la page 358 les *Graees*, sœurs des Gorgones, sont traduites : *les vieilles, les ridées*, tandis que généralement on les explique les vieilles, les grises. M. Maury voit dans ce nom de *ridées* une allusion aux rides des eaux et cite à l'appui de son opinion une scholie sur le v. 270 de la Théogonie. Or cette scholie dit que les Graees représentent l'écume de la mer qui bat le rivage et appuie ainsi l'opinion contraire. — P. 305, on nous montre Chrysaor et Pégase s'élançant de la tête de Méduse, tranchée par Persée; on cite le v. 280. Mais dans ce passage Hésiode dit qu'ils sortent du tronc avec le sang qui en jaillit, après que la tête a été coupée. — P. 359 note : « Chrysaor remonte aux cieux et abandonne la terre pour aller habiter auprès de Zeus, dont il porte la foudre et le tonnerre (Théog. v. 285, 286). » Suivent des considérations sur des mythes védiques analogues. Si au lieu de voyager dans l'Inde, l'auteur s'était donné la peine de regarder plus attentivement ce qu'il avait sous les yeux, il aurait vu que dans ces deux vers de la Théogonie il ne peut être question de Chrysaor et qu'il s'agit de Pégase. C'est lui qui porte la foudre de Jupiter, ou qui, pour citer les paroles

d'Euripide, ὕψ' ἄρματ' ἰλθὼν Ζηνὸς ἀστραπηγόρεϊ. — P. 273 nous trouvons la traduction des noms de plusieurs des Néréides, dont le catalogue nous est donné v. 240 sqq. (Iliade XVIII, 39 sqq.). Cymodocé Κυμοδόκη y est rendue par *la houleuse*. C'est au contraire la Néréide qui reçoit les ondes agitées et les apaise. La houleuse c'est Cymothoé, aux flots rapides. Agave (Ἀγάπη) est traduite par *l'altière*; il faudrait *la merveilleuse*. L'auteur ne rend pas mieux les noms de plusieurs des enfants d'Éris, la Discorde, (Théog. v. 227 sqq.). Le vers Ὑσμῖνας τε, Φόρους τε, Μάχας τ' Ἀνδροκτασίας τε devient en français *les Luites, les Meurtres, les Combats, le Carnage*, au lieu de *les Combats, le Carnage, les Luites, les Meurtres*. Passe pour la *Mauvaise foi* donnée comme l'équivalent de Λόγους, Ἀμφιλογίας τε, *les Discours vains et subtils et les Disputes*. Mais comment *Até l'Aveuglement* (résultat de la ὕβρις *Fierté*) peut-elle être traduite par *l'Injustice*? Plus haut dans la génération de la Nuit Momus le dieu du blâme, de la chicane [Cicéron, de Nat. deor. III, 17, le rend par *Invidentia* Hyginus, præf. p. 7, à ce qu'il paraît par *Petulantia*] est changé à son grand avantage en *Gaieté*. Φιλοτήs se transforme en *Amitié*. Qui n'a lu cependant dans Homère φιλόττητα καὶ εὐνήν? Nous multiplierions ces citations, si nous ne craignons pas d'ennuyer le lecteur en nous arrêtant trop longtemps à des détails, auxquels l'auteur lui-même n'attache peut-être qu'une médiocre importance. Passons donc à des questions d'un ordre plus élevé.

M. Maury ne s'est pas borné à nous expliquer les mythes grecs pour nous faire pénétrer dans la vie intime du peuple hellénique, pour nous faire admirer la richesse de son imagination, la vivacité de ses sentiments, ou pour éclaircir les auteurs et interpréter les monuments de l'art. Il a voulu « pénétrer jusqu'à l'essence même des religions helléniques, nous montrer le progrès ou la décadence du sentiment religieux, en suivre les phases à travers les formes de culte et les mythes qui n'en constituent que l'enveloppe. » Les religions, dit-il dans la préface p. XI, ont été chez les anciens, des formes plus ou moins passagères d'un sentiment éternel. La religion s'est tour à tour agrandie, altérée, transformée, elle n'est jamais morte; et quand on pourrait la croire éteinte, comme le phénix, elle renaissait sur son bûcher. Ce spectacle a été le pré-

lude du christianisme, dont le polythéisme antique ne fut qu'une longue préparation. Voilà ce qui donne à cette histoire un intérêt égal à celui que présentent les événements les plus graves et les plus dramatiques. En effet, sous cette série de mythes et de créations théogoniques, on sent que s'agitent les plus grands problèmes que puisse poursuivre notre inquiète curiosité. L'homme cherche Dieu; il s'égare souvent, mais quelquefois il en entrevoit le caractère ou en pressent l'immensité. J'essayerai dans ce livre de raconter ces incertitudes, ces écarts et parfois ces heureuses rencontres. C'est en un mot la vie de l'esprit que j'esquisserai dans ce qu'elle a de plus noble et de plus pur. » Voilà certes un but bien élevé. La question est de savoir si M. Maury l'a atteint. Le lecteur en jugera par l'extrait suivant. Il y verra si avant de suivre le progrès du sentiment religieux en Grèce, l'auteur a clairement défini d'abord quelle était cette religion à son origine.

« Tous les peuples de race indo-européenne, dit-il p. 53, paraissent avoir reconnu un Dieu suprême, roi du firmament, présidant aux phénomènes célestes. Le nom de ce dieu en Grèce est Ζεύς πατήρ, *Dies-piter, Ju-piter*, nom tout sanscrit, qui se retrouve en tête du vieux Panthéon indien, *Dyaush-pitar*. La présence simultanée de ce nom en Europe et dans l'Inde dénote chez toutes les populations de cette race une même notion de la divinité. Le radical sanscrit *Div*, qu'il renferme, signifie *briller*, et a donné naissance au mot *Déva*, Dieu, dans la langue védique; ce qui montre bien quelle idée se faisaient de la divinité les antiques tribus venues de l'Arye. Cette idée était intimement liée à celle de soleil, d'astres, de corps lumineux. Le sabéisme avait été, en effet, selon Platon, la religion des premiers habitants de la Grèce. » On voit que pour M. Maury, le dieu primitif des peuples indo-européens n'est autre qu'une personnification d'un phénomène de la nature; s'il est le dieu suprême, c'est sans doute parce qu'il représente le soleil, le phénomène le plus brillant. Il est difficile cependant de comprendre avec ce système le passage suivant de l'auteur, p. 56. « Si l'invocation répétée par les Péliades ou prêtresses du Jupiter dodonéen : Ζεύς ἦν, Ζεύς ἐστι, Ζεύς ἔσσεται, ὦ μέγας Ζεῦ, remonte à une haute antiquité, il faudrait en conclure que ce dieu était conçu à peu près comme le Jéhovah, l'Éternel des Hébreux. »

Si Zeus était conçu ainsi, il s'en suit que la religion grecque a sa source dans le monothéisme, que les peuples Aryens à l'époque de leur séparation adoraient un dieu unique, qu'ils amenèrent cette divinité dans leurs nouvelles patries, que l'idée ne s'en obscurcit que plus tard et finit par se perdre dans le polythéisme. M. Maury penche donc, dans ce dernier passage, vers un système tout différent de celui qu'il venait d'établir. Le dieu Aryen qui d'abord n'est qu'un phénomène de la nature est élevé ensuite au-dessus d'elle. — Le mot Zeus dans son sens propre signifie à la fois *ciel* et *dieu* (θεός, *deus*, Sansc. *dévas*, Zend *dio* ; Hesychius : Διὸς τὸν οὐρανὸν Πέρασι). Il s'agit de savoir si dans ce langage primitif *ciel* et *dieu* sont identiques, ou si *dieu* ne reçoit ce nom que parce que le ciel est sa demeure, comme nous disons encore tous les jours rendre grâce au ciel, pécher contre le ciel. Le plus grand mythologue de l'Allemagne, *Welcker*, adopte le dernier système dans son récent ouvrage *Griechische Götterlehre*, (Göttingen 1857, t. I, p. 129 sqq.) et le prouve d'une manière que nous croyons irréfutable. Il résulte de tout ceci qu'en abordant l'histoire de la religion grecque, M. Maury n'en a pas établi le point de départ avec une clarté suffisante. Le défaut d'espace nous empêche de le suivre plus loin dans cette histoire : disons seulement que l'ordre qu'il a voulu mettre dans le développement des mythes grecs est loin d'être lumineux. Il est fâcheux que M. Maury n'ait pas attendu l'apparition de l'œuvre de *Welcker* avant de livrer son ouvrage au public. Il aurait vu que l'histoire des religions de la Grèce doit s'écrire d'une tout autre manière.

— Ceux qui voudraient lire une réfutation des systèmes rationalistes, qui ne voient dans le christianisme qu'un développement naturel du polythéisme grec uni au judaïsme, pourront consulter l'ouvrage de *J. Doellinger*, dont une traduction française sortira bientôt des presses du libraire Goemaere à Bruxelles, sous le titre de *Paganisme et Judaïsme ou introduction à l'histoire du christianisme*. L'ouvrage aura 2 volumes in-8°.

Epitome historiæ sacræ, auctore C.-F. Lhomond. Édition nouvelle, corrigée en entier et accentuée dans les cent premiers chapitres, par Édouard Maertens, professeur à l'Athénée royal d'Anvers. Anvers 1858.

La Revue a déjà fait l'éloge de cette édition. Si nous y revenons aujourd'hui, c'est pour satisfaire au désir de l'auteur, qui, avec une louable modestie, demande, dans sa préface, p. 13, des observations critiques sur son œuvre. M. Maertens a fait plus de quarante corrections importantes au texte de l'Épitome. Chacune d'elles prouve dans l'auteur une connaissance approfondie de la grammaire et un grand sens critique. Mais, en les introduisant dans le texte, il ne devait pas s'attendre à les voir approuver toutes indistinctement par ses collègues; car quel est le point philologique sur lequel tout le monde soit d'accord? Il ne faut donc nullement s'étonner que nous différions parfois d'avis avec M. Maertens, et les remarques que nous hasardons ici, ne peuvent diminuer en rien le mérite de son travail.

L'auteur change les phrases *nam si comedas... morieris* (ch. 3) et *dabo... si concedas* (ch. 27) en *nam si comederis morieris, dabo si concesseris*. Pour justifier sa correction il cite la remarque du § 138 de la grammaire de M. Gantrelle. Mais ce savant ne dit aucunement que le verbe de la proposition subordonnée doive être nécessairement au futur, quand le verbe principal se trouve à ce temps; il dit seulement que cette construction est la règle générale, et donne même des exemples de *si* avec le présent. A un autre endroit, § 144, Rem. 1, M. Gantrelle cite un exemple de Cicéron (Tusc. V, 35), où le verbe principal est au futur de l'indicatif, et le verbe subordonné au présent du subjonctif avec *si*: *Dies deficiet, si velim paupertatis causam defendere*. Les Latins, en effet, mettent souvent dans des propositions de ce genre le futur de l'indicatif pour indiquer qu'une chose arrivera nécessairement, si une condition a lieu. C'est ainsi, par exemple, qu'Horace a dit : Carm. III, 37 : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ*, et Juvénal : XII, 115 : *Alter enim, si concedas mactare, vovebit de grege servorum magna*. Le fait exprimé ici dans la proposition principale est certain, l'autre est hypothétique. De même au ch. 3 de l'Épitome, il n'y a pas de doute qu'Adam ne meure s'il mange du fruit défendu; mais l'action de manger n'est pas nécessaire, elle dépend de la libre volonté d'Adam.

Au ch. 149, M. Maertens lit : *memor malorum quæ passa est, dum te in utero gestat*. Nous préférons l'imparfait *gestabat*, car *passa est* n'est pas un parfait historique indiquant une action arrivée à un point donné dans un récit. Il s'agit d'une action ayant une durée prolongée, et *dum* équivaut presque à *aussi longtemps que*. Dans ce cas l'emploi du présent est extrêmement rare.

Au ch. 38, dans la phrase, « *Josephus erat invisus fratribus, praesertim postquam narravit* », *postquam* serait mieux construit avec le plus-que-parfait. Après cette conjonction on emploie toujours ce temps, lorsque le verbe principal se trouve au plus-que-parfait, comme dans Corn. Nép. Alcib. 6, 2 *postquam exercitus praesse coeperat, neque terra neque mari hostes pares esse potuerant*. Or, *invisus erat* équivaut à *in odium venire coeperat*.

Au ch. 56, nous lisons : *illud Josephum angebat quod Benjaminum cum*

caeteris non adesset, au lieu de *non aderat* des anciennes éditions. Il faut le subjonctif, dit l'auteur, parceque le motif donné est bien le sentiment de Joseph lui-même, et que c'est de lui qu'on parle. Nous ne sommes pas de son avis. Le fait est raconté comme réel, existant indépendamment de l'idée exprimée dans le premier membre de la phrase. Que l'on compare du reste avec cette proposition les exemples donnés par M. Gantrelle § 168, 2 : *Quod spiratis, quod formas hominum habetis, indignantur. Juvat me quod vigent studia.*

Au § 129, M. Maertens change *et prælum jam committendum erat* en *commissuri erant*. Le sens est, dit-il, *on allait engager le combat*. La correction ne nous semble pas nécessaire, car on peut traduire aussi : *et il fallait engager le combat*. David se prépare à la guerre, pendant que Absalon s'arrête à Jérusalem, mais bientôt celui-ci arrive avec son armée, et *il faut combattre*.

Quant aux autres corrections de l'auteur, nous les approuvons entièrement : le petit nombre même des observations que nous faisons à son travail, en prouve la valeur et l'utilité, et nous croyons servir les intérêts de l'enseignement, en engageant M. Maertens à étendre à d'autres ouvrages classiques le soin qu'il a mis à cette édition de l'Épître.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté royal du 6 janvier, le sieur Gloesener, professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'Université de Liège, est déchargé, sur sa demande, du cours de physique expérimentale.

— Par arrêté royal du 10 Octobre, inséré dans le *Moniteur* du 26 janvier, il est accordé au chevalier Marchal, conservateur honoraire à la bibliothèque royale, une pension annuelle et viagère de 3,333 fr. à charge du trésor public; cette pension prendra cours à partir du 1^{er} septembre 1857.

— Le *Moniteur* du 3 février contient la liste de 44 instituteurs et institutrices qui ont été admis au serment, et dont la nomination a été reconnue régulièrement faite aux termes de la loi du 23 septembre 1842. Il contient de plus neuf nominations d'office.

— *Écoles moyennes*. Par arrêté royal du 22 janvier, le sieur Kinet (Toussaint-Joseph), second régent à l'école moyenne de Maeseyck, est nommé en la même qualité à l'école moyenne de Waremmé, en remplacement du sieur Robert, décédé.

— Par arrêté royal du 22 janvier, le sieur Servais (Jean), professeur surveillant au collège communal de Huy, est nommé second régent à l'école moyenne de Maeseyck, en remplacement du sieur Kinet, qui reçoit une autre destination.

— Par arrêté royal du 1^{er} février, le sieur Gilliard (Émile-Joseph) prêtre catholique romain, nommé par l'évêque de Namur, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de Philippeville.

— Le *Moniteur* du 12 février contient les rapports des conseils d'administration des écoles de navigation d'Anvers et d'Ostende, sur la situation de ces établissements, pendant le second semestre 1857.

Dans la séance du 13 février, la Chambre des représentants a voté le budget de l'Intérieur. La partie relative à l'enseignement n'a soulevé aucune objection,

elle a été adoptée à peu près telle que M. le ministre l'avait demandée. Nous n'y voyons guère de différence avec le budget de l'année dernière, sinon dans les points suivants :

Pour l'enseignement supérieur il y a une augmentation de 17,230 francs, destinée à améliorer la position de quelques professeurs extraordinaires et agrégés, et à nommer un professeur spécial de langue et littérature flamande à l'université de Gand.

L'enseignement moyen offre une augmentation de 3800 fr. pour accorder aux régents chargés des cours spéciaux le même avantage qui a été fait aux autres employés de l'État dont le traitement est inférieur à 1600 francs.

L'enseignement primaire présente un crédit nouveau d'environ 156,000 fr. destiné à aider les communes à subvenir aux frais du service ordinaire de l'instruction primaire, et à construire, réparer, meubler des maisons d'école. Il y a aussi 10,000 francs pour le rapport triennal.

Une question sur laquelle on attendait quelques mots, est celle du classement des athénées. On n'en a pas parlé à la Chambre. La section centrale seule s'en est occupée. Voici la partie de son rapport relative à ce sujet :

« Art. 87. Sur la proposition d'un membre, la section centrale appelle l'attention du gouvernement sur le classement des athénées, qui établit entre les professeurs des distinctions que l'équité ne justifie pas et qui, du reste, donnent lieu à des inconvénients.

Le gouvernement s'est contenté de répondre :

« L'instruction à laquelle cette question est soumise n'est point encore terminée; le gouvernement fera connaître ultérieurement à la Chambre la décision qui pourra être prise à ce sujet. »

La question soulevée est importante; elle est résolue en sens divers par les hommes qui ont fait des questions relatives à l'enseignement une étude spéciale. D'une part, en effet, on peut soutenir qu'il doit y avoir égalité entre tous les membres du corps enseignant, qui se trouvent dans une position identique; que la science doit être la même dans tout le pays, et que le professeur attaché à un athénée de deuxième ou de troisième rang doit posséder autant de connaissances que celui qui occupe une chaire dans un établissement de premier ordre; mais, on répondra, d'autre part, que la règle admise pour le corps professoral est appliquée à d'autres catégories de fonctionnaires publics, aux commissaires d'arrondissement, par exemple, divisés en trois classes, et même aux membres de l'ordre judiciaire; que la vie est moins chère dans les localités secondaires que dans les grandes villes; enfin, que l'espoir d'obtenir une amélioration de position est, pour les membres du corps enseignant, un stimulant des plus efficaces.

Quoi qu'il en soit, la section centrale pense que cette question mérite de fixer d'une manière toute spéciale l'attention du gouvernement. Il est incontestable, en effet, que les membres du corps enseignant, surtout dans les grades inférieurs, ne reçoivent pas un traitement en rapport avec les services qu'ils rendent et avec les dépenses, ainsi que les études qu'ils ont été forcés de faire afin d'acquérir les connaissances nécessaires, pour remplir avec fruit leur difficile et laborieuse mission. » —

Certes tous les intéressés remercieront la section centrale de son bon vouloir.

Ils applaudiront principalement à la dernière phrase : *il est incontestable que les membres du corps enseignant, surtout dans les grades inférieurs, ne reçoivent pas un traitement en rapport avec les services qu'ils rendent, et avec les dépenses ainsi que les études qu'ils ont été forcés de faire....*

On peut ajouter et qu'ils sont encore forcés de faire journellement.

Toute la question est là, et les raisons alléguées pour justifier le classement des athénées sont sans valeur. D'abord le motif tiré des commissaires d'arrondissement, et des membres de l'ordre judiciaire nous touche médiocrement. Ces Messieurs ont presque toujours des ressources particulières que les professeurs n'ont presque jamais. Ensuite chez eux un traitement plus élevé répond à une circonscription plus étendue, qui nécessite des frais, des travaux plus grands, une capacité plus grande : ici la capacité doit être la même, car les élèves concourent ensemble, et un professeur de quatrième classe serait mal venu à justifier le peu de succès de ses élèves par des motifs tirés de son infériorité intellectuelle ; les frais et le travail du professeur comme professeur sont les mêmes ; si le nombre d'heures de classe diffère, c'est dans les athénées de 3^{me} ou de 4^{me} classe qu'il y en a davantage ; dans les villes de premier ordre, il est vrai, on a plus de fatigue, plus de besogne : tenue de la classe, devoirs ou compositions à corriger ; mais le minerval est là pour rétablir l'équilibre. — Dans les grandes villes, dit-on, la vie est plus chère. — C'est possible ; mais là n'est pas la question. Dans les localités secondaires la vie est chère, c'est un fait. Les ressources sont-elles en rapport avec les exercices de la position ? Peut-on y suppléer par quelque moyen ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Les Bureaux administratifs et les Conseils communaux le savent bien ; ils voient la situation de près, et font tous les efforts imaginables pour l'améliorer ; naguère encore, à bout de ressources, ils se sont adressés à la Chambre.

Du reste, quoiqu'on en dise, peu de professeurs se laisseront effrayer par la cherté des subsistances ; les grandes villes seront toujours assez recherchées, même à traitement égal ; elles offriront toujours *amélioration de position et stimulant des plus efficaces*. En effet, sans parler des autres avantages, qu'un professeur ait des charges dans une ville de premier ordre, et une seule leçon particulière, (on en trouve tant qu'on veut), le met à l'aise ; ailleurs il en donnerait deux ou trois pour arriver au même résultat, si on ne le dispensait généralement de cette peine. Ensuite, pour stimuler le zèle, il y a d'autres moyens ; on a proposé, par exemple, de créer des classes de professeurs sans distinction d'établissements. Par là, les professeurs seraient moins tentés de quitter les petites villes, et celles-ci ne seraient pas dans l'appréhension continuelle de perdre des hommes d'expérience qu'elles apprécient, pour les voir remplacer par des débutants qu'elles ne connaissent pas. En résumé, ce qu'on demande, ce n'est pas l'identité absolue des positions, elle est impossible en fait ; mais l'égalité devant le gouvernement de ceux auxquels il confie la même tâche, reconnaît la même aptitude ; ce qu'on demande, c'est qu'une loi dont la pratique seule a pu montrer les inconvénients, soit améliorée, c'est que les athénées des dernières classes soient relevés au niveau des autres, c'est que tous les professeurs puissent occuper honorablement une position que l'on s'accorde à regarder comme honorable.

Du reste on se tromperait fort si on prenait les paroles de M. le ministre pour

une fin de non recevoir. Nous sommes convaincus au contraire qu'il s'occupe sérieusement de cette question. Nous en avons pour garant sa sollicitude continue pour tout ce qui touche à l'enseignement.

NOUVELLES DIVERSES.

Réunion des philologues et des professeurs allemands à Breslau.

Tous les ans, l'Allemagne voit se réunir dans l'une ou l'autre de ses cités une assemblée nombreuse de philologues, de professeurs et d'orientalistes. La dix-septième réunion a eu lieu à Breslau, du 28 septembre au 1^{er} octobre 1837. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en résumant les travaux des deux premières sections de cette docte assemblée.

Nous ne parlerons aujourd'hui que de la section philologique.

Le docteur HAASE, président de la réunion, ouvre la session par un discours, dont voici la substance. Tandis que les autres parties de la science de l'antiquité sont animées d'une vie nouvelle, et s'avancent constamment dans la voie du progrès, l'étude de la grammaire grecque et de la grammaire latine semble rester stationnaire. Un vice dans la méthode en est la cause. Au lieu de subordonner la grammaire à la logique, d'établir des lois générales sous lesquelles on s'efforce tant bien que mal de faire rentrer les formes du langage, on devrait étudier chaque langue dans son rapport avec la civilisation du peuple qui l'a parlée, et chercher partout le lien qui existe entre l'idée et le terme qui doit l'exprimer : l'histoire des langues classiques doit être une psychologie historique des Romains et des Grecs. Une grammaire scientifique, telle que l'orateur l'exige, serait la plus facile à faire pour la langue latine; il conseille donc de commencer par elle. Dans la grammaire de cette langue il faut soigneusement distinguer la latinité des différentes époques, la syntaxe de chaque auteur, mais il ne suffit pas d'exposer les particularités qui séparent Cicéron, de Salluste et de Tite-Live, de Tacite et de Sénèque : il faut encore montrer d'où proviennent les modifications successives et rapides que la syntaxe latine a éprouvées. On doit en chercher la source dans les changements qu'a subis l'esprit public par le passage de la république à l'empire. Pour montrer ensuite comment il faudrait établir le rapport de la forme grammaticale avec l'idée, M. Haase expose la loi qui a présidé, selon lui, au classement des verbes latins dans les différentes conjugaisons. La 3^{me} conjugaison exprime le mouvement; la 2^{me}, le repos; la 1^{re}, le passage d'un état à l'autre. C'est ainsi qu'on a *sidere*, *sedere*, *sedare*, et que se distinguent *fervere* et *fervere*, *tergere* et *tergere*. La 4^{me} conjugaison n'a pas de formule; elle ne peut pas en avoir, car une autre situation que les trois précédentes ne peut être conçue. Les verbes qui appartiennent à cette conjugaison, rentrent, pour le sens, dans la 2^{me}, quand ils dérivent de noms des deux premières déclinaisons, (*superbire*); les autres se rangent sous la 3^{me}. Quelques verbes, comme *tinire*, sont formés par onomatopée.

Dans la seconde séance, M. FICKERT, directeur du gymnase de Breslau, prononce un discours latin : *de instaurandis antiquarum artium studiis*. L'étude de l'antiquité ne se poursuit plus avec le même zèle qu'autrefois. Cela tient à différentes causes, qui sont, selon l'orateur : la position inférieure, sous le rapport de la fortune, dans laquelle se trouvent les philologues; la prédilection de

la jeunesse pour la lecture des auteurs modernes; le grand nombre des branches d'enseignement; l'état même des sciences philologiques, le trop grand développement donné aux détails rendant la vue de l'ensemble de plus en plus difficile; la tendance de certains professeurs à donner à leurs élèves des connaissances grammaticales au lieu d'exercer leur intelligence; la trop grande indulgence des maîtres; enfin, la mauvaise méthode de faciliter le travail des élèves par des éditions avec des notes allemandes, par des traductions et même par une ponctuation contraire à l'esprit de l'antiquité. Pour remédier à ces inconvénients M. Fickert propose : une discipline plus sévère, des rapports plus intimes entre les élèves et les professeurs, une application plus soutenue à développer l'intelligence, afin d'atteindre le but de l'enseignement humanitaire, qui est la *recte dicendi scribendique facultas*. Il recommande aussi de ne pas étendre l'étude de la grammaire latine au delà de la troisième, de ne commencer le Grec qu'en cinquième et les langues modernes qu'en troisième, (1) enfin de faire réciter de mémoire des morceaux d'auteurs anciens et de se servir du latin pour l'explication. Passant du collège à l'université, il reproche aux professeurs de l'enseignement supérieur d'expliquer de préférence des auteurs qui ne présentent pas un intérêt général, et d'attacher trop d'importance aux curiosités philologiques. Le latin devrait toujours être la langue des discours et des discussions académiques.

Ce discours donna lieu à une discussion soutenue également en latin. M. Eckstein dit qu'il fallait se garder de toute exagération et surtout ne pas attendre de remède de changements extérieurs. Selon M. Classen de Francfort, les plaintes de M. Fickert ne sont pas fondées; elles se trouvent déjà dans les lettres des humanistes du seizième siècle, lorsque l'étude de l'antiquité était la plus florissante. Il est impossible du reste de contrecarrer l'esprit du siècle : il faut marcher avec le temps. M. Bonitz regrette que l'orateur ait présenté comme but de l'enseignement humanitaire l'art de bien parler et de bien écrire; si ce but n'était pas plus élevé, on ne ferait des élèves que des sophistes. M. Fickert maintient sa proposition *eloquentia finis eruditionis*, en ajoutant cependant que l'éloquence est impossible sans les bonnes mœurs.

M. le professeur KAYSER de Sagan donne ensuite lecture d'une dissertation sur la critique de l'*Odyssée* d'Homère fondée surtout sur quelques manuscrits de Vienne. Malgré les nombreux travaux exécutés en ce genre, un *apparatus criticus* complet manque encore pour Homère. Pour y arriver, il faut bien distinguer le texte vulgaire, la tradition d'Aristarque et celle qui précède cet illustre grammairien. Comme échantillon de ses recherches sur cette matière, l'orateur examine trois passages de l'*Odyssée* : 1, 70 il faut lire *ἔστι* et non *ἔστις*; 2, 11 la bonne leçon est *δύω κύνας ἀργαί* et 24, 28, *πρῶτ* au lieu de *πρῶτα*.

A la fin de la seconde séance et au commencement de la troisième, le docteur WESTPHAL de Breslau lit un travail sur le développement de la plus ancienne lyrique de la Grèce. L'orateur fait d'abord la remarque préliminaire que le nom d'art musical devrait remplacer celui de lyrique : la poésie et la musique étaient unies en Grèce d'une manière inséparable, et les poètes étaient en même temps compositeurs. La poésie épique a été précédée d'une poésie lyrique, qui avait sa source dans la religion, et qui se développa particulièrement sous l'influence du

(1) Nos lecteurs remarqueront sans doute que les réformes proposées par le professeur allemand sont d'accord avec le programme d'enseignement prescrit pour les athénées belges.

culte d'Apollon. Cette poésie était unie à la musique et à la danse, qui se forma des mouvements exécutés autour de l'autel. Aux temples les plus importants étaient attachées des familles de chanteurs, qui se transmettaient, par la tradition, des airs ou *νόμοι* particuliers. Les écoles musicales les plus célèbres sont celles de Délos, de Delphes et l'école éolienne de la Béotie, où demeuraient les Thraces près de l'Hélicon. Orphée et Musée sont les représentants de la dernière, consacrée au service de Bacchus et de Cérès. Cette poésie religieuse donna naissance à l'épopée, lorsque les actions des dieux furent remplacées dans les chants par les exploits des hommes. Depuis lors la musique fut reléguée à l'arrière plan ; Homère s'en débarrassa tout à fait. Mais, après Arctinus, commence une nouvelle époque pour cet art, et c'est à Terpandre que revient l'honneur de l'avoir fait revivre. Sorti de l'école éolienne de Lesbos, fille de celle de la Béotie, Terpandre vint à Sparte, et unit le mode léger et gracieux des Éoliens au mode dorien grave et sévère. Cette union fut le point de départ du nouvel art musical. Les chants de Terpandre se distinguaient par la plus grande simplicité : le rythme, le mètre et le mode ne variaient jamais dans le même poème ; la composition en strophes lui était inconnue. Le fond de ses poèmes différait essentiellement de celui de l'ancienne poésie lyrique : il était épique. Terpandre est le père de la poésie lyrique objective, portée à son plus haut point de développement par Stésichore et Pindare, dans lesquels l'élément épique prédomine. Un passage de Pollux, uni aux détails que nous avons sur la composition du nome Pythien de Sacatas, nous permet de nous faire une idée de la marche suivie par Terpandre dans ses chants. Après un prologue en l'honneur du dieu qui devait aider le poète dans le concours musical, pour lequel le chant était composé, Terpandre s'adressait à la divinité dont l'éloge devait former le sujet de son poème ; cet éloge était la partie épique, la plus étendue. Quelques vers d'une nuance plus lyrique lui servaient de conclusion, et amenaient la finale, dans laquelle le poète revenait au dieu qui avait bien voulu lui prêter son concours. Terpandre observe dans toutes ses compositions la symétrie qu'on remarque dans les sculptures grecques : cette symétrie est obtenue en plaçant des deux côtés de la figure principale un nombre égal de figures accessoires. Elle se retrouve dans un grand nombre d'odes de Pindare, et même dans les poèmes dramatiques.

Le professeur *Von Leutsch* de Goettingue annonce qu'il vient de livrer à l'impression un traité sur la plus ancienne lyrique grecque. Il y recherche non seulement le fond de cette poésie, mais encore la forme, et croit y avoir prouvé qu'il existait une strophe avant Homère. Il est pleinement d'accord avec l'orateur sur l'union intime de la poésie et de la musique : les trimètres tragiques, dit-il, ont été plus souvent chantés qu'on ne l'a admis jusqu'ici. Il diffère d'opinion avec M. Westphal sur l'âge de Terpandre, que celui-ci place avant Archiloque.

La troisième séance est terminée par une lecture du Dr *HOFFMANN* de Vienne, sur le collège sacerdotal des frères *Arvaux*. L'orateur se prononce contre ceux qui considèrent les frères Arvaux comme des prêtres des divinités rustiques. Cette opinion se trouve contredite par la forme aristocratique du collège, dont faisaient partie les hommes les plus haut placés de l'état, plus tard même des empereurs, tels que Héliogabale ; par la nature de la plupart des dieux invoqués dans le chant des frères (Mars comme *pater ultor*, les Lares, les Semones, Jupiter, Janus, etc., et plus tard les Divi Cæsares) ; par l'époque et le lieu de la fête, célébrée dans la ville, dans la seconde moitié du mois de mai, quand il n'y a plus

de danger à craindre pour les fruits de la terre. Les douze frères Arvaux étaient primitivement, d'après l'orateur, les représentants d'autant d'états alliés, réunis en Amphictyonie. Quoiqu'on puisse dériver leur nom de *arvum*, en prenant ce mot dans le sens que *ager* a souvent dans les poètes, il vaut peut-être mieux de l'expliquer par *circum habitantes*, en le dérivant de *aru*, vieux mot que Placidus (dans Mai, auct. class. T. III, p. 433), nous donne dans *arusedentes circum-sedentes*. Quand Rome fut devenue maîtresse de toute la confédération, la signification primitive de l'institution disparut, mais le collège resta, et la fête continua d'être célébrée pour le salut du peuple romain.

(La fin au prochain numéro.)

— On vient de remettre au jour des fragments considérables d'un annaliste à peine connu de nom, Granius Licinianus. Ces fragments découverts au musée britannique, ont été publiés à Berlin en 1857 par M. Pertz. Une nouvelle édition plus correcte vient d'en être faite par sept philologues de Bonn; elle sort des presses de Teubner à Leipsig.

M. Mommsen les a déjà utilisés pour la deuxième édition du second volume de son histoire romaine. Sans apporter de riches matériaux à l'histoire, dit-il dans sa préface, les annales de Licinianus jettent une nouvelle lumière sur certains faits, tandis qu'ils en infirment d'autres, qu'on avait admis jusqu'ici.

La Revue y consacrera un article détaillé dans une de ses prochaines livraisons.

— Dans la séance du 9 février on a présenté à la Chambre l'analyse d'une pétition du sieur Duisberg, demandant que les maîtres spéciaux de dessin, de musique et de gymnastique des écoles moyennes de l'état reçoivent l'augmentation accordée aux employés dont le traitement est inférieur à 1,600 fr. — Renvoi à la commission des pétitions.

— M. le Ministre de l'Intérieur, pendant le court séjour qu'il a fait à Gand dans la première quinzaine de février, a visité l'athénée et l'école moyenne. M. le Ministre a paru très-satisfait, et ces visites ont produit le meilleur effet sur les maîtres et sur les élèves.

— On lit dans le *Moniteur* du 6 février :

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne s'est occupé, dans sa dernière session, de l'examen d'un certain nombre de livres classiques qui lui avaient été soumis en conformité de l'art. 33 de la loi du 1^{er} juin 1850.

Le gouvernement a statué sur toutes les propositions que le conseil de perfectionnement lui a faites à cet égard. Les décisions ont été notifiées aux parties intéressées.

Nous croyons utile de faire remarquer que le conseil s'est borné à examiner les ouvrages classiques qui lui ont été adressés par les auteurs eux-mêmes.

Nécrologie. — *M. Chapsal*, auteur de la grammaire de Noël et Chapsal, maire de Joinville-le-Pont, membre du conseil de l'arrondissement de Sceaux, chevalier de la Légion-d'Honneur, est décédé le 27 janvier en son château de Polangis.

— *M. Joseph Paquet*, professeur à l'athénée de Luxembourg, est décédé le 24 février à l'âge de 53 ans.

— *M. Mossely-Boudewyn*, professeur au collège de Courtrai, est mort le 4 février à l'âge de 52 ans.

— Le collège Saint-Michel à Bruxelles vient d'éprouver une perte sensible dans la personne de *M. J.-B.-P. Guillet*, professeur du cours moyen dans la section professionnelle.

DE LA LATINITÉ DE CORNÉLIUS NÉPOS.

(Suite. Voir le numéro de janvier p. 2.)

Nous continuons l'examen grammatical du texte de Cornélius. Nous essayons de prouver que si certaines tournures de cet auteur ne sont pas conformes au langage ordinaire de Cicéron, elles n'appartiennent pas moins à la latinité de la période classique.

6. Dans une proposition infinitive dépendant immédiatement d'une proposition principale, l'emploi du pronom réfléchi est de rigueur pour représenter le sujet de la proposition principale; mais, quand la proposition qui régit l'accusatif avec l'infinitif, est elle-même subordonnée, le pronom réfléchi est souvent remplacé par un des démonstratifs *hic, is, ille*. Ainsi nous lisons dans Cicéron *divin. in Caec. 1, 2: me saepe esse pollicitum, saepe ostendisse dicebant, si quod tempus accidisset, quo tempore aliquid a me requirerent, commodis eorum me non defuturum*. Dans la proposition surbordonnée avec *ut*, le pronom démonstratif peut désigner le sujet de la proposition soit subordonnée soit même principale dont elle dépend. César se sert de préférence du démonstratif dans cette sorte de propositions, et Cicéron lui-même en offre des exemples. Voici un passage pris dans le traité de *Oratore I, 54: Socrates respondit sese meruisse.... ut ei victus quotidianus in Prytaneo publice praeberetur*. Pour César nous citerons quelques endroits du premier livre de la guerre des Gaules : 5, 4 *Persuadent Rauracis et Tulingis et Latovicis finitimis, uti.... una cum iis proficiscantur*; 6, 3 *vel vi coacturos, ut per suos fines eos ire paterentur*; 11, 3; 14, 3; 33, 3. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver le démonstratif employé par Cornélius dans des phrases comme celle-ci : *Milt. 4, 5 Id si factum esset, et civibus animum accessurum, cum viderent de eorum virtute non desperari*. Des auteurs qui, comme César et Cornélius, recherchaient avant tout la clarté du style, devaient préférer plus d'une fois, en vue de cette clarté, l'emploi du démonstratif à celui du pronom réfléchi. Ainsi, comme le fait très-bien observer M. Dübner dans son excellente édition de Cornélius, si notre historien avait écrit *de sua virtute*, le lecteur, hésitant entre le sujet immédiat et celui de la proposition principale, aurait pu comprendre ces mots de

Miltiade, qui est le sujet de toute la proposition contenue dans ce paragraphe. C'est, sans doute, pour un motif semblable que Népos a écrit dans la vie de Thémistocle 8, 2 : *Hic cum propter multas eius virtutes magna cum dignitate viveret, Lacedaemonii legatos Athenas miserunt, etc.* Le pronom démonstratif est préféré surtout, pour éviter la répétition du pronom réfléchi avec deux rapports différents. Ceci est le cas du passage de César (I, 6, 3), cité plus haut et de cette phrase de Népos : Them. 8, 3 *Ibi cum eius principes animadvertisset timere, ne propter se bellum iis Lacedaemonii et Athenienses indicerent.* ⁽¹⁾

Dans un passage de la vie d'Épaminondas 8, 3, nous trouvons le pronom *se*, au lieu du démonstratif : *Epaminondas a Thebanis morte multatus est, quod eos coëgit apud Leuctra superare Lacedaemonios, quos ante se imperatorem nemo Boeotiorum ausus fuit aspicere in acie.* Népos croit sans doute, pour un instant, rapporter les paroles du général Thébain en style indirect, tandis qu'il lui fait lire l'arrêt porté contre lui.

7. Nous lisons au § 136 de la Grammaire latine de M. Gantrelle : « Au subjonctif, c'est l'imparfait qui répond au passé défini français dans la narration ou récit historique, pour exprimer dans une proposition subordonnée, le résultat de l'action principale, sans qu'on ait à penser à la durée de l'action. » Cette

(1) Les Latins cependant ne se montrent pas si difficiles sur ce point que les Français. Ordinairement le sens suffit pour indiquer à quel substantif se rapportent les différents pronoms. Ainsi Népos dit dans le ch. 12 de la vie d'Hannibal : (Romani) *legatos in Bythyniam miserunt,.... qui ab rege peterent, ne inimicissimum suum secum haberet sibi que dederet*, et César B. G. I, 36, fait dire par Arioviste : *neminem secum sine sua pernicië contendisse*. Selon la grammaire latine de M. Burnouf, § 297, on représente le sujet de la proposition principale par les cas indirects d'*ipse*, pour éviter l'équivoque. Cette règle n'est pas exacte, et dans l'exemple cité il n'y a pas d'équivoque possible (*Jugurtha legatos ad consulem mittit qui ipsi liberisque vitam peterent*). Jugurtha n'envoie certes pas des députés pour qu'ils traitent leurs propres affaires. Le sens réel d'*ipsi* sauterait aux yeux, si le passage de Salluste n'avait pas été tronqué. Cet auteur dit Jug. 46, 2 : *Igitur legatos ad consulem cum suppliciis mittit, qui tantummodo ipsi liberisque vitam peterent, alia omnia dederent populo Romano.* Jugurtha ne demande la vie que pour lui seul et pour ses enfants; tout le reste est livré à la discrétion du vainqueur. *Ipsi* exprime donc ici, comme toujours, une opposition avec d'autres personnes. Ainsi dans Cornélius, Milt. 3, 5, *ipsis* se trouve opposé à *multitudini*; dans César B. G. 1, 40, *sua virtute*, à *ipsius diligentia*.

règle donne, d'une manière nette et précise, l'usage ordinaire de Cicéron pour ce cas; mais tous les auteurs ne l'ont pas suivi, et, comme le fait observer M. Gantrelle, on y trouve surtout des exceptions dans Cornélius Népos. On s'attend, en effet, à rencontrer l'imparfait dans les phrases suivantes : Milt. 5, 5 *In quo tanto plus virtute valuerunt Athenienses, ut decemplicem numerum hostium profligarint*; Dion. 3, 3 : *Plato tantum apud Dionysium auctoritate potuit.... ut ei persuaserit*; id. 4, 5 : *Is usque eo vitae statum commutatum ferre non potuit,.... ut se de superiore parte aedium deiceret*; ainsi que dans Ages. 2, 2; 4, 4. Mais notre auteur a cela de commun avec d'autres historiens et particulièrement avec César et Tite-Live. Pour César, nous citerons les passages suivants de la guerre des Gaules : 2, 21, 5 *Temporis tanta fuit exiguitas hostiumque tam paratus ad dimicandum animus, ut..... tempus defuerit*; 3, 15, 5 *singulas nostri consecrati expugnauerunt, ut perpaucae.... ad terram pervenerint*. De même nous trouvons le parfait au lieu de l'imparfait du subjonctif : 5, 15, 1; 5, 54, 4; 7, 17, 3; Bell. Alexand. 22, 1; ib. 43, 3; Afr. 54, 5; Hisp. 25, 8; 31, 4. Quant à Tite-Live, il offre tant d'exemples de cet emploi du parfait, qu'on cite cet usage parmi les particularités de son style. ⁽¹⁾ Les historiens n'attachent pas la même importance que les orateurs à la liaison des idées : leur but principal est d'exposer, de raconter les événements. Ils emploient donc de préférence le temps de la narration, même quand il s'agit d'un fait présenté comme conséquence d'un autre. Ce temps devient presque nécessaire pour eux, lorsque le fait subordonné est important et doit attirer fortement l'attention du lecteur, comme c'est le cas du passage de César, 2, 21, 5. Dans cette circonstance, Cicéron lui-même se sert du parfait : *Fin. 2, 20, 63 Thorius erat ita non timidus ad mortem ut in acie sit ob rempublicam interfectus. Off. 2, 22, 76 Aemilius Paullus tantum in aerarium pecuniae invexit, ut unius imperatoris praeda finem attulerit tributorum.*

8. Quand le verbe principal se trouve à un temps passé, les Latins mettent généralement le verbe de la proposition subordonnée

(1) Gysar, Theorie des lateinischen Stiles (Köln, 1843) p. 11. Voyez, entre autres, 1, 3, 4; 5, 15, 1; 31, 2, 6; 26, 11, 2; 26, 12, 2.

à l'imparfait, même lorsque le verbe principal n'est pas un parfait historique ⁽¹⁾, et lorsqu'il s'agit d'actions toujours vraies ⁽²⁾. Contrairement à cet usage nous lisons dans Cornélius : Alc. 1, 1 *in hoc quid natura efficere possit, videtur experta*, et Dion. 9, 5 *Hic... quam invisita sit singularis potentia cuius facile intellectu fuit*. Mais le présent n'est pas inusité dans les auteurs classiques. Pour appuyer le premier de nos passages, nous pouvons citer Cicéron, *ad div.* V, 6 *ego meis rebus gestis hoc sum assecutus ut bonum nomen existimer*. Le second peut être mis en parallèle avec une phrase de César tout à fait semblable : B. G. 6, 35, 2 : *Hic quantum in bello fortuna possit et quantos afferat casus cognosci potuit*.

9. Nous lisons dans Cornélius, Alc. 1, 3 *splendidus non minus in vita quam victu*; ib. 3, 5 *quae non ad privatam sed publicam rem pertineret*; Con. 5, 2 *non solum inter barbaros, sed etiam omnes Graeciae civitatis*. On s'est demandé s'il n'est pas contraire à la bonne latinité de supprimer la préposition devant le second complément après *non minus quam, non solum sed etiam*. Les recherches de Wunder (*Var. lect. e cod. Erf. enot.* p. XVII) ont prouvé que Cicéron a toujours répété la préposition dans ces tournures ainsi qu'après *et-et, aut-aut, vel-vel*. Mais cet usage est-il aussi général pour les historiens? César l'observe constamment après *et-et, aut-aut, vel-vel, neque-neque* et après les comparatifs, mais il offre des exemples de la suppression de la préposition au second membre après *non solum-sed*. Ainsi il dit B. G. 1, 44, 11 : *Quinisi decedat atque exercitum deducat ex his regionibus, sese illum non pro amico, sed hoste habiturum*; et 6, 11, 5 : *non solum in omnibus civitatibus, sed paene etiam singulis domibus* ⁽³⁾. En supprimant la seconde préposition, César, comme le fait remarquer Kraner au premier de ces passages, rapproche les deux idées et fait ressortir davantage l'opposition qui existe entre elles. L'auteur du commentaire de B. Hisp. omet la seconde préposition après *aut-aut*, au ch. 29 : *ut aut ab excelso loco aut oppido discederent* ⁽⁴⁾. Tite-Live se donne à ce sujet bien plus

(1) Cic. pr. Mil. 13, 34; ad Div. 1, 8, 10; Caes. B. G. 4, 1, 10.

(2) Cic. Cat. 3, 5, 11; Off. II, 1; N. D. II, 18.

(3) C'est ainsi que lit Nipperdey, d'après les meilleurs MSS.

(4) Toujours d'après le texte de Nipperdey.

de liberté que Cornélius Népos. Ainsi il omet la préposition après des comparatifs : 3, 19, 4 *non in plebe coercenda quam senatu castigando vehementior fuit*; 10, 26, 13 : *similius vero est a Gallo hoste quam Umbro eam cladem acceptam*; 22, 8, 3. Cf. 1, 32, 4; 22, 34, 11; 26, 42, 8; 24, 23, 7; 24, 47, 5.

Népos fait souvent l'ellipse de la préposition avec des pronoms relatifs quand elle se trouve devant l'antécédent. C'est ainsi qu'il dit dans la vie de Cimon, ch. 3 : *Cimon incidit in eandem invidiam quam pater suus*. Cette ellipse est fort commune dans la bonne latinité. V. César, B. G. 1, 27; 4, 18; 6, 24 (s'il ne faut pas lire *patientiaque*) B. Afr. 41. Cicéron *Legg.* 3, 15, 33; *ad div.* 13, 5 et pass.

Notre auteur place souvent la préposition après le pronom relatif et même après le pronom démonstratif : Chab. 3, 1 *quam ante*; Paus. 4, 4 *hanc iuxta*; Con. 2, 2; Dat. 8, 3; Timoth. 4, 3. Cette construction est assez ordinaire non seulement avec les prépositions *ante*, *contra*, *inter*, *propter* (Gantrelle, Gr. I. § 75), mais encore avec d'autres. En voici des exemples tirés de Cicéron : N. D. III, 4 *quos ad*; Tusc. II, 6 *hunc post*; Fam. 9, 16, 4 *quem penes*; Agr. 2, 30 *quem per*; Tusc. 4, 17, 38 *quem ultra*.

10. Dans plusieurs passages de Cornélius, la conjonction *cum* est construite avec le subjonctif, quand le verbe exprime une action répétée. Cim. 4, 2 *Saepe, cum aliquem offensum fortuito videret minus bene vestitum, suum amiculum dedit*. Ep. 3, 3 *cum in circulum venisset... nunquam inde discessit*. Ib. 3, 5 *cum aut civium suorum aliquis ab hostibus esset captus aut virgo amici nubilus, quæ propter paupertatem collocari non posset, amicorum consilium habebat*. Dans ce cas Cicéron et Salluste se servent de l'indicatif, mais des exemples de l'emploi du subjonctif ne manquent pas dans César. En voici quelques uns : B. G. 1, 25, 3 : *cum ferrum se inflexisset, neque evellere neque sinistra impedita satis commode pugnare poterant*; 3, 12, 1 *cum ex alto se aestus incitavisset... quod bis accidit semper horarum XII spatio*; 3, 13, 9 *cum saevire ventus coepisset et se vento dedissent*. Schneider fait remarquer, dans son commentaire sur César (ad. 3, 12, 1), que le subjonctif se trouve ainsi employé, lorsqu'il s'agit d'un fait arrivé par hasard et ne pouvant être rapporté à une

époque déterminée (3, 13, 9), ou lorsque la proposition subordonnée avec *cum* renferme le motif de la proposition principale (1, 25, 3; 3, 12, 1). En appliquant cette règle aux trois passages de Cornélius, que nous venons de citer, nous voyons que le dernier rentre sous le second cas; les deux autres, sous le premier. Dans la vie d'Épaminondas 3, 6 nous trouvons l'indicatif : *Eamque summam cum fecerat,.... adducebat eum, qui quaerebat*, et, en effet, ce passage est tout-à-fait en dehors de la règle posée par Schneider. — L'usage de mettre *cum* avec l'indicatif pour marquer la répétition est déjà abandonné par Tite-Live; cet auteur, retournant la règle, exprime l'action répétée par le subjonctif non seulement après *cum*, mais encore après *ubi*, *postquam*, etc. Ainsi il dit 1, 32, 13 : *id fecialis ubi dixisset, hastam in fines eorum mittebat*. Cf. 2, 27, 8; 3, 19, 3; 21, 42, 3; 23, 19, 13; 26, 25, 7; 11, 2.

11. Dans la vie d'Iphicrate, 3, 4 nous lisons : *Is cum interrogaretur, utrum pluris, patrem matremne faceret, Matrem inquit*. Nipperdey, le dernier éditeur de Cornélius, considère cette phrase comme fautive. La particule *utrum*, dit-il, ne peut être suivie de *ne* dans le second membre d'une interrogation indirecte. Mais le mot *utrum* est ici pronom et non particule interrogative. On demande au jeune Ménesthée lequel de ses parents il aime le plus, son père ou sa mère. L'auteur aurait pu dire aussi *utrum pluris patremne an matrem faceret*, comme l'a fait Cicéron dans une phrase analogue, où *utrum* est également pronom : *Verr. IV, 33 Aequum Scipio dicebat esse Siculos cogitare utrum esset illis utilius, suisne servire an populo Romano obtemperare*.

L. ROERSCH.

(La suite à un prochain numéro.)

LETTRE SUR LA POÉSIE A M. AUG. DAUFRESNE.

L'art ne doit-il pas tout à la nature ? n'est-ce pas elle qui prodigue les images les plus brillantes, les plus diverses, les plus séduisantes au peintre, au sculpteur et au poète ? Ah ! si de nos jours beaucoup d'artistes manquent de force créatrice, de grandeur, de mouvement, de grâce dans leurs conceptions ; s'ils se passionnent plus volontiers pour les scènes mesquines de la cité ; s'ils perdent la foi dans l'inspiration et surtout le sentiment divin, dont découle toute œuvre immortelle ; s'ils s'écartent des principes des grands maîtres ; s'ils tombent dans le matérialisme ; s'ils se contentent du savoir-faire, de la forme en un mot ; s'ils ne savent plus élaborer une pensée grandiose, ou céder à l'enthousiasme profond et vraiment naïf ; s'ils oublient que toute œuvre d'art ne peut subsister qu'après une longue et féconde gestation, une forte et active concentration de la pensée ; si un but moral, humain, généreux, divin ne les guide pas ; si leurs tableaux pèchent par les détails et l'ensemble, par le manque d'ampleur et d'idéal ; s'ils ne savent pas communiquer à ceux qui les voient ou qui les écoutent, ce tressaillement subit, cette sensation électrique, cette admiration muette et recueillie qui saisissent l'homme de goût et de sentiment devant un chef-d'œuvre, c'est que la nature est une lettre morte pour eux, c'est qu'ils ne l'ont pas étudiée, aimée, approfondie avec un cœur reconnaissant et religieux.

AUG. D.

Je t'adresse ces considérations sur la poésie, mon cher Auguste, à toi le confident intime de mes pensées ; et j'éprouve une douce satisfaction quand j'estime que je suis lu par toi non sans plaisir.

Sans doute tu partages mon opinion que, si l'ambition nous prenait de travailler pour une foule ignorante et envieuse, la plume ou le crayon nous tomberait des mains. La gloire populaire n'est souvent qu'un feu follet qui conduit beaucoup d'artistes dans le précipice de l'orgueil. Mais nous donnons carrière à nos idées pour répondre à ce besoin pressant d'épanchement qui agrandit l'intelligence et ennoblit la sensibilité ; et aussi, pour conquérir l'estime et l'amitié de ces âmes sympathiques initiées, comme nous, à l'amour des arts et de la vertu.

Pour moi, je n'écrirais jamais si j'avais uniquement en vue de gagner par la flatterie l'approbation de la multitude, et d'avilir le talent par d'indignes palinodies et de coupables concessions.

Comme aussi je blâme ces écrivains qui, affamés de renommée, lancent dans le monde leurs compositions hâtives, fruits avortés, que n'ont mûris ni le temps ni la réflexion, et qui manquent ainsi essentiellement des conditions légitimes du succès : l'application sérieuse de l'art et la pensée créatrice et fondamentale. Je dirais au jeune écrivain : pensez, pensez avant tout ; creusez un lit profond à vos idées, qu'elles y coulent à flots abondants entre les rives fleuries des plus riants paysages.

A propos de certaines théories littéraires, que je rencontrerai dans le cours de cette étude, l'on pourra me trouver hardi d'émettre des opinions critiques que n'autorisent ni un grand nom ni un grand talent. Mais que l'on considère que dans toute recherche l'esprit aime d'être éclairé sur le véritable but où nous tendons, et sur les moyens efficaces pour l'atteindre ; qu'au surplus il m'a toujours paru convenable, dans les travaux de ce genre, de revendiquer avant tout les droits imprescriptibles du goût et de la raison.

Je me propose donc, mon ami, d'examiner ici quel est le caractère de la véritable poésie, et ensuite, dans quel milieu elle vit de préférence : deux points de vue qui en apparence diffèrent peu l'un de l'autre, mais dont le premier s'attache plus particulièrement aux principes méthodiques, et le second aux sujets immédiats de composition.

La poésie est l'art de peindre par la parole, de rendre par des images sensibles, par des symboles et des analogies, les conceptions abstraites et les sentiments intimes. L'art suppose des principes établis par le goût. Son objet est la description de la nature embellie par le charme des nobles sentiments ; la poésie raconte ou crée les faits, les personnages et les caractères : de là le nom grec poète, inventeur, trouvère, troubadour, ou *trovator* ⁽¹⁾. Le beau idéal est son domaine préféré ; c'est, comme disait Platon, ce je ne sais quoi de divin répandu partout, que le poète butine

(1) Le poète feint, imagine, c'est-à-dire, revêt l'idée d'une certaine forme visible aux yeux de l'esprit ; il sculpte en quelque sorte son sujet, comme le statuaire taille une figure dans un bloc de marbre, ou la coule en airain. Telle est l'origine du mot fiction, du mot latin *figere*, d'où dérive aussi *figure*. En ce sens tout artiste est créateur ou poète.

comme l'abeille son miel. Elle a pour auxiliaires la fantaisie et l'intuition divinatoire et primesautière : de là la source de son originalité. La fantaisie est toute personnelle ; elle dépend du caractère, de l'humeur et des études de l'auteur. C'est cette faculté spontanée, que nous possédons, de nous rappeler les images, d'en obtenir de nouvelles par leur combinaison ; soit qu'elle contienne en germe les idées et leurs formes, soit qu'elle les sème dans les champs de l'invention. Par son talent d'identification, le poète devine en quelque sorte, comme le *vates* antique, la nature et ses instincts mystérieux ; il acquiert une sensibilité si impressionnable, il se pénètre si bien de son sujet, qu'il semble vivre de la même vie, des mêmes idées et des mêmes sentiments. C'est le même air, le même soleil, le même mouvement qui l'animent. Ses couleurs locales sont si vraies, il voit si bien les choses, au prisme magique de l'imagination, qu'il y figure non seulement comme témoin, mais comme acteur.

L'historien ne peut s'écarter des faits, de la vérité et de l'ordre de progression ; le poète tout en respectant les données premières de la nature, les choisit, les arrange, les épure, les orne et les transforme sous le voile de l'allégorie et de la fable. Aussi le poète pique-t-il la curiosité en dissimulant sous la gaze diaphane des figures la vérité qu'il embellit et rend plus attrayante. C'est nier l'art, c'est détruire la poésie même, que d'imposer à l'artiste une copie rigoureuse de la nature. Otez le mythe et la fiction, la poésie n'existe plus : ce sont là les éléments du merveilleux et du mysticisme.

D'un autre côté, toute chose a ses limites, et la poésie elle-même, quoique livrée à l'imagination, est soumise à la raison. J'ai toujours remarqué que la plus noble et la plus sublime des poésies emprunte son esprit de force et de rectitude à la philosophie, qu'on peut définir la science des harmonies.

Quel est le caractère de la poésie, de la poésie grande et belle ? Est-ce de faire de l'art pour l'art lui-même, d'en représenter les symboles, de se jouer des difficultés de manière à enlever les applaudissements du public ? Ou bien, faut-il poursuivre un but humanitaire et moral, l'amélioration et le perfectionnement de l'âme humaine ? car, qui dira le mystère de notre pauvre nature,

plongée dans les ténèbres d'une ignorance originelle et s'acheminant à pénibles efforts dans la voie du progrès, vers le soleil de la vérité, vers cette lumière qui éclaire les intelligences et alimente les cœurs? La poésie n'est elle-même qu'une des formes multiples, par laquelle les vérités morales et intellectuelles se révèlent à notre âme. Celle-ci pour secouer sa faiblesse native, a besoin de soutien et d'encouragement. La Muse de la poésie, comme une tendre mère, souriant aux premiers pas de son enfant, l'aide dans sa marche et l'attire par les charmes de ses douces paroles. Elle lui inspire l'amour de Dieu, qu'elle lui dévoile en quelque sorte dans des visions angéliques. Par son prestige d'incantation, elle évoque aux regards de son cher nourrisson toutes les phases de la vie de l'humanité, ou d'une nation en particulier, dont elle décrit la marche à travers les différents âges; elle lui représente ses luttes et ses victoires sur l'erreur, ses moments de détresse profonde et ses jours de triomphe glorieux; pour juge de ces combats suprêmes, un Dieu invisible, qui préside sur son trône dans le pavillon des cieux éclatants, un bon père, qui embrasse toute la nature dans ses regards d'amour. Telles sont les sources de la véritable poésie, le cœur de l'homme et la foi admirable dans une divine Providence; de ces sources sacrées découleront les plus pures inspirations; et toute science qui n'en dérivera pas sera condamnée dès son principe et à l'oubli et à la mort.

Si nous interrogeons les différents âges de la poésie, nous voyons que dans l'antiquité les premiers poètes furent des chantres divins, qui adressaient à Dieu, père de tous les êtres, des hymnes d'admiration, d'amour et de reconnaissance; ils unissaient leur voix à toutes les voix de la nature pour l'honorer et le bénir, comme le créateur et le conservateur des mondes, ce Dieu inconnu qui manifeste sa puissance dans ses œuvres merveilleuses. Tel fut Orphée chez les Grecs, les anciens prêtres chez les Égyptiens, les premiers initiateurs à une civilisation policée; les bardes et les druides chez les Germains et les Gaulois. Toutefois ce sont les Hébreux qui ont le mieux connu le véritable enthousiasme; les autres peuples à travers leurs fictions et leurs mythes erronés n'ont entrevu la vérité que couverte d'un voile épais; les Grecs, il est vrai, ont mieux senti et expérimenté l'art : ils ont inventé la

plastique des idées, ou l'art de rendre par un langage harmonieux et pittoresque les conceptions les plus sublimes de l'esprit humain.

Le moyen-âge avec ses légendes et ses chroniques merveilleuses rappelle les âges primitifs avec la naïveté des croyances et la simplicité des récits. C'est une ère, une génération nouvelle qui prélude à des destinées admirablement en rapport avec la nature immortelle de l'homme. Ces siècles de la chevalerie et des croisades ont fondé tant de monuments grandioses, chefs-d'œuvre d'une société régénérée, où la religion du Christ prêchait l'égalité devant la féodalité arrogante et oppressive, qui s'appuyait sur le glaive de la barbarie ignorante. Cette mine riche en haut-faits, en grands événements a été exploitée avec succès par l'école italienne, qui fut la restauratrice des lettres en Occident. Le Dante, l'Arioste et le Tasse avaient parfaitement compris leur temps, quoi qu'en ait pu dire un célèbre aristarque français. Mais on délaissa cette voie féconde, par une blâmable apostasie. On adopta les idoles poudreuses d'un autre temps et d'une autre civilisation. La littérature du 17^e et 18^e siècle, malgré ses chefs-d'œuvre, monuments élevés par des esprits d'élite, ne fut pas l'expression de la société, mais un pastiche et une religion d'emprunt qui faute de bases solides devait crouler par une ruine prochaine et inévitable.

Le romantisme, tel est le nom que l'on donna à cette réaction qui ramena les esprits dans le vrai chemin, vers l'étude des besoins réels de notre société religieuse et philosophique. Les Anglais et après eux les Allemands, lassés les premiers de voir les muses modernes porter une livrée étrangère et vieillie, conservèrent les saines théories de l'art antique, qui sont immuables et viennent de la raison, et introduisirent sur la scène les véritables idées qui régissent la société actuelle. Les Français suivirent ce mouvement qui entraînait tous les esprits; ils comprirent enfin que les anciennes mythologies n'étaient plus de mode, et que les idées en littérature réclamaient des symboles nouveaux.

Elle règne donc cette poésie virile, austère, savoureuse, qu'on trouve dans les livres saints; basée sur la foi divine et sur des espérances que le doigt de Dieu a inscrites dans nos cœurs, et

que, suivant la parole d'un sage, autorise cette conviction de nos droits reconnus à une indemnité pour toute une vie de misère et d'expiation : cette poésie simple que les anciens ont si bien interprétée dans leurs œuvres mémorables, expression de la société où ils vivaient et peinture fidèle des mœurs et des institutions des âges héroïques. Où trouver ailleurs ce poète divin, qui comme les saints prophètes porte au front l'étoile de feu, et dont un ange a purifié les lèvres avec un charbon ardent; qui annonce aux hommes les voies de la vérité, leur inspire le désir de la droiture et de l'honneur, et sait flétrir et sangler toute bassesse et toute lâcheté; qui relève enfin la société et lui verse au cœur une sève nouvelle, en lui enseignant l'amour de la magnanimité et du dévouement?

Voilà le but que tout écrivain doit poursuivre, l'amélioration de l'homme par l'enseignement du devoir et de la vertu. Toute lecture qui ne fortifie pas le cœur ou l'esprit doit être bannie. Nous sommes si faibles, si ignorants! nous avons tant besoin, non de débilitante compassion, mais de salutaires encouragements!

Qu'on ne me parle pas de ce genre de poésie lamentable et écœurant, d'un romantisme quintessencié, aux sombres horreurs, embrassant un idéal qui le fuit sans cesse et le plonge dans l'abîme du doute amer; qu'on ne me parle pas de ces rêveries brillantes, harmonieuses même, qui charment les imaginations féminines et qui se perdent dans des horizons vaporeux et indéfinis.

Mais que cette fille du ciel, la Poésie, prenant un vol plus noble, tout en chantant nos douleurs, nous console par les images d'une céleste récompense et d'un glorieux triomphe; que dans ses peintures divines elles nous rappelle le bon exemple de nos aïeux, leur gloire oubliée; qu'elle fouille les vieilles chroniques, pour en exhumer les légendes et les ballades instructives. Les fastes civils et militaires de notre histoire sont assez riches pour fournir de beaux et grands caractères, des traits touchants, que le pinceau du peintre aime à retracer, et la voix harmonieuse du barde à célébrer. Cette majestueuse poésie, conçue et exécutée par un génie sévère dont les enseignements sont formés d'une morale saine et substantielle, sera une nourriture fortifiante pour le grand nombre : ou bien, semblable à ces édifices gothiques, aux hardis clochetons, aux merveilleuses ciselures, elle élèvera son

dôme dans un ciel pur ; et dans ses nefs profondes, les fidèles viendront entendre sa grande voix, écho des arcanes divins.

P. DARAS.

(*La fin à un prochain numéro.*)

THÉORÈMES RELATIFS AU PLUS GRAND COMMUN DIVISEUR
ET RAPPORT DE DEUX LONGUEURS.

La théorie du plus grand commun diviseur, dans l'Arithmétique élémentaire, devient à la fois plus générale et plus simple en se servant de lettres pour désigner des nombres entiers quelconques. Mais alors il faut employer les signes abrégatifs connus des opérations, en observant que $12\ A$ et AB expriment les produits de A par 12 et de A par B ; de sorte que AB signifie $A \times B$.

DÉFINITION. — *Le plus grand commun diviseur* (p. g. c. d.) de deux nombres entiers est le plus grand nombre qui les divise exactement ou sans reste tous les deux.

Mais comme un nombre entier n'est *divisible* par un autre qu'autant qu'il en contient tous les *facteurs premiers*, un même facteur premier pouvant entrer plusieurs fois dans le diviseur; on voit que : *Le p. g. c. d. de deux nombres entiers est le produit de tous les facteurs premiers communs à ces deux nombres.*

Ce second énoncé de la définition générale simplifie beaucoup la théorie du p. g. c. d., en Algèbre comme en Arithmétique, surtout en s'appuyant sur la *divisibilité* et la *décomposition* en facteurs premiers.

Il en résulte d'abord qu'on peut trouver le p. g. c. d. de deux nombres entiers en les décomposant dans leurs facteurs premiers, ainsi que nous l'avons établi ailleurs.

Il en résulte ensuite qu'*après avoir divisé les deux nombres proposés par leur p. g. c. d., les deux quotients sont premiers entre eux.* — Car s'ils avaient un facteur commun, plus grand que l'unité, les deux nombres n'auraient pas été divisés par leur véritable p. g. c. d., vu que celui-ci est le produit de tous les facteurs premiers communs à ces deux nombres.

Enfin, le *moindre multiple* des deux nombres proposés est le produit dont les facteurs sont les deux quotients et le p. g. c. d.

Voici maintenant les théorèmes relatifs à la recherche du p. g. c. d. de deux nombres entiers, *par divisions successives* :

I. — *Si un nombre entier D divise le nombre entier A, il divise tout multiple AM de A.* — Car D divisant A, il est facteur de ce nombre; D est donc facteur du produit AM et le divise.

II. — *Lorsque le nombre entier D en divise deux autres A et B, il divise leur somme et leur différence.* — D'abord puisque D divise A et B, chacun de ceux-ci est un nombre entier de D; la somme $A + B$ et la différence $A - B$, sont donc chacune un autre nombre entier de D; cette somme et cette différence sont par conséquent divisibles par D. C'est ainsi qu'ayant, par exemple, $A = 21 D$ et $B = 12 D$, on aura $A + B = 33 D$ et $A - B = 9 D$.

III. — *Le p. g. c. d. de deux nombres entiers A et B est toujours celui du plus petit B et du reste R de leur division.*

Soit Q le quotient : on a évidemment

$$A - BQ = R \text{ et } A = BQ + R.$$

D'abord le p. g. c. d. x de A et B, divisant B, divise aussi le produit BQ; donc x divise chacun des deux nombres A et BQ; il divise donc leur différence R, et x ne saurait surpasser le p. g. c. d. y de B et R. Ensuite, y divisant B, divise aussi le produit BQ; donc y divise les deux nombres BQ et R; il divise donc leur somme A, et y ne saurait surpasser x , p. g. c. d. de A et B. Ainsi les deux p. g. c. d. x et y sont tels que l'un ne saurait surpasser l'autre; donc ils sont égaux. Donc enfin le p. g. c. d. x de A et B est aussi celui de B et R.

IV. — Pour trouver le p. g. c. d. de deux nombres entiers A et B, on divise le plus grand A par le plus petit B, le plus petit B par le reste C de la première division, le premier reste C par le second D, celui-ci par le troisième reste E, et ainsi de suite. *Celui des restes qui divise le précédent est le p. g. c. d. cherché.*

Supposons que le 4^{me} reste F divise exactement le précédent E; il y a donc eu cinq divisions faites avec les nombres A, B, C, D,

E, F. Or on sait que le p. g. c. d. x de A et B est aussi celui de B et C, de C et D, de D et E, de E et F. D'ailleurs F divisant E, par hypothèse, et se divisant lui-même, F est commun diviseur de E et F. Et comme un nombre plus grand que F ne saurait diviser F, on voit que F est le p. g. c. d. de E et F, aussi bien que x ; donc $F = x$. Donc le reste F qui divise le précédent E est le p. g. c. d. x de A et B.

V. — *Lorsque le dernier reste est l'unité, les deux nombres proposés A et B sont premiers entre eux.* Il en est donc de même des nombres B et C, C et D, D et E, etc. Et comme ces nombres deviennent de plus en plus petits, la seule inspection, aidée des principes de divisibilité, fera découvrir bientôt le reste premier avec le précédent. On saura donc alors, sans autre division, que le p. g. c. d. cherché est l'unité.

VI. — *On multiplie ou l'on divise le p. g. c. d. par N en multipliant ou en divisant par N les deux nombres proposés.* — Car alors on introduit ou l'on supprime le facteur N commun à ces deux nombres.

VII. — *On simplifie la détermination du p. g. c. d. lorsque les deux nombres proposés A et B sont divisibles par un même troisième N.* — Effectuant en effet les deux divisions, on aura les deux quotients entiers G et H; lesquels étant plus petits que A et B, la détermination de leur p. g. c. d. M sera plus simple que celle du p. g. c. d. de A et B, ce dernier étant MN.

VIII. — *Le p. g. c. d. ne change point lorsqu'on multiplie ou qu'on divise l'un des deux nombres proposés par un nombre N, premier avec l'autre.* — Dans ce cas, en effet, on n'introduit ni on ne supprime aucun facteur commun aux deux nombres. Mais la division par N simplifie la recherche du p. g. c. d. demandé.

IX. — *Dans la recherche du p. g. c. d. des deux nombres A et $B < A$, si 2^n est la première des puissances de 2 qui soit supérieure à B, il y aura tout au plus $2^n - 1$ divisions à effectuer.*

Soient C, D, E, F, G, H, I, K, ... les restes successifs. Comme dans toute division le dividende est au moins égal au diviseur plus le reste, moindre que ce diviseur, il s'en suit que *le dividende est toujours plus grand que le double du reste.* Ainsi pour deux

divisions, $B > 2D$. Pour les deux divisions suivantes, $D > 2F$; donc pour les quatre premières divisions, $B > 2D$ devient à plus forte raison, $B > 4F$. De même, pour les six premières divisions on a $B > 8H$. Continuant ainsi, on verra qu'après les $2n$ premières divisions, R désignant le dernier reste, on aura $B > 2^n R$.

Si donc 2^n est la première des puissances de 2 qui surpasse B , on a R moindre que l'unité; chose absurde, car tous les restes sont entiers. Donc pour calculer le p. g. c. d. de A et B , il faudra tout au plus $2n - 1$ divisions successives; ce qu'il fallait démontrer.

REMARQUE. — Par ce théorème, on a bien la *limite* supérieure du nombre de divisions à effectuer; mais la détermination de cette limite est une complication inutile, vu qu'elle ne dispense point d'effectuer toutes les divisions nécessaires pour calculer le p. g. c. d. cherché, et que d'ailleurs le nombre de ces divisions est souvent beaucoup moindre que sa limite supérieure.

RAPPORT DE DEUX LONGUEURS. — Soient a et b les *longueurs* de deux coupons de la même étoffe, ayant des *largeurs* égales. Si l'on connaît le prix n du second coupon, il est clair qu'on aura celui du premier en multipliant n par le *rapport* de ce premier coupon au second, *rapport évidemment le même que celui de a à b* . — Car la largeur étant la même, *mesurer* le premier coupon avec le second, c'est *mesurer* en même temps la longueur a avec la longueur b ; les deux nombres ou les deux rapports résultants sont donc égaux. — Tout se réduit donc à calculer le rapport de a à b .

Première solution. — Avec le mètre m , subdivisé en millimètres, on mesure les longueurs a et b , puis on prend le rapport des deux nombres abstraits résultants p et q , lequel est le même que le rapport de a à b . On a, en effet, $a = m \times p$ et $b = m \times q$; d'où $a : b = m \times p : m \times q = p : q$.

Ce *mesurage direct* est journellement employé par les détaillants, à qui l'habitude de cette opération fournit ordinairement des nombres suffisamment approchés. Cependant on ne connaît pas alors le degré certain d'approximation du rapport : il est plus sûr de chercher d'abord la *plus grande commune mesure* (p. g.

c. m.) de a et b ; opération à laquelle il faudrait d'ailleurs recourir, si l'on n'avait pas à sa disposition d'unité linéaire subdivisée, ou si les longueurs a et b étaient deux *droites* tracées sur le papier. Mais alors un bon compas serait nécessaire. — Voyez d'ailleurs la Géométrie.

Seconde solution. — Pour trouver la p. g. c. m. de a et b , on porte b sur a autant de fois successives qu'il est possible, c'est-à-dire qu'on *divise* a par b . On divise de même b par le reste c , ce premier reste par le second d , celui-ci par le troisième e , et ainsi successivement. — Supposons qu'après avoir divisé d par e , le reste soit trop petit pour pouvoir continuer l'opération : il faut donc négliger ce reste et regarder e comme étant le p. g. c. d. approché de a et b . Si donc les quotients *incomplets* successifs sont 3, 5, 4 et 2, le dernier 2 sera trop petit; mais 3 serait trop grand. On aura donc aisément les deux *tableaux* :

a	b	c	d	e	
	3	5	4	2 ou 3	$d = 2e$,
150	47	9	2	1	$c = 4d + e = 9e$,
217	68	13	3	1	$b = 5c + d = 47e$,
					$a = 3b + c = 150e$.

Il suit du second de ces tableaux, où $d = 2e$, que la troisième ligne du premier, prise de droite à gauche, renferme les quotients 1, 2, 9, 47, 150 de e , d , c , b , a , divisés par e . Et comme il est clair que :

$$9 = 2 \cdot 4 + 1, 47 = 9 \cdot 5 + 2 \text{ et } 150 = 47 \cdot 3 + 9;$$

on voit que *chaque nombre de la troisième ligne ci-dessus se trouve en ajoutant celui qui occupe le second rang vers la droite après lui, au produit de celui qui occupe le premier rang par le quotient incomplet immédiatement au-dessus de celui-ci.*

Pour $d = 3e$, la même règle fournit très-simplement les nombres de la quatrième ligne du premier tableau, prise de droite à gauche, savoir : 1, 3, 13, 68, 217, lesquels nombres sont les quotients respectifs de e , d , c , b , a , divisés par e .

De là on voit que de $d : e = 2$ donne successivement

$$a : b = 150e : 47e = 150 : 47 = 3, 19149.$$

De même, $d : e = 3$ fournit

$$a : b = 217e : 68e = 217 : 68 = 3, 19117.$$

Chaque fois e étant la p. g. c. m. de a et b , on voit pourquoi les fractions 150 sur 47 et 217 sur 68 sont *irréductibles*.

Maintenant, si l'on observe que e sur d a même valeur que 1 sur $(d : e)$, et ainsi des autres quotients, on verra que

$$c : d = 4 + \frac{1}{d : e}, \quad b : c = 5 + \frac{1}{c : d}, \quad a : b = 3 + \frac{1}{b : c}$$

Le rapport $d : e$ étant compris entre 2 et 3, il résulte des trois égalités précédentes que le rapport $a : b$ est compris entre 3,19149 et 3,19117; il est donc 3,191 à moins d'un demi-millième près *en moins*.

On peut d'ailleurs observer que la différence des deux fractions 150 sur 47 et 217 sur 68 se réduit à 1 sur $(47.68) = 1$ sur $3196 = 0,00031$. La valeur approchée du rapport $a : b$ est donc 3,1912; ce qui permet d'apprécier le degré d'approximation du prix cherché $n \times 3,1912$.

On voit comment, dans la détermination du rapport approché de deux *quantités continues* de même nature, on peut se passer de la théorie des *fractions continues* pour apprécier le degré d'approximation. — Cette théorie importante peut sans doute se traiter dans l'Arithmétique généralisée, mais elle est mieux placée en Algèbre, où elle reçoit d'utiles applications et où faisant partie des *séries élémentaires*, on peut l'établir plus complètement, en considérant les fractions continues *périodiques*.

REMARQUE. — En Algèbre la théorie du plus grand commun diviseur de deux polynômes *rationnels* et *entiers* est identique avec la théorie précédente du p. g. c. d. de deux nombres entiers. En effet, le p. g. c. d. de deux polynômes entiers et rationnels est le produit de tous les facteurs *premiers* communs à ces deux polynômes. — Un polynôme est dit *premier* lorsqu'il n'est *divisible* que par lui-même et par l'unité. — Deux polynômes sont dits *premiers entre eux* quand ils n'ont pas d'autre commun diviseur que l'unité.

Par ces définitions, la théorie du p. g. c. d. algébrique devient la plus simple possible, ainsi que je l'ai établi dans les *Éléments d'Algèbre* placés à la suite du traité d'Arithmétique, 8^{me} édition. Mais la théorie ci-dessus ne doit se traiter que dans la haute

Algèbre, où elle est nécessaire à la *théorie des équations* : on y supplée avec avantage dans les *Éléments*, par la *décomposition en facteurs premiers*; décomposition faite à l'aide de certains résultats, connus et retenus, de la multiplication des polynômes, et souvent utile pour simplifier le calcul des fractions algébriques. Aussi, en Algèbre comme en Arithmétique, doit-on insister sur la décomposition en facteurs, d'ailleurs nécessaire pour rendre des *formules* calculables par logarithmes; et l'on sait, dans ce dernier cas, que la décomposition en facteurs exige parfois l'emploi d'*inconnues auxiliaires*.

J.-N. Noël.

VARIÉTÉS.

LA MÉTALLURGIE DANS L'ANTIQUITÉ.

Un chimiste anglais, M. J. Arthur Philipps, a entrepris de tracer une histoire succincte de l'art métallurgique chez les peuples de l'antiquité. En complétant par l'examen chimique des métaux et des alliages que les anciens nous ont laissés, les données que nous trouvons dans leurs écrits, il est arrivé à des résultats d'un haut intérêt. L'étendue de ce travail ne nous permet pas de le communiquer en entier à nos lecteurs, mais nous croyons leur faire plaisir en extrayant les détails les plus intéressants. (1)

Il est probable que les premiers métaux connus des hommes ont été trouvés à l'état natif. Tel était sans doute l'état du cuivre et du fer, que la Genèse (IV, 22) mentionne comme ayant été travaillés avant le déluge. (2)

(1) Nous avons fait ce résumé sur la traduction française de M. Ernest Dumas, directeur de la Monnaie de Rouen, insérée dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale*; nov. et déc. 1837.

(2) De ce que le fer météorique est actuellement très-rare, M. Philipps conclut que déjà avant le déluge on extrayait le fer de ses minerais, ce qui, à raison des difficultés inhérentes à cette opération, nécessiterait des connaissances métallurgiques très-avancées. Mais rien n'empêche d'admettre que Tubalcaïn avait à sa disposition du fer météorique. Nous savons que les Esquimaux n'en travaillent pas d'autre, et qu'une masse de cette nature fut longtemps exploitée par les Maures au Sénégal. C'est dans le Deutéronome qu'il est parlé pour la première fois de la réduction des minerais de fer.

C'est dans l'histoire d'Abraham (Gen., XXIII, 16 ; XXIV, 53) qu'on trouve la première mention de l'emploi de l'or et de l'argent (1). Du temps de Moïse, on connaissait, outre les quatre métaux précités, encore l'étain et le plomb (Num., XXXI, 22). Il paraît, d'après quelques passages des Livres Saints, que les procédés employés par les Israélites pour l'extraction de ces divers métaux ne différaient pas beaucoup au fond de ceux dont nous nous servons actuellement. L'argent se purifiait déjà, comme aujourd'hui, au moyen du plomb. (Ezech., XXII, 18 ; Jer., VI, 29.)

Les Grecs et les Romains ont poussé l'art de travailler les métaux à un haut degré de perfection, ce que dénote l'examen des armes, des médailles, etc., qu'ils nous ont transmises. Malheureusement leurs livres ne nous donnent en général que des renseignements très-incomplets sur les procédés dont ils se servaient. On doit attribuer ce silence, dit M. Philipps, à l'ignorance des auteurs, qui, écrivant la plupart dans de grandes villes loin des contrées montagneuses où les métaux étaient extraits et travaillés, devaient s'en rapporter sur ce sujet à des gens intéressés à faire un secret de leurs procédés de fabrication.

Homère mentionne l'or, l'argent, l'alliage de ces métaux appelé *ἐλεκτρον*, l'airain, le fer et l'étain. Ce dernier métal était très-estimé de son temps ; car le poète nous dit que l'armure d'Agamemnon (Il., XI, 25) et le bouclier d'Achille (Il., XVIII, 565) étaient ornés de ce métal. L'origine sanscrite du mot *काष्ठत्रय* (de *kaṣṭra*) semble faire croire que c'est de l'Inde d'abord que les Grecs ont tiré l'étain. Plus tard, les Phéniciens allaient le chercher dans les Iles Kassitérides (Hérodote, III, 115 ; Strabon, III, 175), qu'on croit être les Iles Sorlingues et le pays de Cornwall, au SO de l'Angleterre. Strabon parle des moyens que les Bretons employaient pour réduire le minéral d'étain, et les restes de fourneaux, les scories et les morceaux de métal qu'on a trouvés en Cornwall, sont l'indice d'une méthode grossière, mais qui paraît néanmoins avoir fourni des résultats satisfaisants.

Le cuivre et ses alliages, surtout celui avec l'étain, sont de tous les métaux ceux que les anciens ont le plus employés. Les premières armes de métal et les premiers instruments d'agriculture ont été faits en bronze : c'est ce qu'attestent Hésiode (Op. et di. 450) et

(1) D'après la Genèse (II, 11), l'or était mis à la disposition des premiers hommes ; mais il n'est pas dit qu'ils en aient fait usage avant le déluge.

Lucrèce (V, 1285). On représente les héros primitifs armés de haches et de poignards en cuivre ou en bronze (1). Plutarque (Thés. 36) nous apprend que Cimon trouva dans le tombeau de Thésée une épée et une pointe de lance en bronze. C'est avec une charrue en bronze que les Étrusques marquèrent les limites de leur capitale (Macrobe, Saturn., V, 19), et Pline (H. nat., 34, 4) rapporte que le roi Numa établit à Rome une association de fondeurs de bronze.

Les lames d'épée et les haches celtiques ont généralement la même composition. M. Philipps en a analysé plusieurs et les a trouvées renfermant en moyenne 85 à 90 % de cuivre, 7 à 10 d'étain et une petite quantité de plomb. L'une d'elles était en cuivre presque pur. On a découvert, dans des tombeaux scandinaves, des dagues, des épées et des couteaux dont la lame était en or ou en cuivre et le tranchant seul en fer ; ce qui semble indiquer que chez ces peuples, non-seulement le cuivre, mais aussi l'or, étaient plus communs et moins estimés que le fer.

Cependant, à une époque très-reculée, on se servait déjà du fer pour la fabrication des armes, quoiqu'il ne paraisse pas avoir été alors d'un usage aussi général que le cuivre, ce qu'expliquent les difficultés de son extraction. Dans le livre de Job, il est fait mention d'armes de fer. Homère nous représente Aréthotus armé d'une massue de fer (II., VII, 441), et le surnom de Κορυβαίτης que l'on donna au brigand Périphète tué par Thésée (Apoll., III, 46), est dû à une circonstance semblable. D'un autre côté, ce n'est guère qu'à l'aide du fer que les Égyptiens ont pu extraire et tailler les pierres avec lesquelles ils ont construit leurs édifices gigantesques, ce qui est d'ailleurs confirmé par un passage d'Hérodote (II, 125). Du temps d'Auguste, le fer était généralement employé pour la confection des armes, des instruments d'agriculture et d'autres ustensiles (Pline, 33, 14). C'étaient les Alpes Noriques qui fournissaient aux Romains le fer le plus estimé : aussi *noricus ensis* était-il pour Horace (Od., I, 46, v. g.), synonyme d'une bonne épée.

Dans les plus anciens livres de l'Écriture, ainsi que dans les poë-

(1) Chez les Grecs, comme chez les Hébreux, le cuivre et ses alliages étaient désignés par le même nom ; il est donc difficile de connaître la date du premier emploi du bronze. M. Zippe croit que les Phéniciens connaissaient cet alliage. Le fait est qu'ils allaient chercher l'étain en Angleterre et qu'ils exploitaient le cuivre dans leur propre pays. D'après Pline, ce serait l'île de Chypre qui aurait fourni le premier cuivre ; de là le nom latin de ce métal. Cfr. Zippe, *Gold, Kupfer und Eisen* ; Alman. de l'Acad. de Vienne 1855, et Movers, *die Phönizier*, t. II.

mes d'Homère, il n'est pas fait mention de véritables monnaies : mais on se servait anciennement de métaux comme moyen d'échange, et l'on en appréciait la valeur par la pesée. Nous voyons l'argent employé de la sorte du temps d'Abraham (Gen., XXIII, 46). (1) S'il faut en croire les histoires d'Élien et la chronique de Paros, ce fut à Égine, vers l'an 900 avant J.-C. que les premières monnaies furent frappées : elles étaient en argent, et portaient sur la face une figure de tortue, et sur le revers une marque faite au poinçon. Dans l'ordre d'ancienneté viennent ensuite les monnaies de Lydie, puis les anciennes dariques de Perse, qui étaient en or et en argent. Pinkerton remarque que les premières monnaies grecques que nous connaissons sont celles en bronze de Gélon, roi de Syracuse (490 av. J.-C.). Il pense aussi que les Grecs n'avaient pas de monnaie d'or avant Philippe de Macédoine, ni Athènes avant la guerre du Péloponnèse. On croit que les premières monnaies romaines datent de Servius-Tullius : ce furent des *aes* à tête de Janus.

M. Philipps a analysé plusieurs monnaies en bronze de différentes époques. Voici les résultats principaux qui ressortent de cet examen.

Les *aes* les plus anciens (qu'on croit dater de 500 av. J.-C.) renferment environ 60 à 70 % de cuivre, de 20 à 30 de plomb et 7 d'étain. La grande quantité de plomb que ces monnaies contenaient avait sans doute pour but de rendre l'alliage plus fusible, car les monnaies primitives étaient moulées, et non frappées. Les bronzes de Syracuse, de Macédoine, d'Athènes, de Ptolémée IX, etc., renferment environ 90 % de cuivre et 10 % d'étain. Sous Pompée, on retrouve dans les monnaies romaines la composition des anciens *aes* ; ainsi une monnaie de la famille Attilia (45 av. J.-C.) renfermait 68 % de cuivre, 5 d'étain et 25 de plomb. Mais vers cette même époque on voit apparaître pour la première fois le zinc. Les bronzes de la famille Cassia, de Néron, de Titus, d'Adrien, renferment ce métal, qui a remplacé presque entièrement le plomb et l'étain : le laiton s'était substitué au bronze. Sous les empereurs suivants, la composition des monnaies est très-variable : souvent elles sont en cuivre presque pur ; d'autres fois elles renferment, en diverses proportions, du zinc, de l'étain et du plomb associés au cuivre. Sous les 30 Tyrans, le zinc

(1) Rien ne prouve, en effet, que les Israélites aient battu monnaie avant la captivité de Babylone. Mais il semble résulter de plusieurs passages de l'Écriture, que déjà du temps de Moïse on se servait de pièces d'argent, qui, sans être frappées d'un coin particulier, avaient cependant une valeur déterminée, de sorte qu'on ne devait plus les peser.

disparaît presque entièrement, et se trouve remplacé par une quantité d'argent qui s'élève souvent à près de 8 %. — Les subdivisions de l'*aes* et les petits bronzes étaient généralement en cuivre, rarement en laiton.

Comme la présence de l'étain rend l'alliage cassant, les monnaies qui contenaient une forte proportion de ce métal devaient être frappées à chaud, quand la masse était encore pâteuse; ce qu'indiquent du reste aussi les pinces qu'on a trouvées empreintes, avec d'autres instruments servant au monnayage, sur le revers de certaines médailles. D'après Pinkerton, les monnayeurs romains coulaient l'alliage en forme de balles, qu'ils applatissaient ensuite, puis frappaient au moyen de coins; c'est ce que confirme l'inspection des monnaies.

Il ressort encore des analyses faites par M. Philipps, que l'on apportait un grand soin à la fusion des alliages destinés à la confection des armes, puisque les instruments tranchants qu'il a examinés avaient sensiblement la même composition. On prenait au contraire peu de soin pour obtenir le titre exact des monnaies de bronze, plusieurs pièces de même date et de même valeur différant souvent sensiblement de composition. (6)

Pline nous donne, aux livres 33 et 34 de son *histoire naturelle*, des descriptions très-détaillées de l'or, de l'argent, du mercure, du cuivre, de l'étain (*plumbum candidum*) et du plomb (*plumbum nigrum*). Il mentionne, généralement avec exactitude, les propriétés et les modes de gisement de ces divers métaux; mais les renseignements qu'il donne sur les moyens d'extraction qu'on employait de son temps sont très-vagues. Il signale cependant, entre autres, la purification de l'or au moyen du plomb et du mercure (33, 6). Le procédé qu'il indique pour la séparation de l'argent d'avec le plomb (34, 16) ne doit pas être rapporté, comme on l'a cru, à l'affinage du plomb par voie de cristallisation, qu'Agricola ne connaissait pas même au 16^e siècle, mais plutôt à une simple compellation.

Parmi les alliages, Pline s'étend particulièrement sur ceux du cuivre, dont il indique avec soin la fabrication (34, 9). Il parle aussi d'une espèce de terre, appelée *Cadmia*, qu'on mêlait au cuivre pour lui donner une couleur blanche, et qui paraît avoir été connue aussi d'Aristote (de mirab. op., II, 721). Il est probable que c'était un minéral de zinc, et que le cuivre blanc en question n'était autre que

(6) Il en est de même, d'après M. Zippe, des anciennes monnaies d'or; ce n'est que sous les Césars qu'elles acquirent une composition plus uniforme.

le laiton. Cet alliage était du reste connu du temps de Pline, comme l'indique le zinc que M. Philipps a trouvé dans les monnaies romaines du commencement de l'ère chrétienne. Mais rien ne prouve que le zinc métallique ait été connu avant le 16^e siècle. Les anciens ne réduisaient la cadmie qu'en associant en même temps le métal au cuivre : cette réduction devait ainsi leur rester cachée. (1)

(1) Pline ne connaissait pas non plus l'antimoine : son *stibium* n'était probablement que le sulfure de ce métal, la *stibine* des minéralogistes. La découverte de l'antimoine lui-même ne date que du 13^e siècle.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Depuis 1833, l'éditeur Firmin Didot, à Paris, publie une traduction française du *Grand dictionnaire de la langue latine de Freund*, faite par M. Theil, professeur au lycée Saint-Louis. La quatrième livraison comprenant la lettre D a paru, il y a quelques semaines. L'ouvrage complet aura 11 livraisons et formera deux forts volumes in-4^e à trois colonnes. (Prix de la livraison d'environ 230 pages, 7 francs.). La publication de ce dictionnaire est une bonne fortune pour tous ceux qui s'occupent sérieusement d'études latines. Les petits lexiques qu'on avait en français, ne suffisaient guère qu'aux écoliers ; il n'y avait aucun ouvrage qui pût guider le professeur. Ce dictionnaire-ci au contraire doit satisfaire les plus difficiles. A chaque mot l'auteur nous donne une petite dissertation dans laquelle il l'examine sous toutes ses faces. La grammaire, l'étymologie, l'exégèse, la synonymie, la chronologie, l'histoire, en un mot, toute la science de l'antiquité est mise à contribution pour cet immense répertoire. M. Theil a eu la patience de revoir toutes les citations de Freund, de contrôler ses opinions avec les autres dictionnaires allemands les plus accrédités et de traduire tous les exemples. Celui qui voudrait se donner la peine de parcourir ce dictionnaire et d'en vérifier tous les détails, y trouverait certes encore bien des omissions et même des erreurs ; mais il est impossible qu'un ouvrage d'une telle étendue en soit entièrement exempt. Ce n'est donc aucunement dans le but de diminuer la valeur de la publication de M. Theil, que nous signalons ici quelques fautes légères :

Au mot *adversus* le passage de César B. G. 2, 8 : *paullulum ex planitie editus* est traduit « s'élevait insensiblement au-dessus de la plaine. » Il faudrait « peu élevé au-dessus de la plaine. » Insensiblement est *paullatim* qui se trouve plus loin dans le même chapitre.

Au mot *contabulo* la phrase du même auteur B. G. V, 40 *turres contabulantur* est mal rendue par « construire des tours en bois. » Les tours étaient déjà construites, il fallait seulement les couvrir de planches, pour que les soldats pussent s'y placer, et c'est là ce que veut dire le passage de César. Une autre phrase du

même chapitre *hoc idem deinceps reliquis fit diebus* est traduite au mot *deinceps* : « la même chose se fait les jours suivants. » *Deinceps*, sans interruption, n'est pas rendu.

Au mot *dubito* le commencement de Cornélius Népos *Non dubito fore plerosque Attice* est traduit : « Je ne doute pas que la plupart ne. » Il faut que *plusieurs* ne, car Népos emploie ordinairement *plerique* dans le sens de *complures*. Cf. Timoth. 13, 4 *Timothei moderatæ sapientisque vitæ cum pleraque possimus proferre testimonia*. — Nous ne trouvons pas au mot *dare* le sens que donne Népos à ce verbe dans la vie d'Iphicrate ch. 1, *Idem genus loricarum et prosertis atque aenis linteas dedit*. *Dedit* signifie ici « introduisit. »

Parfois aussi on peut ne pas être d'accord avec l'auteur sur l'explication de certains passages. Nous croyons, par exemple, que dans la tournure *aggerem iacere*, employé par César B. G. 2, 12 et par Salluste Jug. 37, 4 *agger* a le sens premier de matériaux, fascines pour combler le fossé. *Aggerem iacere* ne signifie pas, selon nous, élever une terrasse, ce qui serait rendu par *extruere aggerem*. Nous sommes d'avis aussi que dans le passage de César B. G. 3, 20 *ex tertia parte Galliae est aestimanda*, cité au mot *aestimo*, *ex tertia parte* n'est pas échelle d'évaluation, mais dépend de *esse* sous-entendu, que César construit comme *constare* qu'il avait dans l'idée. Il n'y a donc aucune analogie entre ce passage et ceux de Salluste et de Cicéron cités dans le dictionnaire.

— Ceux qui veulent poursuivre les études latines jusque dans le moyen-âge, trouveront un grand secours dans l'abrégé du Glossaire de Ducange que vient de composer M. *Matigne d'Arnis*, sous le titre de *Lexicon manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis, ex glossariis Caroli Dufresne, D. Ducangii, D. P. Carpentarii, Adelungii et aliorum in compendium accuratissime redactum*, ou Recueil de mots de la basse latinité, dressé pour servir à l'intelligence des auteurs soit sacrés, soit profanes du moyen-âge. Paris, Hachette. Gr. in-8° à 2 colonnes, 1168 p. Prix 12 francs.

COURS GRADUÉ DE LECTURE, à l'usage des classes supérieures des écoles primaires, des écoles moyennes, des pensionnats, des collèges et des athénées, par TH. BRAUN, professeur de Pédagogie et de Méthodologie à l'école normale de l'État, à Nivelles. Bruxelles 1857, in-12, 395 p.

Nous avons examiné ce livre avec attention, d'abord à cause de l'influence qu'il aura nécessairement sur la jeunesse, ensuite à cause du nom de l'auteur. Nous l'avons trouvé bien fait, d'une lecture attrayante, renfermant beaucoup de choses bonnes et utiles. Nous pourrions nous en tenir là. Mais comme l'ouvrage aura certainement plus d'une édition, nous risquerons quelques remarques, non sans appréhension cependant, à cause du savoir bien connu de l'auteur dans tout ce qui touche à l'enseignement. Nous n'avons pas du reste de grands défauts à signaler, mais seulement notre manière de voir à émettre sur certains points où chacun est libre.

Le but du savant professeur est très-élevé, et nous l'en félicitons : c'est de former les élèves au point de vue religieux, moral, patriotique. Or nous trouvons que ce triple sentiment ne se dégage pas assez de l'ensemble de son livre. Quelques morceaux ont une couleur éminemment religieuse; d'autres sont pleins de patriotisme; mais un assez grand nombre n'offrent pas une morale facile à

saisir, ou cette morale est vulgaire. Il serait aisé, ce semble, de renforcer le livre sous ce rapport : l'enfance est très-avide de détails ; avec des histoires on peut la conduire au bout du monde. On ne manquerait pas de l'intéresser vivement en lui exposant d'une manière très-circonstanciée, avec le style naïf et la simplicité de l'époque, les plus beaux traits des héros belges ou étrangers, comme Charlemagne, Godefroid de Bouillon, St-Louis, Jeanne d'Arc. Elle y trouverait à la fois religion, morale et patriotisme. Mais pour ne pas trop grossir le volume, on pourrait retrancher du livre les portraits de ces grands personnages, car ils sont la synthèse de faits que les élèves ne connaissent pas ; éliminer aussi certains morceaux qu'on trouve partout, ainsi que plusieurs extraits des romanciers modernes, dont le style surexcité et fiévreux peut séduire les élèves et même les maîtres. Les romanciers ne sont pas des modèles à suivre ; de plus il nous paraît dangereux de recommander aux élèves, par des extraits placés dans un pareil recueil, des ouvrages qu'on leur défend avec raison d'avoir entre les mains. Nous retrancherions aussi volontiers les deux paraboles tirées de l'Évangile (ainsi que le n° 60), ou du moins nous leur donnerions une place à part ; ce mélange du sacré et du profane pourrait causer une très-regrettable confusion, qui est bien loin des intentions de l'auteur.

Sous le rapport de la forme nous approuvons grandement M. Braun d'avoir donné de la poésie. La grande poésie élève l'esprit, et la jeunesse est enthousiaste ; qu'on lui permette de s'enflammer pour tout ce qui est beau et noble. Quant à la division en genres : fables, narrations, descriptions, caractères, etc. elle apporte peut-être avec elle un peu de monotonie ; mais il nous serait assez difficile d'en indiquer une autre.

Nous engageons l'auteur à ne s'en rapporter pour ses extraits qu'aux meilleures éditions, et à se défier surtout des Leçons de littérature de Noël et Delaplace. Nous comptons montrer sous peu, dans un article spécial, les altérations profondes qu'on a fait subir à certains textes français.

En résumé, nous croyons le livre de M. Braun susceptible de quelques améliorations, ce qui ne nous empêche pas de le trouver tel qu'il est bon et utile ; nous y avons lu beaucoup de morceaux intéressants que nous ne connaissions pas. Quant au triple but que se propose l'auteur, s'il n'est pas toujours atteint, du moins ne trouvons nous rien à reprendre, rien qui ne puisse être mis sous les yeux de la jeunesse. Ce que nous avons lu, est en soi irréprochable.

NOUVELLE MÉTHODE POUR APPRENDRE LE FRANÇAIS, d'après le plan du P. Girard et de Vanier, par L. MANNREKENS-NOEL, directeur du pensionnat à Hemixem, et A. LEDOUX, ancien professeur de l'école normale de Nivelles. Liège, Joseph Van In et C^e, 3^e et 4^e parties, 2 vol. in-12 de 131 et 164 pages.

Cette grammaire, on le comprend, ressemble peu à celles dont on se sert généralement. Pour l'examiner, nous adopterons un moment la méthode du P. Girard, sans nous occuper de ce qu'elle a de bon ou de mauvais.

Disons-le d'abord, cette grammaire, ainsi le voulait l'illustre et modeste cordelier de Fribourg, est moins une grammaire de mots qu'une grammaire d'idées. S'il est vrai que l'enfant n'apprend à parler qu'en apprenant à penser, pourquoi imposer à sa mémoire un code aride de règles et de définitions ? « La théorie,

disent MM. Mannekens et Ledoux, doit dérouler d'elle-même des explications et des observations du maître, des réflexions et des observations de l'élève. » Des exemples d'abord, puis la règle; notre mère n'a pas fait autrement. C'est ainsi qu'on éveille et qu'on stimule l'imagination, l'attention, la réflexion et le jugement. Mais le choix de ces exemples n'est nullement indifférent. L'homme, la famille, la patrie, la nature, la Providence, la vie future, tels sont les objets que le P. Girard avait en vue, tout en enseignant la grammaire. Les auteurs de ces deux nouveaux volumes ne l'ont pas oublié. Leurs locutions et leurs exemples, sans être aussi nombreux que ceux du cours éducatif de langue maternelle, concourent en général au développement harmonique des facultés de l'esprit et des qualités du cœur. Plusieurs exercices paraissent bien faits. Ce ne sont pas des pensées isolées; mais sous la forme d'un récit, d'une lettre, ils constituent un tout, et offrent le développement d'une vérité utile; il serait à désirer qu'ils fussent plus nombreux.

Chaque volume se divise en trois parties traitant de la conjugaison, de la syntaxe et de l'art épistolaire. Cette dernière partie est précédée, dans le 3^e volume, d'un vocabulaire ou d'exercices sur la dérivation. Cette division utile pour le lecteur, disparaît dans la pratique, les trois parties devant être enseignées simultanément.

On a donné un peu plus d'extension à la conjugaison; mais par contre on a abrégé la syntaxe. Dans cette dernière partie on a négligé quelques remarques assez importantes, ce qui jette un peu d'obscurité sur l'ensemble. Malgré cela les difficultés sont généralement graduées avec intelligence; beaucoup de points grammaticaux difficiles sont présentés et résolus avec clarté. Nous signalerons l'accord du verbe avec le sujet, la syntaxe du verbe *être* précédé de *ce*, le participe passé et les déterminatifs. Sous le nom de déterminatifs de lieu, de temps, de moyen, etc., les auteurs ont compris la plupart de nos compléments indirects, c'est-à-dire tous ceux qui ne répondent ni au datif ni à l'accusatif latin, ou, si l'on veut, aux questions *qui*, *quoi*? à *qui*, à *quoi*? Nous voudrions que ce chapitre se trouvât dans toutes les grammaires françaises; cela simplifierait l'analyse grammaticale sans nuire à l'enseignement de la langue. Seulement nous réunirions les différentes espèces de déterminatifs sous la dénomination commune de *compléments déterminatifs*.

Pour ce qui regarde les temps, nous ne sommes pas tout à fait de l'avis de MM. Mannekens et Ledoux.

Certainement, en français, la distinction des temps en temps primitifs et en temps dérivés, telle qu'elle se trouve dans la plupart des grammaires, est arbitraire, mais elle est si utile qu'on ne doit pas la rejeter à la légère. Cependant l'idée de prendre, comme temps primitif, le passé indéfini au lieu du participe passé serait d'un grand secours pour apprendre quand il faut soit l'auxiliaire *avoir*, soit l'auxiliaire *être*. La règle de la formation du subjonctif est ingénieuse, et mérite d'être retenue par tous ceux qui, d'après la méthode Girard, font d'abord conjuguer tous les verbes à l'indicatif, avant de passer aux autres modes. La voici: « Pour former la première personne du singulier du présent du subjonctif, on retranche *nt* de la troisième personne plurielle du présent de l'indicatif. » Les verbes *avoir*, *être*, *aller*, *falloir*, *pouvoir*, *savoir*, *valoir* et *faire*, font seuls exception.

Après avoir indiqué quelques-unes des bonnes qualités de cet ouvrage, nous devons signaler aux auteurs certaines imperfections qu'ils auraient pu facilement éviter.

Le style, d'abord, n'est pas toujours soigné. Qu'est-ce « qu'une leçon orale qui est un puissant levier.... pour initier l'enfant au fond du langage » (4^e vol. intr.) ? La langue française admet-elle : « *Traduisez* cet exercice *sur* la première personne » (presque à chaque page) ? Pourquoi remplacer l'expression reçue de substantif « pris dans un sens partitif » par le substantif « lorsqu'on » exprime la portion ou la partie de sa portée » (3^e vol. p. 94) ? etc.

Plusieurs définitions sont mal formulées ou incomplètes. Ainsi nous trouvons après quelles locutions on emploie le subjonctif, mais il n'y a pas un mot sur la véritable nature de ce mode. Pourquoi ne pas essayer de faire comprendre que c'est le mode de l'incertitude, du doute ? Parfois il y a moins encore ; lorsqu'il s'agit de savoir, par exemple, quand il faut dire : Je suis Samson *qui a fait...*, quand, je suis Samson *qui ai fait..*, peut-on se contenter de dire à l'enfant : formulez la règle (3^e vol. p. 65) ? Plus d'un grammairien réfléchirait à deux fois avant de répondre. Ailleurs on remarque le défaut contraire. Il est au moins douteux qu'on puisse raisonnablement donner des règles pour la formation des dérivés. MM. Girard et Hoffet ne l'ont pas cru, et nous sommes de leur avis. La dérivation se constate et cela suffit. D'ailleurs il y a beaucoup à dire sur l'utilité de cet exercice. — En voulant rendre tout rationnel MM. Mannekens et Ledoux sont tombés dans les subtilités grammaticales contre lesquelles ils protestent dans la préface. L'accord du participe passé des verbes pronominaux essentiels s'explique difficilement ; mais est-il nécessaire de l'expliquer ? Est-il nécessaire surtout de recourir à l'explication que voici : *Se repentir* se décompose en : *se mettre en peine, s'emparer en : se mettre en part* ; puis encore : *elle s'est tue* signifie *elle s'est tenue en silence*, et *elle s'est attaquée à moi*, *elle s'est mise en attaque contre moi*. M. Boniface, à qui les auteurs de la *nouvelle méthode* ont emprunté, entre autres choses, cette explication, la fait suivre, dans sa grammaire, de la remarque suivante : « Je ne tiens pas à l'explication que je donne, on peut en trouver une meilleure etc. » Ils auraient dû se souvenir de cet avis.

Dans le chapitre du participe passé, ils se créent des chimères pour se donner le plaisir d'attaquer une règle généralement reçue. On dit : le participe entre deux *que* est invariable, parce qu'alors il a pour complément la proposition suivante. A cela ils opposent les phrases : « Les juges *que* j'avais convaincus *que* j'étais innocent, m'ont acquitté. — Vos amis *que* j'avais persuadés *que* vous étiez mort, étaient etc. » Ou s'exprime-t-on de la sorte ?

Encore un mot et nous finissons. Quand il s'agit des verbes irréguliers, il faut être d'une exactitude rigoureuse. *Choir*, disent les auteurs, n'est usité qu'à l'infinitif et au participe passé *chu* ; mais ce participe n'est guère employé qu'en poésie et dans le style badin. — *Saillir* n'est usité qu'aux troisièmes personnes et fait *il saille*, etc. mais seulement quand il signifie s'avancer en dehors ; lorsqu'il est synonyme de *jaillir*, il fait *je saillis*, *tu saillis*, etc. — Le futur de *surseoir* est *je surseoirai*, ou selon l'Académie, *je sursoirai*, mais jamais, *je sursoierai*. *Résoudre* a deux participes qu'on ne doit jamais confondre : *résous* et *résolu*. — *Repaitre* a un passé défini : *je repus*.

En résumé, cette grammaire, à part ces imperfections, sera utile aux instituteurs qui suivent cette méthode; bien plus nous croyons que tous ceux qui s'occupent d'enseignement, pourront en faire leur profit; elle renferme du neuf et du bon.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté ministériel du 30 janvier, le sieur *Pir*, chef de musique à Pâturages, est nommé maître de musique à l'école moyenne établie en cette commune, en remplacement du sieur *Maton* démissionnaire.

— Par arrêté ministériel du 27 février, le sieur *Turlot*, élève diplômé de l'école normale de Nivelles est nommé second instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de Wavre.

— Un arrêté royal du 8 mars nomme membres du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, en remplacement de MM. *Dubois* et *Dequesne*, démissionnaires, MM. *Roulez*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand et *Schaar*, professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège.

— Un arrêté royal du 27 février nomme membres du jury chargé de décerner le prix de littérature française pour la seconde période quinquennale (1853—1857), MM. Alvin, Baron, Frieron, De Gerlache, Graudgagnage, Hallard et Van Bommel.

— Un arrêté ministériel du 12 mars nomme quatre jurys chargés d'apprécier les quatre mémoires rédigés à domicile pour le concours universitaire de 1857—1858. Ces jurys sont ainsi composés : pour la question d'histoire, MM. Th. Juste, Altmeyer, Lenz, Troisfontaines, Moeller; pour la question de philologie, MM. Alvin, Van Bommel, Fuérison, Baron, Nève; pour la question de droit romain, MM. De Cuyper, Mayns, Haus, Dupont, De Bruyn; pour la question de médecine, MM. Vlemingckx, Lebeau, Fraeys, Royer, Lefrançois.

— Le *Moniteur* du 7 mars publie la loi qui maintient la session de Pâques en 1858 pour tous les jurys d'examen universitaire; elle est suivie d'une circulaire ministérielle qui règle tout ce qui est relatif à ces jurys.

— Le *Moniteur* du 5 mars contient la liste de 38 instituteurs et institutrices qui ont été admis au serment, et dont la nomination a été reconnue régulièrement faite.

— Un arrêté royal du 4 mars annule la délibération par laquelle le conseil communal de Bende révoque de ses fonctions le sieur Henrotin, instituteur communal, et pose ainsi un acte qui sort de ses attributions.

— Le *Moniteur* du 5 mars contient le relevé statistique des examens subis devant les jurys chargés de délivrer les grades académiques. Voici, sauf erreur de calcul, le total des admissions et celui des inscriptions.

Philosophie et lettres. Épreuve préparatoire à la candidature en sciences; 10 admissions sur 11 inscriptions; candidature en philosophie et lettres, 158 sur 260; doctorat, 15 sur 17. — *Sciences.* Candidature en sciences naturelles, 120 sur 162; candidature en pharmacie 50—74; doctorat en sc. natur., 2—4; candidat. en sc. phys. et mathém. 1—2; doctorat, 4—4. — *Droit.* Candidat. en droit, 127 sur 194;

1^{er} examen de docteur, 103—137; 2^{me} examen de docteur, 83—119; doctorat en sc. polit. et administ., 5—5; grade de candidat notaire, 84—138. — *Médecine*. Candidat. en méd. en chir. et en accouch., 76 sur 91; 1^{er} examen de docteur, 65—88; 2^{me} examen de docteur, 65—71; 3^{me} examen de docteur, 62—72; grade de pharmacien 18—32.

— Dans la séance du 4 mars, le sénat a adopté sans discussion et sans observation le budget de l'enseignement pour l'année 1858. Le rapport de la commission chargée d'examiner le budget contenait les lignes suivantes :

« Quelques membres appellent l'attention du gouvernement sur le classement des Athénées.

Ils pensent qu'il serait utile de n'établir qu'une seule catégorie de professeurs.

D'autres membres déclarent s'opposer à toute augmentation sur les dépenses, déjà si élevées, que réclame l'enseignement moyen. »

— Nous lisons ce que suit dans les annales parlementaires, Ch. des Représ., séance du 10 mars :

« M. de Paul rapporteur :

Par pétition en date du 18 janvier 1858, le conseil communal de Bruges présente des observations contre la fixation d'un taux différentiel pour les traitements des professeurs des Athénées royaux, et contre le mode de répartition du minerval.

Il signale les fâcheuses conséquences de ce système, entre autres la fréquence des mutations dans le personnel enseignant et le discrédit qui frappe les Athénées de catégories inférieures, qui doivent cependant, comme les autres, fournir aux concours annuels leur contingent d'élèves capables. Sans vouloir se prononcer sur le bien fondé de ces observations, votre commission les croit dignes de fixer l'attention du gouvernement; elle vous propose, Messieurs, le renvoi de la pétition à M. le Ministre de l'Intérieur. »

NOUVELLES DIVERSES.

Réunion des philologues et des professeurs allemands à Breslau. (Suite).

Dans la quatrième et dernière séance de la section philologiques, le professeur VAHLEN de Breslau traite de la satire *Varronienne*. Il montre qu'on découvre dans les fragments de ces satires le caractère propre de la satire de Ménippe, qui se distingua surtout par son opposition mordante à la philosophie de l'époque. Mais l'esprit de ces écrits de Varron est tout à fait romain, et se trouve en harmonie avec ses autres ouvrages : son savoir prodigieux ressort partout des fragments, uni à ses idées originales sur la politique et la morale de son temps. Le Damasippe d'Horace (Sat. II, 3) est une imitation de la satire de Varron intitulée Ajax; l'exemple de ce héros furieux en est tiré.

Le professeur LINKER parle ensuite de quelques odes d'Horace particulièrement remarquables sous le rapport de la critique. Considérant comme un principe absolu l'assertion de Lachmann et de Meineke, qu'Horace a composé toutes ses odes en strophes de quatre vers, l'orateur tâche d'appliquer cette loi aux odes I, 1; III, 30 et IV, 8. Avant d'être interpolée, la première de ces odes était formée de cinq strophes (v. 3-6; 11-14; 15-18; 19-22; 23-26; 29, 32, 33 et 34). Elles se répondent de la manière la plus gracieuse : la première trouve son antithèse dans la cinquième; la deuxième dans la troisième; la troisième, dans celle qui la suit. L'ode III, 30 peut être ramenée à sa forme primitive, en retranchant

les vers 2, 11 et 12, ainsi que les hémistiches *sume superbiam quæsitam meritis*. Et du v. 15 est changé en *tu*. Enfin, pour reconstruire l'ode IV, 8, le critique rejette depuis v. 15 *non celeres fugæ* jusqu'à *lucratus rediit* du v. 19. et en outre les vers 28 et 33. Il gagne ainsi une ode en 7 strophes, dont la troisième forme le noyau : les deux premiers vers de cette strophe correspondent à ce qui précède, les deux derniers à ce qui suit.

On comprend aisément que cette lecture ne pouvait passer sans opposition. Une discussion s'éleva à laquelle plusieurs membres prirent part. M. Hertz de Greifswald fit observer qu'il ne suffit pas de dire qu'il y a des interpolations dans Horace, qu'il faut encore montrer comment ces interpolations y sont venues. Le poète était expliqué dans les écoles de Rome dès le commencement de l'empire; il serait donc étrange que ces additions eussent pu se faire au texte, sans que nous eussions des données sur ce point. Selon M. Von Leutsch, le principe des strophes en quatre vers n'est pas encore suffisamment établi : il compte prouver un jour qu'Horace a composé aussi des strophes de trois vers.

Passons maintenant à la *section pédagogique*.

Des nombreuses thèses posées par différents membres de la section, deux seulement, celle du docteur *Schönborn* et celle de *MM. Palm et Cauer*, furent soumises à une discussion approfondie.

La première de ces thèses est ainsi conçue : *Dans le choix des sujets à traiter en langue nationale par les élèves des classes supérieures, on doit préférer les sentences des poètes et des thèmes analogues, aux caractères et aux discours historiques.*

Le but qu'on se propose dans ces compositions, dit *M. Schönborn*, c'est d'exercer le jugement et la pensée de l'élève. Or, les compositions historiques n'atteignent pas ce but. L'élève n'y donnera d'ordinaire que le résultat de ses lectures et non pas celui de sa propre pensée. Si l'on exige davantage, on semble l'autoriser à contrôler les auteurs anciens. C'est l'exposer à porter des jugements téméraires; c'est lui faire croire qu'il est à même de se prononcer sur n'importe quel personnage historique.

Ce qu'on doit éviter plus encore, ce sont les discours historiques, car, comment pourrait-on exiger, par exemple, qu'un élève s'inspirât de l'esprit d'Annibal parlant à ses soldats ou de Caton parlant au Sénat ?

Quant aux sentences elles présentent toujours différentes questions que l'élève peut résoudre par son propre jugement; elles ont d'ailleurs l'immense avantage de lui assigner des bornes restreintes qu'il ne peut dépasser.

M. Passow se rallie quant au fond aux idées émises par *M. Schönborn*. Les compositions à faire par les élèves, dit-il, servent puissamment à atteindre le noble but que se propose l'instruction, en ce qu'elles doivent habituer le jeune homme à se laisser toujours guider par la vérité, dans ses pensées, dans ses actions, dans ses écrits. Ces compositions doivent donc reproduire la propre pensée de l'élève; le sujet proposé doit par conséquent être à la portée des jeunes intelligences et présenter un point de départ solide et vrai, qui ne permette pas de raisonner dans le vague ou dans le faux. Voilà pourquoi on doit en général éviter les discours. On pourra toutefois y recourir dans certains cas; p. ex. lorsqu'un auteur ancien nous indique en quelques mots la réplique à un discours en règle qu'on a sous les yeux. Les dialogues doivent être bannis pour

les mêmes motifs. Quant aux caractères historiques, on ne peut pas les rejeter complètement, pourvu que le maître prévienne à temps les jugements hasardés que l'élève pourrait s'y permettre. Certes, si l'on donne un pareil sujet à traiter d'après un modèle tout fait, d'après Plutarque p. ex., l'élève ne fera que reproduire ce qu'il aura puisé ailleurs; mais il n'en sera pas de même, si les sources qu'on indique, ne traitent pas le sujet dans son ensemble, si l'on donne p. ex. à décrire le caractère de Thémistocle ou de Darius d'après Hérodote, qui ne fournit sur ces personnages que des indications éparses. Réunir et coordonner ces indications sera pour l'élève un travail aussi attrayant qu'utile.

On trouvera facilement aussi des sujets historiques que le professeur n'a pas pu traiter en détail, tels que la migration des peuples, la chute des Hohenstauffen, etc. De pareils sujets conviendront surtout là où l'histoire et la langue sont enseignées par le même professeur.

Les sentences ne présentent pas les mêmes avantages. Elles sont souvent au-dessus de la portée des jeunes gens; l'élève ne les travaille pas avec le même goût, et s'y borne souvent à un simple développement. Elles ne méritent donc pas la préférence qu'on voudrait leur accorder.

Du reste, quoi qu'il en soit, les thèmes les plus utiles, ce sont ceux qui forcent l'élève à chercher par lui-même les éléments de son travail, et ces thèmes on les trouve surtout dans les auteurs anciens. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, quel sujet présenterait plus d'intérêt et plus d'utilité que celui-ci : faire le portrait de Minerve d'après Homère?

En résumé, on ne peut rejeter complètement que les sujets qui ne sont pas à la portée des jeunes intelligences, et, la première condition à exiger d'un thème quel qu'il soit, c'est qu'il permette à l'élève de contrôler ses pensées et de s'assurer qu'elles sont conformes à la vérité, au moins à la vérité subjective. —

Plusieurs orateurs prennent encore la parole sur le même sujet. Tous sont d'accord que le but de ces compositions en langue maternelle, c'est de former le cœur et l'esprit des élèves; que la vérité doit en être une des premières conditions; qu'on ne peut rejeter d'une manière absolue aucune catégorie de sujets, mais qu'il convient de les choisir d'ordinaire dans l'histoire ou dans la littérature; que des caractères tels qu'en présentent Homère, Virgile et la Bible, réunissent toutes les conditions; que parmi les sentences on donnera la préférence à celles qui peuvent se prouver par des faits historiques, comme *audaces fortuna juvat*, etc. (La fin au prochain numéro).

— Une nombreuse députation composée d'élèves pris dans toutes les classes de l'Athénée royal d'Anvers, s'est rendue le 14 de ce mois à la demeure de M. l'abbé Bulo et lui a remis, au nom de tous les élèves, une adresse et une magnifique tabatière en or, portant une inscription qui rappelle l'affection et la gratitude des élèves pour leur ancien professeur.

Nécrologie. — M. Michaud, auteur de la *Biographie universelle*, dont il poursuivait courageusement le *Supplément*, est mort le 13 mars, à l'âge de 85 ans. M. Michaud était le père du célèbre auteur de l'*Histoire des Croisades*. Il laisse, dit-on, six volumes de *Mémoires*, qu'il a confiés à M. Capéfigue.

— Le 26 février est mort le R. P. de Ravignan, un des plus grands prédicateurs de notre temps.

— Le célèbre philologue et archéologue, Frédéric Creuzer, est mort le 16 février à Heidelberg, à l'âge de 87 ans.

LES PLANTES CONNUES DES ANCIENS.

(Suite).

3. On désigne par le terme générique d'*Épeautres*, les froments dont les grains sont étroitement serrés entre les balles ou glumelles. On en compte trois espèces principales.

a) L'*Épeautre commun* (*Triticum spelta* L.), qui est originaire de la Perse, était beaucoup cultivé par les Romains dès les temps les plus reculés, sous les noms de *far*, *ador*; ils en connaissaient plusieurs variétés. Il jouait chez eux le même rôle que l'orge chez les Grecs. Le froment ordinaire était certes, comme en Grèce, la céréale la plus estimée : mais le peuple se nourrissait principalement d'épeautre. De même que les Grecs avaient leur *μάζα* faite d'orge, on mangeait beaucoup à Rome, à l'origine, un gâteau d'épeautre, appelé *puls* ⁽¹⁾. C'étaient des grains d'épeautre grillés qui composaient avec le sel la *mola salsa* qu'on jetait sur la tête des victimes avant les sacrifices. La cérémonie principale du mariage, aux premiers temps de la ville, consistait dans l'offrande d'un gâteau d'épeautre (*panis farreus*); ce qui fit donner le nom de *confarreatio* à la forme solennelle de mariage particulière aux patriciens.

Les Grecs avaient trois noms pour désigner les épeautres (*sensu lat.*) : *δλυρα*, *ζειά*, *τέπη* ⁽²⁾; mais le sens précis et différentiel de chacun d'eux n'était pas bien fixé. Hérodote, Théophraste, Dioscoride et Galien se contredisent sur ce point; leurs assertions,

(1) Il est à remarquer que, dans le nord de l'Italie, on mange encore maintenant une pâte de farine de maïs, non cuite au four, et nommée *polenta*. En Allemagne, les villageois se nourrissent d'une pâte analogue, faite de seigle, et appelée *Knödel*.

(2) Les deux premiers se rencontrent dans Homère (*ζειά* Od., 4, 604; *δλυρα* Il., 3, 196); *τέπη* n'apparaît que plus tard, dans Théophraste. Tout porte à croire qu'avant de s'appliquer à l'épeautre, *ζειά* a désigné primitivement l'orge, et, par extension, les céréales en général. Nous avons déjà signalé son analogie avec le sanscrit *java* (lithuanien *jawai*) qui signifie *orge*. On le retrouve dans l'épithète *ζειδωρος*, qu'on donnait à Cérès et à la Terre, et qui ne peut faire allusion à l'épeautre, puisque du temps d'Homère on ne donnait celui-ci qu'aux chevaux, mais bien plutôt à l'orge qu'on considérait comme la première céréale connue. A l'île de Crète, on faisait de plus dériver *Δημήτηρ* de *δηά*, forme dialectique pour *ζειά*, en prenant ce dernier mot dans le sens d'*orge* (Étym. M., p. 264, 12).

prises même isolément, sont très-vagues ; et Pline qui a cherché à expliquer ces noms, n'a fait qu'augmenter la confusion en se contredisant lui-même (H. nat., 18, 8 et 10). Il paraît cependant que le mot *ἐλυρα* était le plus usité des trois, qu'il désignait généralement l'épeautre commun, et que les auteurs non naturalistes considéraient *ζειά* comme son synonyme. Quoi qu'il en soit, il est probable que les Grecs cultivaient peu l'épeautre et qu'ils ne s'en nourrissaient pas. Homère ne le mentionne que comme servant à l'alimentation des chevaux, et Hérodote (2, 39) reproche aux Égyptiens de se nourrir comme des animaux, parce qu'ils repoussent l'orge et le froment, et ne font leur pain qu'avec l'épeautre. Dans l'Asie-Mineure aussi, on cultivait cette céréale pour en faire du pain (Xénoph., Anab., 3, 4, 16).

L'épeautre commun n'est plus aujourd'hui que rarement cultivé en Grèce, et il manque totalement en Égypte. — Les noms *Spelta*, *Spelt*, *Épeautre* ont une origine germanique.

b) L'*Engrain* ou *Petit-Épeautre* (*Tr. monococcum* L.), qu'on croit originaire du Caucase, était cultivé, dit M. Unger, par les Syriens et les Arabes, qui en faisaient du pain. C'est à cette espèce que Link rapporte la *ζειά ἀπλῆ* de Dioscoride (2, 82) : aucun épeautre ne mérite mieux qu'elle, en effet, l'épithète *ἀπλῆ*, *simplex*, par opposition à *δικοκκος*, puisqu'elle n'a qu'une fleur fertile, et partant qu'un seul grain dans chaque épillet. Il est probable qu'elle n'était pas cultivée en Grèce : on ne l'y trouve pas actuellement (1).

c) Quant à la *ζειά δικοκκος* de Dioscoride (2, 82), on croit généralement que c'est l'*Amidonnier* ou *Blé dicoque* (*Tr. amyleum* Seringe). Cette espèce, comme la précédente, était cultivée sans doute dans l'Asie-Mineure.

4. Le *Seigle* (*Secale cereale* L.) n'a guère été cultivé dans l'an-

(1) D'après M. Unger, le *Trit. monococcum* serait le *Kussémeth* de l'Écriture (Exod., 9, 32 ; Is., 28, 33 ; Ezech., 4, 9,) que saint Jérôme a traduit tantôt par *far*, tantôt par *vicia*, et que les lexicographes sont unanimes à considérer comme un épeautre. Nous ne savons sur quoi M. Unger se fonde pour fixer le sens de ce mot d'une manière plus précise, mais lorsqu'il dit ensuite que le *Tr. monococcum* n'a pas été cultivé par les Égyptiens, il se contredit manifestement, puisque, dans le passage de l'Exode précité, Moïse mentionne le *Kussémeth* comme étant cultivé en Égypte.

tiquité que par les nations barbares de l'Europe centrale. Les Indiens, les Égyptiens et les Hébreux ne l'ont certes pas connu. On a prétendu aussi que les Grecs et les Latins n'en ont eu aucune connaissance : Link a même soutenu que le seigle, qu'il croit originaire de l'Asie, n'a été introduit en Europe que dans le moyen-âge. M. Unger, au contraire, n'hésite pas à rapporter à cette céréale le *secale* que Pline dit être cultivé au pied des Alpes (H. nat., 18, 16), ainsi que la $\beta\epsilon\lambda\zeta\alpha$ dont Galien mentionne la culture en Thrace et en Macédoine. Les détails que ces deux auteurs ont donnés sur leurs plantes respectives, sont, à la vérité, trop incomplets pour pouvoir, par eux seuls, servir de base à une détermination spécifique. En les appliquant au seigle, on y trouve même quelques inexactitudes, mais Link a exagéré l'importance de ces dernières, quand il les a crues de nature à faire repousser complètement toute identification du *secale* et de la $\beta\epsilon\lambda\zeta\alpha$ avec notre céréale.

C'est la linguistique qui nous paraît devoir trancher la question. Le mot *secale* tire son origine du celtique *secal* ou *segal*, qui a aussi formé notre mot *seigle* ⁽¹⁾ ; et $\beta\epsilon\lambda\zeta\alpha$ pourrait bien dériver de son côté du slave *rezi* (seigle), qu'on retrouve dans le flamand *rogge* et dans l'anglais *rye*. Aussi M. Unger établit-il que le seigle est originaire des pays situés entre les Alpes et la Mer-Noire, et actuellement encore cette céréale n'est pas cultivée dans le midi de l'Europe. Est-il étonnant, d'après cela, que Pline et Galien signalent sa culture au nord de l'Italie et de la Grèce, et que, d'un autre côté, on ne la trouve mentionnée dans aucun autre auteur grec ou latin ⁽²⁾ ?

3. L'*Avoine* (*Avena sativa* L.) paraît être originaire des mêmes contrées que le seigle. Les Romains la cultivaient du temps de Virgile (Géorg., I, 77) et d'Horace (Sat., II, 6, 84), sous le nom d'*avena* ; mais ils ne s'en servaient que comme fourrage. Ils la

(1) On l'a fait dériver aussi de *secare*, faucher, ou de *sega*, faux ; mais il serait étrange qu'un mot qui, d'après cette étymologie, pourrait s'appliquer à tout ce que l'on fauche, par conséquent à toutes les céréales et à toutes les plantes fourragères, n'ait pas été employé dans ce sens générique par des écrivains antérieurs à Pline, avant de recevoir de celui-ci une signification aussi restreinte.

(2) C'est à tort qu'on a rattaché au seigle le *siligo* de Columelle : par ce terme on désignait le froment le plus estimé.

requrent sans doute des Celtes ou des Germains, qui, au dire de Pline (18, 17), la cultivaient et même s'en nourrissaient ⁽¹⁾. D'ailleurs l'analogie que présentent entre eux la plupart des noms que les peuples de l'Europe ont donnés à cette céréale (lat. *avena*, fr. *avoine*, flam. *haver*, polon. *oves*, russe *owes*, angl. *oats*), dénote une origine commune que Link croit être celtique ⁽²⁾.

L'avoine est le *βρόμος* de Théophraste, de Dioscoride et de Galien; rien n'indique qu'elle ait été cultivée en Grèce même : Galien ne mentionne sa culture que dans l'Asie-Mineure, où on ne l'utilisait également que comme fourrage. — Les Hébreux et les Égyptiens ne l'ont pas connue.

6. Les Grecs et les Romains cultivaient deux espèces de *Millet* : le *grand-Millet* (*Panicum miliaceum* L.) à panicule étalée et lâche, et le *Millet-des-oiseaux* (*P. italicum* L., *Setaria italica* Palisot) à panicule spiciforme compacte hérissée de soies et à graines plus petites. En suivant l'opinion généralement reçue, et que M. Unger a partagée, nous verrons dans la première de ces espèces le *Milium* des Romains et le *κίττρος* des Grecs, et la seconde sera le *Panicum* de ceux-là et le *ελυμος* de ceux-ci. Le grand-Millet a dû être connu de bonne heure en Grèce, puisqu'on le trouve déjà cité par Hésiode. Strabon, César et Dion Cassius mentionnent sa culture dans la Gaule et la Pannonie. Dans toutes ces contrées, ainsi qu'en Italie, on en faisait un pain que Pline trouve délicieux (H. nat. 18, 10). — Le *Panicum italicum* paraît avoir été d'un usage beaucoup plus restreint. L'un et l'autre sont originaires de l'Inde, où ils sont cultivés de temps immémorial.

Aux Millets se rattache le *Sorgho* (*Holcus Sorghum* L., *Sorghum vulgare* Pers.), originaire de l'Inde comme eux, et comme

(1) De nos jours, les Écossais en font encore du pain.

(2) Quelques botanistes ont eu la naïve idée de faire dériver *avena*, dans le sens d'*avoine*, de *avere*, parce que la graine de cette céréale est *désirée par les chevaux* !! — Il semble que plus tard on a fait de ce mot un terme générique en l'appliquant aux céréales peu estimées ou aux mauvaises herbes. Il paraît avoir cette signification dans *avenæ steriles* de Virgile (Ecl., 3, 37, Géorg., 1, 134). Il ne faut pas confondre le mot *avena*, avoine, avec un autre mot *avena*, employé par les poètes dans le sens de chalumeau, et dérivé du radical *ave*, qu'on retrouve dans *avere* (dont le sens premier est *souffler, soupirer après*) et dans *ἄνιμι* (pour ἄφημι).

eux encore cultivé dans le midi de l'Europe, mais surtout en Afrique. C'est ce *Milium* à graines noires que Pline dit avoir été introduit, de son temps, de l'Inde en Italie. Link croit que c'est aussi le *βόσμπορον* de Strabon, et d'après Wilkinson, son image se trouverait gravée sur les monuments égyptiens. Les Grecs ne l'ont sans doute pas cultivé.

7. Le *Riz* (*Oryza sativa* L.) a été cultivé dès la plus haute antiquité dans l'Asie équatoriale. Les Grecs et les Romains le connaissaient (*δρυζον*, du sanscrit *arunga*), mais comme produit étranger. Du temps de Strabon, il était cultivé en Babylonie.

8. Le *Maïs* et le *Sarrasin* n'étaient pas connus dans l'antiquité (1).

II. — 1. D'après un ancien mythe, les premiers hommes, avant d'avoir appris de Cérès la culture des céréales, se nourrissaient de glands. Les Arcadiens, étant considérés comme les descendants directs des Pélasges, reçurent de là le nom de *βλαστηφάγοι*, et le chêne, qui était censé avoir fourni ces aliments aux premiers hommes, fut consacré à Jupiter, le père des dieux et des hommes, et fut nommé *πηγάς*, *esculus*.

La Grèce possède plusieurs espèces du genre *Quercus* à fruits comestibles, mais surtout le *Q. Æsculus* L., le *Q. ballota* Desf. et le *Q. Ægilops* L. ou *chêne Vélani*. Les glands des deux premiers sont très-doux et se mangent encore dans l'Europe méridionale et dans le nord de l'Afrique : mais le chêne Vélani, le plus commun de tous en Grèce et qu'on n'y emploie plus que pour la matière tannante que renferment ses cupules, est, d'après M. Unger, celui qui a joui chez les anciens, sous le nom de *πηγάς*, de la plus grande célébrité. C'était lui qui ornait la tombe d'Ilos, le fondateur d'Ilion, et qui rendait des oracles dans la forêt de Dodone. M. Landerer croit que c'était le *αίγίλων* de Théophraste : ce nom lui vient de la ressemblance qu'on a cru trouver entre ses fruits vus de face et l'œil de la chèvre.

D'après Fée, le *Q. Æsculus* serait l'*Æsculus* dont parle Virgile

(1) Le maïs est, comme on sait, originaire d'Amérique. Les Mexicains l'offraient à une de leurs déesses, qui correspondait à la *Δημήτηρ* grecque, à la Cérès romaine et à l'Isis égyptienne. Elle portait le nom de *Cinteult*, de *Cintli*, nom mexicain du maïs.

dans ses Géorgiques (II, 16, 291). Mais il paraît que ce n'est pas l'*Esculus* de Pline (26, 27). Aulu-Gelle (8, 6), et Virgile dans plusieurs endroits, parlent d'un *Ilex*, qui n'est autre chose que l'*Yeuse* (*Quercus Ilex* L.).

Toutes ces espèces sont étrangères à nos climats. C'est probablement notre *Chêne Rouvre* (*Q. Robur* L.) qui était l'objet de la vénération des Celtes et des Germains. Le *Gui* (*Viscum album* L.), que les Druides cueillaient avec une serpette d'or sur le tronc du chêne, est devenu d'une rareté excessive sur cet arbre ; on le trouve surtout sur le pommier.

2. Le *Châtaignier* (*Castanea vesca* Gärtner) est probablement originaire de l'Asie-Mineure, de l'Arménie et de la Perse, et l'emploi de son fruit comme aliment doit remonter chez les peuples de ces contrées à une époque très-reculée. Introduit dans l'île d'Eubée, cet arbre s'est propagé de là dans toute la Grèce, ce qui a valu à son fruit, de la part des Grecs, le nom de *noix d'Eubée*. Ils l'appelaient encore Διδύ βέλανος. Les châtaignes ont sans doute contribué, avec les glands, à nourrir les premiers habitants de la Grèce. Le châtaignier constitue d'ailleurs des forêts entières dans ce pays, ainsi qu'en Italie ; et dans certaines contrées du midi de l'Europe, son fruit constitue encore l'aliment principal des classes pauvres ; on en fait même du pain. — C'est la *Castanea nux* de Virgile ; ce nom vient de la ville de Castana, en Thessalie, d'où cet arbre aurait été introduit en Italie.

III. — De ces arbres à fruit féculacé, nous passons à des plantes aquatiques humbles et pourtant majestueuses, dont les racines et les graines fournissent aussi un aliment féculent, mais que recommandent surtout à notre attention les mythes religieux de l'Égypte et de l'Inde : nous voulons parler des *Lotus sacrés*, appartenant aux familles des Nymphéacées et des Nélombiées ⁽¹⁾.

1. Deux espèces de *Nénuphars* ornent dans la Basse-Égypte la surface des eaux tranquilles et peu profondes : ce sont le *Nymphæa Lotus* L., ou *Lotus blanc*, et le *N. cœrulea* Savigny,

(1) Pour cette partie, sur laquelle M. Unger ne s'est guère appesanti et dont M. Landerer ne parle pas, nous nous sommes aidés surtout de l'intéressant mémoire de M. Raffeneau-Delile *sur les Lotus d'Égypte* (Ann. du Muséum, t. I; (1802), que nous avons oublié de mentionner au commencement de ce travail, parmi les sources à consulter.

ou *Lotus bleu*. La première est celle que les Grecs et les Latins ont le mieux connue. C'est elle que Théophraste (H. pl. 4, 10) et Dioscoride (4, 109) ont spécialement désignée sous le nom de *λωτός* et dont ils nous ont laissé des descriptions si exactes. C'est aussi le lotus d'Égypte dont parle Pline au livre 15, chap. 17 de son Hist. nat. Mais la plupart des auteurs ont étendu cette dénomination aux fleurs du *N. cœrulea*, et même à celles du *Nelumbium speciosum* ou *lotus rose*, dont nous parlerons plus loin.

Hérodote (II, 92) et Théophraste nous apprennent que les Égyptiens se nourrissaient du rhizome (*κόρυτον*) du lotus blanc et qu'ils faisaient du pain avec ses graines. Il est probable qu'il en était de même du lotus bleu : les tubercules de l'un comme de l'autre servent encore aujourd'hui d'aliment aux habitants de ce pays.

Les anciens Égyptiens avaient pour ces deux nénuphars la plus grande vénération : aussi trouve-t-on fréquemment leurs fruits, qui pour la forme et la grandeur ressemblent à des têtes de pavot, ainsi que leurs fleurs blanches ou bleues, représentés sur les monuments de l'Égypte. Cette espèce de culte n'était pas seulement dû aux avantages alimentaires qu'on tirait de ces plantes ; il avait surtout sa source dans les circonstances de leur végétation. Leur apparition annuelle coïncide avec le débordement du Nil ; alors elles couvrent de leurs larges feuilles cordiformes et de leurs magnifiques corolles tous les terrains inondés. Lorsque l'eau se retire, les tiges périssent, mais les rhizomes se conservent dans le sol pour développer de nouvelles pousses l'année suivante, à la reprise de l'inondation.

La connexion intime que ces plantes semblaient avoir avec un phénomène auquel l'Égypte était redevable de sa fertilité, les faisait donc considérer comme les emblèmes de la faveur des dieux et les signes d'une heureuse abondance. Aussi voit-on leurs fruits, associés à des épis de blé, figurer parmi les attributs d'Isis (1). Elles étaient aussi consacrées à Osiris, parce que leurs corolles

(1) Ces fruits, qu'on trouve aussi représentés sur des médailles égyptiennes, ont été confondus avec des têtes de pavot, auxquelles ils ressemblent beaucoup. Cette méprise est d'autant plus excusable, que le pavot était consacré à Cérès. Mais rien n'établit que cette plante ait été en Égypte l'objet d'un culte quelconque.

se ferment chaque soir pour s'épanouir le matin au lever du soleil.

Les Égyptiens aimaient à se couronner de fleurs de lotus. Athénée nous apprend que le lotus bleu était spécialement affecté à cet usage : c'était lui qui composait les couronnes *lotiques* que l'on tressait à Alexandrie (Athénée, 13, 677). Les couronnes dites *mélilotines*, dont parle Athénée (13, 678), étaient aussi faites de fleurs de lotus : car *lotus* et *mélilotus* étaient synonymes (ibid.).

2. Autrefois croissait aussi dans les eaux de l'Égypte, le *Nelombo* (*Nelumbium speciosum* L.) qui est sans contredit la plus belle des plantes aquatiques de l'ancien monde. C'est le *Κύαμος αἰγυπτίος* (Théophr., H. pl., 4, 10 : Diosc. 2, 99), la *Faba ægyptiaca* des Grecs et des Latins. Ses fleurs sont très-grandes et d'un beau rose ; elles ne sont pas nageantes comme celles des Nénuphars, mais s'élèvent au-dessus de l'eau. Leur réceptacle s'élargit beaucoup après la floraison ; il a la forme d'un cône renversé ; sa surface supérieure est creusée d'alvéoles, dans chacune desquelles est niché un nucule du volume d'une noisette et renfermant une seule graine. Ce fruit singulier a reçu des Grecs le nom de *Κεβάριον*. Les feuilles sont orbiculaires, creusées en coupe et fixées par leur centre sur un long pétiole qui les fait saillir, comme les fleurs, au-dessus de la surface de l'eau.

Cette plante, originaire de l'Inde, où elle croit encore abondamment, y a été en tout temps l'objet d'une grande vénération. Sous les noms de *Támarasa*, *Padma*, *Kamala*, elle a joué un rôle considérable dans la mythologie aryenne : c'est encore le *Lotus* sacré du Bouddhisme moderne.

Ce culte du Nélombo s'est propagé à l'antique Égypte. Sa feuille, d'une régularité si parfaite, sur laquelle la fable indienne faisait voguer Brahma au-dessus de l'abîme, servait, chez les Égyptiens, de berceau à Harpocrate, le dieu du silence. D'un autre côté, le grand développement de son embryon, et cette circonstance curieuse que ses graines germent souvent prématurément sur le réceptacle même qui les porte, ont fait envisager cette plante comme un symbole d'abondance et de fécondité.

Toutefois le Nélombo ne jouissait pas en Égypte de la même vénération que les *Nymphæa Lotus* et *cærulea* : il figure moins souvent que ces derniers, sur les monuments hiéroglyphiques. Sa

végétation, en effet, ne pouvait avoir aucun rapport avec la crue périodique du Nil. Son rhizome ne résiste pas à la sécheresse, il doit être constamment submergé : aussi la plante ne vit-elle dans l'Inde et en Chine que dans des marais qui ne sont jamais à sec. Ces conditions se trouvant difficilement en Égypte, le Nélombo ne pouvait guère y prospérer naturellement : aussi les Égyptiens prenaient-ils des précautions particulières pour assurer sa propagation (Théophr., l. c.). Ces soins ayant cessé, il a complètement disparu de cette contrée.

Le Nélombo est le *Lotus rose* ou *antinoïen* d'Athénée (XV, 677). De même que le Lotus bleu, il servait à tresser des couronnes, qui portaient le nom spécial d'*antinoïennes*.

Les Égyptiens se nourrissaient de ses graines, qui étaient comparées à des fèves⁽¹⁾, ainsi que de son rhizome féculacé. Ce dernier constitue la *Colocasia* des auteurs grecs et latins⁽²⁾ : il est très-filandreux, circonstance à laquelle Martial a fait allusion dans ses épigrammes (8, 33; 13, 57).

IV. — Les Légumineuses, par leurs graines féculentes, se rattachent, sous le rapport alimentaire, aux végétaux précédents. Les Grecs les désignaient par le terme générique de *χιδροπικα*⁽³⁾.

1. La plus anciennement connue et la plus célèbre des plantes de cette famille est la *Fève commune* (*Vicia Faba* L., *Faba vulgaris* Mönch), qui paraît être indigène dans les pays situés au S-O de la

(1) Quelques auteurs modernes ont cru voir dans ces graines la célèbre fève de Pythagore. D'après eux, le philosophe grec, qui estimait tant la chasteté, devait avoir en horreur une plante qui, comme nous l'avons dit, était regardée comme un emblème de la fécondité. Mais rien ne justifie une pareille assertion. Le Nélombo ne croissait pas en Grèce : et il n'était pas même en Égypte l'objet d'une aversion, que Pythagore eût pu partager.

(2) La *colocasia* a été rapportée faussement à une espèce de Gouet, l'*Arum colocasia* L., qui est encore cultivée dans la Basse-Égypte sous le nom de *koulkas* pour ses racines très-nutritives et nullement filandreuses. Originaires de l'Inde, elle paraît avoir été introduite en Égypte à une époque très reculée. L'analogie des noms *colocasia* et *koulkas* montre que la méprise que nous signalons fut déjà commise par les Grecs, qui, ne connaissant pas l'*Arum Colocasia* crurent que la racine du Nélombo était ce que les Égyptiens appelaient *koulkas*, et lui donnèrent en conséquence le nom de *κολοκασία*.

(3) Les mots *σπρικα*, *legumina*, désignaient en général toutes les plantes alimentaires cultivées dans les champs et ne servant pas à faire du pain.

mer Caspienne⁽¹⁾. C'est la *Faba* des Latins et le *κύκλος* proprement dit des Grecs : on lui donnait souvent l'épithète de grecque pour la distinguer de la Fève d'Égypte. On la trouve déjà mentionnée dans Homère (Il., 13, 589).

On sait que Pythagore ⁽²⁾ défendit à ses disciples l'usage des fèves. On a beaucoup discuté sur les motifs de cette défense, dont les pythagoriciens faisaient un secret. On croit généralement qu'elle se rattachait à la doctrine de la métempsycose (Hor., Sat. II, 6, 63) : d'après Porphyre, en effet, le philosophe grec enseignait que la fève avait été créée en même temps que l'homme et que ses graines devaient être animées par des âmes humaines ; il croyait même trouver dans leur conformation quelque ressemblance avec le corps de l'homme. On a invoqué aussi les propriétés échauffantes que les anciens attribuaient à cette plante, et qui eussent pu, soit détruire le calme nécessaire pour faire des songes divinatoires (Cic., de Div., 1, 30, 62), soit compromettre la chasteté que Pythagore exigeait de ses disciples. Enfin, d'après un néo-pythagoricien, Didyme (Géopon., 2, 35), les taches noires qui parsèment la corolle blanche de la fève éveillaient des idées tristes et faisaient considérer cette plante comme le symbole de la mort.

Quoi qu'il en soit, il nous est difficile de partager l'opinion de ceux qui croient que la défense en question ne s'adressait pas directement à l'usage alimentaire des fèves ⁽³⁾. Nous trouvons, en effet, chez divers peuples de l'antiquité, à des degrés divers, des traces d'une aversion bien réelle pour cette plante. Les Égyptiens avaient pour elle une telle horreur qu'ils n'osaient la toucher, et

(1) Pline la croyait originaire de certaines îles septentrionales, qu'on appelait *insula fabariae*.

(2) Aulu-Gelle attribue à Empédocle le vers où il est question de l'abstention des fèves, et les Géoponiques l'ont qualifié de vers *orphéique*.

(3) Suivant Plutarque (*de educ. pueris*), le *a fabis abstine* ne serait qu'une défense de s'occuper des affaires publiques, puisque c'était au moyen de fèves blanches et noires que les Athéniens émettaient leurs votes. Aulu-Gelle (4, 11), se basant sans doute sur le double sens du mot *κύκλος*, n'a vu, dans cette loi, qu'une prescription de chasteté. Ce qui pourrait faire croire, en effet, que l'usage des fèves n'était pas pros crit par Pythagore, c'est que, d'après Aristoxène, ce philosophe lui-même les mangeait volontiers. Mais si cette assertion était vraie, on pourrait tout aussi bien en conclure que cette défense, bien réelle et s'appliquant directement aux fèves, a été faussement attribuée à Pythagore.

qu'il était même défendu à leurs prêtres de la regarder : aussi n'a-t-on jamais trouvé de fèves dans les tombeaux égyptiens (1). D'un autre côté, la fable grecque rapporte, que lorsque Cérès vint à Phénéos, en Arcadie, elle fit don aux habitants de cette ville de plusieurs espèces de légumineuses, mais que la fève, comme plante impure, n'était pas comprise dans ce don. Chez les Romains, le flamine dialis, grand-prêtre de Jupiter, n'osait pas manger de fèves (ni même les nommer, d'après Festus, p. 66); et Varron en donne précisément le motif que Didyme a invoqué au sujet de la défense de Pythagore : *quoniam in flore ejus litteræ lugubres reperiuntur* (Pline, H. nat., 18, 12).

Cependant l'usage des fèves comme aliment ne fut jamais pros crit d'une manière générale ni en Grèce ni à Rome. Les deux peuples la cultivaient beaucoup et la mangeaient volontiers; elles étaient même, dit M. Landerer, un des aliments les plus habituels des Grecs. Ils divinisèrent, sous le nom de *Κυκυλτης*, celui qui leur en apprit la culture, et lui érigèrent un temple sur le chemin sacré d'Athènes à Éleusis (Paus, I, 37, 3). Les Athéniens célébraient en outre chaque année, en l'honneur d'Apollon, les fêtes de la fève ou Pyanepsies (2), pendant lesquelles tout le monde mangeait des fèves.

Chez les Romains, la fève n'obtint pas moins d'honneurs : elle intervint comme plante sacrée dans plusieurs cérémonies de leur culte. Les calendes de juin étaient appelées *cal. fabariae*, parce que ce jour-là on offrait aux dieux les premières fèves de la saison (Macrob. Sat. I, 12). Pendant les Lémurales, fêtes instituées pour conjurer les visites nocturnes des âmes de morts (*lemures*), le Romain se levait à minuit, emplissait sa bouche de fèves, et les rejetait ensuite derrière lui en prononçant neuf fois ces paroles : Par ces fèves, je me débarrasse de vous, moi et les miens (Ovid. Fast. V, 431, sqq).

Les Hébreux ont aussi cultivé la fève.

ÉD. MARTENS.

(La suite à un prochain numéro.)

(1) On s'accorde même, avec Hérodote (II, 37), à donner une origine égyptienne à la défense de Pythagore.

(2) *πύανος=ρύζα*, Poll. VI, 61. — V. sur cette fête, Plut. Thés. c. 22, et Hermann, Göttesdienstliche Alterth. § 56.

ÉPITRE DE BOILEAU A SON JARDINIER.

ÉTUDE POUR UNE CLASSE DE TROISIÈME.

Vauvenargues a dit : « Boileau prouve, autant par son exemple que par ses préceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai ; mais cette expression si touchante appartient moins à la réflexion, sujette à l'erreur, qu'à un sentiment très-intime et très-fidèle de la nature. La raison n'était pas distincte, dans Boileau, du sentiment : c'était son instinct. Aussi a-t-elle animé ses écrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencontrer dans les ouvrages didactiques. »

Cette réflexion est juste : elle met notre auteur dans le véritable point de vue où il faut l'étudier pour ne le placer ni trop haut ni trop bas dans une appréciation critique. La profondeur de la pensée et la chaleur de l'inspiration ne sont pas les mérites dominants de Boileau ; mais il brille par le bon sens, par la justesse de l'observation, par la précision du style et par le talent, bien rare, d'exprimer ses idées avec une netteté qui les rend saisissantes pour toutes les classes de lecteurs. Cette manière de penser, cette sagesse, cette invariable rectitude tient plus qu'on ne pense à la manière de sentir ; et c'est en quoi Vauvenargues a raison contre ceux qui refusent à Boileau le mérite de l'émotion et l'âme du poète. Seulement, il faut ajouter que l'émotion varie d'après les humeurs et les tempéraments, que le diapason n'en est pas le même dans toutes les âmes, et que le son qu'elle rend regagne souvent, par la justesse et la durée, ce qui lui manque sous le rapport de l'éclat et de l'intensité. En général, c'est dans l'âge mûr qu'on aime et qu'on apprécie le mieux Boileau : quand la première effervescence du cœur s'est calmée, que les facultés se sont mises en équilibre, qu'on sait mieux la vie, qu'on a appris à se connaître soi-même ; alors, on commence à s'attacher au poète de la raison qui, sans aigreur et sans pédantisme, mû par le seul désir de corriger, a flétri tant de faiblesses et de travers. D'un autre côté, les natures ardentes ne peuvent s'accommoder de cette complexion un peu froide, de cette pensée qui ne s'élève jamais au delà d'une certaine région, de ce style toujours contenu qui, à force de sagesse, manque souvent de ressort et d'élan. La

plupart des jeunes gens sont dans ce cas : la première impression, chez eux, n'est pas favorable à Boileau ; et cependant, c'est à eux surtout que peut être utile l'étude d'un écrivain qui leur apprend si bien à discipliner leurs idées et leur style, et qui sait donner du prix aux réflexions les plus ordinaires, par le choix des détails et les grâces de la diction.

Leur prévention est de celles qu'il importe de détruire, et on peut la détruire, je crois, en leur prouvant qu'en réalité ce n'est qu'une prévention ; qu'il y a dans ce poète tout ce qu'il faut pour intéresser : choix de l'idée, finesse de l'aperçu, et souvent, ne craignons pas de le dire, couleur de l'expression. Toutes ces qualités se réunissent dans son épltre au jardinier, morceau d'une grande simplicité, que nous allons examiner, comme on peut le faire dans une classe de troisième.

Sous la forme d'un léger badinage, et, sur un ton moitié sérieux, moitié plaisant, Boileau veut philosopher aujourd'hui avec son serviteur. Il entreprend de prouver, contrairement aux idées d'Antoine : 1° que le travail de l'esprit et spécialement celui de la poésie est plus fatigant que le travail matériel ; 2° qu'il n'y a rien au monde de plus insupportable que l'oisiveté ; d'où il conclut que le travail, de quelque nature qu'il soit, fait le bonheur de l'homme. Voyons, au triple point de vue de l'invention, de la disposition et de l'élocution, le mérite de cette œuvre littéraire. Et d'abord, réduisons-la, par l'analyse, à sa plus simple expression.

Analyse. — Antoine, que ne puis-je faire disparaître les défauts de mon esprit ! Que dis-tu, quand tu me vois agité dans ce jardin que tu cultives ? si tu savais que je m'occupe de toi dans mes vers, tu ne tarderais pas à condamner mon travail comme inutile, en le comparant au tien. Ne crois pas cependant que je sois moins occupé que toi : si tu pouvais faire l'essai de la composition poétique, tu retournerais bien vite à ton travail journalier. C'est qu'en effet la fatigue est de tous les états. Elle est très-grande pour le poète ; elle l'est davantage pour l'homme oisif. Je vais te prouver que le bonheur est dans le travail et qu'il n'y a point de repos pour l'homme ici-bas. Mais je termine, car je m'aperçois de ton ennui et du besoin que mes fruits et mes fleurs ont de tes soins.

Invention. — Comparons maintenant l'œuvre du poète à cette sèche analyse, pour voir tout ce que l'imagination lui a fourni d'accessoires et de détails ingénieux.

Et d'abord, au lieu de cette froide introduction : — Antoine, que ne puis-je faire disparaître tous les défauts de mon esprit ! — L'auteur réunit autour de son jardinier les qualifications les plus flatteuses, et qui, en même temps, annoncent, préparent la thèse qu'il va soutenir. Il fait plus : il embellit sa première idée par une comparaison qui doit sourire à Antoine.

Voyez ensuite le parti qu'il tire de cette question : — Que dis-tu, quand tu me vois agité dans ce jardin ? — C'est d'abord une peinture de cette agitation, peinture pleine de poésie et d'invention. Puis, les détails des diverses hypothèses qu'une pareille conduite de son maître peut suggérer au jardinier. Le choix même de ces détails n'est pas sans un certain mérite d'imagination.

Le voilà décidément entré en matière : — Si tu savais que je m'occupe de toi dans mes vers, tu ne tarderais pas à condamner mon travail comme inutile, en le comparant au tien. — Mettez, en regard de ce résumé, le tableau que le poète fait de son travail, et surtout cette description si poétique des fatigues sans nombre d'Antoine, et vous verrez tout ce qu'un pareil morceau doit à la verve de l'auteur.

— Ne crois pas cependant que je sois moins occupé que toi : si tu pouvais faire l'essai de la composition poétique, tu retournerais bientôt à ton labeur journalier. — Le poète a enrichi ce fond de tous les ornements que réclamait le sujet. Quelle belle définition de la langue poétique ! Quelle importance lui donne Boileau ! et, ensuite, quelles réflexions tout à la fois naïves et pittoresques dans la bouche du jardinier, revenu, par l'expérience, de ses injustes préventions !

Poursuivons cet utile rapprochement :

— C'est qu'en effet la fatigue est de tous les états : elle est très-grande pour le poète ; elle l'est davantage pour l'homme oisif. — Voilà le langage de l'analyse ; voyez maintenant celui du poète ; voyez toutes ces difficultés de la poésie, devenues autant d'êtres animés, des fées, des sorcières, à la poursuite desquelles s'épuisent les Orphées. Voyez ensuite l'épouvantable tableau des

tourments de l'oisiveté, tableau où chaque trait ajoute à l'expression que l'auteur veut produire : c'est, sous le rapport de l'invention, la partie la plus saillante de cette épître.

— Je vais te prouver que le bonheur est dans le travail et qu'il n'y a point de repos pour l'homme ici-bas. Mais je termine; car je m'aperçois de ton ennui et du besoin que mes fruits et mes fleurs ont de tes soins. — L'auteur a traduit cette conclusion par deux images ingénieuses : l'une qui peint naïvement l'ennui du jardinier; l'autre qui met les fruits et les fleurs en scène, en leur prêtant un langage charmant.

Disposition. — Le but que se propose Boileau dans cette épître, c'est de prouver que la fatigue est inhérente à la condition de l'homme. Cette thèse, il la décompose ainsi : 1° Le travail de l'esprit est plus fatigant que celui du corps. 2° L'oisiveté est de toutes les fatigues la plus insupportable. Quant à la conclusion, le poète se contente de l'indiquer : les vérités qu'elle renferme, sont prouvées par ce qui précède.

Voyons avec quelle sagesse, avec quel art, l'auteur va ordonner, disposer, enchaîner les détails fournis par l'invention.

Son début, c'est le vœu de pouvoir mettre de l'ordre dans son esprit, comme Antoine en met dans son champ, vœu tout-à-fait d'accord avec les intentions du sujet.

De là, il passe tout naturellement aux efforts, aux tourments que nécessite l'enfantement de l'idée.

Il suppose alors que, le voyant en proie à cette agitation, Antoine croit son maître livré aux opérations de la magie ou en train de narrer les victoires du Roi.

Il n'en est rien, toutefois : c'est de son jardinier qu'il s'occupe, et celui-ci lui fera, sans doute, à ce sujet, le reproche de songer à des bagatelles, quand lui, misérable, porte tout le poids du jour.

A cette sortie le poète répond par une réflexion qui nous transporte au cœur même du sujet : si tu essayais de ce travail poétique, tu ne tarderais pas à préférer ta bêche et ton râteau. Vient naturellement alors la peinture des difficultés de la poésie, et la première partie de la thèse est prouvée.

La seconde arrive, sans effort, au moyen d'une transition : Quelque rude que soit le travail du poète,

Leur esprit toutefois se platt dans son tourment
Et se fait de sa peine un noble amusement;
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude, etc.

Nous voilà en présence de l'oisiveté : le tableau de ses tortures et de ses suites est coloré sans emphase, vigoureux sans être chargé, hardi avec circonspection.

La conclusion est toute naturelle : Boileau la poursuivrait, sans les signes trop naïfs d'ennui que lui donne son jardinier.

Voilà un plan bien conçu, où les idées s'enchaînent sans effort, où les transitions ont tant de naturel qu'elles ne s'aperçoivent pas, et où le poète, sans perdre un instant son objet de vue, nous conduit paisiblement, mais sûrement, par un chemin semé de fleurs, au but qu'il se propose, à l'aveu de vérités peut-être un peu banales en théorie, mais dont la mise en pratique ferait le bonheur de l'homme.

Élocution. — C'est là, on peut le dire, la pierre de touche du talent. Celui-là ne sera jamais un écrivain, qui ne sait pas rendre ses idées avec précision et justesse, qui laisse du vague dans l'expression, et dont il faut deviner plutôt que saisir la pensée. Il y a une si grande intimité entre la pensée et la parole, qu'on peut dire, sans hésitation, qu'il n'y a point de pensée là où il n'y a point de style, et que partout où l'expression est obscure, c'est que l'idée de l'écrivain est encore dans le chaos. On ne saurait donc trop recommander aux jeunes gens l'étude consciencieuse d'un auteur qui s'est donné tant de peine, oui, tant de peine, pour trouver partout le mot propre et qui, à l'incomparable mérite de la netteté, a joint celui de saisir toujours le ton de l'ensemble et celui des détails.

Ainsi, le ton de cette épître n'est ni trop élevé ni trop bas : on peut dire que l'auteur s'y maintient à ce diapason qui règle les entretiens de bonne compagnie. Ce qui fait le prix du style, c'est que les moindres choses y sont dites avec esprit et que le poète sait donner à chacune de ses pensées un tour agréable et souvent fort animé. Il y a bien, çà et là, dans ce morceau, comme dans tous les ouvrages de Boileau, des images et des figures qui sont usées pour nous, hommes du XIX^e siècle ; mais, pour être juste,

nous devons reconnaître, qu'à son époque elles avaient encore tout le mérite de la nouveauté. Ainsi, toutes les fois que le poète emprunte ses couleurs à la mythologie, gardons-nous bien de nous récrier contre ces ornements surannés : ils avaient, au XVII^e siècle, toute la fraîcheur d'une création récente. On peut même ajouter que, de la manière dont l'auteur dit ces choses là, avec un demi-sourire sur les lèvres, elles ont tout juste, dans sa pensée comme dans la nôtre, la valeur de réminiscences spirituelles. Mais, abordons les détails.

Laborieux valet du plus commode mattre,
Qui pour te rendre heureux ici-bas, pouvait natre ;
Antoine, *gouverneur* de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'*if* et le *chèvre-feuil*,
Et sur mes espaliers, *industrieux génie*,
Sais si bien exercer l'*art de la Quintinie*,
Oh ! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter *les ronces, les épines*,
Et des défauts sans nombre arracher les *racines* !

Dans ce début si naturel, il n'y a pas un mot inutile, pas un qui pût être avantageusement remplacé. Voyons plutôt. *Laborieux* : l'auteur va s'occuper du travail. *Commode* : Antoine aura bien tort de se plaindre de sa position. *Valet*, qualification un peu flétrissante pour nos idées ; mais elle n'avait pas encore tout-à-fait ce caractère à l'époque de Boileau. Étrange fortune de ce mot ! *Valet de vassaletus*, jeune brave, désigne souvent, à l'origine de la langue, un fils de roi ou d'empereur, puis descend au sens de page, de garçon, de serviteur, pour exprimer aujourd'hui le degré le plus bas de la domesticité. Quoiqu'il n'ait, dans la langue de Boileau, que le sens de *serviteur*, avec quelle sollicitude le poète le relève par l'entourage ; *laborieux, gouverneur de mon jardin, industrieux génie* ! On voit bien qu'il a souci de rendre Antoine digne de ses confidences. Toutes ces qualifications, d'ailleurs et c'est là l'important, sont d'accord avec les intentions du sujet. Poursuivons : l'*if* et le *chèvre-feuil*, le singulier pour le pluriel, synecdoque du nombre, l'expression en est plus poétique ; *chèvre-feuil*, en poésie, pour *chèvre-feuille* ; l'*art de la Quintinie*, périphrase un peu emphatique, qui a le même but que *gouverneur*

et industriel génie. *Mal ordonné*, où tout est confus, sans ordre. *Faire ôter les ronces, les épines de l'esprit*, métaphores bien choisies et qui sont parfaitement à la portée du jardinier dont elles rappellent les habitudes. D'ailleurs, s'il pouvait se méprendre sur la portée de ce langage figuré, le dernier vers lui en donnerait l'explication.

Mais parle : raisonnons. Quand, du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile ;
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?
Ne soupçonnes-tu pas qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin des quatre fils Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine, en marchant, quelque endroit du grimoire ?
Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

Il est inutile de nous arrêter à l'antithèse du troisième vers : *sable aride, terre fertile* ; mais le quatrième offre une personnification qui ne manque pas de grâce :

Et rends tout mon jardin à tes lois si docile.

Les vers suivants présentent un exemple d'une de ces descriptions que les rhéteurs appellent *prosographie* : voyez comme celle-ci donne de la vie aux idées abstraites :

De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées.

Agité du démon : de pour par, privilège de la poésie.

Le *cousin des quatre fils Aymon* met Antoine sur le terrain de la *Bibliothèque bleue*, terrain populaire, et qu'il connaît parfaitement. *Ruminer* est une métaphore juste, quoique vulgaire ; mais elle n'est pas déplacée dans la bouche d'un maître qui parle à son serviteur.

Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.

L'auteur avait mis d'abord :

Que ton maître est gagé pour mettre par écrit
Les faits de ce grand roi vanté pour sa vaillance
Plus qu'Ogier le Danois, ou Pierre de Provence.

Et c'est ici le cas de préconiser le travail de la correction, dont Boileau a donné tout à la fois le précepte et l'exemple. *Gagé* était vulgaire; *nommé* ne dépare rien; *coucher par écrit* sans être poétique, est un peu moins commun que *mettre par écrit*. *Charlemagne aidé des douze pairs de France* est tout autrement connu qu'*Ogier le Danois, ou Pierre de Provence* : c'est d'ailleurs un point de comparaison bien plus flatteur, et où le courtisan trouve son compte aussi bien que le monarque.

Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur, pour : il chante la prise de Mons et de Namur, tour plus vif et plus hardi, qu'on nomme métonymie.

Que penserais-tu donc, si l'on t'allait apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène et s'use le cerveau,
Pour te faire à toi-même, en rimes insensées,
Un bizarre portrait de ses folles pensées?
Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur;
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui fallait toujours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée.

Ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre, rappelle les fonctions de Boileau comme historiographe du roi. Alexandre, flatterie délicate sous la forme d'antonomase. Gestes : n'oublions pas que le poète vient de parler de Charlemagne et des douze pairs : chansons de gestes, telle était la dénomination générale des Ro-

mans de Chevalerie. Boileau avait mis d'abord *exploits* ; la substitution est heureuse , puisqu'elle est d'à propos.

S'agite, se démène et s'use le cerveau, autant d'images qui, sans tomber dans le trivial, sont comprises du jardinier, qui va parler à son tour.

Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur, etc., allusion à une anecdote où Racine et Boileau figurent comme acteurs et pour laquelle nous renvoyons aux notes de Brossette.

Quelle franche naïveté dans les *vaines sornettes* ! Quelle simplicité, quel sentiment de la nature dans ce vers charmant !

Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes.

Et que penser des deux derniers vers ? le froid langage littéral, quelque précis qu'on le suppose, en dira-t-il jamais autant, parlera-t-il jamais avec la même vérité que cette image pleine de vie :

De ce sable étancher la soif démesurée.

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi.
Oh ! que tu changerais d'avis et de langage,
Si, deux jours seulement, libre du jardinage,
Tout-à-coup devenu poète et bel-esprit,
Tu t'allais engager à polir un écrit,
Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses,
Fût des plus secs chardons des œillets et des roses,
Et sût même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité ;
Un ouvrage, en un mot, qui juste en tous ses termes,
Sût plaire à Daguesseau, sût satisfaire Termes ;
Sût, dis-je, contenter, en paraissant au jour,
Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour.
Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirais, reprenant ta pelle et ton rateau :
J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues,
Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Quelle libre allure, quelle variété de tournures et de formes dans la tirade suivante ! Dans ces vers si bien construits

(le mot est de Boileau), où l'expression est si juste et si élégante, jamais le travail, bien que réel, ne se fait sentir. L'élève y trouvera de nouveaux objets d'étude dans les détails.

Je le voi; licence poétique, d'après les uns, archaïsme, d'après les autres. Ce n'est ni l'un ni l'autre pour Boileau, qui n'écrivait jamais autrement, même dans le corps du vers : c'était d'ailleurs l'orthographe généralement suivie à cette époque, la bonne et vieille orthographe, conforme aux origines de la langue française.

Si, deux jours seulement, libre du jardinage; Il y avait d'abord : *chargé de mon ouvrage*, hémistiche lourd et prosaïque.

Bel-esprit; on le prenait encore en bonne part dans le sens d'*esprit cultivé*. Daguesseau, je crois, lui porta le premier coup, et, depuis lors, il a bien perdu de sa valeur : sa véritable acception est aujourd'hui : *esprit superficiel*.

Fit des plus secs chardons des œillets et des roses; métaphore un peu vulgaire, mais qui n'en est que mieux à la portée du bon-homme. Il en est de même de ces images : *le teint plus jauni que de vingt ans de hâle*; *chercher des visions cornues*; *prendre la lune avec les dents*, toutes expressions familières au peuple, mais que le poète relève par le tour ou par les accessoires. Aussi, peut-on dire de lui ce qu'il indique comme but de ses efforts :

Il sait même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité.

Mais continuons :

Approché donc et viens; qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine:
L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
Les neuf trompeuses sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières, dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives Fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plait dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.

Qu'un paresseux l'apprenne, allusion ironique à la pensée du jardinier : l'ironie se complète par le second vers.

Géné, de *gehenna*, qui vient de l'hébreu, et appartient à la langue latine du moyen-âge : le sens primitif est *enfer, question, torture*. Racine n'emploie jamais *géné* que dans le sens de *tourmenter*, et c'est ici la force que lui donne Boileau. Aujourd'hui *géné* signifie *incommoder, embarrasser* : le temps, comme on le voit, lui a bien enlevé de son énergie.

Est, dans le repos même, au travail condamné. Antithèse, autant d'idées que de mots, et qui fait toute la moralité de la seconde partie.

Les neuf trompeuses sœurs ne sont pas tout-à-fait de la compétence d'Antoine; il en est de même de l'antonomase : *Orphées* pour *poètes*. Il comprend mieux *sorcières* et *fées*, qui s'accordent si bien avec les *quatre fils-Aymon*, dont on lui a parlé plus haut. Mais, pouvait-on rendre d'une manière plus animée toutes les difficultés de la poésie? L'art de donner la vie à l'idée abstraite est éminemment le mérite de Boileau : il l'a bien prouvé dans son *Art poétique*.

Mais, je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix :
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis, sur leurs pas soudain arrivent les remords :
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique et les gouttes cruelles.
Guenaut, Rainsaut, Brayer, presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler ;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes

Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnais donc, Antoine, et conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Presque tous les mots de ce passage appellent l'attention ; mais nous devons nous borner. Quels vers que ceux-ci :

Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une tâche indolence *esclave volontaire*,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

où d'ingénieuses alliances de mots donnent tant de piquant et de relief à l'expression !

Le *calme odieux de sa sombre paresse* est une expression pleine de poétique énergie.

Les plaisirs, enfants de la mollesse, personnification dont la hardiesse ne dépasse pas la portée intellectuelle d'Antoine, et dont la circonspection satisfait les exigences les plus chastes.

Irritent de ses sens la fureur endormie, vers bien fait, plein de vigueur et de vérité.

Plus loin les *Remords* et les *Fléaux du corps*, suites inévitables de l'oisiveté, sont personnifiés adroitement et leurs sombres images se confondent dans la phrase de l'auteur, comme dans la pensée du lecteur, avec les sinistres apparitions des Guenaud, des Rainsant, des Brayer, qui représentent ici toute la faculté. Comme on le voit, le satirique est incorrigible. Il avait mis d'abord :

D'ignorants médecins encor plus fâcheux qu'elles.

Qui ne voit le mérite de la nouvelle leçon ? Puis, quel tableau vif et animé des souffrances de celui que l'oisiveté enchaîne sur son lit ! Pour être impartial, il faut y signaler un vers d'un prosaïsme déplorable :

Et le mettent au point d'envier ton emploi.

Les deux abstractions qui terminent la tirade, la *Pauvreté* et la *Richesse*, pour le riche et le pauvre, poétisent l'expression. Il faut remarquer aussi les trois épithètes de *pauvreté* : *mâle*, *active*, *vigilante*, toutes justes, toutes renchérissant l'une sur l'autre, toutes d'accord avec l'idée dominante du morceau.

Jo te vais sur cela prouver deux vérités :
L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
Et l'autre, qu'il n'est point de mortel en repos ;
C'est ee qu'il faut ici montrer en peu de mots ;
Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône ,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune,
Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton ;
Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.
Aussi bien, j'aperçois ces melons qui t'attendent ,
Et ces fleurs qui, là-bas, entr'elles se demandent
S'il est fête au village, etc.

On peut faire ressortir ici l'image pittoresque de l'ennui du jardinier : Boileau s'y arrêta avec complaisance, pour la faire admirer de ses amis. J'aime mieux, toutefois, cette personification gracieuse où, sous la forme de reproches adressés par les fleurs à Antoine, l'auteur s'accorde à lui-même le droit de clore son entretien et de terminer son épître.

Est-ce là tout ce qu'on peut dire sur ce morceau ? En vérité, non : la matière est inépuisable. Peut-être, avons-nous donné tout ce qu'il y a d'essentiel ; l'explication orale peut et doit suppléer le reste ; qu'elle se garde seulement des puérilités. Un mot encore et ce sera le dernier. M. Francis Wey a dit : « Un langage dénué d'images, de figures, ne fut jamais poétique. Ce style est plat, sans haleine et sans souplesse. » Or, la langue poétique, en français, est toute dans le tour et l'image : nous n'avons pas la ressource d'un vocabulaire spécial, une espèce de langue sacrée, à l'usage des disciples d'Apollon ; mais par un privilège de l'art, dont les étrangers ne comprennent pas toute l'importance, parce qu'ils n'en sentent pas toute la délicatesse, il se fait que le mot simple, prosaïque, familier, s'ennoblit par le tour de la pensée et les combinaisons de la phrase ; s'ennoblit surtout en passant du sens littéral au sens figuré. Sous ce rapport, l'étude de Boileau est excellente : nul n'a donné au style figuré la même valeur et le même effet, parce que nul ne s'en est servi avec la même justesse, la même vérité, le même à-propos.

Adre Couvez.

SUR L'ORDONNANCE DE L'ART POÉTIQUE D'HORACE.

La lettre suivante a été adressée à la revue allemande *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik* et insérée dans le numéro de février dernier.

Monsieur le Rédacteur,

Dans une de vos dernières livraisons, M. W. Kolster a bien voulu s'occuper de mon ouvrage intitulé *de l'Art poétique d'Horace considéré dans son ordonnance*. J'ai l'honneur de vous adresser à ce sujet quelques observations.

M. Kolster suppose que cet ouvrage n'est *qu'un essai de chercher ailleurs un principe de division de l'Art poétique, et de l'appliquer tant bien que mal au poème*. D'après lui, l'ordonnance d'Horace serait fondée sur ce passage de Quintilien II, 44, 5 : *de arte, de artifice, de opere*. En cela il s'est totalement mépris. D'abord la division de Quintilien ne ressemble qu'extérieurement à celle d'Horace ; au fond, elle est toute différente. Ensuite l'ordonnance qui je publie, est fondée sur l'Art poétique lui-même et sur l'Art poétique seul ; elle a été trouvée par une longue méditation sur l'ouvrage, et après des réflexions sérieuses sur le mode d'exposition et sur la manière d'écrire de l'auteur. J'entrerai ici dans quelques détails, moins pour repousser le reproche de légèreté, que pour donner une idée de cette magnifique ordonnance.

Qu'il y ait dans l'Art poétique une division, et une division ternaire, on ne peut guère le démontrer qu'en exposant cette division même. Cependant à ceux qui voudraient d'autres preuves, on peut dire que les anciens admettaient une division au moins en trois parties, puisque Quintilien a écrit ceci : *In prima parte libri de arte poetica* (VIII, 3, 60). Le mot *pars* indique division, autrement il y aurait *in principio, in initio*. Or Quintilien ne se serait pas exprimé de la sorte s'il n'y avait eu, de son temps, une division généralement admise (Cf. Lillie p. 92). De plus *prima* (et non *priore*) suppose au moins trois parties. Cela ne prouve pas, il est vrai, qu'il n'y en ait que trois : mais la division ternaire s'est presque invinciblement imposée à la plupart de ceux qui ont cherché l'ordonnance de l'Art poétique ; elle perce même chez ceux qui, par système, ont divisé en deux parties. Du reste l'ouvrage lui-même offre à l'observation des preuves plus concluantes. En effet, outre qu'on est aidé par deux

endroits, où le poète a indiqué positivement sa marche (v. 41, et vv. 307, 308), l'Art poétique se partage en trois morceaux de longueur inégale, mais de coupe absolument identique. Chaque morceau se compose : 1° d'une introduction ; 2° de préceptes proprement dits ; 3° d'une finale. L'introduction est ordinairement une introduction historique, qui amène naturellement le sujet. Les préceptes forment un tout complet, arrondi, auquel on ne peut raisonnablement rien ajouter ni rien retrancher. La finale offre des développements tout particuliers par leur nature ou par leur étendue ; elle n'est pas le sujet principal, mais elle s'y rattache néanmoins fort étroitement. Il suffit d'examiner pour s'en convaincre. En effet, l'Art poétique présente d'abord une introduction (vv. 1-13) ; puis des préceptes d'invention, de disposition, d'élocution (vv. 14-59), lesquels forment évidemment un tout ; enfin de gracieux détails épisodiques (vv. 60-72), se rattachant au dernier précepte, et destinés, ce semble, à reposer le lecteur. — Après ce premier morceau on trouve de nouveau une introduction (vv. 73-88) ; elle est suivie de préceptes sur l'art dramatique sérieux (tragédie, drame satyrique, vv. 89-250), sujet complet en soi ; pour terminer, Horace parle du vers iambique, mètre du drame (vv. 251-294), et entre à ce sujet dans des considérations dont les longs développements forment appendice. — Le vers 295 commence une nouvelle introduction historique amenant une division en quatre parties explicitement énoncée (vv. 307, 308) ; les trois premières parties sont des préceptes ; elle traitent de la manière dont le poète doit se former sous le triple rapport de l'intelligence, du cœur, de la volonté (vv. 309-390), et présentent un tout complet ; la quatrième, qui s'y rapporte de très-près, puisqu'elle expose les motifs qui doivent exciter le poète à se former, reçoit de longs développements (vv. 391-476), et sert d'épilogue. ↵

De ce qui vient d'être dit on doit conclure que ces trois morceaux constituent bien réellement trois parties distinctes, tout-à-fait déterminées tant sous le rapport de la forme que sous le rapport des idées. De plus tous les préceptes entrent d'eux-mêmes et sans effort dans le cadre indiqué ; seulement il faut tenir compte de la méthode d'Horace, qui tantôt supprime les mots qui marquent les rapports des idées, par exemple, les particules comparatives ; tantôt dissimule le précepte sous un récit, ou le fait presque disparaître sous les détails historiques ; quelquefois passe rapidement sur un précepte, pour s'arrêter à l'aise sur un autre qui a plus d'actualité.

La connaissance de la méthode d'Horace, si l'on y joint quelques

passages des Satires et des Épîtres, suffit amplement pour montrer que tout, dans l'Art poétique, se range dans un ordre rigoureux. Cependant il y a d'autres ressources; car pour la deuxième partie (pour la deuxième seulement), on peut s'appuyer sur la puissante autorité d'Aristote. En examinant attentivement la Poétique grecque, avec laquelle la Poétique latine a de grands rapports, on aperçoit assez clairement pourquoi Horace ne traite que de l'art dramatique sérieux, et comment il arrive qu'en plusieurs endroits cependant, il parle de l'épopée et de la comédie; on se rend compte en même temps, au moyen de ressemblances de détail assez nombreuses, de l'ordre qu'Horace a suivi en exposant les préceptes tragiques (style, sentiments, caractères, fable). Un seul morceau résiste à tous les moyens d'analyse; c'est le tableau des Âges. Malgré son éclat et la justesse des aperçus, ce n'est qu'un hors-d'œuvre, que l'on doit condamner absolument au point de vue de l'ordonnance.

Après avoir ramené l'Art poétique à une division, il reste à trouver une formule qui le résume avec précision. Or la première partie se renferme évidemment dans des principes généraux communs à toute poésie, encore n'y sont-ils pas tous exposés, mais seulement ceux qui sont plus particuliers à la poésie, ceux qui la concernent plus spécialement; on intitulera donc fort bien cette partie *Esprit de la poésie*. — La seconde partie s'occupe de l'art dramatique sérieux, et spécialement de la tragédie. Il n'est pas nécessaire de recourir à des hypothèses sur les Pisons pour en connaître le motif. Horace considère avec raison la tragédie comme le seul genre de poésie qui soit susceptible de règles, et il concentre sur elle tous les préceptes de forme. L'objet de la seconde partie est donc *la forme du poème*. — Quant à la troisième, puisque les préceptes n'ont d'autre but que de montrer comment il faut se former à la poésie, le fond en est *l'éducation du poète*. Telle est donc la formule de l'Art poétique : Esprit de la poésie considérée dans l'invention, la disposition et l'élocution (1), avec une digression pour finir; Forme du poème envisagée dans la tragédie, et accessoirement dans le drame satyrique, avec un appendice sur le vers iambique; Éducation du poète sous le rapport de l'intelligence, du cœur, de la volonté, avec un épilogue exposant les motifs qui doivent exciter à entreprendre cette éducation. Le cadre de l'Art poétique est donc complet, et l'ouvrage se résume en

(1) Ne pas confondre cette division avec celle de la rhétorique. Le cadre est le même, mais la manière de le remplir est toute différente.

trois mots : la Poésie, le Poème, le Poète. Cette formule ne semblera ni systématique, ni étrangère à l'esprit des anciens, si on la rapproche de celle de Quintilien : *de arte, de artifice, de opere*. Et, par parenthèse, comme Quintilien admettait une division dans l'Art poétique, il n'est pas absurde de dire qu'il la voyait à travers la formule qu'il a lui-même employée quoique d'une manière toute différente. Quoi qu'il en soit de ce rapprochement, auquel il ne faut attacher qu'une importance secondaire, on ne peut trop admirer ici la vigueur d'intelligence et le talent poétique d'Horace, qui a su tout à la fois dérouler des préceptes abstraits avec un naturel, un abandon plein de charme, et cependant suivre une méthode rigoureuse, et rester d'accord avec tous les grands principes littéraires et philosophiques.

Cette manière d'envisager le sujet me prescrivait la marche à suivre. Il fallait appuyer la division sur l'Art poétique, et non sur les travaux des commentateurs. De ceux-ci j'ai examiné attentivement tous ceux que j'ai pu me procurer, afin de vérifier mes idées et d'asseoir mes jugements, et il n'en est pas un qui n'eût pu me fournir des matériaux considérables pour grossir le volume. Malheureusement dans les endroits difficiles, à un savant on peut toujours opposer un autre savant de renommée égale. Aussi j'ai cru qu'il valait mieux occuper le lecteur d'Horace que de ce qui a été dit sur Horace. Du reste, de telles discussions produisent rarement la conviction ; M. Piechowski (1), malgré toute la science dont il a fait preuve, n'a pas convaincu M. Kolster. Une bonne division renverse par elle-même toutes celles qui ont précédé ; une mauvaise n'en sera pas meilleure quand on aura prouvé que toutes les autres sont fausses. Une division ne peut s'établir que par la simple exposition ; c'est une vérité d'évidence, qu'il suffit de proposer au lecteur. C'est à lui de juger si les limites de chaque idée sont bien fixées, si chaque résumé est fidèle, si les résumés se réunissent en groupes formant division.

Je terminé par quelques points de détail. M. Kolster assure que j'ai traité le poète *avec hauteur*, et il en cite deux endroits (2).

(1) Philologue russe distingué, auteur d'un commentaire sur l'Art poétique. M. Kolster a rendu compte des deux ouvrages à la fois.

(2) Voici le premier passage incriminé. « V. 30, *Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum*. Horace est lui-même dans le cas, *Od. 1, 2, 9 : Piscium et summa genus hæsit ulmo, etc.* Veut-il critiquer les antithèses puériles qui lui étaient échappées ? » Cela est fort inoffensif, comme on voit. — Le second passage a une franchise un peu gauloise, qui a singulièrement révolté M. Kolster. On sait qu'Horace, après avoir énoncé en deux mots la règle des âges au vers

Or dans le premier, il n'y a qu'un doute énoncé avec modestie. Dans le second, il y a un jugement émis sans détours, il est vrai, mais simplement. Du reste on peut admirer beaucoup Horace sans être aveugle sur ses défauts. — « Que dirons-nous, dit M. Kolster, d'explications comme *numerabilis* v. 206, docile à l'harmonie ? » Cette conjecture tout extraordinaire qu'elle parait, méritait au moins d'être examinée. Elle consiste à supposer qu'au milieu de détails sur la musique, Horace, dans le mot *numerabilis*, qu'il semble avoir créé, a fait prédominer la notion qui est dans *ῥυθμός, ῥυθμιζω, εὐρυθμος*, laquelle se trouve déjà dans *numerus, numerosus*, et cela afin de rendre une idée pour laquelle la langue ne lui fournissait pas de terme. Quoi qu'il en soit, si l'on conserve l'autre sens, il reste à expliquer comment l'écrivain le plus spirituel de Rome a pu écrire une platitude de cette force : « *nondum spissa nimis sedilia, quo sane populus numerabilis, utpote parvus, coibat.* » — M. Kolster dit encore : « Rien n'a coûté plus de peine que le drame satyrique. M. Feys nomme ici *les observations* du poète quelques notions hasardées. » J'ai dit à propos du v. 220 : « *Il y a* ici quelques notions hasardées, » et j'ai justifié mon assertion. En effet, Horace fait sortir le drame satyrique de la tragédie; Aristote assure au contraire que la tragédie sortit du drame. Ce qui prouve la priorité du drame, c'est qu'il conserva le chœur primitif, les Satyres, traces évidentes du culte le plus ancien. De plus, en attribuant la création du drame au besoin d'amuser des hommes avinés, Horace ne parait pas avoir rencontré la vérité. Il y a donc ici deux notions hasardées, l'époque à laquelle le

113, *Maturusne senex etc.*, développe un peu plus loin le même thème en 25 vers, tandis que sur la tragédie il n'en a que 103. A voir le début de cette tirade, on croirait qu'il s'agit du précepte le plus important du drame, du grand secret de l'art : *Tu quid ego et populus mecum desideret audi*. Cependant la conclusion est vulgaire et bonne tout au plus pour des enfants : *ne forte seniles Mandentur juveni partes pueroque viriles*. Là-dessus nous avons imprimé ce qui suit : « développement superflu et hors de proportion avec le reste, commençant par un préambule emphatique, qui a l'air d'une mauvaise plaisanterie, pour aboutir à une conclusion puérile; hors-d'œuvre, dont l'auteur est certainement Horace, mais qu'il semble avoir ajouté après coup. » De bonne foi, à moins de vouloir égarer le lecteur dans une de ces circonlocutions ténébreuses dont certains commentateurs ont le secret, pouvait-on dire autre chose ? L'admiration sincère que nous professons pour les beautés d'Horace, nous donne le droit de signaler ses défauts. Du reste lui-même n'y mettait pas tant de façons : *nimum patienter utrumque, Ne dicam stulte, mirati*, dit-il, en parlant de Plaute et de ses admirateurs quand même.

drame satyrique s'est produit, et les causes qui l'ont amené. Voilà ce qui j'ai dit, pas autre chose.

En résumé, M. Kolster ne m'a pas compris. Le peu de développement des preuves l'aura sans doute rebuté. Aussi s'est-il attaché dans sa critique à des points secondaires, à quelques détails accessoires. Quant au point capital, à la division de l'Art poétique, il en est à peine question. C'était cependant là l'important pour la science ; en cela seulement il pouvait être véritablement utile et au lecteur et à l'auteur.

P. S. Je viens de recevoir le 2^me volume de l'Horace de M. Fr. Ritter, et j'ai lu attentivement la division qu'il donne de l'Art poétique. Quelle que soit l'autorité du savant commentateur, je ne vois pas un mot à changer dans la division que j'ai publiée. Je constate toutefois avec plaisir que, malgré les divergences qui nous séparent, il divise l'Art poétique en trois chapitres ; que le premier est général, et contient la description d'un poème beau et intéressant ; que le second est particulier à l'art dramatique ; que le troisième traite de ce que le poète doit faire et de ce qu'il doit éviter.

Agréez, etc.

E. FEYS.

Bruges.

VARIÉTÉS.

CE QUE DIT MA MÈRE AU PRINTEMPS.

Quand le printemps à l'œil si gai
Parc la plaine fécondée,
Et qu'au milieu du mois de Mai,
Tombe une tiède et fine ondée ;

Ma mère dit alors : — De quel ravissement
Frémiront aujourd'hui les arbres et les plantes !
Je les entends d'ici jaser joyeusement
En montrant tour à tour leurs aigrettes charmantes,
Leurs bourgeons dépliés, leurs feuilles verdoyantes.

Quand le printemps à l'œil si gai .
Regarde au bas de la colline,
Et qu'un beau jour du moi de Mai
Dans le ciel d'azur se dessine;
Ma mère dit encor : — Les roses du jardin
Le front diamanté, sur leur tige élancée,
Admirent comme nous les rayons du matin;
On les entend chanter : Oh ! la bise est passée,
Épanouissons-nous, humides de rosée !

Quand le printemps à l'œil si gai
Contemple le joyeux rivage,
Et que l'amant du mois de Mai
Zéphyr revient dans le feuillage;
Ma mère dit galement : — Les fleurs du vieux pommier
Qui couvrent les rameaux de corolles vermeilles,
Chantent : nous devons tout aux soins du jardinier,
Mais nous donnons du miel à ses blondes abeilles
En préparant des fruits doux comme ceux des treilles.

Quand le printemps à l'œil si gai
Heureux, contemple la nature,
Et qu'il sourit au mois de Mai
Versant parfums, rayons, verdure;
Ma mère dit toujours : — Bénissons le Seigneur !
Sa tendresse pour nous égale sa puissance.
Que ses bienfaits divins émeuvent notre cœur !
Gardons, gardons la loi de la reconnaissance,
Et sur nous brillera sa sainte Providence !

LE REFUGE DE L'ALOUETTE.

Un soldat avec un vieux prêtre
— Le jour brillait, l'air était doux —
Passaient par un sentier champêtre
Bordé de charmille et de houx.
Le printemps paraît la colline
De violettes, de mugets;
La fauvette dans l'aubépine
Chantait ses ravissants couplets.

Près d'eux coulait l'Ourthe profonde
Semblable à la jeune beauté
Qui déroule sa tresse blonde
Aux fraîches brises de l'été.
Ils admiraient l'onde rapide
Dans ses détours capricieux,
Réfléchissant belle et limpide
Les rochers, la fleur et les cieux.

La foi, l'honneur, la poésie
Formaient leurs plus chères amours ;
La galté sans hypocrisie
Animait leurs naïfs discours.
Dans les grâces de la nature
Tous deux aimaient le Créateur ;
Tous deux bénissaient sa main pure
Qui répand partout le bonheur.

Soudain au dessus de leur tête
Un long cri d'oiseau retentit...
Puis une craintive alouette
Aux pieds du pasteur s'abattit.
Rasant le sol à tire d'aile
L'épervier la suivait des cieux,
Mais contre la serre cruelle
Elle opposa l'abri pieux.

Les bras croisés le militaire
Contemplait le charmant oiseau,
Qui sous les regards du bon père
Reprenait un aspect nouveau.
— O toi, chantre faible et fragile,
Dit-il, tu trouves aujourd'hui
Près d'un pasteur de l'Évangile
La douce paix, le ferme appui.

AUGUSTE DAUFRESNE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ANNAEI SENECAE oratorum et rhetorum sententiæ divisiones colores. CONRADUS BURSIAŃ recensuit et emendavit. Lipsiæ, Breitkopf et Haertel, 1857.

On sait que l'ouvrage de Sénèque, nommé vulgairement le rhéteur, est un recueil de phrases et de sentences qu'il avait entendues des déclamateurs pendant sa jeunesse, et qu'il mit par écrit à la fin de sa vie, à la demande de ses trois fils. Les rhéteurs dont Sénèque nous donne des extraits, touchent de près aux siècles de décadence ; cependant ils avaient encore assisté aux brillantes luttes du forum du temps de Cicéron, et plusieurs passages de leurs écrits prouvent qu'ils n'ont pas perdu entièrement les bonnes traditions de l'âge classique. Le recueil de Sénèque nous permet de suivre les envahissements successifs de l'enflure, de la recherche, du mauvais goût dans l'éloquence romaine, et à ce point de vue il présente un intérêt réel pour l'histoire de la littérature. Malheureusement le texte de l'ouvrage nous est parvenu dans l'état le plus déplorable, et les critiques avaient jusqu'ici apporté peu de soin à le corriger. Depuis Gronovius, qui en donna une recension en 1649, personne ne s'en était plus occupé sous ce rapport. Il était donc très-désirable qu'un savant examinât les manuscrits, les classât d'après leur valeur, et fît une nouvelle édition selon toutes les règles d'une critique saine et éclairée. C'est ce que vient de faire M. Conrad Bursian avec un talent remarquable.

Dans les Prolégomènes, le savant éditeur rend compte des matériaux qu'il a eu à sa disposition. Nous y voyons que les meilleurs manuscrits de Sénèque le rhéteur se trouvent dans notre pays. Tous les MSS qui contiennent au complet les livres existants sont copiés sur un seul exemplaire ancien, déjà très-corrompu. La copie la plus exacte est fournie par le codex de Bruxelles n° 9594, écrit vers la fin du 9^e siècle. Ce codex offre de nombreuses traces de l'ignorance des copistes, mais, comme ceux-ci n'ont rien changé arbitrairement, il nous met, malgré sa corruption, presque toujours sur la voie du vrai. Après ce MS le meilleur est un codex d'Anvers un peu plus récent que celui de Bruxelles. Le copiste qui l'a écrit n'était pas dépourvu d'érudition ; il a même plus d'une fois corrigé son modèle, mais malheureusement il l'a interpolé aussi en plusieurs endroits. Nous trouvons ensuite le codex de Bruxelles n° 2025, écrit au 13^e siècle. Il avait déjà été examiné par André Schott mais pas toujours avec exactitude. Les variantes de ce MS ne sont la plupart du temps que des conjectures du copiste. Le codex nommé par Schott *Brugensis* est selon M. Bursian le MS de Bruxelles n° 9768, qui porte les mots *Liber est B. VK Brugensis*. Il n'est d'aucune importance pour la critique du texte. Il a été écrit au 15^e siècle à l'exception de la première feuille, qui date du 11^e. Enfin M. Bursian a encore collationné le codex du Vatican n° 5219, écrit au 15^e siècle, sur l'ordre du cardinal de Cusa, par un copiste instruit, qui a fait plusieurs corrections à son modèle.

Au 4^e ou au 5^e siècle après J.-C. on fit un résumé de Sénèque à l'usage des écoles. Le meilleur codex de ce résumé est celui de l'école de médecine de Montpellier, écrit au 10^e siècle. L'éditeur l'a examiné ainsi que trois MSS de Paris.

Par l'examen sérieux de ces MSS et au moyen de plusieurs conjectures heureuses, M. Bursian a rendu plus facile la lecture du texte autrefois si obscur de Sénèque, et par là il a bien mérité de tous les amis de la littérature latine.

MANUEL DE SCIENCES COMMERCIALES, *rédigé suivant le programme officiel pour la cinquième et la quatrième professionnelle des athénées et des collèges, par L. LECLERCQ, professeur de sciences commerciales à l'athénée royal de Bruges. Bruges 1858, in-8° de 216 pp.*

Voici un manuel que nous recommandons à tous ceux qui enseignent ou qui apprennent les sciences commerciales. Il se distingue surtout par la brièveté, la simplicité, la méthode, et par là il est parfaitement approprié aux commençants, auxquels l'auteur le destine. Tout y est défini, mais avec clarté et précision ; et pour ce qui regarde les explications, il y a ce qu'il faut, et rien de plus. C'est au professeur à donner des développements aux divers points qui lui en paraîtraient susceptibles.

Pour mieux faire voir comment l'auteur procède, nous allons examiner son livre un peu plus en détail. Il renferme cinq parties : 1° des actes les plus usuels du commerce et de leur rédaction ; 2° arithmétique pratique ; 3° tenue des livres en partie simple ; 4° tenue des livres en partie double ; 5° correspondance commerciale. On voit au premier coup d'œil qu'il y a ici de l'ordre et une marche sûre. Un élève ne peut aborder de but en blanc la tenue des livres ; une foule de difficultés de détail le dégoûteraient bientôt de cette étude ; il faut une préparation. On lui enseigne donc d'abord les actes les plus simples du commerce, et on le force à acquérir le style commercial en lui apprenant à rédiger des factures, des comptes d'achat ou de vente, des notes ou mémoires, des quittances, des lettres de change, des billets de différents genres, des lettres de crédit, toutes choses dont on lui fait comprendre la nature et le but. Ensuite, afin qu'il ne soit pas arrêté à chaque pas dans ses livres par la longueur des calculs, il faut qu'il sache faire toutes les opérations avec sûreté et promptitude au moyen de l'arithmétique pratique. M. Leclercq, par une innovation très-heureuse, a exposé succinctement dans son manuel toutes les méthodes éparses dans différents ouvrages. Ainsi préparé l'élève peut aborder la science commerciale proprement dite, et s'occuper de la tenue des livres. Mais afin qu'il y voie autre chose que des abstractions, et qu'il n'opère pas machinalement, l'auteur fait vivre la théorie devant lui, en exposant ce que c'est que le commerce, la manière dont il se fait, en donnant des notions sur les entreprises commerciales, sur les agents intermédiaires, sur les obligations imposées par le code de commerce, sur les sociétés et les institutions commerciales. Après avoir ainsi assisté pendant quelque temps aux opérations, l'élève apprend facilement à les consigner dans des livres tenus soit en partie simple, soit en partie double.

La manière dont M. Leclercq traite des deux systèmes de comptabilité, mérite une attention toute particulière. A la différence de la plupart de ceux qui ont écrit des traités de tenue des livres pour l'enseignement, et qui font de la théorie et de la pratique un interminable exposé, M. Leclercq résume la première dans quelques chapitres se divisant facilement en leçons d'égale longueur, et la seconde dans quelques pages où sont formulées les opérations les plus ordinaires du commerce, et où le mécanisme des méthodes se découvre d'autant plus facilement que les écritures sont peu multipliées. Ensuite pour que les élèves puissent se former eux-mêmes à la rédaction des transactions commerciales, et répéter l'opération si importante de la clôture des comptes, l'auteur ajoute aux exercices qu'il explique, une série d'autres exercices dont il ne donne que le simple énoncé et que

les élèves doivent faire seuls pour devoirs, et consigner dans le registre à la suite des premiers. C'est là, croyons-nous, une excellente méthode, une méthode qui doit amener forcément des progrès.

M. Leclercq commence par la partie simple. Ce système dont chacun reconnaît l'insuffisance, est cependant exposé d'une façon fort satisfaisante. Tout en respectant les prescriptions de la loi relativement aux livres de commerce, l'auteur supprime toutes les écritures inutiles que l'on rencontre dans un grand nombre d'ouvrages, et il s'attache surtout à faire de ce mode de comptabilité un acheminement au mode plus complet de la partie double.

Quant à ce dernier, l'auteur pour en faciliter l'étude se renferme exactement dans les limites tracées par le programme officiel; c'est-à-dire qu'il fait un exposé clair et succinct de la méthode, et qu'il élimine les subdivisions des comptes généraux, qui rentrent plutôt dans le programme de la troisième professionnelle. L'élève est ainsi mieux préparé, et aborde plus aisément les difficultés du système.

Cette partie du travail de M. Leclercq se distingue surtout par quelques chapitres sur la classification des comptes, et sur la rédaction et la balance des écritures. Ils nous paraissent surpasser tout ce qui a été fait en ce genre pour l'enseignement.

La cinquième partie, comme on l'a vu, traite de la correspondance commerciale. Ici M. Leclercq ne s'est pas contenté de donner des modèles comme on fait d'ordinaire. Il commence par résumer avec lucidité tous les préceptes concernant le style des lettres d'affaires; puis passant en revue les différentes espèces de lettres, il expose le caractère de chacune d'elles, ce qu'on doit y observer, et donne un modèle mieux rédigé que ceux que l'on rencontre généralement. On voit que cette partie est traitée d'une manière neuve.

A côté de son manuel, l'auteur a fait imprimer deux livres de commerce tracés, adaptés à sa méthode, l'un pour la partie simple, l'autre pour la partie double. C'est encore là une excellente innovation. Les élèves perdent beaucoup de temps à tracer leurs livres; ils le font machinalement puisqu'ils n'en ont jamais rempli; de plus il n'y a pas d'uniformité dans leurs registres. Des livres tout tracés obviennent à ces inconvénients; cependant les en-tête et les titres ne sont pas imprimés, afin que l'élève puisse s'exercer à la calligraphie. Ajoutons que le prix n'est pas fort élevé; le manuel et les livres coûtent 5 francs, et ils doivent servir deux ans.

Nous croyons que les travaux de M. Leclercq faciliteront singulièrement les études commerciales dans les classes inférieures, et à ce point de vue nous osons lui prédire beaucoup de succès.

FLEURS DU HAINAUT. — CHANTS DE MAI, par M^{me} DEFONTAINE-COPPÉE. *Bruxelles, F. Parent, 1857.*

Ces deux volumes de poésie se distinguent par une fraîcheur de coloris qui ne dément point les titres que leur a donnés le poète. La muse qui les a inspirés, est cette muse religieuse qui, après un long exil, a visité la France et la Belgique, pour dicter à tant de nobles cœurs de belles et touchantes mélodies. Ce qui caractérise le talent de M^{me} Defontaine, c'est, avec la variété des motifs, une grande variété de formes, un sentiment délicat des nuances, et une souplesse de rythme telle que l'harmonie de la phrase rend toujours avec bonheur le mouvement de la pensée. Mais nous lui conseillons plus de choix dans l'idée, plus de sévérité

dans l'emploi de l'épithète, et nous nous permettrons de lui reprocher des vers comme ceux-ci (Notre-Dame de Villers. Chants de Mai) :

Dans les hauteurs des cieux, les anges,
Sur nos fronts baignés de sueurs,
Éparpillent des chants étranges, etc.

Parmi les plus jolis morceaux des *Chants de Mai*, il y en a un que nous citerons, parce qu'il est plein de grâce et qu'un mot, un seul mot, y fait tache, que ce mot est malheureusement le dernier, et qu'il confirme ce que nous avons dit de l'épithète.

MARIE NOUS REND LA VIE.

Vois-tu cette rose flétrie ?
Elle a perdu son incarnat ;
Mais du ciel tombe un peu de pluie,
La fleur retrouve son éclat.

Et de sa suave corolle,
Ainsi que d'un pur encensoir,
Vers le ciel son parfum s'envole,
Symbole d'amour et d'espoir.

Et nous sommes la fleur flétrie,
Qui s'effeuillait là, sous les pas...
Mais sous ton sourire, ô Marie,
Nous levons nos fronts *déliçats*.

— Nous apprenons, par l'*Ami de l'ordre* du 11 avril, que l'auteur travaille en ce moment à un grand ouvrage poétique, intitulé *La harpe de Sion*. C'est une traduction en vers des psaumes de David. Le journal donne comme extrait l'*Élégie de l'exil*, traduite du psaume 136, *Super flumina Babylonis*.

ACTES OFFICIELS.

Sont nommés à l'université de Gand : 1^o Professeurs extraordinaires dans la faculté de philosophie, MM. *Wagener* et *Wocquier*, agrégés ; 2^o Professeur extraordinaire dans la faculté des sciences, M. *Dauge*, répétiteur à l'école spéciale du génie civil, dispensé par arrêté royal du grade de docteur ou de licencié ; 3^o Professeur ordinaire dans la faculté de médecine, M. *Postman*, professeur extraordinaire. 15 mars.

— La démission offerte par le sieur *Gillet*, surveillant-secrétaire de l'école normale des humanités à Liège, est acceptée. 2 mars.

— Le sieur *Bernimoulin*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, est nommé surveillant à l'athénée royal de Mons. 18 février.

— Le sieur *Schopens*, surveillant à l'athénée royal de Bruxelles, est nommé

maître de calligraphie dans la section des humanités au même établissement. 20 février.

— Le titre de professeur honoraire à l'athénée royal d'Anvers est conféré au sieur *Van Hollebeke*, ancien professeur de 5^m latine audit établissement. 19 mars.

— Le sieur *Duchdtel* est nommé maître de calligraphie à l'athénée royal de Tournai. 23 mars.

— Le sieur *Alexandre*, instituteur à l'école moyenne de Beaumont, est nommé maître de gymnastique au même établissement en remplacement du sieur *Clavel*, appelé à d'autres fonctions. 31 décembre.

— Le sieur *Jacob*, prêtre nommé par M. l'évêque de Namur, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de Dinant. 8 mars.

— La démission offerte par le sieur *Rasquin*, surveillant à l'école moyenne de Huy, est acceptée. 28 mars.

— La démission donnée par le sieur *Abrassart*, troisième régent à l'école moyenne de Louvain, est acceptée. 2 avril.

— Sont nommés : *A l'école moyenne de Louvain* : troisième régent, le sieur *Lecocq*, deuxième régent à l'école moyenne de Visé; *à l'école moyenne de Visé* : deuxième régent, le sieur *Kinet*, troisième régent; troisième régent, le sieur *Dussart*, deuxième instituteur à la section préparatoire; *à l'école moyenne de Thuin* : directeur, en remplacement du sieur *Staumont*, décédé, le sieur *Plaschaert*, directeur de l'école moyenne de Pâturages; *à l'école moyenne de Pâturages* : directeur, le sieur *Van Thielem*, directeur de l'école moyenne de Maeseyck; *à l'école moyenne de Maeseyck* : directeur, le sieur *Roekens*, premier régent à l'école moyenne de Turnhout; *à l'école moyenne de Turnhout* : premier régent, le sieur *Germain*, deuxième régent; deuxième régent, le sieur *Orthmeyer*, chargé des fonctions de troisième régent; troisième régent, le sieur *Paumen*, troisième régent à l'école moyenne de Saint-Ghislain. 2 avril.

— Le sieur *Janoy*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, est nommé deuxième instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de Visé. 2 avril.

— Le sieur *Watholet*, aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, est nommé assistant à la section préparatoire de l'école moyenne de Dinant, en remplacement du sieur *Hallez*, décédé. 6 avril.

— Le sieur *Raths*, curé-doyen de Saint-Donat, à Arlon, est déclaré nommé par M. l'évêque de Namur inspecteur cantonal ecclésiastique des écoles primaires du nouveau doyenné d'Arlon-Saint-Donat. 31 janvier.

— Le sieur *Lambert*, curé-doyen de Walcourt, est déclaré nommé par M. l'évêque de Namur inspecteur cantonal ecclésiastique des écoles primaires du doyenné de Walcourt, en remplacement du sieur *Parmentier*, décédé. 27 février.

— Le sieur *Malbrenne*, curé-doyen de Merbes-le-Château, est déclaré nommé par M. l'évêque de Tournai inspecteur ecclésiastique des écoles primaires du canton de Merbes-le-Château, en remplacement du sieur *Berton*, démissionnaire. 27 mars.

— M. l'abbé *Choppinet*, ex-curé de Frasnes-lez-Buissenal, est déclaré nommé par M. l'évêque de Tournai inspecteur diocésain des écoles primaires de la province du Hainaut, en remplacement de M. *Ponceau*, appelé à d'autres fonctions. 30 mars.

— Un arrêté royal du 19 mars porte ce qui suit :

Art. 1^{er}. Le taux pour lequel le logement, le chauffage et l'éclairage dont jouissent les directeurs des écoles moyennes de l'État, entrera dans la liquidation des pensions, est fixé comme suit : Au maximum de 1,000 fr. et au minimum de 400 fr. d'après les localités où les établissements sont institués.

Le chiffre à soumettre aux retenues sera déterminé par une déclaration à délivrer par les administrations communales. Il ne pourra être fait de changement à cette évaluation, à moins qu'il n'ait été opéré des modifications notables et dûment constatées dans les locaux.

Art. 2. Le boni des écoles moyennes réparti entre les ayants droit conformément à l'art. 19 de l'arrêté royal du 10 juin 1852, ne pourra entrer en ligne de compte pour la pension que s'il atteint pour chaque membre la somme de 10 fr. par année.

— Le Moniteur du 30 mars publie un arrêté royal qui distribue entre les différentes provinces, pour le service annuel ordinaire de l'enseignement primaire en 1858, une somme de 1 million, 13,191 fr. 39 ct.

— Le Moniteur donne dans les n^{os} du 31 mars et du 1^{er} avril la liste de 27 jeunes gens admis en qualité d'élèves instituteurs à l'école normale de l'État à Liège, et celle de 34 jeunes gens admis à l'école de Nivelles pour 1858—1859.

— Le Moniteur du 2 avril contient des arrêtés qui composent les diverses sections du jury central et celles des jurys universitaires combinés, pour la première session de 1858, nomment les secrétaires et déterminent l'ordre des sessions des divers jurys. Il publie à la suite la liste des récipiendaires.

— Le Moniteur du 5 avril donne la liste de 30 instituteurs et institutrices admis au serment, dont la nomination a été reconnue régulièrement faite.

— En date du 9 avril, le Ministre de l'intérieur prévient les étudiants qui désirent obtenir, pour l'année académique 1858—1859, une des soixante bourses de quatre cents francs, instituées par l'art. 40 de la loi du 1^{er} mai 1857 sur les jurys d'examen pour la collation des grades académiques, qu'ils doivent adresser au Roi, *avant le 15 mai prochain*, une requête sur timbre, accompagnée d'un certificat délivré par l'autorité communale du lieu du domicile de l'aspirant, et constatant que lui ou ses parents sont peu favorisés de la fortune. L'aspirant doit également faire constater de son aptitude, au moyen de certificats délivrés par les professeurs dont il a fréquenté les leçons et au moyen d'autres pièces, s'il en a. Dans le cas où il jouit d'une bourse de fondation particulière, il est tenu d'en faire la déclaration.

La requête devra mentionner exactement l'*université* et la *faculté* dont le pétitionnaire fréquente ou se propose de fréquenter les cours.

Le département de l'intérieur dispose, en outre, de quelques bourses de fondation.

L'instruction des demandes pour l'obtention de ces bourses est faite de la même manière que celle à laquelle sont soumises les requêtes en obtention des bourses créées par la loi du 1^{er} mai 1857. Elles doivent être accompagnées des mêmes pièces que ces dernières.

Ceux des étudiants qui jouissent déjà soit d'une bourse de l'État, soit d'un subside, soit d'une bourse de fondation, allouée par le département de l'intérieur, sont tenus de faire une demande en continuation de cette faveur.

Il ne sera donné aucune suite aux requêtes qui parviendront au département de l'intérieur, *après la date précitée du 15 mai 1858*.

NOUVELLES DIVERSES.

Réunion des philologues et des professeurs allemands à Breslau. (Fin)

La seconde thèse qu'on discuta a rapport à l'enseignement de la langue maternelle.

On doit donner aux élèves des gymnases une connaissance scientifique et raisonnée de la langue maternelle. Les lectures ne suffisent pas pour donner cette connaissance; l'enseignement grammatical, qu'on a banni à juste titre des classes inférieures, doit donc reparaitre dans le programme des classes supérieures; mais cet enseignement doit être historique; il doit suivre la langue dans ses développements successifs et expliquer le présent par le passé. D'ailleurs le légiste, le théologien et tout littérateur en général, se verra souvent dans la nécessité de recourir aux écrits du moyen-âge.

Telles sont les principales idées développées par les auteurs de la thèse, MM. *Palm* et *Cauer*.

M. *Reichel* de Vienne rappelle à ce sujet ce qui se passe en Autriche, où l'on étudie la langue et l'histoire littéraire dans les écrivains mêmes. Dans les classes inférieures on se borne à des lectures accompagnées de notices sur les auteurs et sur leur époque.

Dans les classes supérieures on y ajoute quelques préceptes d'esthétique et quelques notions sur les dialectes. Il défend ensuite l'opinion généralement admise en Allemagne, que c'est par la lecture et non par la grammaire qu'on doit apprendre la langue maternelle.

MM. *Cassow* et *Tomascheck* soutiennent également que l'enseignement grammatical ne peut être qu'un accessoire; que la lecture seule fait connaître et aimer la langue, et que, si l'on veut une grammaire, elle doit se borner aux remarques que toute lecture provoque nécessairement.

Plusieurs orateurs prennent encore part à la discussion, et en général, la thèse trouve plus de partisans que d'adversaires. Tout le monde est d'accord sur la nécessité de donner des soins particuliers à l'enseignement de la langue nationale, et sur l'utilité que présente l'étude du vieux langage, mais on semble d'accord aussi pour admettre que cette étude doit se faire par les lectures plutôt que par la grammaire, et que la connaissance raisonnée du développement de la langue n'est pas du domaine du collège.

— Nous apprenons que M. Delimal, professeur de physique et de chimie à l'athénée royal de Hasselt, va bientôt partir pour Rio-de-Janeiro, où il sera chargé de la direction d'une poudrière de l'État.

M. Delimal possède des connaissances pyrotechniques très-étendues, et le gouvernement du Brésil ne pouvait mieux choisir. Aussi fait-on au savant professeur les conditions les plus honorables et les plus lucratives : il jouira du titre, du rang et des honneurs de major, et d'un traitement de 17 à 18,000 fr. — Ce n'est pas la première fois que les gouvernements étrangers viennent chercher en Belgique les hommes à connaissances spéciales qui leur manquent.

— *Le Journal général de l'instruction publique* en France, rend compte dans son n° du 3 avril d'une rectification historique importante. Il s'agit de l'entrevue de Philippe-le-Bel et de Bertrand du Got. Jusqu'ici on avait supposé, sur la seule autorité du chroniqueur florentin Villani, que Bertrand du Got, archevêque de

Bordeaux, devait son élection, au conclave de Pérouse, aux intrigues de Philippe-le-Bel; que son exaltation, sous le nom de Clément V, avait été précédée par la mystérieuse entrevue de Saint-Jean-d'Angely en 1305, dans laquelle le roi avait promis la tiare au prélat, à la condition qu'il deviendrait sa créature et souscrirait à toutes ses volontés. *M. Rabanis*, dans une lettre à *M. Ch. Daremberg* (Paris, Durand), vient de prouver que l'entrevue, et, par conséquent le pacte n'ont pu avoir lieu, en établissant solidement l'alibi des deux personnages pendant tout ce temps. La pièce principale de son argumentation est le *JOURNAL DE LA VISITE PASTORALE DE BERTRAND DU GOT, DU 17 MAI 1304, AU 22 JUIN 1305*, qu'il a découvert il y a quelque temps enfoui dans les archives de Bordeaux. Ce document donne les moyens de suivre Bertrand du Got, jour par jour, dans le cours d'une année entière, et l'on y cherche en vain la trace d'un séjour, quelque court qu'il ait été, à Saint-Jean-d'Angely ou dans les environs.

— *M. Hachette* vient d'éditer un *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, avec une introduction sur la théorie des synonymes, par *M. Lafaye*. « *M. Lafaye*, dit *la Revue de l'instruction publique* en France, a publié en 1843, la première partie de cet ouvrage, qui lui a valu le prix de linguistique, décerné alors par l'Institut. Il a depuis continué et complété son travail avec l'ardeur et la patience que les érudits mettent ordinairement aux travaux qui sont le plus en harmonie avec leurs goûts particuliers et les dispositions que la nature leur a données, et il publie aujourd'hui un dictionnaire qui, s'il n'est pas absolument complet (car quel dictionnaire pourra jamais se vanter de l'être), est tellement supérieur aux précédents qu'on peut le dire aussi achevé qu'il est nouveau dans sa forme et dans son étendue. » De son côté le *Journal général de l'instruction publique* fait un grand éloge de ce livre. « *M. Lafaye*, dit-il, a introduit la philosophie dans une matière en apparence assez ingrate, ou qui paraissait prêter plutôt aux jeux de l'esprit qu'aux analyses de la science; il a recueilli, ramassé, condensé tous les travaux de ses prédécesseurs, en y ajoutant une méthode supérieure; il a étendu le champ de la synonymie, au point de ne laisser plus rien à découvrir à ceux qui viendraient après lui, il a distribué les richesses d'une lecture immense dans les cadres préparés par les habitudes de la réflexion philosophique; enfin il a coordonné ces matériaux dans une théorie savante, et on peut dire qu'il a élevé un monument considérable à la philosophie de la langue française. »

Nécrologie. — Sont morts en Belgique : *M. Mareska*, professeur de chimie à la faculté des sciences de l'université de Gand, et médecin de la maison de force depuis 1830; — *M. l'abbé Chèvremont*, chargé de l'enseignement de la religion à l'école normale des humanités à Liège, inspecteur des écoles de la ville; — *M. Bozon*, surveillant à l'athénée royal de Gand.

A l'étranger : *M. Bonnet*, le doyen des poètes provençaux, à Beaucaire; — *M. Kugler*, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des arts, à Berlin; — *M. Senkowski*, orientaliste, critique et publiciste, à St-Petersbourg; *M. Wallmarck*, une des illustrations de la littérature suédoise, à Stockholm; — *M. de Pétigny*, de l'académie française des inscriptions et belles-lettres, auteur d'un ouvrage estimé sur les institutions des Mérovingiens, et d'une histoire archéologique du Vendômois, à Vendôme; — le baron de *Neumann*, connu par ses travaux sur l'histoire naturelle, qui depuis un an voyageait en Afrique, au Caire; — *M. Sauveroye*, proviseur du lycée Napoléon, à Paris.

DE LA PURETÉ DES TEXTES FRANÇAIS EMPLOYÉS DANS LES CLASSES.

Une chose remarquable et triste tout à la fois, c'est le peu de soin que l'on apporte à la correction de plusieurs textes français destinés à la jeunesse. Les savants passeront sans peine des jours entiers à discuter telle ou telle leçon d'un livre qu'on ne lit pas, à fouiller dans les entrailles d'un palimpseste, pour découvrir une variante à l'auteur ancien le plus insignifiant; mais peu leur importe que, dans des recueils à l'usage des classes, les fautes les plus grossières défigurent le texte de nos plus grands écrivains.

Au siècle dernier, un maçon décoré du nom d'architecte entrait dans une église dite gothique. Pauvre style! s'écriait-il. Puis, avec ses aides, il arrondissait les ogives, donnait aux minces colonnes un embonpoint raisonnable et les couronnait d'un chapiteau, dissimulait le tout sous un badigeon uniforme, qui faisait disparaître les fresques, restes de la barbarie, et se frottait les mains en admirant son ouvrage.

On a vu de même en littérature des démolisseurs de bas étage, s'attaquer à tout ce qui est grand, et altérer, par d'odieuses mutilations, par d'audacieuses falsifications, les œuvres du génie. Ces hommes semblaient s'être donné pour mission de restaurer à leur manière les plus beaux monuments des âges passés. De nos jours, il est vrai, on s'occupe, avec un zèle louable, de ramener les textes à leur pureté primitive dans les grandes éditions; plusieurs livres de classe ont aussi subi des améliorations notables; mais il en est qui résistent aux accusations les mieux fondées, aux plaintes les plus légitimes.

De ce nombre sont les *Leçons françaises de littérature et de morale*, par MM. Noël et Delaplace. Voilà cinquante ans environ que ce livre est dans les classes; il jouit d'une vogue qui ne peut s'expliquer, sinon par le besoin généralement senti d'avoir un bon ouvrage en ce genre. Il a eu des éditions sans nombre; il a subi des changements, des arrangements, des dérangements; on a retranché, on a ajouté; tout le monde y a mis la main; mais il ne semble pas que tant de transformations et de rema-

niements aient fait disparaître une seule erreur de goût, une seule inexactitude. La contrefaçon, comme c'est son métier, a reproduit religieusement toutes les altérations de l'original; elle en a sans doute augmenté le nombre; cependant on ne peut guère l'accuser, car les éditions belges les plus récentes diffèrent peu de celle qui parut à Gand en 1822, et qui donne le texte des éditions françaises de 1810 et de 1821. Du reste, comme on sait, Noël n'était pas fort consciencieux; M. Quicherat, dans la préface de son dictionnaire français-latin, le range parmi *ceux qui, à chaque instant, imputent mensongèrement à des classiques les phrases qu'ils ont arrangées* (1).

Mais l'essentiel est de signaler les fautes, et non d'en découvrir l'auteur. Comme il serait impossible de parcourir tout le volume, il suffira de s'attacher à deux ou trois morceaux d'un écrivain célèbre, de M^{me} de Sévigné par exemple. Ouvrons donc ce livre formé de feuillets arrachés à tous les livres, ou, si l'on aime mieux, *cette espèce d'Élysée français*, comme dit modestement la préface, où *nos meilleurs orateurs, historiens, philosophes et poètes* (M^{me} de Sévigné est-elle exclue?) *semblent se réciter entre eux, ou lire à la jeunesse les endroits de leurs écrits qu'ils ont travaillés avec le plus d'intérêt, qui leur plaisent à eux-mêmes davantage pour la pensée, le style, le goût et la morale.*

En premier lieu viennent les narrations. Après avoir lu les préceptes de Marmontel sur la narration oratoire, et passé par-dessus deux *narrations* qui ne sont pas des narrations, ou qui racontent tout autre chose que le sujet indiqué dans le titre, on se trouve en face de *La mort de Turenne*, par M^{me} de Sévigné. Certes l'illustre marquise eût été bien ébahie si elle eût appris qu'elle avait fait une narration, et peut-être une narration oratoire. — Une narration oratoire! comment dites-vous cela, ma fille? vous étiez dans les bouffées de l'éloquence quand vous écriviez ainsi. — Mais le lecteur lui-même est bien surpris, lorsque,

(1) Noël n'est pas seul l'auteur de toutes les altérations que nous avons à signaler. Certains textes avaient été corrompus avant lui, et le sien a subi à son tour des modifications. Nos réclamations ne sont donc pas dirigées contre lui personnellement, mais contre les auteurs du délit, quels qu'ils soient. — Nous devons dire aussi que nous n'avons pas fait notre travail sur des éditions françaises des *Leçons de littérature*, mais seulement sur des éditions belges.

recourant au texte, il découvre que M^{me} de Sévigné n'a point écrit cette relation dans la forme où elle est présentée, que la siënnne est toute différente dans son ensemble, et qu'elle a été défigurée dans les détails par les fautes les plus graves et les plus inattendues.

La narration des *Leçons de littérature* est composée par le compilateur, sous le nom de M^{me} de Sévigné, de deux fragments : le premier a été coupé dans la lettre du 28 août 1675 ; c'est la relation proprement dite ; elle a été écrite par la marquise presque sous la dictée d'un gentilhomme, qui revenait de l'armée de Turenne ; le second est tiré d'une lettre du 16 août, lettre antérieure par conséquent de douze jours à l'autre. C'est un éloge du héros, qui n'a aucun rapport avec le récit de sa mort. D'où vient qu'on a ajouté ce fragment ? Il est difficile de le savoir ; peut-être le compilateur ne comprenant pas pourquoi l'auteur accumulait les petits détails dans le morceau précédent, a-t-il cru devoir réchauffer sa narration par quelque chose de plus oratoire. Quoi qu'il en soit, c'est tromper le lecteur que de lui laisser supposer que ces deux morceaux ont été écrits d'un seul trait et sous la même impression.

Rien n'empêche d'admirer ici l'art avec lequel le compilateur entre en matière ; c'est un modèle de brusquerie : *Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé.* Pourquoi le samedi et pourquoi à deux heures ? C'est au lecteur à deviner la raison de cette précision dans les dates. Madame de Sévigné, qui n'avait pu lire les règles de la narration oratoire par Marmon-
tel, n'ignorait pas cependant qu'un récit quelconque doit avoir un commencement, et elle a su commencer. Sa relation a un début ravissant : c'est une scène pleine de larmes, un émouvant tableau, un admirable éloge de Turenne par les faits eux-mêmes. On voit quelle affection ce grand homme avait su inspirer, et combien son souvenir était présent, un mois après sa mort, dans des âmes qui d'ordinaire oublient vite ; en même temps on se rend compte des moindres détails. Pour quel motif ce début a-t-il été supprimé ? est-ce philosophie ou grammaire ? Pour nous, nous allons le donner ; tout le monde n'est pas forcé d'être aussi philosophe que le grammairien, ni aussi grammairien que le philosophe.

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon (1), me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction : madame de La Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu ; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures ; tous ces pauvres gens étaient en larmes, et déjà tout habillés de deuil ; il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; ils ne pouvaient prononcer une parole : ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes, et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, et en se cachotant il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille. Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé.....

N'en déplaise au compilateur, si M^{me} de Sévigné avait lu elle-même sa relation dans cette espèce d'*Élysée français* dont il nous a parlé, elle n'aurait certainement pas supprimé ce début. Qui sait même si elle eût supprimé, dans le dernier fragment, les phrases suivantes, qui peignent si bien la tournure de son esprit, et qui nous font pour ainsi dire assister à sa pensée ?

Vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. — Enfin ne croyez point que cette mort soit comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre.

Le compilateur a cru devoir rejeter ces idées, comme des hors-d'œuvre, et, suivant son habitude, il le fait sans prévenir, même par de simples points (2). D'une conversation écrite, il fait un discours académique ; à l'abandon de la correspondance intime, aux légères distractions si naturelles dans une mère qui pense à sa fille même en pleurant Turenne, il substitue, pour son agrément personnel, la rigueur d'un style suivi, qualité que M^{me} de Sévigné ne cherchait pas, que personne ne lui demande, et dont l'absence communique tant de charme à ses lettres.

Passons aux détails. D'après Ch. Nodier (3), les lettres de

(1) Frère de M^{me} d'Elbeuf et neveu de Turenne.

(2) Il y a des suppressions nécessaires, c'est quand les passages offrent du danger au point de vue de la religion ou de la morale. Hors de là, l'auteur doit être donné tel qu'il est, même aux jeunes gens. S'il s'est trompé, on peut l'annoter ; mais le corriger ou le mutiler, jamais.

(3) Notice sur M^{me} de Sévigné, mise en tête de plusieurs éditions.

M^{me} de Sévigné, « ces lettres si intéressantes pour l'histoire des mœurs et des personnes, sont surtout d'une importance inappréciable pour l'étude de notre langue, pour la connaissance de ses tours, de ses délicatesses et de ses libertés. Voilà pourquoi rien n'est à leur comparer, ni comme enseignement ni comme modèle. Le français de madame de Sévigné c'est le français tout entier, avec son élévation majestueuse, etc. » Il paraît que le compilateur n'est pas de cet avis, car il altère l'histoire sans façon; comme il n'entend rien aux tours, aux délicatesses, aux libertés de la langue, il les proscribit impitoyablement; à ce français si dégagé, si empreint de la négligence *requisse*, il substitue son français à lui, ce français empesé dont on a vu un échantillon. Et il ose signer le tout du nom de M^{me} de Sévigné !

D'abord il altère l'*histoire des personnes*. D'après lui, le corps de Turenne arriva à Saint-Denis le 28 août, jour où la lettre fut écrite, car il édite : *Il arriva à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici*. Or cette phrase est incompréhensible; car M^{me} de Sévigné raconte ce qu'elle a appris chez le cardinal de Bouillon avant quatre heures de l'après-midi, comme le reste de la lettre le fait voir clairement; elle n'a donc pu écrire : *Il arriva*. En effet le texte (1) porte : « *Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici*. » On a beau dire pompeusement en tête de la préface : *Trois ou quatre cents volumes, et peut-être davantage, ont été choisis, feuilletés, lus en partie, pour composer ce recueil classique français*; c'est une assertion dont il faut bien rabattre, car il suffisait de tourner la page pour savoir que le corps de Turenne arriva dans la nuit du 29 au 30. En effet M^{me} de Sévigné écrit le 30 en revenant du service à Saint-Denis : *il y est arrivé cette nuit*.

Voici une autre bévue non moins curieuse. M^{me} de Sévigné après avoir nommé les personnes avec lesquelles elle se trouvait chez M. de La Rochefoucauld, ajoute : *M. le Premier y vint*; c'est-

(1) Pour le texte nous avons consulté l'édition de la compagnie des libraires, Paris, 1763, 8 vol. in-18; celle de Desrez, Paris 1838, 2 vol. in-8°; celle de Furne, Paris 1833, 1 v. in-8°. Elles diffèrent assez peu entre elles. La dernière paraît très-soignée, et quand il a fallu choisir, nous lui avons donné la préférence.

à-dire le premier écuyer du roi ⁽¹⁾, comme on disait *M. le Grand*, pour dire le grand écuyer. A ce titre peu intelligible pour le vulgaire le compilateur substitue bravement celui-ci : *M. le Prince* ⁽²⁾. Évidemment il ne sait ce qu'il dit. *M. le Prince* ! un seul homme avait en France le droit de s'appeler *M. le Prince* tout court ; c'était à cette époque le prince de Condé le *Héros*, comme dit Saint-Simon. Or *M. le Prince* était alors bien loin de Paris ; il quittait l'armée de Flandre qu'il commandait et qui venait de faire les sièges de Limbourg et de Huy, pour aller remplacer Turenne. M^{me} de Sévigné ne cesse de parler de lui. Ainsi elle écrit le 31 juillet : *voilà M. le Prince qui court en Allemagne* ; le 16 août (remarquez cette date) : *M. le Prince s'achemine vers l'Allemagne* ; le 26 août : *M. le Prince est à l'armée d'Allemagne*. N'est-il pas étrange ensuite que le prince de Condé fasse chez *M. de La Rochefoucauld* une entrée aussi mesquine, *M. le Prince y vint* ? que M^{me} de Sévigné ne parle pas de sa santé, dont elle entretient sans cesse sa fille ? qu'elle ne cite pas une parole du vainqueur de Rocroi sur le *héros de la guerre*, sur celui dont huit maréchaux de France étaient la monnaie, comme disait M^{me} Cornuel ? Que la gloire est peu de chose !

Si le compilateur ne respecte pas l'histoire des personnes, il respecte bien moins encore la langue française. On va voir ce qu'il fait de ses *tours*, de ses *délicatesses*, de ses *libertés*, et aussi du sens commun. D'abord il fait dire à Turenne par *M. d'Hamilton* : « Monsieur, venez par ici, *on tirera* du côté où vous allez. » Le lecteur doit trouver assez singulier que *M. d'Hamilton* sache que *l'on tirera* précisément de ce côté ; que penser ensuite d'un général qui n'ose avancer de ce côté parce qu'*on tirera* ? Dans la lettre

(1) Il s'agit ici de Henri de Beringhen, chevalier des ordres du roi, premier écuyer de la petite écurie, gouverneur des citadelles de Marseille, etc. Homme nouveau, car son bisaïeul était de la Gueldre, il avait obtenu par sa sagesse et sa valeur la charge éminente de premier écuyer, qu'il exerça jusqu'en 1679. M^{me} de Sévigné parle ainsi de ses relations avec lui : « Je ne me vante pas d'être des amies de *M. le Premier* ; mais je l'ai vu assez souvent chez *M. de La Rochefoucauld*, chez madame de Lavardin, chez lui et deux fois chez moi ; il me trouve avec ses amis, et vous savez les sortes de réverbérations que cela fait. » *Lettre à M^{me} de Grignan*, 11 sept. 1675.

(2) Cette faute ne doit pas être dans les éditions françaises des *Leçons de littérature*, car elle n'est pas encore dans l'édition de Gand de 1822.

l'énigme disparaît, car M^{me} de Sévigné a mis simplement : « *on tire* du côté où vous allez. » Après avoir embrouillé ici l'idée, il a cru devoir l'éclaircir ailleurs sans aucune nécessité. Si M^{me} de Sévigné écrit : « je pense que *le pauvre chevalier* était bien abîmé de douleur, » il ne peut s'empêcher de changer et de dire : « je pense que *le pauvre chevalier de Grignan*; » comme si pour M^{me} de Grignan qui reçoit la lettre, la simple désignation de *chevalier* n'était pas suffisante !

Voici une liberté qui n'est pas du goût de l'auteur des *Leçons françaises de littérature* : « il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main *qui tenaient* le chapeau de Saint-Hilaire. » Aussi il se hâte de corriger : « du même coup qui emporta le bras et la main *qui tenait*.... » Corriger M^{me} de Sévigné, juste ciel !

M^{me} de Sévigné a des tours qu'elle affectionne, celui-ci entre autres : « vous pouvez penser *ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà*. » Le nouvel éditeur jaloux de la pureté de la langue française menacée par la plume des marquises du 17^{me} siècle, dérobe prudemment cette tournure aux lecteurs, et leur donne une phrase de sa façon : « vous pouvez penser *ce qu'y ajoute sa perte*. » Bien obligé ! C'est sans doute pour le même motif, et aussi pour conserver à M^{me} de Sévigné un peu de sa gloire si compromise par son étourderie, que l'éditeur veut bien se donner la peine de retoucher son style en maint endroit. C'est une leçon dont chacun peut profiter. Ainsi ne dites pas avec M^{me} de Sévigné : « le petit d'Elbeuf s'était jeté sur *le corps*; » il faut dire : sur *ce corps*. Ne dites pas : « ces cris de toute une armée *ne se peuvent pas* représenter; » dites : *ne peuvent pas se* représenter. Ne dites pas : « *ç'a été encore* une autre désolation; » dites : *ç'a encore été* une désolation. Ne dites pas : « vous ne sauriez croire *comme* la douleur de sa perte *était* profondément gravée dans les cœurs; » dites : *combien* la douleur de sa perte *est* profondément gravée ⁽¹⁾.

Nous avons tremblé de tous nos membres quand nous avons

(1) N'oublions pas cette phrase : « Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; *il n'était point encore tombé*; mais il était penché le nez sur l'arçon. » On a supprimé ce qui est en italiques, probablement à cause de certaines *négligences*.

lu dans le texte : « ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; — Pour son âme... il n'est *pas* tombé dans la tête d'*aucun* dévot qu'elle ne fût pas en bon état; » deux fautes positives contre la grammaire de Noël et Chapsal ! M^{me} de Sévigné l'a échappé belle !

La correction suivante surpasse l'imagination. Le texte porte : « la conversation dura deux heures sur les *divines* qualités de ce véritable héros. » On sait que ce mot de *divin* était alors fort à la mode et il est ici très-bien placé. Mais il n'a pas le bonheur de plaire au critique, qui aux *divines* qualités, substitue les *diverses* qualités. Convenons que cela est *divinement* ⁽¹⁾ trouvé !

Cette correction nous en rappelle une autre dans laquelle il s'est surpassé lui-même. Les soldats français, dans leur langage expressif et pittoresque, avaient donné à Catinat le surnom caractéristique de *Père la Pensée*, un beau nom s'il en fut. Un valet d'armée comprendrait cela. Croirait-on que dans les *Leçons de littérature et de morale* il est travesti au point de devenir celui-ci : le *Père de la Pensée* ? C'est le *nec plus ultra* du genre ⁽²⁾.

Ce serait à n'en pas finir s'il fallait signaler ici toutes les libertés qu'il plaît à l'éditeur de se permettre. De la ponctuation il n'en faut pas parler; chez lui elle est arbitraire, et au lieu d'établir clairement les rapports des idées, elle ne fait très-souvent que les confondre et les obscurcir.

On pourrait dire que ce morceau a joué de malheur, et qu'il forme une exception heureusement unique dans le recueil. C'est une illusion à laquelle il faut renoncer. *La mort de Vatel* est souillée des mêmes taches. Quand Vatel dit : « Je suis perdu d'honneur; voici *un affront* que je ne supporterai pas, » on lui fait dire, « voici *une affaire*. » Quel style de magasin ! passe pour un simple marmiton; mais le maître d'hôtel de M. le Prince ! — Nous lisons plus loin : « Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du

(1) Il n'en faut pas douter, c'est ce malheureux mot qui a fait supprimer le début si beau dont nous parlions tout à l'heure. En effet, M^{me} de Sévigné dit : « Madame d'Elbeuf avait un portrait *divinement* bien fait de ce héros. » L'éditeur, qui n'a pas ce mot dans son vocabulaire, aura sans doute songé à *diversement*, mais il n'a pas osé le risquer. On doit lui tenir compte de sa discrétion.

(2) Cette dénomination burlesque s'étale en lettres italiques dans le morceau intitulé : *Catinat à l'hôtel des Invalides* (édit. de Tournai).

roi, mais *aux vingt-cinquièmes*, lui revenait toujours à l'esprit. » L'éditeur qui ne comprend pas le français, ne manque pas de mettre que le rôti avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la *vingt-cinquième*. Il ferait mieux de ne pas toucher à ces questions de ménage, qui ne sont pas de sa compétence. — La phrase suivante a été remise sur le tour comme mal faite : « Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte et se la passe au travers du cœur; mais *ce n'est* qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels; *il tombe mort*. » La correction est ingénieuse : « Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte et se la passe au travers du cœur; mais *ce ne fut* qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels) *qu'il tomba mort*. » On voit maintenant, clair comme le jour, que si Vatel n'est pas tombé mort des deux premiers coups, c'est qu'ils n'étaient point mortels, ce que M^{me} de Sévigné avait négligé de nous faire remarquer ⁽¹⁾.

La douleur de M^{me} de Longueville, en apprenant la mort de son fils n'est pas mieux traitée. Voici le morceau presque en entier : le lecteur jugera.

Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette nouvelle (2). Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet dès qu'elle parut : Ah ! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère ? Sa pensée n'osa aller plus loin. — Madame, il se porte bien de sa blessure (3). — *Il y a eu un combat ! Et mon fils ?* — On ne lui répondit rien. — Ah ! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, *est-il mort ?* — *Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre.* — *Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur-le-champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ?* Ah ! mon Dieu, quel sacrifice ! Et là-dessus elle tombe sur son lit..... Elle n'a aucun repos ; *sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée : pour moi*, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Tel est le véritable texte de cette relation inimitable pour la

(1) Voici encore dans *La mort de Vatel*, des altérations à remarquer en passant. Texte : rien n'était *si* beau que le souper du roi ; Noël : rien n'était *plus* beau. — Minuit *viént* ; minuit *viént*. — Il crut qu'il *n'aurait* point d'autre marée ; *qu'il n'y* aurait point. — On loua et l'on blâma son courage ; on loua et blâma.

(2) Dans les *Leçons de littérature* il y a, cette terrible nouvelle. L'épithète n'est pas dans le texte.

(3) M. le Prince avait été blessé au passage du Rhin.

sensibilité, la vérité, la progression. C'est la nature prise sur le fait. Il n'y a pas un mot à reprendre ni à retrancher. Malgré cela il n'a pu trouver grâce devant le critique, et tout ce qui est en italiques, a été *sabré* impitoyablement. Que sont devenus ces degrés si bien marqués par lesquels M^{me} de Longueville passe d'une crainte vague à la certitude de son malheur ? ces tressaillements du cœur maternel alarmé, qui bondit à chaque instant, agité par des pressentiments sinistres ? *Il y a eu un combat ! et mon fils ? — Ah ! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ?* La trace même en a disparu.

Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui ; aussi bien est-il pénible d'avoir à enregistrer tant d'actes de vandalisme.

E. FEYS.

LETTRE SUR LA POÉSIE A M. AUG. DAUFRESNE.

(Suite et fin).

Après avoir parlé des bases sur lesquelles repose la poésie pure, touchons un mot du milieu dans lequel elle vit de prédilection. S'occupera-t-elle des choses étrangères à notre façon de penser, de sentir, d'agir, ou en d'autres termes de choses qui s'écartent de notre raison, de notre imagination, de notre sensibilité et de notre vie individuelle et collective ? se perdra-t-elle dans une métaphysique où la synthèse et le délaïement de la pensée nous conduisent dans les ténèbres du logogriphe ?

La poésie de la nouvelle école allemande, du cercle littéraire de Saxe-Weimar, qui a rayonné sur toute l'Allemagne au commencement de ce siècle, de la pléiade où brillaient les Schiller, les Wieland et Goethe (je parle de la poésie lyrique surtout), qui a hérité des traditions de l'école anglaise et de l'école française, a suivi une marche bien plus naturelle que certains romantiques dans leurs systèmes excentriques. Car, nos poètes rêveurs s'écartent trop de la vie réelle, se livrent au charme d'une imagination fantasque, à ce point que leurs symboles poétiques ne figurent plus l'idée, mais je ne sais quelle phraséologie étrange, où la

forme n'est qu'un prisme à brillantes facettes, et la pensée virtuelle qu'un mythe sans application. Quel est le but atteint dans cette course effrénée? Où est la leçon profitable pour les lecteurs? Je n'en vois point, hormis un certain éblouissement, une certaine pesanteur du cerveau fatigué, bien différente de cette salutaire émotion, qui échauffe doucement le cœur à la lecture d'une œuvre sérieuse et morale.

Les Allemands comme tous les peuple du Nord aiment le mysticisme, éminemment propre à la poésie; c'est une tendance et un retour vers les fictions du moyen-âge. Tantôt c'est la féerie de l'ancienne chevalerie, les châteaux enchantés, les génies du ciel et de la terre, les fées et les sylphes; tantôt, à l'imitation des anciens, ce sont les vertus et les vices personnifiés. Voyez le roi des Aulnes dans Goethe, les deux Muses de Klopstock et tant d'autres.

Si vous étudiez bien le caractère de la poésie des peuples du Nord, vous remarquez qu'elle est plus sentimentale et plus spiritualiste, tandis que la poésie méridionale est plus sensuelle et plus voluptueuse. Ici la nature luxuriante, sollicitée par les chauds rayons d'un ciel limpide et bleu, pousse davantage les esprits à jouir et à jouir vite, comme aussi à répandre au dehors les richesses de l'imagination, en personnifiant les sensations par des figures matérielles. Dans le Nord, au contraire, l'imagination plus tempérée et plus intime se replie sur elle-même, et ne prend la nature que comme point d'appui, pour élever de là ses conceptions dans les régions sereines du beau idéal et des créations fantastiques. La différence repose sur une question de tempérament et de climat, mais elles ont toutes deux un cachet respectable d'originalité et de charme natif.

Mais que devons-nous entendre par le romantisme si difficilement expliqué? On le fait remonter jusqu'à Shakespeare, le grand dramaturge anglais, qui s'abandonnant à l'essor d'un génie fougueux, outrepassa les règles du goût, que les classiques avaient établies depuis les Grecs et les Romains. S'occupant peu des descriptions de la nature proprement dite, il creuse bien avant dans les mystères des passions et met le cœur de l'homme à nu, en en révélant les grandeurs et les défaillances. C'est une repré-

sentation des mœurs dans leurs sublimes aspirations et dans leurs profondes horreurs, par un génie audacieux et grandiose. Mais les écarts de son imagination ne sont pas toujours redressés par la raison. Le romantisme, comme on le comprend communément en France, est une réaction contre le rigorisme compassé de certaines théories trop absolues, qui tendent à rendre l'art guindé et méticuleux, lui ôtent son élan et sa libre allure, et à force de prudence nous donnent une langue lourde et emphatique.

Châteaubriand, le grand publiciste, le brillant novateur, avait ramené les esprits dans le chemin du vrai et du beau. Restaurateur des muses sacrées, il rétablit en principe le merveilleux chrétien, infiniment supérieur à toutes les théogonies par la pureté de sa doctrine, la majesté de son culte et la grandeur de ses espérances. Sans tomber dans un néologisme bizarre et incompris, il sut revêtir le langage du nouveau lustre des importations latines, fraîches et naïves fusions d'une langue au berceau, qui s'appelait romane dans le moyen-âge.

De cette école spiritualiste, qui jeta un grand éclat en France, sont sorties de puissantes personnalités, qui ont entraîné de grandes admirations et soulevé d'importantes critiques; par contre aussi certains esprits, qui se faisaient gloire de lui appartenir, en suivant les traces de ces modèles, auxquels ils étaient inférieurs en talent, en copiaient les défauts et les exagérations; et à force d'innover dans les idées et dans le style, tombèrent dans l'enflure et le papillotage littéraires.

Déjà par un excès contraire nous voyons réagir à leur tour les modernes réalistes, vieux nom ressuscité du moyen-âge. Ces amants de la vérité outrée, de la nature telle quelle, à force de réalité échouent dans une hideuse négation de l'art sérieux, essentiellement éclectique. Écoutons ce que dit un grand maître, M. De Sainte-Beuve, dans ses pensées de J. Delorme : « C'est précisément à mesure que la poésie se rapproche davantage de la vie réelle et des choses d'ici-bas, qu'elle doit se surveiller avec plus de rigueur, se souvenir plus fermement de ses religieux préceptes, et tout en abordant le vrai sans scrupule ni fausse honte, se poser à elle-même, aux limites de l'art, une sauvegarde incorruptible contre le prosaïque et le trivial. »

Qu'importent donc les systèmes ? il faut toujours en revenir aux saines doctrines de l'art.

L'objet immédiat de toute poésie, tu le sais si bien, mon cher Auguste, c'est l'amour du beau. La philosophie s'occupe du vrai, de ses principes d'investigation et de démonstration, c'est la science des rapports et en quelque sorte l'harmonie des harmonies. La poésie s'attache plus particulièrement au beau idéal, qu'elle recherche aussi et qu'elle expose à notre admiration par les procédés qui lui sont propres. Qu'entendons-nous donc par beau idéal ?

Reconnaissons d'abord que nous n'arriverons jamais par les seules forces de notre nature bornée à la perfection absolue. Dieu seul a l'idée adéquate dans toute sa plénitude. Nul chef-d'œuvre de l'esprit humain, nul monument au monde ne renferme la somme du beau. Quelle idée devons-nous nous former de la perfection du genre ? Est-ce la loi de l'unité, de l'ordre, de l'harmonie, où tout s'enchaîne, se fond dans un commencement, un milieu, une fin, ou en d'autres termes, dans les évolutions du temps, de l'espace et du mouvement ; loi par laquelle il s'établit un rapport exact entre la pensée générative et l'expression artistique ?

Horace a dit :

Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.

C'est l'unité et la simplicité, c'est-à-dire, l'unité dans l'universalité, ou l'assemblage des parties d'un tout concourant à former ce tout homogène.

On dit aussi que le beau est en général la forme visible des idées qui ont pour objet le vrai. C'est juste, mais il faut se garder de confondre le vrai avec le réel. Le vrai comporte une idée de convenance, de régularité, et le réel pouvant avoir cette même signification, entraîne de plus celle de laideur et d'imperfection. Toutes ces définitions sont trop métaphysiques, et dans leur synthèse universelle demeurent trop abstraites, ne précisant pas ou précisant trop.

L'idée que je me forme du beau idéal est un type primordial vu ou pressenti par l'imagination seulement, dont l'incarnation ne peut s'effectuer en un seul objet qu'en rassemblant dans la

nature les traits épars de beautés partielles. Pour me servir d'un exemple, quand nous contemplons les figures raphaélesques, où la pureté et le moelleux des formes, la noblesse et l'élégance des poses le disputent à la fraîcheur et à l'éclat du coloris, nous ne trouvons rien de comparable comme ensemble dans la nature animée. Le Sanzio lui-même ne disait-il pas : *Essendo carestia di belle donne, io mi servo di certa idea, che mi viene alla mente* : « quand je manque de beaux modèles vivants je me sers d'une certaine idée qui me vient à l'esprit. » Le chantre des savanes américaines, le noble et suave amant des muses grecques, Châteaubriand, a dit quelque part dans son Génie du christianisme, que la poésie est un choix dans les images et les sentiments. Je conclurai donc en posant cette question aux soi-disant réalistes : y a-t-il de la poésie à peindre la nature uniquement telle qu'elle est, sans goût et sans discernement ?

L'on pourrait s'étendre sur ce chapitre du beau considéré objectivement, mais quittons, cher poète, ces steppes arides et brûlants pour entrer dans quelque fraîche oasis.

Qui me dira, favori du ciel, la sublime ivresse qui t'inonde, quand en présence de la création tu chantes en rythmes harmonieux la nature et Dieu, quand plein d'admiration et d'amour tu tresses des couronnes à toutes les vertus qui sont sœurs ; que tu t'assieds à nos foyers pour en partager les joies et les relever encore par tes douces chansons ; que le front inspiré tu proclames les grandeurs de la patrie ; ou bien, que le cœur tendrement ému, tu épanches en nous, comme les flots d'une onde limpide, tes pensées intimes et les secrètes aspirations de ton âme vers la beauté et l'amour infinis ?

Dans la belle nature, j'adore avant tout les grands sentiments, les instincts délicats, tels que tu les énonces dans tes œuvres. Le beau m'enflamme, un trait de générosité me ravit d'admiration, un trait de dévouement m'exalte d'une ivresse ineffable. Je m'identifie avec les héros, je me distingue avec les grands hommes, phares des nations allumés par la main de la Providence, et je me sacrifie avec les bienfaiteurs de l'humanité. Voilà mes aspirations et le sujet le plus élevé de mes études.

Avec quelles délices aussi tu décris les beautés de nos paysa-

ges ! comme tes tableaux m'enchantent ! quelle douceur sereine ils me communiquent, quand je contemple avec toi cette terre natale si diversement accidentée de rochers tapissés de lierre, de ravines profondes, de coteaux buissonneux, de vallons sinueux baignés par des rivières aux flots limpides et bleus, où se mire coquettement quelque blanche villa demi-cachée dans un repli de l'horizon ! Parfois je m'arrête à regarder gravir de loin dans l'escarpement de la montagne quelque chèvre agile et pétulante : elle va bondissant brouter la liane grimpante, qui éparpille au vent ses grappes de fleurs purpurines. Que je me plais au fond du val agreste, dont les prés fleuris sont animés par les mugissements des génisses tachetées ; elles paissent tranquillement le long d'un petit ruisseau dont les bords sont plantés de pommiers. De leurs mamelles abondantes s'échappent dans les airs des arômes laiteux, que nous respirons avec les mille senteurs des champs. Ensuite, je m'enfonce dans le bois pour écouter les gais fredons du rossignol, ou les cadences flûtées du loriot, ou les sifflements du merle et de la grive, qui se cachent entre les branches de quelque grand chêne druidique. Là, dans l'isolement des halliers, je m'assieds un instant sur un tertre de gazon au pied d'un hêtre, et je me recueille. Alors je fais une courte lecture, interrompue ou par un chant d'oiseau, ou par un bourdonnement d'insecte, ou par le gazouillement d'un ruisseau. Parfois caché par un rideau de charmille, j'aperçois à travers une échappée verdoyante quelque folâtre passereau, qui vient dans la chaleur du jour se désaltérer à la source, et se baigner sur le gravier humide et fin. Immobile j'assiste sans bruit à ses ébats ; il est là, à quelques pas de moi, qui plonge ses ailes dans le liquide élément ; il se pelotonne, se trémousse et frétille, en faisant jaillir l'onde perlée sur son col mobile et son gracieux corsage. L'esprit reposé par ces scènes rustiques, je regagne lentement la ville.

Il me tarde maintenant, mon bien-aimé poète, de clore la série de ces observations et de remettre à un autre temps les développements nouveaux. Car cette question est riche et toujours neuve, pour nous surtout Belges, qui n'avons pas encore de littérature nationale. Je terminerai donc ce travail, mais auparavant nous verrons ensemble quelques citations.

Le poète allemand, le tendre Novalis, a dit : « La meilleure poésie est celle qui nous touche de plus près, et il n'est pas rare qu'un objet habituel devienne sa plus charmante étoffe. »

C'est cette poésie qui vit en nous, qui s'inspire du cœur. On a déjà dit, que les grandes pensées viennent du cœur. Tout ce qui nous entoure donc, tout ce qui fait partie de notre vie privée ou publique, peut fournir matière à poésie, du moment que nous y rattachons quelque noble sentiment. L'imagination s'en empare, et l'artiste alors se plaît à reproduire les images que lui renvoie ce miroir intérieur.

Voici une pensée de Béranger : « L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde. »

Dans un autre endroit Novalis écrivait encore : « La vie et le monde m'ont été révélés par les poètes d'une façon plus claire et plus intuitive. Il me semble qu'ils doivent s'être associés avec les esprits subtils de la lumière, qui pénètrent et différencient toutes les substances, et étendent sur chacune d'elles un voile particulier aux couleurs tendres. A leurs chansons je sentais tout mon être s'épanouir doucement, comme si je pouvais alors me mouvoir plus librement, m'unir à leurs joies et à leurs aspirations, développer dans un perfectionnement harmonique mes facultés physiques et intellectuelles et provoquer une foule de gracieux effets. »

L'opinion de notre ami M. Benoit Quinet dans les réflexions qu'il émet sur l'opportunité des meilleurs moments d'inspiration et sur le recueillement du poète, me semble fort rationnelle et mérite tout notre assentiment.

« Qu'on ne me dise pas que les occupations sérieuses tuent en nous ces rêves de la pensée qui semblent des visions d'une autre vie, d'un autre monde. Le travail matériel lui-même n'hébéte pas l'esprit ni ne glace le cœur ; au contraire, il les fortifie, il les épure. Demandez à l'homme courageux si le soir après les labeurs de la journée, son âme n'est pas mieux ouverte aux douces joies de la famille ; demandez à l'homme courageux si après les jours de peine, lorsqu'il peut quitter le bureau ou l'atelier, la nature qu'il revoit ne lui semble pas plus belle et plus consolante ? Oui, l'homme qui a rempli son devoir de la sorte, trouve alors la poésie

—  —

autour de lui et dans lui. C'est la conséquence providentielle du travail. Mais une telle récompense, pensons-nous l'obtenir sans la mériter? N'est-ce pas déjà bien assez que Dieu nous l'accorde plus large, plus entière qu'aux autres? Car cette poésie que les autres ne peuvent que sentir, nous pouvons l'exprimer nous; et nous arrêtons ainsi dans notre âme ce qui ne fait que passer rapidement dans l'âme des autres hommes. Je le répète.... travaillons tout d'abord, nous chanterons après; soyons hommes enfin, nous n'en serons pas moins poètes; Dieu ne retire pas ses dons à qui s'efforce de s'en rendre digne. »

J'aurais voulu placer un mot sur l'état de la littérature en Belgique, il me suffira de citer un passage des conférences littéraires de l'abbé Louis, qui s'exprime avec une rare éloquence.

« Nous aussi nous sommes un peuple nouveau, que la Providence a fait éclore, en un jour d'orage, du germe soigneusement conservé de ses antiques franchises. Je me hâte d'ajouter que comme les nations destinées à vivre, nous avons conçu, depuis que nous sommes arrivés à l'indépendance, un ardent désir d'illustration. Notre cœur est vivement aiguillonné par le désir de la gloire; mais cette gloire à laquelle nous aspirons et qu'il nous faut, n'est plus celle des époques que nous venons de parcourir; c'est celle que possède le peuple roi des mers dont quelques flots nous séparent, la gloire paisible de l'industrie et des conquêtes commerciales. C'est encore celle qui honore l'Allemagne, la gloire de la science; enfin c'est celle qui brille au firmament de la France, c'est la gloire des lettres, des arts et du goût. Oui, voilà les trois espèces de gloire, les trois rayons que nous brûlons de saisir dans l'espace, pour en orner notre couronne de nation libre et généreuse. »

Enfin terminons par ces paroles de Madame de Staël, dans sa préface de *Delphine*; elles me paraissent bien résumer toute cette étude littéraire :

« Les grandes idées religieuses, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et de ses belles espérances avec la morale sont tellement inséparables de tout sentiment élevé, de tout enthousiasme rêveur et tendre, qu'il me paraît impossible qu'aucun ouvrage d'imagination pût émouvoir sans leur secours, et en me

considérant un moment ces pensées, d'un ordre bien plus sublime, que sous le rapport littéraire, je croirais encore que ce qu'on a appelé dans les divers genres d'écrits l'inspiration poétique, est presque toujours ce pressentiment du cœur, cet essor du génie, qui transporte l'espérance au delà des bornes de la destinée humaine. »

PAUL DARAS.

FRAGMENTS DES ANNALES DE GRANIUS LICINIANUS.

On s'est fort occupé depuis quelques mois des fragments récemment découverts d'un historien latin. Nous allons consacrer quelques pages à cette découverte ainsi qu'à l'historien et à son ouvrage.

Le musée britannique s'était enrichi en 1847 d'environ cinq cents manuscrits syriaques provenant du couvent de Sainte-Marie, dans le désert de Nitrie, en Égypte. Six ans plus tard le célèbre syrologue de Lagarde examinant un de ces manuscrits, découvrit des mots latins sous l'écriture syriaque, et en avertit le savant éditeur des *Monumenta Germaniae*, M. Georges Pertz, en ce moment à Londres. M. Pertz vit bien que ces mots appartenaient à un historien, mais le temps ne lui permit pas de poursuivre ses recherches. En 1855, il constata, dans un nouvel examen, que le manuscrit portait trois écritures différentes : une traduction de quelques homélies de St. Jean-Chrysostome, écrite au 11^{me} siècle, couvrait un traité de grammaire latine, par lequel un copiste du 5^{me} siècle avait remplacé les Annales de Granius Licinianus. Les Annales sont écrites en majuscules qui appartiennent au 2^{me} ou au 3^{me} siècle, selon M. Pertz, mais qui, selon les éditeurs de Bonn (1), ne sont pas antérieures au 5^{me} siècle ni postérieures au 8^{me}. M. Pertz se mit à déchiffrer le manuscrit, mais n'ayant pu achever, il envoya à Londres, l'année suivante, M. Charles Pertz, son fils, pour le remplacer.

Les difficultés étaient grandes. Les caractères de Licinianus avaient été grattés avec tant de soin qu'à peine il en restait quelques traces.

(1) La première édition de Licinianus, faite par M. Charles Pertz, a paru à la fin de 1857 à Berlin chez Reimer; la seconde porte le titre de *Grani Liciniani quæ supersunt emendatiora edidit philologorum Bonnenstium heptas*. Lipsiæ 1858, Teubner. C'est d'après cette dernière édition que nous avons fait les citations qu'on trouvera plus loin.

Le sulfure d'ammonium (sulfhydrate d'ammoniaque) faisait reparaitre, il est vrai, l'écriture primitive, mais celle du grammairien arrivait en même temps, et souvent couvrait entièrement l'autre ; le tout se cachait sous l'épaisse encre noire du copiste syriaque. Puis le réactif n'opérait complètement que sur le côté velu du parchemin ; la face intérieure beaucoup plus tendre ayant offert moins de résistance au grattoir, aurait exigé l'emploi d'un réactif plus fort, que les administrateurs du musée ne permirent pas d'employer. Si l'on ajoute à tout cela le ciel brumeux de Londres, qui forçait de travailler en plein midi à la lumière des quinquets, on conviendra qu'il fallait à M. Pertz beaucoup de courage pour entreprendre une tâche pareille et beaucoup de talent pour y réussir.

Les Annales de Licinianus étaient très-volumineuses ; nous avons des fragments des livres 26 à 36. Sans doute elles commençaient à l'origine de Rome ou à l'expulsion des rois, et allaient jusqu'à l'époque de l'auteur, qui, d'après son style et un passage de son ouvrage, était contemporain de Salluste. Tite-Live paraît s'être servi de ces Annales, mais elles tombèrent dans l'oubli, car nous ne les trouvons citées dans aucun auteur ancien. Les endroits de Licinianus auxquels renvoient Macrobe (*Sat.* I, 46, 28) et Servius (ad Verg. *Aen.* I, 737) semblent faire partie d'un rituel (1). Le passage cité par Solinus (II, 42), se rapporte à un ouvrage d'antiquités. Nous devons sans doute la conservation des fragments qui restent, à quelque docte amateur de l'antiquité, auquel il faut attribuer aussi les interpolations que les éditeurs de Bonn ont signalées.

Licinianus était de l'école de Varron ; il négligeait, par conséquent, dédaignait même le sornements du style, les tournures périodiques ainsi que les nouvelles formes grammaticales employées par les

(1) D'après Censorinus (III, p. 7 Jahn) un certain *Granius Flaccus* avait composé un ouvrage de *indigitamentis*, qu'il avait dédié à César. Ce Granius Flaccus est cité par Macrobe (*Sat.* I, 18, 3) et par Paulus (*lib. X ad. leg. Jul. Pap. digest.* L. 16, 144). Est-ce le même que Granius Licinianus ? L'identité des matières qu'ils ont traitées semble l'indiquer, et les éditeurs de Bonn, aussi bien que M. Pertz, le croient positivement ; les premiers sont d'avis que le nom était *Granius Flaccus Licinianus* ; mais il faut avouer que leurs preuves sont bien faibles. Pourquoi deux auteurs de la gens Grania n'auraient-ils pas traité le même sujet ? Il est difficile aussi de s'expliquer que Macrobe ait cité le même personnage sous deux noms différents. Arnobe (*adv. nat.* III, 31 ; III, 38 ; VI, 7) et Festus (p. 277 M.) citent *Granius* tout court. Arnobe appelle ce Granius *vir ingenio præpotens atque in doctrina præcipuus*. Est-ce Granius Licinianus ou Granius Flaccus ? Nous n'en savons rien.

orateurs. Son langage sec et sans grâce, n'a d'autre mérite que la concision. Il ignore complètement l'art d'arranger les faits selon leur importance. Fidèle au titre de son ouvrage, il raconte année par année les événements arrivés dans la république, mais nul ordre ne préside à son exposition ; le récit d'une guerre est parfois interrompu pour amener une anecdote ou la relation d'un prodige. Les faits les plus disparates sont souvent unis par la conjonction *et*. Quant à la critique historique, à l'appréciation raisonnée des événements, Licinianus la repousse formellement. Son jugement sur Salluste est digne de remarque : « Nous voici arrivé, dit-il, à l'ouvrage de Salluste ; mais nous, fidèle à notre plan, nous laisserons de côté tout ce qui arrête le récit, tout ce qui est moins pressant. Salluste critique son époque, blâme les mauvaises actions, introduit des injures dans son livre, fait le recensement des lieux, des montagnes, des fleuves, etc., condamne et compare en discutant. » (1). On voit par là comment Licinianus comprenait le rôle de l'historien : pour lui ce n'est qu'un narrateur, qui doit exposer les faits sans les juger. Sous le rapport littéraire, Licinianus n'est pas d'une grande importance. Il n'en est pas de même sous le rapport historique.

Les principaux fragments se rapportent à la guerre des Cimbres, au siège de Rome par Cinna et Marius, à la guerre de Mithridate et aux proscriptions de Sylla. Or, pour les deux premières guerres les données sont si incomplètes que tout détail nouveau est précieux pour l'ensemble des événements. Nous allons donner une analyse fidèle et détaillée de ce que nous apprend à ce sujet le nouvel annaliste.

1° *Fragment de la guerre des Cimbres*. Malgré les victoires remportées par les Cimbres sur les armées romaines, ces barbares n'avaient pas encore osé attaquer l'Italie. En 649 de Rome (105 a. C.) ils projetèrent une invasion sous le commandement de leur roi Boiorix. L'armée romaine qui devait leur résister, était divisée en trois corps. Le proconsul Cépion occupait la rive droite du Rhône, le consul Cn. Manlius campait sur la rive gauche ; un corps spécial

(1) *Sallusti opus nobis occurrit, sed nos ut instituimus moras et non urgentia omittimus, nam et tempora reprehendit sua et delicta carpit et conuitia ingerit et dat in censum loca montes flumina et hoc genus alia et culpae et comparat disserendo*. Les mots qui suivent *omittimus* : nam Sallustium non ut historicum scribant sed ut oratorem legendum, sont sans doute une interpolation. — L'expression *dat in censum* est une conjecture de Mommsen ; nous ne savons pas s'il y en a un autre exemple dans la langue latine. Le texte porte *Dat in ce...*

était sous la conduite du lieutenant Aurélius Scaurus. Les Cimbres l'attaquèrent le premier ; son armée fut entièrement défaite, et il tomba lui-même au pouvoir des ennemis. Le roi des Cimbres lui offrit la vie, s'il voulait leur servir de guide vers l'Italie, mais le brave lieutenant eut honte de se sauver après la perte de son armée ; il ne fit ou ne dit rien qui fût indigne d'un Romain qui avait occupé des fonctions si élevées, et il fut tué. Effrayé de cette défaite, le consul Manlius écrivit à Cépion pour le supplier de se joindre à lui, mais le proconsul se moqua de sa demande. Il passa cependant le Rhône, disant ironiquement à ses soldats que le consul Manlius avait peur, et qu'il allait lui porter secours, mais il resta dans un camp séparé et ne voulut pas même s'entendre avec son collègue. Des députés furent envoyés par le sénat pour exhorter les généraux à l'union ; Cépion ne daigna pas seulement les écouter. Quand les Cimbres lui firent demander la paix, des terres et du blé pour les ensemençer, il les renvoya avec tant de dédain que le lendemain ils attaquèrent son camp peu éloigné de celui de Manlius. La plus grande partie de son armée fut détruite. — Ici finit le fragment de Licinianus. On sait que le consul Manlius éprouva le même sort que Cépion. La nouvelle de ce désastre jeta la consternation à Rome ; la terreur s'augmenta encore par plusieurs prodiges rapportés dans un fragment suivant. Le consul Rutilius, collègue de Manlius, fit jurer à tous les jeunes gens de ne pas quitter l'Italie ; sur toutes les côtes et dans tous les ports on fit proclamer la défense de recevoir sur un navire tout citoyen âgé de moins de 35 ans. Dans sa colère contre Cépion, l'auteur principal de ces maux, le peuple lui enleva sa charge, et, deux ans plus tard, le fameux tribun Lucius Appuléius Saturninus, assisté du tribun Norbanus, le fit juger avec Manlius par une commission spéciale. Le jugement eut lieu d'après la loi de *maiestate populi Romani imminuta*. Nul doute en effet, comme le prouve M. Mommsen (Rom. Gesch. 2^{te} Aufl. T. II, p. 178), que la loi *Appuleia* invoquée plus tard contre Norbanus n'ait été portée sur la proposition de Saturninus. Ce détail jette un nouveau jour sur les passages de Cicéron (*De or.* II, 25, 28, 40, 48, 49 ; *Or. part.* 30 et alibi), dans lesquels il est question de ce dernier procès.

2^o *Siège de Rome par Cinna et Marius.* Pendant que Sylla faisait la guerre à Mithridate, Cinna, soutenu par la majorité des tribuns, essaya d'opérer une réaction contre les lois restauratrices de Sylla. Le sénat triompha, mais le gouvernement n'avait pas le pouvoir d'agir contre les chefs du mouvement, avant qu'ils fussent sortis de

charge. On eut donc recours aux livres sibyllins : on savait, dit Granius, qu'une prophétie y promettait la paix et la sécurité, si l'on chassait Cinna et les six tribuns qui lui étaient dévoués. On lut cette prophétie en public, ce qui n'avait jamais eu lieu auparavant, et Cinna, avec les tribuns, fut forcé de quitter Rome. Cinna se rendit à l'armée de Campanie ; il y réunit un grand nombre de partisans. Les exilés de Sylla, appelés par Cinna, abordèrent à Téliamon en Étrurie ; Marius y arriva lui-même avec un millier de Numides. Se présentant comme un suppliant à ceux qui l'avaient connu du temps de ses triomphes, il excita une compassion générale et leva bientôt une légion qu'il envoya à Cinna. Il conseilla en outre à celui-ci de donner le commandement d'une partie de ses troupes à Sertorius, à Papirius et à Milonius, et de marcher contre Rome, qu'il voyait sans défense. Pompée Strabon, chef de l'armée du sénat, aurait pu arrêter leur marche, mais il perdit son parti par sa négligence. Tandis que Cinna assiège Rome, Marius prend Ostie, qui lui est livrée par la trahison de Valérius, commandant de la cavalerie. Alors Pompée fut tiré de son inaction : il fit une sortie contre Sertorius, mais fut repoussé. Marius cependant s'empare du Janiculum et fait égorguer les prisonniers. Octave, lieutenant de Pompée, s'avance pour reprendre la position enlevée, et engage un combat sanglant avec Milonius, qui en défendait les abords. Milonius fut tué avec sept mille des siens ; six mille soldats d'Octave mordirent la poussière. Octave se serait emparé du Janiculum, si Pompée ne lui eût défendu de passer outre. D'un autre côté le sénat, désirant faire servir à la défense de Rome le corps d'armée qui assiégeait Nola, sous le commandement de Métellus, ordonna au général de traiter avec les Samnites ; mais ceux-ci proposèrent des conditions si outrageantes que l'on crut devoir les rejeter : ils demandaient le droit de cité, la reddition de tous les transfuges et la restitution des biens confisqués. Malgré cela Métellus reçut l'ordre de quitter le siège. A cette nouvelle, Cinna fit traiter avec les Samnites, et accepta les conditions rejetées par le sénat. Les Samnites, ayant repoussé le faible corps que Métellus avait laissé près de Nola, incendièrent la ville d'Abelle, tandis que Marius, s'emparant d'Ariminum, coupait les communications de Rome avec la vallée du Pô. Le sénat, pour avoir des troupes, se vit enfin réduit à donner le droit de cité à tous les Italiens qui s'étaient rendus à discrétion pendant la guerre sociale, mais ceux-ci envoyèrent à peine seize cohortes. Pour comble de malheur, une maladie pestilentielle se déclara dans l'armée et enleva 17,000 hommes. Pompée,

le général, se trouvait malade dans son lit, quand un orage éclata. Il fut frappé d'un coup de foudre, et mourut trois jours après. Le peuple considéra sa mort comme un juste châtement du ciel ; il arracha le cadavre du milieu du convoi funèbre, le traîna dans la boue, et ce fut avec beaucoup de peine que le sénat et les tribuns parvinrent à le soustraire à la foule irritée et à le faire porter au bûcher sur un lit vulgaire. Octave fit passer les soldats de Pompée dans son camp. On avait encore quelque espoir dans Métellus ; celui-ci marcha contre Cinna, mais quand les deux armées furent en présence, les soldats du sénat saluèrent leurs adversaires comme des amis. A cette vue, Métellus crut devoir ramener ses troupes, et envoya des députés pour traiter avec Cinna. — La suite de la relation du siège n'a pu être déchiffrée. On sait que Rome capitula peu après.

Tels sont en substance les deux principaux fragments de Licinianus. On voit par cette analyse quel intérêt présente la découverte de M. Pertz au point de vue de l'histoire. Espérons que de nouvelles recherches faites dans les palimpsestes syriaques du musée britannique feront trouver d'autres fragments, qui éclairciront les points restés obscurs dans les annales de Rome.

L. ROERSCH.

CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES POINTS DE MÉTHODE.

D'après son étymologie le mot *méthode* veut dire route suivie pour atteindre un but. Appliqué à l'enseignement, il signifie l'ensemble des moyens mis en œuvre par le professeur pour communiquer la science. Les leçons, les devoirs, les explications, tous les exercices enfin auxquels on soumet la mémoire et l'intelligence des élèves, font partie de la méthode. Selon donc que nous saisissons plus ou moins bien la valeur et la portée de ces exercices, notre méthode sera plus ou moins bonne, et les progrès de nos élèves plus ou moins rapides.

Puisque la méthode a tant d'importance dans l'enseignement, il est utile de s'occuper de temps en temps des divers points qui s'y rattachent. Je traiterai dans cet article, la question des devoirs écrits, et spécialement des versions et des thèmes.

Toute composition écrite peut être considérée à un double point de vue ; au point de vue du travail intellectuel, et au point de vue du travail matériel. Qu'une version soit bien rédigée, que le sens soit

fidèlement rendu, on peut dire que le travail intellectuel est bon ; que l'écriture au contraire soit défectueuse, la copie malpropre, le travail matériel sera mauvais. Si nous devons faire tous nos efforts pour que le travail matériel soit satisfaisant, nous ne devons pas oublier que, malgré son importance, il est en quelque sorte accessoire, et que c'est au travail intellectuel que nous devons accorder la plus large part du temps attribué par nous à chaque devoir. Or, en est-il toujours ainsi ? et n'obligeons-nous pas trop souvent nos élèves à écrire mille choses que nous devrions réserver à l'enseignement oral ?

Pour les versions, par exemple, ne pourrions-nous pas nous borner à faire transcrire sur copie tantôt le mot-à-mot, tantôt la traduction élégante, selon la force des élèves, au lieu de toujours réunir les deux exercices ? Il y a des professeurs qui vont plus loin ; ils font partager le papier en quatre colonnes destinées à la transcription 1° du texte, 2° du mot-à-mot, 3° de la traduction dite *sans art*, et enfin 4° de la traduction élégante ! A quoi bon faire transcrire le texte ? L'élève l'a dans son livre ou dans son journal de classe. Est-ce pour s'assurer de son orthographe ? Le mot-à-mot en dira assez à ce sujet. Et qu'est-ce que la traduction *sans art*, sinon la reproduction du mot-à-mot moins l'intercalation du texte ? Il y a là pour l'élève une dépense de temps considérable et que rien ne justifie. Dix lignes du *De viris* ainsi traduites au brouillon et sur copie exigent trois grandes heures de travail et l'emploi de deux feuilles de papier ; encore faut-il que l'élève ne soit arrêté par aucune difficulté et qu'il sache écrire vite. N'est-ce pas là exercer sa main au détriment de son intelligence, et ne vaudrait-il pas mieux lui donner moins à écrire et plus à penser ?

Passons aux thèmes. Pourquoi, encore une fois, tout ce luxe de colonnes ? Ici le texte ; plus loin la tournure ; là, la règle ; puis la traduction *sans art* et enfin la traduction élégante ? Le texte ? l'élève l'a dans son cahier ; la tournure ? vous la lui demanderez en classe et la règle aussi, et si ce n'était réclamer trop de suppressions, je vous conseillerais de ne conserver parmi toutes ces colonnes que celle qui contient la traduction élégante. C'est ce que je ferai du reste en examinant ce qu'il convient de faire écrire et ce qui peut et doit être réservé pour l'enseignement oral.

L. BRANQUART.



UNE LECTURE A L'ACADÉMIE.

Le jour même où se fermait le concours, ouvert sous les auspices de la classe des lettres, sur la patrie de Charlemagne, M. Kervyn de Lettenhove donna lecture d'un travail intitulé : *Childéric III et les fils de Charles Martel. — Notes sur les années 741 et 742, recueillies dans un texte inédit de Hugues de Fleury.*

Dans ce travail, le savant historien se base avant tout sur un texte de Hugues de Fleury, nouvellement découvert par lui dans la bibliothèque de Bourgogne, et renfermant quelques lignes précieuses sur les années 741 et 742. Présentant sous un jour nouveau l'une des pages les moins connues de cette période de transition qui vit la race de Pepin succéder à celle de Clovis, il arrive à des conséquences particulières en ce qui touche la patrie de Charlemagne, et revendique pour les bords de la Meuse, pour l'Austrasie, l'honneur d'avoir donné le jour au fils de Pepin, contrairement aux opinions émises par MM. Arendt et Polain, qui font naître le grand empereur dans la Neustrie.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire qu'en donnant une analyse succincte de cet intéressant travail.

Charles Martel mourut à Kiersy le 21 ou le 22 octobre 741, laissant ses deux fils Carloman et Pepin héritiers de son principat.

Cette mort replongea le pays dans la triste situation où il s'était trouvé à la mort de Pepin d'Héristal. Une opposition générale se forma contre la domination austrasienne. Les Saxons reparurent sur le Rhin; la Neustrie se souleva et salua du nom royal de Childéric le fils de Chilpéric, que Charles Martel avait relégué dans un cloître; les populations gallo-romaines de la Loire s'agitèrent à la voix de leurs chefs; les Bourguignons coururent aux armes, et les Gallo-Romains d'Aquitaine imposèrent leur alliance aux Francs de Neustrie. L'Austrasie seule offrait à la race de Charles Martel des défenseurs et un asile assuré; c'était là seulement que régnaient le calme et le repos; c'était donc là seulement que pouvait naître Charlemagne, le 2 avril 742.

Pendant les premiers temps qui suivirent la mort de Charles Martel, ce fut Carloman, l'aîné des deux frères, qui présida à la direction du gouvernement. Ce fut lui aussi qui prit la plus grande part aux préparatifs de guerre que nécessitaient les circonstances. Quant à Pepin, il avait à remplir une autre mission, celle de réconcilier sa famille avec l'Eglise spoliée et persécutée par Charles Mar-

tel. C'est pourquoi, comme nous l'apprend la légende de St-Eucher, dont on ne peut contester la valeur historique, il convoqua un synode à Leptines, où, en présence de St-Boniface et du légat du pape, il répara les usurpations dont son père s'était rendu coupable. Or, des recherches critiques sur la date précise où se réunit ce synode nous conduisent nécessairement au mois de mars ou de mai 742, c'est-à-dire à une époque bien rapprochée du 2 avril, jour assigné à la naissance de Charlemagne. La présence de Pepin à Leptines vers cette époque, n'est-elle pas, dans la question dont il s'agit, un argument presque décisif ?

Ce synode auquel assista Pepin se termina à l'époque où les Francs avaient coutume de commencer leurs grandes expéditions. Les deux frères se mirent donc à la tête de leurs leudes d'Austrasie pour faire rentrer dans l'obéissance les provinces qui avaient secoué le joug. Ils envahissent la Neustrie, et les habitants de ce pays se soumettent sans avoir même osé livrer bataille. Traversant ensuite la Loire, ils écrasent les Gallo-Romains et assiègent le château de Loches, où le roi Childéric s'était sans doute renfermé.

Jusqu'alors les deux frères avaient gouverné en commun. Mais, quand ils eurent rétabli l'ordre et forcé les Neustriens à reconnaître leur autorité, ils se partagèrent le pays des Francs, tout en laissant à Childéric le titre de roi, afin de soulever contre eux un peu moins de haine.

Ce partage, qui donna la Neustrie à Pepin, n'eut lieu que vers la fin de l'année 742. Il ne peut d'ailleurs pas avoir eu lieu plus tôt, puisque, avant cette époque, une partie du pays ne reconnaissait pas l'autorité des fils de Charles Martel. C'est donc à tort qu'on a prétendu que Pepin gouverna la Neustrie depuis la mort de son père. A l'époque de la naissance de Charlemagne, Pepin se trouvait dans l'Austrasie, et c'est là qu'il réunit avec son frère l'armée qui devait marcher contre la Neustrie.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

GÉOGRAPHIE DÉTAILLÉE DE L'AMÉRIQUE, A L'USAGE DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN, 2^{me} ÉDITION, par M. TH. JOLY, professeur à l'athénée de Bruxelles. Bruxelles, chez Decq, rue de la Madeleine; 1 vol. in-12 de 95 pages; prix 70 centimes.

Cet opuscule est un complément de l'*Exposé méthodique et raisonné de géographie*, qui est arrivé à sa 4^{me} édition. La 1^{re} partie de l'*Exposé* contient une géographie générale abrégée, et la description détaillée de l'Europe; la 2^{me} partie renferme la description détaillée des autres contrées du globe.

Les manuels et les atlas de M. Joly sont trop connus et trop bien appréciés pour qu'il soit nécessaire de faire ressortir le mérite de la nouvelle édition qui vient de paraître.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LATIN composé sur le plan du dictionnaire latin-français et tiré des auteurs classiques latins pour la langue commune, — des auteurs spéciaux pour la langue technique, — des Pères de l'Église pour la langue sacrée, — et du glossaire de Du Cange pour la langue du moyen-âge, par L. QUICHERAT. Paris, Hachette et C^{ie}, 1858.

Il suffira de signaler l'apparition longtemps attendue de ce dictionnaire pour que tous les professeurs s'empressent de le conseiller à leurs élèves. M. Quicherat est si connu par ses ouvrages antérieurs qu'il serait superflu d'insister sur celui-ci; on sait du reste que les dictionnaires de Noël sont devenus à peu près impossibles. — Peut-être reviendrons-nous sur ce sujet.

C. JULII CÆSARIS COMMENTARII de bello gallico et de bello civili. — Nouvelle édition avec des notes historiques, philologiques et littéraires en français, précédée d'une notice littéraire et suivie de dictionnaires de géographie comparées, par M. CH. GIDDL. Paris, Eugène Belin.
Autres publications du même éditeur.

Depuis quelques années M. Belin a commencé une nouvelle collection des auteurs grecs, latins et français à l'usage des classes. Sans contester le mérite des éditions existantes, il a cru qu'il restait quelque chose à faire, et il a cherché à rendre les siennes recommandables par la grosseur et la netteté des caractères, la correction des textes, le choix judicieux des notes, la beauté du papier, la solidité des cartonnages-reliures et la modicité des prix. Il vient de publier les *Commentaires de César*, auxquels nous accordons volontiers le mérite de l'exécution matérielle et que nous allons examiner sous le rapport du texte et des notes.

Le texte, qui est imprimé correctement, aurait gagné à être rajeuni. On a reproduit l'édition déjà ancienne d'Oudendorp, sans profiter pour ainsi dire des corrections faites de notre temps par MM. Schneider et Nipperdey en Allemagne, par M. Dübner en France, et basées pour la plupart sur un examen sérieux des manuscrits. Cependant elles éclaircissent très-souvent le sens, et mettent plus d'uniformité dans le latin de César. Ainsi comment comprendre que César, *au moment même* où il marche à la tête de six légions sans bagages, place à l'arrière garde les bagages de ces légions? Rien de plus simple si on change *collocabat* en

collocarat (II, 19). — La description d'une colline (II, 8) n'offre plus de difficultés quand on lit *in frontem leniter fastigatus*, au lieu de *in fronte* : la colline s'élevant doucement vers la partie antérieure. Parfois un changement de ponctuation éclaircit un passage obscur. Par exemple cette phrase (II, 17) : *teneris arboribus incisis atque inflexis, crebris in latitudinem ramis enatis*, devient claire si on place la virgule après *incisis*. — De même (II, 11), on ne peut mettre un point après *sustinerent*, car il en résulterait que les Romains tuèrent un grand nombre de Nerviens *en déroute*, parce que ceux-ci *se défendaient* avec courage. D'un autre côté la critique moderne a débarrassé le plus pur des prosateurs latins de fautes que l'on n'aime pas à retrouver ; nous lisons cependant (II, 25) à propos des soldats qui se gênent mutuellement dans la bataille, *sibi ipsis ad pugnam esse impedimento*, pour *sibi ipsos* ; un peu plus loin (c. 30) *in muros collocare*, pour *in muro* ; ailleurs (I, 7), *ante diem QUINTAM*, et (II, 12) *finis QUE*.

Le commentaire historique et littéraire est sans contredit le côté le plus remarquable du travail de M. Gidel, et, à part peut-être un peu trop de luxe dans les citations grecques, on ne peut que le louer sous ce rapport. Les nombreux détails d'histoire et d'antiquités, les rapprochements heureux éclaircissent singulièrement le texte et intéressent vivement ; les notes littéraires destinées à faire apprécier les passages les plus saillants sont également d'un excellent effet. Il en est de même des notices placées en tête du volume. De plus l'annotateur a un style clair, rapide et agréable, qui engage à le lire.

Le commentaire philologique est incomplet. Ceci est fait à dessein, nous le savons, pour laisser l'élève aux prises avec les difficultés grammaticales ; cependant il est des points qu'il ne peut résoudre à l'aide de la grammaire et du dictionnaire, et pour lesquels des notes sont indispensables. D'un autre côté nous trouvons il est vrai un grand nombre d'excellentes explications de mots, par exemple (II, 5) sur *liberaliter* ; mais nous remarquons aussi çà et là des assertions fautives ou hasardées ; ainsi nous n'admettrions pas que *dis* (II, 5), particule disjonctive, est une abréviation de *diversim*, car *diversim* est composé lui-même de *dis* ; qu'il est d'une grande élégance de mettre en latin l'indicatif là où en français nous mettrions le conditionnel, *poterat* pour *potuisset*, (II, 19) vu que cette élégance serait une faute avec certains verbes, et qu'avec d'autres elle est réclamée par l'usage ; que l'expression *eo* (in equos) *imponere* (I, 42) est assez singulière, et en dehors des règles de la grammaire, car elle existe en français, *y placer*, et se retrouve fréquemment en latin ; enfin que *exempla cruciatusque* (I, 31) est un hendiadys ; ce sont simplement deux mots de sens analogue dont le dernier renforce le premier, et ici *exempla* désigne des châtiments destinés à servir d'exemple (cf. Plaut. Capt. III, 5, 35 ; Terent. Phorm. IV, 4, 7).

Ce que nous avons dit du *César*, nous pouvons le dire du *Salluste*, publié depuis quelques années avec les notes de M. Ch. Aubertin. A côté d'une étude très-intéressante sur la vie et les ouvrages de Salluste, à côté de beaucoup de notes instructives au point de vue de l'histoire, de la littérature, de la philologie, nous trouvons des explications grammaticales trop faciles, et des inadvertances telles que celles-ci : p. 18, *neglegere*, racine *nec legere* ; p. 58, *quidem* a pour étymologie *et quidem* ; p. 27, *honos* est une forme poétique ; p. 37, *expers* gouverne le génitif et l'ablatif : le génitif est régi par *pars*, l'ablatif est régi par *ex* ; p. 52, le nom du roi Persée est en latin *Perses*, *Persis*, *Perse* ; p. 160, *decebat*

pour *deceret* est une tournure grecque (1). Ces minuties inspirent de la défiance pour les explications les plus justes et les plus exactes.

Une édition que nous croyons pouvoir louer à peu près sans réserve c'est celle des *Olynthiennes*, par M. D. Marie. Bien que sur quelques points, par exemple sur l'ordre des trois discours, nous ne partagions pas son avis, ce qui, du reste, ne prouve rien contre lui, bien que nous eussions aimé à retrouver dans son texte, certaines corrections qui paraissent définitivement adoptées; cependant nous nous plaisons à reconnaître qu'il a apporté à son travail un soin minutieux, qu'il n'avance rien sans y avoir mûrement réfléchi, que ses explications sont justes et placées à propos, enfin qu'il s'est occupé de Démosthène *con amore*. Sa tâche était modeste, sans doute, mais des tâches semblables sont souvent fort difficiles à remplir.

Il nous reste à dire un mot des nouvelles cartes publiées par M. Belin. L'étude de la géographie étant basée depuis quelques années sur les divisions naturelles du globe, il a fallu nécessairement modifier les atlas. M. Belin a donc ajouté, et cela sans augmentation de prix, à l'atlas de MM. Drioux et Ch. Leroy, dont il est l'éditeur, quatre cartes physiques : 1^o la carte physique de l'Europe; 2^o celle de la France; 3^o celle de l'Allemagne du nord; 4^o celle de l'Allemagne du sud, de l'Italie du nord et de la chaîne des Alpes. Ces cartes nous ont paru d'une fort belle exécution : elles sont de la plus grande netteté; les traits et les ombres y sont si bien ménagés que l'on distingue au premier coup d'œil la force relative des fleuves, la hauteur et l'étendue des montagnes, les pentes, les pics et les passages. Ces cartes jointes à celles dont l'atlas se composait d'abord, suffisent amplement pour l'étude de la géographie physique.

Pour terminer nous ne pouvons qu'engager M. Belin à continuer ses belles éditions des classiques, et à les soigner surtout dans le sens indiqué plus haut. Si nous nous permettons d'insister, c'est dans l'intérêt de ces éditions mêmes, et dans l'intérêt des élèves. Sans doute tout le monde n'a pas un goût très-prononcé pour la révision des textes et l'étude des petits faits grammaticaux; mais puisque des hommes spéciaux ont bien voulu se charger de ces arides travaux, le plus simple est d'en profiter largement. Les découvertes de l'érudition débarassées de leurs discussions, de leurs longueurs, de leurs abstractions et présentées avec goût et clarté, intéressent non-seulement les élèves mais encore les professeurs; cette réunion de la science et de l'exposition produit des éditions aussi parfaites qu'il est permis de le désirer, surtout quand à ces qualités se joint la belle exécution typographique à laquelle M. Belin nous a depuis longtemps habitués.

(1) *Neglegere* vient de *ne-g-legere*; *equidem*, de *e* intensif et de *quidam*. *Honos* n'est pas poétique; c'est la forme usitée dans Cicéron. Quant à l'explication sur *expers*, si on l'admet, il reste à rendre compte du génitif et de l'ablatif avec *plenus*, *tnants*, *vacuus* et autres adjectifs de même signification. Au lieu de *Perses*, *ts*, *e*, lisez *Perses*, *æ*, *en*, ou *Perseus*, *ei*. *Decebat* pour *deceret* ou l'indicatif dans le sens du conditionnel, que M. Gidel regarde comme une grande élégance, est pour M. Aubertin une tournure grecque. Il serait bon de s'entendre.

MÉTHODE POUR ÉTUDIER LA LANGUE GRECQUE par J.-L. BURNOUF, *membre de l'institut, etc. Ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique et prescrit pour les classes des lycées. Paris, J. Delalain. Édition de 1858.*

Cette nouvelle édition a paru dans des circonstances qui la rendent l'objet d'une attention toute spéciale. Les critiques détaillées qui avaient été faites de cette grammaire (1), engagèrent, l'an dernier, le ministre de l'Instruction publique en France à nommer une commission spéciale pour examiner si elle pouvait être conservée pour l'usage des classes, ou s'il convenait de la remplacer. Cette commission reconnut à l'unanimité que la grammaire de M. Burnouf devait être conservée dans sa forme actuelle, sauf à y introduire les modifications nécessaires. On s'attendait donc à voir disparaître de la nouvelle édition les erreurs nombreuses que la grammaire contenait, et dont une liste assez longue, mais encore incomplète, a été donnée, il y a trois ans, dans notre revue (2). Cet espoir a été déçu. Il est vrai qu'on ne lit plus dans la grammaire *λέχη, πληθω* remplir, futur *πλήσω* et cinq ou six autres barbarismes ou solécismes, mais le plus grand nombre est resté. De plus, la confusion des formes, qui fait de la Méthode de M. Burnouf un véritable chaos, existe toujours. L'élève qui commence l'étude du grec, a assez de peine pour apprendre les déclinaisons et les conjugaisons ordinaires. Pourquoi lui meubler encore la mémoire de formes dialectiques et épiques qu'il ne rencontrera qu'en seconde ou en rhétorique, et dont plusieurs sont ignorés même des philologues de profession ? Ne suffit-il pas, pour ne citer qu'un exemple, qu'il sache décliner l'adjectif *ῥόδῳ* ? A quoi bon ajouter à cette déclinaison cinq alinéas, dont le premier est faux et dont les quatre autres commencent par les mots : « les poètes disent.... *quelques* écrivains (postérieurs) contractent.... il est *très-rare* que.... la terminaison en *υς* est *quelquefois* employée.... » ? Que dirait-on d'une grammaire française dans laquelle on mettrait pêle-mêle la langue des romans de chevalerie, celle de Rabelais, celle de Bossuet et celle de Lamartine ? M. Burnouf a fait pis : non seulement il a confondu toutes les formes, il a encore introduit des mots et des tours qui n'ont jamais existé, comme il en convient lui-même parfois. A la fin du § 119, par exemple, nous lisons : *φράζω*, futur second *inusité* *φραδῶ*, aoriste second *inusité* *ἐφραδον*, parfait second poétique *πέφραδα*. On s'étonne après cela de lire dans l'avis de l'éditeur : « Un grand nombre de changements utiles ont été faits successivement, mais toujours avec une prudente réserve. L'auteur a tenu avant tout à ce que son livre restât simple et facile. Les subtilités grammaticales et les curiosités philologiques doivent être bannies des ouvrages destinés à l'enseignement de la jeunesse. » Un livre sans ordre ne peut être ni simple ni facile; quant aux *curiosités philologiques*, nous ne connaissons aucune grammaire grecque qui en renferme autant que celle de M. Burnouf. « Le vocatif *μυγαλι*, dit l'auteur au § 57, se trouve une fois dans Eschyle. » Voilà certes une curiosité philologique, et il y en a cent autres de cette espèce. Si l'on suit l'ordre des paragraphes, l'élève aura appris toutes ces belles choses avant de savoir former un comparatif. En résumé donc, les modifications

(1) Il faut surtout citer ici différentes brochures de M. Dübner, remplies d'observations judicieuses. Nous en rendrons compte dans le prochain numéro de la Revue. Le manque d'espace nous a empêché de le faire dans celui-ci.

(2) Année 1855 pp. 105 et svv.

faites à la grammaire de M. Burnouf dans cette nouvelle édition, sont tout à fait insuffisantes, aussi bien au point de vue de la science qu'au point de vue de la méthode.

ACTES OFFICIELS.

La démission offerte par le sieur *Zickwolff*, préfet des études à l'athénée royal de Gand, est acceptée. 21 avril.

— La démission offerte par le sieur *Verhelst*, régent de la troisième et de la quatrième latine à l'école moyenne de Lierre, est acceptée. 31 mars.

— Le sieur *Kinet*, second régent à l'école moyenne de Waremmé, est nommé maître de dessin au même établissement, en remplacement du sieur Robert, décédé. 15 avril.

— Le *Moniteur* du 28 avril donne la liste de 25 instituteurs et institutrices admis au serment, dont la nomination a été reconnue régulièrement faite, et une nomination d'office.

— A la date du 1^{er} mai 1858, le ministre de l'intérieur avait reçu trois manuscrits relatifs au concours institué par arrêté royal du 27 décembre 1856 pour la composition du texte français d'un cours de thèmes latins à l'usage des élèves de quatrième.

Par arrêté ministériel du 5 mai le jury chargé d'apprécier le concours dont il s'agit est composé ainsi qu'il suit : MM. *P. Devaux*, représentant, vice-président du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne; *Stas*, conseiller à la cour de cassation, membre du conseil de perfectionnement; *Blondel*, inspecteur général; *Gantrelle*, inspecteur pour les humanités; *Roersch*, professeur de quatrième latine à l'athénée royal de Bruges. — Le jury nommera dans son sein un président et un secrétaire.

— Le budget de l'intérieur pour 1859 a été présenté à l'examen des sections. Nous y remarquons les augmentations suivantes :

Enseignement supérieur, 21,000 francs, dont fr. 14,000 pour les titulaires d'emplois nouveaux à l'école des arts et manufactures et mines annexée à l'université de Liège, et fr. 7,000 pour l'amélioration du mobilier des collections, etc.;

Enseignement moyen, 122,294 francs, répartis comme suit : fr. 46,494 pour les athénées royaux, afin de garantir aux professeurs de Bruges, de Mons, de Namur, de Tournai, d'Arlon et de Hasselt, dont la position n'est pas en harmonie avec celle des professeurs des autres athénées, un casuel de fr. 700, et afin d'attribuer aux professeurs de flamand une part entière dans le minerval; fr. 68,200 pour les écoles moyennes, afin d'assurer aux professeurs un casuel de fr. 200; fr. 600 pour indemnités à des professeurs sans emploi; fr. 7,000 pour rédaction et impression du deuxième rapport triennal.

Enseignement primaire, 501,810 francs destinés à porter le traitement des instituteurs et des institutrices à un minimum de fr. 700, et celui des sous-instituteurs et des sous-institutrices à un minimum de fr. 500;

Lettres et sciences, fr. 20,000 pour subsides et encouragements, et fr. 8,500 pour le personnel des archives, auxquelles on vient d'ajouter une nouvelle section;

Beaux-Arts, fr. 30,000 pour encouragements plus efficaces à la grande peinture historique et religieuse.

NOUVELLES DIVERSES.

Voici encore un fonctionnaire de l'enseignement moyen qui nous est enlevé par l'étranger. M. *Zickwolff*, docteur en sciences mathématiques et physiques, qui a occupé d'une manière si distinguée la place de préfet des études à l'athénée royal de Liège puis à celui de Gand, vient de partir pour la Hongrie. Il a accepté la direction d'un institut commercial et industriel établi à Pesth par une société de négociants. Le directeur jouit d'un traitement minimum d'environ 6,000 francs; il a en outre le logement et autres accessoires. En cas de dissolution de la société, on garantit à M. *Zickwolff* une somme annuelle de 2,500 francs. — Il y a donc deux places de préfet des études vacantes : celle de Gand et celle de Bruges. A Gand le Bureau administratif a chargé de l'intérim M. *Vandervin*, second professeur de français.

— Dans la séance de l'Académie du 13 avril, le jury chargé de se prononcer sur le prix quinquennal de littérature française, a proposé à M. le ministre de l'intérieur de décerner le grand prix de 5,000 francs à M. *André Van Hasselt*, et de partager une somme pareille entre MM. *Adolphe Mathieu* et *Benoît Quinet*. — « Nous apprenons, dit l'*Étoile belge*, que par lettre du 14 M. Adolphe Mathieu a informé M. le ministre de l'intérieur qu'il n'accepte pas le second prix que le jury propose de lui accorder en partage avec M. Benoît Quinet après avoir accordé le premier prix à M. Van Hasselt.

— Dans la séance du 5 mai, la classe des lettres de l'Académie a proposé, sur le rapport de M. Devaux de décerner le prix d'éloquence à M. *F. Loise*, docteur en philosophie et lettres, professeur au collège de Tongres. Le sujet à traiter était l'*Influence de la poésie sur la civilisation*.

— La souscription ouverte à Liège pour ériger un monument au célèbre géologue *André Dumont*, dépassait les jours derniers la somme de 21,000 francs. La commission a décidé qu'on lui élèverait une statue en bronze, qui serait placée dans les dépendances ou dans les environs de l'université.

— Par décret impérial du 5 mai M. *Welcker*, professeur à l'université de Bonn, est nommé associé étranger de l'académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Creuzer, décédé.

— L'université catholique d'Irlande, établie à Dublin depuis 1854, a publié au mois de janvier dernier le premier fascicule d'un recueil périodique intitulé *The Atlantis, a register of literature and science*. Ce recueil paraîtra deux fois par an, et est destiné à servir de répertoire aux travaux littéraires et scientifiques des professeurs. Toutes les sciences y sont représentées à l'exception de la Théologie. Le premier fascicule contient entre autres la première partie d'un travail fort remarquable de M. *W. K. Sullivan* sur l'influence exercée par la géographie physique, par les produits animaux et végétaux, etc. de différentes contrées sur le langage, la mythologie et la littérature primitive des peuples.

— M. *Édouard Morren* de Liège vient d'être reçu docteur spécial en sciences botaniques, par la faculté des sciences de l'université de Gand.

Nécrologie. — Sont morts en Belgique : M. le chevalier *Marchal*, conservateur honoraire des manuscrits de la bibliothèque royale, chevalier de l'ordre de Léopold, etc. à Schaerbeek; — M. *Henri Delvaux*, auteur du *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, à Fouron-le-Comte.

DU RHYTHME DANS LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

DE LA CÉSURE ET DE LA RIME.

Bien que le rôle de la césure et le rôle de la rime dans nos vers alexandrins, comme éléments du rythme, soient quasi-identiques, les exigences des législateurs de la versification française ont établi quelques différences entre elles.

Aujourd'hui, qu'il y ait ou non continuation du sens, toute syllabe muette qui suit la syllabe accentuée de la césure doit être nécessairement élidée. A la rime, au contraire, cette syllabe surabondante n'est pas soumise à la contrainte de l'éliision.

Ce n'est qu'après bien des tâtonnements qu'on est arrivé à formuler cette règle.

Dans le principe, la césure n'était guère marquée par une syllabe accentuée; la place qui lui est réservée aujourd'hui était occupée par une syllabe quelconque :

Et juret *Da* | medrieu e sas vertutz
Que jamais *no* | sera raz ni tondutz.

(*Guerart de Rossilho*).

Et dusq'au *mont* | Saint Michel, ce m'est vis...

(*Garin le Loherain*).

Se seront *com* | paignon à Fromendrin....

(*Ibid.*)

Vignes, bois et | terres e praerie....

EUST. DESCHAMPS.

Les poètes arrivèrent cependant à placer, à cet égard, la césure et la rime sur le même rang; et à l'une comme à l'autre, ils permirent de se résoudre sur une syllabe muette, non comptée dans la mesure du vers :

Chy fine la *matere* | de Regnaut le baron
Oncques plus vaillant *prince* | ne viesti haubergon

(*Quatre fils Aymon*).

De rôtruenges | estoit tot fais li pons,
Toutes les *plankes* | de dis et de canchons,
De sons de harpe | les estaces del fons,
Et les *salijes* | de dous lais de Bretons.

(*Fabel dou Diou d'amors*)

Mes qui bien set chanter de Bourgoing Auberi,
De Girart de Viane, | de l'Ardenois Thierry,
De Guillaume au Cort nez, de son paire Aimeri
Doivent, par tout le monde | bien estre seignouri.
(*Des taboueurs* ap. JUBINAL, jongleurs, etc. p. 169.)

Un simple déplacement de mots, comme le fait remarquer M. du Méril, aurait fait disparaître par une élision l'irrégularité du quatrième vers, si le poète y avait attaché la moindre importance :

Doivent par tout le monde estre bien seignouri.

Le *poème sur Boèce* qui date du X^e siècle, démontre que les troubadours dont la langue possédait un grand nombre de mots *piani* et *sdrucchioli*, comptaient pour rien, à la césure, la dernière syllabe des premiers, et les deux dernières syllabes des seconds :

Non ai que prenga | ne no posgre donar...

ou

Contr'avaritia | sun fait de largetat,
Contra tristitia | sun fait d'alegretat.

Dans les siècles suivants, l'on considéra cette faculté comme une faute qui donnait au vers alexandrin l'apparence d'un vers de treize ou quatorze syllabes, en introduisant dans la mesure un excédant dont on croyait nécessaire de tenir compte.

Pour trancher la difficulté, l'on compta la syllabe muette dans la mesure du vers que l'on raccourcit d'autant, et la césure cessa de concorder avec une syllabe accentuée :

Qu'ils acquièrent | assez vilainement,
A la terre | conquerre et gaagner.
(*Hue de St-Quentin* ap FR. MICHEL).

Envieuses | de mieux en mieux valoir,
Sans les vices | que l'on ne doit avoir
CHRISTINE DE PISAN.

Mais ma bouche | fait semblant qu'elle rie...
CH. D'ORLÉANS.

A coups orbes, | par force de batture,
Vous supplie | par ceste humble escripture....
(VILLON).

Tempérance, | dame bien mesurée,
Qui n'est so'te | ne sourde, mais heurée.
MESCHINOT.

Comme en trophée | la corne d'Amalthée...

LA FRESNAYE-VAUQUELIN.

De sa cotte | d'armes lors revêtu,

Montrant face | d'homme de grant vertu...

J. MAROT.

M. du Méril attribue cet usage à ce que dans certaines contrées de la France, l'*e* final n'était pas muet et se prononçait. Il en donne comme exemple les vers suivants où l'*e* muet, outre son rôle à la césure, en joue un tout analogue dans le corps du vers où il ne s'élide pas devant une autre voyelle :

Si com vous puis dire, | s'el volez escouter,

Dame, entendez-moi, je veul à vos parler.

(*Vie de Ste-Thècle*, Mém. Acad. insc. XXIII, p. 234.

Certains vers nous donnent même à la césure un *e* muet, compté comme syllabe, et en même temps non élide :

Las ! ma terre | est destruite et rayneuse...

EUST. DESCHAMPS.

Cependant au XV^e siècle et au XVI^e, cet usage était loin d'être général, car ceux des poètes de cette époque qui s'y conforment, se laissent aller à de fréquentes exceptions :

Sobre, paisible, | constante et assurée...

MESCHINOT.

François leur firent | leur part honnêtement.

J. MAROT.

De sorte que, ou bien l'on allongeait le vers d'une syllabe, ou bien l'on plaçait la césure sur une syllabe muette, et d'une façon comme de l'autre le sentiment de la mesure était blessé. Un troisième système essaya de se substituer aux précédents ; il consistait à placer la césure à la syllabe accentuée, et à compter, dans la mesure du second membre du vers, la syllabe muette excédante.

Quand l'entrée est mauvai | se du bien spirital...

JEAN DE MEUNG.

Froides fontai | nes prés, terres plaisantes...

Dedans les ar | bres mes tendres amours...

(*L'an des sept dames*).

Or vous en fais- | je don de foi apprise...

CHRISTINE DE PISAN.

Par sainte égli | se christianissime...

J. MAROT.

Ce système ne prévalut point. Jean Lemaire des Belges et Marot établirent à la césure la règle de la coupe féminine, qui ordonne d'élider toute syllabe muette excédant la césure, et de placer celle-ci sur la dernière syllabe sonore d'un mot.

Sibillet en fit un précepte de son Art poétique : « Te faut garder, dit-il, que en quatrième ou sixième syllabe en l'héroïque (vers de dix syllabes) ou en sixième et septième en l'Alexandrin, ne tombe l'*e* féminin avec *s* ou *nt*, car la syllabe ne se pourrait faire à cause des consonnances, et y resteroit son rompu et non plein. »

La réforme ne passa pas cependant sans protestation ; comme nous l'apprend un écrivain du temps, Jehan Dupré, les poètes du midi de la France s'opposèrent à l'introduction de cette règle nouvelle :

Tholouse la défend
Disant raison que synalèphe offend
Le son du vers, vu qu'il faut qu'on repose
Sur le milieu ; or ce ressemble prose
Quand en la coupe on mange la voyelle.

Pasquier nous rapporte également que quelques uns estimaient « que les hémistiches ou demi-vers estoient de pareille nature que la fin du vers, et que, quand ils se terminoient par un *e* féminin, il ne fallait point craindre de les faire suivre d'une consonnante, comme si cest *e* se fust mangé de soy-mesme, tout ainsi qu'en la fin du vers. »

Malgré ces protestations, la règle fut bientôt universellement adoptée ; Dubellay non seulement la proclama dans son *Illustration* de la langue française, mais il s'y conforma dans ses vers, ainsi que les autres poètes de la Pléiade, et depuis le XVI^e siècle on n'essaya plus de se soustraire à l'empire de la règle.

Cet expédient, car c'en est un, est très-sévèrement apprécié par plusieurs critiques. L'abbé Scoppa n'aime pas ces *certaines petits scrupules* et ces *certaines petites délicatesses dont les Français ont voulu embellir ou plutôt gêner leur rythme*. « Par une loi inviolable pour les alexandrins français, dit-il, le mot féminin qui termine le premier hémistiche doit être suivi par un autre mot commençant par une voyelle, afin que l'élision puisse avoir lieu.

J'avoue que, par ce moyen, le vers devient plus coulant. Mais que cette douceur ou plutôt cette faiblesse n'arrive pas toujours à cet endroit de l'hémistiche, le vers sera-t-il pour cela moins digne de louange? Je ne le crois pas. Si cette règle était fondée en raison, il s'en suivrait qu'en prononçant le vers suivant :

Et par droit de conquête et par droit de naissance.

« je devrais l'énoncer comme il suit :

Et par droit de conquê — te et par droit de naissance.

« en faisant un repos après *quê*. Or cette manière de prononcer serait tout-à-fait contraire à l'accent logique. »

L'observation de l'abbé Scoppa est juste; que l'on prenne, par exemple, une scène dialoguée quelconque, et l'on y trouvera quantité de vers comme le suivant :

VALÈRE.

Vous souffrir de la sorte.....

SGANARÈLLE.

Ah! contrainte effroyable!

Si l'e muet, lorsqu'il y a repos ou suspension, n'a point de valeur, pourquoi l'élider? si au contraire il a une valeur relative, pourquoi lorsqu'on en tient compte dans le corps du vers, avec ou sans repos, n'en tiendrait-on pas aussi compte à la césure, alors surtout que le sens continue après celle-ci. Pourquoi ne pourrait-on aussi bien dire, comme M. Quicherat le propose :

que
Oui, je viens dans son tem | ple prier l'Éternel.

Oui, je viens dans son temple | adorer l'Éternel.

alors surtout qu'une cadence symétrique subdivise cet alexandrin en quatre membres parfaitement égaux entre eux, comme dans l'un des exemples donnés plus haut :

Quand l'entrée | est mauvai | se du bien | spirital.

M. Edelestand du Méril se joint à l'abbé Scoppa et à M. Quicherat pour critiquer *la coupe féminine* : « Cet usage, dit-il, ne peut se justifier par aucune raison, si la finale du premier hémistiche se fait entendre, il a une syllabe de plus qu'il ne devait

avoir ; et si elle se confond avec la voyelle qui commence le second, il n'y a plus de césure. C'est à la tradition qu'il faut en demander la cause, et la brièveté des vers lyriques, le point qu'on trouve après l'hémistiche dans plusieurs manuscrits, tout semble indiquer que chaque hémistiche avait une existence indépendante et que l'on se permit naturellement de terminer le premier comme le second par une syllabe muette en dehors du rythme. Lorsque l'on se préoccupa davantage de la forme, on voulut que les voyelles muettes qui ne comptaient pas pour la mesure, celles qui terminaient l'hémistiche comme les autres fussent suivies d'une autre voyelle et l'on crut les faire disparaître également par une élision. »

Cependant M. du Méril se trompe en voyant un reste de l'usage qui ne comptait pour rien la syllabe muette suivant la césure, dans des exemples comme le suivant :

Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

« Les trois dernières lettres de *pouvaient*, dit-il, ne sont pas entièrement muettes, puisque le *t* sonne sur la voyelle qui suit. »

C'est une erreur : *pouvaient* et *pouvait* au singulier sont de même nature ; ce n'est pas la liaison du *t* qui fera du premier un son féminin, puisqu'elle a lieu également pour le second, son essentiellement masculin ; d'ailleurs *pouvaient*, comme son singulier *pouvait*, est considéré et avec raison comme formant rime masculine.

Quant à nous, il nous semble qu'il conviendrait d'établir une distinction, et de ne pas appliquer la règle de la coupe féminine avec une uniformité illogique.

Lorsque l'*e* muet se prononce parce que le sens continue après la césure, sans interruption, sans repos, sans reprise d'haleine, nous n'obligerions pas le poète à faire élider une syllabe, qui par cela même qu'elle aurait une valeur appréciable cesserait d'être muette.

Lorsque la césure au contraire concorderait avec un repos quelconque, nous ne tiendrions aucun compte d'une syllabe que l'on n'entend guère à cause du repos.

Mais, sur ce point, l'usage est trop constant, pour qu'on puisse

songer à le renverser ; notre système d'ailleurs assujettirait les poètes à une entrave de plus dont ils s'accommoderaient difficilement, obligés qu'ils seraient à vérifier péniblement, pour une bonne moitié de leur vers, s'il y a ou non une halte suffisante du du sens à la césure.

Aussi est-ce en vain que Quinault a essayé, à l'instar des anciens romanciers, d'écrire des vers de dix syllabes sans observer la coupe féminine :

Si l'on soupire, | tu vend bien cher tes charmes....

De la sagesse, | tu suis toujours les traces....

C'est également en vain que Scoppa proposa non seulement une forme analogue :

Libre d'un joug superbe, | flatte menace irrite...

Et du moment que j'aime, | c'est pour aimer toujours,

mais qu'il proposa même un retour à une autre forme encore plus ancienne

D'un cœur sans tendresse | brise à jamais les chaînes.

Toi qui sur la lyre | peux célébrer les grâces.

Ces innovations ne pouvaient réussir, en présence d'un usage trop invétéré.

Nous ne considérons pas comme des tentatives faites dans le même sens, les vers de dix syllabes où Voltaire place un *e* muet à la cinquième syllabe, parce que les exemples qu'il nous fournit et sur lesquels nous reviendrons, ont été évidemment écrits dans l'unique pensée de substituer à la césure de la quatrième syllabe, la césure de la sixième.

Ainsi les vers suivants de la comédie de Nanine :

Il ne repose point, car je l'entends...

Elle vous traite mal, mais la nature...

sont simplement des exemples de vers de dix syllabes où la césure a été déplacée :

Il ne repose point, | car je l'entends.

En effet si Voltaire avait voulu dans ces vers, se borner à rejeter la muette dans le second membre du vers, il n'eût pas écrit le vers suivant qui dément le système qu'on lui attribuerait à tort à cet égard :

Vous en êtes la preuve... Ah ! ça Nanine....

Pour la rime, l'on a été moins exigeant que pour la césure ; tout ce qu'on demande d'elle au point de vue où nous nous plaçons, c'est qu'elle se trouve à la fin d'un mot, peu importe que ce mot soit à désinence masculine ou à désinence féminine.

L'on trouve cependant pour la rime des exemples de transgression à cette unique règle dans les *Flors del gay saber*, dans cette chanson d'*Elias Carvel*, que Diez rapporte dans sa *Poësie der Troubadours*, p. 100, note 2, et dans ces vers du *Roman de la Rose* :

N'onc preterit, present ni fu,
Et si vous redi que li fu-
tur n'i aura james presence
Tant est d'estable permanence

(vers 20,222)

et dans cette tragédie de Jacques de la Taille, où pour rimer avec garda, l'auteur fait mourir à point nommé Darius sur l'avant dernière syllabe du mot *recommandation*, absolument comme ces personnages dont nous avons parlé plus haut, et qui venant interrompre un interlocuteur, placent juste à propos une voyelle pour élider l'e muet par lequel ce dernier a fini sa phrase.

On a pu voir dans les langues anciennes, des mots coupés en deux par la rime, comme dans ces vers d'Horace :

Dissidens plebi numero beato-
rum eximit virtus.

si plaisamment imités par Voltaire :

Déflons nous de la fortu-
ne et n'en croyons que la vertu.

Mais dans la langue française où toute la force de l'accentuation porte sur la dernière syllabe des mots, l'on ne trouve plus guère d'exemples semblables que dans les parodies :

Toi, cent fois plus belle qu'un marbre de Paros,
Néère, dans mon cœur tu fais naître un paro-
xysme d'amour brûlant comme l'est une lave.

REYBAUD, *Jérôme Paturot*.

L'accentuation obligée de la rime appelle sur celle-ci la dernière syllabe sonore d'un mot, et la syllabe muette qui suivrait est considérée comme indifférente; on ne la prononce ni on ne la compte dans la mesure du vers.

Pas d'autre règle : les faiseurs de théories sur l'art des vers, si rigides pour la césure, laissent la latitude la plus grande à la rime, et celle-ci peut sans obstacle ajouter à la fin du vers une syllabe surabondante, lors même que celle-ci s'articulerait à cause d'une liaison intime du vers qu'elle termine avec le suivant.

Ainsi Victor Hugo a écrit les vers suivants dans son *Cromwell* :

..... Je veux vous faire entendre
Des vers...
.... Et ce n'est pas le moindre
De mes quatrains....

A cause de la liaison, l'on entend parfaitement la syllabe *dre*; il est impossible même à cause du choc des consonnes *drd* ne pas articuler l'*e* muet qui les sépare; l'oreille perçoit ainsi distinctement treize syllabes au lieu de douze.

Il eut été à désirer que lorsqu'un vers se relie au suivant, on observât pour la rime la règle que l'on a imposée à la césure.

Chaque fois qu'un enjambement relie intimement le commencement d'un vers au vers précédent, il importerait également d'éviter les hiatus; ainsi nous ne dirions pas avec le même poète :

Mais à peine introduit, je vis un philistin
En pourpoint de velours.
Et porte pour ton roi, sans plainte, ce chapeau
Et ces chausses de drap.

Le choc des tons *IN-AN O-È*, ne nous semble pas plus harmonieux à la rime qu'il ne le serait dans le courant du vers. Si l'école classique n'admet pas ce choc à la césure où pourtant elle exige un repos, loi qui est admise par les poètes modernes, à plus forte raison ceux-ci devraient-ils la proscrire à la rime à laquelle ils se sont efforcés de donner des splendeurs nouvelles.

Prenons plusieurs hémistiches qui se suivent pour expliquer notre pensée :

Il a sa bonne épée,
Et que le ciel nous garde
De l'enfer, après tout....

V. Hugo.

Pourquoi ces hémistiches seraient-ils irréguliers disposés de la manière suivante :

Il a sa bonne épée
Et que le ciel nous *garde* — de l'enfer,....

tandis qu'ils deviendront réguliers si on les écrit comme ceci :

Il a sa bonne épée, et que le ciel nous *garde*
De l'enfer,....

Il a sa bonne épée est une phrase complète, un repos la termine, cependant la règle exige l'élision.

Le ciel nous garde est une partie de phrase où la rime *garde* va frapper directement sans repos, le commencement du vers suivant de *l'enfer*, et néanmoins cette rime *garde* pourra conserver un *e* muet, qui forcément articulé, fera entendre un vers de treize syllabes !

Voilà une de ces bizarreries, conséquences d'une règle absurde ; aussi demandons-nous à grands cris que, dans les cas où aucun repos n'accompagne la rime, celle-ci, de même que la césure, s'élide, si elle est féminine, ou si elle est masculine ne forme pas une rencontre désagréable de sons avec la voyelle qui commencerait le vers suivant.

Nous ne voulons pas précisément que la règle soit portée à ce degré de rigueur que l'on doive élider l'*e* muet de la rime lors même qu'il y aurait un repos ou une suspension sur celle-ci ; mais nous demandons au moins aux poètes qu'ils se montrent scrupuleux à observer les lois de la mesure et de l'euphonie à l'endroit où deux vers réunis par le sens se soudent l'un à l'autre.

Un jeune poète belge, que la mort vient d'enlever, avait pris à tâche d'observer cette règle dans la pièce suivante qu'il nous a communiquée, et nous ne pouvons assez recommander qu'à son exemple, on élide la finale muette, au moins lorsqu'il y a liaison du sens entre deux vers :

Moi, je suis l'amour, ce fils du mystère
Adoré jadis.

Eden me connaît, et par moi la terre
Est un paradis.

En moi tout finit et tout recommence ;
À mes feux vainqueurs
Tout doit s'embraser, et mon cœur immense
Emplit tous les cœurs.

Je relie ainsi royaume à royaume,
Anneau précieux
Ineffable hymen, j'unis l'homme à l'homme
Et la terre aux cieux.

FR. STEVENS.

H. BOSCAVEN.

SUR L'ODE XXXII DU LIVRE I D'HORACE.

Cette ode a beaucoup exercé la critique. Il ne sera donc pas inutile de passer en revue les principales opinions qui se sont produites dans les derniers temps, et d'examiner jusqu'à quel point elles sont fondées. Voici d'abord le texte.

Poscimus, si quid vacui sub umbra
Lusimus tecum, quod et hunc in annum
Vivat et plures, age dic Latinum,
Barbite, carmen,

Lesbio primum modulate civi,
Qui ferox bello, tamen inter arma,
Sive jactatam religarat udo
Litore navim,

Liberum et Musas Veneremque et illi
Semper hærentem puerum canebat
Et Lycum nigris oculis nigroque
Crine decorum.

O decus Phœbi et dapibus supremi
Grata testudo Jovis, o laborum
Dulce lenimen, mihi cumque salva
Rite vocanti.

A l'exception du premier mot *Poscimus*, au lieu duquel on lit aussi *Poscimur*, et dont il sera parlé plus loin, ce texte n'offre pas de difficulté sérieuse.

Quant au but de l'ode et à l'occasion dans laquelle elle a été composée, M. C. Götting a donné en 1855, dans un commentaire académique de l'université d'Iéna, une explication que nous allons résumer.

D'après M. Götting, la pièce prise en soi est incomplète; elle offre une lacune dans la pensée. En commençant, Horace s'adresse à sa lyre, en disant qu'on lui demande (1) un chant vraiment latin, un chant grave, qui vive dans la mémoire. On s'attend à voir suivre le chant latin, mais on ne trouve, après cette allocution grandiose, que la louange d'Alcée et l'éloge de la lyre elle-même. Dira-t-on que le morceau n'est pas achevé? Horace alors ne lui aurait pas donné place dans son recueil; il était trop difficile sur ce point (cf. *Epod.* 14). Il vaut beaucoup mieux croire que cette pièce est le prologue ou l'accompagnement d'une autre plus longue. Quelle est cette autre pièce? nous en trouvons deux, les épodes 7 et 16, traitant des sujets vraiment romains, et dignes de l'antique république. Mais la première est trop courte pour avoir besoin de prologue; la seconde, qui s'élève jusqu'à la majesté épique, a trop de spontanéité et coule trop bien de source pour avoir été écrite par Horace à la demande de ses amis. L'ode dont il est ici question, a donc été composée, non pas pour servir de prologue, mais pour être ajoutée au chant séculaire, afin d'être présentée avec lui par Mécène à Auguste. Ce prince avait commandé le chant séculaire (v. Suét. *in vita Horat.*); Horace en le présentant fait allusion à cette circonstance, et cela avec beaucoup de modestie et de respect : *Poscimur*. De plus le chant séculaire est une pièce latine, c'est-à-dire vraiment romaine; car les jeux séculaires étaient une institution toute romaine; ensuite les vers sibyllins faits ou consultés alors nomment le chant séculaire qu'ils engagent à composer, *Λατίνους παιζντας* (*Zozim.* II, 6). En troisième lieu quand Horace dit *quod et hunc in annum vivat et plures*, il désigne sans aucun doute des années séculaires; il espère

(1) M. Götting lit *Poscimur*.

qu'avec le souvenir des jeux son poème parviendra à la postérité, comme celui de Livius Andronicus, qui fut composé l'an de Rome 545 et qui existait encore du temps de Tite-Live (Liv. XXVII, 37). Horace a écrit une autre pièce à l'occasion du chant séculaire : c'est l'ode 6 du livre IV, *Dive quem proles*, dans laquelle il recommande l'exécution de son poème à Apollon, et encourage la timidité des jeunes garçons et des jeunes filles qui devaient le chanter. Le ton général de cette pièce est bien éloigné de la modestie de notre ode. En résumé Horace composa d'abord le chant séculaire; puis en l'envoyant à Mécène il y ajouta l'ode *Poscimur* en guise de lettre; enfin lorsqu'Auguste eut approuvé le chant séculaire, l'auteur publia *Dive quem proles Niobe*a.

Telle est l'opinion de M. Götting. Elle n'a pas eu jusqu'ici beaucoup de succès. On peut lui opposer deux raisons très-solides : d'abord que les trois premiers livres des odes ont été publiés avant la célébration des jeux séculaires ; ensuite qu'il est difficile de s'expliquer pourquoi Horace s'adresse à la lyre d'Alcée afin de chanter dans le mètre de Sapho (cf. Ritter ad carm. I, 32).

M. Ritter dans son édition d'Horace (Leipzig 1856) considère le chant qui nous occupe, non pas comme l'accompagnement, mais comme le prélude d'une autre pièce plus importante. Quelle est cette autre pièce? ce n'est pas le chant séculaire, pour les deux motifs qu'on vient de voir, et d'ailleurs il a son prélude; ce n'est pas non plus l'ode *Quem virum aut heroa* (I, 12), qui est en strophes saphiques, ni l'ode *O diva gratum* (I, 35), car malgré sa gravité elle n'est pas digne d'un tel préambule. A force de recherches, M. Ritter a trouvé par bonheur les six premières odes du livre III, écrites toutes dans un même dessein, en strophes alcaïques, et méritant par leur importance d'être annoncées solennellement. Ses déductions méritent d'être remarquées. D'abord on avait demandé des vers à Horace : *Poscimur* (mot contesté); voilà le point de départ. Qui les avait demandés? Mécène sans aucun doute. Agissant spontanément, ou sur le désir d'Auguste, il pria Horace de chanter la vertu, la patrie, les dieux. Dans quel but? pour soutenir les efforts que faisait Auguste afin d'améliorer les mœurs et de raffermir les lois antiques. Mais pourquoi Mécène et Auguste chargèrent-ils précisément Horace

de ce soin ? parce que ces hommes clairvoyants comprirent sans peine par l'ode *Intactis opulentior* (III, 24) et par l'ode *Quid dedicatum poscit Apollinem* (I, 31), composées vers cette époque, qu'on ne pouvait trouver un meilleur moraliste qu'Horace. M. Ritter avoue que le dernier point, le dernier seulement, est une conjecture ; le reste lui paraît évident et il s'efforce de ramener l'ode à son sens. Horace donc annonce qu'à la prière de Mécène, peut-être d'Auguste, il chantera en latin et en strophes alcaïques des odes sérieuses, utiles à la république. Mais de peur qu'on ne s'étonne à Rome de le voir aborder des sujets aussi relevés, lui qui jusque là n'a demandé ses inspirations qu'à la muse badine, il se justifie en citant l'exemple d'Alcée, qui sut faire retentir des chants patriotiques, et célébrer néanmoins dans des pièces légères Bacchus, Vénus, etc.

Nous ne pouvons adopter l'explication de M. Ritter, malgré l'habileté avec laquelle elle est présentée. D'abord l'intervention de Mécène et d'Auguste est une pure hypothèse, que le seul mot *Poscimur*, en supposant qu'il soit la vraie leçon, ne saurait faire admettre. De plus, si l'on regarde les sept vers : *qui, ferox bello, tamēn inter arma, etc.*, comme une justification calculée, alors ce n'est plus qu'une froide parenthèse, qui interrompt la marche lyrique, et le beau mouvement *O decus Phœbi*, privé de son appui, tombe dans le faux. Enfin la preuve que l'expression *Latinum carmen* ne désigne pas ici une ou plusieurs pièces déterminées, ce sont les peines infinies qu'on s'est données pour découvrir les pièces dont il serait ici question, et les résultats très-divers auxquels on est arrivé. Lorsque Horace fait des allusions elles sont saisissables ; c'est ainsi qu'on aperçoit clairement le rapport de l'ode *Dive, quem proles Niobe* avec le chant séculaire ; ici au contraire on ne voit pas la moindre allusion aux chants cités soit par M. Götting soit par M. Ritter.

Mais sans chercher bien loin il est possible de trouver un sens fort naturel. Il suffit de voir ici, au lieu d'un prélude à un chant particulier, une invocation à la lyre d'Alcée afin d'obtenir des chants latins immortels dans le mètre lesbien, ou, si l'on tient au mot, un prélude à toute la poésie alcaïque qui suivra. On sait que plus tard Horace considéra comme un de ses plus beaux titres de gloire

ses strophes alcaïques ⁽¹⁾. Sans doute il s'y essaya de bonne heure en latin et en grec; car puisqu'il fit des vers grecs ⁽²⁾, il est permis de supposer qu'il ne négligea pas ce rythme, dont la mâle beauté dut le séduire. Ensuite vint un moment où il cultiva plus sérieusement ce genre nouveau dans la langue latine; le soin de sa réputation y était alors pour quelque chose. L'ode dont nous parlons est de cette époque. L'auteur n'est pas sûr de réussir, il n'a pas encore l'orgueil du succès. Il parle sans prétention de ses premiers essais (*lusimus*), fruits du loisir (*vacui*) et de la campagne (*in umbra*), productions des années où l'on chante pour chanter. Aujourd'hui il est occupé, il faut si peu de chose pour occuper un poète! il a des affaires, il est à Rome dont le mouvement le fatigue, à un âge où les plus sages ont des pensées d'ambition et de célébrité, et il demande à la lyre d'Alcée, au nom de ses premières inspirations (*si quid lusimus tecum*), des inspirations nouvelles qui contribuent à sa gloire (*quod et hunc in annum vivat et plures*); il la supplie de chanter pour lui chaque fois qu'il l'invoquera, et il compte le faire souvent (*cumque vocanti*), dans les intervalles de ses occupations (*laborum dulce lenimen*), comme elle chanta pour le poète de Lesbos toujours au milieu de la tourmente politique (*Lesbio civi*), dans les moments libres d'une vie pleine d'agitations et d'aventures (*ferox bello, inter arma, etc.*). Il règne dans cette ode un mouvement soutenu, un sentiment poétique bien marqué, un sens franc et clair qui pourrait se passer d'explications, s'il n'avait été trop souvent expliqué. Il semble aussi que le poète cherche à retenir la spontanéité de la jeunesse qui tend à lui échapper. Pour se convaincre de tout ceci, il suffit de traduire l'ode simplement.

Oh! je t'en prie, si jamais grâce à toi j'ai charmé mes loisirs (3) sous l'ombrage,

(1) Epist. I, 19, 32: *Hunc ego, non alio dictum prius ore, Latinus Vulgavi fidicen*. Carm. III, 30, 10 sqq: *Dicar.. Princeps Aeolium carmen ad Italos Deduxisse modos*. Ce dernier passage se rapporte plutôt à Alcée qu'à Sapho, dans le mètre de laquelle Catulle avait déjà composé (cf. Ritt. ad loc.).

(2) Serm. I, 10, 31: *Atque ego cum Græcos facerem, natus mare citra, versiculos*. M. Ritter voit dans *versiculos* des vers épiques; c'est trop restreindre le sens, ce semble.

(3) *Lusimus* dit plus que *cœtinimus* par lequel on le rend souvent; *ludere* c'est chanter pour soi, par plaisir, sans songer à la gloire.

fais entendre des chants immortels dans la langue du Latium, Lyre, toi qui résonnas (1) d'abord pour le citoyen de Lesbos, pour ce terrible guerrier, qui, au milieu des camps ou après avoir amarré au rivage humide son vaisseau battu par les flots, chantait pourtant Bacchus, les Muses, Vénus et l'enfant toujours attaché à ses pas, et Lycus aux yeux noirs et à la noire chevelure ! O gloire de Phébus, délices des festins de Jupiter, doux charme des ennuis, réponds-moi, chaque fois que je t'invoquerai dignement !

En expliquant de la sorte, il n'est pas nécessaire de forcer le sens des mots avec M. Ritter, de rendre *vacui* par *curarum publicarum expertes*, sens particulier que rien n'indique ici ; de voir gratuitement dans *Lesbio civi* une allusion aux *στασιωτικα*, pour en conclure tout aussi gratuitement qu'Horace demande des chants analogues, des odes sérieuses, morales ; de supposer qu'en écrivant *laborum lenimen* le poète pense aux travaux de la guerre, tandis que le vers suivant indique positivement qu'il n'en est rien ; enfin de mettre ensemble bon gré malgré *mihi* et *cumque* (*mihi, quicumque sum*), réunion dont on n'a aucun exemple, au lieu de construire *cumque vocanti* (*quotiescumque te vocavero*), comme on le fait généralement et pour de bonnes raisons (2) ; il suffit de voir dans *Latinum carmen*, non pas une ou plusieurs pièces particulières, mais en général de la poésie latine en strophes alcaïques. On remarquera aussi en passant, et cela parce que Dillenburger soutient encore le contraire, qu'il faut construire *dic Latinum carmen quod vivat*, et non *si quid lusimus quod vivat*. Quelles seraient en effet les pièces alcaïques antérieures auxquelles Horace, avec une apparente modestie, garantirait ainsi l'immortalité ? C'est ce qu'il eût été bon de faire connaître.

Quelques mots, pour terminer, sur la leçon *Poscimur*. Elle nous semble peu admissible. Ce mot jeté seul en tête du morceau est une espèce d'énigme, à laquelle rien dans la suite ne fait allusion, ce qui n'est pas dans la manière d'Horace. Il n'y a aucun exemple d'un tel début ni d'une énigme pareille ; car tous les passages d'Ovide qu'Orelli cite sur l'emploi de *poscor*, s'expliquent très-facilement. Il indique, il est vrai, un endroit de Pindare

(1) On donne généralement ici à *modulato* le sens passif ; le sens actif paraît préférable à cause des mots *age, dic*, qui sont tout près : c'est la lyre qui agit ici, et non le poète.

(2) Voir sur ces différents points les scholiastes, puis Lambin, Iahn, Orelli, etc.

(Isthm. 5, 6) où *Alcibiades* répond à peu près à *Poscimur*, mais ce mot n'est pas isolé, et ne vient que dans la seconde phrase. De plus, le poète ne peut prendre son élan sur une expression aussi froide, aussi brève que *Poscimur* pour s'élever au beau mouvement qui suit. Que signifie ceci : *On nous réclame. Lyre, hâte-toi de faire retentir des chants graves, etc.*? Horace n'est pas généralement si pressé, quand même la demande viendrait d'Auguste. Il y a donc là un manque d'équilibre évident. Avec *Poscimur* au contraire le mouvement commence avec la pièce, suivant l'usage des poètes lyriques, qui s'enthousiasment d'abord et qui chantent ensuite. Il est facile de s'assurer que l'immense majorité des odes, dans Pindare, dans Horace et dans tous les autres lyriques, commencent par des mouvements (1).

Quant à la question des manuscrits, il ne nous appartient pas de la traiter (2). Nous dirons cependant qu'à ce point de vue, la leçon adoptée par M. Ritter est assez extraordinaire, du moins pour des profanes. En effet, de tous les manuscrits qu'il a collationnés, les meilleurs et les plus anciens, ceux auxquels il accorde lui-même le plus d'autorité dans la préface critique qu'il a mise en tête de l'Horace, donnent *Poscimur*; ainsi à défaut du célèbre manuscrit de Gand (*vetus Blandinius*) dont de Crucque n'a pas jugé à propos de signaler la leçon (3), M. Ritter a trouvé *Poscimur* dans

(1) Bentley appuie la leçon *Poscimur* par deux débuts tout-à-fait semblables, l'un de Pindare (Nem. 7, 3), l'autre de Martial (Epigr. I, 96). En voici un de Catulle 55 : *Oramus, si forte non molestum est, Demonstres, ubi sunt tue tenebrae*.

(2) Il existe à ce sujet la plus grande variété dans les manuscrits et dans les éditions. On peut voir dans lahn une liste déjà très-longue d'autorités pour chaque opinion.

(3) De Crucque a édité son Horace d'après onze manuscrits dont quatre sont nommés Blandiniens parcequ'ils se trouvaient dans la bibliothèque des Bénédictins de St-Pierre sur le mont Blandinien (Blankenberg) à Gand. L'un des quatre était du 9^{me} siècle. Au lieu de le citer à part de Crucque se contente de dire que trois Blandiniens donnent *Poscimur*, et le quatrième avec ses autres manuscrits *Poscimur*. Le fameux codex a péri en 1566 avec la bibliothèque Blandinienne qui maintenant, dit de Crucque, ô douleur! après avoir été, ainsi que la bibliothèque des Dunes, ravagée par de barbares iconoclastes, qu'on ne saurait assez maudire, est en pièces, dispersée, perdue, brûlée, non sans une perte immense, sans une blessure irrémédiable pour la littérature et pour la science. On peut voir dans la préface de M. Ritter des détails très-intéressants sur les manuscrits

le Ms. de Berne n. 363 (le seul qui reste du 9^{me} siècle), lequel est tellement d'accord avec le précédent dans les bonnes leçons qu'il paraît tiré de la même source; dans celui de Heine écrit au 10^{me} siècle, livre excellent, faisant autorité, ayant une foule de rapports avec le vieux Blandinien; dans celui du couvent de Saint-Gall n. 864 aussi du 10^{me} siècle; et il n'a trouvé *Poscimur* que dans le Ms. de Berne n. 21 (du 10^{me} siècle) pour lequel il n'a pas beaucoup d'éloges, et dans celui de Gotha B 61, qui est du 13^{me} siècle et auquel il reconnaît beaucoup de fautes et de mauvaises leçons ⁽¹⁾. Toutefois M. Ritter ne tranche pas la question par les manuscrits; il avoue qu'ils sont tout-à-fait flottants. Mais il y a une raison qui lui paraît péremptoire. Il faut *Poscimur*, dit-il, car *verbum passivum implere enuntiatum potest, activum non potest*. Il n'est pas facile de comprendre la portée de cette explication. Jusqu'ici personne n'a trouvé cette pensée incomplète : *Poscimur*, h. e. *hoc a te poscimus, te precamur, dic carmen*. Orelli l'interprète : *Poscimur a te, barbute, latinum carmen : age, dic hoc ipsum carmen*, et il la trouve froide; cela n'est pas étonnant, mais ce n'est pas la faute du poète.

Sur cette question et sur l'ode en général on peut consulter les principaux commentateurs d'Horace; ils sont assez connus pour qu'il ne soit pas nécessaire de les citer; nous en avons du reste indiqué un certain nombre.

E. FEYS.

d'Horace, sur les anciennes richesses littéraires de la Belgique, et sur les travaux de de Crucque, ce professeur public que la ville de Bruges s'était fait venir de Louvain, qu'elle entretenait à son service, et qui, en reconnaissance des bienfaits et des honneurs dont on l'avait comblé, dédiait son Horace aux *Bourgmestres* et au très-auguste *Sénat* de la cité.

(1) Cuningam, cet homme de manuscrits, qui s'était fait des règles de critique d'après les leçons du vieux Blandinien, et qui avait tout intérêt à trouver en défaut Bentley, qu'il malmenait alors, n'a pas osé le chicaner sur *Poscimur*; mais il a adopté cette leçon comme lui. Il y avait longtemps cependant qu'on discutait sur ce point.

PROPOSITIONS RELATIVES AUX SÉRIES NUMÉRIQUES.

Les premières opérations de l'arithmétique généralisée suffisent pour calculer directement, et de la manière la plus simple, le n ième terme et la somme des n premiers termes de toute progression arithmétique ou par différence et de toute progression géométrique ou par quotient. Les théories de ces deux progressions sont nécessaires pour d'utiles applications numériques; mais on peut et l'on doit s'en passer pour la théorie des logarithmes. Cette théorie, en effet, est beaucoup plus simple et plus générale quand elle est traitée d'après les définitions des six opérations de l'arithmétique généralisée et l'emploi des exposants entiers, fractionnaires et irrationnels. D'ailleurs, les deux progressions font parties des *séries élémentaires* que l'on peut considérer en arithmétique.

On appelle *série* toute suite de nombres ou *termes* croissant ou décroissant d'après une *loi* ou une *règle constante*. Le *terme général* ou le n ième *terme* d'une série est celui qui fournit tous les autres par les valeurs successives 1, 2, 3, 4, 5, 6, ... de la lettre n , celle-ci désignant le *rang* de ce terme. Si le terme général n'a pas d'autre lettre que n , la série est dite *numérique*. Ainsi la suite des n premiers nombres *entiers* ou des n premiers nombres *impairs*, les carrés et les cubes de ces deux sortes de nombres, sont autant de séries numériques.

On sait que n , $2n$ et $2n - 1$ désignent respectivement le n ième des nombres *naturels* croissants, des nombres *pairs* et des nombres *impairs*. On sait aussi que la *valeur inverse* ou simplement l'*inverse* d'un nombre est le quotient de l'unité divisée par ce nombre : $\frac{1}{4}$ est l'inverse de 4. Enfin, dans la série 2, 4, 6, 8, ..., 20, les trois points signifient 10, 12, 14, 16, 18.

Cela posé, voici le procédé général très-simple pour découvrir la série numérique dont la somme des n premiers termes est donnée rationnellement en n .

D'abord, changeant n en $n - 1$ dans cette somme, on aura l'expression de la somme des $n - 1$ premiers termes. Ensuite, si de la somme des n premiers termes de la série, on soustrait la

somme des $n - 1$ premiers et qu'on réduise, il reste nécessairement le n ième terme. Ayant ainsi le n ième terme, mis sous la forme la plus simple, on connaît la série numérique dont la somme des n premiers termes est donnée.

Par ce procédé, on peut découvrir et *sommer* un grand nombre de séries numériques; et il en résulte différents théorèmes dont voici les plus remarquables, faciles à vérifier.

I. — Les sommes des n premiers nombres entiers et des n premiers nombres impairs sont exprimées par $\frac{1}{2} n (n + 1)$ et par n^2 .

II. — Soit t le n ième terme et S la somme des n premiers termes de la progression arithmétique :

$$a, a + r, a + 2r, a + 3r, \dots, a + r(n - 1).$$

D'après la somme des $n - 1$ premiers nombres entiers, on trouve

$$t = a + r(n - 1) \text{ et } S = \frac{1}{2} n (a + t).$$

III. — La somme des carrés des n premiers nombres entiers est exprimée par $\frac{1}{6} n (n + 1) (2n + 1)$.

IV. — La somme des cubes des n premiers nombres entiers a pour expression $\frac{1}{4} n^2 (n + 1)^2$: c'est le carré de la somme des n premiers nombres naturels.

V. — La somme des carrés des n premiers nombres impairs est exprimée par $\frac{1}{3} n (2n - 1) (2n + 1)$.

VI. — La somme des cubes des n premiers nombres impairs est exprimée par $\frac{1}{8} (2n - 1)^2 (2n + 1)^2 = \frac{1}{8} n^2 (2n^2 - 1)$.

VII. — La somme des n premiers nombres *triangulaires*, savoir :

$$1, 3, 6, 10, 15, 21, 28, \dots, \frac{1}{2} n (n + 1),$$

est $\frac{1}{6} n (n + 1) (n + 2)$; tandis que la somme des inverses de ces n nombres se réduit à la fraction $2n$ sur $(n + 1)$. — On voit que la somme de deux nombres triangulaires immédiatement consécutifs est toujours un carré.

VIII. — Les deux expressions $n^2 + n - 1$ et $n^2 + n + 1$ fournissent deux séries dont la majeure partie des termes sont des *nombre premiers*, savoir :

$$1, 5, 11, 19, 29, 41, 55, 71, 89, 109, 131, \dots, n(n+1) - 1, \\ 3, 7, 13, 21, 31, 43, 57, 73, 91, 111, 133, \dots, n(n+1) + 1.$$

Ajoutant entre eux les termes qui se correspondent dans ces deux séries, le n ième terme de la série résultante étant quadruple du n ième nombre triangulaire, la somme des n premiers termes de cette dernière série est donc 4 fois la somme des n premiers nombres triangulaires.

IX. — L'expression $\frac{1}{3} n(n+1)(n+2)$ est la somme des n produits

$$1.2, 2.3, 3.4, 4.5, \dots, n(n+1).$$

Mais la somme des inverses de ces n produits se réduit à la fraction n sur $(n+1)$.

X. — L'expression $\frac{1}{4} n(n+1)(n+2)(n+3)$ est la somme des n produits

$$1.2.3, 2.3.4, 3.4.5, 4.5.6, \dots, n(n+1)(n+2).$$

Quant à la somme des inverses de ces n produits, elle se réduit à la fraction $n(n+3)$ sur $4(n+1)(n+2)$.

XI. — La formule $\frac{1}{6} (2n-1)(2n+1)(2n+3) + \frac{3}{6}$ exprime la somme des n produits

$$1.3, 3.5, 5.7, 7.9, \dots, (2n-1)(2n+1).$$

La somme des inverses de ces n produits est exprimée par la fraction n sur $(2n+1)$.

XII. — On a $\frac{1}{8} (2n-1)(2n+1)(2n+3)(2n+5) + \frac{15}{8}$ pour exprimer la somme des n produits

$$1.3.5, 3.5.7, 5.7.9, \dots, (2n-1)(2n+1)(2n+3).$$

La somme des inverses de ces n produits se réduit à la fraction $n(n+2)$ sur $5(2n+1)(2n+3)$.

XIII. — On peut aisément découvrir et sommer les séries numériques fournies par les expressions :

$$\frac{1}{3} n^2(n+1)^2(n+2)^2, \frac{1}{24} (2n-1)^2(2n+1)^2(2n+3)^2;$$

$$\frac{(2n-1)^2}{(2n+1)^2}, \frac{1}{n^2}, \frac{1}{(2n-1)^2}, \frac{1}{n^2}, \frac{n^2}{(n+1)^2}, n^2(n+1).$$

REMARQUE. — Le procédé ci-dessus s'applique, avec la même facilité, aux séries numériques dont les termes sont précédés alternativement des signes + et —. Voici maintenant plusieurs propositions relatives aux progressions arithmétiques.

I. — Si 228 est la somme des n premiers termes de la progression 8, 10, 12, ... $6 + 2n$, quelle est la valeur de n ?

D'abord la somme des n termes de cette progression se réduisant à $n(n+7)$, on a $n(n+7) = 228$. Ensuite, le nombre n étant toujours entier, doit être l'un des facteurs de 228, le second facteur ayant 7 unités de plus que le premier. Or il est clair que $228 = 3.76 = 3.4.19 = 12.19$; donc $n = 12$. — Si l'on prenait $n = 19$, il faudrait placer à la gauche de la progression proposée, les sept termes : — 6, — 4, — 2, 0, 2, 4, 6, dont la somme est nulle. De sorte que 228 serait encore la somme des 19 termes de la nouvelle progression.

II. — Si 231 est la somme des n termes de la progression

$$6, 6 + r, 6 + 2r, 6 + 3r, \dots, 6 + (n-1)r;$$

on peut calculer les deux nombres entiers n et r .

$$\text{D'abord on a } \frac{1}{2}n(12 + nr - r) = 231; \text{ d'où il vient}$$

$$n(12 + nr - r) = 462.$$

Le nombre n est donc l'un des facteurs de 462. Or il est clair que $462 = 6.77 = 6.7.11$. Donc si l'on prend $n = 6$, on aura $12 + 5r = 77$, puis $5r = 65$ et $r = 13$. — Prenant $n = 7$, on aura de même $r = 9$. De même, $n = 11$ donne $r = 5$. Le problème admet donc trois solutions, faciles à vérifier chacune.

III. — La décomposition en facteurs fait voir que si 84, 385 et 680 sont les sommes respectives des n premiers nombres triangulaires, des n premiers carrés entiers et des carrés des n premiers nombres impairs, on aura $n = 7$ dans le premier cas, $n = 10$ dans le second et $n = 8$ dans le troisième.

IV. — Entre les deux nombres entiers a^2 et $(a+b)^2$, il y a $2ab + b^2 - 1$ nombres entiers, dont la somme S est donnée par

$$(2ab + b^2 - 1)[a^2 + (a+b)^2] = 2S.$$

Si donc $S = 1040$, la décomposition en facteurs donne

$$2ab + b^2 - 1 = 32 \text{ et } a^2 + (a + b)^2 = 63.$$

Or, comme $2ab + b^2 = 33$, il faut que b divise 33; donc $b = 3$ et $2a + 3 = 11$ ou $a = 4$. Cette valeur 4 et la valeur 3 de b satisfont à la seconde égalité précédente.

Entre a et $a + b$, il y a $b - 1$ nombres entiers. Mais entre a^2 et $(a + b)^2$, il y a $3a^2b + 3ab^2 + b^3 - 1$ nombres entiers.

V. — Quelles sont les valeurs de v et de x pour que la somme des x nombres entiers consécutifs, à partir de v , soit la puissance m ième de x ?

Il est clair que les x nombres proposés sont :

$$v, v + 1, v + 2, v + 3, \dots, v + x - 1.$$

Et comme leur somme doit donner x^m , on voit que

$$\frac{1}{2} x (2v + x - 1) = x^m; \text{ d'où } v = \frac{1 + x (2x^{m-2} - 1)}{2}.$$

Le nombre v n'est entier que sous la condition d'avoir un nombre pair pour le numérateur de son expression. Or cela exige que x soit un nombre impair, car déjà le multiplicateur de x est un nombre impair lui-même.

Cela posé, 1° si $m = 2$, d'où $v = \frac{1}{2} (1 + x)$, on aura ce système de valeurs correspondantes :

$$\begin{aligned} x &= 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, \dots, \\ v &= 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, \text{ etc.} \end{aligned}$$

Ainsi les sommes des 3 nombres entiers consécutifs à partir de 2, des 5 à partir de 3, des 7 à partir de 4, ... sont les carrés respectifs de 3, de 5, de 7, etc. C'est ce qu'on peut aisément vérifier.

2° Si $m = 3$, d'où $v = \frac{1 + x (2x - 1)}{2}$, on trouve le système :

$$\begin{aligned} x &= 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, \dots, \\ v &= 1, 8, 23, 46, 77, 116, 163, 218, \text{ etc.} \end{aligned}$$

Cela fait voir que les sommes des 3 nombres entiers consécutifs à partir de 8, des 5 nombres à partir de 23, des 7 nombres à partir de 46, ... sont les cubes respectifs de 3, de 5, de 7, etc.

5° Si l'on supposait $m = 4$, $m = 5$, ..., on aurait des puissances quatrièmes, cinquièmes, ... pour les sommes successives.

VI. — Quelles doivent être les valeurs de v et de x pour que la somme des x nombres impairs consécutifs, à partir $2v - 1$, soit la puissance m ième de x ?

Les x nombres impairs proposés sont évidemment :

$$2v - 1, 2v + 1, 2v + 3, 2v + 5, \dots, 2v + 2x - 3.$$

Et comme la somme des x premiers termes de cette progression doit donner x^m , il est clair qu'on a

$$\frac{1}{2} x (4v + 2x - 4) = x^m; \text{ d'où } 2v + x - 2 = x^{m-1} \\ \text{et } 2v - 1 = 1 + x (x^{m-1} - 1).$$

Cela posé, 1° si $m = 2$, le nombre x disparaît et l'on a $2v - 1 = 1$. Ainsi pour que la somme des x nombres impairs consécutifs, à partir de $2v - 1$, soit le carré de x , il faut que $2v - 1 = 1$; c'est-à-dire que la somme des x premiers nombres impairs est x^2 ; ce qu'on sait d'ailleurs.

2° Si $m = 3$, d'où $2v - 1 = 1 + x(x - 1)$, on trouve

$$x = 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, \\ 2v - 1 = 1, 3, 7, 13, 21, 31, 43, \text{etc.}$$

Ainsi les sommes des 2 nombres impairs consécutifs à partir de 3, des 3 nombres impairs à partir de 7, des 4 nombres à partir 13, ... sont les cubes respectifs de 2, de 3, de 4, etc. C'est ce qu'on peut aisément vérifier.

3° Si $m = 4$, d'où $2v - 1 = 1 + x(x - 1)(x + 1)$, on a

$$x = 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, \dots, \\ 2v - 1 = 1, 7, 23, 61, 121, 211, 337, \dots$$

Cela signifie que les sommes des 2 nombres impairs consécutifs à partir de 7, des 3 à partir de 23, des 4 à partir de 61, ... sont les puissances quatrièmes respectives de 2, de 3, de 4, etc. — On pourrait faire $m = 5$, $m = 6$, etc.

REMARQUE. — Les deux précédents problèmes font connaître deux propriétés générales remarquables des progressions des nombres naturels et des nombres impairs. — On peut d'ailleurs observer que la somme des n premiers termes de la suite croissante 1, 2, 4, 6, 8, 10, ... est un nombre impair tel, que si on lui ajoute

les $n - 1$ nombres impairs consécutifs qui le suivent, la somme est le cube du nombre n . — C'est ce qu'on démontre aisément.

J.-N. NOEL.

VARIÉTÉS.

ENCORE LA QUESTION DES GRAMMAIRES GRECQUES.

La question des grammaires grecques est loin d'être résolue en France; il paraît même qu'on y revient de plus belle. La discussion en est au point que le *Charivari*, très-tolérant, comme on sait, sur le chapitre des grammaires, a cru devoir intervenir et opiner à son tour. Donc, revêtu de la toge et coiffé du bonnet doctoral, il a émis un article dont la forme légère et spirituelle laisse entrevoir de nouveaux aspects de la question. Voici cet article, qui est signé *Arnould Fremy*.

DELENDUS EST BURNOUF !

Au milieu de toutes les agitations, les crises politiques ou autres qui pèsent sur l'attention publique, une grande affaire se poursuit et qui promet d'être aussi compliquée pour le moins, aussi terrible que l'interminable question des duchés danois, nous voulons parler de l'affaire de la grammaire grecque de Burnouf.

Delendus est Burnouf, a dit le savant Dubner qui est bien déterminé à en finir avec cette vieille grammaire fossile qui tient le haut du pavé des études grecques depuis 1813.

Tout s'est amélioré depuis ce temps-là, tout a été démoli, reconstruit, on a modifié même la bibliothèque de la rue Richelieu; un seul monument s'est toujours conservé au milieu de tout cela intact, immobile, sans aucune espèce d'amendements ni d'améliorations, ce Parthénon, ce monument c'est la grammaire grecque de Burnouf.

Cependant le savant Dubner, un des grecs les plus ferrés que l'Allemagne ait bercés dans son sein, a déjà prouvé par plusieurs brochures que cette grammaire, inféodée à tous les collèges possibles comme l'abondance, adoptée traditionnellement partout ne contenait pas moins de *cinq cents* bourdes, bévues, solécismes, barbarismes, etc.

De plus, quand on est sorti des noms, des adjectifs, des conjugaisons, pour entrer dans ce que cette même grammaire ose appeler la

méthode, on se trouve jeté dans un véritable labyrinthe, une forêt de broussailles, un défilé sans issue.

Tout s'explique alors. On comprend pourquoi nous sommes, nous autres Français, si médiocres en fait de grec. Car enfin, qui est-ce qui sait le grec en France ? Est-ce vous, est-ce moi ? Est-ce ce monsieur qui traverse là-bas la cour de la Sorbonne, courbé sous ces énormes bouquins grecs dont il ne comprend pas le premier mot ? On prétend que M. Cousin lui-même, qui a traduit Platon d'un bout à l'autre, ne serait pas capable d'en expliquer un seul passage à livre ouvert. Jugez du reste d'après cela !

Donc, nous sommes tous des cancre affreux en matière de grec en sortant de nos classes. C'est qu'on nous a mis évidemment au régime d'une mauvaise grammaire qui nous a fait faire fausse route, d'une fausse grammaire grecque qui ne savait pas plus de grec que M. Cousin.

Donc, le docte Dubner était parfaitement dans son droit en venant nous dire : Voyons ; changeons un peu tout cela ; ne nous condamnons pas éternellement à ce demi-dieu rempli de solécismes qu'on appelle Burnouf, essayons d'autre chose.

Hélas ! docte Dubner, vous ne savez pas ce que c'est dans notre beau pays de France qu'une tradition ; vous ne savez pas ce qu'il en coûte pour la déraciner ! Or, la grammaire de Burnouf est une tradition, et de plus une tradition qui se trouve adossée à la maison Delalain.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'une librairie universitaire, quelle forteresse, quelle arche sainte cela représente ! Vous ne savez pas qu'elle s'appuie sur tout ce qu'il y a en France de professeurs, de censeurs, de proviseurs, de recteurs, d'inspecteurs. Toucher à ses dictionnaires et à ses grammaires, c'est comme si vous touchiez à ses murailles, à ses registres, à sa caisse surtout ! Vous ne savez pas enfin, ô Dubner, que la grammaire de Burnouf est une des bases, une des assises essentielles de la maison Delalain.

Cependant, le ministre de l'instruction publique ébranlé par les justes clameurs et les justes brochures du savant Dubner, se décide un beau jour à nommer une commission composée d'hellénistes très forts qui auront à examiner s'il faut maintenir ou abandonner la grammaire de Burnouf.

Il faut la maintenir, répond la commission, *seulement il faut la modifier.*

Soit ! Mais quand est-ce qu'on la modifiera ? Quand l'opération se

fera-t-elle? Les éditions nouvelles ont paru depuis ce temps-là ; or, la victorieuse grammaire, toujours appuyée sur l'omnipotente maison Delalain, a conservé religieusement ses solécismes, ses barbarismes, ses pataquès de 1843.

La chose en est là ; en vain la commission a déclaré qu'il fallait modifier la grammaire de la maison Delalain ; elle s'est moquée profondément de cet arrêt. Devant un pareil fait, on n'a qu'une chose à faire, c'est de se rallier au docte Dubner et de crier avec lui : — *Delendus est Burnouf!*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

THÉORÈMES ET PROBLÈMES DE GÉOMÉTRIE ET DE TRIGONOMÉTRIE RECTILIGNE, par F.-J. RETSIN, *Docteur en sciences mathématiques et physiques* ; 2^{me} édition, *entièrement revue et augmentée des théorèmes et problèmes de la géométrie solide et de nombreuses applications à la longimétrie, à l'arpentage, etc. Première partie contenant les énoncés*. Bruges, 1857. Prix 1 franc.

Un petit nombre de notions et d'idées bien acquises suffit toujours pour en acquérir d'autres avec facilité. L'étude approfondie des mathématiques élémentaires n'exige donc pas seulement la complète analyse logique des propositions successives; elle demande en outre des *Exercices* variés, propres à éclaircir les théories, à les compléter et à bien en faire saisir l'esprit. Or, pour cet effet, il faut nécessairement choisir parmi les nombreux exercices que l'on peut donner sur chaque théorie; et il est clair que les questions appliquant le plus immédiatement possible les vérités établies seront les plus profitables aux élèves.

Les Exercices se présentent en foule en géométrie, aussi bien qu'en arithmétique et en algèbre : la difficulté est de les choisir convenablement. Aussi le mérite essentiel du professeur est-il de les approprier à son enseignement, de telle sorte qu'ils aient pour résultat d'inspirer aux élèves le désir de connaître et par suite l'amour du travail. En géométrie, où l'on démontre rarement toutes les propriétés des figures définies, parce qu'on y regarde comme accessoires plusieurs de ces propriétés, le but utile des exercices sera de chercher les propriétés omises, de les démontrer aussi bien que leurs *reciproques*, et de les appliquer à la résolution de problèmes graphiques ou numériques, choisis parmi les choses usuelles autant qu'il est possible.

Or, par un choix intelligent de théorèmes à démontrer et de problèmes à résoudre, l'ouvrage que nous annonçons facilite singulièrement le travail ci-dessus du professeur, et fournit en même temps à l'élève studieux, les occasions d'essayer ses forces de lui-même. Cet ouvrage complète ainsi, de la manière la plus utile, l'enseignement et l'étude de la géométrie élémentaire aussi bien que de la trigonométrie rectiligne. Il remplit, avec succès, une lacune dans les éléments de Legendre en énonçant, à la suite de chacun des huit livres, deux séries de théorèmes à démontrer et de problèmes à résoudre, les uns graphiques et les autres numériques.

M. Retsin énonce un choix fort remarquable de formules ou théorèmes à démontrer et de problèmes à résoudre, avec des applications numériques, dans la trigonométrie générale et dans la trigonométrie rectiligne, où il énonce de plus différents problèmes sur les quadrilatères, les polygones et les cercles.

L'ouvrage ci-dessus n'est pas susceptible d'une analyse plus étendue; mais ce que nous venons de dire suffit sans doute pour montrer combien cet ouvrage, mis entre les mains des élèves, peut être utile à leur instruction dans les cours de géométrie élémentaire et de trigonométrie rectiligne.

Deuxième partie contenant les démonstrations des théorèmes; 2^e édition. Bruges, 1858. Prix, 60 centimes.

Pour plus d'utilité, M. Retsin se contente ici d'indiquer très-succinctement les démonstrations. Ces indications, en effet, me paraissent suffire pour mettre sur la voie l'élève qui serait arrêté après plusieurs essais inutiles de démonstration.

J.-N. NOEL.

LA MÉTHODE GRECQUE DE M. BURNOUF devant le nouveau règlement pour l'adoption des livres classiques 1856, 8 août. — *Nouvel examen de LA MÉTHODE GRECQUE DE M. BURNOUF* 1856, 18 septembre. — *Encore quelques mots sur la MÉTHODE GRECQUE prescrite dans les lycées et les collèges de l'état.* 1857, 18 juillet. — *Examen détaillé de la MÉTHODE GRECQUE DE M. BURNOUF. Edition de 1857 ou cinquante-sixième.* 1857, 12 octobre. — *Lettre à Monsieur Hase sur une Question de grammaire grecque.* 1858, 28 janvier. — par FR. DÜBNER. Paris, Jacques Lecoffre et C^{ie}, le tout 202 pages in-12.

Depuis que l'édition belge de la grammaire grecque de M. Dübner a été autorisée par le conseil de perfectionnement, elle a remplacé la Méthode de M. Burnouf dans un grand nombre d'athénées et collèges, et nous ne doutons pas que cette méthode ne soit bientôt bannie de tous nos établissements d'instruction moyenne. Mais tandis qu'en Belgique le vice de la Méthode-Burnouf est généralement reconnu, elle semble avoir encore de nombreux adhérents en France dans les régions officielles. Avant le ministère Fortoul, elle n'était qu'adoptée dans l'Université; depuis lors elle a été prescrite; et l'on sait que la commission nommée récemment pour examiner si elle devait être conservée, a donné à l'unanimité une réponse affirmative. Il était donc nécessaire que quelqu'un prit la plume chez nos voisins, afin de les éclairer sur la valeur réelle de la grammaire privilégiée. C'est ce qu'a fait M. Dübner dans les cinq brochures dont nous venons de donner le titre. Dans la première il introduit un professeur éclairé chargé d'expliquer la Méthode-Burnouf, et place dans sa bouche une série de remarques sur les défauts de cette méthode. La seconde renferme un examen détaillé du chapitre de l'article, chapitre rempli des plus grandes erreurs. La troisième nous donne une lettre adressée au ministre de l'instruction publique, lettre dans laquelle l'auteur prouve que M. Burnouf n'explique d'une manière satisfaisante aucun des points principaux de la syntaxe. La quatrième brochure, la plus importante et la plus étendue (78 pages) suit la grammaire paragraphe par paragraphe et y signale 402 fautes. Enfin la dernière est une lettre à M. Hase, membre de la commission dont nous venons de parler; M. Dübner lui montre que les modifications reconnues nécessaires par cette commission n'ont pas été faites à la grammaire dans la dernière édition. Dans toutes ces brochures, l'auteur s'attache particulièrement à la

Syntaxe, qui est peut-être la partie la plus mauvaise de la Méthode-Burnouf. Nous donnerons quelques extraits de ces observations, d'autant plus que la syntaxe de M. Burnouf n'a pas encore été traitée dans notre Revue.

La *Méthode* divise la Syntaxe en deux livres, dont le premier a pour titre *Syntaxe générale*, le second, *Syntaxe particulière*. Le premier livre est censé contenir les principes communs à toutes les langues; le second, les principaux faits de grammaire particuliers à la langue grecque. Mais il semble que ces faits particuliers dussent seuls être exposés dans une grammaire grecque; pourquoi répéter aux élèves ce que la grammaire française leur a déjà appris? Et s'il est parfois nécessaire de remonter à des principes généraux, ne faudra-t-il pas en rapprocher les particularités au lieu de les séparer dans des livres différents? (Cf. I, 11). On sait du reste que ce n'est pas par la méthode que brille la syntaxe de M. Burnouf. Cet auteur ignore complètement l'art de subordonner les faits particuliers aux principes qui les expliquent. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les chapitres traitant des cas. Voici quelques observations de M. Dübner à ce sujet :

1° « Le chapitre de l'*accusatif*, dit-il, dans la première brochure p. 24, commence par une simple particularité, et non par l'idée générale de ce cas, idée qui devrait figurer à la tête du chapitre. Le commençant ne comprendrait-il pas ceci : « L'*accusatif* marque mouvement; il désigne le but vers lequel le mouvement se dirige. » Tous les emplois de l'*accusatif* se déduisent facilement et avec ordre de cette définition. Guidé par cet enseignement raisonné, jamais l'élève ne sera exposé à mal appliquer ce cas, à le mettre, par exemple, après une préposition qui ne le régit point; tandis que tout ce chapitre de la Méthode-Burnouf, religieusement appris par cœur, ne lui apprendra pas le régime nécessaire d'une seule préposition.

2° Le peu de méthode dans l'explication des emplois du *datif* se trahit à la première vue. L'auteur commence par dire : « *Le datif se joint par sa force naturelle aux verbes actifs comme complément indirect.* » Le lecteur recourt à la Syntaxe générale, où il trouve, § 265 : « *Le datif exprime le même rapport que fait en français la préposition A.* » Évidemment, cela ne suffit pas pour faire connaître la *force naturelle* du datif grec. Aussi, apprenons nous PLUS TARD au § 357, que le datif exprime, plus généralement, « *tendance, direction, rapport,* » et tout à la fin du § 358 se lit une *remarque* ainsi conçue : « Nous avons indiqué les prépositions que l'on a coutume de sous-entendre avec le datif; mais en réalité ce cas désigne seul et par sa propre force l'*instrument, la manière, la cause, le temps précis, et le lieu où l'on est.* » Pourquoi enseigner la *coutume* si vous savez qu'elle est erronée et contraire à la *réalité*. (I p. 22.)

3° Pour définir le *génitif*, l'auteur ne trouve à dire que ceci :

§ 325. Nous avons vu, § 264, que le *génitif* met en rapport deux noms substantifs, comme en français la préposition *DE*. En cela, il ressemble au *génitif* latin. Mais il en diffère en ce que le *génitif* latin ne sert jamais de complément aux prépositions, au lieu que le *génitif* grec leur en sert très-souvent.

Ce caractère tout extérieur n'apprend rien encore sur la nature propre du cas en question. Voyons la suite : « *Il y a une infinité d'EXEMPLES où le génitif est régi, soit par un nom, soit par une préposition sous entendue.* » Il ne s'agit pas ici de nous renvoyer à des *exemples* : nous avons besoin d'une définition, d'un principe : il fallait définir l'idée qu'exprime cette forme grammaticale et la fonc-

tion qu'elle est destinée à remplir dans la langue grecque. Au lieu de cela, deux paragraphes remplis d'ellipses, de substantifs et de prépositions de toute sorte à suppléer ! Dès ce moment l'auteur a réussi à rendre impossible toute explication scientifique et sérieuse du génitif grec : les ellipses livrent tout au hasard. L'auteur lui-même s'en serait aperçu en relisant avec réflexion les § 326 et 327 sortis de sa plume. Nous y voyons qu'on peut suppléer les mots : *chose, ouvrage, partie, argent, de, pour et par*; mais comment saurons-nous lequel de ces mots il faut choisir dans chaque phrase ? » (III p. 19.)

L'ellipse est pour M. Burnouf « le *deus ex machina* tranchant toutes les difficultés » et cependant ne faisant qu'embrouiller toutes les questions. Rien de plus curieux sous ce rapport que le § 310. Nous y voyons qu'on *sous entend avec l'article un grand nombre de substantifs faciles à suppléer*. L'auteur en cite 14 sans les autres que l'usage apprendra. Parmi ces substantifs figure l'horrible *πράγμα* ou *πράγματα* (II, p. 25.) Ce § est suivi d'un autre ayant pour titre *autres ellipses*.

Cette manie de tout expliquer par les ellipses a fait commettre à M. Burnouf plus d'un solécisme. Au § 327 *de* nous voyons la phrase de Platon *οὐκ οἶδα παιδείας ὅπως ἔχει* ainsi expliquée : *οὐκ οἶδα ὅπως ἔχει [ἑαυτὸν] περὶ παιδείας*. Or les Grecs, dit M. Dübner, ont toujours dit *ὅπως ἔχει περὶ παιδείαν* avec l'accusatif (IV p. 67; V p. 16). Un autre solécisme est signalé au § 365 III où l'auteur dit : « *L'idée complète est* *ἵνα μὴ γένοιτο*. » Que dire de la phrase barbare qu'on lit au § 380 *Κροῖστος ἐνόμιζεν ἑαυτὸν εἶναι ἀλβιότατον* ? Du reste ce ne sont pas les seules fautes de grec dont l'auteur se soit rendu coupable dans sa syntaxe. Au § 372 *ἀπ' ἑαυτῶν* est traduit : *en leur particulier, séparément*, tandis qu'il signifie *de leur propre mouvement, de leur chef* (IV, p. 75). Mais comment s'étonner que la syntaxe contienne quelques solécismes ou barbarismes, quand la partie lexicographique en est remplie !

Nous avons dit qu'une des brochures de M. Dübner critique en détail le chapitre de l'article. Nous nous bornerons de citer quelques passages de la remarque sur la définition de cette partie du discours : « § 306. *L'article désigne un objet dont on a déjà parlé, ou qui est connu du lecteur*. — Cette définition est-elle exacte ? Les Grecs disent comme nous, *LES habitants de la lune* : est-ce parce qu'ils les supposent connue du lecteur ?... Cette définition produit sur l'helléniste un effet voisin du comique. Car précisément les objets *les plus connus du lecteur* se mettent *SANS ARTICLE* en grec : le ciel, le soleil, la terre, la mer, le matin, le soir, etc. »

La partie la plus défectueuse de la syntaxe-Burnouf est celle qui concerne les modes et les temps : et c'est cependant cette partie qui aurait dû être traitée avec le plus de soin, car c'est-elle qui doit principalement montrer aux élèves la perfection de la langue grecque et exercer leur intelligence. Indiquer toutes les erreurs, toutes les omissions graves de cette partie de la grammaire serait chose impossible; aussi M. Dübner a-t-il borné sa critique à quelques points d'une importance majeure. Ainsi il nous montre les défauts des §§ traitant des temps considérés dans les autres modes que l'indicatif, et à ce sujet il nous donne la vraie théorie de cet usage : Les modes de l'aoriste dit-il, (I, 27,) excepté l'indicatif et le participe, peuvent être rattachés au présent du verbe, ou mis avec la signification du présent. Dans quels cas cela se fait-il ? Lorsque l'action qu'on exprime est

considérée comme momentanée, comme passagère ou comme isolée; ou bien comme ayant lieu dans un moment qui n'est pas le moment actuel; par exemple dans les mots : *je crains qu'il ne m'échappe*, l'action d'échapper ne coïncide point avec le moment actuel où je conçois ou j'exprime cette crainte : il faut donc l'aoriste du subjonctif, et non le présent. Si je dis : *je vous ordonne de sortir*, ou *sortez*, je dois mettre l'aoriste en grec; mais le présent de l'infinitif et de l'impératif est de rigueur dans les phrases : *je vous exhorte à vivre sagement*, et : *Honorez père et mère*. Ainsi *λέξον* signifie : *dites; λέγε, parlez, prenez la parole*.

On sait que le chapitre traitant de la particule *ἐν* est tout à fait insuffisant. Cette particule n'y est pas même définie. « Le mot *ἐν*, dit M. Dübner (III, p. 27) indique que l'on *suppose* une chose qui n'est pas, mais qui *peut* arriver. De ce sens fondamental se déduisent, par degrés, toutes les nuances que produit la combinaison de *ἐν* avec les modes du verbe. »

Ces extraits suffiront sans doute pour montrer tout l'intérêt des brochures critiques de M. Dübner. Espérons que dans le pays pour lequel elles ont été écrites, elles produiront le résultat désiré par leur auteur. Il y va de l'avenir des études grecques dans la France, où l'instruction est si avancée sous les autres rapports.

ACTES OFFICIELS.

La démission offerte par le sieur *Delimal*, professeur de sciences naturelles à l'athénée royal de Hasselt, est acceptée. 26 mai.

— Le sieur *Farcy*, candidat en philosophie et lettres, est nommé aux fonctions réunies de second surveillant et de maître de gymnastique à l'athénée royal de Hasselt. 4 juin.

— La démission offerte par le sieur *Ardache*, premier régent à l'école moyenne de Marche, est acceptée. 31 mars.

— La démission offerte par le sieur *Gilleau*, instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de Saint-Hubert, est acceptée. 14 mai.

— Sont nommés : à l'école moyenne de Marche, premier régent, en remplacement du sieur *Ardache* démissionnaire, le sieur *Hanin*, ancien régent au même établissement; second régent, en remplacement du sieur *Debreux*, décédé, le sieur *Loriaux*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, deuxième instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de Spa; — à l'école moyenne de Spa, en remplacement du sieur *Loriaux*, le sieur *Mertens*, aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur; — à l'école moyenne de Dinant, second régent (à titre définitif), le sieur *Lambert*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur. 18 mai.

— Par arrêté royal du 18 mai, l'art. 20 de l'arrêté royal du 1^{er} septembre 1851 est modifié en ce sens que les membres du corps professoral des athénées royaux, y compris les préfets des études, ont droit au traitement maximum après six années de service, et à la moitié de la différence entre le minimum et le maximum après trois années de service.

— Les examens d'admission à l'école de médecine vétérinaire de l'État, s'ouvriront le lundi 12 juillet 1858, au local de l'école à Cureghem-lez-Bruxelles, à 8 heures du matin. — Pour le programme d'admission, voir le *Moniteur* du 26 mai.

— Le Ministre de l'intérieur rappelle aux jeunes gens qui sont dans l'intention

de subir l'examen d'admission à l'école normale des sciences, à Gand, ou à l'école normale des humanités, à Liège, les principales dispositions des règlements organiques, et notamment les conditions d'entrée à ces écoles, ainsi que les avantages offerts aux récipiendaires. — Le nombre des admissions à l'école de Liège, pour 1858—1859, est fixé à trois. Toutefois le jury peut proposer un quatrième candidat, s'il lui reconnaît des connaissances et une aptitude remarquables. Monit. du 28 mai.

— Le Moniteur publie une circulaire ministérielle adressée aux quatre universités, portant que les aspirants candidats notaires ajournés à l'une des deux dernières sessions, pendant lesquelles ils ont été dispensés de l'épreuve préparatoire en vertu de l'art. 54 de la loi du 1^{er} mai 1857, pourront encore profiter du bénéfice de l'art. 54 à une session ultérieure, et par conséquent être dispensés de l'épreuve préparatoire. 2 juin.

— Le Moniteur donne la liste des élèves sortis des écoles normales primaires de l'État, à Lierre et à Nivelles, à la fin de l'année scolaire 1857—1858, avec un diplôme de capacité en vertu duquel ils peuvent être nommés aux fonctions d'instituteur. Le nombre de ces élèves est de 28 pour Lierre et de 32 pour Nivelles. 26 mai.

— Le Moniteur donne la liste de 28 instituteurs et institutrices admis au serment, dont la nomination a été reconnue régulièrement faite, et une nomination d'office. 29 mai.

— Le Moniteur du 31 mai contient le programme des cours des athénées royaux et celui des écoles moyennes pour 1858—1859. Ce dernier est le même que celui de l'année précédente. Le programme des athénées offre les modifications suivantes.

Section des humanités. — En quatrième, dans le cours de grec, on développera les notions données en cinquième sur les esprits et les accents. — En troisième, pour le flamand, des morceaux choisis de Bilderdyk remplacent les *Stukken uit het buitenleven* du même auteur. — En poésie, au lieu de : *Exercices* (latins) d'imitation, de vive voix et par écrit, il y a : *Thèmes d'imitation*, faits de vive voix et par écrit. De plus les exercices de thèmes sans dictionnaire, déjà prescrits sont expliqués par cette phrase : *les thèmes seront faits pour amener l'application des règles les plus difficiles de la syntaxe*. Ensuite Tite-Live passe à l'explication cursive, le *De Senectute*, pour une partie, à l'explication approfondie; dans l'*Énéide*, le second livre n'est plus spécifié, on peut choisir. Pour le français au lieu de : *Une tragédie de Racine*, on lit : *Analyse littéraire d'une tragédie de Racine*. Enfin la géométrie est augmentée des *propriétés générales des polyèdres*, conformément à la circulaire du 19 octobre. — En rhétorique, on a retranché à l'algèbre l'*équation exponentielle*. Pour le latin l'explication cursive de Tite-Live est bornée à un livre au choix; auparavant on avait fixé une partie de la 2^{me} guerre punique.

Section professionnelle. — Il y a d'abord un petit changement pour le flamand; en première, dans les provinces flamandes, on expliquera, de Schrant, un discours ou un petit traité, au lieu de *Brieven over de welsprekendheid*, et les morceaux choisis de Bilderdyk seront pris à volonté, et non plus seulement dans l'ouvrage *Het buitenleven*. Les principales modifications portent sur les Cours de mathématiques. Outre de nombreux changements dans la rédaction, il y a un remaniement complet dans la distribution des matières entre les différentes classes. Pour le faire voir il faudrait en transcrire tout le programme.

DE LA LATINITÉ DE CORNÉLIUS NÉPOS.

(Suite. Voir le numéro de mars p. 73.)

Nous achèverons dans cet article l'examen des phrases de Cornélius considérées comme fautives sous le rapport de la grammaire. Nous passerons ensuite en revue les mots de cet auteur, qui paraissent contraires à l'usage classique.

12. Népos construit les verbes *fungor* et *potior* avec l'accusatif dans les passages suivants : *Datames militare munus fungens* (Dat. 1, 2), *qui summam imperii potirentur* (Eum. 5, 4). C'est une construction archaïque qui était restée dans le langage de la conversation. Ainsi Térence, auteur loué de tous pour la pureté de son style, s'en sert généralement pour *fungor* (*Adelph.* 5, 4, 18; *Heaut.* 1. 1, 14; *ib.* 3. 3, 19). Du reste Cicéron lui-même offre des exemples de cet usage. Nous lisons dans la troisième Verrine ch. 86 : *quid oratorem muneris fungi et sustinere velitis*, et dans les Tusculanes : *gentem aliquam urbem nostram potituram putem* (I, 37 extr., cf. De off. 2, 25; Hirt. de bello Afr. 36; b. Hisp. 13).

Cependant Népos construit ordinairement *fungor* avec l'ablatif (Them. 7, 3; Paus. 3, 6; Con. 5, 4). Avec *potior* il se sert généralement du génitif (Lys. 1, 4; Ages. 2, 1; Dion 5, 5; Eum. 7, 1; Timol. 2, 1). Il y était autorisé par l'usage des meilleurs écrivains de son temps. Nous nous bornerons à citer César, qui dit *totius Galliae potiri* (B. G. I, 3. Cf. Hirt. B. Afr. c. 18, et 50).

13. Dans le chapitre 2 de la vie de Miltiade nous trouvons *quamvis* construit avec l'indicatif, contrairement à l'usage des prosateurs classiques : *erat enim inter eos potestate regia quamvis carebat nomine*. Mais si ce solécisme doit être mis sur le compte de l'auteur et non sur celui d'un copiste, on n'en peut rien conclure pour fixer l'époque de la rédaction des biographies; car nous trouvons la même construction dans la vie d'Atticus, que tout le monde s'accorde maintenant à attribuer à Cornélius. Nous y lisons 20, 1 : *Quamvis ante hæc sponsalia,.... numquam ad suorum quemquam litteras misit*. On rencontre même l'indicatif avec *quamvis* assez singulièrement dans Cicéron : Rabir. Post. 2 : *hoc ille natus, quamvis patrem suum numquam viderat*. Tite-Live

construit de même, II, 40, 7 : *non tibi, quamvis infesto animo et minaci perveneras, ingredienti fines ira cecidit?* Il est vrai que dans ce passage *quamvis* sert autant à faire ressortir l'adjectif *infesto* qu'à lier le verbe *perveneras*, comme l'ont fait remarquer Haase (dans *Reisig's Vorlesungen über Lateinische Sprachwissenschaft* p. 550) et Weissenborn (dans son édition de Tite-Live a. l.); mais on ne peut invoquer cette excuse pour le passage du livre 33, ch. 19, 2 : *Philippus... quamvis toto prope orbe terrarum, undique se suosque profligante fortuna, urgebatur.*

Quamquam se trouve construit avec le subjonctif dans la vie d'Atticus 15, 6 : *nec præteribo, quamquam nonnullis leve visum iri putem.* Cette construction ne présente aucune difficulté : elle est fréquente dans les meilleurs auteurs. Nous nous bornerons à citer Cic. *de fin.* 3, 13; 1, 17; *ad. div.* 13, 68; *Tusc.* 5. 30, 85; *Orat.* 53; *Topica* 8, 34; *de off.* 1, 2; *de legg.* 3. 8, 18. Sall. *Jug.* 3, 2; Hirt. *b. Afr.* 31 (1).

14. Nous lisons dans la vie de Dion, 3, 3 : *persuaserit tyrannidis finem facere*; dans celle de Phocion, 1, 3 : *legati hortarentur accipere.* Voilà certes des tournures assez mal sonnantes, mais comment douter cependant qu'elles soient latines, quand on en voit de semblables dans Cicéron : *pro Sest.* 3, *hæc minora relinquere hortatur*; *de fin.* 1, 20, *ratio ipsa monet amicitias comparare.*

15. Népos se sert deux fois de la tournure *in eo est ut* : Mill. 1, 3, *cum iam in eo esset ut oppido potiretur*; Paus 3, 1, *cum iam in eo esset ut comprehenderetur.* Les deux passages doivent être pris dans le sens impersonnel. C'est une tournure populaire que Cicéron et César n'ont pas employée, mais qu'on rencontre parfois dans les auteurs dont le style suit de près le langage de la conversation, comme dans Varron, *de rer. rust.* 3. 1, 2 : *in hoc nunc est ut dici posset.* Elle trouve du reste son équivalent dans d'autres tournures impersonnelles employées par les meilleurs auteurs.

(1) Autrefois on lisait encore l'indicatif dans Cic. *pro Planc.* 2, 4 *Orat.* 51, 172; *pro Muren.* 9, 20 et dans Hirt. *B. G.* VIII. præf. Peut-être qu'un examen plus sérieux des MSS. fera disparaître également ce mode de quelques-uns des passages cités plus haut; mais un grand nombre ont jusqu'à présent résisté à la critique.

C'est ainsi que César dit : *Ac saepe in eum locum ventum est... ut modo visum ab se Ambiorigem circumspicerent* (B. G. VI, 43). Tite-Live est le premier auteur qui ait employé personnellement *in eo esse ut*.

16. Dans deux passages de Népos, les conjonctions *postquam* et *ut* sont construites avec le plus-que-parfait de l'indicatif, contrairement à l'usage général, qui demande le parfait. Voici ces passages : *postquam de suis rebus gestis dixerat... testimonii loco librum a Pharnabazo datum tradidit* (Lys. 4, 5); *At illi, ut limen eius intrarant, foribus obseratis in lecto cubantem invadunt* (Dion 9, 4). Mais si c'est une faute, Népos ne s'en est pas seul rendu coupable; Térence et Salluste ont parfois la même construction. Le premier dit dans les Adelphe 5. 4, 9 : *Nam ut hinc forte ea ad obstetricem erat missa, ubi eam vidi, illico accedo*; le second, dans Jug. 11, 2 : *postquam illi more regio iusta magnifice fecerant, reguli in unum convenere*.

17. Népos ne peut avoir écrit : *id Alcibiadi diutius celari non potuit* (Alcib. 5, 2). Un Romain n'aurait pas compris cette phrase. Aussi *Alcibiadi* a été corrigé en *Alcibiades* par Gesner et Nipperdey (*). Le dernier critique avait déjà expulsé la même faute du texte de Hirtius, B. Alex. 7, 2, où on lisait : *quod neque celari Alexandrinis possent*, contre l'autorité des meilleurs MSS. (Quaestt. Caes. p. 189).

II. — On a extrait des vies des grands capitaines un grand nombre de mots qui pourraient faire croire qu'elles ne sont pas l'œuvre d'un auteur classique. Mais si l'on examine ces mots de près, on voit qu'ils n'offrent pas plus de difficultés que les constructions grammaticales dont nous venons de parler. D'abord il est naturel qu'on rencontre dans Cornélius des mots archaïques, dont la langue oratoire ne se servait plus, mais qui étaient restés dans la conversation et dans les ouvrages écrits dans le style simple. Puis comme Népos est le premier auteur latin qui ait traité dans sa langue des parties de l'histoire grecque, il n'est pas étonnant que pour rendre certaines expressions des sources où il puisait, il ait détourné des mots latins de leur sens ordinaire. Or, si des mots mis en cause on sépare ceux qui appartiennent

(*) Specilegium critic. in Corn. Nep. Lipsiae 1850, p. 34.

à ces deux catégories, il n'en reste guère qui puissent faire naître des doutes sur l'époque de la composition des biographies.

Voici d'abord la liste des mots dont l'usage est justifié par des auteurs de la bonne époque :

1. Nous trouvons dans trois passages (Praef. 1 et 6; Timoth. 4, 2) le mot *plerique* dans le sens de *un très-grand nombre*. Tite-Live lui donne fréquemment la même signification (10, 13, 14; 31, 8; 35. 6, 8).

2. Népos emploie avec prédilection les mots *contra ea* dans le sens de *contra* seul qui ne se trouve que dans quatre endroits : Them. 4, 5; Alc. 5, 3; 8, 1 et Ep. 6, 1. Cela est contraire à l'usage de Cicéron, mais on voit *contra ea* ainsi employé dans César (B. G. V, 29, 1; B. C. III, 74, 3), dans Salluste (Jug. 87, 85) et fréquemment dans Tite-Live.

3. *Aequiparare* ou plutôt *aequiperare* ⁽¹⁾, employé deux fois par Cornélius (Them. 6, 1; Alc. II, 3) est un archaïsme qu'on rencontre dans Pacuvius (v. 153 Ribbeck), dans Ennius (Cic. Tusc. V, 17, 49) et dans Plaute (Mil. gl. I, 1, 11). Tite-Live s'en sert très-souvent.

4. Au lieu de la tournure classique *navem conscendere* nous trouvons dans Népos : *in navem escendere* (Them. 8, 6; Ep. 4, 5), *in trierem ascendere* (Alc. 4, 3) et *navem escendere* (Hann. 7, 6). Ce sont là encore de vieilles expressions dont le peuple continuait sans doute à se servir. Nous lisons dans Plaute (*Merc.* II, 1, 35) *Adscendi in lembum*, je montai dans la barque, et dans Térence (*Ad.* IV, 5, 69) *abiit, periit, navem ascendit*. La dernière tournure est encore employée par Salluste (Jug. 25, 5) et par Phèdre (IV, 21, 9).

5. Pour marquer les degrés de l'âge les auteurs classiques disent : *grandis, maior, maximus natu*. Or, nous trouvons dans Népos : *eam iam magno natu* (Paus. 5, 3; Tim. 3, 1; Dat. 7, 1). Tite-Live parle souvent de même. Mais observait-on toujours avant lui l'usage indiqué? Il nous est permis d'en douter, puisque nous trouvons quelque part dans Cicéron *grandior natu* (Invent. I, 24).

6. Népos dit encore : *ii qui ad supplicium essent dati* (Paus 5, 5)

(1) V. Ritschl *Prolog. Trin.* p. 83 et 96.

Supplicio afficere eût été plus élégant ; il a préféré la tournure ancienne, dont Plaute nous offre des exemples (Amph. II, 2, 177), et que Cicéron lui-même n'a pas toujours dédaignée (Cluent. 64, extr.).

7. La préposition *erga* est souvent employée par Népos dans un sens hostile (Dat. 10, 3 ; Ham. 4, 3 ; Hann. 10, 1 ; Alc. 4, 4). Anciennement on la prenait indifféremment en bien et en mal, car nous lisons dans Térence : *Timet omnia patris iram, et animum amicæ se erga ut sit* (Heaut. I, 2, 15).

8. Le sens donné par Népos aux mots *Atticus*, *Actæus*, *Atheniensis*, n'est pas conforme à l'usage de Cicéron. Cet auteur indique par le mot *Atticus* tout ce qui touche à la civilisation des Athéniens ; pour désigner ce peuple sous le rapport politique, il se sert de l'adjectif *Atheniensis*. Népos emploie le mot *Atticus* dans le dernier sens : *venit Atticis auxilio* (Thras. 3, 1). Mais anciennement il n'y avait pas de différence entre les deux expressions ; on trouve dans Térence *Atticus quidam* (Andr. V, 4, 20) ; *audivi ex illo sese esse Atticum* (ib. V, 4, 24). — Le mot *Actæi* est plus embarrassant. *Hoc initium fuit salutis Actæorum* dit Népos, Thras. 2, 1. Or aucun auteur latin n'a employé ce mot substantivement. Il est adjectif dans les poètes (Ov. *Her.* 2, 6 ; 18, 42 ; *Met.* 1, 313 ; Stat. *Theb.* 4, 453 ; *Silv.* V, 2, 128 ; Colum. 10, 386). Par contre le mot *Atheniensis* est toujours substantif, et Népos l'emploie comme adjectif, Cim. 1, 1 : *legibus Atheniensibus*. Il faut donc avouer qu'ici Népos s'est écarté entièrement du latin de ses concitoyens et on peut l'accuser de négligence, à moins qu'on n'admette que l'usage de ces mots n'était pas encore fixé à son époque.

9. Au lieu de *triremis* Népos dit *trieris*, Alc. 4, 1. Le mot vient directement du grec, et était assez commun dans la langue du peuple, comme le prouvent un grand nombre d'inscriptions. On le trouve aussi *De B. Afr.* 44, 2 et dans Tite-Live (30, 23). On disait de même *penteres*.

10. La forme *accerso* au lieu de *arcesso* (Dion 2, 1 ; Att. 21, 4) n'est pas employée par Cicéron, mais est si fréquente dans Salluste, que nous croyons inutile d'en citer des exemples.

11. A deux endroits (Timoth. 4, 6 ; Hann. 13, 3), nous trou-

vons le mot *gesta* employé substantivement au lieu de *res gestæ*, dont Népos se sert également (Ep. 1, 4; Reg. 2, 1). Dans le discours de Cicéron *post red. in sen.* 7, 16, on lit *gesta* dans le même sens; mais jusqu'ici on n'a pas encore examiné avec assez de soin les MSS de ce discours, de sorte que la leçon est incertaine.

12. Le verbe *deferri* employé comme terme de marine a ordinairement le sens de être poussé, entraîné malgré soi. C'est ainsi qu'on le trouve dans César, B. G. IV, 36, 4 : *onerariæ duæ... portus capere non potuerunt et paulo infra delatæ sunt*; V, 8, 2 : *cursum non tenuit et longius delatus æstu*, etc. Le mot n'a pas ce sens dans le passage de Népos : *Hac delatus in Cili- ciam* (Dat. 4, 4); mais il ne l'avait pas toujours non plus dans les anciens auteurs, car nous lisons dans Plaute : *E portu navis huc suos dormientes detulit* (Amph. II, 2, 69).

13. Le mot *opprobrium* (Ep. 6, 3; Con. 3, 4) ne se rencontre pas dans d'autres prosateurs classiques. Faut-il en conclure qu'il était entièrement inusité dans le langage ordinaire? Nous ne le croyons pas, puisqu'on le trouve dans une épigramme familière de Catulle (28, 15) : *opprobria Romuli Remique* et qu'Horace s'en sert fréquemment dans les Satires et dans les Épîtres, dont le style se rapproche tant de la prose.

14. *Infittias ire* (Ep. 10, 4) est une expression dont les poètes comiques se sont souvent servis (Plaut. *Cist.* IV, 1, 9; *Bacch.* II, 3, 25; Terent. *Adelph.* III, 2, 41 et 49). On la rencontre à tout moment dans Tite-Live, mais elle ne se trouve ni dans Cicéron ni dans César.

L. ROERSCH.

(La suite à un prochain numéro).

REMARQUES SUR UNE TRADUCTION DE SOLIN.

Pour compléter la collection dite de Nisard, qui suffit à un savant de ma taille, lequel a besoin d'une traduction pour arriver à la connaissance du texte et ne veut point s'enfoncer dans les profondeurs

germaniques de la philologie, j'ai acheté quelques volumes de la collection Panckoucke. Un jour, j'ai mis le nez dans le Polyhistor de Solin, trad. par M. Agnant, ancien élève de l'école des Chartes, agrégé des classes supérieures. J'y ai surpris tant de bévues, que je me crois obligé en conscience d'en signaler au moins une faible partie.

1.

Regem Antiochum Artemon quidam e plebe syriaca sic facie æmula mentiebatur, ut postmodum Laodice, uxor regia, objecto populari isto, tamdiu dissimulavit defunctum maritum quoad ex arbitratu ejus regni successor ordinaretur.

I, 80, p. 52.

En Syrie un certain Artémon, de la classe du peuple ressemblait tellement à Antiochus que l'épouse de ce prince fit croire, en présentant cet homme, à l'existence de son mari déjà mort depuis longtemps, et qu'il fut, sous le patronage de cette femme, appelé à la succession du trône.

Le traducteur arrange l'histoire à sa guise. Il se permet d'introduire dans la race royale de Syrie un personnage inconnu. Après la mort toute fraîche d'Antiochus I, la reine Laodice, pour favoriser à son gré (arbitratu ejus) et au détriment des enfans du premier lit, l'élévation de son fils Séleucus, fit jouer à un certain Artémon le rôle de Crispin. Elle le mit dans le lit du roi, mais pour dicter un testament.

A cette observation de fait, nous en ajouterons une autre. Si le traducteur avait réfléchi, il aurait vu l'impossibilité de sa version. Car, admettons le sens qu'il prête au texte; dans ce cas, Artémon aurait continué le roi; il n'aurait pas été son successeur.

2.

Callicrates formicas exebore sic scalp-sit, ut portio earum a ceteris secerni nequiverit.

I. 100, p. 58.

Callicrates fit en ivoire des fourmis si petites que nul autre que lui ne pouvait en discerner les parties.

M. Agnant peut s'appuyer de l'autorité de Saumaise. Cependant pour peu que vous ayez l'habitude de la phrase latine, n'êtes-vous pas persuadé que *a ceteris* se rapporte à *portio*? Pline n'en dit pas davantage : *Cuius formicarum partes atque alia membra pervidere non est.* (*Hist. nat.* 36. 5, 15).

3.

Cato, princeps porcie gentis.

I 113, p. 62.

Caton, le chef de la famille Porcia.

La traduction ne laisse pas comprendre de quel Caton il s'agit. Est-ce du censeur? ou du stoïque suicide d'Utique? Les deux ont

été *chefs* de la famille Porcia. Celui que Solin veut désigner, c'est le premier qui vint s'établir à Rome, le *homo novus* qui fonda la *gens*, le *priscus*.

4.

Nunc ad locorum commemorationem
stylus dirigendus est, atque adeo prin-
cipaliter in Italiam, cujus decus jam in
Urbe contigimus.

II, 1, 66.

*Maintenant, nous allons nous oc-
cuper des lieux, et particulièrement
de l'Italie, dont nous avons déjà parlé
avec éloge, à propos de Rome.*

Accepter cette version, ce serait mettre Solin en contradiction avec lui-même. En effet, jusqu'ici il n'a point parlé de l'Italie; il n'en a pas chanté les louanges. Son premier chapitre est consacré à la ville de Rome, la gloire, le diamant de la péninsule. Il fallait donc dire : de l'Italie, dont nous avons déjà loué le principal ornement, en faisant l'éloge de Rome. Il ne vaut pas la peine de relever la version de *principaliter*.

5.

Victor ex Hispania pompam boum
duxerat.

II, 5, p. 68.

*Il avait amené d'Espagne, en grande
pompe, des troupeaux de bœufs.*

Je pense que la grande pompe est de trop.

6.

Catillus... cum omni fœtu ver sacrum
missus, tres liberos in Italia procreavit,
Tiburtum, Coram, Catillum : qui, depul-
sis ex oppido Siciliæ veteribus Sicanis,
a nomine Tiburti fratris natu maximi
urbem vocaverunt.

II, 8, p. 70.

*Catille, venu en Italie avec toute la
récolte de l'année, pour la consécra-
tion du printemps, y donna naissance
à trois enfants, Tiburte, Cora, Catille,
qui après avoir chassé d'une ville de
Sicile les anciens Sicanien appellè-
rent cette ville Tibur.*

Nous ne saurions mieux faire que de copier le Festus de Panckoucke :
« VER SACRUM. Ce fut un usage chez les Italiens de vouer le prin-
« temps sacré. Car lorsqu'ils étaient pressés par un grand danger,
« ils faisaient vœu d'immoler tous les êtres animés qui naîtraient
« chez eux au printemps suivant. Mais comme il semblait cruel de
« tuer tant de jeunes gens et de jeunes filles également innocents,
« on les couvrait d'un voile, lorsqu'ils étaient arrivés à l'âge adulte,
« et on les chassait en cet état des frontières.

Vous devez comprendre après cela ce que c'est que le *Ver sacrum cum omni fœtu*, et voir s'il est question de la récolte de l'année et de la consécration du printemps.

Ensuite, n'y a-t-il pas quelque chose de plaisant à chasser les Sicanien d'une ville de Sicile, alors que cette ville est située aux portes de Rome ?

7.

Quod tempore aquosæ cladis imbribus
superfuerint, umbrios græce nomina-
tos.

II, 11, p. 72.

*Ce peuple ayant échappé à la cala-
mité de pluies continuelles reçut des
Grecs le nom d'Ombriens.*

Corrigez : ayant survécu aux désastres d'un déluge. *Quod inundatione terrarum imbribus superfuissent*, dit Pline (III, 44). Ce n'est pas assez de dire que les cataractes du ciel se sont ouvertes, si l'on ne dit pas le malheur qu'elles ont amené. Ainsi nous sommes exposés, sous un triste climat, qui n'est racheté que par le bienfait de la constitution, à des pluies continuelles, et nous y survivons. Est-ce une pareille situation que Solin a voulu dépeindre ? Il y a deux faits, les *imbres* et l'*aquosa clades*. Le traducteur en escamote un.

8.

Medeam ab Jasone Buthroti sepultam,
filiumque ejus Marsis imperasse.

II, 30, p. 78.

*Médée, à qui Jason fit rendre les
derniers devoirs à Buthrote, comman-
da aux Marses, ainsi que son fils.*

Rien n'indique dans le texte que Médée ait commandé aux Marses. Il fallait se borner à dire que Médée reçut les derniers devoirs à B., et que son fils commanda aux Marses. Du reste toute cette tradition est embarrassante et embarrassée. Et puisqu'on voulait être servile, pourquoi ne disait-on pas que Médée, enterrée à B., et son fils ont commandé aux Marses.

9.

Ligusticum mare frutices procreat
qui, quantisper fuerint in aquarum pro-
fundis, fluxi sunt, tactu prope carnu-
lento; deinde ubi in supera attolluntur,
natalibus saxis derogati, lapides fiunt.

II, 41, p. 80.

*La mer de Ligurie produit des ar-
brisseaux dont la tige est molle, tant
qu'ils restent sous l'eau, et qui pré-
sentent au tact comme une chair
épaisse. Dès qu'ils sortent de l'eau,
dégagés du fond pierreux où ils ont
pris naissance, leurs baies deviennent
des pierres.*

Pourquoi leurs baies ?

10.

Italicus excursus per Liburnos.

II, 51, p. 84.

L'Italie du côté des Liburnes.

La Liburnie était en dehors de l'Italie. Le sens doit donc être : La Liburnie, prolongement de l'Italie, s'étend jusqu'à la Dalmatie.

11.

Mox Aristæum... conjuncto populo utriusque sanguinis, sejuges usque ad se gentes ad unum morem conjugasse, imperiumque ex insolentia nihil aspernatas.

IV, 2, p. 88.

Aristée, établissant ainsi une alliance entre deux peuples d'un sang différent, et ramenant aux mêmes mœurs des nations divisées jusqu'alors, mais que ce changement ne rendit en rien rebelles à son autorité.

Il faut : qu'ils n'ont pas repoussé l'autorité d'Aristée, quoiqu'ils ne fussent pas faits au commandement ; n'ayant pas refusé de se plier à l'obéissance, par habitude de la liberté, dédaigné un pouvoir auquel ils n'étaient pas accoutumés.

12.

Pachynus aspectus in Peloponnesum et meridianam plagam dirigit. Pelorias adversa vespero Italiam videt.

V, 2, p. 92.

Le Pachyne regarde le Péloponèse et le midi. Le Pélore se tourne au couchant du côté de l'Italie.

Qui connaît la position de la Sicile, ou seulement veut déployer une carte, n'admettra jamais que le Pélore se tourne au couchant du côté de l'Italie. Le Pélore est parfaitement au midi de l'Italie. La côte qui le relie vers l'Occident au cap de Lilybée regarde le Nord. Il faut en conclure que par les mots *adversa vespero* Solin n'a voulu désigner la position du Pélore que relativement à Lilybée. Ainsi : le Pélore, à l'Est de Lilybée, regarde l'Italie. C'est précisément le contraire de ce que M. Agnant a compris.

13.

Inter quas Pelorias praestat.... tres lacus obtinet, quorum unus, quod piscium copiosus est, non equidem ad miraculum duxerim; sed quod ei proximans condensus arbutis inter virgultorum opaca feras nutriat, et admissis venantibus per terrenos tramites, quibus pedestris accessus excipit, duplicem piscandi venandique praebeat voluptatem.

V, 3, p. 92.

Dans l'intérieur on trouve trois lacs, dont l'un est remarquable, non parce qu'il est très-poissonneux, ce que je ne citerais pas comme une merveille, mais parce que ses environs sont plantés de petits bois qui nourrissent dans leur sein du gibier, de sorte que les chasseurs qui pénètrent par certains chemins que l'on suit à pied peuvent se procurer le double plaisir de la pêche et de la chasse.

Solin rend compte des particularités de trois lacs voisins. M. Agnant en supprime un. Que l'un soit poissonneux, ce n'est pas

miracle; mais le lac voisin (*ei proximans*) est bordé d'un fourré dans les halliers duquel abonde le gibier, et procure aux chasseurs qui s'engagent dans leurs sentiers, le double plaisir, etc.

14.

In lacu Agrigentino olenum supernat : hoc pingue hæret arundinum comis de assiduo volutabro, e quarum capillamentis legitur unguentum medicum contra armentarios morbos.

V, 22, p. 98.

On voit sur le lac d'Agrigente de l'huile surnager. Cette substance grasse adhère aux feuilles des roseaux; elle provient d'une espèce de borbier compacte qui présente une chevelure dont on tire des remèdes contre les maladies des bestiaux.

Arundinum comis, feuilles de roseaux; le croyez-vous ? *de assiduo volutabro*; elle provient d'une espèce etc.; le croyez-vous ? *Volutabro*, borbier; le croyez-vous ? *e quarum capillamentis*, borbier qui présente une chevelure; le croyez-vous ? Et pourtant vous trouverez dans les dictionnaires feuilles, borbier, compacte; et pourtant de marque quelquefois la provenance. Mais M. Agnant s'est trouvé en présence de ce texte comme le P. Kircher en présence des hiéroglyphes, et je ne sais s'il lui eût été possible d'accumuler des énigmes plus difficiles. Comparez avec cette traduction qui me paraît vraie : Cette substance grasse adhère aux épis de roseaux, après qu'on les a longtemps tournés et retournés à la surface; ensuite de leurs panicules, barbes, ou brosses on exprime, etc.

15.

Insula Euboea laterum objectu efficit Aulidis portum. VII, 24, p. 110.

L'île d'Eubée, en s'étendant des deux côtés, forme le port de l'Aulide.

Peut-être que depuis Racine l'*Aulide* a été naturalisée en France. Mais comment concevoir que l'Eubée, en s'étendant de deux côtés, forme un port sur la côte de la Béotie. M. Agnant a vu dans Quicherat : *insula objectu laterum*, une île s'étendant de deux côtés, sens qui convient parfaitement à la description de Virgile. Il l'a appliqué à une tout autre position, où le sens doit être différent.

16.

De amnibus Peneus qui præter Ossam Olympumque decurrens colle dextra laeva que molliter curvo, nemorosis convallibus thessalica facit Tempe, undique apertior, Macedoniam ac Magnesiam

Parmi les fleuves on distingue le Pénée qui descend entre l'Ossa et l'Olympe d'une colline légèrement inclinée dans cette longue vallée boisée que l'on nomme Tempe. Ce fleuve, dont

interluens, in Thermæum sinum de- *ensuite les eaux plus abondantes cou-*
cidit. VIII, 2. p. 114. *lent entre la Macédoine et la Magnésie,*
se jette dans le golfe de Thermes.

Je ne connais pas les cataractes ou les rapides du Pénée, descendant d'une colline légèrement inclinée. Je ne sache pas que ce fleuve reçoive ensuite de nouveaux affluents. Il faut donc croire que Solin a mal concentré l'auteur qu'il compile; il faut donc traduire ce qu'il a dû vouloir dire : Le Pénée laissant à droite l'Ossa, à gauche l'Olympe, et bordé de collines à pentes douces, coule dans cette longue, etc. *Undis apertior* le représente après qu'il a franchi les détroits, élargissant ses rives. Je ne veux pas chicaner le Golfe de Thermes.

17.

Verum, ut sileam aut Rhodopen... *Pour ne parler ni du mont Rhodope*
aut Athon... simul de auri venis et *ni de l'Athos. . je dirai un mot des*
argenti quæ optimæ in agris Macedonum *riches et nombreuses mines d'or et*
et plurimæ eruuntur, Orestidem dicam. *d'argent que l'on exploite en Macé-*
IX, 3. p. 116. *doine, et en même temps de l'Orestide.*

Il est un fait, c'est que Solin ne parle pas plus des riches et nombreuses mines que de Rhodope et d'Athos. Ensuite, ce serait une singulière construction : *Orestidem dicam, simul de auri venis*. Il est donc conforme à la phraséologie latine, il est conforme au fait, de traduire : Pour ne parler de Rhodope ni d'Athos, ni des riches mines etc. je dirai un mot de l'Orestide.

18.

Durant vestigia non languidæ fidel, *Il y a des preuves incontestables que*
quibus apparet hos locos superstites un- *les eaux n'y sont pas arrivées. Dans*
dosæ tempestati fuisse. Nam in latebro- *les flancs cavernaux des rochers, on*
sis ruplum cavaminibus..... reduvæ *trouve des aspérités produites par des*
conchyliorum residerunt. *coquillages.*

IX, 9, p. 118.

Traduisez : Il y a des témoins irrécusables que les eaux y sont arrivées : car dans les flancs cavernaux des rochers subsistent des débris de coquillages.

Rien n'excuse la négation introduite. Je ne sais pas si Quicherat peut excuser les aspérités produites par les coquillages.

19.

Aedem numinis præterquam nudus *On ne peut entrer que nu dans le*
vestigia nullus licito ingreditur. *temple de la divinité.*

XI, 8, p. 132.

Lisez : Nu-pieds.

20.

Carystos aquas calentes habet... Chalcis eadem habita est, apud priscos..., ære ibi primum reperto.

XI, 14, p. 134.

Caryste a des eaux chaudes... Chalcis avait ce même nom chez les anciens, l'airain y ayant été découvert.

C'est dire sûrement que Chalcis a eu le nom de Caryste, parce qu'on y a découvert le cuivre. L'étymologie seule aurait dû avertir de la bévue. Ensuite, on parle de Chalcis, absolument comme s'il n'y avait qu'une ville de ce nom.

21.

Quum novem et amplius mensibus diem continua nox inumbrasset.

XI, 18, p. 136.

Une nuit épaisse s'étant répandue sur le globe pendant neuf jours consécutifs.

Il est possible, après ce que nous avons vu, que le traducteur ait pris des mois pour des jours. C'est peut-être aussi une faute d'impression.

22.

Notantur frequentissime, si quando latrones suos asportatis catulis renavigantes vident, in littore irrita rabie cernuari, velut propriam tarditatem voluntaria castigantes ruina.

XVII, 7, 164.

On a souvent remarqué que, s'ils voient ceux qui leur ont ravi leurs petits repasser la mer, dans leur rage impuissante, ils se couchent sur le rivage, et semblent punir leur propre lenteur par une mort volontaire.

Vous avouerez que c'est un singulier moyen de se donner la mort que de se coucher sur le rivage. La valeur de *cernuari*, assez bien indiquée d'ailleurs dans les dictionnaires, est indiquée par le contexte de la phrase, par un autre passage, voir n° 38 ; par le mot *ruina*.

Pourquoi rendre *renavigantes* par repasser la mer ? se rembarquer suffisait.

23.

Ad alveum Phasidis pertendit, per cujus excursus in Pontum usque Indos advehi liquido probatum est.

XIX, 3, p. 168.

Conduit dans le Pont, et l'on sait que de là on peut par mer arriver jusqu'à l'Inde.

Si les Anglais le savaient !

V. II.

(La fin à un prochain numéro.)

ASYMPTOTES DE L'HYPERBOLE EN GÉNÉRAL.

Voici une nouvelle méthode pour la détermination des asymptotes de l'hyperbole. Cette méthode est indépendante de la théorie des limites et de toute considération d'infiniment petits.

Lorsqu'une branche de courbe s'étend à l'infini, une droite qui en approche indéfiniment, sans jamais la rencontrer se nomme *asymptote*.

La discussion des courbes du second degré montre qu'il existe un système de deux asymptotes pour toutes celles dont l'équation manque du carré y^2 ou x^2 sans toutefois manquer du rectangle xy .

Ainsi, par exemple, l'équation :

$$Ay^2 + Bxy + Dy + Ex + F = 0$$

qui résolue par rapport à x prend la forme :

$$x = ry + s + \frac{V}{By + E}$$

représente, en général, une courbe à deux branches infinies dont dont se rapprochent deux asymptotes.

L'une de ces asymptotes a pour équation :

$$x = ry + s \quad (1)$$

l'autre :

$$By + E = 0. \quad (2)$$

Cette dernière est donc parallèle à l'axe des x c'est-à-dire à l'axe de la variable dont le carré manque dans l'équation de la courbe.

Les courbes du second degré représentées par l'équation générale complète :

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + Dy + Ex + F = 0 \quad (3)$$

et pour lesquelles $B^2 - 4AC > 0$, sont toutes à deux branches infinies ; ont-elles des asymptotes ?

L'affirmative sera démontrée si par une transformation de coordonnées on peut faire prendre à l'équation générale la forme :

$$A'y^2 + B'xy + D'y + E'x + F' = 0 \quad (4)$$

Soient OX, OY les axes des coordonnées, θ leur angle; changeons l'axe des x et soit α l'angle que fait le nouvel axe OX' avec l'ancien OX.

Les formules de transformation sont :

$$y = y' + \frac{x' \sin \alpha}{\sin \theta} \quad (5) \quad x = \frac{x' \sin (\theta - \alpha)}{\sin \theta} \quad (6)$$

Elles donnent pour transformée :

$$\begin{aligned} & A y'^2 + 2 A \sin \alpha \left| \frac{x' y'}{\sin \theta} + A \sin^2 \alpha \right| \frac{x'^2}{\sin^2 \theta} + \\ & + B \sin (\theta - \alpha) \left| \frac{x'}{\sin \theta} + B \sin \alpha \sin (\theta - \alpha) \right| \frac{x'}{\sin \theta} + \\ & + D y' + D \sin \alpha \left| \frac{x'}{\sin \theta} + F = 0. \quad (7) \right. \\ & + E \sin (\theta - \alpha) \end{aligned}$$

L'indétermination de l'angle α nous permet de poser :

$$A \sin^2 \alpha + B \sin \alpha \sin (\theta - \alpha) + C \sin^2 (\theta - \alpha) = 0$$

$$\text{d'où} \quad \sin \alpha = \left(-\frac{B}{2A} \pm \frac{1}{2A} \sqrt{B^2 - 4AC} \right) \sin (\theta - \alpha). \quad (8)$$

De cette équation nous déduirions aisément la valeur de $\tan \alpha$. Cette valeur réelle, puisque $B^2 - 4AC > 0$, prouve que toute hyperbole peut être représentée par une équation indépendante de x^2 ; donc pour toute courbe de ce genre il existe un système de deux asymptotes.

Dans la transformée (7) remplaçons $\sin \alpha$ par la valeur que donne (8), nous aurons, toute réduction faite :

$$A y'^2 + \frac{\sin (\theta - \alpha)}{\sin \theta} \sqrt{n} - x' y' + D y' + \frac{\sin (\theta - \alpha)}{\sin \theta} \cdot \frac{+D \sqrt{n-p}}{2A} x' + F = 0 \quad (9)$$

n remplaçant $B^2 - 4AC$ et p $BD - 2AE$.

La comparaison des équations (4) et (3) nous donne :

$$B' = \pm \frac{\sin (\theta - \alpha)}{\sin \theta} \sqrt{n} \quad E' = \frac{\sin (\theta - \alpha)}{\sin \theta} \pm \frac{D \sqrt{n-p}}{2A}.$$

Or en vertu de l'équation (2) $B' y' + E' = 0$ représente l'asymptote parallèle à l'axe OX' .

Celle-ci aura donc pour équation :

$$\pm \frac{\sin(\theta-\alpha)}{\sin \theta} \sqrt{n} y' + \frac{\sin(\theta-\alpha)}{\sin \theta} \cdot \frac{+ D \sqrt{n-p}}{2 A} = 0$$

ou, en supprimant le facteur commun $\frac{\sin(\theta-\alpha)}{\sin \theta}$, qui n'est pas nul

$$\pm \sqrt{n} \cdot y' + \frac{\pm D \sqrt{n-p}}{2 A} = 0$$

d'où

$$y' = b \pm \frac{p}{2 A \sqrt{n}} \quad (10)$$

en posant $-\frac{D}{2 A} = b$.

Cette équation est celle de l'asymptote parallèle au nouvel axe OX' . Nous aurions l'équation de la seconde en remplaçant dans (7) les valeurs correspondantes à r et s déduites de (9); mais l'angle α qui donne l'inclinaison de l'axe OX' sur l'ancien axe OX est donnée par l'équation (8); celle-ci étant du second degré, fournit deux axes et par conséquent deux droites respectivement parallèles à une asymptote de la courbe. Cette double valeur est d'ailleurs indiquée dans l'équation (10) par le signe $\pm$, elle nous représente donc à la fois l'une et l'autre des deux asymptotes.

L'équation (10) nous donne les asymptotes rapportées aux nouveaux axes; si nous voulons qu'elles le soient aux axes OX , OY qui sont ceux de la courbe (5), nous n'avons qu'à remplacer y' par sa valeur déduite de (5) et de (6). Il viendra ainsi, après avoir substitué à $\frac{\sin \theta}{\sin(\theta-\alpha)}$ sa valeur donnée par (8) :

$$y = ax + b \pm \frac{\sqrt{n}}{2 A} \left(x + \frac{p}{n}\right),$$

dans laquelle $a = -\frac{B}{2 A}$.

F. RETSIN.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

CONCOURS EXTRAORDINAIRE SUR LA PATRIE DE CHARLEMAGNE. —

RAPPORT DE M. KERVYN DE LETTENHOVE.

Deux mémoires avaient été adressés à la classe des lettres en réponse à la question : *Charlemagne est-il né dans la province de Liège ?*

Voici l'appréciation générale que font de ces travaux les rapports de MM. de Ram, Kervyn de Lettenhove et Schayes.

Le premier de ces mémoires n'est qu'une faible notice, qui se borne à citer quelques écrivains modernes pour prouver que Charlemagne est né à Jupille. Le second portant une épigraphe tirée de Goethe est un travail sérieux, plein de recherches puisées aux meilleures sources. Après avoir soumis à un examen critique aussi judicieux que profondément savant les arguments sur lesquels s'étaye chaque localité qui prétend à l'honneur d'avoir vu naître Charlemagne, l'auteur conclut que la solution de la question n'est ni importante ni possible, et que, pour dernière ressource, il ne nous reste que de nous en tenir aux paroles d'Éginhard : *De cujus nativitate atque infantia vel etiam pueritia, quia nec scriptis usquam aliquid declaratum est, nec quisquam modo superesse invenitur, qui horum se dicat habere notitiam, scribere ineptum judicans, ad actus ire disposui.*

Comme la question demandait une réponse affirmative ou négative, l'Académie, tout en rendant justice à la critique érudite et consciencieuse de l'auteur de ce mémoire, a décidé qu'aucune récompense ne pouvait être accordée.

M. Kervyn de Lettenhove ne se contente pas dans son rapport de poser des conclusions générales. Il réfute l'opinion émise que la question proposée ne présente aucun intérêt; il est loin d'admettre aussi que la solution en soit impossible; et, sans nier la science incontestable que l'auteur a mise à discuter les principaux textes imprimés, qui remontent au VIII^{me} et au IX^{me} siècle, il lui reproche de n'avoir pas consulté des sources tout aussi précieuses, les notes marginales inscrites dans de vieux martyrologes et des cartulaires d'abbayes où l'on rencontre des diplômes inconnus ou peu étudiés. Reprenant ensuite la question dans son ensemble, il s'efforce de prouver que Charlemagne est né en Austrasie.

Nous allons analyser ou plutôt transcrire les principaux points de ce remarquable rapport. —

D'abord, quelle confiance mérite le texte qu'on invoque pour prouver que la solution de la question est impossible ? Peut-on admettre qu'Éginhard qui a vécu dans l'intimité de Charlemagne, qui a connu le chapelain de Pepin et le chapelain de Bertrade, n'ait rien pu apprendre sur la naissance et la jeunesse du grand empereur dont il fut le secrétaire ou le gendre ? Les preuves abondent pour prouver le contraire, et, si Éginhard ne se prononce pas sur le fait dont il s'agit, c'est qu'il est mal à l'aise avec tout ce qui concerne Bertrade et son mariage avec Pepin ; il écrit pour les clercs ; il est abbé et l'austère discipline de l'église le préoccupe légitimement. C'est ainsi qu'il raconte que Bertrade passa sa vieillesse près de Charlemagne, et que sa fille Gisla fut consacrée, dès son enfance, à la vie religieuse ; or, il ne pouvait pas ignorer que Bertrade termina ses jours dans un cloître et qu'elle fiança sa fille Gisla à un fils de Didier. C'est ainsi encore que le diacre Godescale, à en croire un auteur du X^me siècle, crut, par prudence, devoir omettre dans ses écrits tout ce qui se rapportait à Alpaïde. — On sait que le mariage de Bertrade et de Pepin, légitime d'après le droit civil et politique des Francs, ne reçut la consécration religieuse que vers l'année 746, à l'époque de l'avènement des Carolingiens au trône. —

Aucun nom plus que celui de Bertrade ne fut entouré de mystère. Tout ce que nous savons, c'est que cette princesse, la blonde Berthe des Trouvères, était une jeune fille des Ardennes, d'une famille noble et riche, et qu'elle apporta en dot à Pepin l'alleu de Rumeresheim. Nous ignorons même ce qui advint d'elle après sa mort. La tradition du moyen-âge d'après laquelle une comtesse de Flandre aurait fait enlever de Saint-Denis les dépouilles de la mère de Charlemagne, était oubliée depuis longtemps lorsqu'un bulletin de bataille du grand Condé fit découvrir, dans la ville d'Aire, les restes de la reine Bertrade et ceux du premier roi de la dynastie Carolingienne. On constata que Pepin le Bref avait été de petite stature, mais qu'il n'en était pas de même de sa femme, que les romanciers avaient nommée à juste titre *Berthe aus grans piés*.

Berthe était ardennaise, et les traditions liégeoises d'accord avec l'histoire la font cousine de deux héros *avalois* (des *Pays-Bas*), d'Ogier le Danois (lisez : l'*Ardennois*) et de Garin le Loherain (né en Lotharingie). Aussi est-ce dans les Ardennes, entre Landen et Thion-

ville, qu'ont pris naissance toutes les traditions conservées dans les romans du cycle carolingien. L'histoire littéraire le confirme; en effet, ces romans se répandirent en France à deux époques, lorsque Élisabeth de Hainaut épousa Philippe-Auguste, et lorsque Marie de Brabant épousa Philippe le Hardi. Les légendes qu'ils racontent se propagèrent en Allemagne lorsque Charles de Luxembourg occupait le trône impérial. Ce sont donc des princes et des princesses issus de Charlemagne ou ayant recueilli les États héréditaires de Pepin qui répandirent ces récits auxquels leur gloire et leur vanité étaient intéressées.

Rentrons dans la discussion des faits qui appartiennent à l'histoire.

Charles Martel s'était borné à désigner ses fils Carloman et Pepin comme héritiers de son principat. Quant à Griffon, il avait obtenu, grâce aux prières de sa mère Sonnehilde, un vaste domaine dont Laon était probablement le centre. Mécontent de son lot, il rêvait l'alliance des peuples d'Outre-Rhin, lorsque les Francs d'Austrasie l'attaquèrent à l'improviste et anéantirent ses projets; il fut fait prisonnier et conduit par Carloman au château de Chèvremont, tandis que Sonnehilde fut enfermée à Chelles.

Ceci se rapporte à la fin de l'hiver 742, c'est-à-dire à l'époque où Carloman comme fils aîné de Charles Martel dirigeait seul le gouvernement. Immédiatement après vient le champ de mars où l'on régla les préparatifs de l'expédition contre la Neustrie.

Si le partage des deux principats n'était pas accompli lors du champ de mars de l'année 742, il est hors de doute que les deux frères présidèrent ensemble à cette assemblée générale des Francs, et que Pepin se trouvait en Austrasie à cette époque aussi bien que Carloman. Or, quelques jours à peine séparent ce champ de mars du 2 avril 742, date assignée communément à la naissance de Charlemagne. (1)

Il s'agit donc de rechercher si le partage du principat eut lieu avant ou après l'expédition du Poitou. Or, une foule de témoignages, les *Annales Laurissenses majores*, les *Annales Tiliani*, les *Annales Bertiniani*, les *Annales Laurissenses minores*, les *Annales d'Eginhard*, les *Chartes de l'Abbaye de Weissenbourg*, *Hugues de Fleury*, le *Chronicon Moissiacense*, les *Annales Fuldenses Einhardi*, etc., prouvent que ce partage n'eut lieu qu'après la prise de Loches, dans un endroit appelé le Vieux-Poitiers.

(1) V. p. 169 de la Revue, l'analyse d'un autre travail de M. Kervyn sur le même sujet.

La seule objection sérieuse qu'on pourrait opposer à ces témoignages, c'est la tenue, au mois d'avril 742, d'un concile assemblé par Carloman *in regno meo*, comme il s'exprime, ce qui indique que la division des principats était accomplie. Mais tout prouve que ce concile, qui est celui qu'on désigne sous le nom de *concilium germanicum* et qui se réunit au cœur de l'Allemagne, ne fut pas tenu l'année 742, époque à laquelle l'Allemagne était soulevée aussi bien que la Neustrie.

Nous concluons donc que, le principat étant commun entre Carloman et Pepin au mois d'avril 742, Pepin présida avec Carloman à l'assemblée du champ de mars, puis à la réunion de l'armée qui se fit en Austrasie après l'assemblée du champ de mars. Donc, Charlemagne est né en Austrasie.

D'ailleurs, il est un historien du IX^{me} siècle qui s'est occupé de la patrie de Charlemagne; c'est le moine de Saint-Gall. Or, après un examen sérieux de la question, on doit reconnaître dans le moine de Saint-Gall Notker le Bègue, poète et hagiographe que l'on voit après 872, diriger l'école de Saint-Gall et qui dédia son livre *De gestis Karoli imperatoris* à l'empereur Charles le Gros. Il écrivait environ soixante et dix ans après la mort de Charlemagne, mais il avait pu rencontrer plusieurs personnes qui avaient connu le grand empereur, entre autres, Walafrid Strabus, qui vécut à Saint-Gall.

Remarquons que le travail du moine de Saint-Gall comprend deux parties bien distinctes. Dans la première, comme il nous l'apprend lui-même, il ne fait que reproduire les récits fabuleux qu'il tenait d'un vieux soldat revenu de la guerre des Huns. La seconde au contraire touche à l'histoire ecclésiastique et mérite toute notre confiance. Il la dut aux plus vénérables personnages qui l'avaient devancé dans le cours du siècle, et qui tous avaient eu des relations suivies avec Charlemagne. Tels sont, entre autres, l'abbé Grimald, l'un des disciples de l'empereur, le moine Tancon, qui fut appelé par Charlemagne pour fonder la grande cloche de la basilique d'Aix-la-Chapelle, etc.

Or, le moine de Saint-Gall rapporte que l'empereur voulant que les Francs égalassent les Romains dans l'art comme ils les égalaient sous d'autres rapports, résolut de présider lui-même à la construction de la basilique d'Aix-la-Chapelle, et de donner ainsi aux lieux qui l'avaient vu naître un monument qui pût rivaliser avec ce que les Romains ont produit de plus beau : *In genitali loco basilicam antiquis Romanorum operibus præstantiorem fabricare propria dispositione molitus.*

En s'exprimant ainsi le moine de Saint-Gall ne veut pas dire que Charlemagne soit né à Aix, mais que cette cité fait partie du *genitale solum*, honneur qu'elle partage avec Jupille, où, d'après une tradition, Pepin habita avant que le château d'Herstal fût reconstruit, et avec Herstal, résidence favorite de Pepin et de Bertrade. Aix, Liège, Landen, Jupille, Herstal, Theux, Amblève, tout ce pays encore semé aujourd'hui de pittoresques ruines et d'héroïques légendes, toute cette vieille France, toute cette Austrasie ombragée par la forêt des Ardennes, c'est le *genitale solum* de Charlemagne, c'est sa patrie, enfermée non pas dans une seule ville dont nous ignorons le nom, mais dans des limites qui nous sont bien connues.

C'était au VIII^me siècle, disons-nous, la vraie France. Les capitulaires, les hagiographes, les chroniques appliquent spécialement le nom de *Francia* à l'Austrasie, le *regnum regnorum* selon l'expression d'Alcuin. M. Guizot l'a fait remarquer, M. de Pétigny l'a répété : depuis la mort de Clovis, la France n'était plus qu'en Austrasie. Là était la race conquérante, là aussi devait se conserver le nom qui dérivait de cette race même et qui retraçait ses succès et sa gloire. C'est dans l'Austrasie, d'où se lève une nouvelle dynastie et non pas dans la Neustrie, qui laisse enfermer au cloître ses derniers rois, qu'il est glorieux de naître, surtout depuis que Rome elle-même a proclamé et béni l'empire franc. La basilique d'Aix rappellera à la postérité que le sol sur lequel Charlemagne se plut à la construire était pour lui le *genitale solum*, et nous voyons, dans le récit d'Ermodus Nigellus, l'illustre héritier de Pepin saluer lui-même de ce doux nom de patrie, la France telle que la définissaient les hommes du VIII^me siècle, la France restée forte et rude au combat, qui, après un siècle de victoires, avait réuni à ses trophées le sceptre des Césars et celui de Romulus :

*Francia me genuit; Christus concessit honorem,
Regna paterna mihi Christus habere dedit;
Haec eadem tenui, necnon potiora recepi:
Caesareum primus Francorum nomen adeptus,
Francis Romuleum nomen habere dedi.*

CORRESPONDANCE.

La *Revue* a rendu compte dans le numéro de mars de la *Nouvelle méthode pour apprendre le français* composée par MM. Mannekens-Noël et Ledoux. Nous recevons à ce sujet, de M. Mannekens, des observations que l'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro. En attendant nous profitons de l'occasion pour annoncer à nos lecteurs que la cinquième et dernière partie de la *Nouvelle méthode* vient de paraître.

— On lit dans le *Journal général de l'instruction publique* en France la correspondance suivante concernant un article extrait de notre *Revue*.

Douai, le 25 juin 1858.

Monsieur,

A propos d'une étude sur l'ode 22 du 1^{er} livre d'Horace, M. E. Feys, dans le n° 50 (mercredi 23 juin) du *Journal général de l'Instruction publique*, rappelle le différend qui a existé et qui se perpétue, entre les divers commentateurs du favori d'Auguste, par rapport au mot *Poscimus* ou *Poscimur*, par lequel cette ode commence.

Voici une nouvelle autorité en faveur du *Poscimus*. Nous la trouvons dans un manuscrit de la bibliothèque de Douai, portant le n° 710. Ce manuscrit provient de l'ancienne abbaye de Marchienne ; il est du douzième siècle, sur vélin, d'une bonne écriture ; il ne contient aucune leçon importante, mais il renferme un texte très-pur et très-correct du lyrique latin.

On y lit :

« *Poscimus* si quid vacui sub umbra. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

A. DUTHILLOEUL.

Bibliothécaire, correspondant du ministère, etc.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

NOUVELLES POÉSIES DE ANDRÉ VAN HASSELT. *Bruzelles, Bruylant; Paris, Borel et Droz*, 1857. Un vol. in-12 de IV—315 pp.

Le nouveau volume de M. Van Hasselt se compose principalement de poésies lyriques. Il renferme sous différents noms (odes, paraboles, ballades, études

rhythmiques) environ soixante-dix morceaux ; il offre en outre le début d'une épopée et le premier acte d'un drame. L'auteur cultive donc à la fois mais non également les trois grands genres poétiques.

M. Van Hasselt est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister sur sa manière. Chez lui s'unissent le sens moral et le sens poétique ; il possède la droiture de la raison et la vivacité de l'imagination, et si l'une de ces deux faiblit, ce n'est pas la première. Il n'a pas d'inspirations hasardées, d'enthousiasmes suspects, de mouvements dont il faille rougir. Romantique et novateur pour la forme, il abandonne son école sur le terrain des idées ; mais bien qu'il ne s'arroge pas la présomptueuse mission de régénérer le genre humain, il poursuit dans ses vers un but noblement utile, comme il le dit dans la préface, et comme son livre le fait assez voir.

Toutefois nous devons examiner d'un peu plus près le côté poétique et littéraire.

La véritable poésie doit frapper et saisir par l'élévation et la netteté des pensées, par la magnificence d'une expression sonore. Mais il est rare qu'un écrivain ou une école soient harmoniques de tout point ; qui dit école, dit tendance exclusive. Il est presque impossible de se fortifier d'un côté sans s'affaiblir de l'autre, telle est la loi : *sectantem levius nervi deficiunt animique*. L'école romantique, abstraction faite des sujets qu'elle se plait à célébrer, consacre surtout le culte de la forme. Or on ne peut cultiver spécialement la forme qu'au détriment de la pensée. Outre que la poésie contracte alors quelque chose de matériel, l'idée tend à baisser, à se fausser ; tandis que l'œil est ébloui et l'oreille enchantée, le cœur reste froid, l'âme est sans transport. C'est un peu le cas pour M. Van Hasselt ; ce qu'il paraît surtout demander à la poésie, c'est l'harmonie rythmique, l'éclat, la couleur, et, sous ce rapport, on peut le louer à peu près sans réserve. Toujours mélodieux et musical il a je ne sais combien de sortes de rythmes, et il en cherche encore. Le même vers se chante à son gré sur des airs différents. Sa phrase est sonore, son vers retentissant, sa strophe éclatante. Il aime les termes à effet, les mots hardis, étincelants, les tournures brillantes, les images vives, les figures grandioses. Il connaît tous les secrets de la couleur locale. Mais il a les défauts de ses qualités. Riche, il lui arrive de porter des pierres fausses. A l'harmonie du vers ne répond pas toujours l'harmonie de la pensée, et parfois le rythme emporte l'idée qui suit à regret. Parfois aussi les figures se heurtent et se gênent, la langue se trouve peu à l'aise, on sent la recherche, on remarque la parure : on s'aperçoit que l'apostrophe revient fréquemment, que la métaphore sème sur son passage trop d'or, d'azur, de perles, de fleurs. Ajoutons que l'auteur sacrifie de temps en temps à la fantaisie. Toutefois ces légères taches, ces petits défauts, que l'on rencontre de loin en loin chez M. Van Hasselt, ne l'empêchent pas d'être un poète de talent ; il fait honneur à la Belgique, et l'on est disposé à lui pardonner beaucoup, parce qu'il donne beaucoup, et parce qu'il peut beaucoup. Il fait hardiment le vers ; il a un très-grand nombre de vers frappés, absolus, de strophes irréprochables, des pièces à peu près sans défaut. On trouve chez lui des façons de parler riches et neuves, des pages pleines de magnificence et de grandeur. Quand le sujet est élevé, quand l'auteur est possédé par un enthousiasme véritable, alors il force l'expression, qui arrive souple et docile et se soutient sans défaillir nulle part. Quelques citations en diront plus que toutes les paroles.

Que de grâce et de fraîcheur dans ces vers aux étoiles :

O splendeurs du ciel, douces fleurs de l'ombre,
Lis épanouis,
Qui brillez là-haut, qui brillez sans nombre
Au jardin des nuits!

Sous la main de Dieu blanches fleurs écloses
Au matin des jours,
Un soleil suffit pour flétrir nos roses ;
Vous brillez toujours.

La dernière strophe surtout nous paraît achevée et d'un sentiment exquis.

Le fragment suivant se distingue par des qualités toutes différentes. Un armurier de Delhi dit adieu à son meilleur sabre, que le rajah vient d'acheter pour faire la guerre à l'Angleterre.

« Adieu, mon sabre, adieu ! Tu vas éinceler
« Dans la main ferme et sûre
« D'un brave que jamais ne firent reculer
« Bataille ni blessure.

« Tu vas entrer dans l'âpre arène des combats.
« Car la guerre commence,
« Guerre des opprimés qui ne pardonnent pas,
« Guerre implacable, immense,

« Guerre pour nos foyers, nos autels et nos dieux ,
« Guerre pleine de haines,
« Guerre où l'esclave brise à son maître odieux
« Le crâne avec ses chaînes.

« Sois sans pitié, pareil au tigre bondissant
« Qui traverse les jungles,
« Terrible, ayant toujours à sa gueule du sang
« Et du sang à ses ongles.

« Sois comme le chacal, sois comme le lion
« Que rien ne rassasie,
« Et que l'éclair sacré de la rébellion
« Soit l'aube de l'Asie.

« Fais monter jusqu'au ventre écumant des chevaux
« Le sang des boucheries,
« Et dans les rangs anglais frappe comme la faux
« Dans l'herbe des prairies ;

« Afin qu'autour de toi les peuples éperdus,
« Les races opprimées,
« Des rochers des Birmans aux bouches de l'Indus,
« Fassent quarante armées ; etc.

Il est impossible de conduire un mouvement avec plus d'entrain et plus d'énergie. Et puis quelle richesse et quelle force d'expression !

M. Van Hasselt manie très-bien le vers alexandrin. Pourquoi n'achève-t-il pas son épopée ? Ce qu'il en a publié fait désirer le reste. Nous aimons beaucoup la majestueuse beauté de cette apostrophe aux fleuves :

Fleuves sacrés, ô Nil aimé des pyramides,
Qui vois l'ibis divin hanter tes bords humides ;
Araxe, dont l'Abouz laisse en paix de ses flancs,
Comme un guerrier blessé, couler les flots sanglants ;
Oxus, que profana le coursier d'Alexandre ;
Euphrate, où tant de rois déchus ont vu descendre
Leurs trônes tour à tour de leur base arrachés ;
Gange, qui dans tes eaux laves tous les péchés
Et verses sans relâche aux amphores des brames
Tes ondes que Wishnou sillonna de ses rames ;
Depuis quatre mille ans, fleuves mélodieux,
Vous étanchez la soif des sages et des dieux.
Quel secret entendu sur vos rives antiques
Murmurent à la nuit vos roseaux prophétiques ?
Quels mots mystérieux chuchotez-vous tout bas ?

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore ces vers à Bethléhem, malgré certains défauts :

O Bethléhem, mais tant qu'on verra dans les cieux
Les chars des astres d'or rouler sur leurs essieux
Et le soleil tracer, dans sa route première,
Du soc de ses rayons ses sillons de lumière,
Ton nom sera sacré, ton nom sera béni.
Les temps le rediront dans leur hymne infini.
Les bouches des petits et les lèvres des sages
Se le répéteront à travers tous les âges ;
Car, du monde chrétien vrai centre et vrai milieu,
D'une étable tu vas faire un palais à Dieu !

Celui qui a pu faire ces beaux vers, on le comprend, en a fait bien d'autres. Mais nous devons nous borner, et renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même. Nous sommes convaincus qu'en le parcourant il n'aura pas à se repentir de son excursion.

On publie en ce moment à Bruxelles un ouvrage destiné à remplacer avec avantage dans les classes Noël et Delaplace : ce sont les *Mille et une leçons de littérature française et de morale* par M. Ch. André. La 5^{me} livraison vient de paraître chez Bruylant-Christophe. Dans un prochain numéro, nous examinerons un peu plus en détail ce recueil, que nous croyons pouvoir en attendant recommander à nos lecteurs.

Cours élémentaire et pratique de LANGUE ANGLAISE, suivant la méthode d'ARN, avec la prononciation figurée et un choix de lettres familières par J.-J. GHEUR. Liège, H. Dessain, 1857.

Dans l'enseignement des langues vivantes on ne recherche pas exclusivement le développement des forces de l'intelligence ; ce qu'on y veut avant tout c'est apprendre à parler et à écrire la langue aussi vite que possible. Or il est certain qu'une grammaire purement théorique ne mènerait que fort lentement à ce résultat. Le fond d'une langue c'est le dictionnaire ; les règles grammaticales n'en constituent que la forme, et encore n'en représentent-elles pas la forme complète, car la pensée revêt une foule de nuances que la grammaire n'enseigne pas. Un cours de langues modernes doit donc tenir compte de ces différents éléments et cela est particulièrement nécessaire pour l'anglais, langue si peu riche en formes grammaticales proprement dites. Mais en évitant une théorie trop absolue on risque souvent de tomber dans un autre défaut non moins grave, celui de manquer entièrement de méthode, défaut qu'on remarque dans les grammaires d'Ollendorf. Le cours de langue anglaise de M. Gheur, tient le juste milieu entre les deux extrêmes ; l'auteur du reste n'a fait qu'appliquer à cette langue une méthode connue et justement appréciée. M. Gheur divise son cours en deux parties. La première toute pratique, est composée de 104 exercices, versions et thèmes, portant en tête les formes grammaticales et les mots qui s'y rencontrent. La prononciation de chacun de ces mots est indiquée d'après le système de Walker. Aucune règle n'est donnée dans cette première partie : l'élève peut les tirer lui-même des exercices. On comprend aussi qu'il ne fallait pas y garder un ordre très-rigoureux : exposer les différentes parties du discours les unes après les autres aurait fait manquer le but qu'on voulait atteindre. Mais après la pratique doit venir la théorie ; les connaissances acquises par l'élève doivent avoir leur synthèse, elles ne resteraient pas gravées dans la mémoire si elles n'étaient pas réunies en un corps de doctrine. C'est ce qu'a compris M. Gheur. La seconde partie de son cours donne les éléments de la grammaire, dans leur ensemble. En élaguant de ces éléments tout ce que la grammaire de la langue maternelle avait déjà appris aux élèves, et en se servant d'une forme brève et concise, M. Gheur a réussi à les exposer en 25 pages, sans passer aucune règle importante. A la fin de son cours l'auteur a placé trente lettres familières, destinées à initier les élèves au style épistolaire anglais. En résumé, nous croyons que le cours de M. Gheur facilitera beaucoup l'étude de la langue anglaise. Nous regrettons seulement que les exercices soient composés généralement de phrases comme celle-ci : « Dites au domestique de nettoyer mes bottes. » On dit que c'est pour enseigner le langage de la conversation. Mais on s'entretient cependant d'autre chose que de bottes ou de parapluies.

Court exposé d'une MÉTHODE A SUIVRE DANS L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE DU LATIN ET DU GREC, destiné à MM. les professeurs, par FRED. DÜBNER, membre de la commission ministérielle pour l'amélioration de la méthode grecque. Paris, J. Lecoffre. 52 pages in-12.

Tel est le titre d'une nouvelle brochure que l'infatigable helléniste vient de publier depuis notre dernier compte-rendu. Examinant de plus haut la question des

grammaires, il donne sur la manière de procéder dans l'exposition grammaticale, sur la marche à suivre dans l'enseignement beaucoup d'idées utiles et fécondes ; il corrige ou simplifie les méthodes reçues, les rend plus logiques, plus conformes à la science, plus faciles pour le maître, moins arides pour l'élève, et détermine les bornes auxquelles doit s'arrêter l'enseignement élémentaire. Bien que cette brochure ait surtout en vue de signaler les imperfections et les lacunes de Lhomond et de Burnouf, et qu'elle soit pour ainsi dire sans but en Belgique où ces méthodes ne sont presque plus suivies, cependant elle sera lue avec intérêt à cause du grand nombre d'excellents aperçus qu'elle renferme.

M. Dübner prend le titre de membre de la commission officielle pour l'examen de la grammaire grecque de Burnouf. En effet le ministre de l'instruction publique vient de nommer récemment une commission nouvelle composée de MM. *Haase*, de l'Institut, président ; *Egger*, de l'Institut ; *Berger*, professeur suppléant à la faculté des lettres ; *Pierron*, professeur au lycée Saint-Louis ; *Pessonneaux*, professeur au lycée Napoléon ; *Dübner*, helléniste. Espérons que le résultat sera tel qu'il convient pour l'honneur et l'avenir littéraire de la France.

En attendant l'agitation continue sous toutes les formes ; et le *Siècle* du 5 juillet publiait le troisième chant de la *Grammatomachie*, poème héroï-comique sorti de la plume de M. Taxile Delord, et retraçant les combats livrés à la Routine par M. Dübner, ce favori de la déesse Syntaxe.

ACTES OFFICIELS.

Le sieur *Lemmens*, premier instituteur à l'école primaire communale de St-Hubert, est nommé aux fonctions d'instituteur dans la section préparatoire de l'école moyenne de la même ville, en remplacement du sieur Gilleau, démissionnaire. 16 juin.

— Le sieur *Roekens*, directeur de l'école moyenne de Maeseyck, a été nommé, à titre provisoire, maître de gymnastique au même établissement. 10 juin.

— Démission de ses fonctions d'instituteur et de maître de gymnastique à l'école moyenne d'Andenne est accordée au sieur *Antoine*. 23 juin.

— Le sieur *Cassart*, prêtre catholique romain, nommé par l'archevêque de Malines, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de Jodoigne.

— Un arrêté royal du 25 mai porte ce qui suit :

Le jury de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités se réunira annuellement, à Bruxelles, dans la première quinzaine du mois d'octobre, au jour à fixer par Notre Ministre de l'intérieur, pour procéder aux examens qui conduisent à l'obtention du certificat d'études d'humanités, institué par notre arrêté du 30 juin 1858.

— Par arrêté royal du 7 juin, à l'article 54 des statuts de la caisse des pensions des veuves et orphelins de l'enseignement supérieur, est ajouté cet alinéa : « Toutefois, la veuve sans enfant, qui se remarie, conserve la moitié de sa pension. »

— Le Moniteur du 15 juin publie, touchant les annales des universités de Belgique, un arrêté royal du 1^{er} juin, dont voici les dispositions :

Art. 1^{er}. Il sera publié, par les soins du département de l'intérieur, sous le titre de : *Annales des universités de Belgique*, un recueil format grand in-8°, dans lequel seront insérés :

1° Des mémoires de professeurs et d'agréés des universités ;

2° Les mémoires des concours universitaires que le jury juge dignes d'être publiés ;

3° Des mémoires de docteurs spéciaux ;

4° Les documents et pièces concernant l'enseignement supérieur, dont la publication est reconnue utile.

Art. 2. Notre Ministre de l'intérieur nomme, quand il le juge nécessaire, des commissions spéciales chargées de donner leur avis sur l'insertion, dans les *Annales*, des mémoires, documents et pièces prémentionnés.

Une commission instituée de cette manière est toujours consultée, relativement à l'impression de mémoires de docteurs spéciaux.

Art. 3. L'auteur de tout mémoire inséré dans les *Annales* reçoit 100 exemplaires de son travail.

Art. 4. Notre arrêté du 12 août 1842 est rapporté.

— Le Moniteur du 25 juin renferme un arrêté ministériel du 1^{er} juin, qui règle de nouveau les examens de passage et modifie le programme de la section des élèves-mécaniciens annexée à l'école spéciale des arts et manufactures et des mines de l'université de Liège.

— Un arrêté ministériel du 5 juillet fixe les nouveaux programmes d'après lesquels auront lieu, à partir de 1859, les examens pour l'admission à l'école spéciale des mines, en qualité d'aspirant élève ingénieur et d'élève ingénieur.

— Le Moniteur du 3 juillet donne la liste de 39 instituteurs et institutrices admis au serment, dont la nomination a été reconnue régulièrement faite, et une nomination d'office.

— *Résultats du concours universitaire de 1857—1858.*

1° *Question d'histoire.* Le sieur Auguste-Julien Brauch, de Louvain, candidat en philosophie et lettres, élève de l'Université de Louvain, n'ayant pas réuni, dans les trois épreuves du concours, un chiffre de points suffisants pour pouvoir être proclamé **PREMIER en Histoire**, le jury lui a décerné une *mention honorable*.

2° *Question de philologie.* Le sieur Frédéric-Charles-Joseph Hennebert, de Tournai, candidat en philosophie et lettres, élève de l'Université de Gand, ayant obtenu, dans les trois épreuves réunies du concours, 118 points sur 120, chiffre fixé pour représenter la valeur d'un travail parfait, a été proclamé par le jury : **PREMIER en Philologie**.

3° *Question de médecine.* Le sieur Frédéric Rommelaere, de Gand, candidat en médecine, élève de l'Université de Gand, ayant obtenu, dans les trois épreuves réunies du concours, 170 points sur 200, chiffre fixé pour représenter la valeur

d'un travail parfait, a été proclamé par le jury, *Premier en Médecine*, (matières générales).

La question d'histoire était ainsi conçue : « Tracer l'histoire de la lutte des deux partis politiques à Athènes depuis l'établissement de l'archontat annuel jusqu'à la prise de cette ville par les Spartiates, en faisant ressortir les changements successifs que subit la constitution de cette république, par suite de cette lutte. » M. Brauch a rédigé à la suite de son mémoire les thèses suivantes :

I. Le système politique des anciens est le système des sauvages d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la tribu qui, devenue sédentaire, forme la cité. Ce système est un système primitif.

II. Cependant on ne peut pas y voir une imperfection au point de vue de la civilisation.

III. La civilisation européenne est née dans Athènes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait eu ailleurs que des barbares.

IV. La constitution d'Athènes vaut mieux que celle de Sparte.

V. La cause principale de la grandeur de Rome, c'est l'hégémonie de cette cité et la situation du pays.

VI. Les Romains avaient dans leurs institutions une supériorité marquée sur les Grecs.

VII. Le régime féodal est un régime plus important au point de vue philosophique qu'on ne pense. C'est la transition du système isolant (des cités), au système central (de la nation).

VIII. L'idéal des cités a été tracé par les philosophes grecs et latins. L'idéal de l'État est une grande nation, de même langue, de même religion, de mêmes mœurs, dans un pays peu coupé de montagnes ou d'eaux.

IX. Tous les peuples ne peuvent pas atteindre à un système central.

X. On ne peut jamais rechercher quelle est la meilleure constitution; il faut dire : telles circonstances étant données, quel est le meilleur régime ?

Voici la question de philologie : « Faire l'histoire des traductions françaises d'auteurs grecs et latins pendant le XVI^{me} et le XVII^{me} siècle. » Les thèses de M. Hennebert étaient les suivantes :

I. La traduction, par son action sur les esprits et sur la langue, a joué un rôle important dans la renaissance des lettres en France.

II. Non-seulement le Plutarque d'Amyot a exercé une grande influence sur la langue et la littérature; mais il a agi jusque sur les mœurs et le caractère de la nation.

III. La Pléiade, qui voulut s'élever de la traduction à l'imitation, n'y réussit que rarement; cependant, malgré les excès pédantesques des réformateurs, leurs efforts, en dernière analyse, ont été profitables à la littérature française.

IV. La traduction est infidèle au XVI^{me} comme au XVII^{me} siècle. Mais l'infidélité du XVI^{me} siècle est involontaire et pardonnable, celle du XVII^{me} est volontaire et inexcusable; la première affecte surtout la forme, la 2^e atteint la pensée.

V. Malgré leur apparente diversité, on peut assigner une même origine et un même résultat à la secte des traducteurs libres et au schisme des modernes.

VI. Madame Dacier est le plus fidèle interprète d'Homère au XVII^{me} siècle, quelque imparfaite que soit encore sa littéralité.

— Le budget de l'intérieur pour 1859 a été adopté par la Chambre des représentants dans la séance du 19 juin et par le Sénat dans la séance du 1^{er} juillet. Les augmentations relatives à l'enseignement n'ont donné lieu à aucune observation.

— Un arrêté royal du 10 juillet institue un prix triennal de littérature dramatique flamande. Le sujet devra être pris dans l'histoire ou dans les mœurs nationales. Le prix consistera en une médaille d'or d'une valeur de 100 fr. et en une somme de 500 à 1,500 fr. suivant le mérite de la pièce et le nombre des actes. Un subside pourra également être accordé pour la mise en scène. La première période triennale sera considérée comme close le 1^{er} janvier 1859 pour les œuvres qui auront paru depuis le 1^{er} janvier 1856.

— Le Moniteur du 11 et du 12 juillet contient divers arrêtés qui composent le jury central et les jurys combinés pour la délivrance des grades académiques pendant la deuxième session de 1858, et qui règlent l'ordre des sessions. La liste des récipiendaires est donnée dans le n° du 9 juillet. Le jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités est également constitué.

— La circulaire suivante, datée du 21 juin, a été adressée par le Ministre de l'intérieur aux gouverneurs des provinces :

Monsieur le Gouverneur,

L'art. 2 de la loi du 12 mai 1857, sur les jurys d'examen pour la collation des grades académiques, est ainsi conçu :

« Nul n'est admis à l'examen de candidat en philosophie et lettres, de candidat en sciences, de candidat en pharmacie ou de candidat notaire, s'il ne justifie, par ses certificats, qu'il a suivi un cours d'humanités jusqu'à la rhétorique inclusive-
ment, ou s'il n'a subi l'épreuve préparatoire, aux termes de l'art 6 de la présente loi. »

La loi indique aux membres du jury, comme élément d'appréciation de la valeur des certificats, l'examen des programmes des établissements qui les ont délivrés. C'est pour cela que vous, M. le Gouverneur, ainsi que vos collègues, avez été invité, par une circulaire du 24 juillet 1857, à joindre ces documents aux certificats pour que le jury fût à même de rechercher si l'enseignement est organisé dans chaque institution de manière à répondre au vœu de la loi ; si tous les cours sont donnés et s'ils constituent ce qu'on appelle un cours complet d'humanités.

Le jury a rencontré plus d'une difficulté dans cette partie de sa tâche. En effet, il résulte de l'examen attentif des programmes envoyés à l'appui des certificats d'études :

1^o Que la plupart de ces programmes ne reproduisent pas, comme il conviendrait, le texte du programme du gouvernement sans addition, en se bornant à indiquer les auteurs ou parties d'auteurs dont le choix est abandonné à chaque établissement.

2^o Que beaucoup de programmes n'ont point de caractère authentique, n'étant ni imprimés ni autographiés, mais simplement écrits à la main sans signature.

3^o Qu'en particulier certains programmes laissent à désirer, soit qu'on les trouve insuffisants, soit qu'ils paraissent surchargés.

Afin d'établir une règle uniforme qui prévienne les inconvénients qu'offre cet état de choses, il a été décidé, M. le Gouverneur, qu'à l'avenir, pour faire foi devant le jury, les programmes des cours doivent être imprimés, certifiés sincères par les chefs des établissements, et avoir reçu une publicité suffisante, au moins par leur distribution dans les familles. Il est encore nécessaire qu'ils donnent l'état nominatif du personnel enseignant, la répartition des cours entre les membres de ce personnel et le tableau des leçons données par semaine, dans les différentes classes de l'établissement, sur les matières enseignées.

Un programme présenté dans ces conditions permet de s'assurer si l'établissement qui l'a répandu dans le public offre tous les cours particuliers qui constituent un cours complet d'humanités; si les professeurs s'y trouvent en nombre suffisant; enfin si l'on consacre assez de temps aux différentes matières de l'enseignement pour que les leçons puissent produire des résultats utiles.

Les établissements admis à délivrer des certificats sont de deux sortes : 1^o les établissements royaux, communaux et patronés, 2^o les établissements libres. Ceux de la première catégorie se trouvant soumis à un degré plus ou moins strict au régime de la loi du 1^{er} juin 1850, le gouvernement est à même, en ce qui les concerne, de s'assurer s'ils remplissent les conditions d'organisation requises. Il convient toutefois de donner connaissance des dispositions qui précèdent aux établissements d'instruction moyenne soit communaux, subventionnés ou non subventionnés, soit patronés; mais c'est surtout aux établissements libres existant dans votre province tels que petits séminaires et collèges épiscopaux, collèges dirigés par des congrégations religieuses et établissements laïques, que je vous prie, monsieur le Gouverneur, de faire part des dispositions susdites quant aux certificats que les chefs de ces divers établissements seront dans le cas de délivrer.

NOUVELLES DIVERSES.

Par décision du conseil d'administration de l'université de Bruxelles, MM. d'Udekem, Houzeau et Schmidt viennent d'être nommés professeurs extraordinaires à la faculté des sciences de cette université. M. d'Udekens enseignera la zoologie et l'anatomie comparée; M. Houzeau, la géologie; M. Schmidt, l'astronomie physique.

— Le Ministre de l'intérieur vient d'adresser à l'administrateur de l'université de Gand une lettre de félicitations pour les succès remportés au concours par les élèves de cette université.

— On écrit de Rome à la *Gazette de Lyon* :

« Depuis trois mois, un célèbre archéologue, M. Fortunati, avait commencé des fouilles dans une terre appartenant au prince Barberini. Ses recherches avaient abouti à la découverte de l'ancienne basilique de Saint-Étienne, enfouie sous terre depuis neuf siècles. Le gouvernement pontifical est venu au secours du savant. Une centaine d'ouvriers ont été employés à déblayer le terrain qui

couvrait la basilique et à fouiller la terre tout autour. Les travaux ont été couronnés de succès. L'ancienne voie Sacrée dont on avait perdu la trace a été découverte.

« On a supposé que tout le long de l'ancienne voie Sacrée il devait y avoir de riches tombeaux, comme sur la voie Appienne. On a donc creusé des deux côtés de la voie, et depuis une semaine on va de découverte en découverte. Deux magnifiques chambres sépulcrales ont surtout attiré l'attention des savants et des artistes. Elles se trouvent l'une à droite et l'autre à gauche de la voie.

« La voûte des chambres est en stuc où sont sculptés des dieux et des centaures. Les peintures sont fraîches et intactes. Les tombeaux dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Ils sont en granit oriental et en marbre. Les bas-reliefs des tombeaux datent de la plus belle époque de la sculpture romaine. Ils représentent des sujets mythologiques : les noces de Thétis et de Pélée, le sanglier d'Érymanthe, etc. Tout ce qu'il y a ici d'étrangers va visiter ces fouilles intéressantes. C'est un hommage rendu aux arts. Cependant, il est à regretter que certains visiteurs se sentent saisis d'un tel amour pour les objets d'art, qu'ils ne se fassent pas scrupule de dégrader les figures de stuc et d'enlever les débris de marbre qui se trouvent dans ces chambres sépulcrales. Plusieurs Anglais, dit-on, se sont rendus coupables de ces soustractions, ces jours derniers, au grand scandale des Romains. On est péniblement impressionné quand on voit des tombeaux, respectés par les Barbares, être dégradés par des hommes qui appartiennent à une nation civilisée. »

— On vient de faire une découverte des plus importantes dans le champ de la littérature grecque. Les papyrus trouvés à Thèbes par Arden et déposés au musée britannique contenaient, comme on sait, deux discours d'Hypéride, qui furent publiés en 1853 par M. Babington de l'université de Cambridge. Ce célèbre helléniste a récemment mis au jour un nouveau discours du grand orateur, copié des mêmes papyrus, et cette fois-ci il ne s'agit pas moins que de la fameuse oraison funèbre de Léosthène et de ses compagnons tués sous les murs de Lamia, discours que les anciens critiques s'accordaient à considérer comme un chef d'œuvre — La Revue donnera un article détaillé sur ce discours dans une de ses prochaines livraisons.

Nécrologie. — Sont morts en Belgique pendant ce mois et le mois précédent : M. le marquis de Beauafort, auteur des *Études sur l'Italie*, à Saint-Josse-ten-Noode; — M. Fleussu, conseiller à la cour d'appel de Liège, qui présida longtemps un des jurys pour le grade d'élève universitaire; — M. Bartholeyns, préparateur à la faculté des sciences de l'université de Bruxelles.

A l'étranger : M. Prévost, français, établi à Londres, professeur au musée britannique, parlant 40 langues, organisateur de la bibliothèque chinoise; — le docteur Spiten, bibliothécaire de la bibliothèque royale, à Berlin. — M. Gotthold, qui fut pendant 41 ans directeur du gymnase royal de Kœnigsberg; — M. Aimé Bonpland, naturaliste français très-connu, au Brésil.

LES PLANTES CONNUES DES ANCIENS.

(Suite. Voir le numéro d'Avril).

2. M. Unger rapporte à notre *Pois* (*Pisum sativum* L.), qui croît spontanément en Crimée, le *pisum* des Latins et le *πισον* des Grecs. C'est l'opinion commune, mais elle est douteuse au moins quant au *πισον* de Théophraste, qui d'après cet auteur aurait des folioles allongées (H. pl., 8, 3), tandis que le *Pois* les a orbiculaires. Link y voit une espèce de Gesse (*Lathyrus*), et il rapporte, par suite, au même genre le *pisum* des auteurs latins. Il est à remarquer qu'on ne trouve pas le *πισον* dans Dioscoride.

Les Indiens connaissaient le *Pois*, car il porte un nom en sanscrit.

3. Le *δολιχος* de Théophraste et le *σμίλαξ κηπαῖα* de Dioscoride (2, 140) doivent être rapportés au *Haricot commun* (*Phaseolus vulgaris* L.). Les Grecs auraient aussi connu, d'après M. Unger, le *Haricot nain* (*Phaseolus nanus* L.) sous le nom de *φασόλος* (Diosc. 2, 101). Le *phaseolus* ou *faseolus* des Latins correspond à l'une ou à l'autre de ces deux espèces, très-voisines du reste.

Il y a doute sur la nature du *φάσηλος* ou *faseolus*. Galien dit que ce légume est immangeable, et, de son côté, Virgile (Georg., I, 227) le traite de *vilis*.

4. Les Grecs pauvres, et spécialement les Cyniques, se nourrissaient des graines amères du *Lupinus hirsutus* L. (*θέρμοις*). Cette plante, qui croît spontanément dans toute la région méditerranéenne, sert encore de nos jours en Grèce d'aliment aux classes pauvres, mais surtout aux Maïnotes, qui en font même du pain, ce qui leur a valu le nom de *Lupinophages*. Le *lupinus* des Latins est cette même espèce ou bien, selon Link, le *L. albus* L., qu'on trouve également à l'état spontané en Italie.

5. La *Lentille* (*Ervum lens* L.), que M. Unger croit être originaire de la Russie méridionale, était cultivée dès la plus haute antiquité par les Hébreux (*hadasch*; arabe *addar*), les Grecs (*φακός*; grec mod. *φακι*), les Romains (*lens*, *lenticula*) et les Égyptiens. Les Indiens ne l'ont point connue.

6. Le *Pois-chiche* (*Cicer arietinum* L. — *ἐρίβινθος*; *cicer*) était connu de tous les peuples de l'antiquité. On le mange encore en

Grèce sous le nom de *μίσθι*, ainsi qu'en Égypte et en Espagne (1).

7. Les Grecs et les Romains ont aussi cultivé la *Gesse commune* (*Lathyrus sativus* L.) sous les noms de *cicera*, *λάθουρος* (*λαθουρι* grec mod.). Le mot *ἄρακος*, qu'on trouve souvent dans Aristophane, était, selon le témoignage de Galien, un ancien nom de cette plante. Link considère le *ῥακος* et le *cicercula* des anciens comme des variétés de la Gesse, ou comme d'autres espèces du même genre. On mange encore les graines de la Gesse dans quelques localités de l'Allemagne (2).

V. 1. La culture de l'*Amandier* (*Amygdalus communis* L.) est probablement fort ancienne en Grèce. Cet arbre y était connu sous le nom d'*ἄμυγδαλή* (3) (Théophr. h. pl. 2, 1). Les Grecs l'avaient consacré à Cybèle, et c'est en lui que fut métamorphosée d'après leur fable, Phyllis, fille d'un roi de Thrace. De la Grèce, l'amandier passa en Italie : aussi Caton (8, 2) et Columelle (8, 10; 11, 76) appellent-ils son fruit *nux græca*. Les Phéniciens en répandirent la culture dans la péninsule ibérique. Les peuples sémitiques connaissaient du reste cet arbre de longue date, puisqu'il est mentionné dans la Genèse (30, 37; 43, 11).

(1) Les *Cicer aristinum* (gr. *χρίος*) et *punicum* des Latins étaient, d'après Link, des variétés du pois-chiche; mais le prétendu Pois-chiche sauvage de Dioscoride doit être rapporté à une autre espèce.

(2) En guise d'appendice, nous citerons, d'après Link, quelques autres plantes de la famille des Légumineuses, qui étaient exclusivement ou surtout cultivées pour l'alimentation des animaux :

La *Vesce commune* (*Vicia sativa* L.) est l'*ἀράκη* des Grecs. (l'*aphaca* de Pline était autre chose) et le *Vicia* des Latins. C'est le *βηκία* des Grecs modernes.

Le *Fénu-grec* (*Trigonella fœnum græcum* L.) était beaucoup cultivé comme fourrage, sous les noms de *βούκερας*, *τῆλις*, *fœnum græcum*, *silicia*. Selon Galien on en mangeait aussi l'herbe comme légume.

La *Luzerne* (*Medicago Sativa* L.) était le *μηδική*, *medica* des anciens, ainsi nommée, dit Pline, parce qu'elle venait de la Médie. — On rapporte généralement le *κύτισος*, *cytissus*, à une espèce arborescente de même genre, le *Medicago arborea* L., qu'on cultive encore beaucoup en Italie, mais surtout comme plante d'ornement : il paraît aussi que les anciens ne l'ont presque pas employé comme fourrage.

On donnait encore aux bestiaux les graines et l'herbe de l'*Ers* (*Ervum ervilia* L.), qu'on appelait *ervum*, *ερόβος* (*ρόβι* en grec mod.).

Les Trèfles étaient entièrement inconnus des anciens.

(3) Ce nom tire son origine des gerçures (*ἄμυχις*) qui sillonnent les amandes (Herodian. in Athen. 2, 32).

2. Le *Noyer* (*Juglans regia* L.) est la *καρύα* ⁽¹⁾ proprement dite des Grecs : ils l'appelaient encore *κ. βασιλική* ou *περσική*. Suivant Pline (13, 22), il aurait pour patrie la Perse : mais M. Unger a tort, croyons-nous, de faire dater son introduction en Grèce des conquêtes d'Alexandre. Le rôle que cet arbre a joué dans la vie religieuse des Grecs ne pouvait avoir sa source que dans une tradition très-ancienne. Le noyer était consacré à Jupiter. La ville de Caryæ, où l'on célébrait une fête en l'honneur de Diane Caryatis, devait son nom au bois de noyers au milieu duquel elle était située. Après la cérémonie du mariage, on jetait à Athènes des noix au peuple : cet usage dont la signification a été diversement interprétée existait aussi chez les Romains (Virg. Ecl. 8, 30), et M. Landerer nous apprend qu'il s'est encore conservé dans la Grèce moderne.

Les Romains, dit M. Unger, connurent le noyer dès le temps des rois ⁽²⁾. Ils l'appelaient *nux* ou *juglans* (Pline 13, 22).

On rattache aussi à cet arbre l'*egoz* des Hébreux (Cant. 6, 10) ⁽³⁾.

3. Les noms de *καρύα ποντική*, *Ἡρακλειωτική*, *λεπτή*, *nux abellana*, désignent non pas notre noisetier commun, mais une espèce voisine, le *Corylus Colurna* L., originaire du Pont, où elle constitue encore des forêts entières. Elle était beaucoup cultivée autour d'Abella : de là son nom latin. (Pline 13, 22).

4. Les fruits du *Pistachier* (*Pistacia vera* L. — *πιστάκη*) étaient très-estimés autrefois, comme ils le sont encore, dans le midi de l'Europe. De ceux du *Pistacia Terebinthus* L. (*τερέβινθος*, *τέρμινθος*), les Grecs extrayaient une huile, et ils en faisaient du vin. Le térébinthe de l'Écriture (hébr. *Ela*) est le *P. palaestina* de Boissier.

(1) *Κάρυον* est le fruit. Selon Pline ce nom dérive de *κάρυα*, tête : les anciens croyaient que les émanations du noyer pouvaient produire des céphalalgies (Pline, 13, 22; 23, 8). La vraie étymologie du mot est incertaine ; il est formé de la même racine que les noms sanscrits *kar-aka*, écale de la noix de coco, *kar-anka*, vase de bois de coco, *kara-mata*, noix de bétel.

(2) Cette assertion, si elle est vraie, tend encore à confirmer l'ancienneté de la culture du noyer en Grèce. Cependant Pline doute si cet arbre existait en Italie du temps de Caton.

(3) La ressemblance du nom arabe du noyer, *youz*, avec *egoz*, donne à cette supposition une grande probabilité. On sait que l'arabe moderne est d'un grand secours pour la connaissance des plantes de la Bible. Sous ce rapport, il est à l'hébreu, ce que l'italien est au latin, et le grec moderne au grec classique.

5. L'*Olivier* (*Olea europæa* L.) est un des arbres les plus célèbres de l'antiquité. Il était déjà connu à l'époque du déluge (Gen. 8, 11; hébr. *zait'h*), et il est également cité dans Homère (Od. 7, 116). Il constituait une des principales richesses de la Palestine et de l'Attique. Le premier olivier naquit, selon la fable grecque, d'une pique que Minerve enfonça dans le sol d'Athènes : aussi cet arbre, symbole de la paix, était-il consacré à la déesse de la sagesse, et l'on percevait à Athènes, pour le service de son temple, la dime du produit des oliviers.

La culture de l'olivier s'introduisit en Italie sous Servius-Tullius; et du temps de Pline, les Romains en connaissaient déjà 12 variétés. A l'état spontané on le désignait par les noms de *Oleaster*, ἀγριέλαιος, κότινος. Une couronne d'olivier sauvage était décernée aux vainqueurs des jeux olympiques.

6. Le *Figuier* (*Ficus carica* L. — Συκῆ; hébr. *tihna*; arabe *tīha*) fut connu, comme l'olivier, dès la plus haute antiquité. Il était planté dans l'Eden (Gen. 5, 7), et Homère mentionne les figes douces du jardin d'Alcinoüs (Od. 7, 116). Sa culture était donc connue en Grèce du temps d'Homère, puisque le figuier sauvage, qui croit en Grèce et dans l'Asie mineure dans les fentes des rochers, ne porte pas de fruits comestibles. Les Grecs considéraient le premier figuier cultivé comme un don de Cérès à l'athénien Phytalos, qui lui avait donné l'hospitalité (Paus. I, 57, 2). D'après un autre mythe, la terre l'avait produit pour nourrir Syceas, l'un des Titans, qui, fuyant les foudres de Jupiter, s'était caché dans son sein. Le figuier était consacré à Bacchus, d'où le surnom de συκίτης donné à ce dieu par les Lacédémoniens (Athen. III, 78). Un figuier sacré se trouvait sur le chemin d'Eleusis. — Les figes de l'Attique étaient célèbres (1).

(1) Plutarque insinue qu'une loi de Solon défendait l'exportation des figes de l'Attique. Cette opinion exprimée avec doute par l'écrivain grec et acceptée sans défiance par beaucoup de savants modernes, ne repose sur aucun fondement : elle n'a été inventée que dans le but d'expliquer l'origine du mot συκοπράντης, qui, suivant Plutarque, aurait désigné primitivement les gardes chargés de signaler en justice les infracteurs de la prétendue défense de Solon. Voici d'après Boeckh (*Die Staatshaushaltung der Athener*, Berlin 1831, t. 2, p. 61) une des opinions les plus plausibles sur ce sujet : une loi punissait de mort tout vol de figes : la gravité de la peine étant hors de proportion avec un délit aussi peu grave, on peut supposer que les propriétaires lésés qui la faisaient appliquer

C'est de la Grèce que la culture du figuier s'est propagée en Italie. Il paraît néanmoins que cet arbre y croissait spontanément, puisque, suivant la tradition, ce fut sous un figuier qu'on trouva Romulus et Rémus avec la louve qui les allaitait (Festus p. 135 Lind.). En Italie, ainsi qu'en Grèce et en Syrie, la figue était, et est encore de nos jours, une des principales ressources alimentaires des populations.

Du temps de Pline, le figuier avait déjà pénétré en Espagne et en Gaule.

7. Originaire de la Perse, le *Dattier* (*Phœnix dactylifera* L.) ⁽¹⁾ s'est répandu de bonne heure dans tout le SO de l'Asie et le N. de l'Afrique. La mythologie aryenne en fait souvent mention. Dans le midi de l'Europe, il ne produit pas de fruits comestibles : les dattes étaient importées en Italie et en Grèce des pays plus méridionaux. Aux yeux des Romains, le dattier caractérisait la Judée : il figure à ce titre, sur les monnaies de Vespasien frappées à l'occasion de la prise de Jérusalem.

8. La pulpe sucrée des gousses du *Caroubier* (*Ceratonia siliqua* L.), arbre de la région méditerranéenne, était usitée dans l'alimentation de l'homme et dans celle des bestiaux ; mais les fruits provenant de l'Afrique et de la Syrie sont seuls comestibles : c'est de là que les Romains et les Grecs les importaient. Le Caroubier était connu des premiers sous les noms de *siliqua*, *siliqua græca* (Colum. de arb. 25) ⁽²⁾ ; des seconds sous ceux de *κερονία*, *κερατία*, *κερατωνία* (Théophr. I, 18, 21 ; IV, 2 ; Strabo 17, 822) ⁽³⁾. C'est encore le figuier d'Égypte des uns et des autres.

9. Le *Citronnier* (*Citrus medica* L.) est originaire de l'Asie tropicale. M. Unger pense que les Juifs ne l'ont pas connu avant la captivité de Babylone : cependant on admet généralement que le

(les vrais *συκόφραγται*) étaient l'objet de la haine générale : Sycophante devint synonyme de délateur, et, par la suite, de calomniateur (Festus p. 132, Lind.). Il a encore ce dernier sens en grec moderne.

(1) *Palma*, Pline 16, 42. — *Φολιξ*, Hom. Od. 6, 163 ; Théophr. h. pl. 3, 5 ; Dioscoride 1, 149 (Le *φολιξ* dont parle Dioscoride, 4, 39, est une graminée). — *Tamar* (hébr.), Exod. 15, 27 ; Cant. 7, 9 ; Joël 1, 12 ; arabe *tamr*.

(2) Le *Trigonella fœnum græcum* était aussi appelée quelquefois *siliqua græca* (Colum. 2, 11).

(3) Les fruits portaient les noms de *κεράτια*, *ξύλον κέρτα*.

tappuach (*malus* de la Vulgate) dont parlait Salomon (Prov. 23, 11; Cant. passim) n'est autre que le citronnier. Théophraste est le premier auteur grec, et Virgile (Georg. II, 126) le premier auteur latin, qui fassent mention de cet arbre : aussi croit-on que ce sont les conquêtes d'Alexandre qui l'ont fait connaître aux peuples de l'occident. Les noms de *μηλον μηδικόν* ou *περσικόν* ⁽¹⁾ indiquent du reste son origine, et c'est ainsi également, qu'il est nommé par Virgile et par Pline. Dioscoride l'appelle encore *κεδρόμηλον* ⁽²⁾, et les latins *citrus*. Du temps de Pline, il n'était pas encore acclimaté en Europe : mais il paraît qu'il l'était en Cilicie à l'époque de Dioscoride (1, 131). C'est dans Palladius (IV, 10) qu'on trouve la première mention de sa culture en Italie ⁽³⁾, où les tentatives d'acclimatation étaient restées jusque là infructueuses.

À la fête des Tabernacles, les Juifs se présentent à la synagogue, un citron à la main : ce rite était déjà observé parmi eux du temps de Josèphe.

On s'est demandé ce que pouvaient être ces pommes d'or, dont la Terre fit don à Junon lorsque celle-ci s'unit à Jupiter, et qu'Hercule déroba du jardin des Hespérides pour les porter en Grèce. On a cité tour-à-tour les pommes proprement dites, les coings, les grenades, les oranges. Athénée (III, 83) et après lui la plupart des auteurs modernes ont cru qu'il s'agissait de citrons. Mais notre citronnier ne croît pas naturellement en Mauritanie, où l'on place généralement le jardin des Hespérides ; d'un autre côté, la forme, le goût et la couleur des citrons ne permettent guère de les nommer des pommes d'or. On a découvert récemment, dans le NO de l'Afrique, une espèce de *Citrus* (*C. deliciosa* Tenore) qui atteint 30 à 40 pieds de hauteur : ses fruits ont la grandeur et la forme d'une pomme, et une couleur jaune d'or ; ils sont entièrement lisses et leur saveur est délicieuse. Ce serait là, suivant le prof. Bertoloni, de Bologne ⁽⁴⁾, la vraie pomme des Hespérides : ce savant fait aussi remarquer que la présence, dans

(1) Théophr. h. pl. 4, 4 ; Diosc. 1, 131. Le pêcher porte également le nom de *μ. περσ.* dans le même chap. de Dioscoride.

(2) Il est à remarquer qu'en italien, le citron se dit *cedro*

(3) L'époque de la vie de cet auteur est incertaine. On sait seulement qu'il est postérieur à Adrien (138) et antérieur à Cassiodore (né en 468).

(4) *Miscellanea botanica*, fasc. XV. Bononiæ 1834.

cette partie de l'Afrique, de serpents gigantesques vient à l'appui de l'opinion qui place en Mauritanie le siège de l'exploit d'Hercule.

Le *Limonier* (*Citrus medica* var. *limonum*) et l'*Oranger* (*C. aurantium* L.) étaient connus dans l'Inde ancienne, puisqu'ils portent chacun un nom en sanscrit ⁽¹⁾. Ils furent introduits vers le 10^{me} siècle, par les Arabes, en Égypte et en Palestine, et arrivèrent de là en Europe.

10. Ce fut du temps de Pline (H. n. 13, 14), que le *Jujubier* (*Zizyphus vulgaris* Lam.), arbrisseau de l'Inde, fut transporté de Syrie en Italie : il paraît qu'à cette époque les Grecs ne le connaissaient pas encore. Ses fruits rouges ressemblant à des olives et d'un goût agréable, sont les *zizypha* de Pline et de Palladius, les *σνπία* de Galien, les *tsitsifa* des Grecs modernes.

Le *Zizyphus Lotus* Desf. est la célèbre plante, mentionnée par Homère (Od. 9, 82 sqq.), et décrite, d'abord par Polybe (12, 2), ensuite par Pline (13, 17) et par Dioscoride (1, 134), qui donna son nom aux Lotophages, peuple qui habitait l'île de Meninx (Zerbi) dans la petite Syrte. Cet arbrisseau abonde dans l'état de Tunis, et les Arabes mangent encore ses fruits, qui ressemblent à ceux du jujubier.

ÉD. MARTENS.

(La suite à un prochain numéro).

(1) Du sanscrit *Nimbuka* est dérivé l'hindoustani *Nimu* ou *Limu*, dans lequel se retrouve l'italien *Lemone*. De son côté, le nom sanscrit de l'orange, *Nagrunga*, a produit *Νεάγρτζιον* (mot qu'on trouve dans les scholies grecques sur l'Alexipharmacopée de Nicander, v. 533), l'espagnol *Naranja*, l'ital. *Arancio*, le fr. *Orange*.

NOTES MARGINALES SUR LES SENTENCES DE VARRON.

Nous devons au zèle intelligent de M. Charles Chappuis un livre qui réunit les travaux jusqu'ici épars des savants sur les *Sentences de Varron* et qui les complète par des études personnelles très-estimables. Le mérite réel de cette publication ⁽¹⁾

(1) *Sentences de M. Terentius Varron et liste de ses ouvrages d'après différents manuscrits*, par Ch. Chappuis. Paris, Durand, 1856.

bienvenue pour tout amateur de l'ancienne littérature latine ne saurait être diminué par quelques *desiderata* et observations d'un lecteur attentif. Dans la partie critique, l'auteur nous semble avoir un peu trop déprécié la valeur du manuscrit de Padoue, dont les leçons sont quelquefois évidemment préférables à celles du manuscrit d'Arras, que M. Chappuis suit presque exclusivement. Les philologues remarqueront aussi, non sans un vif regret, ces paroles à la page 36 : « J'ai noté toutes les leçons que présentent les principaux manuscrits, toutefois *sans tenir compte... des inversions qui n'avaient nulle importance.* » Voici un seul exemple. Au n° 59 on lit : *Philosophiae non accommodari tempus, sed dari oportet* », sans variante. Mais le manuscrit de Padoue donne (n° 43) : « *Philosophiae dari, non accommodari oportet tempus* » ce qui vaut bien mieux. La traduction française toujours vive et spirituelle, néglige ordinairement et peut-être de parti pris la couleur qu'il a plu à Varron de donner à sa pensée; souvent aussi il y aurait à discuter sur le sens. Encore un seul exemple : « 40. *Ex negotio semper otium sumendum, eo tamen, ne ex continua assiduitate necesse sit id deseri.* » Ce qui veut dire : « Après le travail il faut toujours prendre du repos, mais seulement pour ne pas être forcé, par une trop constante application, à renoncer tout-à-fait au travail » (et non pas à cause des charmes du repos). M. Chappuis a mieux aimé traduire : « Ne nous reposons que quand la fatigue nous y oblige; craignons seulement qu'une trop constante persévérance nous réduise à renoncer au travail. »

Cela dit, passons à quelques observations de détail que nous donnons pour ce qu'elles peuvent valoir.

7. *Mors, si prima, non pejor est ultima.* Cela n'a guère de sens. Il faut probablement réunir les n° 6 et 7 : *mors nulli nova, sed credita. Vitam utrimque complectitur mors, et primâ non pejor est ultima.* La pensée a été bien expliquée par M. Chappuis dans les notes, p. 104. Le ms. d'Arras (A) donne *mors se pr.* et au-dessus *vel si*, celui de Padoue (P) *mors senis pr.*, interpolation évidente. L's sera venu de *mors*; de e j'ai fait *et*. La place de *est* montre que *prima* est à l'ablatif. — Le n° 9 est un hexamètre :

Est ratio (P. robur) vitæ in multam concedere turbam.

Robur paraît préférable. C'est ce que disait mon regrettable ami

Charles Labitte : « Pour faire son chemin chez nous, il faut être honnêtement médiocre. »

10. *In multis contra omnes sapere, desipere est.* Cette sentence se trouve dans huit recueils, dont les deux meilleurs ajoutent, P. *et averso*, A. *et e contra*. Comme ces deux manuscrits viennent de la même source, il est probable que le copiste, moins ancien, de A. a cherché à rendre plus clair *et averso*, et que ces mots doivent être pris pour l'ancienne leçon arbitrairement remplacée par *e contra*. On sait que Varron employait volontiers des termes grecs et on connaît le sort des mots grecs dans les manuscrits latins. N'y aurait-il pas là le reste défiguré d'un mot grec? par exemple : — *Desipere est et ἀνοητα*.

15. *Extorquere est plus semel rogare.* Telle est la leçon de P., et Varron aimait à parler ainsi. Huit autres recueils portent *plus quam semel*. Ce n'est pas la seule preuve matérielle de la bonté du ms. P.

18. *Nec sequi nec fugere fortunam decet; si modo non magis obsit quam — non noceat.* C'est la figure *πρὸς προσδοκίαν* : on s'attendait à *non magis obsit quam* *prosit*; mais la fortune ne peut pas être *utile* (à l'âme); tout ce qu'elle peut, c'est ne pas nuire. La traduction est manquée.

FR. DÜBNER.

REMARQUES SUR UNE TRADUCTION DE SOLIN.

(Suite et fin. Voir le numéro de juillet p. 214.)

24.

Est et alces mulis comparanda, adeo
propenso labro superiore ut nisi rece-
dens in posteriora vestigia pasci non
queat.

XX, 6, p. 174.

On y trouve aussi l'alce. Sa lèvre
inférieure est si longue, qu'il ne peut
pâtir qu'à reculons.

C'est encore sûrement une faute d'impression. Lisez : Sa lèvre supérieure. Ce sera une traduction exacte, ce ne sera pas une sottise.

25.

Incolæ nesciunt fruges.

XXII, 13, p. 182.

Il n'y a pas de fruits dans cette île.

« *Fruges* (de *frui*), plus usité que le singulier *frux*, est le produit des semailles, tant des *legumina* (plantes légumineuses) que des *frumenta* (céréales). *Fructus* (même étymologie) quoique étant d'une acception très-générale, et pouvant se dire de tous les fruits de la terre, désigne plus particulièrement, surtout lorsqu'il est joint à *fruges*, les fruits des arbres et de la vigne. Ces deux mots expriment tantôt deux idées subordonnées l'une à l'autre, tantôt deux idées coordonnées : 1° au point de vue de la subordination, *fruges* est à *fructus* comme l'espèce est au genre ; 2° au point de vue de la coordination, les *fruges* sont le produit du labourage (*ἀροτρος*), tandis que les *fructus* sont le produit des plantations (*ἐρύτευσις*). Enfin, sous un autre rapport, les *fruges* sont les fruits considérés absolument, en tant que fruits des champs, tandis que les *fructus* sont les fruits considérés relativement, c. à d., par rapport à un possesseur, etc. » *Traité des synonymes de la langue latine* par E. Barrault, etc. Paris, 1853, p. 397.

26.

Non habent sylvas, tantum junceis *Il n'y a pas de forêts. Il n'y a qu'un*
herbis inhorrescunt. Cetera earum *amas de joncs et des sables arides.*
nudae arenae. XXII, 16, p. 184.

Un amas de joncs ! Il n'y croît que des herbes droites comme des joncs, que des joncs.

27.

Nam Oceanus, quem Graeci sic nomi- *L'océan, ainsi nommé par les Grecs,*
nant de celeritate, ab occasu solis *parce qu'il est à l'occident.*
irrupit. XXIII, 13, p. 188.

Il ne se peut que l'on puisse accuser l'impression d'une lacune. Lisez : L'Océan, auquel les Grecs ont donné ce nom à cause de sa rapidité (*ὠκύτης*) débouche à l'occident.

28.

Achæi Tripolin lingua sua signant *Les Achéens ont dans leur langue*
de trium urbium numero, Oeæ, Sabrataæ, *donné le nom de Tripolis à trois villes,*
Leptis magna. XXVII, 8, p. 208. *Oea, Sabrata, la Grande Leptis.*

Nous avons vu tantôt, n° 20, une singulière erreur à propos de Chalcis. Nous venons de voir la singulière étymologie d'Océan. En voici une autre. Ne pourrions-nous pas soupçonner que le grec n'est pas familier à M. Agnant ? Car enfin, il devrait savoir que Oea n'a pas été appelée Tripolis, ni Sabrata non plus, ni Leptis ; il saurait

qu'elle n'aurait reçu ce baptême que si elle avait été composée de trois villes, ce qui n'est pas non plus. Reste donc une seule version : c'est qu'alors comme aujourd'hui le nom de Tripolis s'applique au pays. Telle est aussi l'opinion de Malte-Brun : « trois villes se distinguent « dans la région syrtique; elle en prit dans le V^e siècle le nom de « Tripolis, ou région des trois villes, etc. »

Si l'époque fixée pour cette dénomination est vraie, cela rapprocherait l'existence de Solin, et peut-être, en dépit de Saumaise, ne faudrait-il pas négliger le passage (XXXV, 4), où il parle de la ruine de Jérusalem par *Artaxerxès*, qui la rapprocherait davantage encore.

Pourquoi traduire *Achaei* par Achéens ?

29.

Inter Syrtes, quamvis terra pergentibus, iter sideribus destinatur, nec aliter cursus patescit. Nam putris soli faciem aura mutat, et minimo licet vento tantam diversitatem flatus efficit ut subinde perversis sitibus locorum nulla indicia agnitioni relinquantur : quum modo quæ fuerant tumulis ardua in valles residunt; modo quæ vallibus pressa cœtu pulveris aggerantur. Ita etiam continens naturam maris sui patitur, nec interest ubi potius sint procellae, quum ad exitium vianitium elementis congruentibus in terris flabra saeviant, in mari terræ.

XXVII, 38, p. 218.

Entre les Syrtes, même pour ceux qui voyagent par terre, la route est indiquée par les astres. Il n'y a même pas d'autres guides. Car un souffle change l'aspect de ce sol friable, et le moindre vent produit des effets si divers qu'il bouleverse la face des lieux, et ne laisse plus aucun moyen de se reconnaître, tantôt créant des vallons où étaient des hauteurs, tantôt couvrant d'un amas de sable ce qui était vallon. Le continent souffre également de la mer qui le baigne, et l'on ne sait où est la tempête : car les deux éléments conspirant contre les voyageurs, le vent tourmente la terre, la terre tourmente la mer.

Il serait difficile d'égaliser une pareille négligence. Bornons-nous à fixer le sens des dernières phrases : Ainsi le continent présente les mêmes caractères que la mer qui le baigne. Des deux côtés les tempêtes sont aussi redoutables, car les éléments conspirant contre la sûreté des voyageurs, les vents sont le danger de la terre, les sables rendent les mers dangereuses.

30.

Prædivina somnia repraesentare dicitur subjectus capiti incubantium.

XXVII, 46, p. 222.

Elle donne, dit-on, des rêves divins à ceux qui l'ont sous leur tête, quand ils sont couchés.

M. Agnant aurait sûrement traduit : imbrium divina avis immimentium : l'oiseau divin de la pluie; Falli sperat Chaldaeos ceterosque divinos : les Chaldéens et les autres dieux.

31.

Quæ germina initio barbaricæ impressionis vastatis agris, postea ob intolerandam vectigalis nimietatem, ferme penitus ipsi accolæ eruerunt.

XXVII, 49, p. 222.

Ces plantes, d'abord par suite de l'invasion des barbares qui ravagèrent le pays, ensuite à cause de l'énormité des impôts, qui ont forcé les habitants mêmes à les arracher, ont disparu presque entièrement.

S'il avait traduit *de l'impôt*, on aurait pu croire qu'il avait compris le *vectigal*.

32.

Ut aedem Apellis manu insignem nec araneæ intexerent nec alites involarent, cadaver ejus reticulo aureo suspensum ibidem locarunt. XXVII, 53, p. 224.

Pour écarter d'un temple construit par Apelle, etc.

Le peintre paraît assez célèbre pour faire préférer : un temple décoré des peintures d'Apelle.

33.

Quidquid ejus sub meridiano cardine lucis nitet, qui maxime virent hieme.

XXX, 14, p. 234.

Tout ce qui est au sud présente de verdoyantes forêts.

Pourquoi négliger la circonstance que l'hiver est l'époque de la plus belle verdure ?

34.

Exciditur e cerebris draconum dracontias lapis, sed lapis non est, nisi detrahatur viventibus.... Præstantissimi audacia viri explorant anguium foveas et receptus : inde præstolati ad pastum exeuntes, prætervectique percitis cursibus, objiciunt gramina medicata, quantum potest ad incitandum soporem. Ita somno obsopitis, e capitibus exsecant lapides, et de manubiis præcipitis ausi prædam revelant temeritatis.

XXX, 16, p. 234.

On tire du cerveau des dragons la pierre dite dracontias ; mais on ne peut l'avoir à l'état de pierre qu'en l'enlevant à un dragon vivant.... Les hommes les plus hardis explorent les cavernes, les trous où se retirent les serpents. Dans l'attente de leur proie, ils vont aux lieux où pait le reptile, et s'avançant sur des chars rapides, ils répandent des préparations soporifiques, coupent la tête au dragon endormi, et pour prix de cet acte audacieux rapportent cette pierre monument de leur témérité.

Je ne comprends pas que les dragons survivent à cette fouille dans leur cerveau ; mais ce que je comprends moins encore, c'est qu'ils soient vivants après qu'on leur a coupé la tête. De la part des aven-

turiers, c'est un procédé fort déraisonnable ; car ils se mettent dans l'impossibilité de rapporter cette *pierre monument de leur témérité*.

33.

Observatur ut messis nec ortum *On le coupe, mais il faut que ce ne*
solis anticipet, nec egrediatur occasum. *soit ni avant ni après le lever du*
XXX, 31, p. 240. *soleil.*

Ce serait le moyen de ne le couper jamais. Mais il est possible que l'imprimeur soit coupable du péché d'omission : ni avant le lever, ni après le coucher du soleil.

36.

Datum illi nomen ex eo censent quod *Elle a, dit-on, reçu ce nom, parce*
animorum calentium mollit impetus et *qu'elle dompte l'ardeur des animaux*
tumentes refrenat iras *en chaleur, et les transports de la*
XXXIII, 21, p. 264. *colère.*

Bien que la langue admette les esprits animaux, c'est un peu fort (à moins que l'on ne croie aux tables tournantes) de prendre les esprits pour des animaux, mais il n'y a guère de différence, il est vrai, entre *animorum* et *animalium*.

37.

Chalcophthongos resonat ut pulsata *Le chalcophthongos a le son de*
aera ; pudice habitus servat vocis clari- *l'airain, son usage modéré entretient*
tatem. *la netteté de la voix.*
XXXVII, 22, p. 276.

Je ne sais si je pourrais comprendre ni traduire *pudice habitus*. Serait-ce que l'acteur qui la porte et demeure continent conserve la netteté de la voix ? faudrait-il accepter la correction de Saumaise ? quoi qu'il en soit, on ne peut tolérer : son usage modéré.

38.

Seu quod de fronte ejus quaedam *Soit enfin que de son front présen-*
corniculorum protuberabant minae. *tant une forme de corne jaillit la*
XLV, 8, p. 298. *menace.*

Il ne s'agit point de menace. Le front était seulement, comme dit Horace, *turgida cornibus*. Il y avait menace de cornes, mais point de cornes menaçantes.

39.

Suprema ornaret sepulcro. *Des funérailles que le prince honora*
XLV, 9, p. 298. *de sa présence.*

Simplement : il lui fit dresser un tombeau.

40.

Isque adeo spreuit lupatos ut de industria cernuatus ruina pariter et se et equitem affligeret.

XLV, 13, p. 500.

Le cheval se rendit tellement maître du frein que, se laissant tomber à dessein, il écrasa son cavalier en succombant lui-même.

Dites : se lancant dans un précipice. Voir n° 22.

41.

Indiam Liber pater primus ingressus est, utpote qui Indis subactis omnium primus triumphavit. LII, 3, p. 314.

C'est Bacchus qui le premier entra dans l'Inde, et c'est lui en effet qui le premier soumit les Indiens.

M. Agnant n'a pas compris le *triumphavit* qui rappelle le cortège triomphal de Bacchus, conquérant de l'Inde.

42.

Annona pari semper tenore.

LIII, 13, p. 336.

Toute l'année n'est chez eux qu'une récolte perpétuelle.

La récolte a toujours la même abondance.

43.

Sicut divus Julius thoracem quem Veneri genitrici in templum ejus dicavit, ex Britannicis margaritis factum subjecta inscriptione testatus est.

LIV, 28, p. 340.

J. César a fait connaître par une inscription que celles qui décoraient la cuirasse dont il orna le temple de Vénus Génitrice venaient de la Bretagne.

44.

Carmanix Persis annectitur, quæ incipit ab insula Aphrodisiæ, variarum opum dives.

LIV, 13, p. 344.

A la Carmanie confine la Perse, dont l'île d'Aphrodisie est comme la tête. Cette île riche en biens de toute espèce....

Ayant été amené, comme vous l'avez vu, à consulter Festus, nous l'avons feuilleté. Eh bien! jugez si le traducteur, M. Savagner, ancien élève pensionnaire de l'école des chartes, professeur d'histoire en l'Université, etc., vaut mieux que M. Agnant.

ACLASSIS. Tunica ab humeris non consu-
ta.

Aclassis. Tunique non cousue au haut des épaules.

ALIORSUM ET ILLORSUM sicut introrsum
dixit Cato.

Aliorsum et illorsum. Cato s'est servi de ces deux mots dans le sens d'introrsum.

BELLITUDINEM sicut magnitudinem
Verrius dixit.

Bellitudo. Verrius a employé ce mot dans le sens de magnitudo.

CAESPES est terra in modum lateris caesa cum herba, sive frutex recisus et truncus.

IMPORCITOR, qui porcas arando facit in agro. Porca autem ut inter duos sulcos terra eminens.

INFERIUM vinum id, quod in sacrificando infra pateræ labrum ponebatur.

M. MANLIUM patriciæ familiæ neminem vocari licuit.

MAPALIA, casæ punicæ appellantur in quibus, quia nihil est secreti, solet id vocabulum solute viventibus obici. Sunt enim mapalia quasi cohortes rotundæ.

Caespes. Terre coupé de biais et garni de gazon, ou bien encore, souche d'arbre taillée et tronquée.

Imporcitor. Celui qui en labourant fait des sillons dans un champ. On appelle porca la terre qui s'élève entre deux sillons.

Inferium, vin qui dans les sacrifices était plus bas que le fond de la coupe.

M. Manlius. Il fut défendu de donner ce nom....

Mapalia. On appelle ainsi les cabanes africaines. Comme il ne s'y passe rien de secret, ce mot est jeté d'ordinaire à la face des individus qui mènent une vie déréglée. Car les mapalias sont des sortes de cours de métairies rondes.

V. H.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

DE L'ÉTUDE DU LATIN; PAR M. BAGUET, MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

Extrait des Bulletins de l'Académie, 27^{me} année, N° 6.

Dans les lectures que j'ai eu l'honneur de faire à la classe, au sujet de l'enseignement, je me suis plus d'une fois occupé des moyens de rendre plus forte et plus sérieuse l'étude du latin. C'est, en effet, en ce qui concerne cette étude que la faiblesse des élèves est le plus généralement constatée, soit dans les concours des collèges, soit dans les examens publics dont le latin est l'objet.

Et cependant, rien n'a été négligé pour faire comprendre aux jeunes gens quels avantages leur offre la culture des langues anciennes. Tout semble avoir été dit sur ce point. En outre, depuis quelques années surtout, différentes mesures propres à fortifier l'étude de la langue latine ont été proposés par le conseil de perfectionnement et introduites par l'État dans les établissements qu'il dirige. Divers exercices fort utiles, parmi lesquels nous citerons les *explications* ou *lectures cursives* et la répétition, dans chaque classe, des

textes appris dans les classes précédentes, ont été particulièrement recommandés (1).

D'où vient donc que des mesures qui paraissaient devoir être si efficaces restent infructueuses, ou, du moins, n'ont pas produit jusqu'ici, d'une manière assez sensible, l'amélioration qu'on s'en promettait? Cela tient principalement, nous avons hâte de le dire, à une cause qu'à plusieurs reprises nous avons indiquée comme résultant d'une nécessité de notre époque : c'est que la langue maternelle domine aujourd'hui tout l'enseignement, après avoir conquis, par la force des choses, la place que le latin y occupait autrefois.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire ici que de rappeler au souvenir de la classe ce qu'un de nos honorables confrères, M. Devaux, a dit à ce sujet. Après avoir signalé le changement qui s'est opéré depuis vingt à trente ans dans l'enseignement moyen, il s'est demandé comment il serait possible de renforcer l'étude du latin. Il n'y a, nous a-t-il dit (2), que deux moyens de rendre au latin le temps qu'on lui a enlevé. Le premier, c'est de faire rentrer l'enseignement des autres matières dans son ancienne insignifiance ; le second, c'est d'étendre la durée générale des études moyennes.

Or, notre honorable confrère n'a pas hésité à reconnaître que les besoins réels de la société ne permettent guère de songer à l'emploi du premier de ces moyens et que l'application du second froisserait des idées trop répandues aujourd'hui sur la durée des études.

Ne nous restera-t-il, après cela, qu'à déplorer l'affaiblissement des études latines sans espoir de les voir se relever? Et nous contenterons-nous de répéter les plaintes de ceux qui regrettent, disent-ils, le temps où les enfants, dès l'âge de dix à onze ans, étaient déjà familiarisés avec l'usage du grec et du latin? Loin de nous un tel découragement! Sachons tenir compte des exigences et des besoins de l'époque à laquelle nous appartenons; mais, en même temps, tout en respectant la position que les langues modernes ont prise, redoublons d'effort, ne négligeons rien pour que les jeunes gens soient en état d'apprécier et de mettre à profit les trésors que renferment les productions de l'antiquité. Examinons soigneusement si, outre les mesures adoptées pour fortifier l'étude du latin, il n'existe pas quelque autre moyen dont l'emploi judicieux nous ferait espérer un résultat plus satisfaisant que celui que nous avons obtenu jusqu'ici.

(1) Voir une circulaire ministérielle du 10 juillet 1855.

(2) Voir les *Bulletins de l'Académie*, t. XX, 2^{me} part., p. 150.

C'est cette pensée qui m'engage à parler d'un procédé d'enseignement dont l'expérience m'a démontré l'efficacité et qui consiste à faire prendre de bonne heure aux élèves l'habitude d'étudier le latin dans le latin même, et de se passer, en faisant cette étude, de l'intermédiaire de la langue maternelle. Je m'explique.

Avant tout, il importe de jeter un coup d'œil sur la manière dont nous apprenons naturellement, dès l'enfance, notre langue maternelle. La parole, dont le son vient frapper nos oreilles, n'a de valeur pour nous et n'offre un sens à notre esprit que quand nous connaissons la chose signifiée par la parole. Cette connaissance une fois acquise, le mot que nous entendons répéter nous rappelle instantanément l'objet dont il est destiné à représenter l'idée. De même la vue ou le souvenir de cet objet nous rappelle le mot qui sert à le désigner. Il s'établit ainsi, dans notre esprit, une relation tellement intime entre le mot et la chose signifiée que l'un s'identifie avec l'autre.

Il en est tout autrement, dans la suite, lorsque, possédant déjà une connaissance assez étendue de la langue maternelle, nous abordons l'étude du latin. Ce n'est plus d'une manière immédiate, à la vue d'un objet ou d'un fait, que nous apprenons la signification des termes latins, mais c'est à l'aide des termes correspondants que la langue maternelle nous fournit.

Rien de plus naturel, cependant, que ce mode de procéder ; il s'offre à nous de lui-même. Si, en effet, comme nous l'avons constaté, nous identifions, par la pensée, le mot avec l'idée dont il est le signe, le moyen le plus facile et le plus sûr d'apprendre et de retenir la signification d'un terme latin n'est-il pas de rattacher ce terme au mot de la langue maternelle qui y correspond le plus exactement possible et qui nous est déjà familier ? Cette marche si simple et si régulière semble, au premier abord, ne devoir entraîner aucun inconvénient, et, certes, nous n'en aurions aucun à signaler, si la langue maternelle, le français, par exemple, était calqué sur le latin. Or, personne n'ignore combien ces deux langues diffèrent entre elles. Sans entrer ici dans les détails, bornons-nous à dire que tout y est différent sous le rapport de la phraséologie et du style.

C'est cette différence essentielle qui fait que très-souvent des élèves, ayant déjà, semble-t-il, une certaine connaissance du latin, montrent de l'hésitation devant la phrase la moins compliquée. La nécessité de prouver qu'ils comprennent, à livre ouvert, un passage

qu'ils n'ont jamais vu les effraie : c'est pour eux un véritable épouvantail. Cela ne nous étonne point. Aussi longtemps qu'en lisant le latin ils songeront au français, c'est-à-dire qu'ils chercheront à retrouver le français dans le latin, ils seront exposés à se voir arrêtés à chaque instant (1). De même, lorsque, dans un concours, on leur demande la composition d'un discours latin, ils sont hors d'état de remplir cette tâche avec succès, s'ils ne trouvent sur-le-champ et directement l'expression latine qui convient à leur pensée.

La même observation peut être faite, s'il s'agit d'un *thème* autre que ce qu'on appelle *thème d'imitation*. Quant aux *versions*, nous ferons seulement remarquer, en passant, qu'une traduction littérale, considérée comme exercice, est un moyen de pénétrer dans le sens d'un texte latin, tandis qu'une traduction libre, ou, comme on dit, élégante, doit uniquement servir à prouver que nous savons rendre convenablement dans notre langue ce que les Latins ont exprimé dans la leur. Que de fois n'arrive-t-il pas, en effet, pour nous borner ici à une seule particularité, que nous ne pouvons reproduire exactement une pensée sans avoir recours à des idées toutes différentes de celles qui sont employées pour exprimer cette même pensée en latin ?

(1) Croirait-on que, plus d'une fois, des jeunes gens ont été embarrassés par cette phrase si simple de Cicéron (*De Off.*, liv. III, c. 11) : *Themistocles, post victoriam ejus belli, quod cum Persis fuit, dixit in concione se habere consilium reipublicae salutare, sed id sciri non opus esse*. Sans faire attention que la langue latine n'a pas d'article, ces élèves voyaient dans *habere consilium* l'expression française avoir LE dessein et ne songeaient pas qu'on peut y voir également avoir un dessein. Ils se trouvaient ainsi dans l'impossibilité d'achever la traduction du passage, le mot *salutare* devenant pour eux un verbe à l'infinif, dont ils essayaient en vain de faire le complément de *consilium*.

(La fin au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

La lettre suivante nous a été adressée par M. Mannekens-Noël au sujet d'un compte rendu inséré dans notre numéro de mars.

Monsieur le Directeur,

Dans l'appréciation que vous avez eu l'obligeance de faire des 3^{me} et 4^{me} parties de notre nouvelle méthode pour apprendre le fran-

çais, vous regrettez que nous ayons abrégé la syntaxe et négligé quelques remarques importantes. — Si nous avions pu vous envoyer en temps utile notre 5^{me} et dernière partie qui vient de paraître, et dont nous avons l'honneur de vous expédier ci-joint deux exemplaires, vous nous auriez épargné ce reproche que vous avez eu le droit de croire fondé, puisque vous ne connaissiez pas l'existence de cette 5^{me} partie. Nous vous prions, Monsieur le Directeur, de bien vouloir l'examiner avec la même bienveillante impartialité que vous avez mise dans l'appréciation des autres parties. Nous aimons à croire qu'après examen vous reconnaitrez que votre reproche a été formulé en termes trop sévères.

Vous dites encore : « *Plusieurs définitions sont mal formulées ou incomplètes. Ainsi nous trouvons après quelles locutions on emploie le subjonctif, mais il n'y a pas un mot sur la véritable nature de ce mode. Pourquoi ne pas essayer de faire comprendre que c'est le mode de l'incertitude, du doute ?* »

Nous avons la certitude que vous n'hésitez pas, après avoir pris connaissance de la dernière livraison de notre ouvrage, à retirer cette accusation imméritée, et à reconnaître que loin d'avoir abrégé la syntaxe etc., nous avons tâché de donner à cette partie importante de la langue tous les développements qu'elle mérite ; que nous avons eu des raisons plausibles pour nous borner, dans la 4^{me} partie, à faire connaître aux élèves que la proposition principale renfermant *une idée de volonté pour ou contre*, exige le subjonctif à la subordonnée, et à leur apprendre les locutions et les verbes qui expriment cette idée, pour nous occuper ensuite, dans la 5^{me} partie, du subjonctif *comme mode du doute et de l'incertitude*, et y indiquer tous les cas où l'emploi de ce mode est exigé.

Veuillez nous permettre, Monsieur le Directeur, de présenter quelques objections que nous croyons fondées, à certaines remarques critiques contenues dans l'article que vous avez bien voulu nous consacrer.

Vous demandez si la langue française admet : **TRADUISEZ** cet exercice *sur la première personne ?* »

En nous servant de l'expression *traduisez sur*, nous n'avons fait qu'imiter *Vanier* qui l'emploie à chaque page de sa grammaire pratique, et nous avons cru que son nom fait suffisamment autorité dans le monde classique, pour nous permettre de nous servir de cette expression.

« Dans le chapitre du participe passé, dites-vous plus loin, ils se

créent des chimères pour se donner le plaisir d'attaquer une règle généralement reçue. On dit : le participe entre deux *que* est invariable, parce qu'alors il a pour complément la proposition suivante. A cela ils opposent les phrases : Les juges *que* j'avais convaincus *que* j'étais innocent, m'ont acquitté. — Vos amis *que* j'avais persuadés *que* vous étiez mort, étaient etc. Où s'exprime-t-on de la sorte ? »

Vous nous demandez, Monsieur le Directeur, où l'on s'exprime de la sorte ? — Nous invoquerons cette fois encore l'autorité de M. Vanier. On trouve dans l'*Écho des Écoles primaires*, tome 2, deuxième année, page 239, le passage suivant :

« S'il est des cas où le participe passé entre deux *que* est invariable, il en est d'autres pourtant où il doit de toute nécessité prendre l'accord ; c'est ainsi qu'il faut écrire : *Les juges que etc., vos amis que etc.* ; le participe doit varier puisque ce *que* qui précède le participe, est le complément direct de ce même participe ; l'analyse le prouve évidemment, car ces phrases reviennent à celles-ci : *Les juges que j'avais convaincus DE CE FAIT*, c'est-à-dire *que j'étais innocent*. — *Vos amis que j'avais persuadés DE CET ÉVÉNEMENT*, c'est-à-dire *que vous étiez mort*. — D'après cela il est dangereux de poser des règles absolues, ainsi que l'ont fait la majeure partie des grammairiens. »

Vous dites encore :

« Lorsqu'il s'agit de savoir, par exemple, quand il faut dire : *je suis Samson qui A FAIT*, quand, *je suis Samson qui AI FAIT*, peut-on se contenter de dire à l'enfant : formulez la règle ? Plus d'un grammairien réfléchirait à deux fois avant de répondre. »

Permettez nous de citer les exemples tels qu'ils se trouvent à la 65^{me} page de la 3^{me} partie, et auxquels vous faites allusion :

<i>Je suis</i>	<i>Holopherne qui AI ÉTÉ puni à cause de mon orgueil.</i>
<i>Suis-je</i>	» A ÉTÉ » <i>de son orgueil ?</i>
<i>Je ne suis pas</i>	» A ÉTÉ » » <i>orgueil.</i>
<i>Ne suis-je pas</i>	» A ÉTÉ » » <i>orgueil ?</i>
<i>Je suis cet</i>	» A ÉTÉ » » <i>orgueil.</i>
<i>Si j'étais</i>	» A ÉTÉ » » <i>orgueil.</i>

Voici maintenant les réflexions que nous suggérons à l'élève pour l'aider à trouver quel doit être l'accord du verbe avec le pronom *qui*, employé comme sujet. Nous lui demandons d'abord : Quelle est la règle ? « Et nous lui disons ensuite : Pour y répondre convenablement examinez LA FORME de la proposition principale, c'est elle qui vous dira quand le pronom *qui* se rapportant à un nom propre, est de la

première, de la seconde ou de la troisième personne ; voyez encore si le nom propre n'est pas précédé d'un article démonstratif... »

Il nous paraît, Monsieur le Directeur, qu'avec ces données les élèves en général parviendront à trouver la règle applicable à ces exemples.

Du reste, Monsieur le Directeur, nous nous faisons un devoir de vous témoigner notre reconnaissance pour les bons conseils que vous avez bien voulu nous donner ; nous nous empresserons de les mettre à profit, et de faire disparaître de notre ouvrage, lors d'une nouvelle édition, les imperfections que vous signalez dans votre compte-rendu. Nous serions flattés de vous voir accorder à ces observations une petite place dans les colonnes de votre estimable journal.

Agrécz, etc.

L. MANNEKENS-NOEL.

Hemixem, le 18 juin 1858.

CONCOURS DES ATHÉNÉES ET COLLÈGES.

RHÉTORIQUE LATINE.

COMPOSITION LATINE. 2 AOUT.

Alexandri ante expeditionem adversus Indos suscipiendam ad duces oratio.

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur travail.

TRADUCTION DU GREC EN FRANÇAIS. 6 AOUT.

Le poète est l'homme inspiré. — Αὕτη μὲν ἡ λίθος, ἣν Εὐριπίδης Μαγνητῶν ἀνόμασεν, οἱ δὲ πολλοὶ Ἑρακλείην, οὐ μόνον αὐτοῦς τοῦ δακτυλίου ἄγει τοὺς σιδηροῦς, ἀλλὰ καὶ δύναμιν ἐντίθησι τοῖς δακτυλοῖς, ὥστ' αὐτὸ δύνασθαι ταῦτόν τοῦτο ποιεῖν, ὅπερ ἡ λίθος, ἄλλους ἄγειν δακτυλοῦς ὥστ' ἐνίοθ' ὀρμαθὸς μακρὸς πᾶν σιδηρῶν καὶ δακτυλίων ἐξ ἀλλήλων ἤρτηται· πᾶσι δὲ τοῦτοις ἐξ ἐκείνης τῆς λίθου ἡ δύναμις ἀνήρτηται. Οὕτω δὲ καὶ ἡ Μοῦσα ἐνθεοὺς μὲν ποιεῖ αὐτή, διὰ δὲ τῶν ἐνθεῶν τούτων ἄλλων ἐνθουσιαζόντων ὀρμαθὸς ἐξαρτᾶται.

Πάντες γὰρ οἱ τι τῶν ἐπῶν ποιηταὶ οἱ ἀγαθοὶ οὐκ ἐκ τέχνης, ἀλλ' ἐνθεοὶ ὄντες καὶ κατεχόμενοι πάντα τὰῦτα τὰ καλὰ λίγρουν ποιήματα. Καὶ οἱ μελοποιοὶ οἱ ἀγαθοὶ ὥσπερ οἱ χορυβαντιῶνες οὐκ ἐμφρονες ὄντες ὀρχοῦνται· οὕτω καὶ οἱ μελοποιοὶ οὐκ ἐμφρονες ὄντες τὰ καλὰ μέλη ταῦτα ποιοῦσιν, ἀλλ' ἐπειδὴ ἐμβῶσιν εἰς τὴν ἁρμονίαν καὶ εἰς τὸν ρυθμόν, βακχεύουσι καὶ κατεχόμενοι, ὥσπερ αἱ βάνχαι ἀρύτονται ἐκ τῶν ποταμῶν μέλι καὶ γάλα κατεχόμεναι, ἐμφρονες οὐκ οὔσαι οὐ.

Ἄτ' οὖν οὐ τέχνη ποιοῦντες καὶ πολλὰ λέγουσι καὶ καλὰ περὶ τῶν πραγμάτων· ἀλλὰ θεὸς μοῖρα τοῦτο μόνον οἷός θ' ἑκάστος ποιεῖν καλῶς, ἐφ' ᾧ ἡ Μοῦσα αὐτὸν ὥρμησεν· τὰ δ' ἄλλα φαῦλος αὐτῶν ἑκάστος ἐστίν· οὐ γὰρ τέχνη ταῦτα λέγουσιν, ἀλλὰ θεὸς δύναμει.

Ὁ θεὸς ἐξαιρούμενος τούτων τὸν νοῦν τοῦτοις χρῆται ὑπερέταις καὶ τοῖς χρησμοῶ-
δοις, ἐν' ἡμεῖς οἱ ἀκούοντες εἰδῶμεν ὅτι οὐχ οὗτοι εἰσιν οἱ ταῦτα λέγοντες οὕτω πολλοῦ
ἄξια, οἷς νοῦς μὴ πάρεστιν, ἀλλ' ὁ θεὸς αὐτός ἐστιν ὁ λέγων, διὰ τούτων δὲ φθίγγεται
πρὸς ἡμᾶς (1).

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FRANÇAISE. 7 AOÛT (2).

Éloge de l'agriculture.

Les concurrents ont six heures pour faire leur travail.

SECONDE LATINE.

THÈME LATIN. 2 AOÛT.

Il y a des hommes qui plaignent la vieillesse, parce que, à leur avis, elle est privée de tous les plaisirs. Mais d'abord il est beaucoup de plaisirs que la vieillesse dédaigne comme peu dignes d'elle : ensuite je pense qu'il faut la féliciter de ce qu'elle ne sent pas le besoin de plaisirs le plus souvent contraires à la vertu et qui par conséquent ne méritent pas d'être recherchés par les hommes de bien. Il est d'ailleurs faux de dire que les plaisirs lui manquent complètement. Elle a de nobles joies qui sont inconnues à la jeunesse. Pour ne parler que de ceci, que peut-il y avoir de plus agréable que de jouir, dans une vie tranquille et pleine de loisirs, du commerce de ses amis et de suivre sans empêchement des goûts que la raison approuve ? N'oubliez pas que je ne vante que la vieillesse qui a été précédée d'une jeunesse honnête. Il n'y a pas d'homme plus malheureux qu'un vieillard qui ne ressent pas seulement les maux qui

(1) *Plato, Io* p. 333. (Note de la Rédaction.)

(2) Le concours de discours français devait avoir lieu le 4 août, et l'on avait à traiter *Les salles d'asile*, qui, par parenthèse, se trouvent dans une édition des *Leçons de littérature*. Mais la veille du jour fixé, M. le ministre de l'intérieur informa les bourgmestres des villes, sièges des établissements concurrents, que le concours serait reporté au samedi 7 août ; le sujet primitivement choisi devant être remplacé par un autre. Le *Moniteur* du 11 août, dans sa partie non officielle, donne la cause de ce changement. Un exemplaire de la composition française s'était glissé par erreur dans un des paquets officiels contenant les sujets du discours latin. L'établissement auquel le paquet avait été adressé, le 2 août, avait donc pu connaître d'avance le sujet du concours français. Ainsi i n'y a pas eu la moindre indiscretion commise.

accompagnent ordinairement le grand âge, mais que tourmentent encore les souvenirs d'une vie passée dans de honteux désordres.

Voulez-vous donc jouir d'une vieillesse heureuse, tâchez de ne rien faire dont vous ayez à vous repentir. Songez aux maux que le vice traîne après lui et prémunissez-vous contre des souffrances qu'il dépend de vous d'éviter. Enrichissez votre esprit des connaissances qui font le charme de toute la vie. Enfin ne mettez rien au dessus de la vertu. Car celui qui aura vécu honnêtement ira doucement à la mort.

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur travail.

MATHÉMATIQUES. 3 AOUT.

Algèbre. — I. Rechercher la loi de formation du carré d'un polynôme et extraire (avec démonstration) la racine carrée de

$$16 a^6 b^2 - 24 a^5 b^3 + 49 a^4 b^4 - 30 a^3 b^5 + 25 a^2 b^6.$$

II. Deux fontaines, en coulant ensemble dans un bassin, le remplissent en 12 heures. Si elles devaient le remplir, l'une après l'autre, la première coulerait 10 heures de moins que la seconde. — Combien de temps faut-il à chaque fontaine pour remplir le bassin ?

Géométrie. — I. Exposer une méthode propre à trouver une valeur approchée du rapport de la circonférence au diamètre.

II. Énoncer, dans un ordre convenable, les théorèmes par lesquels on établit la mesure du parallépipède rectangle.

Démontrer que deux pyramides triangulaires sont équivalentes, lorsqu'elles ont des hauteurs égales et des bases équivalentes.

III. Diviser un parallépipède en trois parties équivalentes, par des plans menés suivant une même arête.

Les concurrents ont cinq heures pour répondre à ces questions.

COMPOSITION FRANÇAISE. 4 AOUT.

Meurtre de Clitus. — Semblable à ces animaux vigoureux et bondissants qui ne s'avancent que par vives et impétueuses saillies (1), Alexandre, après la bataille d'Arbelles, parcourait l'Asie en vainqueur.

Déjà se faisait sentir chez le roi de Macédoine l'ivresse de la fortune. — Le supplice de Philotas, l'assassinat du vieux Parménion avaient été de sinistres présages.

(1) Expressions de Bossuet.

A Maracanda, pour célébrer la fête des Dioscures, Alexandre avait réuni ses généraux dans un banquet; — mais il s'y trouvait aussi entouré des vils sophistes qui pervertissaient son cœur et son intelligence. — Ces détestables flatteurs l'élevaient à l'envi au dessus des dieux et des hommes.....

Clitus ose rappeler le règne de Philippe, le courage de l'armée et le service qu'il a lui-même rendu au roi.

Alexandre arrache une pique des mains d'un des ses gardes et tue l'ami dévoué qui lui a sauvé la vie.

Revenu à la raison, il se désespère..... il se retire dans sa tente et, pendant plusieurs jours, il pleure.....

Enfin il rentre dans la carrière où son génie l'entraîne.....

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur travail.

TRADUCTION DU LATIN EN FRANÇAIS. 6 AOUT.

Quam aptas, quamque multarum artium ministras manus natura homini dedit! Digitorum enim contractio facilis, facilisque porrectio, propter molles commissuras et artus, nullo in motu laborat. Itaque ad pingendum, ad fingendum, ad scalpendum, ad nervorum eliciendos sonos et tiliarum, apta manus est, admotione digitorum. Atque hæc oblectationis, illa necessitatis: cultus dico agrorum extructionesque tectorum, tegumenta corporum vel texta, vel suta, omnemque fabricam æris et ferri: ex quo intelligitur, ad inventa animo, percepta sensibus, adhibitis opificum manibus omnia nos consecutos, ut tecti, ut vestiti, ut salvi esse possemus; urbes, muros, domicilia, delubra haberemus.

Iam vero operis hominum, id est, manibus, cibi etiam varietas invenitur et copia. Nam et agri multa ferunt manu quæsitæ, quæ vel statim consumantur, vel mandentur condita vetustati. Et præterea vescimur bestiis, et terrenis, et aquatilibus, et volatilibus, partim capiendo, partim alendo.

Efficimus etiam domitu nostro quadrupodum vectiones, quorum celeritas atque vis nobis ipsis affert vim atque celeritatem. Nos onera quibusdam bestiis, nos juga imponimus: nos elephantorum acutissimis sensibus, nos sagacitate canum ad utilitatem nostram utimur.

Plurimis maritimis rebus fruimur. Terrenorum item commodorum omnis est in homine dominatus: nostri sunt amnes, nostri lacus; nos fruges serimus, nos arbores; nos aquarum inductionibus terris fecunditatem damus; nos flumina arcemus, dirigimus, avertimus;

nostris denique manibus in rerum natura quasi alteram naturam efficere conamur (4).

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FLAMANDE. 7 AOUT.

Een engelsche staetsdienaer tracht Elisabeth, koningin van Engeland, te overreden om Maria Stuart het leven te laten.

Hy verontschuldigt zich raed, in eene zoo netelige zaak, te durven geven.....

De regters zyn door de hartstogten verblind geworden..... zy waren onder den invloed der vyanden van Maria Zoo hare weinige aenhangers zich van tyd tot tyd bewegen, moet zy het dan met haer hoofd boeten ?

De veiligheid van den staet hangt geenszins van de dood van Maria af..... zoude 'eene vrouw, sedert achttien jaren gevangen gehouden, voor de magtige koningin van Engeland geducht zyn ?.....

De bekende edelmoedigheid van Elisabeth, de reeds te lang geleedene ongelukken van Maria zullen stoffe opleveren tot eene zielroerende sluitrede.

Les concurrents ont cinq heures pour faire ce travail.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE (SECTIONS RÉUNIES).

CONCOURS DU 7 AOUT.

Composition française. — L'air est doux, la mer est calme.....

Deux jeunes gens s'élancent dans une barque et maniant les rames avec adresse, s'éloignent du port en chantant.....

Quelle vigueur et quelle gaieté !

L'horizon fuit toujours, tandis que le rivage s'est presque effacé Il est temps de songer au retour.

Mais le vent a fraîchi..... et le reflux qui se fait sentir porte les deux rameurs en pleine mer, malgré tous leurs efforts.....

Épuisés de fatigue, ils renoncent à lutter contre l'irrésistible océan, et s'abandonnent à de sombres pensées.....

Heureusement des pêcheurs les aperçoivent et les recueillent..... ils sont sauvés !

Quelques réflexions morales termineront la composition.

(4) *Cicero, de nat. deor. II, 60* (Note de la Rédaction).

Thème allemand ou anglais. — Se détacher des choses de ce monde, porter la vue au delà du tombeau, c'est un acte dont la grandeur a été reconnue dans tous les temps. L'homme qui en est capable ne se laisse pas enfermer dans les limites étroites de ce globe; il ne s'emprisonne pas dans des intérêts grossiers; il n'est pas l'esclave de la richesse, de l'ambition, de tout ce qui fait le tourment des autres mortels. Persuadé que les harmonies du monde ont pour cause la providence, si quelques mystères embarrassent encore son esprit, il en attend avec assurance l'explication dans une autre vie. Pas plus que les bouleversements de la nature, les agitations des sociétés humaines ne peuvent le troubler. S'il est en butte à quelque injustice, il pardonne, il ne maudit pas. Enfin lorsqu'il éprouve quelque inévitable déchirement de cœur, il conserve l'espérance, parce qu'il n'appartient pas tout entier au moment présent et qu'il porte ses regards vers l'avenir.

Histoire de Belgique. — Faire un exposé sommaire des règnes des comtesses Jeanne et Marguerite, en Flandre et en Hainaut.

Les concurrents ont six heures pour faire leur travail.

PREMIÈRE SCIENTIFIQUE.

CONCOURS DU 5 AOUT.

I. Démontrer la formule du binôme de Newton, dans le cas de l'exposant entier et positif.

On suppose établie la théorie des arrangements et combinaisons.

II. Un cône droit dont la hauteur est H , est circonscrit à une sphère de rayon R , qui repose sur le plan de la base du cône : déterminer le volume du segment sphérique qui se trouve, par rapport au cercle de contact, du côté de la base du cône.

III. Résoudre le triangle dont on connaît un angle, le rectangle des côtés qui comprennent cet angle, et le rayon du cercle inscrit.

IV. Faire connaître les transformations par lesquelles on peut ramener l'équation :

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + F = 0 \quad (1)$$

à la forme

$$My^2 + Nx^2 = P$$

Calculer les valeurs de M , N , P en fonction des coefficients de l'équation (1).

V. Rechercher le lieu géométrique des points de rencontre des

perpendiculaires menées des extrémités du grand axe d'une ellipse sur deux tangentes à la courbe, parallèles à un système de diamètres conjugués.

Les concurrents ont six heures pour faire leur travail.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

CONCOURS DU 3 AOUT.

Thème flamand ou allemand pour les provinces wallones ; allemand pour les provinces flamandes. — Charlemagne. Il avait reçu de la nature une physionomie majestueuse ; sa taille était élevée ; il avait la voix forte, la parole facile, une grande vigueur de corps et une invincible énergie de volonté. Pendant un règne de quarante-sept ans il mit à fin cinquante-trois expéditions militaires. Il fit de bonne heure l'apprentissage du rude métier des armes, sous son glorieux père. Rien ne le rebutait ni les travaux, ni les dangers, ni la difficulté des entreprises. Il triompha de tous ses ennemis et jamais vainqueur ne montra plus de modération.

Cet homme si redoutable quand il avait les armes à la main, aimait à se reposer au sein de sa famille. Simple et cordial il contractait facilement des amitiés et les cultivait avec des soins pleins de bonté.

L'un des traits les plus remarquables du caractère de Charlemagne, c'est sa soif de savoir, à une époque d'ignorance et de barbarie générale.

Géographie. — Citez, dans un ordre méthodique, les mers qui baignent l'Europe, les golfes qu'elles forment et les détroits par lesquels elles communiquent entre elles.

Histoire. — Exposez d'une manière succincte la décadence des mérovingiens et l'origine de la seconde race des rois francs.

Langue française. — I. Quand emploie-t-on le passé défini et le passé indéfini ? — Donnez trois exemples sur chacun de ces temps. (Dans l'appréciation des exemples il sera tenu compte du mérite de la pensée.)

II. Raconter une excursion que l'on a faite avec des amis pour herboriser.

Les concurrents ont six heures pour faire leur travail.

CONCOURS DU 5 AOUT.

Sciences commerciales. — I. Vous avez livré à Marcet :

1858. Janvier 15, du drap pour 1,600 fr., payable moitié comptant, sous la condition d'un escompte de 4 1/2 %, et moitié au 20 Avril ;

Mai 1^{er}, une lettre de change sur Pierre, d'Anvers, de 1,500 fr., payable au 15 Août. Il vous a remis :

Février 5, un effet sur Liège, de 1,300 fr., valeur au 15 Avril.

Mars 1^{er}, du coton, pour 2,000 fr., payable le 1^{er} Juin. Inscrive ces diverses opérations au journal, d'après la méthode en partie double, et régler le compte courant et d'intérêt, à 4 1/2 % par mois, de Marcet, en l'arrêtant au 1^{er} Juillet.

Algèbre. — I. Effectuer la multiplication suivante et simplifier l'expression du produit :

$$\sqrt{3a^2 - ab} \times \sqrt{6ac - 2bc}.$$

Démontrer le principe qui sert de base à ces deux opérations.

II. Deux ouvriers ont ensemble 30 journées de travail pour lesquelles ils reçoivent chacun 72 fr. La journée du premier est payée 2 fr. de plus que celle du second. Combien de temps chacun a-t-il travaillé ?

Géométrie. — I. Démontrer que deux polygones semblables sont entre eux comme les carrés des côtés homologues.

II. Trouver deux lignes droites qui soient entre elles dans le rapport de deux carrés donnés.

Trigonométrie. — I. Décrire l'opération par laquelle on détermine la distance entre deux points inaccessibles, mais visibles.

Faire connaître les formules trigonométriques applicables à ce cas.

Physique. — Décrire l'expérience par laquelle on établit qu'un corps qui plonge dans un liquide, y perd une partie de son poids, égale au poids du liquide déplacé.

Faire connaître les principales applications de ce principe, et dire comment on peut en déduire le volume d'un corps insoluble dans l'eau.

Les concurrents ont six heures pour répondre à ces questions.

COMPOSITION FLAMANDE. 7 AOUT.

Over het lezen. — In eenen tyd waer, om zoo te spreken, iedereen leest en het getal der boeken oneindig is, schynt het niet onnuttig eenige bedenkingen, over eenen zoo algemeen geworden lust, voor te stellen.

Het lezen kan schadelijk of voordeelig zyn.

Het is schadelijk, wanneer men, alleenlijk om den tyd te verslyten, goede en slechte werken leest.....

Het is voordeelig, wanneer men godsdienstige, wetenschappelyke boeken verkiest, of die tevens van eene hooge, zedelyke en letterkundige waarde zyn.

Ook is de wyze waerop men leest niét onverschillig. — De lezer behoort opmerkzaam te zyn op den inhoud en den vorm van het werk dat hy in handen heeft.

Het is dus eenen jongeling veel aangelegen zyne leeswyze wel in te rigten.....

..... Alzoo zal hy eene waerlyk nuttige en pryswaardige belesenheid verkrygen.

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur travail.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

MILLE ET UNE LEÇONS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ET DE MORALE, ouvrage présentant dans chaque genre, en entier ou par fragments, les chefs-d'œuvre des prosateurs et des poètes français, collationnés sur les meilleurs textes; enrichis 1° de préceptes et de modèles d'exercices sur chaque genre de composition; 2° d'un choix de notes extraites des plus célèbres commentateurs; 3° de notes nouvelles; 4° du texte des imitations des auteurs anciens; 5° d'exercices sur les synonymes, les homonymes, les gallicismes, les étymologies, les multisenses, la ponctuation, les licences poétiques, etc., précédé de préceptes sur l'art d'écrire, d'après les grands écrivains, et de fragments littéraires empruntés aux prosateurs et aux poètes antérieurs au XVII^{me} siècle; suivi de tables didactiques et chronologiques, destinées à faciliter la recherche des morceaux et le rapprochement de ceux qui ont entre eux quelque affinité, par CHARLES ANDRÉ. Bruxelles, Bruylant-Christophe et C^{ie}, 1858.

Le titre du livre en indique suffisamment la nature. C'est l'idée de Noël et Delaplace, mais modifiée, corrigée, améliorée. Les préceptes mis en tête de chaque genre ont été considérablement augmentés d'après les meilleurs critiques modernes. Autant que nous avons pu en juger, le texte des morceaux est pur, conforme à celui des bonnes éditions, et par conséquent souvent en désaccord avec le texte donné par Noël. Aussi on n'a pas manqué de réclamer; nous savons, grâce aux indiscrétions de la couverture, que les épurations ont été prises par quelques-uns pour des altérations. *Risum teneatis*. Le choix des morceaux est généralement bon. Beaucoup de pièces faibles qui se trouvent dans Noël, ont disparu pour faire place à d'autres. L'éditeur a reçu des réclamations comme pour le texte; on lui

a redemandé les morceaux évincés, et nous sommes tentés de les redemander aussi, mais pour un autre motif. Rien n'est propre comme le mauvais goût à faire ressortir par le contraste les véritables chefs-d'œuvre. Plus d'un morceau admiré sans réserve par ceux qui s'extasiaient sur parole, offre à l'homme qui sait juger, matière à critique et à des leçons très-profitables. Heureusement plusieurs ont échappé, et ils expieront quelque temps encore, dans le livre de M. Ch. André, une gloire qu'on leur a trop libéralement accordée.

Les fragments des auteurs antérieurs au 17^e siècle seront certainement accueillis avec plaisir; il y a là des trésors que l'on ne connaît guère, des pages admirables, qui ne pâliront pas par la comparaison avec les productions modernes.

L'éditeur a enrichi son recueil de notes. C'est une innovation heureuse, car plusieurs morceaux exigent, pour être bien compris, la connaissance de certains détails biographiques, historiques, géographiques, etc., qu'on n'a pas toujours sous la main. Mais le but est dépassé : on ne peut approuver en aucune manière les notes qui viennent interrompre le lecteur au milieu des plus beaux endroits, pour lui faire remarquer un synonyme, un homonyme, un multisense, un gallicisme, une application de la règle des participes. Une telle étude des mots faite *ex professo* serait la mort de toute littérature, le dernier coup porté à l'art.

En résumé, nous trouvons que le livre de M. Ch. André n'a qu'un tort, celui de vouloir remplacer la grammaire, le dictionnaire et le professeur; c'est un défaut dont il peut facilement se corriger; il n'y a qu'à retrancher le luxe inutile. Nous aimerions aussi qu'il eût substitué à la division abstraite en narrations, descriptions, etc., une autre division plus réelle; mais il est trop tard pour insister sur ce point.

FABLES DE FÉNÉLON, nouvelle édition, précédée d'une notice sur Fénélon et accompagnée de notes mythologiques, grammaticales et philologiques, par UN PROFESSEUR D'ATHÉNÉE. Mons et Anvers, Manceaux, 1858.

Nous venons de recevoir les premières feuilles de cet ouvrage, sur lequel le temps nous permet à peine de dire quelques mots. L'auteur s'est proposé un double but : d'abord il a voulu donner un bon texte, une édition conforme aux éditions les plus renommées, et il y a réussi; nous croyons son livre à peu près irréprochable sous le rapport de la correction; de plus l'exécution matérielle est fort belle, ce qui est très-important pour les classes. Ensuite l'auteur a cherché à approprier Fénélon aux besoins de notre enseignement, en ajoutant au texte des notes mythologiques, grammaticales et philologiques. Ce sont pour la plupart des synonymes, des homonymes, des dérivés, des explications de mots, de désinences, etc. Ces notes sont justes, et les explications conformes, si nous ne nous trompons, aux dictionnaires et aux traités les plus estimés. Mais outre qu'elles annulent un peu trop le professeur, elles attirent trop l'attention de l'élève sur les mots, sur les mots seuls pris abstractivement, et lui font perdre continuellement de vue la pensée. C'est la même tendance que celle que nous avons signalée dans M. Ch. André. Aussi nous faisons expressément nos réserves au sujet de quelques idées sur l'enseignement énoncées dans la préface. Ne pouvant développer aujourd'hui, nous terminons en transcrivant le commencement de la première fable avec les notes; on verra par là un peu plus nettement le caractère de l'ouvrage.

« Une Ourse avait un petit Ours (1) qui venait de naître. Il était horriblement laid (2). On ne reconnaissait (3) en lui aucune figure d'animal : c'était une masse informe (4) et hideuse. L'Ourse, toute (5) honteuse d'avoir un tel fils, va trouver sa voisine la Corneille, qui faisait grand bruit par son caquet (6) sous un arbre (7). »

GRAMMAIRE FRANÇAISE ÉLÉMENTAIRE, *comprenant des notions développées sur l'orthographe, l'analyse grammaticale et l'analyse logique, à l'usage des écoles primaires et moyennes*; par TH. OLIVIER. Paris et Tournai, Casterman, 1857, un vol. in-12 de 128 pp. Prix 60 centimes.

ENCYCLOPÉDIE DE L'ENFANCE, *simples notions sur la nature, l'industrie et la société, pour servir de livre élémentaire de lecture dans les écoles catholiques*; par TH. OLIVIER. Paris et Tournai, Casterman, 1857, un vol. in-12, de 108 pp. Prix 50 centimes.

La *grammaire française élémentaire* est le premier volume d'un cours théorique et pratique qui est en voie de publication, et qui comprendra en outre une *syntaxe* et deux volumes d'*exercices* en rapport avec les deux volumes de théorie. Ces exercices seront rédigés suivant la méthode du P. Girard, c'est à dire que tout en servant d'application aux règles grammaticales, ils orneront l'intelligence par des connaissances variées, la fortifieront par des idées saines et morales. Le livre qui nous occupe est une lexigraphie. L'auteur s'est proposé d'y faire rentrer les divers progrès qu'on a faits dans l'enseignement de la langue sans quitter cependant le plan suivi d'ordinaire. Ainsi, bien que son ordre soit peu différent de celui des grammaires généralement en usage, il rejette tout ce qui ne lui paraît pas absolument nécessaire et donne certaines observations que d'habitude on réserve mal à propos pour la syntaxe. Tout cela est écrit avec précision sans sécheresse, avec clarté sans redondance. Nous ne pouvons qu'encourager l'auteur dans ses efforts pour composer de bons livres à l'usage des écoles; on n'est jamais trop riche d'ouvrages semblables. Toutefois nous l'engageons à redoubler de soin pour faire disparaître les moindres inexactitudes. Le titre de sa grammaire n'est pas à l'abri de tout reproche. A la page 49 il y a une inadvertance ou une faute d'impression qui, à coup sûr, n'est pas de mise dans une grammaire : « Les verbes en *endre* (lisez *indre*) remplacent au présent de l'indicatif *ds* et *d* par *s* et *t*.

L'*encyclopédie de l'enfance* est une suite d'entretiens au nombre de vingt-deux, dans lesquels l'auteur passe successivement en revue la nature extérieure dans ses principales manifestations, l'âme et ses facultés, l'industrie dans le travail, dans l'échange et la valeur des choses, enfin la société dans les grandes institutions qui la soutiennent, sujets sur lesquels il importe de donner aux enfants des notions claires et justes. L'auteur a traité ces différents points avec solidité, et, au

« (1) Syn. : ourson, la désin. *on* est dimin. : aiglon, ânon, capuchon, chatnon, glaçon, cordon, médaillon, vallon, etc. — (2) Hom. : laid, lait, lé, lez. — (3) Sign. de reconnaître : un accusé, — la vérité d'un propos, — de grandes qualités à un auteur, — un service, le terrain, etc. — (4) *In*, en compos. est nég. : incivil, inépuisable, etc., ou marque la tendance, la contenance, la situation interne : inscrire, implanter, etc. — (5) P. q. le f. — (6) Caquet primit. bruit produit par le ramage des coqs et des poules. Syn. babill. — (7) P. q. va-t-elle trouver la Corneille ? »

moyen d'un stile soigné, clair, très-approprié à l'enfance, il a su mettre les matières les plus relevées à la portée de ses jeunes lecteurs. On peut faire comprendre aux enfants bien des choses que l'on suppose, je ne sais pourquoi, au-dessus de leur intelligence; le tout est de savoir s'y prendre. Outre son mérite intrinsèque, cet ouvrage peut encore donner à l'instituteur ou aux parents le texte d'une foule d'explications utiles. En résumé ce livre est un bon petit livre tant pour le fond que pour la forme.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêtés royaux du 26 juillet, MM. *Roulez*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, et *Lacordaire*, professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, sont nommés respectivement recteurs de ces deux établissements pour la période triennale 1858—1859, 1859—1860 et 1860—1861.

— Par arrêtés royaux du 31 du même mois, MM. *Fraeys*, professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, et *De Savoye*, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège, sont nommés respectivement secrétaires des conseils académiques de ces deux établissements pour l'année académique 1858—1859.

— Par arrêté ministériel du 22 juillet, est nommé instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne d'Andenne, en remplacement du sieur *Antoine*, démissionnaire, le sieur *Perin*, actuellement assistant au même établissement.

— Par arrêté ministériel du 5 août, le sieur *Banneux*, est nommé second instituteur dédoublant à la section préparatoire de l'école moyenne de Spa.

— Le *Moniteur* du 25 juillet, publie le programme des questions à traiter à domicile pour le concours universitaire de 1858—1859. Voici les questions qui ont été désignées par le sort pour la faculté de philosophie et lettres et pour la faculté des sciences :

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES. — Première section. — Sciences historiques. — Faire l'histoire de la domination romaine en Palestine.

Deuxième section. — Sciences philologiques. — Faire, d'après les sources, l'histoire du sénat romain sous l'Empire.

FACULTÉ DES SCIENCES. — Première section. — Sciences physiques et mathématiques. — Exposer, d'après les travaux récents des géomètres, la théorie des lignes de courbure et des lignes géodésiques sur une surface quelconque; en faire l'application à l'ellipsoïde à trois axes inégaux.

Deuxième section. — Sciences naturelles. — Discuter la valeur des principales classifications adoptées par les zoologistes.

— Le *Moniteur* du 9 août donne la liste de 24 instituteurs et institutrices admis au serment, dont la nomination a été reconnue régulièrement faite, et une nomination d'office.

Nécrologie. — M le comte de Beaufort, inspecteur général des lettres, des sciences et des arts, en Belgique, président de la commission des monuments, est mort le 28 juillet à l'âge de 55 ans.

DE L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION SUR LA POÉSIE. (1)

En abordant l'examen de cette question, mon premier soin a été de pénétrer au fond des intentions qui l'ont dictée; elle me semble avoir été inspirée à l'Académie par le désir de se rendre compte du curieux phénomène que présente le dix-neuvième siècle, phénomène si étrange qu'il n'en est point d'analogue dans les époques précédentes. Permettez-moi, Messieurs, d'expliquer en peu de mots toute ma pensée.

Les époques d'enthousiasme et d'inspiration produisent des œuvres sublimes, qui honorent et immortalisent le génie de l'homme; les époques de philosophie et de critique analysent et discutent ce que les premières ont inventé. Les unes font de grandes choses spontanément et comme à leur insu; les autres, moins créatrices, mais plus raisonneuses, cherchent à expliquer ces grands monuments, en décomposent les matériaux, et, dans leur esprit d'investigation, vont jusqu'à se demander la cause et la pensée qui les ont érigés. Au reste, dans leurs procédés divers, ces deux âges de l'humanité ne font qu'obéir à la loi suprême de leur nature : créer est une mission pour les unes, comme raisonner et analyser est une nécessité impérieuse pour les autres. L'homme collectif, comme l'homme isolé, est soumis, dans son développement, à des principes immuables dont la formule constitue la civilisation de chaque époque.

(1) Le travail que nous donnons ici, a été envoyé à l'académie royale de Belgique pour le concours de 1858, en réponse à la question suivante : *De l'influence de la civilisation sur la poésie*. Il porte la devise : *Mon cœur bat d'avenir et du besoin des cieux*. L'auteur, M. Couvez, professeur à l'athénée royal de Bruges, a eu l'obligeance de le mettre à notre disposition, et nos lecteurs nous sauront gré de le leur faire connaître. Ce mémoire vient immédiatement après le mémoire couronné de M. Loise, professeur de poésie au collège de Tongres. Voici ce que dit M. Paul Devaux dans son remarquable et consciencieux rapport sur le concours : « Les trois concurrents qui sont entrés dans la lice écrivent avec art; leurs mémoires, quoique de valeur différente, présentent tous les trois des qualités de style peu communes parmi nos auteurs. » Un peu plus loin, l'honorable rapporteur, après avoir analysé le mémoire de M. Couvez, ajoute : « Vous voyez, Messieurs, que l'auteur écrit sous l'influence de vives convictions. Ses idées s'enchaînent, son point de vue est élevé, et son style, dont un résumé aussi rapide ne peut donner l'idée, a de l'élégance, de la chaleur et un certain éclat. »

Il faut toutefois, sous ce rapport, reconnaître une différence essentielle entre les sociétés antiques et les sociétés modernes. Les premières étant circonscrites dans le cercle étroit de l'idée payenne, une fois cette idée parcourue, épuisée, la civilisation devait mourir, faute d'aliment, entraînant dans ses destinées la poésie qui vit par elle et pour elle. Ainsi, après les âges d'invention et de critique, il n'y avait plus rien pour les nations antiques : leur mission était accomplie comme celle de leur littérature ; tout était dit pour l'esprit humain, qui ne pouvait rien voir au delà des limites qui lui avaient été imposées.

Mais, que voyons-nous aujourd'hui ? Après avoir eu, comme l'antiquité, son enfance et sa vieillesse, il semble que la société moderne veuille renaître de ses cendres. N'est-il pas évident que notre époque tient à l'âge précédent par l'esprit de critique, et à un nouvel âge d'inspiration par un immense besoin d'invention, qui se trahit dans toutes les expressions de la pensée et surtout dans la poésie ?

La classe des lettres l'a compris : en mettant au concours la question intéressante qui va nous occuper, elle a vu cette double tendance : d'un côté, l'esprit de critique et d'analyse, le scepticisme philosophique et littéraire ; de l'autre, l'enthousiasme, la spontanéité, la foi ; ici un développement inouï des instincts matériels ; là, une aspiration constante et de plus en plus prononcée vers les choses élevées, vers le but suprême de l'homme ; enfin, ce qui résume notre civilisation, un antagonisme incessant entre la matière et l'esprit. Elle s'est demandé alors quel sera le sort de la poésie en face de ce terrible dualisme ; puis, formulant sa pensée d'une manière plus explicite, elle s'est arrêtée à la proposition de ce problème : *De l'influence de la civilisation sur la poésie.*

Quelques esprits chagrins contesteront peut-être ce double caractère de notre époque : frappés du bruit que font dans le monde les progrès de l'ordre matériel, ils sont tentés de croire que toute la vie de notre civilisation est là ; et, jetant un regard d'abattement sur l'art qui sommeille, sur la poésie qui, après avoir repris un heureux essor, semble avoir de nouveau fermé ses ailes, ils détournent leurs yeux attristés de ce qu'ils appellent le règne définitif de la matière.

• Je crois, Messieurs, qu'en dépit de ces doléances et en restant admirateur du beau idéal, il est permis de considérer la civilisation qui se prépare comme une des plus complètes de l'histoire, et puisque, dans ma pensée, je ne sépare point le progrès de l'art du progrès social, je me crois autorisé à prédire pour la poésie une période d'éclat et de prospérité dont les annales du genre humain ne présentent pas d'exemple.

Pour bien comprendre ma pensée, il faut rendre à notre époque son véritable caractère, réduire à ses proportions réelles ce qu'on appelle le règne définitif des intérêts matériels et saisir, dans l'espèce d'antinomie que nous présente notre siècle, le fond de sa pensée qui est éminemment spiritualiste et chrétienne. Cette pensée, Messieurs, c'est sa civilisation.

Eh bien ! cette pensée, cette civilisation aura son action sur la poésie, comme j'espère le prouver plus tard à la gloire de notre siècle. Mais enfin, pour mieux comprendre l'avenir, étudions le passé ; considérons l'influence de la civilisation sur la poésie depuis l'origine des nations ; étudions-en les traits essentiels dans le fond et dans la forme, en nous bornant toutefois aux genres principaux dont les autres ne sont que les accessoires ; suivons enfin les différents âges de la société, pour nous rendre compte des transformations que subit la poésie dans le milieu qui agit sur elle. Dans cette esquisse, Messieurs, où il me semble que, pour rencontrer votre pensée, il faut toucher à l'avenir autant qu'au passé, mon devoir sera surtout de m'arrêter à un événement qui a changé la face de la terre et qui, en métamorphosant l'homme collectif et l'homme isolé, a dû avoir sur les lettres et notamment sur la poésie une influence dont nous ne pouvons pas encore aujourd'hui déterminer l'étendue. Trop heureux si je puis donner sur un si noble sujet quelques aperçus intéressants ! Ah ! sans doute, pour le traiter convenablement, ce ne serait pas trop d'un coup d'œil sûr et d'une érudition immense joints à un goût exquis et à un profond jugement. Mais, vous n'exigerez pas de moi tant de qualités ; vous n'exigerez pas non plus, Messieurs, que je dépouille devant vous toutes les archives des nations. En m'arrêtant aux sociétés qui, dans le monde antique comme dans le monde moderne, synthétisent toutes les autres, j'espère prouver que toutes ont eu

le même développement, ont exercé les mêmes influences, avec cette différence toutefois, en faveur de la civilisation chrétienne, que pour elle la décadence n'est pas la dissolution et que, fille d'une mère immortelle, il lui suffira, pour se régénérer, de recourir au sein qui l'a nourrie.

Quelle est donc l'influence de la civilisation sur la poésie ? Mais, avant de chercher à résoudre ce problème, voyons ce que c'est que la civilisation. A notre avis, la civilisation est le rapport de la société avec le vrai, le bon et le beau, c'est-à-dire, avec Dieu ; c'est un accord aussi parfait que possible entre la vie morale et la vie politique des peuples ; c'est l'harmonie de tous les éléments qui constituent la société, la soumission de toutes les pensées à la pensée commune ; c'est l'esprit d'abnégation et de sacrifice, quand il s'agit de l'intérêt public ; et, de là résulte l'unité, inspiratrice souveraine du génie. Plus une civilisation s'approche de ce type, ou, en d'autres termes, plus une société est en rapport avec le principe divin, plus Dieu y est présent, en un mot ; plus aussi elle a d'énergie pour les grandes conceptions de l'art, plus elle a l'instinct, le génie de la poésie.

La société dans l'enfance, c'est la société patriarcale, c'est-à-dire, la civilisation dans son expression la plus simple et la plus naïve. L'homme y est tout plein de l'idée de Dieu, dont il sent la présence dans les phénomènes de la nature primitive. La poésie déborde alors de son âme, et cette poésie, c'est une exclamation extatique, c'est un hymne, un chant religieux ; aussi, le premier poète n'a pas d'autre nom que celui de chanteur. Il en fut ainsi, n'en doutons pas, chez tous les peuples de l'antiquité ⁽¹⁾ ; il en fut ainsi chez nos peuples du nord. Que voyez-vous parmi les Hébreux ? Des hommes inspirés qui célébraient, en s'accompagnant du nebel ou du kinnor, les grandeurs de Jéhovah et les merveilles de sa main. Moïse, qui est le premier historien, et, nous pourrions dire, le premier poète épique de ce peuple, n'en est pas le premier poète lyrique : avant lui, l'hymne de la reconnaissance et de l'amour était sorti, revêtu de l'image et du rythme, du fond de la poitrine de l'homme. Qu'étaient-ce, en effet, que ces deux livres dont il nous est parlé dans l'Écriture, *le livre des*

(1) Platon. — *Leg.*

Justes et le livre des combats du Seigneur ⁽¹⁾ ? Les cantiques de Moïse, ceux de Débora et de la mère de Samuel, et surtout les psaumes de David peuvent nous donner une idée de cette poésie primitive, dont l'origine est celle même de la prière. ⁽²⁾

Chez les Grecs, les premiers aèdes furent des chantres lyriques et leurs premiers poèmes, des hymnes en l'honneur des dieux ⁽³⁾ : Orphée, Linus et Musée, existences réelles ou supposées, apparaissent à l'horizon des âges héroïques comme civilisateurs des hommes et interprètes des dieux. La tradition les fait venir de la Thrace, contrée mystérieuse de l'initiation. Imprégnés de l'atmosphère religieuse des âges primitifs, ils chantent les dieux dont la puissance se révèle dans les forces et les évolutions de la nature. On devine, à leurs accents, l'enthousiasme des premiers mortels à la vue du grand phénomène de l'homme créé : ce sont des apostrophes, des exclamations, des élans d'amour et une pensée souvent profonde, comme on peut s'en assurer dans le fragment des *Orphiques*, transcrit par Aristote (*De mundo* cap. vii) et dont le caractère aurait dû commander plus de réserve à ceux qui en ont osé nier l'authenticité. Le souffle inspirateur de l'Orient se fait sentir dans ces chants sacrés : comme dans les hymnes indiens du Rig Véda ⁽⁴⁾, on y trouve l'esprit enthousiaste d'une société dans l'enfance qui fait passer dans ses conceptions poétiques la simplicité de ses mœurs, la force de ses croyances et un grand sentiment de la nature ⁽⁵⁾.

Si nous avons à faire une dissertation savante, nous pourrions

(1) Josué 10. C. 13. — Num. 21. C. 14.

(2) Une chose digne d'attention, c'est que la poésie des Juifs fut presque exclusivement lyrique. On sait que leur gouvernement était théocratique : cela explique tout et confirme notre thèse. D'ailleurs, tout étant divin chez ce peuple, la civilisation n'y suit pas ses voies ordinaires : on y chercherait vainement la marche naturelle et constante du développement poétique.

(3) La musique, dans ce premier âge, fut une doctrine : ajouter une corde à la lyre devait être un événement considérable. — Ballanche, *Prolégomènes de la Paléogénése sociale*. — Paris.

(4) Voyez *Études sur le Rig Véda*. — F. Nève, Louvain.

(5) Tous ces hymnes avaient un caractère de majesté, de sévère et de naïve simplicité, qui nous semble être la marque et la preuve de leur antiquité. Écrits en vieux dialecte dorien, il se chantaient avec accompagnement de la phorminx ou de la cithare. (*Hist. des religions de la Grèce antique* — Alfred Maury, t. 1, p. 240. — Paris, 1837).

multiplier les preuves de cette première influence d'une civilisation toute religieuse sur la poésie; nous pourrions, en tenant compte de la différence des climats et de certaines conditions locales, retrouver la même pensée, le même caractère et presque la même forme chez les populations italiques; nous les retrouverions surtout à l'origine des civilisations chrétiennes. Partout, ce sont des hymnes, des prières, des litanies; partout le génie lyrique s'inspirant de la pensée commune et traduisant spontanément les premiers sentiments, les premières impressions d'une civilisation au berceau.

Mais, tout en admettant ces analogies, gardez-vous bien, Messieurs, de me croire systématique au point de ne pas voir les nuances qui distinguent quelquefois, d'un peuple à l'autre, ces premières conceptions poétiques. Toutes les civilisations naissantes ont des caractères communs, et ce sont les caractères essentiels : inspiration, spontanéité, élan religieux. Mais, à côté de ces caractères, il en est d'autres, moins importants sans doute, que l'observateur ne peut pas négliger. Il est impossible, par exemple, que la première poésie grecque, aussi bien que la première poésie orientale, véritable fruit du sol sur lequel aucune cause étrangère n'a exercé d'influence, présente, d'une manière absolue, la même physionomie que les premières poésies lyriques des peuples modernes, où, à côté des deux grands éléments que j'appellerais le génie chrétien et le génie du nord, on en trouve un troisième qu'il serait peut-être injuste de méconnaître, la civilisation gallo-romaine encore toute vivante, à cette époque des invasions, dans les contrées méridionales de la France. Que dis-je? cette influence ne devait pas mourir, Messieurs : à côté de sa vie propre, la poésie des peuples modernes aura toujours une certaine vie d'emprunt, l'imitation. Faible d'abord, et presque absorbée par l'autre, cette existence factice prendra, à une époque donnée, une prépondérance funeste sur sa rivale et ôtera à la poésie son plus bel ornement, l'originalité.

Constatons, cependant, que, mêlées ou non d'influences étrangères, les civilisations naissantes ont besoin de chanter : leur poésie est essentiellement lyrique, parce que le cœur de l'homme, quand il est jeune, est tout admiration, bonheur, amour. Mais,

un autre âge arrive pour la poésie : la civilisation a marché. A la vie patriarcale a succédé la vie des cités ; des besoins nouveaux ont créé de nouveaux horizons ; l'homme a cessé d'aimer exclusivement le toit de ses pères ; il vole à des expéditions lointaines ; la mer est sillonnée de navires ; la terre se couvre de soldats armés ; des luttes terribles commencent, luttes gigantesques qui vont changer la face du monde ; c'est l'époque des demi-dieux et des héros. Fidèle interprète de cette transformation sociale, la poésie devient épique : elle descend du ciel sur la terre, pour chanter les passions des mortels, leurs mœurs, leurs combats ; ou plutôt, elle associe le ciel à la terre : les dieux de l'Olympe épousent les querelles des hommes ; les guerriers eux-mêmes participent de la nature divine et de la nature humaine : Achille, Hector, Énée, chez les anciens ; Charlemagne, Roland, Arthur, chez les modernes, tiennent autant du ciel que de la terre ; l'atmosphère sociale est encore toute pleine de la pensée religieuse ; mais la vie matérielle a fait des progrès et les poètes de ces âges ne font qu'obéir, dans leurs vastes conceptions, à la préoccupation générale de leur époque (1).

Ainsi, Messieurs, le développement du génie poétique est parallèle au développement du génie social : c'est là une vérité pour toutes les nations qui ont joué un rôle dans l'histoire de la civilisation. Mais, nous dira-t-on, où est l'épopée primitive des Romains ? Où sont leurs chants héroïques ? Messieurs, on a dit (Niehbur), et je suis tenté de le croire, que toute l'exposition de l'histoire romaine, dans Tite-Live, n'est que la traduction, sous forme historique, d'anciens chants populaires épiques : le ton, la forme, le caractère, les faits eux-mêmes et la manière de les présenter, tout y annonce une époque où l'imagination de l'homme,

(1) Homère vient clore la période des aèdes dont j'ai cherché, dans le chapitre précédent, à déterminer le caractère ; ou plutôt, il ouvre celle de la poésie hellénique proprement dite. L'Iliade et l'Odyssée gardent encore l'empreinte des âges primitifs ; mais, elles annoncent déjà un état social, des croyances et des habitudes qui ne sont plus celles des Pélasges et des premières émigrations de l'Asie en Europe. C'est à ce titre qu'Homère est le véritable père de l'histoire grecque, non de cette histoire rigoureuse, formaliste et circonstanciée, telle que l'écrivirent Hérodote et ses successeurs ; mais d'une histoire qui n'est qu'un tableau de la vie, des usages et des croyances d'un peuple. — Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*. Paris.

encore dans toute la vigueur de la jeunesse, incapable de voir la vérité dans le réel, se complait dans le merveilleux et met partout le divin à côté de l'histoire même (1).

Mais, en écartant ce fait comme pure hypothèse, je crois qu'on peut soutenir, sans paradoxe, que la poésie épique n'a pas fait défaut chez les Latins. On nous demandera peut-être le témoignage de ce fait ? Le premier témoignage pour nous, c'est qu'une nation héroïque est une nation inspirée et que l'inspiration prend toujours le caractère du milieu qui l'a produite : c'est là un fait naturel aussi bien qu'un fait historique. Les premiers âges de Rome ne nous ont pas légué d'épopée, j'en conviens ; mais, où seraient l'Iliade et l'Odyssée, si les Pisistratides n'avaient recueilli les chants des rapsodes ? N'étaient-ce pas, d'ailleurs, de véritables récits héroïques que ces éloges des ancêtres, chantés dans les festins, débris vénérables dont Cicéron et Valère Maxime nous parlent avec regret (2) ? Expression fidèle de la vie morale et de la vie guerrière des Romains, ces chants devaient réunir tous les caractères des œuvres épiques : couleur locale, naïveté, inspiration.

Il n'y a qu'une époque pour l'épopée dans l'histoire des peuples : c'est ce moment heureux où, jeunes encore, et fiers des premiers triomphes de leur nationalité, ils éprouvent le besoin de répandre

(1) Les romances, les ballades, les chants galliques, les vieux chants allemands, les poèmes italiens fondés sur les traditions mythologiques de la cour de Charlemagne, nous donnent une idée de ce que fut, à l'origine, le cycle épique avant Homère, de ce que fut l'épopée primitive chez les Romains. Les antiquaires et les critiques veulent débrouiller ce chaos poétique ; mais les rapsodes latins ou osques ou étrusques, se sont perdus, faute d'un Pisistrate pour composer l'Homère latin. Au reste, partout le génie lyrique a dû précéder le génie épique. — Balanche. *Réflexions diverses*.

(2) Gravissimus auctor in *Originibus* dixit Cato, morem apud majores hunc epularum fuisse, ut deinceps, qui accubarent, canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes. Ex quo perspicuum est, et cantus tum fuisse rescriptos vocum sonis, et carmina. — Cicero. *Tusc. Quest.* IV 2.

Utinam exstarent illa carmina quæ, multis seculis ante suam ætatem, in epulis esse cantitata à singulis convivis de clarorum virorum landibus, in *Originibus* scriptum reliquit Cato. — id. *Brutus*, XIX.

Majores natu in convivis ad tibias egregia superiorum opera carmine comprehensa pangebant, quo ad ea imitanda juventutem alacriorem redderent.... Quas Athenas, quam scholam, quæ alienigena studia huic domesticæ disciplinæ prætulerim? Indè oriebantur Camilli, Scipiones, Fabricii, Marcelli, Fabii. — Val. Max. II, 1.

au dehors leur admiration et leur reconnaissance pour les héros qui ont illustré leurs annales. La poésie est alors dans toutes les âmes ; la cithare et la phorminx résonnent dans les palais des demi-dieux ; la mandore et la harpe réjouissent les donjons et les castels, et les nations entières répètent les triomphes de la Muse, parce que la Muse ne fait que traduire leur pensée, leur manière d'être ; parce que la Muse, en un mot, est, alors, l'âme des peuples.

Ah ! il faut le dire à notre honte, nous avons été bien ingrats envers notre passé, nous enfants du christianisme et de la chevalerie ! Nous avons longtemps, trop longtemps sans doute, répudié les titres glorieux de nos vieilles annales littéraires (1). Nous avons, avec une forme moins parfaite que celle des Grecs, j'en conviens, nous avons plusieurs cycles d'épopées vraiment autochtones, expression d'une société contemporaine, reflet vivant d'une civilisation toute jeune dont nous sommes les héritiers. Eh bien ! nous avons rejeté tout cela comme chose barbare, comme nous avons fait longtemps pour l'admirable architecture de nos pères ; absorbés par la contemplation exclusive de la forme, nous n'avons pas voulu voir ce qu'il y avait de véritable inspiration et de génie dans ces vastes conceptions. Aussi, lorsque, au dix-huitième siècle, esclaves d'une poétique étroite, parce qu'il n'y a rien de plus étroit que l'imitation, nous avons prétendu avoir notre épopée

(1) On lit dans un des derniers numéros du journal de l'Instruction publique en France :

« Pendant longtemps la critique et l'histoire ne se sont occupées chez nous des œuvres littéraires que d'autant qu'elles appartenaient aux deux derniers siècles. On aurait cru déroger en remontant jusqu'à Montaigne, et il semblait qu'au delà du règne de Louis XIII, tout fût ignorance et barbarie. Mais le grand progrès qui s'est accompli de nos jours dans les études historiques et philosophiques a singulièrement agrandi les horizons du passé. A force de s'enquérir des vieilles choses, on s'est aperçu qu'en fait de littérature, nous pourrions, sans rougir, faire remonter nos titres de noblesse par delà le règne de St-Louis. On a reconnu que l'époque qui nous avait légué de si admirables monuments religieux, des œuvres d'art si délicates et si variées, de si splendides miniatures, n'est point restée rebelle, comme on l'avait cru longtemps, aux inspirations de la poésie. L'étonnement a été d'autant plus grand que les préventions avaient été plus défavorables ; et, quand on s'est mis à étudier sérieusement notre vieille littérature, on s'est trouvé tout surpris d'y rencontrer, sous une forme incomplète sans doute, mais puissante encore, une inspiration féconde, de grandes pensées et de grands sentiments. »

nationale comme les Grecs, nous n'avons réussi qu'à obtenir un pastiche sans couleur, d'où le sublime est absent aussi bien que l'intérêt. Qu'est-ce, en effet, que la poésie épique et que peut-elle nous dire, quand elle n'est pas l'écho mélodieux d'une civilisation? Une épopée, on l'a dit avec raison, doit renfermer toute la science, toute la pensée d'une époque; parce qu'une épopée doit être populaire : une épopée, en un mot, c'est le peuple se faisant poème, avec ses naïvetés, ses enthousiasmes et ses croyances.

A ce titre, nos chansons de geste sont de véritables épopées, comme l'Iliade et l'Odyssée : toute la civilisation du moyen âge s'y reflète avec l'éclat naïf de ses couleurs. L'esprit religieux, l'enthousiasme chevaleresque, le mépris du danger, l'amour des périlleuses aventures, voilà ce qu'on admire dans nos épopées romanes et tudesques, aussi bien que dans les rapsodes de la Grèce. Si, au point de vue de la forme, nous n'y trouvons point cette pureté de lignes, qui tient à l'influence du climat et à la perfection de l'idiome, nous y rencontrons d'autres avantages sous le rapport du fond : moins brutale que la civilisation homérique (1), parce que le christianisme l'a déjà pénétrée, la civilisation du XIII^e et du XIV^e siècle a fait passer dans nos cycles épiques des sentiments que l'antiquité classique n'a point connus, le sentiment de l'honneur et le dévouement sans bornes de la force à la faiblesse.

C'est le siècle de St-Louis qui, à notre avis, résume le mieux la pensée, la civilisation, la poésie du moyen-âge. La foi, qui remplit tous les cœurs, a fait explosion : l'occident tout entier se précipite sur l'orient, pour conquérir le tombeau du Christ; l'imagination, échauffée par de grandes pensées et de merveilleuses aventures, exhale toutes ses forces dans de vastes poèmes, en même temps qu'elle déploie toutes ses énergies dans l'édification de nos cathédrales, autres poèmes qui font aujourd'hui l'objet de toutes nos admirations, après l'avoir été de nos mépris, ou du

(1) Ces mœurs sauvages et grossières, féroces et farouches, ces caractères déraisonnables et déraisonnablement obstinés, quoique souvent d'une mobilité et d'une légèreté puériles, ne pouvaient appartenir qu'à des hommes faibles d'esprit comme des enfants, doués d'une imagination vive comme celle des femmes, emportés dans leurs passions comme les jeunes gens les plus violents. » — Vico, cité par Michelet dans les *Principes de la philosophie de l'histoire*. T. II, p. 97. — Bruxelles, Hauman, 1833.

moins de notre indifférence. Nous nous méprenons étrangement sur cet âge héroïque, lorsque nous le croyons livré à la barbarie des mœurs et des institutions. Sans doute, les subtilités métaphysiques du gouvernement sont pour lui chose inconnue; il ignore, j'en conviens, les développements des intérêts matériels et ces phénomènes gigantesques de l'industrie qui distinguent et enorgueillissent peut-être un peu trop d'autres époques; sa civilisation à lui ne consiste point dans cette licence effrénée de la pensée qui, en multipliant à l'infini les opinions et les croyances, livre en proie à l'individualisme, ou, en d'autres termes, au scepticisme, la religion, les arts, et, enfin, la poésie, qui résume toutes ces bonnes et saintes choses.

Le XIII^e siècle, au moins, a une pensée commune : les barons peuvent bien guerroyer entr'eux, brûler leurs châteaux et se vouer des haines mortelles; mais, quand la grande voie du pasteur des âmes a parlé, toutes les haines s'oublent, toutes les guerres s'éteignent et la chevalerie tout entière, se précipite, comme un seul homme sur l'Orient, pour arracher aux Infidèles le tombeau vénéré du Christ. Voilà ce qui fait la civilisation de ce siècle : une grande pensée dominant l'individualisme et une admirable proportion entre les institutions et les besoins moraux de la société. De là cette unité qui, à un moment donné, fait de tous les esprits un seul esprit; de là cette vigueur d'inspiration, ce génie, qui produit dans les arts la plus belle, la plus imposante architecture qui fut jamais, et, dans la poésie, une série de poèmes qui commencent au Titirel pour aboutir à la Divine Comédie du Dante.

Je viens de prononcer un nom sur lequel il m'est impossible de ne pas m'arrêter un instant, tant il appelle l'attention, tant il provoque de réflexions et de systèmes. Au moment où j'essaie de montrer l'influence de la civilisation sur la poésie, pourrais-je oublier celui qui a si bien compris son siècle, que son poème tout entier n'est que l'écho de cette grande voix religieuse et poétique qui résonnait alors dans toutes les âmes? C'est à ce titre que la Divine Comédie est bien l'épopée véritable du moyen-âge. Je sais ce qu'on va m'objecter : c'est que l'épopée, telle qu'on la comprend généralement, telle qu'Homère l'a créée, est le produit

spontané de l'inspiration ; c'est l'expression naïve d'une civilisation où le génie de l'étude n'a pas encore trouvé sa place. Or, dans toute la Divine Comédie, on sent la présence de la vie scolastique : non pas qu'elle y soit toute entière avec ses formes roides et empesées ; mais, elle y est avec la physionomie que lui a donnée le génie du poète. D'ailleurs, dit-on, les souvenirs classiques du Dante ne permettent pas de le placer sur la même ligne que ces poètes primitifs dont le caractère fut surtout d'être créateurs (1).

Je suis obligé d'en convenir, Messieurs, il y a là un point important de démarcation entre l'épopée dantesque et l'épopée des âges primitifs de la Grèce, et il ne pouvait en être autrement. Permettez-moi de revenir, à ce sujet, sur une idée que j'ai touchée plus haut. Quoique les populations ramanes rajeunies par le christianisme et par l'invasion du nord offrent des analogies frappantes avec les populations pélasgiques, il n'en est pas moins vrai qu'elles n'ont jamais perdu complètement l'héritage de cette civilisation littéraire que Rome y avait développée. Le Dante, sous ce rapport, ne se trouvait donc plus dans les mêmes conditions qu'Homère. Mais, ce qu'il faut ajouter, c'est que cette civilisation classique, surtout nourrie et entretenue dans les cloîtres, ne se mêla jamais profondément à la masse sociale et que, dans la Divine Comédie, elles y occupent une place trop secondaire pour lui enlever son caractère de spontanéité. Le Dante a cela de commun avec tous poètes des cycles chevaleresques : il chante sous l'impulsion d'une éducation classique et, plus encore, sous l'impulsion toute puissante des idées religieuses qui faisaient, pour ainsi dire, l'atmosphère de son siècle. Et, cela était tout naturel, Messieurs : la civilisation du moyen-âge avait son point de départ dans le christianisme, qui n'avait répudié ni les gloires, ni les enseignements littéraires de la Rome payenne. Seulement, il faut ajouter que le christianisme et le génie du nord avaient si complètement transformé les populations de l'Occident, qu'ils en avaient fait des peuples jeunes, doués de toutes les naïvetés,

(1) Ce grand homme, à le bien considérer, était tout à fait de son temps ; et, c'est dans le travail d'imagination qui portait à leur plus haute puissance des croyances alors générales que se trouvent le caractère et la sublimité de son génie. — Villemain. *Cours de littérat. Moyen-âge*, T. II.

de toutes les qualités prime-sautières des peuples primitifs. Les poètes romans peuvent bien n'être pas étrangers à la littérature grecque et latine; mais, avant tout, ils sont des hommes de leur nation et de leur temps; ils répètent ce qu'ils entendent partout, ce qui est dans toutes les bouches, dans tous les cœurs, dans toutes les consciences. Et c'est en cela qu'ils sont poètes épiques à la manière d'Homère; car le caractère du poème épique, tel que tous les bons esprits le définissent, c'est de refléter toute la pensée, toute la science, toute la civilisation d'une époque. C'est là le mérite immortel de la Divine Comédie : sous ces sombres réminiscences de la lutte des Guelfes et des Gibelins, il y a la grande, la sérieuse préoccupation du moyen-âge, la vie future. La Divine Comédie, c'est la théologie la plus élevée traduite dans un langage sublime par un homme qui était tout-à-la-fois un croyant et un grand poète. De son temps, les exploits chevaleresques électrisent encore toutes les imaginations; et la foi, sans laquelle il n'y a point de poètes, la foi est dans tous les cœurs; la foi est l'âme du peuple. Hé bien! c'est à ce titre que le Dante est véritablement le poète épique du Moyen-âge.

Ah! quel siècle pour la poésie, quel siècle pour l'épopée que celui des Louis IX, des François d'Assise et des Thomas d'Aquin! Louis IX, grand saint et preux chevalier; François d'Assise que l'amour de Dieu a fait troubadour, qui communique avec toute la nature, et à qui la nature rend l'hommage de l'obéissance et de l'amour; Thomas d'Aquin, l'élève d'Albert-le-Grand, plus grand que son maître; nature méridionale et ardente, née sous le ciel de Pythagore; Thomas d'Aquin, le plus vaste génie philosophique que le monde ait vu peut-être, le révélateur d'une théologie qui aurait ébloui les yeux des Platon et des Aristote, et qui, sous la bure du moine, avait dévoilé aux hommes des vérités que n'aurait pas même soupçonnées le génie philosophique des anciens temps; Thomas d'Aquin, poète aussi, et qui nous a laissé des hymnes sacrées où, à côté de la plus grande raison, rayonne l'ardeur d'une foi vive et d'une inspiration prophétique. Et ces grands hommes, Messieurs, ils représentent, ils résument cette belle époque de l'humanité, et le Dante, à son tour, reflète ces grands hommes, et avec eux tout le XIII^e siècle. Voilà pourquoi

le Dante est un poète épique.

Ainsi, Messieurs, quand vous voyez une civilisation encore jeune où, à côté de la foi en Dieu, surgit le culte des grands dévouements et des grandes actions, vous pouvez le proclamer, c'est l'âge de la poésie. Cette poésie-là n'est plus seulement l'expression naïve de l'enthousiasme et de l'admiration; ce n'est plus seulement un cantique, comme à l'époque patriarcale; c'est surtout une histoire et la première de toutes les histoires; car elle représente, dans une série de tableaux aussi riches que variés, les premiers miracles de la vie héroïque.

A la forme épique succède le drame; mais la nature ne fait rien sans transition. Les premiers poètes dramatiques, comme Thespis, Phrynicus, Chærilus, Pratinas, Eschyle lui-même, appartiennent encore, par la pensée, à l'âge héroïque; on retrouve encore chez eux les figures gigantesques et les naïfs élans d'une nature à demi-sauvage et le souvenir mystérieux d'une théogonie qui remplit toutes les imaginations, parce qu'elle fait le fond même des croyances. Mais le récit a fait place au dialogue: c'est le progrès de la vie civile et de la vie politique. L'homme sent le besoin de se voir tel qu'il est et, quelquefois aussi, tel qu'il voudrait être; et il se met en scène, et il dialogue ses misères et ses grandeurs; mais, comme il est encore plein du feu de la jeunesse, il donne à ses héros des proportions immenses: il grandit ses ancêtres, pour se grandir lui-même. Voyez Eschyle; pourquoi les souvenirs titaniques remplissent-ils son *Prométhée*? Parce que le siècle est encore tout plein de croyances religieuses. Dans *les Perses*, il s'adresse aux sentiments patriotiques d'Athènes, en faisant mugir sur la scène le désespoir de Xerxès, roi tout puissant naguère et, maintenant, triste, vaincu, fugitif, poursuivi par la honte et les sombres terreurs. Quel tableau! Quel enseignement! Quel peuple! L'actualité électrisait toutes les âmes et donnait à l'émotion des proportions dont il est impossible de nous faire une idée aujourd'hui.

Avec des systèmes dramatiques différents, Sophocle et Euripide on fait comme Eschyle: ils se sont pénétrés de la pensée, des passions, des enthousiasmes de leurs concitoyens et les ont traduits sur la scène dans ces admirables tragédies où Athènes retrouvait

avec transport ses dieux, ses héros, ses affections et ses antipathies. Antigone, OEdipe Roi, Ajax, Philoctète, voilà les noms célèbres dont la Grèce aimait les sons patriotiques et qu'elle retrouvait avec bonheur à l'horizon de son histoire.

Si la vie poétique n'a pas complètement suivi les mêmes évolutions chez les Romains, c'est que la vie publique et ce que nous appelons la civilisation ont eu chez eux d'autres destinées que chez les Grecs. Un peuple qui, dès ses premiers pas dans le monde jusqu'à sa vieillesse, a eu constamment les armes à la main, n'avait que faire des représentations scéniques : son drame à lui, c'est l'histoire de ses luttes et de ses combats, et cette histoire il l'a écrite avec le fer. D'ailleurs, il faut en convenir, à l'époque où il se sentit mûr pour ces représentations, la civilisation grecque l'avait transformé et il ne pouvait plus qu'être imitateur ; et, plus tard, quand il lui fut permis de se reposer de ses guerres et des convulsions des discordes civiles, il chercha ses plaisirs dans les jeux sanglants du cirque, expression fidèle de ses instincts, de ses mœurs, de sa civilisation ⁽¹⁾.

Les peuples modernes étaient, sans doute, dans de meilleures conditions pour le développement naturel de la tragédie et je n'hésite pas à proclamer que, à part l'élégance des formes, la grâce des contours et la perfection du goût ⁽²⁾, fruits naturels du sol brillant de la Grèce, je n'hésite pas à proclamer, en prenant pour point de départ les mystères du Moyen-âge, que la poésie dramatique eût eu chez nous les mêmes péripéties et les mêmes progrès, si la perturbation, qui eut lieu dans le monde politique au XV^e siècle, n'avait comme brisé la chaîne des temps et des souvenirs, pour inspirer aux peuples modernes un esprit, une pensée et des préoccupations qu'ils n'auraient jamais trouvés dans leurs propres instincts. La chute de l'empire grec ouvrit pour l'occident

(1) Chez un peuple (les Romains), où des centaines de lions et d'éléphants et des milliers de gladiateurs étaient sacrifiés à l'amusement des spectateurs, que la vue du sang pouvait seule émouvoir, toute sensibilité pour les souffrances et les douleurs morales de la haute tragédie ne devait-elle pas être émoussée ? — Fréd. Schlegel, *Histoire de la littérature*.

(2) Deux choses, sous le point de vue de l'art, caractérisaient la race grecque, une perception exquise de la beauté de la forme et un profond sentiment de la vie. — Lamennais. *Esquisse d'une philosophie*. T. III. p. 207 et suiv. Paris.

une ère de civilisation dans laquelle disparut l'originalité des peuples d'origine romane ou tudesque (1).

C'est le moment de m'arrêter sur cette poésie d'imitation, produit, en quelque sorte, artificiel, bien différent de cette poésie spontanée dont je viens d'esquisser les traits les plus saillants. La Grèce eut son époque d'imitation; mais elle avait eu le bonheur de parcourir auparavant tout le cercle du développement poétique. Cette époque commence pour elle au troisième siècle avant Jésus-Christ, sous les successeurs d'Alexandre, alors que les Grecs n'avaient plus de patrie; quand la Grèce, en un mot, ne s'appartenait plus à elle-même. C'est alors qu'on voit des Lycophron, des Apollonius, des Callimaque, essayer, dans des compositions impuissantes, de reproduire les œuvres sublimes des Homère, des Eschyle, des Pindare. Efforts ridicules! La véritable civilisation grecque avait disparu avec la Grèce, et la poésie était morte avec elle.

Que dirons-nous des Romains, sous le rapport de l'imitation? L'imitation, chez eux, tua peut-être le génie national. En s'assimilant la Grèce, Rome renonça tout-à-coup à sa propre civilisation, pour s'assimiler celle de cette glorieuse contrée. A partir de cette époque, l'inspiration et l'originalité allèrent s'affaiblissant dans la poésie latine. Lucrèce, Horace, Virgile, Ovide sont de

(1) Dans ce coup-d'œil général, j'ai cru devoir négliger la *comédie* et je vais en dire la raison. La poésie, selon nous, est l'enthousiasme et l'amour du beau; or, il n'y a rien de plus contraire à l'enthousiasme que le rire, véritable mobile de la *comédie*. La *comédie* est, sans doute, un des plus heureux produits de l'art d'imitation; mais enfin, ce n'est qu'une imitation, avec une origine toute différente de ce qui constitue la poésie spontanée. Chez les Grecs, la *comédie* commence par les vers satiriques, chez les Latins par les vers saturniens ou fescennins; chez les peuples modernes, par des blasons, des sirventes, des fabliaux.

Les premiers attributs des types comiques furent la laideur et la difformité. Il en existe deux dans Homère : Thersite, le brouillon, infirme, laid, boiteux, bossu et méchant; Irus, paresseux, ivrogne et fanfaron. Les Satyres étaient les bouffons de la comédie grecque : leur danse était la grotesque *sicynnis*, et rien de plus significatif, sans doute, que le ricanement de leur face huchée sur un corps difforme que supportent des pieds de bouc.

Il n'est pas difficile de retrouver les Satyres dans le Maccus et le Bucco des Atellanes; et, s'il nous restait plus de vestiges de l'antiquité grecque, de l'antiquité étrusque et latine, nous y retrouverions, sans doute, tous les types des canevases italiens, Arlequin, Polichinelle, Pantalou, le Docteur, Scaramouche, Colombine, Pierrot, etc. — Mais tout cela n'est pas la poésie.

brillants poètes, sans doute; mais, malgré tout leur génie, ils sont encore plus artistes que poètes; ils écrivent plutôt qu'ils ne chantent; ils sont les échos de la haute société romaine, ils ne sont plus les interprètes d'une nation et d'une époque; rien de plus élégant, de plus parfait que la forme, surtout dans Virgile et Horace; rien de moins entraînant que leur pensée; leurs œuvres sont bien plus les monuments d'un goût épuré que les monuments de l'inspiration, parce que le propre de l'inspiration, c'est, pour un poète, d'être original et de s'adresser à tous.

Quant aux peuples modernes, il n'est plus contestable aujourd'hui pour personne qu'il y a eu intermittence dans le cours régulier de leur civilisation, à partir du XV^e siècle, et que le premier résultat de la chute du Bas-Empire a été d'égarer chez nous l'inspiration poétique. Je sais bien, et j'ai déjà eu l'occasion de le signaler, je sais que le Moyen-âge n'a jamais été complètement étranger à l'étude de l'antiquité et que, sous ce rapport, il diffère, jusqu'à un certain point, de ces époques privilégiées où l'inspiration poétique était abandonnée à elle-même. Mais, comme nous l'avons remarqué, l'érudition, au moyen-âge, ne sort guère des cloîtres et des universités, et elle est généralement absorbée par ce qui fait la vie commune, le sentiment religieux et le sentiment chevaleresque. Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à considérer comme poèmes originaux et les chansons de geste et la Divine Comédie du Dante et les Mystères dramatiques; parce que toutes ces conceptions sont bien de leur époque et appartiennent, chacune, à une civilisation dont elles font deviner le caractère: ce sont des enfants qui portent sur le front la signature du siècle qui les a produits.

Mais voici qu'au quinzième siècle un grand fait se produit dans le monde: le mahométisme établit définitivement son empire en Orient, et c'est l'Europe qui est appelée à recueillir l'héritage littéraire de la Grèce. L'enthousiasme de l'antiquité échauffe tous les esprits; on étudie, on commente, on cherche à imiter les modèles anciens et l'esprit inspirateur du moyen-âge se perd dans cette fièvre d'érudition. La poésie, au lieu d'être largement, et par dessus tout, l'écho de la civilisation, n'est plus qu'un exercice, une culture pour l'esprit: elle devient l'image des classes

privilégiées, dont le goût égaré cherche à refaire le passé; comme si les combinaisons de l'étude pouvaient tenir lieu de l'inspiration. Aussi, dès ce moment, la poésie n'est plus qu'une œuvre d'art, où l'imitation même est d'abord maladroite. Nous ne parlerons pas des Jodelle, des Tristan, des Robert Garnier et de tant d'autres, dont les essais informes ne comptent point dans une histoire littéraire; mais, le grand siècle de Louis XIV lui-même, ce siècle devant lequel je m'incline avec un respect et une admiration sans bornes, je ne puis m'empêcher de le confondre jusqu'à un certain point dans cette commune appréciation. Grâce à l'influence du génie antique, il est supérieur au moyen-âge sous le rapport du goût et de la forme; mais, il faut le reconnaître, la poésie de cette époque de l'humanité, à part quelques grands ouvrages, est comme un anachronisme dans l'histoire générale de la littérature. Supprimez *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*, vous n'êtes plus dans un milieu chrétien; que dis-je? Vous ne trouvez plus nulle part la glorieuse nation des Francs. La poésie n'est plus l'écho fidèle d'un peuple, d'une époque, d'une civilisation: c'est la pensée d'une cour brillante, qui a réuni autour d'elle toutes les élégances de la vie, tous les prestiges du luxe: l'art a remplacé l'inspiration; l'imitation a refroidi l'enthousiasme.

Ah! si, avec ce grand concours d'hommes supérieurs dont la Providence gratifia cette époque, la poésie avait librement suivi ses destinées, sous le double empire du génie chrétien et des souvenirs patriotiques, qu'elle eût eu de grandeur et d'influence! Il suffit de voir ce que la pensée chrétienne a produit, au moyen-âge, dans les arts et surtout dans l'architecture, pour se convaincre de ce que pouvait faire, dans le domaine de la poésie, le génie moderne abandonné à ses influences naturelles. Supposez Corneille et Racine écoutant tous les échos de la grande nation française, au lieu d'obéir à l'esprit un peu étroit d'une poétique de salon, quelles proportions n'auraient-ils pas données à leurs conceptions d'ailleurs si belles, où leur génie mal à l'aise n'a pu déployer tout ce qu'il avait de vigueur et d'étendue! Supposez-les dans les mêmes conditions qu'Eschyle et Sophocle; donnez-leur pour sujets des sujets nationaux et chrétiens, pour scène un théâtre immense, pour auditoire un peuple entier avec ses pas-

sions, ses souvenirs, son amour-propre national..... Ah! Messieurs, que nous avons perdu en répudiant nos traditions!

Encore le dix-septième siècle avait-il, sous les formes payennes, conservé, dans une certaine mesure et, comme à son insu, l'esprit inspirateur du christianisme! Mais, avec le dix-huitième, tout disparut et la décadence marcha d'un pas rapide. Sous l'action dissolvante d'une civilisation livrée au sophisme et à la dépravation des mœurs, la poésie perdit tout ce qui la fait vivre : la foi, l'élan et l'élévation de la pensée; elle devint la muse des salons et des boudoirs; elle renonça à son caractère divin, pour se faire l'interprète de toutes les misères morales d'une société qui allait périr, faute de croyances.

Aujourd'hui, Messieurs, que le monde ébranlé depuis soixante ans se remet à peine de tant de secousses, il est bien difficile, au milieu de la confusion générale, de rassembler les éléments de la civilisation, d'en apprécier la valeur, d'en mesurer la force d'expansion. Nous ne sommes point de ceux qui voient dans notre époque l'âge de la décrépitude et de la dissolution, et à qui les progrès de l'ordre matériel ferment les yeux sur les progrès de l'ordre moral. Nous ne partageons pas, non plus, l'enthousiasme irréfléchi de ceux qui, témoins des phénomènes de l'industrie et des prodiges opérés dans l'ordre physique par la science moderne, sont tentés de jeter un regard de mépris sur les siècles passés et de les taxer d'ignorance et de barbarie. Non, certes, ce n'est pas là le progrès. Le progrès, l'éternel honneur, le triomphe de notre siècle, je le vois dans le respect de la dignité humaine, dans les sympathies de tous pour une liberté sage et chrétienne; je le vois surtout dans le développement tous les jours plus réel du sentiment religieux. Après les honteuses orgies du XVIII^e siècle, après la sanglante catastrophe de 93, la société éprouvée, mutilée, régénérée par le martyre, la société s'est trouvée meilleure; elle a senti renaître en elle une foi qu'une époque maudite avait plutôt étouffée qu'anéantie; elle s'est rappelé le Dieu de l'évangile et autour de cet auguste souvenir sont venues se grouper les images des aïeux, images poétiques et vénérables qu'avaient presque effacées le dédain et le sarcasme de nos modernes Brutus. Étrange privilège de notre siècle! Les révolutions ont eu le même résultat

que les invasions des barbares : à une société vermoulue elles ont fait succéder une société pleine de sève, émue d'affectueuses sympathies pour les bonnes choses. Là est la gloire de notre époque ; là est l'avenir de notre poésie.

Et voyez, Messieurs, du moment où les hommes du XIX^e siècle ont élevé les yeux vers le ciel, l'inspiration en est descendue rayonnante comme dans les âges primitifs. Aujourd'hui qu'est irrémissiblement vidée la querelle des classiques et des romantiques, il n'est plus d'esprit sincère, de cœur élevé qui n'avoue la supériorité incontestable de nos lyriques sur ceux du XVIII^e siècle. A l'enthousiasme factice, imitation servile des procédés antiques a succédé une inspiration de bon aloi ; une chaleur réelle a remplacé les élans étudiés d'un style sans conviction. Et, ce qui est préférable à tout cela, c'est que, dans cette poésie, il y a une pensée, et cette pensée, c'est la pensée de notre siècle : c'est notre civilisation.

Je le disais tout-à-l'heure, Messieurs, ce qui caractérise les hommes d'aujourd'hui, c'est un grand besoin de religion ; je dirai plus : pour beaucoup d'hommes de notre époque, les dogmes, les mystères, les grandeurs et les ineffables joies du christianisme ont été, pour ainsi dire, une découverte, une révélation, comme ils l'avaient été pour nos ancêtres, les Gaulois et les Germains ; tant il est vrai que le grand orage de 93 n'avait rien laissé debout sur le sol et dans les consciences ! Ce sentiment s'est traduit dans la poésie de nos lyriques, d'abord vague et indéterminé, comme tout sentiment qui se fait jour ; mais bientôt, plus arrêté, plus précis et s'acheminant vers le dogme. Ce qu'il faut remarquer, Messieurs, ce qui distingue cette ère de l'humanité de l'ère précédente, c'est un grand besoin de croyance, une profonde et universelle aspiration vers le bien, vers ce beau suprême, après lequel soupirait Pythagore, qui rendait la mort si douce à Socrate et aux disciples de Platon et qui faisait dire à St-Augustin jetant un dernier regard sur les choses de ce monde : « *jusques à quand ?* *jusques à quand ?* » Voilà la poésie. Or, comme de toutes les religions le christianisme est celle qui donne de Dieu, du monde et de l'homme l'idée la plus vraie et la plus grande ; comme le christianisme, par conséquent, est la seule religion

véritable, il est incontestable que, lorsque ce précieux levain se sera mêlé à toute la masse sociale, lorsqu'il sera devenu la vie et le sang de notre civilisation, alors, mais alors seulement, la poésie trouvera une belle, une imposante expression, la seule expression digne de l'humanité régénérée par le sang de Jésus. Que la vue des préoccupations matérielles qui agitent notre époque ne nous décourage pas trop ; tout cela n'est qu'à la superficie : c'est dans les profondeurs de la société que se fait le travail de régénération. Il s'accomplira, je n'en doute pas, pour la gloire de la religion, pour la prospérité des empires et l'éternel honneur de la poésie.

C'en est donc fait de la poésie d'imitation : elle ne répond plus aux exigences de notre civilisation. Il est temps que la poésie reprenne le cours naturel de ses développements, interrompu, pendant près de trois siècles, par un événement utile peut-être, sous le rapport de la forme ; mais qui, au point de vue de la pensée, a desséché les véritables sources de l'inspiration. Le moment est propice, selon nous : que la poésie écoute ce qui se passe dans toutes les âmes et traduise tout ce qu'elle voit. Il semble que, du couchant à l'aurore, du midi au septentrion, les peuples s'attirent pour se connaître, s'aimer et se confondre dans une même pensée. Voilà l'état de la civilisation au dix-neuvième siècle ; voilà ce que la poésie est appelée à chanter sous toutes les formes, lyrisme, drame, épopée ; et elle le fera, n'en doutons pas, elle le fera d'elle-même, instinctivement, puisque cette pensée commune est presque mûre pour l'éclosion.

Voici une idée que j'ai déjà touchée ; mais, elle m'obsède et je sens le besoin d'y insister. Cette pensée n'a trait qu'à la poésie dramatique ; mais tous les genres peuvent s'en faire l'application. N'est-il pas vrai que la tragédie, chez les Grecs, s'adressait à toute une nation et que, chez nous, elle ne s'adresse qu'à un public d'élite ? N'est-il pas vrai qu'elle avait en elle-même de quoi remuer les entrailles de la multitude et que la nôtre semble plutôt destinée à faire les délices de l'homme de cabinet ? Et pourquoi cela ? C'est que, chez les Grecs, la tragédie était, non seulement un fruit du sol, un produit original, pur de tout alliage d'imitation ; mais, elle reproduisait, avec les proportions que la poésie sait

donner à toute chose, les mœurs, l'histoire, les passions, la civilisation tout entière de ce peuple héroïque. Athènes tout entière aimait à se retrouver, avec son passé et sa gloire, dans ces nobles compositions qui, en secouant le cœur, élevaient si haut la pensée. Plus l'impression d'un événement était profonde dans l'âme du peuple Athénien, plus le poète tragique savait en tirer parti pour le but qu'il voulait atteindre : reculé ou récent, le fait était du domaine de la tragédie, du moment où il reproduisait la pensée générale.

Et nous, modernes, qu'avons-nous fait ? Quel intérêt peuvent avoir pour nous les Phèdre, les Hermione, les Cinna ? Le peuple connaît-il Junon et Vénus ? Et nous-mêmes, malgré nos études classiques, ne sourions-nous pas aux oracles de Calchas ? Ah ! sans doute, il a fallu beaucoup de génie pour faire tout ce qu'ont fait Racine et Corneille ; mais, combien de leurs contemporains les ont compris ? Contraints de couper les ailes à leur muse, pour s'accommoder au goût d'un public de salon et aux exigences d'une poésie étroite ; entraînés, d'ailleurs, par le despotisme d'une opinion reçue, à traiter presque exclusivement les sujets antiques, c'est-à-dire, des sujets étrangers à nos origines, à nos croyances, à nos sympathies, ils n'ont point connu le plaisir d'ébranler fortement la fibre populaire. Expression d'une civilisation tout empreinte de paganisme et qui, d'ailleurs, ne descendait pas au delà des classes privilégiées, d'une civilisation qui n'avait pas su, malgré le génie dont elle fut douée, secouer le joug de l'imitation, leur muse s'est interdit à elle-même les sources naturelles de l'émotion. Ah ! je le répète, que n'auraient point fait de pareils hommes, avec un horizon plus étendu, si toutefois l'homme peut quelque chose en dehors de l'époque et du milieu pour lesquels Dieu l'a créé !

Cette mission, la Providence la réserve à d'autres et jamais, il faut en convenir, jamais mission plus poétique n'aura été réservée à un homme. Il s'agit de mettre la poésie en harmonie avec ce que nous sommes, avec notre civilisation. Pourquoi ne pas choisir dans les sujets patriotiques ? En est-il un plus beau que celui de Jeanne d'Arc ? Pourquoi, créateurs pusillanimes que nous sommes, n'oserions-nous pas aborder les sujets contempo-

rains ? Pourquoi, par exemple, n'oserions-nous pas mettre sur la scène française la noble figure de Louis XVI et, au milieu de tout ce bruit du plus grand cataclysme social dont le monde ait le souvenir, faire entendre les accents plaintifs, les sourds gémissements des grandes infortunes royales ? Nous allons chercher dans les temps antiques un OEdipe qui ne nous appartient à aucun titre ; voilà notre véritable OEdipe, et, autour de cette triste apparition, voilà les intérêts les plus vifs qui aient jamais fait palpiter le cœur des mortels.

Pourquoi hésiterions-nous aussi à présenter aux regards du public cet autre OEdipe plus rapproché de nous encore, frappé tout-à-coup au milieu de toutes les splendeurs ; précipité, comme par un coup de foudre, du trône le plus illustre, qu'entourait une famille nombreuse et florissante ; puis, au milieu de la dispersion des siens, seul, couvert des haillons populaires, cachant le long des rivages de sa propre patrie, et ses misères et sa fuite, jusqu'à ce qu'un navire se présente et lui ménage l'hospitalité de l'exil ? Voilà pour nous les vrais sujets de la tragédie : ce bruit des révolutions, c'est le bruit de notre siècle ; ces grandes catastrophes nous les avons vues de nos yeux ; cette société ébranlée jusque dans ses fondements, c'est notre société : mettre tout cela sur la scène, c'est y mettre tout ce que nous sommes avec nos misères et nos grandeurs ; c'est y mettre notre civilisation.

Et ensuite, sous le rapport religieux, que n'avons-nous pas à dire ? nous sommes chrétiens ; oui, nous le sommes, bien que souvent nous n'osions pas nous l'avouer à nous-mêmes. Et bien ! Que de grands, que de sublimes sujets pour la poésie et même pour le drame dans notre civilisation chrétienne ! La plus sublime de toutes les tragédies s'est accomplie sur le Golgotha, et si, à la perfection de nos moyens nous joignons, un jour, comme je l'espère, la vivacité de croyances de nos pères, nous pourrons, comme eux, avec la supériorité d'une époque sur l'autre, représenter les grandes péripéties de ce drame divin qu'on nomme *la Passion*.

Voici comment s'exprimait, au commencement de ce siècle, un esprit supérieur qui n'avait pas été au fond de la question :
« Quand toutes les règles de l'art sont connues, toutes les combinaisons de la langue employées et, peut-être, toutes les scènes

de la vie publique et domestique épuisées, alors, sans doute, la carrière de l'art est parcourue. Les pièces de Jodelle et celles de Racine en sont les deux extrêmes. Il n'est plus donné à aucun écrivain de descendre aussi bas, ni de s'élever plus haut, et même, avec des succès égaux, on ne peut plus prétendre à la même gloire. (1) »

Nous ne craignons pas, malgré la réputation méritée de celui qui a écrit ces lignes, de considérer ce jugement comme une des plus grandes erreurs qui aient été commises dans la haute critique littéraire. Il est certain que, sous le règne du polythéisme, les idées de l'homme étaient bornées comme la théogonie qu'il s'était faite, et, qu'après avoir parcouru un certain cercle d'idées, c'est-à-dire, toutes les phases de la civilisation payenne, l'homme et la société devaient tomber dans la barbarie, entraînant avec eux, dans leur chute, l'art et la poésie. Mais le christianisme a ouvert de nouveaux horizons, des horizons immenses à la pensée humaine. Sa philosophie a la vérité pour base et l'éternité pour durée, et, quelque profondément qu'on ait creusé la pensée, il reste encore, il restera toujours, dans l'esprit et dans le cœur de l'homme, des solitudes inexplorées où le génie chrétien saura trouver les sources vives et toujours nouvelles de l'émotion. J'ai une grande foi dans les tendances de notre époque : si j'étudie la civilisation actuelle dans son ensemble, c'est-à-dire, dans l'ensemble des idées qui l'anime et la fait vivre, je suis tenté de croire qu'il n'y en a pas eu jusqu'à présent de comparable : non seulement, on en est revenu au respect des enseignements de la religion; mais l'esprit et l'âme du christianisme ne sont peut-être jamais aussi profondément entrés dans la constitution sociale. Voilà le véritable avenir de la poésie.

Messieurs, je ne me fais point d'illusions : il y a beaucoup de mauvais dans notre époque; mais, il faut bien en convenir, le bon l'emporte beaucoup sur le mauvais. Ce qui me console, c'est que les éléments de corruption ne viennent pas de nous et, que tout ce qui est vraiment bon découle exclusivement du christianisme et de notre sang. L'imitation, nécessaire peut-être dans la forme, a fait de nous d'autres hommes; elle a fait de notre civilisation toute

(1) De Bonald. — *Législation primitive*.

autre chose que ce qu'elle aurait été sans elle. Mais, comme je l'ai dit, c'en est fait de l'imitation et de son règne : nous voici revenus au règne de la vérité, non plus de cette vérité relative que possédaient les anciens, mais de cette vérité absolue, éternelle, dont les anciens n'ont vu que l'ombre. Espérons donc pour la poésie; car, si la civilisation, comme je n'en doute pas, se refait par la religion, la poésie, en la reproduisant, sera sublime et immortelle comme son principe générateur.

Nous avons vu, dans les âges passionnés de l'antiquité, la poésie suivre la vie de la société, depuis l'enfance jusqu'à la caducité; encore, avons-nous dû, dans ce coup-d'œil, nous borner aux trois genres principaux, parce que les détails amoindrissent les questions et que les détails, d'ailleurs, se coordonnent dans l'ensemble. Nous avons signalé les mêmes révolutions dans l'histoire des peuples modernes; mais, il y avait ici une différence essentielle à constater : depuis le règne de l'antiquité, la parole éternelle est descendue du ciel sur la terre; sous le nom de verbe, elle a régénéré, non seulement le cœur, mais encore la pensée de l'homme : la poésie doit se vivifier à cette source. Les civilisations anciennes ont, sans doute, bien des points de ressemblance avec les civilisations modernes; mais, ce qui distingue les sociétés modernes, c'est un besoin plus pressant, plus général, que dis-je ? c'est une possession plus complète de la vérité. Quand toutes les âmes sentiront le bien qu'elles désirent ou qu'elles ont en elles, quand les intérêts du ciel l'emporteront, dans nos affections, sur les biens de la terre, et remueront fortement les entrailles du siècle; alors, n'en doutez pas, il naîtra parmi nous une poésie si grande, si imposante, que toutes celles qui auront précédé n'en paraîtront que l'ombre : ce sera la poésie du christianisme, c'est-à-dire, de la civilisation la plus parfaite qui puisse se développer dans le monde.

Janvier 1858.

A^{dre} COUVEZ.



DU RHYTHME DANS LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

DES PAUSES INTERNES DU VERS.

Le vers brisé, quoiqu'on en attribue l'invention à l'école moderne, a été employé de tout temps. De tout temps l'on a vu des repos, des suspensions, placés ailleurs qu'à la césure et à la rime, concourir, au même titre que celles-ci, au rythme de la versification française.

Que Malherbe, Boileau, et autres suivant en cela les traditions par trop rigides de ces classiques par excellence, aient fait concorder le plus souvent la césure avec un repos, c'est ce que nous ne voulons pas contester; mais tous les poètes, ceux-là même, nous fournissent de nombreux exemples de la forme brisée tant vantée aujourd'hui; et, en vérité, l'on ne peut s'en passer, tant elle est nécessaire pour répandre un peu de diversité dans la succession monotone et constante de vers alexandrins marchant deux à deux comme des grenadiers de parade.

Dès que la césure et la rime sont suffisamment marquées, pourquoi, en effet, forcerait-on la phrase et le sens à ne s'arrêter que là?

M. du Méril, qui admet cette donnée, y ajoute une restriction : il prétend que les pauses incidentes dont nous parlons peuvent être placées seulement à la fin d'un *pied*, c'est-à-dire d'une syllabe paire, parce que, dit-il, le mouvement de nos vers est iambique; c'est ainsi qu'il critique Boileau pour avoir marqué d'une pause la troisième syllabe accentuée du vers suivant :

Dans Floren | ce jadis vivait un médecin...

et que Boileau trouve seulement grâce à ses yeux, parce que le mouvement iambique de nos vers force la prononciation à allonger l'*e* muet de *Florence*.

Dans Florence | jadis vivait un médecin...

C'est tout au plus si M. du Méril autorise, à cause de la suspension, le repos qui porte sur la troisième syllabe du second des vers suivants de Racine :

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
Qui depuis.... Rome alors admirait leurs vertus.

Étrange contradiction ! on emprunte aux anciens l'expression de *pieds* pour signifier une réunion de deux syllabes, et tandis qu'eux plaçaient constamment leur césure au milieu d'un de ces pieds :

Silves | *trem* tenu | *t* mu | *sam*....

l'on prétend qu'en français la césure ni le repos ne peuvent diviser un pied en deux fractions !

Laissez donc là cette terminologie qui n'a que faire dans notre langue et avec laquelle vous ne savez pas rester conséquents.

Il est bien rare que nous trouvions dans nos vers, ce mouvement iambique pur que M. du Méril prétend être de l'essence de notre poésie :

Ma fai | ble voix | n'a pu | chanter | la gloire,
J'ai vu | Daphné | je vais | chanter | l'amour.

GENTIL BERNARD.

La lour | de pou | tre craque |

EM. DESCHAMPS.

Ton cœur | d'un air | plus pur | pourra | goûter | les charmes.

CLESSE.

Une cadence analogue à celle de l'anapeste et formée de deux syllabes faibles précédant une syllabe accentuée, se retrouve bien plus fréquemment dans notre langue :

Il s'élève, | il retombe, | il renait, | il expire.

LAMARTINE.

J'ai vécu, | j'ai passé | ce désert | de la vie,
Où toujours, | sous mes pas, | chaque fleur | s'est flétrie;
Où toujours | l'espérance, | abusant | ma raison,
Me montrait | le devoir | comme un vague | horizon,
Où du vent | de la mort | les bruyan | tes haleines
Sous mes lè | vres toujours | tarissaient | les fontaines

ID.

La division de l'alexandrin en six pieds de deux syllabes chacun, est donc purement fictive, et plusieurs de nos vers de douze syllabes, la plupart même, pourraient passer à bien plus juste titre pour des vers de quatre pieds; aussi ne nous ferons-nous aucun scrupule d'adopter les pauses placées sur des syllabes impaires, comme aussi bonnes au point de vue rythmique que les pauses placées sur les syllabes paires.

Un seul principe nous servira de guide ; c'est celui-ci : il faut, d'après nous, que la pause placée en dehors de la césure divise l'alexandrin en deux parties homogènes entre elles : en d'autres termes, qu'on nous permette ce langage emprunté aux mathématiques, il faut que les deux membres du vers, aient, quant au nombre de leurs syllabes, un diviseur commun que l'oreille puisse percevoir ; ce diviseur commun est l'élément de la cadence.

Nous adoptons donc les formes 1-11, 2-10, 3-9, 4-8 et leurs renversements 8-4, 9-3, 10-2, 11-1 ; seulement la première et la dernière n'étant homogènes qu'entre elles et non en outre avec le nombre total des syllabes du vers, sont moins rythmiques que les six autres, et devront être employées plus rarement.

Nous proscrivons absolument, sans la moindre réserve, les formes 5-7 et 7-5 qui n'ont d'homogénéité ni entre elles, ni avec le vers entier. C'est là un point essentiel sur lequel nous reviendrons et qui nous sépare de M. Wilhem Ténint, aux yeux duquel ces deux formes sont parfaitement régulières.

Donnons quelques exemples de vers brisés qui nous satisfont pleinement :

Pauses placées dans le premier hémistiché.

Ciel ! — à qui voulez-vous désormais que je sois...

CORNEILLE.

Viens ! — toi qui n'eus jamais peur de ma majesté.

V. HUGO.

Quoi donc ? — La chose est-elle incroyable à ce point ?

MOLIERE.

C'est vrai, — je vous dis là mon offense sans fard.

A. DE VIGNY.

On se tait ; — et bientôt on voit paraître au jour...

BOILEAU.

Immobile, — implorant un seul bruit saisissable.....

AL. DUMAS.

Ah ! malheureux ! — Comment paraîtrai-je à sa vue !

RACINE.

Qui peut savoir ? — Comment serez-vous adoré ?

EM. DESCHAMPS.

On voit que les poètes classiques fournissent amplement de quoi opposer aux exemples de vers brisés de l'école moderne que

nous extrayons à dessein du traité de M. Ténint. Il y a plus : la pause à la quatrième syllabe, comme dans les deux derniers vers cités, appartient même en propre à Racine, à ce classique qui a été en butte aux attaques de V. Hugo, d'Alfred de Vigny, de MM. Sainte Beuve, Ténint, et de tant d'autres, pour n'avoir pas su briser le vers ⁽¹⁾. Thomas Corneille avait écrit le vers suivant :

Que de mépris ! — Son crime auprès de vous le gêne.

Voltaire, à propos de ce vers, fait l'observation que voici : « Cette césure ⁽²⁾, interrompue au bout de quatre syllabes, fait un effet charmant sur l'oreille et sur le cœur. Ces finesses de l'art furent introduites par Racine ; il n'y a que les connaisseurs qui en sentent le prix. »

Continuons :

Pauses placées dans le second hémistiché.

Mais il ne s'agit plus de vivre, — il faut régner.

RACINE.

La lampe s'éteignit dans l'ombre, — il était jour.

LAMARTINE.

Hélas quel est le prix des vertus ? — La souffrance.

VOLTAIRE.

Quoi ! d'aimer un faiseur de chansons, — un poète.....

PONSARD.

Comment prétendez-vous que je vous traite ? — En roi.

RACINE.

Jamais, on ne m'a dit ces choses-là. — J'écoute.

V. HUGO.

Dans un si grand revers que vous reste-t-il ? — Moi !

CORNEILLE.

Il s'endormit rêvant bonheur et gloire. — Mais

L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais.

HÉG. MOREAU.

Pour la pause après la onzième syllabe, nous choisissons des exemples où, soit un repos complet, soit une syllabe muette, sépare plus fortement la douzième syllabe des précédentes. Nous croyons

(1) Voir sur tout ce paragraphe, nos précédentes *Études de versification sur Racine*, insérées dans la *REVUE NOUVELLE*, Bruxelles, Biévez, 1852.

(2) *Césure* n'est pas ici le mot propre ; mais nous avons vu plus haut que Voltaire ne se faisait pas une notion bien nette de la césure, de l'hémistiché, etc.

en effet que si la pause y était moins marquée, des vers semblables présenteraient de la dureté, comme dans l'exemple que voici :

Quand celle qu'on aimait, de tout son amour, fausse
Aux beaux serments jurés....

TH. GAUTIER.

Nous reviendrons sur ce point en parlant plus en détail des accents à la cinquième syllabe, à la septième ou à la onzième, placés en contact trop direct avec l'accent de la césure ou de la rime ; qu'il nous suffise de dire à présent qu'un moyen d'adoucir le coup frappé par l'accent de la pause placée en dehors de la césure ou de la rime, consiste à placer cette pause après une finale féminine non élidée, et perçue d'une manière plus ou moins sensible malgré sa qualification de muette. En voici des exemples :

Je suis *pré* | te, — je sais une secrète issue.

RACINE.

Je ne veux point porter de *cor* | nes, — si je puis.

MOLIÈRE.

La porte qui fait dire au *pau* | vre : — C'est ici.

V. HUGO.

Que m'importe un vain nom sans *el* | le ? — Pourquoi faire.

EM. DESCHAMPS.

Il a le naturel très-*no* | ble, — quoique rude.

AUGIER.

Ceux qui voudront trouver leurs *pè* | res, — chercheront.

A. DE MUSSET.

C'est surtout dans le second hémistiché que cette pause féminine a plus de charme, en ce qu'elle ne fait pas à l'accent de la rime une diversion aussi caractérisée que la pause concordant avec l'accent d'une syllabe masculine finale. Nous ne prétendons pas cependant ériger en règle l'emploi de telle pause plutôt que de tel autre ; c'est au goût de chacun à en dicter le choix.

Un artifice très-heureux peut également, dans le second hémistiché, conserver à l'autre accent principal du vers, celui de la césure, toute son énergie, en prolongeant cet accent jusque dans l'hémistiché suivant. Le procédé en est fort simple : il consiste à placer, après la césure, une apostrophe, une exclamation ou toute autre expression enclitique dont la suppression n'altérerait pas le sens. En voici quelques exemples :

Qui t'a fait y manquer, *maraud* ? — Explique-toi.

MOLIERE.

Bajazet doit périr, *dit-elle*, — ou l'épouser.

RACINE.

Je ne t'ai point aimé, *cruel* ! — Qu'ai-je donc fait !

ID.

Les symptômes sont clairs, *parbleu* ! — Point d'appétit.

AUGIER.

Si Frank est votre amant, *tant mieux* ! — Je n'en crois rien.

A. DE MUSSET.

Tant de pauvres enfants, *hélas* ! — n'ont rien sur terre.....

(1)* L. STAPPAERTS.

C'est à ce procédé tout musical, à cette prolongation ou appoggiature du son après la chute du sens, que l'on peut surtout appliquer l'expression pittoresque de M. Sainte Beuve, qu'il réserve à tort pour les poètes du XVI^e siècle : « La césure, dit-il, ne disparaît pas complètement après le premier hémistiche; elle ne fait qu'y glisser en courant, y laisser un vestige d'elle-même, et s'en va tomber et peser ailleurs selon les inflexions du sens ou du sentiment. »

Ces différentes formes de vers, prises indistinctement dans les œuvres des classiques et des romantiques, évitent à la fois les excès des théories absolues que les deux écoles ont formulées en dépit de leurs œuvres. Elles peuvent convenir même à la poésie lyrique, tandis que le vers alexandrin à forme carrée, avec sa *césure-repos*, en avait été rejeté, comme le fait observer M. du Meril, à cause de l'obligation où l'on se croyait de justifier sans cesse le repos par le sens.

La théorie du vers français bien comprise, comme on le voit, n'a pas plus pour conséquence nécessaire la monotonie à laquelle les classiques nous ont trop habitués, que l'extrême diversité qui barriole les œuvres d'un grand nombre de poètes modernes.

Ceux-ci et ceux-là n'atteignent la vérité, que lorsqu'ils abandonnent les extrêmes où ils se sont placés, et lorsqu'ils se rencontrent sur un terrain neutre, placé en deçà et au delà des systèmes : force leur est alors, obéissant au sentiment du rythme et au génie de la langue, de faire abstraction de toute théorie

(1) Nous indiquons par l'astérisque les auteurs belges où nous puisons nos exemples.

préconçue, car les règles tracées d'avance sont d'après nous les ennemis-nés de la poésie; c'est à elles que l'on doit la tyrannie sous le joug de laquelle les poètes ont trop longtemps vécu.

Fidèle à notre devise ⁽¹⁾ LES RÈGLES D'APRÈS LES POÈTES, ET NON POUR LES POÈTES, nous n'en traçons pas de nouvelles, nous nous bornons à recommander les procédés que l'analyse nous a révélés comme les meilleurs. Si nous nous trompons, comme nous l'avons dit ailleurs, la faute en est à notre goût, et non à un absurde esprit de système ou à une idée de médiation des extrêmes plus absurde encore.

DES ENJAMBEMENTS.

Pour se former une idée complète de la facture du vers, il ne suffit pas de considérer le vers isolément, il faut encore l'étudier dans ses combinaisons avec d'autres vers, c'est-à-dire dans la phrase poétique, et spécialement dans les enjambements.

Dans l'ancienne poésie française, l'on évitait assez généralement les enjambements. On les fuyait d'instinct, comme s'ils nuisaient à l'euphonie en éclipsant la rime qui, comme nous l'avons vu, est non seulement une harmonie, mais encore un élément rythmique indispensable dans toute poésie où manque la quantité.

Cependant on trouve quelques exemples d'enjambements dans nos vieux poètes :

Car menez en une charrette
Par deux valets furent leurs corps
A sainte Katherine, hors
Paris, menez et mis en terre.

EUST. DESCHAMPS.

Non plus que ce fust une paille
De bled.

FROISSART.

Qui me doublerait l'esquikier
D'estrelins,

(Romans de la Violette).

Que maint orgueilleux a terre a
Plessie et mis.

RUTENBUR.

(1) *Manuel de versification*, un vol. de l'Encyclopédie populaire, Bruxelles 1853, Jamar.

Le XVI^e siècle, en essayant de ramener les formes de notre versification, comme la poésie elle-même, vers l'imitation de l'antique, devait comme conséquence nécessaire remettre également les enjambements en honneur. C'est ce que fit l'école de Ronsard et de Baïf. La réaction cependant ne tarda pas à se produire au sein même de la Pléiade. Philippe Desportes laissa dans toutes ses œuvres, percer l'intention évidente de fuir l'enjambement. Mais Malherbe fut le premier qui traça à cet égard une proscription absolue; d'après son autorité, le flot débordé rentra dans son lit,

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Au siècle de Louis XIV, la règle de Malherbe devait être d'autant plus impérieuse qu'alors, comme Voltaire (dans son dictionnaire philosophique au mot *chant*) le constate d'après un acteur qui débuta du temps de Racine, la déclamation était presque chantée.

De là cette cadence uniforme dont on s'écarte rarement, et qui donne au vers alexandrin une majesté si grande mais en même temps si monotone; l'on ne distingua pas assez la poésie dramatique de la poésie lyrique, et l'on ne réserva pas uniquement à l'ode destinée à la musique ces formes symétriques que la poésie dramatique ne devait pas partager avec elle. C'était un abus; car comme le dit fort bien M. du Méril, tous les genres de composition n'ont pas les mêmes exigences; lorsque la poésie est dramatique et qu'elle vise surtout à l'expression, ses nécessités ne sont plus aussi matérielles.

Une autre raison relevée par le même auteur, est que, dans la poésie dramatique où l'on emploie presque universellement le système de rimes plates, les rimes sont trop rapprochées pour que l'impression qu'elles font sur l'oreille ne brise pas souvent le fil des idées si l'on ne les dissimule par les enjambements.

Quoiqu'il en soit de ces motifs dont tel ou tel est certes contestable, en voici que nous puisons dans un art analogue à la poésie : les lois du rythme en musique exigent le plus souvent que la mesure d'une mélodie soit bien marquée et n'échappe pas à l'oreille; mais il suffit quelquefois de faire sentir la cadence;

parfois même le compositeur s'efforce de faire oublier momentanément le rythme par une suspension ou par une syncope, sauf à reprendre pied sur une mesure carrément marquée.

Il en est de même en versification : chaque vers peut être considéré comme une mesure et chaque mesure peut envahir une partie d'une autre mesure, de manière à l'écourter au moins en apparence, et à produire une transgression momentanée de la régularité du rythme.

Chaque vers peut donc empiéter sur le vers qui le suit, ou se préparer sur le vers qui le précède.

De là, deux espèces d'empiètements de vers les uns sur les autres. Le premier a reçu le nom technique d'enjambement ou de rejet ; le second ne porte pas de nom particulier : nous l'appellerons *emprise*.

Nous nous occuperons d'abord de l'enjambement.

L'enjambement n'est autre chose qu'un rejet au delà de la rime, et comme d'après nous, l'on ne peut placer à la rime un mot non toléré à la césure, il en résulte que les règles des rejets au delà de la césure, c'est-à-dire des pauses placées dans le second hémistiche, doivent s'appliquer également aux enjambements ou pauses rejetés au vers suivant : elles doivent même s'y appliquer à plus forte raison, parce que la rime n'est pas seulement comme la césure un élément du rythme, mais qu'elle est en outre un élément d'harmonie.

La Harpe avait compris la nécessité d'accentuer la rime : « Nos vers, dit-il, ne peuvent enjambrer parce qu'ils riment, et la rime étant une des premières conditions de notre poésie, tout ce qui tend à la faire disparaître, est un véritable contre-sens. »

D'un autre côté l'abbé Mablin, dans la dissertation dont il a été parlé plus haut, renversant la proposition de La Harpe, prétend que les vers français n'ont besoin de la rime que parce qu'ils n'enjambent pas les uns sur les autres : « L'oreille, cet organe délicat, dit-il, loin d'être blessé des pauses régulières qu'il trouve à la fin de chaque vers, aime au contraire à s'y arrêter par l'appât de la rime. »

La Harpe et l'abbé Mablin ont poussé trop loin le respect de la rime ; ils exigent qu'elle coïncide toujours avec un repos ou

avec une suspension, tout comme les classiques jugent un repos ou au moins une suspension indispensable à la césure.

La rime, nous en convenons, est quelque chose de plus que la césure; non seulement elle exige un accent, comme loi du rythme, mais elle demande encore un soin tout particulier, comme harmonie.

En thèse générale, la rime n'aime donc pas à être accolée à un enjambement; mais à notre avis, il y a enjambement et enjambement, et l'on ne peut dire d'une manière absolue qu'ils doivent être proscrits sans distinction; le tout est de savoir lesquels doivent être tolérés.

L'abbé Scoppa exprime parfaitement nos idées à cet égard, et son appréciation est d'autant plus remarquable qu'il écrivait à une époque où les Delille, les Baour-Lormian, les Fontanes, les Népomucène Lemercier et *tutti quanti*, avaient remis en honneur la forme carrée des alexandrins de Malherbe et de Boileau. « On sait, dit-il, que les grammairiens français n'admettent pas l'enjambement des vers par une règle qu'ils déclarent être essentielle;... ils sont convenus que les vers enjambés n'ont ni grâce, ni harmonie. *C'est une règle que le mauvais goût a dictée*, et dont les savants étrangers, et les plus grands poètes se moquent dans toutes les occasions où il s'agit d'employer avec beaucoup de grâce les enjambements. »

C'est, en effet, le mauvais goût qui a dicté la proscription de tous les enjambements quels qu'ils soient, comme c'est aussi le mauvais goût qui les a fait admettre indistinctement dans nos vers, depuis la réaction opérée par l'école romantique.

Quant à nous, conséquent avec ce que nous avons dit plus haut, nous distinguons parmi les enjambements ceux qui violent l'accent de la rime, et ceux qui, au delà d'un accent bien martelé sur celle-ci, se bornent à prolonger la phrase.

En un mot, nous proscrivons l'enjambement dans les cas où des mots, inséparables de la rime, sont accolés à la fin du vers précédent, en effacent l'accent, et détruisent ainsi l'effet de la consonnance.

C'est la même règle que celle qui a été donnée pour la césure; aussi, mettant Richelet et tous les prosodistes classiques dans un

tiroir, prendrons-nous dans quelques poètes modernes, quelques exemples d'hémistiches bien cadencés, et prolongés au moyen de rejets indépendants au point de vue de l'accent, mais intimement liés par le sens et la prononciation.

Ainsi le lecteur tout en accentuant la sixième syllabe, continuera toujours à lire jusqu'à la fin du rejet, en une seule émission de voix :

Sexta, je l'aime aussi sans doute....
Il fallait que l'orage éclatât....
Si Frank est votre *amant*, tant mieux....
Je ne te blâme *pas* d'ailleurs....
Tu n'aimes pas Chloë, n'est-ce pas ?
Etc , etc.

Des rejets de cette nature peuvent se placer après la césure qu'elles respectent ; rien n'empêche de les placer également après la rime qui reste intacte, et de dire :

..... Sexta, je l'aime aussi,
Sans doute.
..... Il fallait que l'orage
Éclatât....

Mais comme d'un côté le vers alexandrin est censé avoir seulement douze syllabes ; comme d'un autre côté les hiatus et la non-élision de certaines voyelles muettes ne sont pas tolérés dans notre poésie, nous ne dirions pas au commencement d'un vers :

Le Dimanche la rue Vivienne....
Moi, Frank, avoir été un petit monde ..
Comme les litanies de la vierge....
Regardait l'autre, et se en le faisant...

De même nous éviterions de placer, avec Alfred de Musset à qui nous empruntons la plupart de ces exemples, ces phrases après la césure d'un alexandrin, de manière à dire sans élision :

..... Le Dimanche la rue
Vivienne

ou avec un hiatus affreux :

Moi, Frank, avoir été
Un petit monde... ..

En effet, dans ces cas, les règles générales doivent être observées, et ce qui serait défendu dans le corps du vers, *malgré un repos*, ne peut à plus forte raison être permis à la rime, lorsque celle-ci n'est le signal d'aucune suspension du sens.

Ainsi encore, nous ne violerons pas la règle qui donne à nos vers alexandrins, même féminins, douze syllabes, pour faire rimer deux vers enjambant tous les deux, mais dont l'un éliderait, et dont l'autre n'éliderait pas sa muette finale.

Nous ne dirons donc pas avec Alfred de Musset :

On ne volerait pas à coup sûr, une obole
À son voisin, pourtant quand on peut on lui vole
Sa femme.....

Voilà deux rimes dissemblables, car l'e muet de la première s'élide, et l'on n'entend que le son *bol*, tandis qu'à la seconde, l'enjambement force pour ainsi dire la voix à articuler une treizième syllabe *vo-le*.

La rime a chez nous un charme tout particulier, à cause du concours invariable des dernières syllabes des vers avec la syllabe accentuée des mots *tronchi*, tandis que les mots *sdrucchioli* qui abondent en d'autres langues se terminent par des syllabes non accentuées; nos mots *piani* eux-mêmes observent si bien la règle de l'accent à la rime, que la syllabe muette n'est pas comptée dans le vers. Il importe donc que les enjambements ne violent pas cette loi en faisant entendre une treizième syllabe de supplément après que l'accent a donné sa percussion.

Une autre espèce d'enjambement qui doit être évitée, est celle qui fait perdre son accent à la rime en la reliant trop intimement avec un mot du vers suivant, surtout si ce mot est monosyllabique.

Quelquefois cependant cet enjambement, fait avec intention, produit une véritable beauté, comme dans les exemples que voici :

Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre	
Un.	RACINE.
Cette sombre fureur, ne m'en dit pourtant rien,	
Lâche !	ID.
Et qui m'en instruira ? Tout l'empire à la fois,	
Rome !	ID.

Aux champs de Mitzraïm qui fit tomber vos fers ?

Moi ; — qui vous a tracé le chemin des déserts ?

Moi ; — qui sut d'Amalec abattre la furie ?

Moi ; — qui vous a donné des lois, une patrie ?

Moi, dis-je....

LEMERCIER (*poème de Moïse*).

Qu'es-tu ? que sommes-nous toutes deux ? Par nous-mêmes

Rien

* SCHOONEN.

Je dirai que ce siècle a produit un seul homme,

Moi.

* B. QUINET.

Mais cette intention fait défaut aux enjambements suivants ,
qui produisent un effet désagréable :

Marche, autre juif errant avec l'or que l'on voit

Luire à travers les doigts de tes mains mal fermées

V. HUGO.

C'est le sceau de l'État, oui, le grand sceau de cire

Rouge

Id.

Cette espèce d'enjambement n'est surtout point tolérable ,
lorsque le poète, par pur caprice, rejette au commencement du
vers suivant un monosyllabe qu'avec un peu de travail, il aurait
pu placer dans le vers précédent.

Tel est le vers suivant d'Alfred de Musset :

Qu'elle porte un amour à fond, *comme une lame*

Torse.

Cet enjambement produit un effet d'autant plus désagréable que
— ou bien l'on crée une syllabe de plus en articulant *la-me torse* ,
ce qui produit un vers de treize syllabes ; — ou bien on prononce
lam' torse, et deux accents se heurtent désagréablement, le pre-
mier accentué comme rime, le second comme dernier mot de la
phrase.

Alfred de Musset va plus loin encore, il place parfois à la rime
des mots auxquels le génie de la langue enlève l'accent lorsqu'ils
en précèdent un autre auquel ils se rapportent. Les mots *comme*
une aile ne peuvent avoir d'accent que sur la dernière syllabe
sonore *aile* ; cela n'empêche pas le poète dont nous parlons
d'écrire :

Cousu d'or comme un paon, frais et joyeux *comme une*
Aile de papillon (1).

La théorie de l'abbé Mablin que les vers français ne peuvent enjamber parce qu'ils riment, est trop absolue, mais elle contient un élément incontestable de vérité : il est évident que c'est une contradiction de donner comme certains poètes d'aujourd'hui une importance extrême à la rime, et d'un autre côté de chercher à affaiblir celle-ci par des enjambements qui lui enlèvent toute son accentuation. C'est là, d'après l'observation fort juste de M. Quicherat, « comme si l'on achetait les meubles magnifiques pour les cacher dans un grenier. » Peut-être dira-t-on que la richesse de la rime peut compenser la perte de l'accent ; mais ces deux qualités ne nous semblent pas pouvoir être séparées : il faut qu'elles concourent au même but, et par conséquent qu'elles soient toujours réunies. La règle qui exige une syllabe accentuée est même plus rigoureuse à la fin du vers qu'à la césure, parce que la rime est à la fois un jalon du rythme et une consonnance.

(1) Ailleurs la même forme qu'Alfred de Musset, paraît-il, affectionne spécialement revient encore, et cette fois c'est un adjectif monosyllabique qui se trouve placé à la rime, c'est-à-dire un mot qui relié à un autre, est nécessairement dépourvu de tout accent :

Si c'est alors qu'on peut la laisser *comme un vieux*
Soulier qui n'est plus bon à rien.

Voici au contraire des exemples de ce poète, où la même forme de langage se présente avec un accent à la rime :

Tope ! dit le dragon, et qu'elle meure, — *comme*
Il est vrai qu'elle va causer la mort d'un homme.

Qu'est-ce monsieur ? — Vos gens s'en sauvent, *comme si*
La fièvre à leurs talons les emportait d'ici.

L'homme

Qui vit sans jalousie, en ce bas monde, est *comme*
Celui qui dort sans lampe.

Il en est de l'amour *comme des litanies*
De la vierge. —

A part le défaut d'élision de ces deux derniers exemples, ces vers nous paraissent plus corrects, ou si l'on veut moins défectueux, parce que l'accent est suffisant, tant sur le mot *comme*, que sur son complément *si* ou *des litanies*.

Une manière toute charmante et toute naturelle de prolonger un vers sur un autre de manière à respecter la rime, est celle-ci : le vers est complet comme sens, au moyen de ses douze syllabes ; cependant la prolongation du son , qui se fait parfois au delà de la césure au moyen d'une exclamation d'une apostrophe ou d'une enclitique quelconque, peut aussi avoir lieu après la rime.

Nous avons dit quelques mots des enjambements d'une syllabe, nous ne parlons donc ici que des enjambements par prolongation de deux, trois et quatre syllabes ; en voici quelques exemples :

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ! — RACINE.

Où se répandra-t-il ? Pourvu qu'il se répande ,
N'importe ! — C. DELAVIGNE.

Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ? — RACINE.

Sa vie est un damier dont j'occupe une case,
Rien de plus. — AUGIER.

Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante,
Je le veux bien. MOLIERE.

Une seconde manière d'enjamber sur le vers suivant, tout aussi harmonieuse que la précédente, consiste à rejeter au delà de la rime qui termine une phrase incidente, un membre important de la phrase principale. Cet enjambement fait image et ne porte aucune atteinte à l'accent de la rime.

Le chanoine, surpris de la foudre nouvelle ,
Se dresse, — et lève en vain une tête rebelle.
BOILEAU.

Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe ; — un noir limon bouillonne au fond des mers.
DELILLE.

Un homme tout à coup, se glissant sous la voile,
Parut ; — il secouait le tronc d'un jeune pin.
LAMARTINE.

Qui croit avoir fini pour un roi qu'on dépose ,
Se trompe. — Un roi qui tombe est toujours peu de chose.
V. HUGO.

Et l'âme cependant, sous la neige éternelle,
S'enfonce ; — Ainsi tomba sur Branca Doria.
EM. DESCHAMPS.

Le timide arbrisseau, par l'ouragan plié,
Se relève; — mais seul le chêne est foudroyé.

* FR. STEVENS.

Un souffle doux et pur, de sa bouche rosée,
S'exhale. —

* H. DELMOTTE.

Le rejet d'une partie de la phrase au moyen d'une inversion
produit parfois un effet non moins heureux :

... Je vous l'avoue, il me touche le cœur,
Votre amour; — il désarme, il fléchit ma rigueur.

MOLIÈRE.

Ici git.... point de nom : demandez à la terre
Ce nom ! —

LAMARTINE.

Il se lève, mortels, à vos yeux effrayés,
Le juge !

* L. STAPPAERTS.

Je ne l'ignore point, pour mon cœur n'est point faite
Cette joie. —

* CH. LAVRY.

En dehors de ces cas, l'enjambement peut être admis, même
lorsqu'il n'y a aucun repos à la rime, et que le sens continue;
il faut toutefois porter alors la plus grande attention à placer
à la rime une syllabe fortement accentuée, c'est ce que l'on
trouve dans ce pastiche du moyen-âge qui a paru sous le nom de
Clotilde de Surville :

Je brûle, je languis; chauds frissons dans ma vayne
Circulent; je pailis, je palpite, l'haleine
Me manque; — je me meurs ..

C'est ce qu'on trouve aussi dans les enjambements que voici :

Ces méchants, que sont-ils ? — Eh madame, excusez
Un enfant. —

RACINE.

Je vous croyais pourtant assez d'intelligence
Ensemble. —

MOLIÈRE.

A votre place, moi, je me ferais mourir
De faim. —

AUGIER.

Bientôt l'esprit malin
S'emparant de son bec, arrive une boutade
Affreuse. — Là jugez de l'algarade.

* DE STASSART.

Une sombre vallée où le passant à *peine*
Regarde; — où le passant rarement se promène.

* WACKEN.

H. BOSCAVEN.

NOTES MARGINALES SUR LES SENTENCES
DE VARRON.

II.

36. *Vir bonus, quocumque it, patriam suam secum fert; omnia sua ANIMUS EJUS custodit.* — C'est là évidemment aussi le cas du *vir malus* : qui peut l'empêcher que partout *animus ejus omnia sua custodiat* ? Le manuscrit d'Arras (A.) porte *accius*, ce que M. Chappuis prend pour une abréviation de *animus ejus*, leçon du MS de Padoue (P.). Deux autres collections, dans lesquelles les mots difficiles ou douteux sont ordinairement supprimés, donnent simplement, — *fert, et omnia sua custodit.* On voit facilement qu'il faut *ANIMO custodit.* Dans le ms. P. *ejus* est une interpolation, comme le même ms. en présente au § 41 et souvent ailleurs. Si on tient à suivre plus rigoureusement encore la leçon *accius*, on pourra écrire : *omnia sua ACTUS custodit*, savoir *in exilium actus*; car nous avons à faire à des phrases détachées de l'ensemble, et le commencement même de la sentence montre qu'en cet endroit Varron parlait de l'exil.

51. *Quod intricavit alieniloquium, imperitis est gravissimum (peut-être gratissimum); id recolunt, id amant, id magnificiunt : nituntur ut intelligant, gaudent quum SCIUNT, gloriantur quum DOCENT.* — Dans les deux mss. on lit *sciant* et *doceant*, ce qui n'a pas de sens.

52. *Amator veri non tam spectat qualiter dicatur, quam quid. Intelligentiam VERI sequitur judicium dictorum; ultimum est dicendi qualitas.* C'est ainsi qu'il faut lire, et non *vero* qui est un simple lapsus du copiste. De même, dans la sentence 58 : *Incorruptum adolescentem DOCERE unus labor est; corruptum, vel duplex vel nil proficiens*, on a introduit la leçon du ms. A. *doceri*, passif évidemment inadmissible.

60 et 61. *Multum interest utrum rem ipsam an libros inspicias. « Meus est, » clamat philosophia, « quem res ipsæ docuerunt. » — Libri non usis scientiarum paupercula monumenta sunt.* C'est ainsi que j'ai cru devoir corriger *non NISI scientiarum* qui ne se comprend pas. *Non usis* est la même chose que *iis qui*

non in rebus ipsis versati sunt. On peut comparer la sentence 134 : *Quod experimentum docuit, scripto recognoscitur; quod usu non est compertum, ex scripto non est facile.* Ces mots, *scripto recognoscitur*, indiqueraient, s'il en était besoin, que *scientiarum monumenta* est dit selon le sens primitif du mot, comme dans Térence : *Cistellam domo effer cum monumentis*, et combien la pensée de Varron est altérée par la traduction : « Les livres, vains monuments de la science ! »

63. *Injucunda sunt seria, quæ non otium exhilarant.* Je ne sais si pour d'autres ces mots sont aussi obscurs que pour moi. Du moins, une traduction comme celle-ci : « Il n'y a d'étude intéressante que celle qui laisse une joie dans l'âme, » ne semble pas les éclaircir beaucoup. Je comprendrais ceci : *Injucunda sunt seria, quæ non otium exhilarat*, ou bien *quæ non otia exhilarant* (comme dans le ms. P.) mais *otia* pris pour sujet. Et c'est là en effet la pensée de Varron qui insiste, dans la sentence précédente, sur la nécessité absolue de quelque délassement : *Eo tantum studia intermittantur, ne omittantur.* — Il faut réunir les deux sentences 64 et 65.

68. *Falso magistri nuncupantur auditorum narratores. Sic audiendi sunt ut qui rumores recensere magis ducunt.* Lisez *magistri* (sous-ent. *esse*) *ducunt*. Le ms. P. porte *magistri dicunt*. En corrigeant l'un de ces deux mots d'après son excellent manuscrit, l'éditeur altère l'autre, de façon à détruire la syntaxe et le sens.

70. *Virtutes ex tempore mutant genus.* Les qualités personnelles d'un homme font sur le champ oublier sa basse extraction. Voilà ce que je comprenais ; mais la traduction dit : « Suivant les circonstances les vertus changent de caractère. »

75. *Erit quod omni planum, oratione nulli aperiendum.* Voilà ce qu'on lit dans le ms. P., avec une apparence de sens. La leçon incompréhensible du ms. A. *omne* n'est sans doute qu'une abréviation de *oratione*. Mais, de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve pas quelle peut être la portée de l'opposition entre *omni* et *nulli*. Que dirait-on d'une phrase affectée comme celle-ci : « Ce qui est clair pour chacun, ne doit être expliqué à aucun » ? M. Chappuis cite fort à propos comme passage à rapprocher le

§ 26 du liv. VIII de *Lingua latina*, où on lit : *Omnis oratio quum debeat dirigi ad utilitatem, ad quam tum denique pervenit, si est aperta et brevis... et quum efficiat aperta, ut intelligatur; brevis, ut et cito intelligatur, etc.* De là une conjecture que je donne pour ce qu'elle peut valoir : *Erit quod omni planum, oratione volubili aperiendum.* On ne doit pas s'y arrêter, mais passer rapidement.

76. *Nunquam prudentia docuit; res ipsas consule.* Que veut dire *nunquam prudentia docuit* ? D'après Cicéron, *prudentia constat ex scientia rerum bonarum et malarum.* Elle peut donc enseigner quelque chose. La traduction nous dit : « La science ne se communique pas ! » Pourquoi alors tant de professeurs ? M. Chappuis, lui-même professeur de philosophie, est bien généreux de laisser radoter ainsi le vieux Varron et de ne pas le tancer vertement, dans ses notes, pour une pareille énormité. Le copiste du manuscrit de Padoue a vu qu'il fallait à *docuit* un accusatif; il lui en a donné deux : *Nisi quem prudentia docuit RES IPSAS.* Cicéron dit encore : *Prudentia, quam græci vocant φρόνησις.* En effet, la raison, la réflexion de l'esprit ne peut pas nous instruire toute seule de la réalité des choses : d'après Varron, elle n'est rien sans l'observation. Déplacez une virgule et vous aurez un sens raisonnable : *Nunquam prudentia docuit res : ipsas consule; in his negotiari oportet, si verum vis eluceat.*

FR. DÜBNER.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

DE L'ÉTUDE DU LATIN; PAR M. BAGUET, MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

Extrait des Bulletins de l'Académie, 27^{me} année, N° 6. (Suite et fin.)

D'un autre côté, s'il est vrai de dire que le beau littéraire résulte principalement de la parfaite harmonie de la pensée et de la forme sous laquelle elle est présentée, on peut affirmer aussi que l'intelligence complète d'un texte latin ne s'acquiert qu'à la condition de saisir cette harmonie. Mais, pour atteindre à ce résultat, il faut avoir l'esprit libre de toute préoccupation; il faut savoir le dégager de toute

idée étrangère au génie de la langue à laquelle appartient le texte que nous voulons comprendre ; il faut enfin, ajouterons-nous, en empruntant le langage de notre ancien et regrettable ami, le professeur Tandel, *que, nous dépouillant de nous-mêmes, nous sachions vivre de la vie du peuple dont nous étudions le caractère au moyen de sa langue, voir les choses comme il les voit, sentir l'existence comme il la sent, comprendre ses affections, en un mot, que nous sachions être lui pour un certain temps* (1).

Nous aimons d'autant plus à rapporter ces paroles qu'elles nous paraissent propres à expliquer ce qu'Aulu-Gelle (2) fait dire à Ennius, qu'il avait trois âmes, parce qu'il savait parler grec, osque et latin.

Nous croyons en avoir dit assez pour conclure qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes gens qui commencent l'étude du latin à l'aide de la langue maternelle de s'attacher surtout à constater les différences que présentent les deux langues. Ils s'habitueront ainsi de bonne heure à retrouver la suite des pensées sous le désordre apparent que leur offre la phraséologie latine comparée à la phraséologie française. Et quand ils seront parvenus à connaître réellement la signification d'un grand nombre de mots latins, quand ils auront terminé ce qu'on nomme l'étude élémentaire, qu'ils se hâtent de rejeter l'intermédiaire du français, qu'ils concentrent toute leur attention sur la phrase latine, qu'ils s'accoutument à la saisir dans son ensemble et à reconnaître, sans avoir besoin de changer l'ordre des mots, quels rapports lient entre eux les divers éléments de la phrase.

Voilà, si nous ne nous trompons, un moyen de suppléer efficacement à l'usage habituel du latin qui nous manque aujourd'hui, mais qui, autrefois, était prescrit aux élèves dès leur premier âge, alors qu'à peine sortis de l'enfance, ils étaient exercés à parler et à écrire en latin, sans recourir à l'intermédiaire de leur langue maternelle. Celle-ci, d'ailleurs, comme on sait, était en quelque sorte bannie de l'enseignement et la langue latine servait, à cette époque, d'unique base à l'instruction.

(1) *Syntaxe de la langue allemande*, p. 9.

(2) N. A. XVII, 17. *Triâ corda habere sese dicebat, quod loqui graece et osce et latine sciret.*



VARIÉTÉS.

TROIS LETTRES INÉDITES DE KUSTERUS.

Parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Paris catalogués dans le supplément grec, on remarque les cahiers de grands philologues des trois derniers siècles. Nous avons feuilleté assez longtemps un de ces cahiers écrit entièrement de la main de Kusterus, le célèbre éditeur de Suidas. C'est un volume in-folio formant le N° 264 du supplément grec et écrit entre 1693 et 1714. A côté d'un nombre infini d'extraits d'auteurs anciens et de notes bibliographiques on y trouve le brouillon de plusieurs dissertations et de leçons préparées avec le soin le plus minutieux. Quelques unes de ces dissertations nous ont paru très-remarquables et nous sommes assurés que celui qui se donnerait la peine de les examiner y rencontrerait plusieurs observations neuves ou peu connues. Quant à nous, n'ayant pas le temps de nous arrêter à des travaux de longue haleine, nous avons pris une tâche plus facile, celle de copier trois lettres adressées par Kusterus à des philologues contemporains du plus grand renom. Dans deux de ces lettres le savant helléniste exprime son opinion sur la manière de corriger et d'interpréter les textes anciens, dans la troisième il donne des explications sur une leçon de Suidas. Nous croyons être agréable aux lecteurs de la Revue en leur communiquant ces lettres si intéressantes et entièrement inédites.

L. ROERSCH.

I. — *Ad Bentlejum*, 15 jan. 1714. Parisiis.

Literas tuas d. 8 Decembr. anni superioris ad me datas accepi, quæ duplici potissimum nomine mihi gratissimæ fuerunt. Nam et bene te adhuc valere et pristinae amicitiae nostrae non immemorem vivere non sine voluptate ex illis perspexi. Mutationem meam religionis te ita, ut virum amicum et sapientem decet, accepisse gaudeo. De Hesychio probo consilium tuum. Cum scriptor iste prelum hic subierit (quod tamen nescio an hoc anno futurum sit) mittam ad te subinde folia impressa ut ex penu tuo annotationes meas supplere possis. Terentii editionem a te adornari et illustrari Bignonius et ego multum gaudemus. Neque dubium est quin et omnibus aliis literarum eruditibus labor tuus placiturus sit; dummodo ne, quod in Horatio fecisti, in contextu Terentiano sine auctoritate MSS. quidquam mutes. Nam (ut simpliciter et amice tibi scribam quod res est)

•

nemo unus est etiam eorum qui ingenio tuo favent, qui non hoc factum tuum improbet. Nosti ipse quam lubrica et anceps res sit in corrigendis et emendandis scriptoribus veteribus versari : saepe enim fit ut nobis conjectura aliqua recens mirum in modum blandiatur, quæ tamen vel brevi vel longo tempore post nobis displicitura sit. Neque dubito quin id ipsum in relegendo Horatio tuo nonnunquam experiaris. Quare si amicum hoc consilium in adornanda Terentii editione sequeris, et invidia carebis et laudis plus feres.

Nosti me edidisse specimen concinnandi novi Thesauri linguæ Latinæ. Hoc cum nuperrime in frequenti conventu academici nostræ (qui bis singula hebdomade habetur) prolegerem, et ad locum illum pervenissem, in quo apud Horatium *Archiacis* lectis pro *archaicis* (1) secundum correctionem tuam legendum esse affirmo, illico aliquis ex sociis nostris tibi parum æquus, utpote in notis Horatianis a te notatur, in te ut novatorem invehi cœpit, sed ego respondi spatio aliquo temporis opus esse ad controversiæ hujus statum paulo accuratius examinandum, et proinde me sententiæ tuæ defensionem in proximum conventum dilaturum esse. Cum igitur tempus illud venisset non solum omnium editorum testimoniis probavi, longe plures codd. MSS. habere *Archiacis* quam *archaicis*, atque adeo immerito novandi studium hic tibi objici, sed etiam aliis argumentis criticis emendationem tuam vel potius renovationem pristinae lectionis ita defendi ut qui prius eam oppugnaverant ipse in sententiam meam tandem concederet. Ex sociis nostris est etiam clarissimus Dacierius quem in notis tuis ad Horatium plus semel et quidem satis acriter interdum perstrinxisti. Hinc existimare facile potes eum tibi parum amicum esse. Auctor proinde tibi essem ut in notis ad Terentium quam mollissime et humanissime cum viventibus saltem, sicubi errasse tibi videbuntur, agas.

De MSS. Terentii quid sperandum habeas ex ipsius illustrissimi Bignonii literis cognosces. Dubitare minime debes penes virum hunc humanissimum minime stetisse quominus MSS. qui sunt in Bibliotheca Regia in Angliam ad te transmitterentur; nulla enim res ei magis cordi est quam virorum literatorum desideriis votisque satisfacere; sed rem hanc impetrare pro te non potuit. Quare contentus eris collatione Donati quam hic pro te fieri curabimus. Spero autem tantum mihi ab aliis rebus otii fore ut ipse collationem illam perficere possim. Tantum enim te amo, tantique te facio, ut

(1) Ep. I, 5, 1.

nihil non tua causa suscipere velim, quod quidem praestari a me posse putem.

Cum rescribes, quaeso, nonnulla nova literaria literis tuis insperges; veluti quo loco sit editio Josephi, Clementis Alexandrini, etc.; an Needhamus recantaturus sit Aeschylum Stanleji, etc. Id enim illustrissimo Bignonio (quem valde amo et colo) gratissimum futurum est.

II. — *Ad Dom. Bignonium.* Parisios. 30 jan. 1708.

Ex literis tuis nuperrimis mirificam cepi voluptatem quam non parum auxerunt nova literaria eis juncta, lectu sane scituque dignissima: quæ utinam pari mensura et copia tibi reddere possem. Sed licet hoc me facere posse desperem, non tamen me in hoc certamine a te vinci aegre feram, sed potius gaudebo; quippe ex quo victus doctior discedat.

Prodiit hic nuper Tibullus cum verboso commentario Jani Brokhusii melioris sane poetae quam poetarum interpretis; ut patet ex notis ejus quæ maxima ex parte inutilibus digressionibus et observationiunculis ad illustrationem poetae nihil facientibus constant. Vitium hoc est plerumque illorum hominum qui cum solida eruditione destituti sint, omnia tamen scire videri volunt, famamque polymathiae aucupantur. Sane si Brokhusius græcas literas cum latinis conjunxisset, potuisset utique multo meliora in notis suis lectori propinare. Sed cum in literis illis prorsus hospes esset, et proinde docere non posset quos ex veteribus Tibullus imitatus esset, quod tamen praecipue fieri oportebat, id sibi potissimum negotii dedit, ut ostenderet, quinam ex recentioribus Tibullum imitati essent, quod scire lectorem parum interest, vel saltem ad illustrationem et explicationem Tibulli nihil facit. Ego enim enarratorem veteris alicujus scriptoris potissimum sibi proponere debere existimo, ut vel doceat ex quibus fontibus auctor aliquis sua hauserit, vel loca corrupta emendet, emendationesque suas idoneis aliorum auctorum locis confirmet, vel denique obscura et ante male intellecta nova luce perfundat clara autem nec quidquam difficultatis non habentia sicco ut ajunt pede transeat. Brokhusius autem has leges tam parum observavit ut loca difficiliora et vindice digna silentio non raro praetereat; in claris vero et perspicuis plus nimio verbosus sit. Ceterum stili quo usus est nitorem et elegantiam laudo et probo; nec diffiteor quædam esse in notis ejus bona et praeclara, sed hinc et inde sparsa et in farragine rerum inutilium latentia.

III. — *Ad Hemsterhuysium*. Amstelodamum. 16 April. 1706.

Polluci tuo finem tandem impositum esse gaudeo, tibi que et Reip. literariæ de labore illo exantlato gratulor. Quod ad locum MS. Suidæ attinet, in quo de Polluce agitur : fateor nondum mihi in mentem quidquam venisse, quod mihi placeat pro eo, quod in notis ad illum locum dixi. Nam quod obicitur Arduennam a nullo scriptore inter urbes Phœniciæ memorari constat multas alias fuisse urbes quarum vel nusquam vel semel tantum apud veteres scriptores mentio fiat. Errare tamen potuisse Suidam dum Arduennam Phœniciæ assignat, pertinaciter negare nolim, quamvis simul credam ob veterum silentium difficile fore erroris illum convincere. Sed de tota hac re pro lubitu quemque statuere posse concedo : nec aegre feram si cui conjectura mea, quam a certitudine veritatis longe abesse fateor, minus arriserit. Caeterum sententia Kuhnii recte a te repudiari puto. Est enim longius petita et infirmo nimis argumentorum tibicine subnixa. Sed hæc hactenus. Jamblichum meum vix ante finem mensis proximi ad finem perducere potero. Impedimenta enim quædam mihi oblata fuerunt, quibus opus coeptum ad tempus intermittere coactus fui, quod Petoldum scire velim. Vale et persuasum habe me semper tui fore studiosissimum, nulliusque unquam hominis amicissimi officium erga te prætermisurum esse. Amplissimo et Humanissimo Wildio quamplurimum meo nomine salutem reddas quæso ; Halmam etiam salutes rogo, eique dicas me proxime ad ejus epistolam responsurum esse.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Atlas classique de géographie moderne, par M. Th. Joly, professeur à l'Athénée de Bruxelles vient de s'augmenter de la carte politique et de la carte physique de la France. Cet ouvrage, remarquable par sa belle exécution, par d'heureuses innovations, et aussi par son prix peu élevé, mérite d'être recommandé à toutes les maisons d'éducation. Nous le considérons comme une des meilleures conceptions qui aient été réalisées en ce genre.

ROLAND DE LATRE, *sa vie, ses ouvrages*, par ADOLPHE MATHIEU. Gand, De Busschere, in-8° de 84 pp.

C'est la biographie la plus complète qui ait été publiée jusqu'ici. Il appartenait à M. Mathieu de l'écrire : il est montois, savant, au courant des sources et enthousiaste des gloires nationales. C'est son cinquième ouvrage sur Roland de Latre, et il y a réuni tout ce qu'on peut savoir sur ce demi-dieu des temps héroïques, comme dit Castil-Blaze, dont l'existence s'efface dans un vapoureux lointain.

Les érudits y trouveront un catalogue aussi exact que possible des 2337 morceaux du rival de Palestrina, avec une appréciation de son talent et de son mérite. Tout le monde lira avec intérêt la vie du grand maître, ses voyages en Italie, en Angleterre, en France, en Allemagne ; les honneurs dont il fut comblé de son vivant par tant de souverains, sa gloire après sa mort, et les efforts enfin couronnés de succès pour lui faire élever une statue dans sa ville natale. On éprouvera quelque charme à vivre quelques heures cette vie du 16^{me} siècle si différente de la nôtre, vie prise au vif dans les registres des villes ; à voir cette simplicité naïve des bons Bavaïois dont l'admiration veut bon gré mal gré faire de Roland de Lattre un être divin ; on sera ému de voir le grand compositeur, qui avait placé à intérêt ses épargnes de plusieurs années (4400 florins), obéir tout à coup aux scrupules d'une conscience allarmée, et renvoyer les intérêts qu'il avait touchés, parce que l'Église défendait alors de semblables bénéfices.

Un fait que M. Mathieu nous paraît avoir très-bien prouvé, c'est que Roland de Lattre n'est pas le fils de Jean de Lassus condamné en 1550, pour émission de fausse monnaie, à l'exposition, aux verges et au bannissement. Quoi qu'il en soit, il serait difficile de le bien apparenter (qu'importe du reste au génie), si l'on pageait tous les de Lattre qui vivaient à Mons à cette époque, d'après les quatre individus cités page 17 : car le premier, « cousturier, pour ses méfaits, heu a ire à Saint-Ambroise de Milan ou que y a Ilc. L. (250) lieuwes ; le second, aide justice, pour par lui avoir frappé d'une espée nue en plein jour sur Guille, mes- sager de monsieur le baillly, après avoir este iij jours au pain et eauwe en la prison, a heu un voyage à notre dame de Hal ; le troisième après avoir été pri- mier un jour, à cause qu'il avait fait refus au sergent de bailler aide pour callen- ner aucuns suspectés de larcins, a été condamné prier à Dieu et justice, et faire le voyage de Notre-Dame de Hal ; le quatrième enfin fut condamné à être fustigé un hour et banni, pour avoir excité un jeune homme à commettre un vol. »

Après avoir lu la biographie de Roland de Lattre une seule chose nous paraît manquer à sa gloire ; nous désirerions qu'il fût plus populaire, qu'il fût moins admiré sur parole, que ses chants ne demeurassent pas enfouis dans les bibliothèques où les seuls antiquaires peuvent aller les chercher, mais qu'ils fussent adus à leur destination, aux grandes nefs ogivales, et qu'on nous fît entendre moins quelquefois « ces saintes mélodies (suivant l'expression de Vondel), entraînant l'âme hors du corps, font pressentir tout ce que la béatitude céleste de ravissant. »

Méthode pour étudier la langue grecque par J.-L. BURNOUF. Ouvrage.... prescrit pour les classes des Lycées. — Édition d'Octobre 1858.

Nous avons ouvert cette nouvelle édition de la Méthode-Burnouf avec une légitime impatience. Les lecteurs de la *Revue* savent que MM. Courtaud, Roersch et Berner ont signalé environ un demi-millier de fautes plus ou moins graves dont le livre reste entaché. M. le ministre de l'instruction publique, justement ému de ces critiques sur une œuvre officiellement prescrite, et en même temps peu satisfait des conclusions à peu près nulles d'une commission réunie en avril 1857, a chargé, au mois de mai dernier, une nouvelle commission de lui indiquer avec décision tous les changements qu'il serait utile d'introduire dans cette grammaire grecque. Nous savons que cette commission composée de deux hellénistes de l'Institut, d'un professeur de Faculté et de deux professeurs de Lycées, a déposé

son rapport au mois de juillet dernier, et que ses conclusions ont dû servir pour l'édition qui vient de paraître. C'était plus qu'assez pour exciter notre scrupuleuse attention.

Malheureusement les heures que nous avons employées pour comparer cette édition avec la précédente ont été *perdues* ! Nous ne saurions indiquer la moindre notion utile que nous ayons recueillie de cette lecture. Une quinzaine environ des fautes signalées par la critique ont disparu par le procédé le plus simple : on a biffé les phrases qui les contenaient. A une trentaine d'autres endroits on a introduit quelque léger changement ; par exemple, page 276, Burnouf disait : *La place de α, dépend de l'euphonie*. Cette proposition ayant été niée, on lit aujourd'hui : « — *SEMBLE dépendre QUELQUEFOIS de l'euphonie*. » Page 248, on lisait : « *L'article influe de même sur l'adjectif ἄλλος*. » A cela un critique s'était écrié : « Mais l'article influe partout ! » On lit donc aujourd'hui : « *L'article modifie de même la signification de l'adjectif ἄλλος : ἄλλοι, d'autres ; οἱ ἄλλοι, les autres*. » Cette règle avait un sens quand on parlait le latin qui ne possède pas l'article ; elle n'a pas de sens en français. Page 249, Burnouf disait : « *ainsi αὐτόν, signifiera moi-même, toi-même, etc.*, » règle fautive et forgée pour comprendre les textes fautifs qui portent αὐτόν où il faut αὐτόν avec l'esprit rude. La nouvelle édition porte : *ainsi αὐτόν POURRA SIGNIFIER moi-même, etc.* » A part une trentaine de changements de cette force et quelques radiations, tout est resté comme cela était. Voilà à quoi se réduit l'œuvre de la savante commission dont nous espérons profiter.

ACTES OFFICIELS.

— Le sieur *Donny*, agrégé à la faculté des sciences de l'université de Gand, est nommé professeur extraordinaire dans cette faculté. Il est chargé du cours de chimie appliquée. — Le sieur *Kekulé*, docteur en sciences, professeur agrégé à l'université de Heidelberg, est nommé professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand. Il est chargé du cours de chimie inorganique et organique (8 octobre).

— Des modifications sont apportées aux attributions de MM. *Roulez*, *Callier*, *Wagener* et *Wocquier*, professeurs à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand.

— M. *Roelandt*, professeur ordinaire à l'université de Gand, est, sur sa demande, déclaré émérite ; M. *Rassmann*, professeur à la même université et M. *Morren*, professeur à l'université de Liège, sont également déclarés émérites.

— Un arrêté royal, en date du 23 août, porte qu'à partir du 1^{er} octobre, le sieur *Neesen*, qui avait été mis en disponibilité pour motif de santé, reprendra, à l'athénée royal de Gand, le service de second professeur de mathématiques (section des humanités), dont il y était précédemment chargé.

Un arrêté royal, en date du 24 septembre, accepte la démission offerte par le sieur *Fanham*, de ses fonctions de professeur de troisième latine, à l'athénée royal de Mons. — Le même arrêté l'admet à faire valoir ses droits à la pension et lui confère le titre de professeur honoraire de troisième latine au dit athénée.

— Sont nommés : *A l'athénée royal de Gand*, préfet des études en remplacement du sieur *Zickwolff*, démissionnaire, le sieur *Vandervin*, professeur au même athénée (24 août); second professeur de français, en remplacement du sieur Vandervin, le sieur *Walton*, professeur de rhétorique latine et française au collège communal de Tirlemont (29 septembre); surveillant, en remplacement du sieur Bozon, décédé, le sieur *Wynands*, docteur en philosophie et lettres; *à l'athénée royal de Mons*: professeur d'histoire et de géographie, le sieur *Leemans*, actuellement chargé des mêmes cours à l'athénée royal d'Arion (27 septembre); professeur de troisième, en remplacement du sieur Vanham, démissionnaire, le sieur *Descamps*, professeur de cinquième latine; professeur de cinquième latine, le sieur *Coppée*, professeur de sixième latine; professeur de sixième latine, le sieur *Bernimoulin*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surveillant; *à l'athénée royal d'Arion*: professeur d'histoire et de géographie, le sieur *Docquier*, actuellement attaché, en la même qualité, à l'athénée royal de Mons; *à l'athénée royal de Tournai*: professeur de rhétorique française, en remplacement du sieur Hennebert, décédé, le sieur *Loise*, docteur en philosophie et lettres, professeur de seconde latine au collège communal de Tongres; professeur d'anglais et d'allemand, en remplacement du sieur Wapperom, décédé, le sieur *Bridges*, professeur d'anglais, à l'athénée royal de Namur; *à l'athénée royal de Namur*: professeur d'anglais, le sieur *Reece*, professeur particulier, à Gand; *à l'athénée royal de Hasselt*: professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle, en remplacement du sieur Delimal, démissionnaire, le sieur *Groetaers*, professeur agrégé de l'enseignement moyen pour les sciences, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Bouillon (27 septembre).

A l'athénée royal de Gand: professeur de rhétorique latine, en remplacement du sieur Mahutte, qui, sur sa demande, reçoit une autre destination, le sieur *Legrand*, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Mons; — *à l'athénée royal de Mons*: professeur de rhétorique latine, le sieur *Mahutte*, susdit (28 septembre); — *à l'athénée royal de Bruges*: préfet des études en remplacement du sieur Metzdorf, décédé, le sieur *Delgoffe*, professeur de sciences commerciales à l'athénée de Namur (16 octobre).

— Le sieur *Discailles*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, est nommé surveillant à l'athénée royal de Mons, en remplacement du sieur Bernimoulin, appelé à d'autres fonctions. 5 octobre.

— La démission offerte par le sieur *Orphée*, de ses fonctions de surveillant à l'athénée royal de Mons est acceptée. 8 octobre.

— Par arrêtés royaux du 26 septembre, sont nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold: MM. *Thibaut*, professeur honoraire, ancien professeur de sixième au collège communal de Liège; — *De Gand*, ancien professeur de troisième à l'athénée royal de Bruxelles; — *Guillery*, ancien principal au collège de Charleroi, ancien professeur à l'athénée royal de Bruxelles, professeur ordinaire à l'université de Bruxelles, membre du comité consultatif pour les affaires de l'industrie; *Vanham*, professeur honoraire de troisième, à l'athénée royal de Mons; — *Falisse*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Liège; — *Convert*, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Bruxelles; — *Navez*, professeur de mathématiques supérieures au collège communal d'Ypres; — *Brans*, directeur de l'école moyenne de Bruges; — *Duhamel*, directeur de

l'école moyenne de Gand ; — *Loppens*, professeur de chimie et de mécanique appliquée à l'école industrielle de Gand.

— La démission offerte par les sieurs *De Jonghe* et *Santius*, de leurs fonctions de directeurs des écoles moyennes de Lierre et de Gosselies est acceptée. 24 septembre.

— Sont nommés : *A l'école moyenne de Lierre* : directeur, en remplacement du sieur De Jonghe, démissionnaire, le sieur *Van Thielen*, directeur de l'école moyenne de Pâturages ; régent de troisième et de quatrième latine, en remplacement du sieur Verhelst, démissionnaire, le sieur *Moulin*, régent de cinquième et de sixième latine ; régent de cinquième et de sixième latine, le sieur *Magnée*, docteur en philosophie et lettres, premier régent à l'école moyenne de Fosses ; *à l'école moyenne de Pâturages* : directeur, le sieur *Lemaire*, directeur de l'école moyenne de Marche ; *à l'école moyenne de Marche* : directeur en remplacement du sieur Lemaire, le sieur *Gravrand*, premier régent à l'école moyenne de Spa ; *à l'école moyenne de Spa* : premier régent, le sieur *Husson*, premier régent à l'école moyenne d'Aerschot ; *à l'école moyenne d'Aerschot* : premier régent, le sieur *Leyssens*, second régent ; second régent, le sieur *Devos*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, instituteur à l'école moyenne de Couvin ; *à l'école moyenne de Fosses* : premier régent, le sieur *André*, premier régent à l'école moyenne de Waremmes ; second régent, le sieur *Lambotte*, instituteur à la section préparatoire ; instituteur à la section préparatoire, le sieur *Pierret*, instituteur à l'école moyenne de Marche ; assistant à la même section, le sieur *Heller*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur ; *à l'école moyenne de Waremmes* : premier régent, le sieur *Sosset*, second régent à l'école moyenne de Couvin ; *à l'école moyenne de Couvin* : second régent, le sieur *Genonceaux*, instituteur à l'école moyenne de Rochefort ; *à l'école moyenne de Gand* : deuxième instituteur dédoublant, dans la section préparatoire, le sieur *De Rycker*, actuellement sous-instituteur aux écoles communales de Gand ; *à l'école moyenne de Roelux* : maître de musique, en remplacement du sieur Lequime, décédé, le sieur *Charles* (27 septembre).

A l'école moyenne de Gosselies : directeur, le sieur *Laduron*, directeur de l'école moyenne de Beaumont ; deuxième régent, le sieur *Chaufoureaux*, régent à la dite école ; troisième régent, le sieur *Alexandre*, troisième régent à l'école moyenne de Jodoigne (8 octobre) ; *à l'école moyenne de Marche* : instituteur, dans la section préparatoire, le sieur *Lejeune*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur ; *à l'école moyenne de Couvin* : instituteur, dans la section préparatoire, le sieur *Goulard*, professeur agrégé moyen de l'enseignement du degré inférieur ; *à l'école moyenne de Rochefort* : instituteur, dans la section préparatoire, le sieur *Counet*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur (6 octobre) ; *à l'école moyenne d'Andenne* : assistant, dans la section préparatoire, le sieur *Koob*, instituteur communal à Rochefort ; *à l'école moyenne de Huy* : surveillant, le sieur *Hayen* (8 octobre).

— Le sieur *Jaeger*, régent chargé des cours d'allemand à l'école moyenne d'Anvers, est également chargé des cours d'anglais, en remplacement du sieur Williams, décédé.

— Le Moniteur du 8 octobre donne la liste de 18 instituteurs et institutrices admis au serment, dont la nomination a été reconnue régulièrement faite.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL ENTRE LES ÉCOLES MOYENNES.

- 1^r prix : Adolphe-Mathieu-Corneille-Victor Thisquen, de l'école moyenne de Limbourg, 83,1 p. sur 100.
- 2^e » Henri Wybauw, de l'école moyenne de Turnhout, 79, 5.
- 3^e » Auguste Premereur, de l'école moyenne de Braine-le-Comte, 77,2.
- 4^e » Pierre Hermans, de l'école moyenne de Turnhout, 77.
Jean-Baptiste Scheuer, de l'école moyenne de Louvain, 77.
- 5^e » Winand-Victor Dupont, de l'école moyenne de Visé, 75,1.
- 6^e » Vincent Desmette, de l'école moyenne de Soignies, 75,1.
Édouard Quoilin, de l'école moyenne de Visé, 75,1.
- 7^e » Charles-Louis Barbier, de l'école moyenne de Furnes, 73,7.
Isidore Schodts, de l'école moyenne de Braine-le-Comte, 73,7.
- 8^e » Jean-Jules Vervloet, de l'école moyenne de Saint-Ghislain, 72,4.
- 9^e » Joseph Schools, de l'école moyenne de Turnhout, 71,9.
- 10^e » Jean Van Best, de l'école moyenne de Turnhout, 69,8.
- 1^r access. : Léon-Louis Hupez, de l'école moyenne de Saint-Ghislain, 69.
- 2^e » Auguste Martens, de l'école moyenne de Huy, 68,6.
Edouard Bardez, de l'école moyenne de Beaumont, 68,6.
Antoine Maricq, de l'école moyenne de Saint-Ghislain, 68,6.
- 3^e » Auguste Van Cutsem, de l'école moyenne de Bruxelles, 67,8.
Émile-Adolphe-Louis Philippron, de l'école moyenne de Soignies, 67,8.
- 4^e » Eugène Lebacqz, de l'école moyenne de Houdeng-Aimeries, 67,5.
- 5^e » Victor Bourg, de l'école moyenne de Houdeng-Aimeries, 66,9.
- 6^e » Édouard Froment, de l'école moyenne de Waremmes, 66,7.
Auguste Reyers, de l'école moyenne d'Aerschot, 66,7.
- 7^e » Frédéric-Joseph Lelièvre, de l'école moyenne de Dinant, 66,3.
- 8^e » Charles Bernard, de l'école moyenne de Huy, 66.
- 9^e » Éverard Keunen, de l'école moyenne de Turnhout, 65,8.
- 10^e » Alphonse-Pierre-Joseph-Félix Lemaire, de l'école moyenne de Limbourg, 65,6.
- 1^r m. h. : Édouard Delhuvenne, de l'école moyenne de Turnhout, 64,5.
Théodore Remy, de l'école moyenne de Rochefort, 64,5.
- 2^e » Charles Sanders, de l'école moyenne de Turnhout, 62,3.
Jacques-Louis Haecq, de l'école moyenne d'Aerschot, 62,3.
- 3^e » Ferdinand Collard, de l'école moyenne de Waremmes, 61,6.
Émile-Joseph Restiau, de l'école moyenne de Soignies, 61,6.
- 4^e » Luc Baussart, de l'école moyenne de Couvin, 61,3.
- 5^e » Jules Renard, de l'école moyenne de Dinant, 61.
- 6^e » Eugène Claessens, de l'école moyenne de Bruges, 60,6.
Émile Peemans, de l'école moyenne de Bruxelles, 60, 6.
François Godfroid, de l'école moyenne de Huy, 60,6.
- 7^e » Henri Degens, de l'école moyenne de Jodoigne, 60,2.

Concours spécial de flamand.

- 1^r prix : René Stals, de l'école moyenne de Maeseyck, 85 p. sur 100.
- 2^e » Henri Wybauw, de l'école moyenne de Turnhout, 80.
- 3^e » Pierre Hermans, de l'école moyenne de Turnhout, 74.
- 4^e » Jean Van Best, de l'école moyenne de Turnhout, 73.

- 1^{re} access. : Corneille Vervliet, de l'école moyenne d'Anvers, 71.
2^e » Désiré Timmermans, de l'école moyenne de St-Trond, 70.
3^e » Jean-Baptiste Van Camp, de l'école moyenne d'Anvers, 68.
4^e » Joseph Schäfer, de l'école moyenne d'Anvers, 65.
1^{er} m. h. : Joseph Schools, de l'école moyenne de Turnhout, 63.
2^e » Louis Volkaerts, de l'école moyenne de Lierre, 62.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL ENTRE LES ATHÉNÉES ET COLLÈGES.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

- 1^{er} prix : Arthur Goemaere de l'athénée d'Anvers, 80 p. sur 100.
2^e » Alphonse Huberti, de l'athénée de Bruxelles, 77.
Accessit : Adolphe Castel, du collège communal de Nivelles, 66.
1^{er} m. h. : Nestor Daune, de l'athénée d'Anvers, 62,5.
Octave Demanet, du collège communal de Nivelles, 62,5.
2^e » Julien Troost, de l'athénée de Gand, 61.
3^e » Émile André, de l'athénée d'Arlon, 60,5.
4^e » Edmond Hanssens, du collège communal d'Ypres, 60.

Concours spécial de flamand.

- M. hon. : Henri Lenaerts, de l'athénée d'Anvers, 65 p. sur 100.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

Sections réunies.

- Prix : Camille De Heem, de l'athénée de Gand, 74,5.

Section commerciale.

- Prix : Louis Hardenpont, de l'athénée de Mons, 76 p. sur 100.
Joseph Massart, de l'athénée de Liège, 76.
1^{er} acces. : Hippolyte Lemmens, de l'athénée d'Anvers, 68.
2^e » Edmond Modave, de l'athénée de Bruxelles, 66, 5.

Section industrielle.

- Prix : Florimond Thiry, de l'athénée de Bruxelles, 71 p. sur 100.
Accessit : Charles Grün, de l'athénée de Bruxelles, 68.

Section scientifique.

- 1^{er} prix (prix d'honneur) : Armand Stevard, de l'athénée de Liège, 88,5 p. sur 100.
2^e prix : Alphonse Barlet, de l'athénée de Liège, 87.
1^{er} acces. : Jules Monoyer, de l'athénée de Mons, 77,5.
2^e » Hubert Schmitz de l'athénée de Liège, 73,5.
3^e » Pierre-Jean Schamberger, de l'athénée de Hasselt, 67.
Alphonse Bonnier, de l'athénée de Bruxelles, 67.
Louis Desprets, de l'athénée de Liège, 67.
4^e » Alphonse Rosoor, du collège communal d'Ypres, 65,5.
5^e » Edmond Detienne, de l'athénée de Bruxelles, 65.
M. hon. : Adolphe Greiner, de l'athénée de Bruxelles, 62,5.

SECONDE LATINE.

Thème latin.

Prix : Auguste De Coninck, du collège patronné de Pitzenbourg, à Malines, 72 p. sur 100.

1^{er} accessit : Auguste Van Maldeghem, de l'athénée de Bruges, 69.

2^e » Antoine Lize, de l'athénée d'Anvers, 65.

1^{er} m. h. : Armand De Keyzer, du collège patr. de Pitzenbourg à Malines, 64.

2^e » Albert Conrot, de l'athénée d'Arlon, 63.

Version latine.

1^{er} prix : Alexandre De Burlet, du collège communal de Nivelles, 73 p. sur 100.

2^e » Charles-Auguste Gobert, de l'athénée de Bruxelles, 71.

Accessit : Albert Conrot, de l'athénée d'Arlon, 70.

Leon Vanderkindere, de l'athénée de Bruxelles, 70.

1^{er} m. h. : Alphonse Outendirck, de l'athénée d'Anvers, 64.

Camille Grégoire, de l'athénée de Liège, 64.

2^e » Antoine Lize, de l'athénée d'Anvers, 62.

3^e » Gustave De Pauw, de l'athénée de Gand, 61.

4^e » Jules Tedesco, de l'athénée d'Arlon, 60.

Composition française.

1^{er} prix : Alexandre De Burlet, du collège communal de Nivelles, 75.

2^e » Léon Lebel, de l'athénée royal de Bruxelles, 71.

M. hon. : Gustave De Pauw, de l'athénée de Gand, 60.

Mathématiques.

1^{er} prix : Antoine Lize, de l'athénée d'Anvers, 89 p. sur 100.

2^e » Alphonse Outendirck, de l'athénée d'Anvers, 78.

1^{er} acces. : Alexandre De Burlet, du collège communal de Nivelles, 75.

Augustin Marsigny, de l'athénée de Mons, 75.

2^e » Joseph Guinin, du collège communal de Virton, 73.

3^e » Ernest Weiler, de l'athénée de Mons, 72.

4^e » Auguste Frère, de l'athénée de Mons, 71.

5^e » Théophile Dubiez, de l'athénée de Bruxelles, 70.

6^e » Gustave Du Roy, de l'athénée de Tournai, 69.

Edmond Peny, de l'athénée de Mons, 69.

Auguste Van Maldeghem, de l'athénée de Bruges, 69.

7^e » Jean-Baptiste Poncelet, du collège patronné de Dinant, 68.

8^e » Polydore Vrebosch, du collège patronné de Pitzenbourg, à Malines, 66.

Clément Anciaux, du collège communal de Chimay, 66.

9^e » Léon Coppickers, de l'athénée de Bruges, 65.

Charles-Auguste Gobert, de l'athénée de Bruxelles, 65.

M. hon. : Edmond Mairaux, du collège patronné de Dinant, 64.

Isidore-Joseph Rochette, du collège patronné de Dinant, 64.

Concours spécial de flamand.

M. hon. : Jules Mussely, du collège patronné de Courtrai, 60 p. sur 100.

RHÉTORIQUE LATINE.

Discours latin.

Accessit : Gustave Jacqué, de l'athénée de Bruges, 65 p. sur 100.

1^{er} m. h. : George Janson, de l'athénée de Bruxelles, 61.

2^e » Pierre-Joseph Maes, du collège patronné d'Herenthals, 60.

Version grecque.

1^{er} prix : Jules Février, de l'athénée de Namur, 76 p. sur 100.

2^e » Charles Van Mielen, du collège patronné de St-Trond, 75.

1^{er} acces. : Léon Dommartin, du collège patronné de Herve, 68.

2^e » Jules Ancion, de l'athénée de Liège, 67.

1^{er} ment. hon. : Jules Wattiez, de l'athénée de Tournai, 64.

2^e » Edmond Van Santen, de l'athénée d'Anvers, 63.

Julien Baerts, du collège patronné de St-Trond, 65.

3^e » Camille Peny, de l'athénée de Mons, 62.

4^e » Camille Rossignol, du collège patronné de Dinant, 61.

5^e » Ferdinand Jacobs, du collège patronné d'Enghien, 60.

Georges Janson, de l'athénée de Bruxelles, 60.

Discours français.

1^{er} prix (prix d'honneur) : Léon Dommartin, du coll. patr. de Herve, 77 p. sur 100.

2^e » Maximilien Roose, de l'athénée d'Anvers, 76.

1^{er} acces. : Georges Janson, de l'athénée de Bruxelles, 74.

2^e » Camille Peny, de l'athénée de Mons, 72.

3^e » Hippolyte Delecosse, de l'athénée de Mons, 69.

4^e » Oscar Buchet, du collège communal de Nivelles, 66.

5^e » Victor Carboneille, de l'athénée de Tournai, 65.

Eugène Carpentier, de l'athénée de Bruxelles, 65.

François Van Elsen, du collège patr. de Pitzenbourg, à Malines, 65.

Jules Wattiez, de l'athénée de Tournai, 65.

1^{er} m. h. : Jean-Baptiste Delmée, de l'athénée de Tournai, 64.

2^e » Auguste De Ceunynck, de l'athénée de Bruges, 63.

Édouard De Catters, de l'athénée d'Anvers, 63.

3^e » Léon Vandenbossche, de l'athénée de Hasselt, 62.

Jules Defontaines, de l'athénée de Mons, 62.

4^e » Edmond Van Santen, de l'athénée d'Anvers, 61.

5^e » Émile Vandale, du collège patronné de Courtrai, 60.

Camille Rossignol, du collège patronné de Dinant, 60.

Jacques-Auguste Moons, du collège patronné d'Herenthals, 60.

Ignace Vander Donckt, de l'athénée de Gand, 60.

NOUVELLES DIVERSES.

Revus des écoles par le Roi, le 25 septembre.

Voici la relation qu'a publiée le *Moniteur* dans sa partie non officielle. Nous supprimons seulement certaines énumérations qui feraient double emploi.

« Cette fête, dont le caractère était tout exceptionnel, a été l'une des plus belles de celles que nous célébrons chaque année pour perpétuer le souvenir des journées qui ont assuré l'indépendance nationale. C'était une heureuse et bonne pensée que d'appeler la jeunesse à concourir à nos fêtes; de lui assigner une grande part dans le mouvement patriotique qui se révèle à chaque anniversaire; de lui apprendre, à cet âge où les impressions sont si vives, où les instincts sont si généreux, que tous les cœurs doivent battre à l'unisson sous l'influence du sentiment national, de la rapprocher du Souverain auguste qu'on lui a appris à vénérer et à chérir; de lui montrer enfin par cet appel au centre du pays, la puissance et le charme de l'union dont cette solennité est le magnifique symbole.

Cette jeunesse ne comprend pas encore peut-être toute la grandeur du spectacle dont nous avons été témoin. Elle y a pris part avec entraînement, elle a suivi joyeusement les bannières qui la guidaient. Elle a acclamé le Roi avec effusion et enthousiasme; elle a participé, non sans un certain orgueil, à nos réjouissances publiques; tout cela l'a rehaussée en quelque sorte à ses propres yeux; mais lorsque se seront écoulées quelques années, lorsqu'elle commencera à connaître et à pratiquer les devoirs que la société impose, lorsqu'elle abordera l'expérience de la vie, le souvenir de cette journée lui inspirera des sentiments d'union et de patriotisme dont le pays recueillera les heureux fruits.

C'est devant leurs pères, auteurs de l'indépendance nationale, devant le Monarque appelé par les représentants du pays et acclamé, après un quart de siècle de libre et sage gouvernement, par la nation entière, que les jeunes gens ont pris l'engagement de demeurer fidèles aux institutions qui font notre honneur, à la dynastie qui, suivant avec respect les traces de son glorieux fondateur, puisera sa force et son autorité dans notre belle constitution et dans l'affection si cordiale et si sincère d'un peuple digne des libertés qu'il s'est données.

Une organisation intelligente a présidé à tous les détails de la fête. C'était devant le palais du Roi que devait se passer cette solennité. Une estrade avait été élevée devant l'avant-corps du palais, dont elle occupait toute la largeur et formait sur la place une saillie de dix mètres.

Cette estrade, à laquelle on parvenait par un escalier de douze marches, se développait sur les côtés pour recevoir les hauts fonctionnaires de l'enseignement et les professeurs des universités, les personnes invitées, les membres des jurys, les lauréats des concours universitaires de 1858 et des années antérieures, les lauréats des concours de l'Académie royale d'Anvers, etc.

Au fond de l'estrade étaient placés le trône et les fauteuils disposés pour la Famille royale; ils étaient surmontés d'un dais blanc et or, dont les draperies de velours retombaient en larges plis. Dans l'entre-colonnement du péristyle du palais étaient placés des vases blanc et or chargés de fleurs, et des corbeilles suspendues, ornées de guirlandes et de plantes retombantes.

Les contre-forts de l'escalier étaient ornés de fleurs et d'arbustes. Toute cette décoration était du meilleur goût et se faisait remarquer par son élégante simplicité. Aux extrémités de la place étaient plantés des mâts vénitiens à longues banderoles, pour servir de direction aux colonnes formées par les élèves des écoles.

En face de l'estrade royale et devant le Parc, ainsi que sur les côtés du palais, étaient établis des encls pour recevoir les personnes munies de cartes.

Dans la matinée, sont arrivés les élèves des 175 établissements convoqués à la

solennité. M. le bourgmestre était allé à la station de l'Allée-Verte pour y recevoir les arrivants dirigés vers cette station. MM. De Doncker, Lavallée et Fontainas, échevins, s'étaient rendus dans le même objet aux stations du Nord, du Midi et du chemin de fer du Luxembourg.

A l'arrivée aux stations, chaque chef d'établissement recevait un écusson indiquant le numéro de la colonne à laquelle appartenaient ses élèves et leur numéro d'ordre dans la colonne. Les élèves, divisés en pelotons de 20 et sur deux rangs, les lauréats en tête, étaient conduits par le chef d'établissement et les surveillants de chaque peloton au lieu de réunion qui leur était désigné.

La première colonne se composait de 992 élèves en 49 pelotons et s'est réunie à l'école communale, rue de Schaerbeek.

La deuxième, formée de 965 élèves en 48 pelotons, occupait l'athénée, rue des Douze-Apôtres.

La troisième, de 980 élèves, en 44 pelotons, a marché vers l'école communale du boulevard du Midi.

La quatrième, de 771 élèves en 38 pelotons, s'est rendue à l'école communale, rue du Miroir.

La cinquième, formée de deux parties, ensemble de 1,169 élèves, divisés en 56 pelotons, s'est établie à l'athénée, rue des Douze-Apôtres, et à l'école communale, rue des Sols.

La sixième colonne en deux divisions, formant ensemble 993 élèves en 53 pelotons, a occupé les écoles communales rue des Sols et rue de l'Impératrice.

La septième colonne, dans laquelle figuraient l'Académie d'Anvers et l'Académie de Bruxelles, ainsi que les écoles d'agriculture, l'école vétérinaire, les écoles industrielles et des arts et métiers, formait un ensemble de 1,160 élèves, en 57 pelotons; elle s'est rendue à l'Académie de dessin, rue de la Régence, et à l'École de gravure, au Grand-Sablon.

Les huitième, neuvième et dixième colonnes, composées la première de 906 élèves en 45 pelotons, la deuxième de 913 élèves en 50 pelotons, la troisième de 953 élèves en 53 pelotons, se sont réunies à l'athénée, rue du Grand-Hospice, à l'école communale située dans la même rue, à celle de la rue Locquenghien et enfin à celle de la rue Saint-Christophe. Elles étaient principalement formées par les élèves des ateliers d'apprentissage des Flandres. Les écoles de navigation d'Ostende, de Nieuport et d'Anvers figuraient dans la dernière colonne pour 83 élèves distribués en 5 pelotons.

L'école des enfants de troupe de Lierre formait la onzième colonne et occupait la caserne Sainte-Élisabeth.

Chaque colonne était précédée d'un corps de musique et d'une bannière, et chaque établissement avait de même une bannière distinctive autour de laquelle se groupaient les directeurs et les professeurs. Un fonctionnaire désigné par le bourgmestre de Bruxelles dirigeait la marche de chaque colonne. Cette marche s'est faite sans la moindre confusion. Tous les élèves des établissements ont été réunis dans le plus grand ordre dans les locaux qui leur étaient assignés. Un déjeuner auquel présidait dans chaque local un échevin ou un membre du conseil communal a été offert à tous les professeurs et élèves.

A midi, les colonnes se sont de nouveau mises en marche, dirigées par leurs chefs, pour se rendre sur la place des Palais où elles se sont rangées dans l'ordre qui leur était assigné par le programme.

La compagnie des enfants de troupe s'est formée en bataille en face de l'estrade et adossée à l'enclos placé devant la porte centrale du Parc. Les cinq premières colonnes d'élèves ont occupé la partie gauche de la place depuis l'angle du palais jusqu'à l'hôtel de Belle-Vue; les cinq dernières colonnes se sont rangées dans la partie droite de la place depuis l'angle du palais jusqu'à l'ancien hôtel d'Assche; des mâts surmontés d'oriflammes indiquaient l'emplacement de la tête des colonnes et leur direction.

A une heure et quart, toutes les colonnes occupaient leurs places respectives. Sur l'estrade avaient pris place Messieurs les Ministres de l'intérieur, des affaires étrangères, de la guerre et des travaux publics.

On remarquait parmi les assistants, M. le gouverneur du Brabant, les administrateurs-inspecteurs, les recteurs, les doyens et les professeurs des universités de l'Etat et des universités libres, les inspecteurs de l'enseignement moyen, les membres des jurys, des membres des Chambres, les secrétaires généraux des départements ministériels, de hauts fonctionnaires, le commandant militaire de la résidence, le curé-doyen de Bruxelles, etc.

Au nombre des personnes invitées se trouvaient M. le baron Jacquemont, sénateur du royaume de Sardaigne, M. Martini, professeur à l'université de Parme, M. Nisard, inspecteur de l'université impériale de France.

Toutes les personnes invitées s'étaient réunies au ministère de l'intérieur et se sont rendues en corps à la place des Palais.

A une heure et demie, M. le ministre de l'intérieur, accompagné de ses collègues des affaires étrangères, de la guerre et des travaux publics et du secrétaire général de son département, s'est rendu au palais et a eu l'honneur d'annoncer au Roi que les préparatifs de la solennité étaient terminés. Le Roi est bientôt après sorti du palais, il donnait le bras à S. A. R. et I. M^{me} la duchesse de Brabant; LL. AA. RR. Mgr. le duc de Brabant et le comte de Flandre, S. A. R. le prince Alfred d'Angleterre accompagnaient S. M. Ils étaient suivis de MM. le comte Ch. de Marnix, grand maréchal de la cour, le lieutenant-général de Liem, adjudant-général du Roi; le général-major de Lannoy, aide-de-camp du Roi; Burnell et le comte Vander Straeten-Ponthoz, officiers d'ordonnance; le comte G. de Lannoy, grand-maitre de la maison de S. A. R. le duc de Brabant, la comtesse G. de Lannoy, dame d'honneur de S. A. R. et I. M^{me} la duchesse; Catoir, officier d'ordonnance de Mgr. le duc.

Les plus vives acclamations ont salué la famille royale lorsqu'elle est sortie du palais et qu'elle a pris place sur l'estrade. Les corps de musique ont exécuté l'air national : la *Brabançonne*.

Quelques instants après, M. le ministre de l'intérieur est venu prendre les ordres du Roi, et S. M., accompagnée de ses ministres et des officiers de sa maison, est descendue sur la place pour passer la revue des diverses colonnes dans les emplacements qui leur étaient assignés. Le passage du Roi a provoqué de toutes parts les acclamations les plus enthousiastes.

Après cette revue, le Roi est remonté à l'estrade, accompagné des personnes de sa suite, et M. le ministre de l'intérieur a adressé à S. M. le discours suivant :

« Sire,

• J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté la jeunesse du pays qui reçoit le bienfait de l'instruction publique, sous le patronage du gouvernement de Votre

Majesté. Douze mille travailleurs, appartenant à 175 établissements, sont accourus des points les plus éloignés de nos provinces, saluer le Roi au centre même de la nationalité, dont nous célébrons l'anniversaire.

» C'est ainsi que la dynastie, riche déjà de trois générations, voit se grouper avec enthousiasme autour d'elle la seconde et la troisième génération de la Belgique affranchie et heureuse.

» Que Votre Majesté jette avec bonté ses regards sur les rangs pressés et nombreux de cette intéressante et patriotique et joyeuse armée. C'est pour ainsi dire en un seul tableau l'avenir de la Belgique.

» Ceux qui marchent à la tête se destinent au rude et glorieux métier des armes ; puis viennent ceux qui sont appelés à l'honneur d'être un jour les maîtres de l'enseignement populaire ; d'autres se consacrent à l'étude des lettres et des beaux-arts auxquels le pays a dû et devra, en tout temps, son plus grand lustre ; ceux-ci apprennent l'art, trop longtemps négligé, d'améliorer les produits du sol dans leur infinie variété ; à ceux-là sera confié le pavillon de notre commerce ; puis enfin se présentent en plus grand nombre ceux qui sont initiés au progrès de l'industrie, et parmi ces derniers, regardez-les, Sire, avec une bienveillance particulière, beaucoup sont arrachés par le travail à la misère, pour devenir les instruments actifs et intelligents de ce progrès.

• Tous contractent en ce grand jour devant le Roi et le pays l'engagement de travailler de tous leurs efforts à devenir des hommes utiles et de bons citoyens. Tous emporteront de cette auguste solennité des souvenirs et des impressions qui ne s'effaceront pas.

» Tous ont puisé dans l'enseignement de leurs maîtres, aussi bien que dans les traditions de leur famille, l'amour de la patrie, le respect de ses institutions, l'amour et le respect du Monarque vénéré qui préside depuis vingt-huit années aux destinées de la patrie.

» Initié depuis longtemps aux sympathies de Votre Majesté pour toutes les classes de la nation, et particulièrement pour celles qui en sont l'ornement et l'espoir, je voudrais donner à ma voix assez d'étendue et de puissance pour faire pénétrer jusqu'au fond de ces âmes candides les sentiments de Votre Majesté pour la jeunesse studieuse et laborieuse ; puis me rendant aussi l'organe des sentiments de cette jeunesse bien aimée, je voudrais réunir toutes les voix qui s'échappent de tous ces cœurs en un seul cri patriotique : **VIVE LE ROI !** »

Le cri de *Vive le Roi !* a retenti sur tous les points et a été répété plusieurs fois avec enthousiasme.

M. Thiéry, directeur de la division de l'instruction publique, a proclamé les noms des élèves vainqueurs dans les divers concours (voir les noms aux actes officiels).

M. Thiéry a ensuite proclamé les noms des lauréats du concours universitaire de 1837-1838. Les deux lauréats, MM. Hennebert et Rommelaere, ont eu l'honneur d'être présentés au Roi et de recevoir de sa main les couronnes à feuilles d'argent et les médailles qui leur ont été décernées.

M. Romberg, directeur de la division des affaires industrielles au ministère de l'intérieur, a donné ensuite lecture de deux arrêtés royaux, l'un instituant des récompenses consistant en instruments et outils de travail, en livrets à la caisse générale de retraite et en ouvrages relatifs à l'exercice des arts et métiers pour des élèves des ateliers d'apprentissage et des écoles industrielles qui se distin-

guent par leur application, leur zèle et leur conduite; le second, accordant la distinction spéciale instituée par l'arrêté du 7 novembre 1847 à un certain nombre de travailleurs industriels.

M. le ministre de l'intérieur a ensuite donné lecture des arrêtés royaux qui accordent la décoration de chevalier de l'ordre de Léopold à plusieurs membres du corps enseignant (voir leurs noms aux actes officiels) ainsi qu'à MM. P.-B. Dobbelaere-Hulin, directeur de l'atelier d'apprentissage de Sleydinge; Rodenbach-Mergaert, fabricant de toiles et filateur à Roulers; L. Renier, inspecteur des ateliers d'apprentissage de la Flandre occidentale.

Ces messieurs ont eu successivement l'honneur d'être présentés au Roi par M. le ministre de l'intérieur, et ont reçu des mains de S. M. les insignes de l'Ordre qui leur ont été décernés.

Pendant toute cette cérémonie, les membres des bureaux administratifs, les directeurs et professeurs des athénées, écoles moyennes, ainsi que les membres des commissions de surveillance des ateliers, s'étaient portés au pied de l'estrade royale avec le drapeau de leur établissement. Ils ont repris leur place dans leur colonne respective, et le défilé des écoles a eu lieu aussitôt après dans l'ordre suivant :

La première colonne était composée de l'école des enfants de troupe de Lierre au nombre de 225.

La deuxième colonne était composée des écoles normales de Lierre, 88; Nivelles, 120; des écoles moyennes d'Anvers, 191; Lierre, 67; Malines, 194; du collège patronné de Pitzembourg, 12; des écoles moyennes d'Aerschot, 59; Diest, 29; Jodoigne, 145; Turnhout, 87. — Total des élèves de la 2^e colonne, 992.

La troisième colonne était composée des écoles moyennes de Bruges, 98; Furnes, 56; Ypres, 42; Nieuport, 18; Alost, 115; Gand, 62; Renaix, 45; Spa, 48; Huy, 55; Marche, 42; Limbourg, 57; Stavelot, 53; Visé, 27; Waremmes, 71; Maccseyck, 49; Saint-Trond, 59; Louvain, 76; Rochefort, 52. — Total des élèves de la troisième colonne, 965.

La quatrième colonne était composée des écoles moyennes de Braine-le-Comte, 94; Gosselies, 63; Houdeng-Aimeries, 106; Pâturages, 101; Mons, 81; Péruwelz, 74; Rœulx, 81; Saint-Ghislain, 76; Soignies, 51; Couvin, 42; Philippeville, 52; Ath, 79. — Total des élèves de la quatrième colonne, 980.

La cinquième colonne était composée des écoles moyennes de Hal, 104; Beaumont, 56; Quiévrain, 67; Fosses, 60; Thuin, 40; Saint-Hubert, 16; Andenne, 41; Dinant, 30; Namur, 17; Bruxelles, 200; Fleurus, 47; Wavre, 93. — Total des élèves de la cinquième colonne 771.

La sixième colonne était composée des collèges communaux de Louvain, 59; Tirlemont, 56; Ypres, 28; Ath, 49; Huy, 41; Charleroi, 40; Chimay, 110; Nivelles, 75; Verviers, 142; Beeringen, 13; Virton, 50; des athénées de Bruges, 107; d'Anvers, 251; de Bruxelles, 150. — Total des élèves de la sixième colonne, 1,169.

La septième colonne était composée des athénées de Mons, 256; de Hasselt, 77; de Gand, 107; de Tournai, 128; de Liège, 290; de Namur, 124. — Total des élèves de la septième colonne, 992.

La huitième colonne était composée des académies d'Anvers, 450; de Bruxelles, 250; des écoles d'agriculture de Haine-Saint-Pierre, 16; Vilvorde, 25; Gent-Brugge, 27; Thourout, 40; de l'école vétérinaire, 48; des écoles industrielles de

Gand, 60. Liège, 40; de l'école d'artisans de Verviers, 60; des écoles de dessin de tissage de Verviers, 30; Gand, 25; de l'école de porions de Charleroi, 52; de l'école d'arts et métiers de Tournai, 84. — Total des élèves de la huitième colonne, 1,160.

La neuvième colonne était composée des ateliers de Templeuve, 28; Pecq, 34; Waesmunster, 38; Sinay, 55; Lokeren, 23; Leupeghe, 26; Schoorisse, 24; Eenaeme, 46; Renaix, 42; Ruyen, 18; Eyne, 32; Syngem, 25; Nazareth, 24; Olsene, 24; Zulte, 38; Cruyshautem, 29; Deynze, 76; Ursel, 26; Bellem, 27; Nevele, 36; Nederbrakel, 15; Grammont, 27; Caprycke, 24; Everghem, 24; Sleydinge (Dobbelaere), 15; Sleydinge (Ceuterick), 28; Ecclou, 22; Baelegem, 32; Oordegem, 54. — Total des élèves de la neuvième colonne, 906.

La dixième colonne était composée des ateliers de Calcken, 79; Wichelen, 52; Herzele, 15; Alost, 58; Denderhautem, 22; Roulers, 33; Aerseele, 17; Ingelmunster, 18; Meulebeke, 15; Moorslede, 64; Oostroosebeke, 21; Ouckene, 14; Pitthem, 18; Rumbeke, 16; Ruysslede, 15; Rolleghe—Cappelle, 13; Staden, 21; Swevezele, 34; Wynghene, 15; Westroosebeke, 43; Cachtem, 9; Wacken, 31; Denterghem, 22; Ouyghem, 15; Ardoye, 28; Hooglede, 19; Oostnieuwkerke, 17; Iseghem, 34; Lichtervelde, 30; Thiel (toiles) et Thiel (articles laine), 91; Ghistelles, 13; Aertrycke, 19. — Total des élèves de la dixième colonne, 913.

La onzième colonne était composée des ateliers de Thourout, 38; Rudder-voorde, 27; Cortemarq, 15; Ypres, 84; Poperinghe, 29; Becelaere, 26; Lange-marq, 27; Passchendale, 34; Courtrai, 66; Sweveghem, 16; Deerlyk, 51; Desselghem, 32; Lendelede, 21; Waereghem, 75; Ingoyghem, 16; Anseghem, 29; Morsele, 29; Hulste, 36; Mouscron, 22; Heule, 14; Avelghem, 16; Bruges (rubanerie), 19; id. (articles divers), 24; id. (article laine), 20; id. (toile et batiste), 106. — Écoles de navigation d'Ostende, 43; Nieuport, 10; Anvers, 30. Total des élèves de la onzième colonne, 953.

Ce défilé qui s'est exécuté avec une régularité parfaite et un ordre admirable s'est fait entre l'estrade royale et l'arbre de la liberté. Chaque colonne était précédée d'un corps de musique et de son drapeau. Toutes les divisions des colonnes, formées par des établissements distincts, avaient leur bannière derrière laquelle marchaient les directeurs et les professeurs. Les bourgmestres des villes précédaient les athénées et les collèges. Au moment où chaque division passait devant l'estrade, retentissaient les cris de *Vive le roi! vive la famille royale!*

Le Roi ayant à sa droite S. A. R. et I. Madame la Duchesse de Brabant et à sa gauche M. le ministre de l'intérieur, était descendu sur les premières marches de l'estrade. Près de lui étaient placés LL. AA. RR. Mgrs le Duc de Brabant, le Comte de Flandre et le prince Alfred d'Angleterre. S. M. répondait par les plus affectueux saluts aux acclamations enthousiastes dont elle était l'objet.

L'Académie d'Anvers, conduite par son directeur. M. de Keiser, était représentée par 430 élèves, distribués en plusieurs sections, dont les écussons indiquaient les divers genres de travaux des élèves : peinture, paysages, sculpture, gravure, architecture, architecture navale.

L'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles était conduite par son directeur, M. Navez, et les professeurs de cet établissement. 250 élèves composaient le cortège.

L'école d'agriculture de Haine-Saint-Pierre était précédée d'un beau modèle

de charrue. L'école d'agriculture de Vilvorde portait sur une sorte de pavois, les spécimens des plus beaux fruits cultivés dans cet établissement. Le chef de cette école, suivi de deux hommes qui portaient une grande corbeille où étaient disposées les fleurs les plus fraîches et les plus suaves, a eu l'honneur de faire hommage à S. A. R. et I. madame la duchesse de Brabant de ce charmant assemblage floral, que madame la duchesse a accueilli avec beaucoup de grâce.

Les costumes variés et pittoresques des jeunes ouvriers des ateliers d'apprentissage, les exemplaires des beaux produits de tissage que ces ouvriers portaient en guise de pennons, leur air joyeux, leur démarche vive et assurée, les acclamations qu'ils poussaient avec énergie aussitôt qu'ils se trouvaient en présence du Roi, tout contribuait à animer cette scène et à exciter un profond intérêt.

Dans la marche des ateliers d'apprentissage qui appartiennent la plupart aux Flandres, on remarquait une bannière portant à son extrémité supérieure les millésimes 1847-1858 et au bas le mot : *Reconnaissance*. Ces inscriptions n'ont pas besoin de commentaire.

Le cortège était fermé par les élèves de l'école de navigation d'Ostende, par ceux de Nieuport et d'Anvers, qui en passant devant l'estrade royale ont fait entendre successivement les hourrahs cadencés à la manière britannique.

Le défilé s'est terminé vers trois heures. Le Roi est descendu de l'estrade donnant le bras à S. A. R. et I. madame la duchesse de Brabant et accompagné de LL. AA. RR. Mgr le duc de Brabant, le comte de Flandre, le prince Alfred, les ministres et les officiers et dames de la maison royale.

Il est rentré au palais en traversant les flots d'une population enthousiaste qui se pressait autour de la Famille royale, en faisant entendre les plus vives acclamations.

Ainsi s'est terminée cette belle et intéressante fête, si bien ordonnée, si bien réussie et qui a été favorisée par un temps magnifique. L'élan a été général. On a compris la signification de cette grande solennité dont le souvenir, ainsi que l'a dit le ministre de l'intérieur, ne s'effacera jamais. »

Nécrologie. — Sont morts en Belgique : *Le Père Henri Overloop*, professeur au collège St-Michel, à Bruxelles.

A l'étranger : *Le Dr André Schleiermacher*, l'une des plus grandes notabilités scientifiques de l'Allemagne, à Darmstadt ; — *M. Alphonse Flayot*, poète et avocat, à St-Maximin (Var) ; — *M. Ernest Moret*, connu par le premier volume d'une histoire générale du dix-huitième siècle, à laquelle il voulait consacrer sa vie ; — *M. Cayx*, vice-recteur de l'académie de Paris, auteur du précis d'histoire ancienne en collaboration avec M. Poirson ; — *M. Cersferr*, homme de lettres, inspecteur général des prisons de l'Empire, à Précy (Oise) ; — *M. Thionville*, censeur des études au lycée de Poitiers ; — *M. C.-A. Varnhagen von Ense*, une des célébrités littéraires de Berlin.

LES PLANTES CONNUES DES ANCIENS.

(Suite. Voir le numéro d'août).

12. Le *Pêcher* (*Amygdalus Persica* L.), que les anciens et la plupart des auteurs modernes croient originaire de Perse, a probablement la Chine pour patrie. Il est connu dans ce pays de temps immémorial, et il y est l'objet d'une culture très-étendue.

Les Chinois ont cet arbre en grande vénération ; ils lui attribuent le pouvoir de chasser les mauvais esprits et de procurer une longue vie : à ce titre, les pêches figurent chez eux dans les ornements de peinture et de sculpture des appartements, ainsi que dans les présents d'étrennes. Leurs livres sacrés mentionnent certains pêcheurs imaginaires dont les fruits éternisent la vie, et d'autres qui peuvent donner la mort : et il est remarquable que, selon la tradition chinoise, l'arbre « d'intelligence » (comme s'exprime le *Li-Tchouen*) qui fut dans l'Éden l'occasion de la première faute de l'homme, était un pêcher (1).

Nous pensons que les Grecs et les Latins n'ont guère connu le pêcher avant l'ère chrétienne. L'arbre d'Égypte à feuilles persistantes qu'Aristote (de Pl. 1, 7) et Théophraste (H. pl. 4, 2) mentionnent sous les noms de βελάνιον et de περσικα, et que A. de Jussieu (Dict. sc. nat. t. 39, p. 133) suppose être le pêcher, s'en éloigne sensiblement par les caractères qui lui sont attribués. D'ailleurs Pline, Dioscoride et Galien, qui ont décrit le véritable pêcher sous les noms de *Mala persica*, *Persica*, μηλὸν περσικόν (Pl. 13, 11; Diosc. 1, 131), parlent ailleurs du *Persea* d'Égypte (2), que Pline nomme aussi *Persica* (Pl. 13, 9; Diosc. 1, 146; Gal. de medicam. comp. 2). Ce sont donc deux arbres différents. Ni

(1) Voir le document inséré dans le *Cours de Botanique méd.* de Bodart, tome 1, p. 103.

(2) Suivant l'opinion la plus probable, ce *Persea* est le *Balanites Aegyptiaca* Del., arbre de la famille des Olacées, dont le fruit comestible, la *Datte du désert* des Arabes, ressemble à une prune. Les botanistes du 16^e siècle l'ont rapporté malencontreusement à un arbre des Antilles, l'Avocatier (*Laurus Persea* L.). Schreber a cru y reconnaître le Sébestier (*Cordia Myxa* L.); mais celui-ci paraît être plutôt le *Myxa* de Pline (13, 5; 13, 28; 17, 10). — Selon Plutarque (de Is. et Osir.), les Égyptiens avaient consacré le *Persea* à Harpocrate, le dieu du silence, parce que ses feuilles ressemblent à une langue humaine et ses fruits à un cœur.

Aristote (1) ni Théophraste (2) n'ont parlé du pêcher : c'est dans Columelle (9, 4; 10, 403), ainsi que dans Pline, qu'on en trouve la première mention. La variété à chair ferme (*pers. duracina* Pline), que nous nommons *pavie*, est encore maintenant, comme du temps de Pline, la plus recherchée en Italie.

13. L'*Abricotier* (*Armeniaca vulgaris* L.), originaire du Caucase, où il croît encore spontanément, fut introduit de l'Arménie en Grèce par Alexandre-le-Grand : ce n'est que plus tard qu'il parvint en Italie. De là les noms de *μηλα Ἀρμανίαια* (Diosc. 1, 131), *mala Armeniaca* ou *Epirotica* (Colum. 5, 10), qu'on a donnés à ses fruits. Les Latins les appelaient aussi *praecotia*, à cause de leur maturation précoce : dans ce nom, que Dioscoride a rendu par *πραικόκκια*, et qui chez des auteurs plus modernes est devenu *βερίκοκκα*, il est aisé de reconnaître le mot *abricot*. Théophraste ne connaissait pas ce fruit. On le trouve mentionné pour la première fois dans Columelle.

14. Le *Prunier* (*Prunus domestica* L.) a la même patrie que l'abricotier. On ignore l'époque de son introduction en Grèce : le *κοκκυμηλέα* de Théophraste (H. pl. 3, 6) n'y correspond nullement, quoique Dioscoride ait désigné le prunier par le même nom.

Cet arbre fut introduit en Italie du temps de Caton, et déjà sous Pline, sa culture avait produit de nombreuses variétés (Pl. 15, 12). Ovide et Virgile en parlent dans leurs poèmes.

(1) L'assertion que M. Unger attribue erronément à Aristote, et d'après laquelle le pêcher ne produirait des fruits qu'en Égypte, appartient à Théophraste qui l'a exprimée en deux endroits (H. pl. 3, 5; Caus. pl. 2, 4). Or ces deux passages se rapportent évidemment non pas au pêcher mais au *Persea* d'Égypte, qui est désigné dans le premier par *περσία* et dans le second par *περσία* (Dans H. pl. 2, 3, on lit *περσίον*). La confusion des deux plantes est due à Pline, qui, en compilateur peu intelligent, a appliqué au pêcher *Persica* (H. n. 15, 13) l'assertion ci-dessus de Théophraste. Cette méprise peut avoir été amenée par les variantes qu'on trouve chez ce dernier pour le nom de l'arbre d'Égypte. Si l'on songe, du reste, que le naturaliste latin a décrit au livre 13 ch. 9, sous le nom de *Persica*, la même plante qu'il appelle *Persea* au livre 15 ch. 13, on conçoit qu'il a pu confondre deux plantes auxquelles il donnait le même nom. Certains lexicographes ont encore renchéri sur son erreur. Le *Thes. ling. lat.* d'Étienne indique le ch. 9 du l. 13 de Pline comme relatif au pêcher ; et suivant le Dict. latin de Forcellini et Facciollati, le passage de Plutarque mentionné dans la note précédente s'y rapporterait également.

(2) Le *μηλέα περσική* de Théophraste (H. pl. 4, 4) est, comme nous l'avons dit, le citronnier.

15. Le *Cerisier* (*Prunus Cerasus* L.) est également spontané dans le Caucase, ainsi que dans le N. de l'Asie-Mineure. Pline (15,25) raconte que Lucullus, après sa victoire sur Mithridate en l'an 680 de Rome (74 av. J.-C.), apporta de Cérasonte le premier cerisier en Italie : à l'entrée triomphale de ce héros à Rome, on vit figurer cet arbre sur un char spécial, comme un précieux trophée. La date assignée à cet événement était trop récente, pour que Pline n'eût pas été bien informé à ce sujet : d'ailleurs Tournefort parle, dans son *Voyage au Levant* (t. 2 p. 98), de l'abondance des cerisiers qui croissent spontanément aux environs de Cérasonte.

Comme l'introduction de cet arbre en Italie a été si tardive, il est peu probable que les Grecs l'eussent connu dès le temps de Théophraste : aussi la description que cet auteur donne de son *κίρασος* (h. pl. 3, 13) ne permet nullement de l'assimiler au cerisier (1). Il est naturel de supposer, d'après cela, que le *κίρασος* mentionné par Diphilus Siphnius (Athénée 2, 51) comme existant en Grèce vers la même époque, appartient également à l'espèce de Théophraste, et que ce n'est que plus tard que les Grecs ont appliqué au cerisier un nom par lequel ils désignaient primitivement une toute autre espèce (2).

16. Le *Poirier* (*Pyrus communis* L. — Ἀπίος; ἀχράς, poirier sauvage; ὄγγη, poirier cultivé) et le *Pommier* (*Pyrus Malus* L. — *Malus*, μηλέα) étaient cultivés du temps d'Homère (Od. 7, 115;

(1) Il nous suffira de mentionner le *noyau mou* que Théophraste donne au fruit de son *κίρασος*. Paulet a prétendu mais fort gratuitement que le *διδόσπυρος* de Théophraste (h. pl. 13) était notre cerisier.

(2) On a agité la question de savoir si *Cérasonte* vient de *κίραθος* (Κερασούς = *κερασάεις τόπος*), ou si au contraire, comme le prétend Larensius (Athénée 2, 51) c'est la ville qui a donné son nom à l'arbre. Cette question est difficile à résoudre; mais si, ce dont nous doutons, il fallait réellement établir une filiation entre ces deux noms, nous dirions : 1° que, ne connaissant pas le *κίρασος* de Théophraste, nous ne savons s'il existe quelque rapport entre cette plante et la ville de Cérasonte; 2° qu'il n'est pas probable que le *cerisier* ait donné son nom à Cérasonte, puisque, s'il en était ainsi, il faudrait admettre que les Grecs connaissent le cerisier dès la fondation de cette ville, ce qui se concilie difficilement avec le témoignage de Pline ainsi qu'avec le silence que Théophraste paraît avoir gardé sur le cerisier; 3° que si le nom de cet arbre tire son origine de celui que les Grecs donnèrent à la ville, il ne doit y avoir qu'une identité fortuite entre ce nom et celui de l'arbre de Théophraste.

11, 389). C'est dans la plaine d'Argos, dit Plutarque (Quæst. græc. 31), que les Grecs, conduits par Inachus, trouvèrent les premiers poiriers : à cette circonstance se rattacherait, selon lui, le nom de *Ballachradus*, que les enfants se donnaient à Argos à certains jours de fête. Quelques grammairiens anciens dérivait aussi de ἄπιος le nom de Ἀπία sous lequel on désignait souvent le Péloponnèse (1).

La pomme était chez les Grecs l'emblème de l'amour ; elle était consacrée à Vénus. S'envoyer ou se jeter des pommes (Théocr. 3, 84 ; Virg. Ecl. 3, 64), en manger ensemble, étaient des signes d'amour. On offrait aussi des pommes aux jeunes mariés, comme on le voit dans un bas-relief représentant les noces de Créuse et de Jason. — Les Romains cultivaient, du temps de Pline, un grand nombre de variétés de pommiers et de poiriers. La culture du poirier était aussi connue des Juifs ; mais leur *pommier*, comme nous l'avons dit, ne paraît être autre que le citronnier.

17. Le *Cognassier* (*Cydonia vulgaris* L. — *Cotoneum malum* Pline ; κυδώνια μηλιά), originaire de l'Asie-Mineure, était cultivé de temps immémorial en Grèce et en Italie (2). Cet arbre était consacré à Vénus, et la fable grecque rapporte que Mélus, prêtre de cette déesse, fut métamorphosé en cognassier. Son fruit était le symbole du bonheur conjugal : à Athènes, une loi de Solon obligeait la fiancée de manger de ce fruit le jour de ses noces (Plutarque, Quaest. Rom.). Les Romains mettaient des coings dans leurs salons et en ornaient les statues qui s'y trouvaient (Pline 13, 11).

Les pommes à duvet que Corydon donne à Alexis, dans la 2^de églogue de Virgile (v. 31), sont sans doute des coings.

(1) Les mots *pyrus*, *poire*, *pear*, (flam.) paraissent avoir une origine celtique ou germanique. — L'ἄπιος dont parle Théophraste (9, 10) est une herbe qu'on croit être l'*Euphorbia Ischas* L.

(2) Suivant Pline, c'est de la ville de Cydon, en Crète, que le cognassier fut importé en Grèce ; et c'est à cette circonstance que serait dû le nom grec de cet arbre. Mais cette expression semble avoir aussi quelques liens de parenté avec κοδύμαλον (d'anciennes versions portent κωδύμαλον), nom que, suivant Hermon, cité par Athénée (III, 81), les Crétois donnaient au coing, et qu'Hesychius croit venir de κώϊον, toison, et signifier par conséquent *comme lanugineuse*. Le terme grec serait dès lors en harmonie avec le nom latin *cotoneum malum* d'où est sorti l'italien *cotogno*, et peut-être aussi le mot *coing* (= cotoing). Cf. Steph. Thes. l. græcæ, p. 11130.

Théophraste et Pline distinguent déjà les deux principales variétés de ces fruits, les coings-poires (στρουθία, struthia) et les coings-pommes (χυδώνια, chrysomela).

18. Le *Néflier* (*Mespilus germanica* L. — Μεσπύλη), originaire du N. de la Perse, où Kotschy l'a trouvé spontané, est cultivé en Grèce depuis fort longtemps, puisque Théophraste en cite déjà trois variétés (h. pl. 3, 12). C'est à la suite de la guerre de Macédoine qu'il fut introduit en Italie; et il avait déjà pénétré dans les Gaules lors de la conquête de ce pays par les Romains.

19. Le *Mûrier* (*Morus nigra* L. — *Morus*, συκάμινος; μορία des écrivains plus récents) passe pour être originaire de la Perse. Sa culture doit être fort ancienne tant en Italie qu'en Grèce, puisque Théophraste et Pline semblent en parler comme d'un arbre indigène. Suivant les poètes, son fruit doit sa couleur noire au sang de Pyrame et de Thisbé qui périrent sous un mûrier (Ovid. Met. IV, 123). Il était considéré comme le plus prudent des arbres, parce que, dit Pline (16, 23), il n'entre en végétation que lorsque le froid est passé.

Du temps d'Athénée, la culture du mûrier était encore peu répandue; mais elle acquit une nouvelle importance par suite de l'introduction des vers-à-soie en Grèce (en 553) et en Italie (en 1150). Elle prit surtout une grande extension dans le Péloponnèse, ce qui valut à cette presqu'île, vers le 10^e siècle, son nom actuel de Morée (1). Ce n'est qu'à partir du 16^e siècle, que le Mûrier blanc (*Morus alba* L.) fut substitué au Mûrier noir dans l'éducation des vers-à-soie.

Les Grecs donnaient encore le nom de συκάμινος (Diosc. 1, 144) ou ceux plus propres de συκάμινος αἰγυπτία (Théophr. h. pl. 4, 2) et de συκάμορος (Diosc. 1, 144) au *Sycomore* (*Ficus Sycomorus* L.) arbre à fruits comestibles qui croissait en Égypte et en Palestine. C'était le *ficus ægyptia* proprement dit de Pline (H. n. 13, 7) (2), ainsi que le *schikmoth* (arabe *dschummejz*) de l'Écriture (Amos, 7, 14).

(1) L'opinion qui fait venir le nom de *Morée* de la ressemblance qu'offre la configuration de la péninsule avec le contour d'une feuille de mûrier, a moins de vraisemblance.

(2) A l'article *Caroubier* nous avons commis une erreur en rapportant, sans restriction, à cette plante le *Figuier d'Égypte* des anciens. Les Grecs lui ont

20. Le Grenadier (*Punica Granatum* L. — Punica; *ῥοιά* ⁽¹⁾; hébr. *rimmon*) croît encore spontanément dans l'Asie sud-occidentale : aussi M. Unger lui donne-t-il cette contrée pour patrie. Il est cultivé de temps immémorial en Palestine, en Perse et dans le Nord de l'Inde. Moïse l'a trouvé en Égypte. Sa culture en Grèce date également de fort loin, puisque Homère le mentionne comme croissant dans le jardin d'Alcinoüs (Od. 7, 113); et actuellement encore il constitue dans toute la Grèce un des ornements principaux des jardins.

La Grenade, par suite du grand nombre de ses pepins, était à un plus haut degré encore que la pomme et le coing le symbole de la fertilité et du mariage. Aussi était-elle consacrée particulièrement à Vénus, et à Bacchus, comme dieu de l'agriculture. D'après un mythe rapporté par un ancien poète comique dans Athénée (III, 84), Vénus planta le premier grenadier dans l'île de Chypre; une autre fable le fait naître du sang de Dionysos Zagreus (Clém. Protrept. p. 14, B.). Jupiter, disait-on, avait donné le fruit du grenadier à Junon, lors de ses noces : aussi la grenade figure-t-elle toujours sur le sceptre ou dans la main de Junon, comme déesse du mariage (Pausan. II, 17). Voilà aussi pourquoi Jupiter força Proserpine de rester aux enfers, parce qu'elle avait mangé un pepin de grenade (Hom. hymn. in Cer. 372); les initiés d'Éleusis, pour ce motif, devaient s'abstenir de ce fruit pendant la célébration des mystères (Porphyr. de abst. IV, 16).

Chez les Juifs, le grand-prêtre portait comme ornement, au bas de ses vêtements sacerdotaux, des figures de grenades.

21. La Vigne (*Vitis vinifera* L.; *ἄμπελος*) est originaire du Caucase et de l'Arménie. Sa culture, on le sait, est presque aussi ancienne que le genre humain (Genèse, 9, 20), et se rencontre chez toutes les nations civilisées de l'antiquité. Les Grecs en attribuaient la première connaissance à Bacchus.

en effet donné ce nom : mais Pline, en montrant combien cette dénomination était impropre, l'a appliquée avec raison au sycamore.

(1) Nicandre (Alexiph. 486) et Hippocrate ont nommé le grenadier *στῆν*. Ce nom dérive de celui de Sidon, ville de Phénicie où le grenadier était beaucoup cultivé. Deux plantes herbacées et aquatiques ont encore été appelées ainsi. L'une, mentionnée par Athénée (14, 650) paraît être le *Pistia Stratiotes* (*Stratiotes* Plin. 24, 18; *στρατιώτης* Diosc. 4, 97); l'autre, dont parle Théophraste (H. pl. 4, 11), a été rapportée par Sprengel au Nénuphar blanc (*Nymphaea alba* L.).

22. Les fruits des arbres et arbrisseaux suivants étaient encore en usage.

Le *Cornouiller* (*Cornus mascula* L. — *Cornus*; *κράνεια*), mentionné déjà par Homère (Il. 16, 767); il est actuellement fort rare en Grèce.

Le *Sorbier* (*Sorbus domestica* L. — *Sorbus*; *σῶα*).

Le *Framboisier* (*Rubus Idaeus* L.), inconnu des Grecs. C'est probablement le *Rubus Idaeus* de Pline (16, 37; 24, 18), mais c'est dans Palladius qu'on le trouve mentionné pour la première fois comme cultivé dans les jardins.

Les *Groseilliers* n'étaient pas connus des anciens.

VI. A la suite des arbres à fruit (1), nous mentionnerons quelques végétaux herbacés dont les fruits étaient également usités :

1. Le *Melon* (*Cucumis Melo* L.), le *Concombre* (*Cucumis sativus* L.) et plusieurs espèces de *Courges* (*Cucurbita*) ont dû être cultivés dès les temps les plus reculés, puisqu'ils sont entièrement domestiqués et que leur patrie est inconnue. Moïse nous apprend que des plantes de cette famille étaient cultivées en Égypte et y produisaient des fruits délicieux, dont les Israélites regrettaient vivement la privation dans le désert (Num. 11, 5). Ces fruits, désignés dans le texte sacré par *kischu* et *abattichi*, sont sans doute le concombre et le melon-d'eau (*Cucurbita Citrullus* L.), que les Arabes appellent, l'un *kissa* et l'autre *butikh*. Les Hébreux les cultivèrent aussi en Palestine, où on les retrouve encore.

Les Grecs et les Romains connaissaient plusieurs espèces de cette famille : mais la détermination spécifique des noms qu'ils leur donnaient est très-difficile. Link, qui a confronté dans ce but les divers passages des auteurs qui y sont relatifs, a été amené à conclure que *κολοκύθη*, *cucurbita*, désignent la courge commune

(1) Après avoir traité (sect. I-IV) des céréales, et des plantes qui, par leur nature amylacée, ont pu leur servir de succédanées, nous avons jugé qu'il était plus conforme au but que nous nous étions proposé, de remplacer, pour le reste de ce travail, la classification de M. Unger fondée sur la nature chimique des substances alimentaires, par une autre, basée sur les diverses parties des végétaux, qui sont usitées dans l'alimentation. La section des légumes verts, qui sera notre dernière, correspondra du reste presque exactement à la dernière section de M. Unger.

(*Cucurbita Pepo* L.); que, par σίκυος, ou σικυός, σίκυς, *cucumis*, il faut entendre le concombre, et que les noms de πέπων, *pepo*, se rapportent au melon. Ces trois espèces sont mentionnées par Théophraste. Quant à la signification de μηλοπέπων, que les Latins traduisent par *melo*, elle est entièrement douteuse.

2. M. Schuch a rattaché à la *Tomate* (*Lycopersicum esculentum* Mill.) le λυκοπέριον de Galien, mais bien à tort puisque la *Tomate* est d'origine américaine. C'est probablement l'*Aubergine* (*Solanum esculentum* Dunal) que le médecin de Pergame a voulu désigner. Le σπύργος ἐδάδιμος de Théophraste (H. pl. 7, 7; 7, 14), dont le fruit se mangeait cru, et le *solanum* de Pline (27, 13) sont peut-être la même plante. Cette espèce, d'origine asiatique, est du reste si anciennement cultivée, qu'on ne la rencontre plus à l'état spontané.

Le *Fraisier* était inconnu.

ÉD. MARTENS.

(*La fin au prochain numéro.*)



NOTES SUR LA DISCUSSION DES FORMULES.

La *discussion* complète des Problèmes d'Algèbre et de Géométrie numérique exige le calcul de différents symboles de nombres, tels que les *quantités négatives isolées*, les *expressions imaginaires*, les *grandeurs infinitésimales*, les *nombres irrationnels*, etc.

NOMBRES INFINIS. — Un nombre est dit *infinitement grand*, ou simplement *infini*, lorsqu'il surpasse tout nombre *donné* ou *imaginé*, si grand que soit ce dernier. Ainsi le nombre de toutes les fractions possibles plus grandes que l'unité, depuis 1 exclu jusqu'à 2 inclu, est nécessairement *infini*.

Ce nombre de fractions possibles sera donc toujours inconnu et inexprimable en chiffres. C'est pourquoi on le désigne dans le calcul pas une lettre, et plus spécialement par un huit renversé, ∞ , qui s'énonce *infini* ou *nombre infini*.

D'après cette indication, il est évident que les nombres infinis

de toutes les fractions possibles plus grandes que l'unité, depuis 1 exclu jusqu'à 2, 3, 4, 5, 6, ..., n inclus, sont :

$$\infty, 2\infty, 3\infty, 4\infty, 5\infty, \dots, (n-1)\infty.$$

On voit qu'un nombre infini peut être un multiple quelconque donné d'un autre nombre infini, ou en être une fraction quelconque assignée. Par exemple $3\infty = \text{les } \frac{3}{5} \text{ de } 5\infty$.

NOMBRES INFINIMENT PETITS. — Un *infinitement petit* est la grandeur moindre que toute grandeur de même nature, donnée ou assignée, si petite que soit cette dernière, sans être nulle, car le néant n'est pas une grandeur.

Un nombre infinitement petit est donc une fraction dont le numérateur est un nombre entier ou une grandeur quelconque finie et dont le dénominateur est un nombre entier infini.

Cette fraction, en effet, toujours inconnue et jamais nulle, est évidemment moindre que toute fraction assignée, ayant le même numérateur et dont le dénominateur est un nombre donné, si grand qu'il soit. — On voit d'ailleurs qu'en prenant le dénominateur donné de plus en plus grand, la fraction assignée devient de plus en plus petite et approche de plus en plus de la fraction infinitement petite proposée. Donc cette dernière fraction existe nécessairement, car on ne saurait approcher de ce qui n'existe pas. — On voit de plus que deux infinitement petits peuvent avoir entre eux un rapport quelconque donné et fini.

Observons encore que toutes les fractions possibles plus grandes que l'unité, depuis 1 exclu jusqu'à 2 inclu, croissent successivement du même infinitement petit 1 sur ∞ ; tous les termes de ces fractions sont donc infinis. Mais l'une de ces fractions se réduit à $\frac{3}{5}$; il faut donc que ces deux termes aient un diviseur infini commun, le contenant 5 fois et 2 fois.

NOMBRES IRRATIONNELS. — Il est certain qu'on ne pourra jamais compter ni calculer toutes les fractions possibles, depuis 1 exclu jusqu'à 2 inclu. Mais s'ensuit-il que le nombre infini de ces fractions et leur différence constante infinitement petite n'existent pas ? On nierait donc ainsi l'existence de la racine carrée du nombre 3, qu'on ne pourra jamais calculer et qui sera toujours inconnue.

On démontre, en effet, que la racine carrée de 3 est une fraction irréductible *finie*, comme étant comprise entre 1 et 2, mais dont les deux termes sont *infinis* et n'ont pas d'autre *commun diviseur*, d'autre *commune mesure*, qu'un nombre *infiniment petit*. La fraction et le commun diviseur ci-dessus seront toujours inconnus; mais comme on peut approcher de l'une et de l'autre autant qu'on le veut, ils existent nécessairement.

On sait pourquoi toute racine inexprimable, telle que $\sqrt[3]{30}$, est appelée nombre *irrationnel* ou nombre *incommensurable*. Ce nombre sera toujours inconnu; mais on sait le calculer aussi approché qu'on le veut; et cela suffit dans tous les cas.

DIFFÉRENTS ORDRES D'INFINIS. — Si l'on conçoit que la longueur finie a soit divisée en un nombre infini de parties égales, chaque partie p est infiniment petite et de plus absolument *invisible*; car elle est beaucoup plus petite que la *billionième* partie du mètre, par exemple; et déjà celle-ci échappe à l'œil armé du plus fort instrument d'optique.

Ici ∞ et p sont infini et infiniment petit du *premier ordre*, et l'on a

$$\frac{a}{\infty} = p; \text{ d'où } a = p \times \infty \text{ et } \frac{a}{p} = \infty.$$

Donc, 1° Le produit d'une longueur infiniment petite par un nombre infini, du même premier ordre, est toujours une longueur finie, mais inconnue et indéterminée comme ses deux facteurs; 2° Le quotient d'une longueur finie par une longueur infiniment petite est un nombre infiniment grand.

Pareillement, si la longueur infiniment petite p est conçue divisée en un nombre infini de parties égales, chaque partie p' est une longueur infiniment petite du *second ordre*, laquelle n'est jamais nulle. Et comme alors on a

$$p' = \frac{p}{\infty} = \frac{a}{\infty^2}; \text{ d'où } p' \times \infty^2 = a \text{ et } \frac{a}{p'} = \infty^2;$$

le nombre ∞^2 est un infini du *second ordre*.

En général les produits de 2, 3, 4, ... facteurs infinis ou infiniment petits sont des infinis ou des infiniment petits du *second ordre*, du *troisième*, du *quatrième*, etc.

PRINCIPE INFINITÉSIMAL. — Les infinis et les infiniment petits étant des nombres inconnus, peuvent être soumis à toutes les opérations du calcul : c'est alors le *calcul infinitésimal*, dont le but est de trouver, avec facilité, à l'aide de ces nombres inconnus *auxiliaires*, certaines grandeurs *finies* et de démontrer, par exemple, clairement et rigoureusement, différents théorèmes de mesurage en Géométrie. Or pour cela, il faut le *principe infinitésimal* que voici :

Tout nombre doit être regardé comme nul et se négliger à l'égard de celui qu'il doit augmenter ou diminuer et qui le contient une infinité de fois : c'est un zéro relatif à ce dernier nombre.

Soit en effet, x le nombre fini cherché, a un nombre fini donné et i un nombre infiniment petit : si l'on trouve $x = a + i$, il est clair que l'infiniment petit i doit disparaître de cette égalité, d'abord comme *auxiliaire*, et ensuite parce que cherchant un nombre fini x , celui-ci est absolument indépendant du nombre i infiniment petit. On a donc exactement $x = a$, comme si i était rigoureusement nul à l'égard de a .

De même, si $x = \infty - \frac{1}{2} = \infty (1 - \frac{1}{2\infty})$, on a exactement $x = \infty$. Il est évident, en effet, qu'un nombre infini n'est ni plus ni moins infini lorsqu'on y ajoute ou qu'on en retranche un nombre fini quelconque.

D'après cela, désignant par $S n$ et $S n^2$ les sommes respectives des n premiers nombres entiers et de leurs carrés, on sait que

$$S n = \frac{1}{2} n (n + 1) \text{ et } S n^2 = \frac{1}{6} n (n + 1) (2n + 1).$$

Si donc n est infini, on aura exactement

$$S n = \frac{1}{2} n^2 \text{ et } S n^2 = \frac{1}{3} n^3.$$

Presque tous les auteurs d'Algèbre ne font aucune mention des infiniment petits, bien qu'ils les emploient implicitement, parfois, aussi bien que le principe infinitésimal ; et ils regardent comme exactes les égalités :

$$\frac{6}{\infty} = 0 \text{ et } \frac{6}{0} = \infty \dots (1)$$

Mais, pour la clarté et la précision du langage, il est nécessaire d'avertir qu'ici le zéro est *relatif* et désigne un nombre *infiniment*

petit. Sans cette précaution, le zéro sera naturellement regardé comme *absolu*, désignant le *rien*, le *néant* ou l'*absence de toute grandeur*; d'où l'on conclura alors que les deux égalités (1) sont absurdes.

Ces deux égalités, en effet, supposent que $0 \times \infty = 6$. Or cette dernière égalité est impossible; car le zéro absolu répété, même une infinité de fois, ne peut donner que zéro et jamais 6. Donc le quotient de 6 par le zéro absolu n'existe pas; c'est-à-dire que $\frac{6}{0}$ est le symbole de la non-existence du nombre de fois que 6 contient rien. D'ailleurs, la grandeur 6 et le néant sont deux choses de natures différentes; la première ne saurait donc contenir la seconde.

Puisque $\frac{6}{0}$ est un symbole de non-existence, tandis que ∞ désigne un nombre infini dont l'existence est certaine, on voit que ces deux symboles ne sont pas identiques et qu'ainsi leur égalité est impossible, aussi bien que la première égalité (1). Si en effet, 1 sur ∞ était rigoureusement nul, certaine équation du premier degré serait satisfaite par deux valeurs de l'inconnue, l'une finie et l'autre infinie; chose absurde.

SYMBOLES NÉGATIFS. — On sait que toute *quantité négative* isolée, telle que -7 , par exemple, indique une soustraction actuellement impossible, soit parce que le plus grand nombre de cette soustraction n'existe pas ou qu'il est *sous-entendu* comme n'étant point l'objet du calcul actuel. De sorte que le *terme soustractif* -7 , considéré en lui-même, n'est pas un nombre : c'est un *symbole négatif*.

Comme plus on retranche d'un même nombre sous-entendu moins il reste, et réciproquement, il s'en suit que $-3 < 0$ et $-6 < -2$. D'ailleurs, ayant $5 < 8$ et $2 < 6$, il est clair que ces deux inégalités subsisteront dans le même sens en retranchant 8 des deux membres de chacune; on aura donc, en réduisant, $-3 < 0$ et $-6 < -2$, comme plus haut. On voit que : *Toute quantité négative est plus petite que zéro, et plus une quantité négative a d'unités plus elle est petite.*

Par cette extension d'idées importante, il est clair que les termes diminuent successivement de l'unité dans la progression par différence :

4, 3, 2, 1, 0, — 1, — 2, — 3, — 4, — 5, ... , (5 — n).

La somme des n premiers termes de cette progression est $\frac{1}{2}n(9 - n)$. — Pour $n = 10$, cette somme se réduit à — 5. Mais si elle se réduit à — 18, on trouve $n = 12$, par décomposition en deux facteurs.

Observons que dans le sens relatif de deux soustractions hors d'un même nombre sous-entendu, le reste — 6 est plus petit que le reste — 2. Mais la comparaison de ces deux symboles de même nature, considérés en eux-mêmes, fait voir, au contraire, que — 6 est 3 fois plus grand que — 2, car on a $-6 = -2 \times 3$.

DES RAPPORTS. — Puisque le rapport est le nombre abstrait, exprimable ou non, par lequel il faut multiplier le conséquent pour avoir l'antécédent, il en résulte nécessairement que : *Les deux termes du rapport sont toujours deux grandeurs, ou deux symboles de grandeurs, absolument du même nature.* Ainsi 3 est le rapport de — 6 à — 2.

De même, le rapport de deux infinis ou de deux infiniment petits du même ordre est toujours un nombre fini, mais inconnu comme ses deux termes.

On a $\sqrt{-3} \times \sqrt{3} = \sqrt{-9}$; donc $\sqrt{3}$ est le rapport de $\sqrt{-9}$ à $\sqrt{-3}$.

Le quotient de — 6 par $+3$ est — 2; mais comme — 2 n'est pas un nombre, on voit que — 6 et $+3$ n'ont point de rapport. Ces deux symboles, en effet, sont de natures différentes, et il n'existe aucun nombre abstrait par lequel multipliant $+3$ le produit soit — 6.

Dans la proportion exacte $+1 : +1 = -1 : -1$, le rapport commun est 1. Mais on ne saurait y mettre les moyens l'un à la place de l'autre, sans la détruire; car ayant alors $+1 : -1 = +1 : -1$, le rapport commun cesse d'exister : les deux quotients sont bien égaux à — 1, mais — 1 n'est pas un rapport, nombre abstrait. Les deux symboles $+1$ et — 1 sont, en effet, de natures différentes, et n'ont point de rapport.

Observons encore que l'égalité $6 : -12 = -2 : 4$ n'est pas une proportion. On ne saurait donc en conclure ceci : il est faux que 6 soit plus grand que — 12.

Enfin, si dans la proportion $A : B = C : D$, A et B sont deux *surfaces* limitées en tous sens, tandis que C et D sont deux *lignes*, on ne saurait, sans absurdité, mettre les moyens ou les extrêmes l'un à place de l'autre. Voilà pourquoi il faut toujours rendre *numérique* la proportion entre quantités continues; or pour cela, *il suffit de supposer les deux termes de chaque rapport divisés par l'unité de même nature*; ce qui ne change point la valeur du rapport et ne détruit pas la proportion.

DE LA DISCUSSION. — Maintenant, la *discussion complète* des formules exige que dans la différence positive $8 - x$, par exemple, la variable x croisse successivement par *infinitement petits* (ou par *degrés insensibles et continuellement*, si on le préfère). Alors cette différence *diminue* et passe successivement par l'*infinitement petit positif*, le *zéro absolu* et l'*infinitement petit négatif*, avant de devenir *soustractive et finie*.

Donc au contraire, le quotient de 6 par $8 - x$ passe successivement par l'*infini positif*, la *non-existence* et l'*infini négatif*, avant de recevoir une valeur finie soustractive.

En Trigonométrie, si l'arc x de rayon 1, croît par infinitement petits, depuis 0 jusqu'à 180° , son *cosinus* diminue, à partir de 1, et passe successivement par l'*infinitement petit positif*, le *zéro absolu*, l'*infinitement petit négatif* et finit par devenir -1 .

Et comme $\sec x = 1$ sur $\cos x$, on voit, au contraire, que *sécante* x , à partir de 1, *augmente jusqu'à l'infini positif*, passe ensuite par la *non existence* 1 sur 0 et l'*infini négatif*, avant d'avoir une valeur finie soustractive et de devenir -1 finalement. Discussion analogue pour *tangente* x et pour $\cot x$. D'ailleurs puisque $\cot x = 1$ divisé par $\tan x$, il est clair que pour $x = 90^\circ$, on a $\tan x = 1$ sur 0 et $\cot x = 0$, comme cela doit être.

Dans presque tous les traités d'Algèbre, la discussion du problème des lumières est incomplète : les trois solutions ∞ , 1 sur 0 et $-\infty$ y sont confondues en une seule impossible.

On sait que la discussion d'un problème général a pour but de savoir dans quels cas ce problème est possible, indéterminé ou absurde. Le problème est absolument impossible, ou du moins l'hypothèse qui a servi à le mettre en équation, lorsqu'on trouve pour l'inconnue cherchée l'un des symboles numériques : $-a$,

$\frac{1}{b}$ et $\sqrt{-a}$. Or, interpréter chacun de ces trois symboles, c'est trouver les modifications que l'énoncé doit subir pour que le problème devienne possible avec les mêmes nombres donnés; et cela revient à changer la soustraction qui produit le symbole en une addition.

REMARQUE. — Les définitions des nombres infinis et infiniment petits étant claires et précises, et l'existence de ces deux genres de nombres auxiliaires étant certaine, il est à regretter que la très-simple *Théorie infinitésimale* précédente ne figure pas dans les *Éléments d'algèbre*, où elle peut recevoir d'utiles applications, aussi bien que dans les *Éléments de géométrie*.

Aussi un auteur, sans mentionner les infiniment petits, n'a-t-il rien trouvé de plus simple ni de plus clair que l'emploi du principe infinitésimal pour calculer la base e du système de logarithmes Népériens, par le développement de la puissance n ième du binôme $1 + \frac{1}{n}$, n étant un nombre entier infini; et l'on sait que Bernoulli s'est servi le premier de ce procédé pour calculer le nombre e .

C'est en effet par l'emploi explicite du nombre infini n et du nombre infiniment petit 1 sur n que la formule du binôme, démontrée seulement pour l'exposant entier et positif, conduit directement et avec facilité aux séries exponentielle et logarithmique générales les plus simples.

J.-N. NOEL.

CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES POINTS DE MÉTHODE.

FAUT-IL DICTER LES CORRIGÉS DES DEVOIRS?

Quelques professeurs dictent à leurs élèves les corrigés des devoirs de chaque jour. Cette méthode a des inconvénients sérieux : elle exige une dépense de temps qui n'est nullement compensée par le profit qu'on prétend en tirer, et ne consacrant-on que dix minutes par jour à cette besogne, en somme elle vous aura pris une grande heure par semaine.

L'élève, s'il est désireux de s'instruire, prête une attention soutenue aux explications du professeur et corrige les fautes de son devoir à mesure qu'on les lui signale; pour lui le corrigé du devoir est donc chose tout-à-fait superflue. D'un autre côté si l'élève se montre indifférent aux explications et peu soucieux des fautes qu'il a faites dans son devoir, c'est au professeur de s'en apercevoir et d'user des mesures propres à prévenir le retour de sa négligence. Il suffit pour cela de l'interroger fréquemment sur les morceaux expliqués, de visiter souvent son brouillon et, si on le trouve en défaut, de le réprimander ou de le punir. Par ce moyen, on amène l'élève à donner toujours son attention aux développements qu'exige la correction du devoir, tandis que les corrigés dictés aboutissent à un résultat tout opposé. Ils ne sont en quelque sorte qu'une prime accordée à l'inattention. L'élève compte trop sur votre cahier pour se soucier beaucoup du sien : je n'ai que faire, se dit-il, de corriger mon travail, dans un instant mon maître me dictera une version parfaite et qui ne me coûtera que la peine de l'écrire.

Et savez-vous ce que vos élèves font de ce *cahier de corrigés* auquel vous attachez tant d'importance? Ils le laissent dormir dans leurs pupitres jusqu'à ce que les élèves d'une année suivante le leur demandent pour copier leurs devoirs. Vous vous êtes fait, à votre insu, éditeur d'une traduction que vos jeunes gens vous rendent en détail après l'avoir paraphrasée de manière à la rendre méconnaissable. Je les vois rire sous cape chaque fois qu'ils vous ont joué ce bon tour. Faire une version sans ouvrir son auteur, sans en avoir lu le texte! C'est charmant et instructif!

Ce n'est pas tout; certains auteurs sont communs à deux classes : le professeur de l'une dicte les corrigés des passages qu'il explique. Le hasard veut que son collègue donne les mêmes passages en devoirs à ses élèves, ceux-ci copient ou paraphrasent la traduction dictée à leurs camarades de la classe voisine. Qu'arrive-t-il alors? ou bien le professeur s'aperçoit qu'il y a fraude, et punit, ou bien, il ne s'en aperçoit pas et c'est votre propre traduction qu'il critique; si votre considération en souffre est-ce de sa faute?

De grâce, avouons que ce système est mauvais, abandonnons-

le, en partie du moins, et ne l'employons que si le morceau expliqué offre des particularités remarquables, et pour la solution desquelles l'élève ne peut se passer d'un guide.

BRANQUART.

DEUX ÉPIGRAMMES GRECQUES INÉDITES.

On lira avec beaucoup d'intérêt deux épigrammes grecques sur le Phare, qui n'ont jamais été publiées, du moins à notre connaissance. Elles nous ont été envoyées de Paris par un savant distingué, qui les a copiées sur un papyrus venu de l'Égypte. Il nous permettra de lui offrir ici l'expression de notre reconnaissance pour un présent aussi conforme à nos goûts. Nous donnons avec les épigrammes les leçons, observations et conjectures que le très-docte helléniste a faites sur le second de ces morceaux.

I.

Μίσσον ἐγὼ Φάρης ἀκτῆς στόματός τε Κανώπου
ἐν περιφαινομένῳ κύματα χῶρον ἔχω,
τῆσδε πολλυρρήνου Λιθύης ἀνεμώδεα χηλὴν
τὴν ἀνατεινομένην εἰς Ἰταλὸν ζέφυρον·
ἐνθα με Καλλικράτης ἰδρύσατο καὶ βασιλείας
εὐγερού (sic) Ἀρσινόης Κύπριδος ὠνόμασεν.
Ἄλλ' ἐπὶ τὴν ζεφυρῖτιν ἀκουσομένην Ἀφροδίτην
Ἑλλήνων ἄγναι βαίνετε θυγατέρες,
οἳ θ' ἄλδς ἐργάται ἀνδρες· ὁ γὰρ ναύαρχος [ἔτευξεν
τοῦθ' ἱερὸν παντὸς κύματος εὐλίμενον.

II.

1. Ἑλλήνων σωτήρα Φάρου σκοπὸν, ὃ ἄνα Πρωτεύ,
Σώστρατος ἔστησεν Δεξιόχου (sic) Κνίδιος.
2. Οὐ γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ σκοπιωρήσοι' ἐπὶ νήσων,
ἀλλὰ χαμαὶ χηλὴ ναύλοχος ἐκτέταται.
3. τοῦ χάριν εὐθεῖάν τε καὶ ὄρθιον αἰθέρα τέμνειν
πύργος δδ' ἀπλάτων φαίνεται ἀπὸ σταδίων (?).
7. Ἦματι παννυχίος τε φῶς ἐν κύματι ναύτης
δψεται ἐκ κορυφῆς πῦρ μέγα καίόμενον·
9. καὶ κεν ἐπ' αὐτὸ δράμοι Ταύρου κέρα, οὐδ' ἂν ἄμαρτοι
σωτήρας, Πρωτεύ, ζηνιστεῖσδε (?) πλέων.

Papyrus v. 3 σκοπιωρησοι ἐπεὶ νήσων. — 4 je pense qu'il faut χαμαιχηλὴ en un seul mot. Pap. χηλὴν ναυλοκοσεκτετατε. — 6 Pap. σταπλάτων φαίνεταιαιαπο. Le sens paraît demander σπιδάδων, et non σταδίων. — 7 Pap. θωας. C'est une apposition, φῶς (salutem) ἐν κύματι. — 9 traits incertains εὐταντο ou εἰπαντο. 10 traits incertains comme πρεΐατευ. Pour le mot suivant il ne m'est rien venu de passable.

TROIS LETTRES AUTOGRAPHES DE L'EMPEREUR FRANÇOIS.

Nous devons à un ancien professeur, ami de la *Revue*, communication des trois billets qu'on va lire. Ils sont de l'empereur François, époux de Marie-Thérèse, et offrent de ces détails intimes que néglige souvent l'histoire, tout occupée qu'elle est des actes extérieurs, mais qui cependant sont parfois touchants, et toujours agréables comme traits de caractère. Tous trois sont adressés à M. Posch, secrétaire intime de l'empereur; les deux premiers sont des réponses à des demandes qu'il avait faites. M. Posch, fils du précédent, qui mourut dans la Flandre occidentale, après avoir été major dans l'armée autrichienne, faisait le plus grand cas de ces lettres, et les donna à l'estimable professeur qui nous les a communiquées. Nous copions sur les autographes, sans rien changer ni ajouter, pas même un accent. Le lecteur remarquera seulement que l'empereur n'avait appris le français qu'à l'audition, et qu'il écrivait comme on prononce. Nous faisons précéder les lettres de M. Posch.

I.

Le Marché est conclu pour les 5 maisons vis-a-vis du chateau de Mannersdorf, à raison de 4400 florins.

Il s'agit a present de dresser un contrat en forme. A cette fin, j'ai besoin de savoir, si V. M. I. veut faire raser ces 5 maisons d'abord, ou quand il Lui plaira de faire deloger ces gens de leurs maisons, pour les pouvoir loger, ou les faire batir des autres maisons a fur et a mesure de leur delogement.

POSCH.

ce 6 Avril 1756.

L'empereur a écrit en marge :

Vous save que je ne veut pas que ces jan la soua presipite hore de leur meson met je veut que cela ce fas a leur comodite quant ille le pourron ensi fet le tout pour le mieu et de leur consantman.

Francois.

II.

Ce vieux Lieutenant du regiment de Kolowrat, qui sert deja 54 ans, et auquel V. M. I. a daignée de parler en dernier lieu a

Mannersdorf en l'assurant de ses graces, se trouve actuellement ici pour des affaires de son regiment, et doit y retourner le 6 du courant, suppliant V. M. I. de lui procurer aussi la grace de se jeter aux pieds de S. M. l'Imperatrice, dans la seule vuë, afin qu'Elle le connoisse, et qu'il puisse baiser la main à Sa Souveraine, une fois avant sa mort. Il s'est adressé a moi, n'ayant point d'autre connaissance ici, que celle de Mannersdorf; ainsi j'attends des ordres de V. M. ce qu'Elle lui voudra permettre, ou non, afin que je lui puisse dire ses intentions.

Posch.

ce 3 Mars 1757.

L'empereur a écrit en marge :

ille doua venir demen a 4 heur apredine du cote de l'Emperatris et i fer dir quil et la ou amene le vous cela vos mieu ne conesant person a la cour.

Francois.

III.

†

Com on jou hisi asse gros jeut et que je per jay besouen daregan ensi envoie moy en : 2 : foua 4000 Duca chaque foa cet a dire des duca neu non pas des Kremitz envoie les le plus tos possible ci vous les ave tout 8000 ensemble envoie les dabore en sanble sinon fet en change a la monet pour en avoy des neu : je vous ecri cesi croyan que Tousset et a sa canpanieu met cil et a Vienne porte lui cet ordre pour sa decharge prene cet argan de la ques de Lonbardo com vn extrordiner.

Francois.

Cette lettre est scellée du sceau de l'empereur. Elle porte pour suscription : A Monsieur de Posch. En dessous M. Posch a écrit : ps. ce 24 Mai 1756 à deux heures après midi.

NÉCROLOGIE.

LOUIS MONFELT.

L'enseignement moyen vient de perdre un professeur distingué, la société, un homme de bien. A ces deux titres nous nous faisons

un devoir de payer un dernier tribut à la mémoire de M. Louis Monfelt, professeur de 5^e latine à l'Athénée royal de Hasselt, décédé en cette ville, à la fleur de l'âge, le 3 novembre 1858, dans des circonstances qui prêtent à cette mort le plus douloureux intérêt. Nous nous associons donc aux sentiments exprimés dans les paroles suivantes, consacrées à l'homme de cœur, d'intelligence et de savoir que nous regrettons, par un collègue qui, comme on le verra, avait su dignement l'apprécier :

« L'Athénée royal de Hasselt perd, en Louis Monfelt, un professeur capable et dévoué, qu'une vocation réelle avait poussé vers l'enseignement public ; car, au sortir de l'université de Liège, la carrière lucrative et paisible du notariat s'ouvrait devant lui, et il préféra se vouer à la tâche rude et ingrate d'instruire la jeunesse.

« A vingt-trois ans — en 1846 — il fut nommé, au collège de Tirlemont, professeur titulaire de la troisième latine, chargé de donner des cours importants en seconde et en rhétorique.

« Le désir de se rapprocher de sa famille, l'engagea, en 1854, à quitter une ville où il était universellement aimé, et il alla, à l'Athénée de Liège, faire l'intérim de la sixième latine ; enfin, en 1856, il fut appelé à occuper la chaire de cinquième à Hasselt ; et c'est dans cette ville que, le 4 novembre 1858, il a succombé à la fièvre typhoïde, à l'âge de trente-cinq ans et quatre mois, pleuré de tous ceux qui l'ont connu.

« Ah ! jamais regrets ne furent mieux mérités. Monfelt possédait, au plus haut degré, toutes les qualités qui rendent l'homme digne d'estime. Esprit distingué, caractère ferme, cœur loyal et généreux, il était impossible de l'approcher sans éprouver pour lui une véritable sympathie.

« Mais ceux qui ont eu occasion de vivre dans son intimité, ceux-là seuls ont pu bien apprécier tous les trésors qu'il renfermait en lui ; ceux-là savent que son existence était toute consacrée à Dieu, à sa famille, à ses élèves, à ses semblables, et surtout aux pauvres : — on peut le dire, aujourd'hui, une partie notable de son modeste traitement était discrètement distribuée en aumônes....

« Louis Monfelt était sincèrement et profondément religieux ; il suivait en cela les traditions que lui avaient léguées ses parents ; et, quel que soit le milieu où il ait vécu, il a toujours proclamé hautement sa foi. C'est la religion, c'est cette divine consolatrice, qui l'a aidé à supporter le poids des douleurs et des angoisses qui ont marqué ses derniers jours ; car, outre la terrible maladie à laquelle il

était en proie, de cruels soucis le dévoraient. Il savait que, loin de lui, sa vieille mère et son frère unique, étaient aussi en danger de mourir et se demandaient pourquoi leur cher Louis n'était pas à leur chevet....

« Dieu n'a pas voulu qu'il partît seul pour son éternelle demeure en même temps qu'il expirait, dans la même nuit, une autre âme allait le rejoindre là haut, une âme source de la sienne, l'âme de sa mère !

« Leurs dépouilles ont été déposées, le même jour, dans la même fosse, au village de Saive, près de Liège, conformément à un vœu exprimé jadis par le pauvre Louis, et pieusement recueilli par un cœur digne du sien...

« Si quelque chose peut consoler les amis de Monfelt, — son frère surtout, resté seul au monde ! — c'est la pensée que les aspirations suprêmes de sa vie ont été réalisées : sa belle âme doit être dans le sein de Dieu, et son corps repose à l'ombre du clocher natal. »

VARIÉTÉS.

EKAECTIEMOZ ! (1)

Quand la science était un privilège, quand elle restait concentrée aux mains d'un petit nombre d'élus, les initiés seuls avaient le droit d'enrichir notre langue en habillant à la française des mots grecs ou latins. C'est à l'aide de cette transmutation philologique que s'est en grande partie formé chez nous le vocabulaire des sciences naturelles, et principalement celui de la médecine. Aujourd'hui, les savants se contentent, en général, de faire des découvertes, et ils laissent le soin de faire des mots aux inventeurs industriels. C'est ainsi que nous avons vu paraître tour à tour les boules *pyrogènes* et les boules *pyrophiles*, la pommade *comophile* et le *comogénérateur*, l'*arithmomètre* et l'*eau dentifrice*, le *théobrome* et les *osanores*, la *Société œnophile* et la *Société stéarique*, etc., etc. Cette tournure étrangère fait un excellent effet dans les annonces, et donne aux choses les plus simples un cachet cabalistique qui éveille la curiosité et attire les chalands.

(1) Cet article, dans lequel la science montre tant d'esprit, est extrait du *Journal général de l'instruction publique*, en France.

Peu importe, après tout, le *Jardin des racines grecques*, pourvu que l'étiquette fasse vendre la marchandise. La philologie n'a rien à voir dans ces questions. Mais il n'en est pas de même lorsqu'en dehors de toute affaire industrielle, on introduit dans le domaine de la science des mots de nouvelle fabrique. La critique alors a le droit d'intervenir, de demander à ces mots inconnus leurs titres de famille, et de contrôler leur identité. C'est ce que nous allons faire, non point pour des mots français tirés du grec, ou du moins donnés comme tels, mais pour un mot grec tiré du français, et, chose plus singulière, pour un mot grec ancien tiré du français moderne. C'est là, sans doute, en philologie, un fait assez bizarre, et c'est précisément pour ce motif que nous nous en occupons : il s'agit du mot *εκλεκτισμός*, littéralement traduit du mot *éclectisme*.

Ce mot, nous l'avons vainement cherché dans tous les anciens auteurs des époques classiques. Aucun des grands dictionnaires grecs ne le mentionne ; il était inconnu à Henri Estienne, à Scapula, à Schneider, à Morell, à Passow, enfin à tous les hellénistes, si savants et si nombreux, qui ont enrichi le *Thesaurus linguae graecae* dans les éditions de Londres et de Paris. Au moment où les études grecques commençaient à peine à renaître en France, il s'est montré timidement et obscurément, à côté d'autres mots suspects, dans des lexiques que la science ne pouvait accepter que sous bénéfice d'inventaire ; mais, après la révolution de juillet, il a reçu chez nous une consécration officielle. A quoi cela tient-il ? C'est une question que nous avons adressée à un vétérân émérite du corps enseignant, et voici sa réponse :

« En arrivant aux affaires, après 1830, l'éclectisme, qui doit beaucoup à la politique, a pris tout à coup une grande autorité ; d'école de philosophie qu'il était d'abord, il est devenu officiellement la philosophie de l'école ; et comme il avait des patrons dans les hautes régions du pouvoir, il s'est lui-même déclaré obligatoire dans les programmes de la licence et de l'agrégation. Nul ne réussissait dans les concours, s'il n'était nourri de la moelle des lions, c'est-à-dire de ses doctrines. L'Institut lui donnait ses suffrages, on lui donnait toutes les chaires des collèges : c'était, certes, plus qu'il n'en fallait pour avoir non-seulement des disciples, mais même des courtisans : ceux-ci, aussi nombreux au moins que les disciples, s'empressèrent à l'envi de lui adresser leurs hommages. On pensa sans doute qu'il était bon, pour ajouter à l'éclat de la doctrine, de donner à son nom la noblesse lexicographique et de lui faire

une généalogie qui rappelât les beaux jours de l'Académie et du Portique. Les Grecs n'avaient que deux adjectifs, *ἐκλεκτικός*, *éclectique*, et *ἐκλεκτός*, *choisi*. On fut chez nous plus exigeant ; on avait besoin d'un substantif pour rendre l'étymologie plus directe. On adopta *ΕΚΛΕΚΤΙΣΜΟΣ*, par la seule raison que l'éclectisme était devenu une loi de l'État dans le domaine de l'abstraction ; c'est là ce qui explique comment nous avons aujourd'hui des mots grecs anciens tirés du français moderne. On aurait dû réclamer sans doute, ajouta le vieux professeur, au nom de l'Université, qu'on exposait au reproche d'ignorance, au nom de la jeunesse à laquelle on donnait l'exemple d'une fabrication philologique qui rappelle un peu trop l'ébouriffante plaisanterie de Molière. A quoi bon ? *ΕΚΛΕΚΤΙΣΜΟΣ* s'abritait sous l'hermine des membres du Conseil qui s'étaient partagé le domaine de l'Université, comme les Francs, après l'invasion, s'étaient partagé la Gaule. On était là en pleine féodalité ; le barbarisme fut accepté dans le fief de la philosophie, comme un acte de foi et d'hommage, et maintenu dans les livres autorisés, à côté de la doctrine à laquelle il donnait un cachet d'antiquité vénérable. »

Ces explications du vieux professeur nous ont paru très-plausibles, et nous nous empressons de les transmettre à nos lecteurs. Quoi qu'il en soit de son origine, et celle-ci nous paraît très-vraisemblable, toujours est-il qu'*ΕΚΛΕΚΤΙΣΜΟΣ* a fait son chemin. Il a pris place, non pas dans le *Jardin des racines grecques* de Port-Royal, mais dans quelques-uns de nos livres classiques ; il y est traité avec tous les égards que l'on doit aux anciens, et il a aujourd'hui, comme les autres mots qui nous sont venus d'Athènes, le privilège de fournir une étymologie aux lexicographes français.

Si du moins *ΕΚΛΕΚΤΙΣΜΟΣ*, malgré sa fabrication toute récente, était resté fidèle aux lois de la formation des mots dans la langue grecque, il serait possible de lui donner, d'après le *Jardin des racines*, des lettres de naturalisation. Les gens qui ne se piquent pas de susceptibilité philologique pourraient peut-être le laisser en repos ; mais comme il a toutes les qualités requises pour constituer un barbarisme, on peut, sans se montrer sévère, en demander la radiation. En effet, tous les mots en *ισμός* ont pour primitif soit un substantif, soit un verbe en *ίζω*. Or, les adjectifs *ἐκλεκτικός*, *éclectique*, et *ἐκλεκτός*, *choisi*, ne sauraient produire de substantif. On pourrait à la rigueur former un verbe *ἐκλεκτέω* (qui donnerait un substantif en *ησις*), mais jamais un verbe tel qu'*ἐκλεκτίζω* : d'où il résulte que ce mot malencontreux n'est pas seulement un grec de contrebande, mais encore

qu'en s'affublant à la mode d'Athènes d'une désinence en *ος*, il s'est complètement moqué des Athéniens. A-t-il le droit, après cela, de réclamer l'hospitalité dans nos livres classiques ?

P. S. Si quelques-uns de nos lecteurs, plus heureux que nous, découvrent ΕΚΑΕΚΤΙΣΜΟΣ dans un auteur vraiment grec, s'ils le trouvent dans un dictionnaire grec publié hors de France et jouissant d'une juste autorité, s'ils se rappellent l'avoir rencontré dans quelque province de la Grèce antique et classique, nous les prions de vouloir bien en faire part au *Journal général*. Nous nous empresserons de présenter nos excuses au mot contre lequel nous réclamons aujourd'hui, et de reconnaître sa parfaite identité.

CH. LOUANDRE.

CHANT DE FIANÇAILLES DES ANCIENS BELGES.

Avant l'arrivée des Romains, les Belges éloignés des Gaulois, ne reconnaissaient d'autres divinités que celles qui pouvaient se voir et être utiles aux hommes. Ainsi ils rendaient des honneurs divins au soleil, au feu, à la lune, etc.

CÉSAR, lib. VI.

Soleil puissant, astre sublime et doux,
Daigne sourire à ces jeunes époux.

Nous t'invoquons, ô roi de la lumière !
Père fécond, type de la beauté.
Répands sur eux un rayon de bonté
En commençant ta brillante carrière.
Les blés, les fruits, la verdure des bois,
Pour te bénir, semblent prendre une voix :
Nous y mêlons notre ardente prière.

Soleil puissant, astre sublime et doux,
Daigne sourire à ces jeunes époux.

A ton aspect la vie et l'allégresse
Règnent partout ; la nature soudain,
Le front paré des perles du matin,
T'offre en riant sa coupe enchanteresse.
Deux fiancés implorent tes bienfaits :
Que leur foyer jouisse de la paix,
Par des moments remplis de chaste ivresse.

Soleil puissant, astre sublime et doux,
Daigne sourire à ces jeunes époux.

Hymen, Amour, que vos mains fraternelles
Cueillent des fleurs ; fêtez cet heureux jour !
Unissez-vous, dictez le chant d'amour
En couronnant ces deux amants fidèles.
A nos souhaits l'astre répond encor :
Voyez ses feux mêlés de pourpre et d'or
Étinceler sur nos rives si belles !

Soleil puissant, astre sublime et doux,
Daigne sourire à ces jeunes époux.

Force et douceur font l'union sereine.
Que le jeune homme, en trouvant le bonheur,
Grandisse encore en courage, en vigueur,
Comme le tronc consacré du vieux chêne.
Que l'épousée, au front candide et beau,
Par sa douceur ne le cède à l'agneau
Qui broute ici l'herbe et la marjolaine.

Soleil puissant, astre sublime et doux,
Daigne sourire à ces jeunes époux.

Que la moisson, espoir de leur ménage,
Prospère aussi sous ton regard divin,
Pour que l'époux puisse rompre le pain
Avec le pauvre ou la tribu sauvage.
Qu'à la clarté de tes feux triomphants
Il voie aussi folâtrer ses enfants
Qui, comme nous, viendront te rendre hommage.

Soleil puissant, astre sublime et doux,
Daigne sourire à ces jeunes époux !

AUGUSTE DAUPRESNE DE LA CHEVALERIE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Bedenkingen tegen den zoogenaamden ΠΕΠΛΟΣ van ARISTOTELES, door J.-G. HULLEMANN. Uitgegeven door de Koninklyke Akademie van wetenschappen. Amsterdam, 1858. 25 pp. in-4°.

On sait que les Grecs désignaient sous le nom de *πέπλος* un de ces ouvrages mêlés de vers et de prose et traitant de sujets disparates, auquel nous donnons

assez souvent le titre de *Mélanges* ; ce mot pittoresque convenait à un livre aussi bigarré que les couleurs du vêtement de ce nom. Plusieurs grammairiens citent un ouvrage semblable où l'on parlait à la fois des dix anciens jeux de la Grèce, des fondateurs de villes célèbres, de la généalogie des héros grecs réunis devant Troie, du nombre de leurs vaisseaux, etc. L'auteur y avait placé aussi les épitaphes en vers composées pour chacun des héros grecs, dont il était question dans le livre ; ces épitaphes sont parvenues en grande partie jusqu'à nous ; à l'exception d'une seule, elles sont toutes composées d'un distique, et donnent le nom d'un héros grec avec l'endroit de sa sépulture. En les publiant pour la première fois comme supplément à l'*Anthologie grecque*, Henri Estienne n'y ajouta aucun nom d'auteur. Le second éditeur, Canterus, s'appuyant sur un passage d'Eustathe, les considère comme l'œuvre du philosophe Aristote, et cette opinion est encore prédominante de nos jours. Schneidewin, qui s'est particulièrement occupé de ces épigrammes dans ces derniers temps, pense qu'Aristote les avait composées pour aider la mémoire du jeune Alexandre forcé à apprendre par cœur les noms des héros grecs et le lieu où reposaient leurs cendres. Quelques critiques cependant eurent de la peine à attribuer au philosophe par excellence une œuvre aussi insignifiante que le recueil de ces épigrammes, et élevèrent des doutes sur leur authenticité, mais leurs soupçons n'étant pas fondés sur des preuves assez solides, ils ne furent pas écoutés, et le *Peplos* continue à figurer parmi les œuvres d'Aristote. M. Hulleman, professeur à l'université de Leyde, a donc cru utile de reprendre la question : en pesant les témoignages des auteurs anciens qui considèrent le Stagyrite comme l'auteur du *Peplos*, et en examinant l'œuvre elle-même, il est arrivé à ce résultat, que les épitaphes ne peuvent aucunement avoir été écrites par Aristote. Nous sommes persuadé que cet avis sera partagé par tous ceux qui auront suivi les raisonnements judicieux sur lequel M. Hulleman l'a basé. Diogène Lacerte nous a laissé une liste des œuvres d'Aristote, tirée des ἀπομνημονεύματα de Favorinus qui l'avait copiée d'Andronicus, le onzième successeur du philosophe de Stagyre. Or, sur cette liste nous ne trouvons pas le *Peplos* pas plus qu'un grand nombre d'autres ouvrages attribués plus tard à Aristote, et reconnus par tout le monde comme apocryphes. Le premier auteur connu qui cite Aristote comme l'auteur de ce livre, vécut 600 ans après le philosophe. Si d'un autre côté on considère les épigrammes elles-mêmes, on ne les trouve pas seulement indignes d'Aristote par la pauvreté de la pensée, mais on y rencontre encore un assez grand nombre de fautes contre la grammaire, la métrique et même des opinions opposées à celles que l'illustre auteur a exprimées dans ses ouvrages authentiques. Il est donc impossible qu'Aristote les ait composées, et il faut admettre que le compilateur du *Peplos* les a transcrites de différents poètes et même copiées en partie d'après les tombeaux sur lesquels elles étaient placées. Parmi les poètes qui ont fourni des épigrammes au *Peplos* le célèbre professeur croit reconnaître Asclépiade et Posidippus contemporains de Ptolémée Philadelphe. Tous ces faits sont exposés avec une science et une sagacité remarquables ; le nouveau mémoire de M. Hulleman prendra rang parmi les œuvres de critique sérieuse qui lui ont donné une place si distinguée entre les philologues de la Hollande.

—

Au moment de mettre sous presse, il nous arrive une brochure de 48 pages, intitulée **LA ROUTINE EN FRANCE DANS L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE**, par M. FRÉD. DÜBNER, avec cette épigraphe, tirée des Oeuvres de Louis-Napoléon Bonaparte :

« Non-seulement la routine conserve comme un dépôt
« sacré les vieilles erreurs : elle s'oppose encore de toutes
« ses forces aux améliorations les plus légitimes et les plus
« évidentes ; et il est bien triste que, sous certains rapports,
« la France ait donné les exemples les plus remarquables de
« cette antipathie du progrès. »

Nous regrettons de ne pouvoir qu'au prochain numéro faire part à nos lecteurs des révélations pleines d'intérêt que donne cet opuscule sur la direction de l'enseignement classique chez nos voisins.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté ministériel du 6 novembre est acceptée la démission offerte par le sieur *Cocheteux*, de ses fonctions de surveillant à l'athénée royal de Tournai.

— Sont nommés :

A l'athénée royal de Mons : surveillant, en remplacement du sieur *Orphée*, démissionnaire, le sieur *Daxhelet*, professeur agrégé de l'enseignement moyen pour les humanités. 25 Octobre.

A l'athénée royal de Namur : maître de calligraphie, en remplacement du sieur Quinaux, dont la démission est acceptée, le sieur *Lagrange*, surveillant au même établissement. 6 Novembre.

A l'école moyenne d'Ath : premier régent, en remplacement du sieur Gonnachon, le sieur *Dufour*, premier régent à l'école moyenne de Limbourg. 16 Octobre.

A l'école moyenne de Limbourg : premier régent, le sieur *Gonnachon*, susdit. Même date.

A l'école moyenne de Jodoigne : troisième régent, en remplacement du sieur Alexandre, qui reçoit une autre destination, le sieur *Cordier*, second régent à l'école moyenne de Gosselies. Même date.

A l'école moyenne de Beaumont : directeur, en remplacement du sieur Laduron, appelé à d'autres fonctions, le sieur *Marschouw*, premier régent à l'école moyenne de Visé ; premier régent, en remplacement du sieur Gheury, qui reçoit une autre destination, le sieur *Mélaré*, second régent ; second régent, le sieur *Van Lint*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, premier instituteur à l'école moyenne de Furnes. Même date.

A l'école moyenne de Couvin : directeur, en remplacement du sieur Mestrei, qui reçoit une autre destination, le sieur *Levoz*, deuxième régent à l'école moyenne de Thuin. Même date.

A l'école moyenne de Thuin : deuxième régent, en remplacement du sieur Levoz, susnommé, le sieur *Gheury*, premier régent à l'école moyenne de Beaumont. Même date.

A l'école moyenne de Nieuport : second régent, le sieur *Quartier*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, chargé du même service à titre provisoire. Même date.

A l'école moyenne de Furnes (section préparatoire) : premier instituteur, en remplacement du sieur Van Lint, qui reçoit une autre destination, le sieur *Fosseprez*, deuxième instituteur ; deuxième instituteur, le sieur *Nihoul*, professeur au collège communal de Beeringen. Même date.

A l'école moyenne de Visé : premier régent, en remplacement du sieur Marschouw, appelé à d'autres fonctions, le sieur *Mestrei*. 26 Octobre.

— Un arrêté ministériel du 2 octobre, déclare qu'à la date du 14 septembre dernier, le sieur *Fraselle*, curé-doyen de Houffalize, a été nommé, par M. l'évêque de Namur, aux fonctions d'inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires, pour le doyenné de Houffalize, en remplacement du sieur Barnich démissionnaire.

— Par arrêté royal du 7 octobre, le sieur *Bouffart*, prêtre catholique romain, nommé par l'évêque de Liège, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école normale des humanités établie à Liège.

— Par arrêtés ministériels du 22 octobre sont admis à l'école normale des humanités établie à Liège :

Pour la première année d'études, le sieur *Meurice, Oscar*, de Gavre ;

Pour la deuxième année d'études, les sieurs *Hins, Eugène*, de Molenbeek-Saint-Jean, et *Jopken, Ernest*, de Huy ;

Pour la troisième année d'études, les sieurs *Demarteau, Joseph*, de Liège ; *Delhaize, Édouard-Clément*, de Ransart ; *Hallet, Maximilien*, de Huy ; *Jungers, Pierre*, de Heinsch.

— Un arrêté royal du 25 octobre modifie l'art. 55 des statuts organiques de la caisse des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État, en ce sens, que les veuves sans enfants, qui se remarient, sont autorisées à conserver la moitié de leur pension.

Cette disposition est applicable à partir du 30 décembre 1857.

Voici dans le discours du trône le passage qui concerne l'enseignement :

« Le gouvernement, pénétré des devoirs qui lui incombent pour le développement moral et intellectuel du pays, consacre tous ses soins à la prospérité de l'enseignement public.

« Les instituteurs primaires ont reçu un gage manifeste de sa sollicitude dans votre dernière session, et la jeunesse de nos écoles, réunie avec ses maitres, m'a témoigné, dans une récente solennité, des sentiments dont je garderai le souvenir.

« Les locaux des écoles primaires étant reconnus insuffisants dans un grand nombre de communes, un nouveau crédit vous sera demandé pour aider leurs administrations à pourvoir à ce besoin populaire. »

Voici le paragraphe correspondant dans la réponse du Sénat :

« L'enseignement public, dont l'action est si puissante sur les destinées d'un peuple, a reçu cette année un encouragement efficace par l'amélioration du sort des instituteurs primaires. Il en recevra un nouveau, non moins important, par l'amélioration des locaux, trop souvent insuffisants, qui lui sont affectés. Admis en présence de V. M., les élèves des écoles lui ont montré les sentiments que leur ont inculqués leurs pères : sentiments d'amour et de reconnaissance pour un prince toujours occupé du bonheur de son peuple et gardien fidèle de nos droits et de nos libertés. »

La chambre des représentants de son côté a répondu :

« Le gouvernement a raison de mettre au rang de ses attributions les plus élevées, la mission que la Constitution et les lois lui ont faite en matière d'enseignement public. Pour l'accomplir, il peut compter sur notre sympathique concours. Déjà la Chambre s'est empressée dans sa session dernière de voter les allocations qui devaient apporter une notable amélioration au sort des professeurs et des instituteurs dont la position était la moins favorable. Elle est également disposée à hâter la construction de maisons d'écoles dans les communes où les locaux sont insuffisants.

« En donnant récemment, dans une solennité pleine de touchantes émotions, un affectueux témoignage d'intérêt à la jeunesse de nos écoles, V. M. a pu reconnaître que les sentiments de la Belgique envers son Roi ne s'altèrent pas en se transmettant d'une génération à l'autre, et qu'ils sont déjà passés à l'état de traditions dans les familles. »

NOUVELLES DIVERSES.

— On lit dans le *Moniteur belge* du 7 novembre :

Nous avons annoncé, il y a trois mois environ, la mise en vente de la première publication de la *Société de l'histoire de Belgique*. Elle se composait des *Mémoires de Féry de Guyon*, avec notices et commentaires, par M. A. de Robaulx de Soumoy. Quelques circonstances imprévues ont retardé la publication du second ouvrage mis sous presse par la société, mais nous apprenons qu'il paraîtra sous peu de jours.

Ce nouveau volume, édité par M. Alph. Wauters, archiviste de Bruxelles, l'un de nos historiens les plus consciencieux et les plus distingués, renferme les *Mémoires de Viglius*, président du conseil privé de Marguerite de Parme, et ceux d'*Hopperus*, chargé à Madrid des intérêts du gouvernement des Pays-Bas. On y trouve la peinture des premiers troubles du xvi^e siècle, telle qu'elle pouvait être faite par les conseillers de Philippe II et au point de vue des représentants de ce gouvernement absolu, que le monarque espagnol prétendait exercer, sans distinction, sur tous les peuples dont il était le chef.

Les mémoires de Pasquier de Le Barre, procureur général de Tournai, annotés par M. Alex. Pinchart, attaché aux archives du royaume, qui suivront de près la publication de Viglius et d'Hopperus, sont conçus dans un tout autre esprit. Les progrès de la réforme dans la ville importante qu'habitait l'auteur et la lutte des

réformés contre le gouvernement y sont parfaitement décrits. Les récits de de Le Barre jettent de vives lumières sur cette époque si émouvante de notre histoire.

La *Société de l'histoire de Belgique* fait preuve de la plus louable activité, et nous lui devons la publication d'une curieuse série de monuments historiques. Elle a mis en préparation les *Mémoires de Jacques de Wesembeke*, conseiller pensionnaire d'Anvers, qui seront édités par M. Ch. Rablenbeck; les *Commentaires de don Bernardin de Mendoza*, l'un des lieutenants du duc d'Albe, avec notes du colonel Guillaume; les *Mémoires de Pontus Payen*; ceux de *J. Gruterus*, de *Jan de Potter*; ceux de l'Espagnol *Enzynos*, et les *Recueils d'Arétophile*, par Champagny. Ceux qui s'intéressent à la nationalité belge et aux libertés sur lesquelles elle repose, doivent, d'après nous, aide et appui à une société qui cherche à faire revivre les preuves de l'antique patriotisme de nos contrées et de leur amour persévérant pour une sage indépendance. (1)

— On écrit de Saint-Gérard à la *Revue de Namur* qu'on vient d'y découvrir les restes d'une villa romaine. Voici, d'après la correspondance de ce journal, les résultats des premières fouilles :

L'état présent de ces fouilles ne permet pas encore de se prononcer sur l'étendue et l'importance des ruines. A en juger par les nombreux fragments de tuiles épars sur une vaste étendue de terrain, les constructions ont dû être considérables. L'habitation principale nous paraît avoir été reliée à des dépendances plus ou moins distantes, et ce, au moyen de plusieurs pavements enfouis sous le sol. On a mis à jour les substructions de plusieurs pièces parmi lesquelles, croyons-nous, un hypocauste d'une profondeur approximative d'un mètre et demi.

D'autres pièces, dont nous ignorons la destination, ont une profondeur moindre. Elles sont toutes revêtues du pavé romain d'une épaisseur qui varie de 15 à 35 centimètres et qui se compose de trois couches : la première de cailloux et de petites pierres brisées (*staluminatio*) ; la deuxième formée de pierres concassées mêlées de chaux (*rudratio*) ; la troisième de tuiles réduites en petits grains noyés dans un bain de chaux (*nucleus*). Les murs de substructions, qui, à certains endroits effleurent le sol, sont de structure égale (*isodorum*), construits en petit appareil avec des moellons carrés de 8 centimètres : d'autres alternent avec une double rangée de briques posées à plat.

Les uns et les autres sont revêtus d'une couche de ciment rougeâtre de 5 centimètres d'épaisseur. Dans les décombres on a découvert les deux espèces de tuiles romaines, la *tegula* et l'*imbrix*, et la première plate et à rebords, la seconde courbe, des carreaux dont les uns ont une dimension d'un mètre carré, les autres de 35 à 22 centimètres, d'autres plus petits percés par le milieu d'une ouverture ronde et servant probablement à conduire la chaleur dans les appartements supérieurs; enfin des tuyaux quadrangulaires fragmentés de 10 centimètres de largeur sur 40 de longueur.

L'ensemble des décombres prouve à l'évidence qu'un élément dévastateur a passé par là; deux squelettes ont été trouvés couchés sur le dos dans la position d'hommes endormis. De nombreux fragments de crânes, de mâchoires, de tibias,

(1) Pour devenir sociétaire, il faut s'adresser au secrétaire de la *Société de l'histoire de Belgique*, 7, rue du Musée; on souscrit à l'édition sur papier ordinaire, chez M. Heussner, libraire, place Sainte-Gudule.

de fémurs, etc., etc., des débris de peinture murale, d'une conservation parfaite, tout annonce une destruction violente accomplie par le fer d'abord et puis vraisemblablement par la flamme. Cette dernière supposition s'appuie sur des débris de bois carbonisés relevés sous les décombres.

On n'a trouvé qu'une seule médaille à l'effigie de Vespasien. Dans un terrain où des fouilles partielles ont été pratiquées, on a relevé un objet très-curieux. C'est une broche en mosaïque, de la dimension d'une pièce de cinq francs. d'un travail exquis et qui paraît avoir fait partie de la toilette d'une dame romaine; malheureusement les pierreries microscopiques qui la décorent sont assez éraillées, mais, tel qu'il se présente, cet objet donne une haute idée du talent artistique des anciens romains.

Les peintures murales sont très-variées. Le fond rouge domine; la plupart sont traversées d'un ou de plusieurs filets verticaux de couleur verte, bleue, jaune, etc., etc.

Quelques-unes représentent des fleurs fines. Le secret de la conservation de ces peintures est aujourd'hui perdu : qu'on nous vante donc les miracles de la chimie moderne ! Le fer paraît plus rare; on a cependant trouvé des clous et des espèces de crampons fortement oxydés, ainsi qu'un petit appareil mobile en bronze dont nous ignorons l'usage. On a recueilli aussi des fragments d'un verre très-épais et verdâtre et des tessons de fioles. Ces derniers présentent cette particularité qu'ils se ternissent à l'air et s'effeuillent en paillettes aériennes. Les variétés de poteries sont très-nombreuses; jusqu'ici on en compte une vingtaine, parmi lesquelles plusieurs d'une grande finesse. Quelques-unes sont décorées d'ornements.

— Les fouilles exécutées en ce moment dans l'Acropole, sous la direction du ministère de l'instruction publique, mettent constamment à jour quelque objet archéologique. La semaine passée, l'on y a découvert plusieurs inscriptions inédites, notamment quelques-unes qui contiennent des descriptions détaillées des équipements militaires. Notre conservateur d'antiquités, M. Pittakis, fait observer, comme digne de remarque, la prudente économie avec laquelle nos ancêtres procédaient dans leurs moindres travaux. Ainsi, ils faisaient graver leurs décrets en gros caractères, et profondément, sur la principale face de la pierre, afin de rendre le texte facile à la lecture et indestructible, et ils faisaient graver les actes d'une moindre importance sur les autres parties de la même pierre, souvent en petites lettres. Cet usage se rencontre aussi bien pour le temps de Périclès que pour l'époque macédonienne.

« L'on voit avec plaisir les diverses pièces d'architecture antique qui encombraient jusqu'ici le devant du Parthénon, arrangées d'après les différentes époques, et incrustées déjà dans la muraille méridionale de la citadelle. Après les pièces antiques vient une collection de types de croix et d'autres ornements appartenant aux différents siècles chrétiens depuis les premiers temps de l'église, trouvée dans l'Acropole. Plusieurs de ces ornements appartiennent à l'époque de la domination des Francs.

« Le ministère de l'instruction publique désirant rendre facile l'accès de l'Acropole aux archéologues et aux amateurs des beaux arts, vient d'ordonner la construction d'une belle route carrossable qui reliera la nouvelle route d'Hérode à l'entrée principale de la citadelle. Ce travail sera exécuté sous la surveillance de l'ingénieur français M. Daniel.

« D'autre part l'on travaille aussi avec activité tout près du temple de Thésée, aux frais de la Société archéologique, sur des terrains achetés à cet effet par le même ministère. Dans les fouilles récemment faites l'on a rencontré, pour la première fois, sur le socle de la statue d'Antioche, le nom d'Aristion comme celui d'un sculpteur très-ancien. Une description des principales découvertes est promise par M. Pittakis, et paraîtra prochainement dans le journal archéologique rédigé par lui. » (*Journ. gén. de l'instr. publique d'Athènes.*)

— L'Acropole est devenue depuis quelques jours le rendez-vous de nos savants et de tous les amateurs des antiquités, qui viennent étudier ou admirer les différents objets archéologiques que la bêche des travailleurs rend à la génération actuelle avec une religieuse attention.

« Le 19 du mois, a été trouvé dans les fouilles faites entre l'Érechée et le socle de la statue de Minerve, un bas-relief représentant une trirème. L'on y voit les trois rangs des sièges dépassant la partie extérieure des flancs du navire. Sur le rang supérieur se trouvent placés neuf rameurs, et entre les trois rangs des sièges apparaissent les rames : celles du rang supérieur en dehors, celles des deux autres rangs en dedans. Sur le pont il y a un homme couché et portant une espèce de bonnet phrygien (*κυβητις*) incliné, et devant lui une autre figure. Ces deux personnages, à en juger de leurs costumes, paraissent être des Perses. On n'y remarque ni mât, ni voile, ni autres agrès. Cette intéressante trirème serait-elle une offrande faite à la Minerve la Protectrice, en mémoire de la trirème qui fut prise sur les Perses par Lycomède l'Athénien ? (Voy. Plutarque, *Vie de Thémistocle*). Aurait-elle été plutôt sculptée en mémoire du vaisseau amiral des Perses, qui fut dès le commencement du combat naval, abordé par Aménias de Pollène ? (Voy. Hérodote, liv. VIII.)

« Le même jour, l'on a découvert une inscription qui nous apprend pour la première fois l'existence, sur l'Acropole, d'un établissement où l'on conservait tous les objets en culte appartenant à l'État (*ΧΑΛΚΟΘΗΚΗ*). Il paraît même, suivant une autre inscription découverte un jour avant, que l'on y mettait en dépôt aussi bien les objets nouveaux que ceux hors d'usage, comme, par exemple, des chaudrons, des cruches, des boucliers, et plusieurs autres ustensiles destinés à l'usage de la guerre; les inscriptions seront bientôt publiées dans le *Journal archéologique*. » (*L'Espérance.*)

Nécrologie — Sont morts en Belgique : M. l'abbé *Van Oyen*, professeur de physique et d'astronomie à l'université de Louvain, à Helden; — M. *Montfelt*, professeur de cinquième latine à l'athénée royal de Hasselt, à Hasselt.

A l'étranger : M. le baron *Stanislas de Chaudair*, savant archéologue et numismate russe, en Volhynie; — M^{me} *Amélie Schoppe*, née *Weise*, connue par ses nombreuses publications littéraires, à Shenectady (New-York); — M^{me} *Ida Pfeiffer*, célèbre par ses nombreux voyages, à Vienne.

ERRATA.

Quelques fautes d'impression sont restées dans les lettres de Kusterus publiées dans le numéro de septembre et octobre; p. 319, l. 15 : *notatur*, lis. *nototus*; p. 320, l. 7 d'en bas : *non habentia*, lis. *habentia*; p. 321, l. 13 : *sententia*, lis. *sententiam*; l. 21 : *quamplurimum*, lis. *quamplurimam*.

LES PLANTES CONNUES DES ANCIENS.

(Fin. Voir le numéro de novembre).

VII. Racines et bulbes.

1. La *Bette* (*Beta vulgaris* L.; τεύτλον ou τεύτλιον, *beta*) était déjà cultivée en Grèce au 5^me siècle avant l'ère chrétienne, puisque Aristophane en parle (Ranæ 942). On en mangeait non-seulement la racine, mais encore les feuilles. Elle était peu estimée (Pers. 3, 114; Mart. 13, 13) : il paraît du reste que les anciens n'ont pas connu la *bette-rave*, mais uniquement la *poirée* (*B vulg.* *B cicla* Roeh), dont ils cultivaient deux variétés, une noire et une blanche (1). La mollesse de la tige et des feuilles de cette plante l'a fait regarder comme l'emblème de la faiblesse musculaire : aussi Diogène le Cynique comparait-il les hommes mous et efféminés à des bettes (Diog. Laërt. 6, 45, 61), et le mot *betizare* fut créé par Auguste (Suet. Aug. 87) dans le sens de *languir*, et comme synonyme de *lachanissare* (de λαχανόν, légume en général).

2. La *Rave* (*Brassica Rapa* L.; γογγύλις, *rapum* ou *rapa*) (2), était connue de Théophraste (H. pl. 7, 4). Elle paraît avoir eu une large part dans l'alimentation frugale des premiers Romains (Mart. 13, 16) : plus tard elle perdit de son importance; et jeter des raves sur quelqu'un devint même un signe de mépris (Suét. Vesp. 4).

On cultivait encore, sous les noms de βουνιάς, *napus*, une racine alimentaire qu'on rapporte généralement au *Navet* ou *Rutabaga* (*Br. Napus* L.). C'est dans Columelle qu'on le trouve mentionné en premier lieu : de son temps, les Romains cultivaient les raves et les navets dans des jardins spéciaux (*rapinæ*, *napinæ*, Colum. 11, 2, 71).

3. Le *Raifort* (*Raphanus niger* Méral; ραφανίς, *raphanus*) (3) se trouve déjà cité dans Théophraste (h. pl. 7, 4). Pline (19, 3)

(1) La variété blanche était appelée *beta sicula*. On retrouve cette dénomination dans plusieurs noms modernes de la poirée : grec *sescoula*, arabe *selga*, espagnol *acelga*, port. *selga*.

(2) C'est la plante appelée improprement *navet* en Belgique, à racine en toupie.

(3) Pline, en reproduisant (H. n. 19, 3) deux passages de Théophraste (H. pl. 7, 4) relatifs l'un au raifort, l'autre au chou, a commis une méprise évidente en

rapporte que les Grecs se vantaient d'avoir offert à Apollon, dans son temple de Delphes, un raifort en or, une bette en argent et une rave en plomb, ce qui peut donner une idée de l'importance relative qu'ils attachaient à ces trois aliments.

Les anciens mangeaient encore les jeunes pousses, les racines et les feuilles de la *Ravenelle* (*Raphanus maritimus* L.), que M. Unger croit être l'espèce-mère du raifort. C'est le *ραφανίς ἀγρίη* de Dioscoride et l'*armoracea* de Pline.

On a supposé que le *radix syriaca* de Pline (19, 5) était le *Radis* (*Raph. sativus* L.).

4. Il n'y a pas de doute que le *σταφυλίνος* de Dioscoride (3, 52) ne soit la *Carotte* (*Daucus Carota* L.), et que son *λαφρόβοσκον* (3, 66) ne corresponde au *Panais* (*Pastinaca sativa* L.).

Ni l'une ni l'autre de ces deux plantes n'a été mentionnée par Théophraste. Pline a fait de la première une espèce de *pastinaca* (19, 5; 25, 9) : il a conservé à la seconde son nom grec (22, 22). Galien a désigné la carotte sous le nom de *δαῦκος* ⁽¹⁾, et Diphilus Siphnius (Athen. 9, 371) sous celui de *καρότον*, dans lequel il est aisé de reconnaître le nom français de la plante ⁽²⁾.

5. Le *σισαρον* de Dioscoride (2, 107) et le *siser* des Latins ont été rapportés au *Chervi* (*Sium Sisarum* L.), plante originaire d'Orient, dont la racine sucrée est encore usitée dans le midi. Mais, du moins, le *siser* de Pline (19, 5), que M. Unger y rattache également, ne peut y être assimilé : c'était une plante amère qu'on récoltait en Germanie.

6. Le *Céleri*, que les anciens ne paraissent pas avoir connu ⁽³⁾, était remplacé par la racine et les feuilles d'une plante voisine, le traduisant, dans le premier, *ραφανίς* par *napus*, et, dans le second, *ράφανος* par *raphanus* : mais partout ailleurs il semble qu'il a employé ces deux mots latins dans leur vraie acception.

(1) Le *δαῦκος* de Théophraste est une plante médicinale, l'*Athamanta cretica* L., d'après Sprengel.

(2) Comme tous les noms que les peuples de l'Europe occidentale ont donnés au panais dérivent d'une souche commune, il semble que les latins ont dû aussi, tôt ou tard, appliquer à cette plante le nom de *pastinaca*.

(3) L'*apium*, *σίλινον* des anciens, que M. Unger croit être le céleri, est plutôt le persil, comme semble le démontrer la variété crépue mentionnée par Théophraste et par Pline, et qui est propre à cette dernière plante : les auteurs du reste plaçaient l'*apium* parmi les *condiments* et non parmi les substances alimentaires (Pl. 20, 11).

Smyrniolum olusatrum L. (σμυρνιον Diosc. 3, 65; *olusatrum* Pl. 19, 8), qui croît spontanément dans le midi de l'Europe.

7. Le *Crambe Tataria* Jacq., plante de la Hongrie, paraît être le *chara*, dont les racines ont nourri les soldats de César en Albanie (Caes. B. C. 3, 48) : les Hongrois en font encore du pain en temps de disette.

8. Les bulbes de l'Ail (*Allium sativum* L.; σκόροδον, *allium*, hebr. *schum*), et de l'Oignon (*A. Cepa* L.; κρόμμυον, *cepa*, hebr. *betsef*) étaient très-estimées dans l'antiquité, tant comme substance alimentaire que comme condiment. Les Grecs connaissaient l'oignon dès le temps d'Homère (Il. 11, 630; Od. 19, 233), et l'on sait, d'autre part, combien les Juifs regrettaient dans le désert les ails et les oignons de l'Égypte (Num. 11, 5). Les Égyptiens adoraient ces plantes comme des divinités, et il était défendu aux prêtres d'Isis d'en faire usage : cependant, s'il faut en croire Hérodote (II, 125), le peuple en faisait une grande consommation. Les Grecs avaient dans leurs jardins des lieux spécialement destinés à la culture de chacune d'elles. L'ail était chez eux, comme il l'est encore dans la Grèce moderne, un des aliments principaux du pauvre (1).

Ce que nous avons dit de l'ail et de l'oignon s'applique également à une autre plante bulbeuse mentionnée sous les noms de *porrum*, πρᾶσον, *chatsir* (hebr.). On la rapporte généralement au *Poireau* (*A. Porrum* L.) : mais le caractère assigné par Théophraste à son πρᾶσον, d'avoir une bulbe à caïeux la rattache plutôt au *Faux-Poireau* (*A. ampeloprasum* L.). Ces deux espèces sont d'ailleurs très-voisines, et M. Unger croit même que la première n'est qu'une variété de la seconde.

9. On ne sait ce qu'est la célèbre *asphodèle*, dont on mangeait aussi les bulbes, et qui figure parmi les offrandes qu'on faisait au temple de Delphes : elle était déjà en usage du temps d'Hésiode (Op. 41). Tout le monde connaît le pré des asphodèles menant aux enfers (Hom. Od. 11, 539).

(1) Link pense que l'*ampeloprasum* des anciens est le poireau, et le *scorodoprasum*, la *Rocambola* (*All. scorodoprasum* L.). Il a rattaché aussi le γάρσον de Théophraste à l'Oignon d'hiver (*A. fistulosum* L.). Tous les trois étaient cultivés, ainsi que plusieurs variétés d'oignon.

Le *βολβός τῶν δειμῶν* de Théophraste (H. pl. 7, 13) nous est également inconnu.

La scorzonère n'était pas connue avant le 16^m siècle.

VIII. Légumes verts.

1. Le Chou (*Brassica oleracea* L.; *ῥαβανός, κράμβη* (1); *brassica, caulis*) (2) est un des légumes les plus anciennement connus, s'il est vrai, comme le dit Pline (20, 9), que Pythagore ait écrit sur ses propriétés médicales. Cependant Homère n'en parle pas, mais Aristophane en fait souvent mention. Les anciens attribuaient au chou la propriété de dissiper l'ivresse; ils le considéraient donc comme l'ennemi du vin, et les poètes ont imaginé d'après cela que le chou naquit des larmes de Lycurgue, roi de Thrace, que Bacchus avait soumis à la torture pour avoir fait détruire toutes les vignes de ses états (Schol. in Aristoph. Eq. 559).

Les anciens en connaissaient plusieurs variétés. Le *caput* de Pline est notre *chou blanc* : son *selinoidea brassica* répond au *chou crépu*. Le *chou-fleur* ne fut connu qu'au 17^m siècle.

2. La Laitue (*Lactuca sativa* L.; *ῥηδόναξ* Théophr., *lactuca* Pl.) était un des mets favoris des Grecs et des Romains : la famille des *Lactucini* devait son nom à ses plantations de laitue (Pl. 19, 4) (3). Les Perses connaissaient cette plante dès l'époque de Cambyse (Hér. 3, 32). — La *laitue amère* (*picris*) de Pline (19, 8) est le *Picridium vulgare* Desf. Sa *laitue noire* ou *meconis* est le *Papaver dubium* L. ou le *P. argemone* L.; Schuch y rapporte aussi le *ῥοιὰς μέλων* de Théophraste (9, 12). Pline cite encore plusieurs autres espèces de *lactuca*.

3. La Chicorée (*Cichorium Intybus* L.) est le *στρίς ἀγρία*, et l'*Endive* (*C. Endivia* L.) le *στρίς κηπευτή* de Dioscoride (2, 125) :

(1) De ces deux noms, qu'Aristote (de nat. anim. 3) et Athénée (9, 9) regardaient comme synonymes, le premier est le plus ancien.

(2) *Brassica* est le terme propre; *caulis* a été appliqué au chou κατ' ἐξοχήν, à cause de la succulence de sa tige. — M. Unger fait remarquer que les divers noms donnés au chou dérivent de 4 racines distincts 1^o angl. *cabbage*, tart. *kapsta*, hindoust. *kopti*; 2^o celt. *bresic*, lat. *brassica*; 3^o *caulis*; bret. *kaol*; chou, flam. *kool*, suéd. *kol*, espagnol *col*, pers. *kolum*; 4^o *κράμβη*, arabe *karumb*. — Le chou n'a pas de nom en sanscrit.

(3) Les noms propres *Cicero*, *Fabius*, *Lentulus*, *Piso* ont une origine analogue.

le premier est le *cichorium* des Latins, et le second correspond à leur *intybus* (1).

4. L'Épinard, qui n'a pas été connu avant le moyen-âge, était remplacé par l'Arroche (*Atriplex hortensis* L.; ἀνδράραξις Aristoph., Théoph., *atriplex* Pl.) et par la Blète (*Amaranthus Blitum* L.; βλίτον Théophr., *blitum* Pl.) (2). Ce dernier légume était peu estimé, à cause de son insipidité. On connaît le proverbe : *blito despectior*. *Blitum* devint un terme de mépris, qu'on appliquait surtout aux femmes (Pline 20, 22) : l'éphithète *bliteus* a la même signification dans Plaute (Trucul. 4, 4, 1). En grec βλίτας veut dire *femme vile*.

5. Plusieurs espèces de la famille des Malvacées (μαλάχη ou μολόχη, *malva*) ont servi de légume. Sprengel et Schuch reconnaissent dans la mauve cultivée de Théophraste (H. pl. 1, 5), qui devenait arborescente, le *Lavatera arborea* L., plante très-commune en Grèce, où ses feuilles sont encore en usage. Les *Malva sylvestris* et *rotundifolia* L., que les Italiens et les Grecs mangent en salade, constituaient probablement la mauve sauvage des anciens.

On trouve déjà les mauves mentionnées dans Hésiode (Op. 41). Cet auteur en faisait peu de cas : Horace, au contraire, les aimait beaucoup (Od. 1, 31, 16).

On offrait des mauves dans le temple d'Apollon à Delphes.

6. Le Cardon (*Cynara cardunculus* L.), dont l'artichaut paraît être une variété, est le κάκτος de Théophraste, le *carduus* de Pline et le *cinara* de Columelle. On en mangeait surtout les pétioles des feuilles.

7. L'Ortie (*Urtica dioica*, *urens* ou *pilulifera* L.; ἀκαλύφη Théophr.; *urtica*) jouait à Rome, comme légume, un rôle important dans l'alimentation du pauvre (Hor. ep. 1, 12, 8; Athen. 3, 90).

8. Les anciens mangeaient les jeunes pousses de trois espèces

(1) Chez les poètes, ces deux noms n'avaient pas une signification bien précise : ainsi il semble que dans Virg. Georg. 1, 120, *intybus* est pris dans le sens de chicorée, et que dans Hor. Od. 1, 31, 16, *cichoreum* signifie *endive*.

(2) Suivant Link et Schuch, c'est plutôt l'*Amaranthus albus*, espèce plus commune en Italie et plus tendre que la blète, que les anciens mangeaient sous ces noms.

d'asperges : 1° l'*Asperge commune* (*Asparagus officinalis* L.; ἀσπέραγος Diosc. 2, 118; *asparagus* (1) Caton 161, Pline 19, 8); 2° une espèce toute épineuse (ἀσπέραγος Théophr. h. pl. 1, 10; 6, 1; ἀσπαράγων Plut.; *corruda* Caton 6, Col. 10, 373, Pl. 19, 8 *asparagus* Colum. 10, 246), que l'on rapporte à l'*A. acutifolius* L. ou à l'*A. aphyllus* L.; en Béotie, on couronnait de ses rameaux les jeunes mariés (Plut. connub. præc. 1, 411); 3° l'*A. albus* L. (μυάκανθος Théophr. 6, 4 *asp. sylvester* Pline 19, 8) qui a en même temps des feuilles molles et des épines.

9. Les boutons de fleurs confits du *Câprier* (*Capparis spinosa* L.; κάππαρις Théophr. 3, 1; *capparis*) passaient en Grèce pour une délicate friandise : et les câpres y sont encore de nos jours l'objet d'un commerce très-étendu. Cet arbrisseau croît aussi en Palestine, et Royle a vu en lui l'*Hyssope* de l'Écriture (*esobh* : Ex. 12, 22; Lev. 14, passim; Num. 19, 6-8; 3 Reg 4, 33; Ps. 50, 8; — ὕσσωπος : Joh. 19, 29; Hébr. 9, 19), qui jouait un rôle important dans les purifications ordonnées par la loi de Moïse (2).

10. Les Grecs et les Romains mangeaient encore en légume ou en salade, les plantes suivantes : *Lepidium sativum* L. (*cresson-alénois*) : κάρδαμον Théophr. 7, 1; Xén. Cyr. 1, 2, 8; *nasturtium* Pl.; ἀνάρβρινον Athen. 9, 369. — *Lepidium latifolium* L. : λεπίδιον Diosc., *lepidium* Pl. — *Sinapis arvensis* L. : λαμψήνη ou λαφάνη Diosc.; *lapsana*, *rapistrum* Pl. — *Crambe maritima* L. (chou marin) : γραμβή θαλασσία Diosc., *marina brassica* Pl. — *Thelygonum cynocrambe* L. : κυνογραμβή Diosc. — *Smyrniium perfoliatum* L. : *smyrniium* Pl. 27, 13. — *Ferula communis* L. : κέρση Théophr.;

(1) Ces noms, pris dans leur acception primitive et générale désignaient toute jeune pousse comestible, de quelque plante qu'elle provint.

(2) En effet le nom arabe du câprier, *asaf*, a de la ressemblance avec *esobh*; les arabes attribuent à cet arbrisseau des vertus purifiantes, et il devient assez grand pour qu'on puisse en faire des baguettes propres à servir à l'usage indiqué par S. Jean : de plus il croît encore sur les murs de Jérusalem, comme l'*esobh* de Salomon. D'un autre côté, le Dr Pluckmayer a taché récemment de démontrer (Zur biblischen Pflanzenkunde. Zeitschr. f. kath. Theol. Wien 1836; t. VIII, p. 3) que le nom biblique, que Jablonski croit être d'origine égyptienne, ne se rapportait pas à une espèce déterminée, mais s'appliquait, comme le *verbena* des latins, à toute plante servant au culte : on pourrait donc le traduire par *plante sacrée* (all. *Weihkraut*). Quoiqu'il en soit, les noms ὕσσωπος, *hyssopus*, furent donnés par Dioscoride, Columelle et Pline, à des plantes médicinales de la famille des Labiées.

ferula Pl., Virg. Ecl. 10, 25; plante d'Italie, dont les tiges constituèrent les premières *férules*. — *Sium latifolium* L. : *σίον* Diosc., *sium* Pl.—*Foeniculum vulgare* Gaertn. (*fenouil*) : *μάραθλον* Théophr. *foeniculum* Pl. — *Crithmum maritimum* L. : *κρίθαμον* Diosc. — *Eryngium maritimum* et *planum* L. : *ήρύγγιον* Théophr., *eryngium* Pl.—*Rumex Patientia* L. (*patience*) : *λάπαθον* Théophr., *lapathum sylvestre* ou *rumex* Pl. — *Atriplex halimus* L. : *άλιμος* Diosc. *halimus* Pl. — *Carduus marianus* L. (*chardon-marie*) : *πίπριξ* Théophr. (Fraas); *σλυβος* Diosc., Pl. (Schuch). — *Scolymus maculatus* L. : *σκόλυμος* Théophr. *scolymus* Pl. — *Portulaca oleracea* L. (*pourpier*) : *ἀνδράκχη* Théophr., *portulaca* Col., *porcilaca* Pl. — *Sedum acre* L. : *ἀνδράκχη ἀγρία* Gal., *illecebra* Pl. *Cotyledon umbilicus* L. : *κοτυληδών* Hippocr. Diosc. Pl. — *Mentha tomentosa* Urv. : *ήδύσμον* Th. (grec mod. *ήδιασμον*), *mentastrum* Pl. — *Satureia thymbra* L. : *θύμβρα* Th. — *Anchusa italica* Retz : *βούγλωσσον* Diosc. (grec mod. *βουδογλωσσον*), *buglossum* Pl. — *Nepeta montana* L. : *nepeta* Pl. — *Mentha Pulegium* L. (*pouliot*) : *γλήχων*, *βληχά* Th.; *pulegium* Pl. (1).

Les jeunes pousses du *Tamus communis* L. (*άμπελος χειμωνία*, *βέτρης ἀγρία* Th.; *tamnum* Pl.) du *Ruscus aculeatus* L. (*μυρτίνη ἀγρία* Diosc.; *ruscus*, *myrtus sylvestris* Pl.) et du *Dattier* étaient également usitées (2).

11. Les habitants de la Cyrenaïque se nourrissaient aussi des tiges et des feuilles d'une plante connue sous les noms de *σλιριον*, *laserpitium*, mentionnée d'abord par Hérodote (4, 169), décrite par Théophraste (H. pl. 6, 3) et représentées sur les monnaies de Cyrène. Della Cella qui a voyagé dans ce pays en 1819, a cru la reconnaître dans une plante de la famille des Ombellifères qu'il y a découverte et qui a reçu le nom de *Thapsia Silphium*. Le suc épaissi de cette plante (*επίος*, *succus Cyrenaicus*, *laser*) était très-célèbre chez les Grecs et les Romains comme condiment et comme médicament : il se vendait au poids de l'ar-

(1) Cette plante entrait dans la composition du *κυκεών*, liqueur sacrée dont faisaient usage les initiés d'Eleusis.

(2) On trouve encore mentionnés dans les auteurs plusieurs légumes dont la détermination est très-incertaine. Tels sont les *κικώρη*, *ύποχοιρίς*, *ήριγίρων*, *δοκιμον*, *σκάνδιξ* de Théophraste, *γγγίδιον*, *καυκαλός* de Dioscoride. Ces termes ont été latinisés par les Romains

gent et constituait pour la Cyrénaïque une source considérable de richesses (Aristoph. Plut.). Strabon rapporte que de son temps des tribus nomades détruisirent toutes les plantes qui le produisaient. Dès lors, le vrai *laser* fut remplacé par l'extrait d'une autre plante de la même famille qui croissait en Perse, et qui est pense-t-on, le *Ferula asa-foetida* L. Ce nouveau produit était désigné sous les mêmes noms que l'ancien : mais il était beaucoup moins estimé.

12. Parmi les champignons comestibles, deux surtout étaient très-recherchés des Grecs et des Romains. C'étaient la *Truffe* (*Tuber cibarium* Fries : οἰσος ou ὄσος Th. h. pl. 1, 2, Diosc. 2, 139; *tuber* Pl. 19, 2) et l'*Oronge* (*Agaricus caesareus* Fries : *boletus* Pl. 22, 22). Néron décora cette dernière du titre de *cibus deorum*, parce qu'elle fut l'occasion de la mort de son prédécesseur Claude, qui reçut les honneurs de l'apothéose (Suét. Nero 33).

Nous venons de passer en revue les principales substances alimentaires que les anciens ont tirées du règne végétal. Nous bornons là la tâche que nous nous sommes imposée, nous réservant de reprendre plus tard, sous une autre forme, des études si intéressantes au point de vue de l'archéologie et de l'histoire naturelle.

ÉD. MARTENS,

Dr en médecine et en sciences naturelles.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODE DANS LES CLASSES INFÉRIEURES DES HUMANITÉS.

Chacune des six classes d'humanités a son importance, chacune d'elles doit donner à l'adolescent un ensemble de connaissances indispensables pour l'achèvement complet de son instruction. Cette vérité est vulgaire et nul ne la contestera ; elle se trouvera complétée par la proposition suivante : Pour que l'enseignement d'une classe soit réellement profitable à l'élève, pour que cette année marque dans ses études, il faut que le professeur ait des idées arrêtées sur la marche qu'il suivra dans son cours, il faut qu'il n'abandonne rien au hasard ; il faut enfin qu'il ait de la

méthode. Tout le monde est encore de mon avis, je le sais, mais tout le monde pratique-t-il ce principe; tous les professeurs s'inquiètent-ils sérieusement de la méthode qu'ils ont à suivre; tous travaillent-ils à parfaire, à corriger celle que la pratique leur apprend ne pas bien répondre aux besoins de la classe? Évidemment non, on a beau se faire illusion, il faut convenir que généralement le professeur fait chaque année ce qu'il a fait l'année précédente, et la similitude des matières à enseigner semble l'autoriser à ne rien varier dans la manière de donner ses leçons.

Quelque bonnes études que l'on ait faites, quelque versé que l'on soit en pédagogie et méthodologie, le jeune homme qui entre dans l'enseignement est dépaycé d'abord; il faut que toute une année il travaille à se reconnaître; il marche en tâtonnant, et rarement il parvient à appliquer du coup les idées qu'il avait antérieurement sur la méthode propre au cours dont il est le professeur.

Grâce à ce tâtonnement, il est enfin dans une voie qui doit le conduire au but, erreur! s'il s'arrête dans ses recherches, il est perdu! La sécheresse, l'ennui se glisseront dans son enseignement, et si même la marche qu'il a adoptée est relativement bonne, le seul fait d'être stationnaire finira par le rendre stérile.

Il y a mille découvertes à faire pour le professeur intelligent, découvertes d'une importance sans doute inégale, mais qui toutes tendront à faciliter le travail de l'élève, à le rendre plus fécond en heureux résultats, à faire conserver enfin à l'enfant ce qu'il a laborieusement acquis. C'est là la vie du professeur de classe élémentaire, c'est cette gymnastique de l'intelligence qui doit développer chez lui le talent d'exposition et d'enseignement qui lui facilitera l'accès des classes supérieures. Et puis, quel plaisir de voir se développer d'une manière rationnelle et méthodique les jeunes intelligences confiées à nos soins, grâce à des procédés nouveaux dont avec orgueil on se sent le créateur!

Ce n'est pas à dire que le professeur doive tout trouver par lui-même, et qu'il lui soit défendu de profiter de l'expérience d'autrui; au contraire, plus il se mettra au courant des idées nouvelles, qui, le plus souvent, s'échappent des gymnases allemands, et plus il se sentira capable de créer à son tour.

Je le demande à mes collègues, les professeurs de sixième, combien n'y en a-t-il pas parmi nous pour qui la chrestomathie de Louis Branquart, toute imparfaite encore qu'elle puisse nous paraître, a été comme un réveil du sentiment de la méthode qu'il faut dans une classe de sixième latine ? N'y en avait-il pas, il y en a peut-être encore, qui n'auraient pas osé passer à la conjugaison des verbes avant d'avoir épuisé les déclinaisons des substantifs, des adjectifs et des pronoms ?

Quel supplice doit éprouver, pendant les heures de classe, celui qui se trouve ainsi l'esclave du livre qu'il tient dans ses mains ! Autant vaudrait apprendre une langue dans un dictionnaire en commençant par la lettre A pour finir à la lettre Z. Et puis encore, sans parler de l'intérêt de l'élève, si l'on n'avait qu'une année de cette insipide besogne ; mais grand Dieu ! pour la plupart de nous, la plus belle partie de notre carrière ne se passe-t-elle pas dans la même chaire, chaire parfois bien inférieure et où l'ennui doit nécessairement nous saisir, si nous renonçons à cette précieuse loi de l'humanité : la marche vers le progrès.

Il est vrai qu'il est difficile, dans l'état d'isolement où le plus souvent on se trouve, et après un certain nombre d'années d'un même travail, de pouvoir résister à ce mauvais penchant qui nous entraîne vers l'immobilité, mais la conscience de notre devoir et la certitude d'une satisfaction plus grande doivent être les stimulants qui nous tiennent en éveil.

Le gouvernement a eu raison de laisser à ses professeurs l'initiative d'une méthode toute personnelle, mais il devrait peut-être, plus qu'il ne le fait, encourager et faciliter le développement des idées pédagogiques. Une des mesures qui me paraîtraient devoir atteindre ce but serait l'organisation de conférences où tous les professeurs qui donnent le même cours, dans les différents athénées, se communiqueraient leurs observations sur la marche à suivre dans leur enseignement, sur les résultats qu'ils ont obtenus dans l'année par l'application de nouveaux procédés.

A défaut de ces espèces de congrès, pourquoi n'y pas suppléer, en nous servant davantage des revues publiées dans le corps enseignant, revues toutes disposées à recevoir nos articles sur la matière ?

Pour ne parler que de la classe qui m'est la plus familière, que de questions à élucider par les professeurs de la sixième des humanités !

Quel serait le meilleur ordre dans lequel les matières composant le programme de l'étude du latin et du français devraient être enseignées ? Quelle est la méthode la plus sûre pour enseigner et faire retenir les déclinaisons et les conjugaisons latines ? Y a-t-il plus d'avantages à étudier d'abord les terminaisons des verbes que les paradigmes des conjugaisons ? Ce point décidé, faut-il faire étudier les verbes un temps à la fois, ou simultanément plusieurs temps au même mode, ou faut-il procéder uniquement par dérivation des temps primitifs ?

Quant aux auteurs, faut-il mettre sur la même ligne, étudier de la même façon, soumettre aux mêmes exercices l'Épître de Virgile, le De viris et la chrestomathie, et quelle est la part qu'il faut faire dans notre enseignement à chacun de ces livres ? Quels sont les exercices oraux les plus salutaires pour l'étude des formes grammaticales ?

Quels sont, dans la même classe, les meilleurs exercices à donner pour devoirs dans l'enseignement du français ?

Arrêtons-nous à cette question, et sans la résoudre ex professo, pour le moment, jetons un coup-d'œil rapide sur ce qui se fait encore et sur ce qu'on fait déjà, mais pas assez généralement.

Il n'y a pas bien longtemps on ne connaissait en fait d'exercices français que les longues colonnes serrées de l'analyse grammaticale et de la conjugaison des verbes, les interminables dictées d'orthographe, si faciles pour le maître, et les détestables exercices de cacographie d'auteurs trop connus.

Il n'est plus nécessaire de prouver aujourd'hui, qu'ainsi entendu, l'enseignement du français est nul en sixième, qu'il n'a d'autre résultat que d'occuper les enfants à un travail stérile, pendant des heures qu'ils feraient mieux de consacrer à leurs jeux favoris.

Pour l'analyse en particulier, j'ose avancer que le professeur qui en donne trop souvent, plus d'une fois en quinze jours, est trop négligent de préparer d'autres devoirs. Ce n'est pas en faisant ces longs devoirs d'analyse grammaticale que l'élève

apprendra la nature et les fonctions des mots dans la proposition, il faut pour en arriver là des exercices de vive voix, non, chaque fois, pour une suite continue de mots, mais pour toutes les formes et les cas particuliers qui pourraient se présenter dans l'explication de l'auteur de classe.

Pourquoi, d'un autre côté, les exercices grammaticaux ne consistent-ils d'ordinaire qu'à corriger ou à compléter certaines phrases au moyen de la règle indiquée? Ne vaut-il pas mieux de faire composer par l'élève quelques phrases, sur des sujets donnés et développés en classe, phrases dont les deux conditions doivent toujours être : la vérité pour le fond et l'application de la règle pour la forme?

Mais il y a au programme des études une matière que l'on perd peut-être trop de vue, c'est l'étude de la dérivation des mots français. Qu'on n'oublie pas que l'objet essentiel de la sixième est la connaissance des mots; or, je le demande, attachons-nous toujours l'importance voulue à la définition des termes, et tâchons-nous surtout de les expliquer au moyen de la dérivation? Cependant pour le professeur de sixième latine cette partie du programme est bien plus facile que pour le second professeur de français dans les classes professionnelles : celui-ci n'a pas la précieuse ressource de recourir aux langues anciennes; il ne peut pas, au même point, intéresser les élèves en leur montrant jusqu'à quel point la langue française est fille du latin. Étudie-t-il les préfixes, l'élève y reconnaît, avec peu de changements, les prépositions et les particules latines avec lesquelles il est déjà familiarisé. Les désinences et les radicaux lui fournissent l'occasion de rapprochements plus nombreux encore; plus tard lorsque l'étude de la langue grecque lui aura ouvert de nouveaux trésors, il complètera ce qu'il y a d'incomplet dans ses connaissances en dérivation, et la langue française aura peu de mots dont il ne pourra donner la signification précise.

Pour en revenir aux sujets de devoirs, cette décomposition des mots en préfixes, radicaux et désinences, l'étude de ces différentes classes de parties constitutives fourniront une série d'exercices aussi attrayants qu'utiles. C'est ainsi que l'élève apprendra la vraie propriété des termes, c'est ainsi qu'il se familiarisera si

bien avec la langue, qu'il trouvera toujours les expressions les plus propres à rendre sa pensée.

Quelques professeurs ont adopté un autre genre d'exercices très-recommandables, mais dont on doit cependant être sobre, parce que trop fréquents ils pourraient empiéter sur le temps qui doit être consacré aux exercices grammaticaux et même aux analyses exigées par le programme : c'est un travail sur la signification et la valeur des mots qu'on rencontre en expliquant l'auteur ; après les explications voulues, le maître propose pour devoir quelques phrases à composer, où entrent les mots étudiés en classe ou les mêmes mots dans leurs différentes acceptions. Mais que le professeur, comme dans les phrases sur la grammaire, soit aussi sévère pour le fond que pour la forme ; qu'il n'accepte que des idées vraies, puisées dans la vie morale ou dans la vie réelle, ou encore dans les récits historiques dont la lecture a préalablement enrichi la mémoire des élèves.

Il est évident que la grosse part du travail revient au professeur : ce n'est qu'après avoir lui-même fait de vive voix quelques phrases sur les termes qu'il explique, qu'il pourra exiger de ses élèves un devoir de cette nature ; et encore sera-t-il nécessaire, au moins dans l'origine, que, préalablement, il ait donné et développé en classe le sujet de ces courtes compositions.

Il est étonnant comme le jugement de l'enfant se développe sous le stimulant d'exercices aussi intelligents qu'éloignés de l'ennui que font naître des devoirs sans utilité. Mais ici, comme en toutes choses, soyons fidèles au précepte, *uti sed non abuti*, l'excès est nuisible en tout ; et je le répète, ces devoirs ne peuvent pas écarter ceux qui sont destinés à imprimer profondément dans la mémoire les règles de la grammaire.

Ce que les professeurs des classes élémentaires ne peuvent jamais perdre de vue, ce qui doit être leur préoccupation constante, c'est de faire marcher de front, l'enseignement de la grammaire, l'enseignement matériel de la langue, c'est-à-dire l'étude de la langue dans ses termes, et enfin le développement intelligent de la raison.

ÉD. MAERTENS,
D^r en philosophie et lettres.

QUELQUES OBSERVATIONS GRAMMATICALES SUR LA LANGUE FRANÇAISE.

Partout on s'élève contre la grammaire et chaque jour voit paraître un nouveau code grammatical. Y a-t-il contradiction ? Nullement. La grammaire est nécessaire, mais l'étude en est peu attrayante. Encore si les règles en étaient sûres, d'une application facile, générale, on lui pardonnerait son aridité : malheureusement il n'en est pas ainsi. En effet veut-on réduire la théorie en pratique, à chaque pas surgissent des difficultés, qui toutes auraient besoin d'être élucidées par une règle particulière. Du reste, il ne peut en être autrement. La grammaire n'a pas précédé la langue ; la langue était formée quand on s'est mis à réfléchir sur la nature et la flexion de ses vocables, sur leur arrangement dans le discours. Aussi que de points de la lexicographie et de la syntaxe resteront obscurs en dépit des règles de nos grammairiens ! D'ailleurs il est des choses qui font partie intégrante du langage et que la grammaire, par là même qu'elle doit être brève, n'enseigne que très-imparfaitement, ou pour mieux dire, n'effleure qu'en passant. Telles sont la propriété des termes, les locutions propres et figurées. Il est cependant nécessaire d'étudier ces locutions, de faire remarquer celles qui sont vicieuses, au moyen des bons auteurs et de l'analyse. De là, à côté des grammaires, l'utilité de ces remarques détachées telles qu'en ont fait jadis Ménage, Vaugelas, Bouhours, D'Ollivet, et de nos jours Génin et Francis Wey. Toutefois qu'on y prenne garde. Telles expressions ont été admises par l'usage, en apparence si bizarre, si judicieux en réalité, que repousse cependant la grammaire. Mais aussi, ces expressions qui donnent à la langue française un air de nationalité, ces idiotismes, ces proverbes, pourquoi s'amuser, répèterons-nous après Vaugelas, à en faire l'anatomie, à pointiller dessus comme font une infinité de gens ? Le nombre de ces gens n'a pas diminué de nos jours, au contraire. Aussi qu'est-il arrivé ? La langue, dit quelque part M. Villemain, est devenue plus grammaticale, mais moins française. N'avons-nous pas, du reste, des expressions bannies aujourd'hui du discours noble, qui étaient employées, à chaque instant, au beau siècle de la littérature, par les écrivains qui font autorité ? Dire de ces expressions, sans restriction aucune, qu'elles ne sont pas françaises, c'est exposer celui qui les rencontrera dans les auteurs classiques, à voir des fautes où il n'y en a pas. Il est

également bon de faire la part des expressions usitées seulement dans le langage familier, et de ne pas les rejeter tout simplement comme mauvaises. Si les barbarismes et les solécismes sont les ennemis déclarés de la pureté d'une langue, le purisme en est l'ennemi secret ; il lui ôte l'originalité et la vie. Quand donc on s'occupe des questions qui touchent à la pureté d'une langue, il faut être d'une exactitude rigoureuse, d'une grande prudence dans le rejet et dans l'admission des termes et surtout n'avancer rien dont on ne soit entièrement sûr.

Ces réflexions nous ont été inspirées par la lecture d'un article de M. Bodson, inséré dans le *Journal de l'instruction primaire* et intitulé : *Petites causeries grammaticales*. Ce travail très-intéressant, que l'auteur fera bien de continuer, renferme à côté d'observations fort judicieuses quelques assertions peu admissibles que nous nous permettrons de signaler.

Comme M. Bodson parait n'accepter pour autorité que les dictionnaires, il est juste de le suivre sur ce terrain sans recourir aux citations d'auteurs. Toutefois il y a lieu de poser des réserves. Vouloir, en effet, que tout ce qui est français se trouve dans un dictionnaire, c'est faire des vrais créateurs de la langue française, de M^{me} de Sévigné, de Pascal, de La Fontaine, de Molière, des écrivains très-incorrections. On ne peut donc condamner une expression telle que *papier de poste*, par cela seul qu'elle n'est dans aucun dictionnaire. Ces réserves faites, voici les propositions en question.

« *Le papier perce*... expression incorrecte, dit M. Bodson. En « effet, percer est actif de sa nature, il lui faut un régime direct ; « employé neutralement, il signifie *se faire une ouverture*, et au « figuré, pénétrer, significations qui ne répondent pas au sens dont « il est question. On dira, *l'encre perce le papier, le papier mal collé « boit, absorbe l'encre*, mais *il ne perce rien*. »

Faute d'avoir fait le même raisonnement, les auteurs du dictionnaire de l'Académie ont admis assez maladroitement dans l'édition de 1835 : « *Cette étoffe, ce cuir, ne perce point*, la pluie ne les pénètre « point. » Il est vrai que l'Académie fait remarquer que cette phrase est peu usitée, mais enfin elle l'admet et tâche même de la justifier, en ajoutant « *percer s'emploie neutralement et passivement*. » Ainsi expliquée, l'expression *le papier perce* est admissible. Seulement elle a beau se trouver dans la bouche de tout le monde ; elle n'est pas encore dans les dictionnaires.

« *Ouvrable*,... L'expression, *jour ouvrier*, se trouve dans quelques dictionnaires, mais l'Académie ne cite que *jour ouvrable*. »

On lit cependant : « ouvrier, ouvrière, adjectif, n'a d'usage qu'en cette phrase, *jour ouvrier*, qui est la même chose que jour ouvrable, etc. » Dict. de l'Acad. 4^{re} édit. 1694. Puis « *ouvrier*, adj., il n'est usité que dans.... *jour ouvrier*, ou autrement, *jour ouvrable*, jour qui n'est pas férié. » Dict. de l'Acad. 6^{me} édit.

« *En agir bien ou mal avec quelqu'un*. » Expression incorrecte non seulement parce que c'est un barbarisme « mais surtout ajoute M. Bodson, parce que la préposition *avec* y est amphibologique. « *Agir mal* avec quelqu'un, c'est agir de concert, ensemble. Pour rendre purement sa pensée, il faut dire : *Agir bien ou mal* envers quelqu'un. »

Personne sans doute ne défendra le solécisme *en agir*, bien qu'il ne soit pas d'hier. Bouhours, dans ses remarques, le reproche aux provinciaux et à quelques gens de Paris. Racine écrit à son fils (19 sept. 1698) : « vous voulez bien que je vous fasse une petite critique sur un mot de votre lettre : *Il en a agi avec politesse* ; il faut dire : *il en a usé*. On ne dit point *il en a bien agi*, et c'est une mauvaise façon de parler. » Mais on acceptera difficilement le « *mais surtout* » de M. Bodson et voici pourquoi : L'Académie donne : « Il a toujours bien agi *avec* moi. » Dict. 4^{re} édit. « Il a bien agi *avec* moi, envers moi, à mon égard. » Dict. 6^{me} édit. Il est douteux même que cette phrase ainsi arrangée puisse jamais signifier : agir mal de concert avec quelqu'un.

« *Demander excuse*,... équivaut à *je vous demande une raison pour me disculper*, ce qui est le contraire de ce qu'on veut dire. « On dira donc : *recevez mes excuses, je vous fais mes excuses*. « Un grammairien répondit à une personne qui lui demandait « excuse : accordée, et la voici en quatre syllabes : *i-gno-ran-ce*. »

Nous ne voulons pas analyser cette locution pour juger de son plus ou moins de justesse, ni chercher si *excuser quelqu'un* doit se traduire par *recevoir excuse de quelqu'un* ou par *accorder excuse à quelqu'un*, ni si *je vous demande excuse* ne signifie pas plutôt *je demande que vous m'excusiez*, comme *je vous demande pardon* signifie *je demande que vous me pardonniez*. Toutefois on peut dire que cette façon de parler condamnée par nos grammairiens, qualifiée du nom de galimathias par Bouhours lui-même, est bien commune de nos jours et cependant bien ancienne. Elle a donc

été maintenue par l'usage, contre la décision et des grammairiens d'autrefois et des grammairiens d'aujourd'hui. *Lafaye* qui la signale comme une expression vicieuse, tout au plus bonne dans la bouche d'un *Sganarelle* « Je vous demandons excuse, de la liberté que « j'avons prise » avoue cependant qu'elle a été employée par M^{me} de Sévigné, La Fontaine, Regnard, J.-J. Rousseau, et Laharpe. (Dict. des synonymes. 594). Il est donc permis de répondre avec Francis Wey, à ce grammairien impertinent dont nous parlions tout à l'heure, qu'aujourd'hui comme autrefois ce ne sont pas des gens *si ignorants* « si mal appris qu'on pourrait le croire qui disent malgré « la grammaire « je vous en demande excuse, » puisque l'illustre « auteur de Moïse n'a pas craint de mettre dans la préface de cette « tragédie : — « Les trois unités sont observées, toutes les entrées et « sorties motivées, enfin c'est un ouvrage strictement classique, « l'auteur en demande de grandes excuses. » — (Rem. sur la lang. fr. au 19^{me} siècle. Paris, 1845. Tome I, p. 163).

Sous le titre de Préposition, M. Bodson « réunit quelques wallonismes et quelques flandricismes qui échappent même aux gens « qui ne manquent pas d'instruction. »

Il aurait pu ajouter « aux gens qui ne sont ni wallons, ni habitants des Flandres, mais qui sont Français et n'ont jamais cessé « de l'être. »

Voici quelques-uns de ces *wallonismes* ou *flandricismes* :

« Acheter ou vendre *bon marché* pour à *bon marché*. » Ouvrez le dictionnaire de Bescherelle au mot *marché* et vous y lirez que quelques grammairiens (non des grammairiens belges) ont soutenu que cette locution *acheter à bon marché* est vicieuse et qu'il faut dire *acheter bon marché*. Il faut avouer cependant avec Bescherelle, l'Académie et M. Bodson, qu'ils ont eu tort de condamner *acheter à bon marché* et c'est une faute à signaler dans les *Omnia des omnibus* ou *Petit dictionnaire* des locutions vicieuses (Brux. De Mat, 1829).

Là aussi on tient pour *acheter bon marché*, et cela, notez le bien, en voulant combattre les *wallonismes* et les *flandricismes*.

« Vivre *sur* ses rentes, pour de ses rentes. »

« *Vivre sur*, dit Bescherelle, signifie *subsister de*, et il cite « vivre « *sur* ses économies. » Je ne m'arrêterai pas aux expressions, « *Vivre sur* le commun (Acad.), *vivre sur* le public » (La F.). Mais ne dit-on pas également dans le langage familier : Cet homme vit *sur* sa graisse. Toutefois, *vivre sur* ses rentes, n'est pas dans le

dictionnaire, et nous ne le garantissons pas.

« Crier *après* quelqu'un pour appeler quelqu'un. »

Crier *après* quelqu'un, signifie insulter quelqu'un, mais ce n'est pas sa seule signification. Je lis dans Bescherelle « *crier après quelqu'un*, pour l'appeler, le désirer. »

Mais que penser des *wallonismes* et des *flandricismes* suivants :

« Il n'a pas de chemise à son dos, pour *sur* son dos. » Écoutez.

« On dit d'un homme fort pauvre, qu'il n'a pas une chemise *au* dos,

« à son dos. » Dict. de l'Acad., 1^{re} édition. « N'avoir pas une chemise

« à mettre à son dos. » Dict. de Trévoux.

« Aller *au* médecin pour aller *chez* le médecin. »

« Aller se dit aussi avec les noms des personnes vers lesquelles

« on va *pour quelque chose que ce soit* ; allez au roi, il vous fera

« rendre justice... Il a eu la folie d'*aller au* devin. Il faut pour tel

« cas *aller à* l'évêque. » Dict. de l'Acad. 1^{re} édit. « On a dit aussi

« *aller au* devin, aller le consulter. » Dict. de l'Acad. 6^{me} édit. De

manière qu'*aller au médecin*, peut signifier *aller consulter le méde-*

cin. *Aller au médecin* n'est pas dans le dictionnaire, dira-t-on, mais

aller chez le médecin ne s'y trouve pas non plus.

« S'asseoir *contre* quelqu'un, pour *près* de quelqu'un. »

« *Contre* signifie aussi *auprès, proche*,... j'étais assis *contre* lui,

« *tout contre* lui. » Dict. de l'Acad., 1^{re} édit. Le dict. de l'Acad.

6^{me} édit. ne donne que « j'étais assis *contre* la muraille. »

« Être *entre* deux airs, pour être *dans un courant* d'air. »

« Se tenir *entre* deux airs, *entre* deux courants d'air. » Besche-

relle. « Il ne faut pas se tenir *entre* deux airs. » Dict. de l'Ac. 6^{me} éd.

« Manger un morceau *sur* son pouce, pour *sous* le pouce. »

« Manger, déjeuner *sur* le pouce, manger, déjeuner à la hâte,

« sans prendre le temps de s'asseoir. » Dict. de l'Acad. 6^{me} édit. —

Du reste manger *sur son* pouce, au lieu de *sur le* pouce, nous paraît

une faute réelle contre la langue. En voilà bien assez, sans doute,

avec ces wallonismes, que n'ont pu éviter les auteurs mêmes du

dictionnaire de l'Académie.

D. GILLES.

NOTICE SUR UNE NOUVELLE ÉDITION DE VIRGILE.

PUBLII VIRGILII MARONIS carmina omnia perpetuo commentario ad modum Joannis Bond explicuit FR. DÜBNER. Parisiis ex typographia Firminorum Didot. 1858.

MM. Firmin Didot, dont le zèle infatigable pour les lettres classiques est justement apprécié dans toute l'Europe savante, viennent de publier une nouvelle édition de Virgile, qui est à la fois un chef-d'œuvre de typographie et un livre remarquable au point de vue philologique. Les éditeurs ont réuni dans un volume de 470 pages de format elzévirien toutes les œuvres de Virgile avec un commentaire complet; cela n'était guère possible qu'en employant pour les notes surtout des caractères microscopiques. Cependant, malgré leur finesse, ces caractères sont d'une clarté, d'une netteté telle que le livre se lit sans la moindre fatigue pour les yeux. Le texte et les notes sont encadrés d'un filet rouge; les églogues, ainsi que chaque livre des Géorgiques et de l'Énéide, sont précédées d'une charmante vignette photographiée, dans les exemplaires de luxe, sur le dessin original du peintre Barrias, qui s'est heureusement inspiré aux monuments authentiques des plus beaux siècles de l'antiquité. Le livre sortant des presses de MM. Didot, il est presque inutile de dire qu'il se distingue par une correction parfaite; ici cependant les éditeurs semblent avoir voulu se surpasser, et ils peuvent, je crois, défier le lecteur de signaler une faute d'impression qui dépare ce beau livre.

Mais tout en nous attirant vers Virgile par les charmes de l'exécution matérielle, MM. Didot ont voulu en rendre la lecture plus fructueuse par un commentaire supérieur à ceux qu'on avait publiés jusqu'ici. L'auteur du commentaire est M. Dübner, déjà éditeur d'un Virgile avec notes françaises à l'usage des classes. Cette fois le savant commentateur a écrit en latin, et le changement est heureux. Rien de plus propre, en effet, pour donner l'intelligence de l'auteur que des notes latines dans le genre de celles de Jean Bond sur Horace, notes dans lesquelles les mots et les phrases difficiles sont expliqués par des synonymes ou des tournures analogues, qui s'en rapprochent autant que possible. A peu d'exceptions près, la difficulté réside seulement dans une partie, dans quelques mots de la phrase, très-rarement dans la phrase entière. Or, le véritable annotateur, c'est-à-dire celui qui ne veut pas faire ce qu'on appelle vulgai-

rement un pont aux ânes, n'expliquera que ce qui est difficile et laissera le reste à l'attention du lecteur. Mais par une annotation française ce dernier est jeté subitement dans d'autres genres de construction, dans une manière de s'exprimer d'un caractère différent ; le point de difficulté s'embrouille donc nécessairement plus ou moins, et beaucoup plus encore par l'emploi d'une bonne traduction française, qui offre des allures bien différentes du latin. La traduction peut bien donner le sens général de l'auteur, mais elle ne fera pas saisir la construction, la tournure de la phrase latine, et la plupart du temps elle a elle-même besoin de commentaire. Supposons, par exemple, que le lecteur étudiant Virgile dans la version récente de M. Pessoneaux, la meilleure qu'on ait faite jusqu'ici, soit parvenu aux vers 54-56 de la 1^{re} églogue, vers d'une construction fort difficile : « *Hinc tibi, quæ semper, vicino ab limite, sæpes Hyblæis apibus florem depasta salicti, Sæpe levi somnum suadebit inire susurro.* » Le traducteur les rend on ne peut mieux : « Ici, les abeilles de l'Hybla, en venant sans cesse butiner sur la haie de saules qui te sépare du champ voisin, t'inviteront souvent à dormir par leur léger bourdonnement. » Le sens général est donné, mais le lecteur comprendra-t-il comment on arrive à cette traduction ? Le commentaire de M. Dübner lui aurait certes été plus utile : « *Hinc, nimirum a limite vicini agri, sæpes in hoc confinio posita levem apium, flores salicti depascentium susurrum ad aures tibi mittens, sæpe eo susurro te invitabit ad somnos.* » Cette note ne donne pas seulement le sens, mais encore la construction de la phrase ; cependant cela ne suffit pas au commentateur : il faut qu'il explique encore *semper*, *Hyblææ apes*, et qu'il fasse connaître la construction grecque *depasta florem*. C'est alors seulement que toutes les difficultés sont levées, et que le lecteur est satisfait, parce qu'il a compris. Mais l'annotation française n'arrivera-t-elle pas au même résultat ? Qu'on en juge par la note du Virgile de M. Sommer : « *Hinc, vicino ab limite*, de ce côté, sur (sic!) la limite du champ voisin, *sepes semper depasta apibus florem salicti*, la haie où les abeilles viennent sans cesse sucer la fleur du saule. *Hyblæis apibus*, les abeilles de l'Hybla, montagne de la Sicile. *Susurro*, le bourdonnement (des abeilles). »

Un commentaire latin continuuel est donc le moyen le plus sûr et en même temps le plus facile pour faire comprendre l'auteur. Mais un commentaire pareil exige des soins extrêmes et des études

immenses. Il ne suffit pas, en effet, pour l'intelligence d'un grand poète, qu'on ait saisi le sens des mots latins et qu'on puisse au besoin les rendre dans sa langue maternelle, il faut encore qu'on soit instruit sur le but de l'ouvrage, sur le plan suivi par l'auteur dans l'exposition des différentes parties, sur le choix et la liaison des idées, sur la place et la force des mots. Et si un auteur mérite une étude aussi approfondie, c'est bien Virgile, chez qui rien n'est mis au hasard, où chaque phrase a été longuement méditée, chaque mot soigneusement pesé. Les éditeurs allemands, particulièrement Heyne, Wagner, Forbiger et Ladewig, ont beaucoup contribué à l'intelligence complète du texte ; cependant ils n'ont pas dit le dernier mot, et M. Dübner, tout en profitant largement de leurs travaux, a pu les compléter ou les corriger en beaucoup d'endroits. Nous citerons comme exemple d'interprétation nouvelle les notes sur la septième églogue.

Dans le concours poétique entre Corydon et Thyrsis, qu'il forme le fond de cette charmante idylle, Thyrsis est vaincu ; il est donc assez naturel que tout en restant grand poète, Virgile ait laissé entrevoir l'infériorité de ses vers. Aussi quelques commentateurs avaient essayé de le montrer, mais avec si peu de succès, que, selon Heyne, leurs arguments feraient aussi bien donner la palme à Thyrsis. Heyne ne tient donc aucun compte du mérite différent des deux chanteurs et c'est pour cela qu'il ne comprend rien à leurs vers : *Hæc facile perspicio*, dit-il, *Thyrsim esse perpetuum Corydonis obtrectatorem!* Plus perspicace que ses prédécesseurs, M. Dübner a apprécié comme il le fallait les chants des bergers ; guidé par son commentaire, le lecteur assistera désormais au concours en juge compétent, et s'écriera avec Mélibée : *ex illo Corydon Corydon est tempore nobis*. Simple et modeste, Corydon craint de ne pouvoir égaler le poète Codrus, Thyrsis au contraire, tout en s'avouant poète nouveau, veut le faire crever d'envie. Corydon promet au nom du petit Mycon une statue de marbre à Diane, si elle continue de protéger sa chasse ; son adversaire a prodigué le marbre jusqu'à son Priape, et lui fait vœu d'une statue en or. Cependant il se dit pauvre et ne peut offrir à son dieu qu'un pot de lait et des gâteaux ; il dit même assez impoliment que c'est assez pour lui. Amoureux de Galatée, Corydon chante sa beauté et la prie de venir, si elle a quelque souci de lui : ses images sont gracieuses et riantes ; Thyrsis veut paraître à sa belle plus amer que l'herbe sardonique, plus hérissé

que le houx et plus vil que l'algue, s'il ne brûle de la voir. Quel amant formerait un tel désir? quel poète cherchera de semblables images? Corydon chante la belle nature, les fontaines couvertes de mousse, l'herbe plus douce que le sommeil; Thyrsis, poète bourgeois, célèbre le confortable et le coin du feu. Corydon aime les arbres chargés de fruits; tout lui sourit en automne; cependant la nature lui sera aride, si Alexis quitte les montagnes. Pour Thyrsis, les champs sont desséchés; l'herbe meurt et a soif, Bacchus refuse son ombre aux collines, mais l'arrivée de Phyllis, dit-il, fera reverdir les forêts, la pluie descendra du ciel en abondance. Le premier est resté dans le vrai, le second n'a fait que rêver. La piété de Corydon lui rend chers les arbres consacrés à ses dieux; cependant il préfère les coudriers, car ils sont aimés de Phyllis. Thyrsis admire le frêne dans les forêts, le pin dans les jardins; mais si le beau Lycidas vient le voir plus souvent, il le trouvera plus beau que le frêne des forêts, que le pin des jardins. Quel compliment pour un amant! — On voit que dans cette manière d'interpréter l'églogue M. Dübner a été conduit par un sentiment poétique qui n'est pas toujours l'apanage des commentateurs les plus savants. Il a traité son auteur *con amore*, il a été pénétré du charme de ses vers et c'est ainsi qu'il a pu découvrir, en un grand nombre de passages, ce que l'art délicat de Virgile avait caché aux yeux vulgaires.

Rien n'est plus précieux pour le commentateur du poète que les notes de Servius, Probus, Philargyrius, renfermant les explications des anciens grammairiens presque contemporains du poète. Ces notes n'ont pas toujours été appréciées à leur juste valeur en Allemagne, où on les considère comme beaucoup plus utiles pour la connaissance de l'histoire et des antiquités que pour l'intelligence du texte. M. Dübner les a estimées davantage; il s'en est servi amplement et avec grand succès. Il est curieux de voir comme on s'est tourmenté pour trouver un sens aux mots *Heu, vatū ignaræ mentes!* (Aen. IV, 65). Une note de Servius a conduit à la véritable explication que M. Dübner donne ainsi: « Vates (magis proprie extispices) jubente Didone operam dabant ut explorarent voluntatem deorum, bona illi fide, sed ignorantes vim amoris quæ reginam potenter agitabat, non obsecuturam responsis extorum. » C'est aussi Servius qui a fait comprendre *urbem paratam*, au vers 75; M. Dübner l'explique: « *Iam paratam* et patentem ei qui vel locum condecendæ nondum adeptus erat. » L'interprétation de *acti fati* au v.

33 du 4^{er} livre doit y être cherchée également : « quæ Juno iniqua ipsis imposuerat; quomodo VIII, 292, Hercules dicitur mala perpressus *fatis Junonis iniquæ*. »

Si certains commentateurs étaient prévenus contre le vieux Servius, des préjugés bien plus grands s'opposaient à une juste appréciation de Hofman Peerlkamp. Une critique trop audacieuse en certains endroits, des conjectures hasardées avaient fait condamner son livre dès son apparition. On sait que Forbiger le poursuit impitoyablement et James Henry, auteur d'un commentaire anglais assez original sur les six premiers livres de l'Énéide, ne craint pas de nommer Peerlkamp un homme destitué non-seulement de tout goût, mais encore de tout jugement littéraire. Pour juger avec impartialité l'œuvre du savant hollandais, il faut reconnaître que les difficultés qu'il soulève, sont, en général, de deux sortes. Quelques unes disparaissent au premier coup d'œil ; c'est lorsque la critique rigoureux et froid n'a pas bien saisi la conception du poète. Mais le plus souvent il découvre des difficultés réelles et pose de véritables problèmes : il faut alors le suivre dans son *ἀετιολογία*, ou expliquer de façon à ôter toute prise à sa critique. Voilà pourquoi tout commentateur consciencieux doit tenir compte des observations de Peerlkamp. Il ne suffit pas de dire : « ceci est trop hardi » ; il faut approfondir *les raisons* qui l'ont porté à être hardi, et lui enlever ces raisons en leur donnant une autre solution. M. Dübner a donc étudié sérieusement Peerlkamp, au grand avantage de son édition. C'est grâce à cette étude que nous ne lisons plus comme étant de Virgile un certain nombre de vers indignes du prince des poètes, que nous trouvons dans les notes plusieurs corrections presque évidentes, et que nous comprenons mieux beaucoup de passages obscurs jusqu'ici. Qui pourrait croire qu'après le vers *Nec vero Alcides tantum telluris obivit* (Aen. VI, 802), Virgile ait pu écrire ceci : *Fixerit æripedem cervam licet, aut Erymanthi Pacarit nemora, et Lernam tremescerit arcu*? On comprend que le poète fasse mention de la biche aux pieds d'airain ; mais le mot *fixerit* (sagittis straverit) exprime-t-il la vitesse? et que fait ici le sanglier d'Érymanthe avec l'hydre de Lerne? Le simple bon sens ne suffit-il pas non plus pour voir l'absurdité du vers 749 du 2^e livre : *Ipse urbem repeto et cingor fulgentibus armis*? Les vers de cette espèce sont placés entre crochets dans l'édition et le lecteur est ainsi averti immédiatement. Nous comprenons le v. 762 du l. VII depuis qu'on y lit *Viribus*

insignem quem mater Aricia misit; le mot *Virbius* était inintelligible. Que signifie l'épithète *inanem* dans la phrase *Galeam ante pedes projecit inanem* (V, 673)? L'expliquera-t-on, avec Servius, par *vacuam sine capite*? Mais c'est ridicule, à moins qu'on n'admette qu'Ascanius pourrait jeter le casque avec sa tête. Peerlkamp corrige donc avec raison *inanem* en *ahenam*. En dehors même des observations critiques, M. Dübner a tiré de Peerlkamp des remarques précieuses. En voici quelques-unes : « *Huic uni forsā potui succumbere culpæ* (Aen. IV, 19). Iam dictura « amorī » Sychæum cogitans subito supposuit *culpæ*, quod vocabulum non ferre orationem sic inchoatam recte disputavit Peerlkamp. — *Excultantiaque haurit Corda pavor pulsans laudumque arrecta cupido* (V, 439). Pavor est animi motus inter spem et metum. Hinc Silius vocavit *pavorem lætum* aliquoties. On a remarqué que tous les imitateurs de Virgile placent l'Envie parmi les maux occupant le seuil des enfers (VI, 273 sqq). Peerlkamp la trouve dans *mala mentis Gaudia* (v. 277), « profecta scilicet ex lætitia propter alienas calamitates. »

Nous regrettons que le cadre restreint de la *Revue* nous empêche de nous étendre davantage sur les qualités du commentaire de M. Dübner. Nous croyons du reste avoir prouvé suffisamment que ce commentaire est éminemment propre à faciliter l'étude approfondie de Virgile. Espérons donc que cette belle édition sera bientôt entre les mains de tous les amis du poète.

L. ROERSCH.

CORRESPONDANCE.

Un célèbre helléniste de l'Université de Leyde a bien voulu nous adresser une lettre encourageante, dont nous croyons pouvoir extraire une observation qui intéressera nos lecteurs :

« ... Nous avons lu avec infiniment de plaisir l'article spirituel de M. Louandre sur l'ἑκλεκτισμός. Le filon est riche ; pour peu qu'il le veuille le rédacteur en chef du *Journal général* y trouvera souvent moyen d'amuser ses lecteurs. Ouvrez tous les dictionnaires grecs, vous y trouverez ἵπποπόταμος, *hippopotame*, mot complètement impossible, mais qui n'en est pas moins suivi, dans le *Thesaurus*, d'un respectable cortège d'autorités. Recourez aux passages cités et vous verrez partout ἵππος ποτάμιος, en deux mots, « *equus fluvialis*, seul terme possible et aussi seul usité..... »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

GÉOMÉTRIE ÉLÉMENTAIRE, par J. MORREAU, professeur à l'athénée royal de Bruxelles, 1 vol. in-8° de 430 pages, avec 460 figures intercalées dans le texte. Bruxelles, Émile Plateau, Montagne de la cour, 75. 1858.

Dans tout traité de géométrie, il y a deux choses à considérer : d'abord quelle est la marche suivie dans l'exposition des idées, dans l'enchaînement des déductions, dans la distribution des difficultés ; ensuite qu'elle est la nature des raisonnements employés, des définitions, des démonstrations produites.

Envisagé au premier point de vue, l'ouvrage de M. J. Moreau offre une marche neuve, nous devons le déclarer ; mais elle est si satisfaisante, qu'il suffit d'un coup-d'œil pour la saisir et s'en pénétrer. On sent que cet ordre est profondément rationnel, et l'on s'étonne qu'il n'ait pas été trouvé et exposé depuis longtemps.

Voici la manière de procéder de M. Moreau. Sa géométrie est divisée en trois parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans cette partie on étudie les lignes en elles-mêmes et les figures planes qui en sont formées. Dans cette étude on s'occupe : 1° de considérer les lignes comme grandeurs continues, et de rechercher leurs relations de situation ; 2° de considérer les lignes comme quantités de longueur, et de rechercher leurs relations de quantités ; 3° enfin, de considérer les quantités de surface des figures limitées et de rechercher les relations qui doivent exister entre elles et les longueurs des lignes qui la déterminent. Ainsi, cette PREMIÈRE PARTIE, qu'on appelle *Géométrie plane*, se divise en trois sections distinctes.

PREMIÈRE SECTION. — DES LIGNES CONSIDÉRÉES COMME GRANDEURS CONTINUES ET DE LEURS RELATIONS DE SITUATION.

- I. De la ligne droite.
- II. De deux droites qui se coupent. — Perpendiculaires et obliques.
- III. De deux droites qui ne se coupent pas. — Parallèles.
- IV. De trois droites qui se coupent deux à deux. — Triangles.
- V. De quatre droites qui se coupent deux à deux. — Quadrilatères.
- VI. D'un nombre quelconque de droites qui se coupent deux à deux. — Polygones.
- VII. De la circonférence.

DEUXIÈME SECTION. — DES LIGNES CONSIDÉRÉES COMME QUANTITÉS DE LONGUEUR ET DE LEURS RELATIONS DE QUANTITÉ.

Préliminaires.

- I. De la mesure et de la comparaison des lignes.
- II. Des relations de quantité entre les droites coupées par des parallèles.
- III. Des relations de quantité entre les droites des triangles.
- IV. Des relations de quantité entre les droites des polygones.
- V. Des relations de quantité entre les droites du cercle.
- VI. De la mesure de la circonférence, des arcs et des angles.

TROISIÈME SECTION. — DES QUANTITÉS DE SURFACE DES FIGURES.

- I. Des relations entre les quantités de surface des figures rectilignes.
- II. De la mesure des aires des figures rectilignes et de leurs relations avec les lignes de ces figures.

III. De l'aire du cercle.

IV. Du maximum des aires des figures.

Telles sont, dans leur enchaînement naturel, les propriétés fondamentales des figures géométriques qu'on peut former avec la ligne droite et la circonférence.

DEUXIÈME PARTIE.

Des lignes et du plan considérés dans l'espace.

I. Du plan en lui-même.

II. Des perpendiculaires et des obliques au plan.

III. Des droites et des plans parallèles.

IV. Des plans qui se coupent.

Quant aux autres surfaces qui sont du ressort de la Géométrie, comme elles se bornent aux surfaces mêmes des corps que l'on considère dans les éléments, leur étude ne doit pas être séparée de celles de ces corps. L'auteur en fait l'objet de la

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Des corps.

PREMIÈRE SECTION. — DES CORPS CONSIDÉRÉS COMME GRANDEURS CONTINUES.

I. Des polyèdres.

II. Des corps ronds.

SECONDE SECTION. — DES CORPS CONSIDÉRÉS COMME QUANTITÉS D'ÉTENDUE.

I. Des relations de quantité entre les polyèdres.

II. De la mesure des polyèdres.

III. De la mesure des corps ronds.

Tel est le plan de l'ouvrage. Ce plan se recommande de lui-même, et le lecteur peut voir d'un coup-d'œil combien il est simple, naturel, facile à suivre.

Passons à la nature des raisonnements employés, des définitions, des démonstrations produites. Ici nous n'insisterons que sur un point. On sait qu'il y a en géométrie trois modes de démonstration, 1^o la *superposition*, 2^o la *réduction à l'absurde*, 3^o la *méthode des infiniment petits* ou *des limites*. Or la superposition n'est applicable qu'en très-peu de cas; la réduction à l'absurde suppose la vérité connue, et prouve qu'il n'en peut être autrement, mais elle ne montre pas pourquoi. La méthode des limites au contraire, procède par voie d'induction et c'est un mode de démonstration véritablement satisfaisant.

Jusqu'à présent on a démontré les propriétés du cercle et des surfaces courbes en employant avec Legendre la réduction à l'absurde. Assurément par ce mode de démonstration, on arrive à placer l'auditeur dans la nécessité de nier que le contraire de la propriété affirmée puisse avoir lieu. Mais on n'a pas fait comprendre pourquoi la proposition affirmée est vraie. Il semble donc qu'on doive s'attacher de préférence à la méthode des preuves directes, des preuves intrinsèques, des preuves prises dans la seule considération de la nature de chaque chose. Quelles que soient les manières de voir à ce sujet, car nous savons que les deux systèmes ont des partisans zélés et des défenseurs chaleureux, nous constatons que M. Moreau a cherché à donner partout des démonstrations d'après la méthode des limites. Son ouvrage sera donc, sous ce rapport, très-utile dans les classes où cette méthode est suivie. En toute hypothèse nous croyons qu'il rendra de véritables services à tous ceux qui s'occupent de l'étude de la géométrie et de l'exposition géométrique, et nous les engageons à l'examiner sérieusement.

DE LA ROUTINE EN FRANCE DANS L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par FRÉDÉRIC DÜBNER. Paris, novembre 1858, in-12 de pp. 48.

Cette nouvelle brochure de M. Dübner, sur laquelle nous avons promis de revenir, est consacrée, comme les précédentes, à la *Méthode grecque* de Burnouf, dont la 58^{me} édition a paru au mois d'octobre. Écrite avec la verve et la conviction d'un homme qui défend ses études les plus chères, elle renferme de piquantes révélations sur l'enseignement classique du grec en France, et sera lue avec beaucoup d'intérêt par ceux qui ont à cœur les progrès de l'instruction.

L'auteur se borne à constater un fait et à en signaler la cause.

Le fait c'est l'immuabilité de la *Méthode* de Burnouf; c'est que l'édition de 1858 répond page pour page à celle de 1815; c'est qu'on trouve encore dans la grammaire prescrite, officielle, quelque chose comme deux cent neuf fautes graves de doctrine et de méthode, sans compter plusieurs centaines d'autres erreurs qui sautent aux yeux des hellénistes de profession; et cela,

Malgré Burnouf lui-même, trop savant pour se dissimuler les imperfections de son livre, trop modeste ou trop faible pour le corriger après le succès et les applaudissements qu'il avait obtenus;

Malgré le mécontentement des professeurs et des élèves, ceux-ci découragés par la *Méthode* et pleins de défiance à son égard, ceux-là forcés de la corriger et de la refaire à chaque instant;

Malgré le désaccord existant entre la *Méthode*, et la marche prescrite par une instruction ministérielle sur l'enseignement élémentaire du grec;

Malgré les fautes et les vices de disposition signalés en très-grand nombre depuis longtemps par plusieurs brochures restées jusqu'ici sans réponse;

Malgré les excellentes intentions et l'initiative de deux ministres de l'instruction publique. Des trois commissions nommées successivement par eux, et composées de membres de l'Institut et de professeurs distingués de l'Université, la première ne put se mettre d'accord sur les bases de l'enseignement grammatical; quant à la seconde, son rapport ne fut pas publié, et nul ne put savoir ce qu'elle pensait; la troisième aboutit à cette conclusion tout à fait illusoire : *que la grammaire de M. Burnouf devait être conservée dans sa forme actuelle, sauf à y introduire les modifications nécessaires*. Comme s'il était possible d'y introduire les modifications nécessaires, sans toucher à la forme actuelle!

La cause qui s'oppose victorieusement aux efforts de toute une génération vouée au progrès, et qui paralyse la sagesse et même le courage administratif, c'est la routine, conformément à ces paroles de Louis-Napoléon Bonaparte : « Non seulement la routine conserve comme un dépôt sacré les vieilles erreurs : « elle s'oppose encore de toutes ses forces aux améliorations les plus légitimes « et les plus évidentes; et il est bien triste que sous certains rapports la France « ait donné les exemples les plus remarquables de cette antipathie du progrès. »

L'espace nous manque pour suivre l'auteur parmi les détails curieux et instructifs dont son livre abonde; mais s'il nous était permis de nous prononcer sur le débat engagé chez nos voisins nous dirions :

Qu'une grammaire doit être un guide sûr, dont il ne faille pas vérifier à tout moment les assertions, et en même temps un guide habile, qui conduise au but par la voie la plus courte;

Que la grammaire de Burnouf est désormais insuffisante, tant pour le fond que pour la forme, parce qu'il est impossible que les grands travaux auxquels on

s'est livré partout depuis 40 ans sur le grec et sur la manière de l'enseigner, n'aient pas fait avancer la méthode et la science grammaticale ; parce qu'en sortant du manuel de Burnouf, on se trouve isolé, dépaycé au milieu des travaux modernes, qu'on ne peut comprendre ;

Qu'il y a des rudiments aussi faciles et aussi simples mais beaucoup plus justes et plus méthodiques que celui de Burnouf ;

Qu'en Belgique, où on juge les livres d'après leur valeur, où plusieurs grammaires grecques sont autorisées, sans qu'aucune soit prescrite, la méthode de Burnouf a disparu des dix athénées (nous l'affirmons pour huit dont nous avons les programmes sous les yeux) pour être remplacée par celle de Dübner, et cela sans intervention du Conseil de perfectionnement, mais par la libre volonté des professeurs de chaque établissement ;

Qu'il est pénible de voir un homme très-honorable, un homme qui a rendu les plus grands services à l'enseignement, en butte aux railleries de l'Europe savante, par le zèle intempestif de ceux qui veulent le maintenir à une époque qui n'est plus la sienne (1).

(1) L'illustre Cobet s'élevant contre Babington à propos d'une restitution d'Hypéride s'écrie : *Haecce pro Græcis edi in Bentleii et Porsoni patria ! Leviter doctum hominem ex BURNOVII disciplina profectum talia luisse putes*. Hyper. Or. fun. 1858 p. 20.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté royal du 27 novembre le sieur *Destrée*, ingénieur civil des arts et manufactures, est dispensé de la condition du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur. Cette dispense est limitée à la chaire de *sciences naturelles*, que le pétitionnaire occupe, à titre provisoire, au collège communal de Charleroi.

— Par arrêté ministériel du 11 octobre le sieur *Verschaffelt, Édouard*, de Gand est admis, en qualité d'élève de la première année d'études, à l'école normale des sciences annexée à l'université de Gand.

— Par arrêté royal du 13 novembre, le sieur *Évitard*, prêtre catholique romain, nommé par l'évêque de Namur, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de Couvin.

— Par arrêté ministériel du 18 novembre, la démission offerte par le sieur *Bouillon*, maître de gymnastique à l'athénée royal de Bruxelles, est acceptée.

— Un arrêté royal du 24 novembre accepte la démission offerte par le sieur *Van Ginderachter*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Bruxelles.

— Par arrêté royal du 24 novembre, le sieur *Delhoff*, deuxième régent, à titre provisoire, à l'école moyenne de Jodoigne, est déchargé de ses fonctions.

— Sont nommés :

A l'athénée royal de Mons : maître de dessin, en remplacement du sieur Hubert, dont la démission est acceptée, le sieur *Charles*. 18 novembre.

A l'athénée royal de Namur : professeur de sciences commerciales, en remplacement du sieur Delgoffe, le sieur *Kupfferschläger*, actuellement chargé du même service à l'athénée royal d'Arlon. 24 novembre.

A l'athénée royal d'Arlon : professeur de sciences commerciales, en remplacement du sieur Kupfferschläger, qui a reçu une autre destination, le sieur *Dony*, premier régent à l'école moyenne de Péruwelz, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, dispensé par arrêté royal du 27 novembre du diplôme exigé pour les fonctions qui lui sont conférées. 27 novembre.

A l'athénée royal de Tournai : surveillant, en remplacement du sieur Cocheux, démissionnaire, le sieur *Dory*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités. 30 novembre.

A l'école moyenne de Jodoigne : deuxième régent, le sieur *Ryckaert*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, premier instituteur audit établissement; — premier instituteur, en remplacement du sieur Ryckaert, le sieur *Mertens*, deuxième instituteur; — deuxième instituteur, le sieur *Leclercq*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur. 24 novembre.

A l'école moyenne de Visé : maîtres de dessin en partage, en remplacement du sieur Marschouw, qui a reçu une autre destination, les sieurs *Dussart* et *Borsu*, respectivement troisième régent et premier instituteur au même établissement. 26 novembre.

A l'école moyenne de Péruwelz : premier régent, en remplacement du sieur Dony, surnommé, le sieur *Nicaïse*, second régent. 27 novembre.

ATHÉNÉES ROYAUX. — Inspection des classes par le préfet des études.

Un arrêté ministériel du 20 novembre porte ce qui suit :

Art. 1. Les préfets des études dans les athénées royaux consacrent, par semaine, à l'inspection des classes, quatre heures qu'ils répartissent, comme ils le jugent convenable, de manière que l'enseignement de tous les professeurs soit inspecté dans les deux mois.

Ils consignent le résultat de leurs inspections dans le registre qu'ils doivent tenir en exécution de l'art. 7 de l'arrêté royal du 12 août 1851.

Ils veillent spécialement à ce que le programme soit exécuté méthodiquement, et à ce que chaque professeur corrige, chaque jour, un certain nombre de devoirs à domicile.

Art. 2. Le présent arrêté sera adressé, à fin d'exécution, à tous les préfets des études des athénées royaux.

— Le *Moniteur* du 2 décembre publie le relevé comparatif de la population des écoles moyennes de l'État et de celle des athénées royaux en 1857 et en 1858. Il résulte de ce tableau : que dans les écoles moyennes le nombre des élèves inscrits était, au 10 novembre 1857, de 6,410, dont 4,096 pour la section préparatoire, et au 10 novembre 1858, de 6,695, dont 4,255 pour la section préparatoire; différence en plus pour 1858, 284; que dans les athénées royaux le nombre des élèves inscrits était, au 10 novembre 1857, de 2,602, savoir : 1,279 pour la section professionnelle, 806 pour la section des humanités, et 517 pour les classes préparatoires, et au 10 novembre 1858, de 2,847 savoir : 1,576 pour la section professionnelle, 850 pour la section des humanités, 621 pour les classes préparatoires; différence en plus pour 1858, 245.

Voici quelle était la population des athénées au 10 novembre 1858 : Anvers

307, Bruxelles 318, Bruges 156, Gand 328, Mons 289, Tournai 170, Liège 339, Hasselt 199, Arlon 177, Namur 164.

NOUVELLES DIVERSES.

M. Éd. Maertens, professeur à l'athénée d'Anvers, vient d'obtenir du gouvernement une subside de 300 francs pour son excellente édition de l'*Epitome historiae sacrae*.

— On lit dans le *Moniteur* du 28 novembre, partie non officielle : « M. B. Van Hollebeke, professeur de poésie au collège de la Haute-Colline, à Louvain, est appelé aux fonctions de préfet des études au collège communal de Bouillon. M. Van Hollebeke est auteur de plusieurs publications classiques. » Le lecteur sait que M. Van Hollebeke est aussi l'un des fondateurs de la *Revue de l'instruction publique*, à laquelle il a longtemps coopéré.

— On lit dans un journal de Bruxelles : « Un écrivain qui, après s'être distingué dans le domaine de la poésie et de l'histoire, s'est fait un nom comme romancier, en Belgique et à l'étranger, M. Marcellin La Garde, vient de publier deux volumes sous le titre de : *LE VAL DE L'AMBLEVE, histoires et scènes ardennaises*.

« Ce livre est de nature à fixer l'attention publique, car il constitue une œuvre d'une grande originalité et d'un vif intérêt.

« Les seize récits dont il se compose, et dont plusieurs ont été traduits en diverses langues, présentent, en effet, pour le fond et pour la forme, un cachet tout particulier, et offrent une des lectures les plus attrayantes qui se puissent faire : le piquant, le gracieux, le sombre, le fantastique, y viennent, tour à tour, charmer l'imagination et émouvoir le cœur. Et toutes ces scènes ont pour théâtre, qu'on ne l'oublie pas, un des plus charmants coins de terre que présente la Belgique. — Ajoutons que cet ouvrage joint, aux divers mérites que nous signalons, celui de respirer une morale toujours pure et élevée, chose bonne à constater au milieu du dévergondage et du désordre d'esprit et d'idées qui ont envahi la littérature moderne.

« Nul doute que, désormais, le nom de l'auteur du *VAL DE L'AMBLEVE* ne demeure attaché à la contrée où il a vu le jour, et dont, par un sentiment touchant, il a pris à tâche de recueillir et de raconter les poétiques traditions : « Son livre est de ceux *qui resteront* », comme l'a dit un critique éminent. Ces mots résument, certes, tous les éloges. »

Nécrologie. — Sont morts en Belgique : M. Éd. Van Oevelen, littérateur flamand, plus connu sous le pseudonyme de Frédérick Varas, à Ougrée (Liège); — M. Henri Evers, ex-instituteur, chevalier de l'Ordre de Léopold, à Hamont (Limbourg).

— A l'étranger : M. E. Soubeiran, professeur à la faculté de médecine de Paris; — M. Boulay (de la Meurthe), sénateur, ancien vice-président de la République, auteur d'ouvrages sur l'économie rurale, sur l'enseignement élémentaire, et d'une histoire du choléra-morbus; — M. Fritz Reuter, le poète en dialecte bas-allemand, à Berlin; — le célèbre Robert Owen, à Newton (pays de Galles); — le docteur Frédéric Osann, professeur de littérature grecque et latine à l'université de Giessen (Hesse-Darmstadt).

TABLE DES MATIÈRES.

- De la latinité de Cornélius Népos, par *L. Roersch*, pp. 2, 73, 209.
- Mémoire sur ce qui reste de la musique de l'ancienne Grèce dans les premiers chants de l'Eglise, par *M. D. Beaulieu*, pp. 18, 53.
- Les plantes connues des anciens, par *Éd. Martens*, pp. 33, 105, 241, 337, 369.
- Des grandes Annales. Analyse d'une dissertation de M. Hulleman, p. 43.
- Réunion des philologues et des professeurs allemands à Breslau, pp. 69, 102, 143.
- Sur l'ordonnance de l'Art poétique d'Horace, par *E. Feys*, p. 129.
- Fragments des Annales de Granius Licinianus, par *L. Roersch*, p. 162.
- Sur l'ode 32 du livre I d'Horace, par *E. Feys*, p. 187. — Lettre de *M. Duthil-læul* sur ce sujet, p. 250.
- Remarques sur une traduction de Solin, par *V. H* pp. 214, 249.
- Notes marginales sur les sentences de Varron, par *Fr. Dübner*, pp. 247, 314.
- De l'étude du latin, par *M. Baguet*, pp. 255, 316.
- Trois lettres inédites de *Kusterus*, p. 318. — Errata, p. 368.
- Deux épigrammes grecques inédites, p. 355.
- ΕΚΑΕΚΤΙΣΜΟΣ! par *Ch. Louandre*, p. 357. — Lettre sur cet article p. 392.
- Notice sur une nouvelle édition de Virgile, par *L. Roersch*, p. 387.
- Avons-nous un article indéfini? par *D. Gilles*, p. 9.
- Quelques lettres du comte de Maistre, par *J.-M. E.*, p. 50.
- Lettre sur la poésie à M. Aug. Daufresne, par *P. Daras*, pp. 79, 154.
- Épître de Boileau à son jardinier, étude pour une classe de troisième, par *A^{dre} Couvez*, p. 116.
- De la pureté des textes français employés dans les classes, par *E. Feys*, p. 145.
- Du rythme dans la versification française, par *H. Boscaven*. De la césure et de la rime, p. 177; des pauses internes du vers et des enjambements, p. 298.
- De l'influence de la civilisation sur la poésie, mémoire adressé à l'Académie, par *A^{dre} Couvez*, p. 273.
- Quelques observations grammaticales sur la langue française, par *D. Gilles*, p. 382.
- Poésies, par *Auguste Daufresne*. Ce que dit ma mère au printemps. — Le refuge de l'alouette, p. 134. — Chant des fiançailles des anciens Belges, p. 357.
- Une lecture à l'Académie à propos de la patrie de Charlemagne, p. 169.
- Concours extraordinaire sur la patrie de Charlemagne. Rapport de M. Kervyn de Lettenhove, p. 334.
- Trois lettres autographes de l'empereur François, p. 351.
- Considérations sur quelques points de méthode, par *L. Branquart*, pp. 167, 331.
- Quelques réflexions sur la méthode dans les classes inférieures des humanités, par *Éd. Maertens*, p. 367.
- Nécrologie. Louis Montfelt, p. 355.
- Théorèmes relatifs au plus grand commun diviseur et rapport de deux longueurs, par *J.-N. Noël*, p. 83.

Propositions relatives aux séries numériques, par *J.-N. Noël*, p. 195.

Asymptotes de l'hyperbole en général, par *F. Retzin*, p. 222.

Notes sur la discussion des formules, par *J.-N. Noël*, p. 344.

COMPTES RENDUS.

Theodor Mommsen, Römische Geschichte, p. 21.

Ernst Curtius, Griechische Geschichte, p. 23.

A. Maury, Histoire des religions de la Grèce antique, p. 60.

Éd. Maertens, Epitome historiæ sacræ, p. 65.

Theil, Grand dictionnaire de la langue latine de Freund, p. 96.

Braun, Cours gradué de lecture, p. 97.

Mannekens-Noël et Ledoux, Nouvelle méthode pour apprendre le français, p. 28. — Lettre de *M. Mannekens-Noël*, p. 258.

C. Bursian, Senecæ oratorum et rhetorum sententiæ divisiones colores, p. 137.

L. Leclercq, Manuel de sciences commerciales, p. 138.

M^{me} Defontaine-Coppée, Fleurs du Hainaut — Chants de Mai, p. 139.

T. Joly, Géographie de l'Amérique, p. 171. — Atlas classique de géographie moderne, p. 321.

L. Quicherat, Dictionnaire français-latin, p. 171.

Gidel, Cæsaris commentarii, p. 171.

Aubertin, Œuvres de Salluste, p. 172.

Marie, Olynthiennes de Démosthène, p. 173.

Drivoux et Leroy, Cartes ajoutées à l'Atlas, p. 173.

Burnouf, Méthode pour étudier la langue grecque, édition de 1858, p. 174 ; édition d'octobre 1858, p. 322.

Retzin, Théorèmes et Problèmes de Géométrie et de Trigonométrie rectiligne, p. 203.

Fr. Dübner, Brochures critiques sur la Méthode grecque de Bournouf, p. 204.

— Méthode à suivre dans l'enseignement du latin et du grec. p. 234. — La Routine en France dans l'enseignement classique au dix-neuvième siècle, p. 393.

Van Hasselt, Poésies nouvelles, p. 250.

Gheur, Cours élémentaire et pratique de langue anglaise, p. 234.

Ch. André, Mille et une leçons de littérature française et de morale, p. 269.

Fables de Fénelon, nouvelle édition par un professeur d'Athénée, p. 270.

Th. Olivier, Grammaire française élémentaire — Encyclopédie de l'enfance, p. 271.

Adolphe Matthieu, Roland de Latre, sa vie, ses ouvrages, p. 321.

J.-G. Hulleman, Bedenkingen tegen de echtheid van den zoogenaamden ΠΕΡΙΑΟΣ van Aristoteles, p. 361

Virgili carmina perpetuo commentario explicuit Fr. Dübner, p. 387.

J. Moreau, Géométrie élémentaire, p. 393.

Concours des Athénées et Colléges. Matières, p. 261. — Lauréats, p. 326.

Résultat du concours universitaire de 1857—1858, p. 236.

Nouvelles diverses, pp. 29, 104, 143, 176, 239, 363, 393.

Revue des écoles par le Roi, le 25 septembre, p. 329.

Actes officiels, pp. 28, 66, 101, 140, 173, 207, 253, 272, 523, 363, 396.

Circulaire ministérielle sur les certificats d'humanités, p. 238.



14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

ICLF (N)

LD 21A-60m-7,'66
(G4427s10) 476B

General Library
University of California
Berkeley

YC 32337

NON-CIRCULATING BOOK

